



**HAL**  
open science

# Une "question serbe" en France ? : discours, représentations et usages politiques, 1804-1914

Ksenia Smolović

► **To cite this version:**

Ksenia Smolović. Une "question serbe" en France ? : discours, représentations et usages politiques, 1804-1914. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2019. Français. NNT : 2019PA01H095 . tel-02975011

**HAL Id: tel-02975011**

**<https://theses.hal.science/tel-02975011v1>**

Submitted on 22 Oct 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITE PARIS I PANTHÉON SORBONNE**  
**UFR d'Histoire**  
Laboratoire de rattachement : SIRICE

THÈSE  
Pour l'obtention du titre de Docteur en Histoire  
Présentée et soutenue publiquement  
le 12 décembre 2019 par

**Ksenia SMOLOVIĆ**

**Une « question serbe » en France ?**  
**Discours, représentations et usages politiques,**  
**1804-1914**

**Sous la direction de M. Antoine Marès**  
Professeur des universités

**Membres du Jury**

Laurence Badel, professeur des universités, Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
Justine Faure, professeur des universités, université de Lille  
Philippe Gelez, professeur des universités, Paris Sorbonne  
Antoine Marès, professeur des universités, Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
Stanislav Sretenović, directeur de recherche, Institut d'histoire contemporaine, Belgrade

## **Résumé**

Cette recherche vise à analyser l'évolution des représentations de la Serbie en France de 1804 (date des premières insurrections serbes face aux Ottomans) à 1914 pour mettre en lumière le système de représentations qui s'est mis en place autour des Serbes et de leur pays. À l'intérieur de ce système, la construction et l'évolution des stéréotypes sont particulièrement significatives et nous renseignent sur le « capital de représentations » des Français. Les différents types de représentations permettent de cerner les sentiments des acteurs français de l'époque, interrogeant notamment l'existence d'une « question serbe » dans les esprits français dans le contexte plus général de la question d'Orient. Ces questionnements reposent sur la résonance des images dans les imaginaires mais aussi sur le rôle de la politique : ce travail cherche à comprendre les interactions entre les différentes sphères et leurs conséquences. Pour cela, il faut distinguer l'opinion publique, la sphère politique et le milieu diplomatique. Ainsi l'exemple franco-serbe permet-il d'interroger le mécanisme des cercles de réception français et de les confronter avec l'évolution du contexte européen du long XIX<sup>e</sup> siècle. À partir de ces observations, ce travail interroge aussi la spécificité politique des relations franco-serbes, tout en prenant le soin de déconstruire la dimension nationaliste de l'historiographie franco-serbe.

## **Summary**

The purpose of this dissertation is to analyze how the representations of Serbia in France evolved between 1804 (birth of the first Serbian insurrections against the Ottomans) and 1914, to highlight the system of representations that was set up around Serbia and its people. Within this system, the construction and the evolution of stereotypes are especially significant and tell us about the French pool of representations. The different types of representations make it possible to identify the state of mind of the French actors of the time, questioning the existence of a "Serbian question" in the French vocabulary in the more general context of the Eastern question. These questions are based on the resonance of images in the imaginations as well as on the role of politics: this thesis seeks to understand the interactions between different spheres and their consequences. To do this, the public opinion, the political sphere and the diplomatical relationships have to be distinguished. Thus the Franco-Serbian example allows us to interrogate the mechanism of the spheres of reception and to compare them with the evolution of the European context. From these observations, this work permits us to question the political particularity of the Franco-Serbian relations, while the nationalistic dimension of its historiography has to be studied as well.

## **Mots-clés**

Relations franco-serbes  
Représentations  
Question d'Orient  
Serbie  
Réception

## **Keywords**

Franco-Serbian relationships  
Representations  
Eastern Question  
Serbia  
Reception

# Remerciements

Au moment de conclure ce manuscrit, je suis heureuse de remercier tous ceux qui m'ont apporté leur soutien pendant ces quatre belles années de travail. Je voudrais tout d'abord et très chaleureusement remercier mon directeur de thèse Antoine Marès, qui m'a accompagnée, guidée, conseillée et relue depuis le début de cette recherche. J'ai eu beaucoup de chance de pouvoir compter sur sa présence, son aide et son attention pour mener ce travail dans les meilleures conditions possibles. Mes remerciements vont aussi à Laurence Badel et Marie-Pierre Rey pour leurs conseils et leur confiance au sein de l'UMR SIRICE.

J'adresse ma reconnaissance à Philippe Gelez, Bernard Lory, Stanislav Sretenović, Anne Madelain et Catherine Horel pour les échanges fructueux qui m'ont permis de faire progresser mon travail. Mes recherches doivent beaucoup à leurs travaux qui m'ont inspirée et guidée. Je tiens aussi à remercier Anne Couderc qui m'a donné goût à la recherche en Master, Roman Krakowsky, Paul Gradwohl et Justine Faure pour leurs conseils sur le milieu académique, et Aleksandra Kolaković pour son accueil chaleureux à Belgrade qui m'a permis de me familiariser avec les institutions serbes.

Je remercie aussi chaleureusement Claire-Lise, Laura, Clément et Pascal, rencontrés pendant la thèse et devenus de vrais amis. L'aventure n'aurait pas été la même sans eux et je les remercie pour leur aide et leurs relectures mais surtout pour ces dernières années, si heureuses et stimulantes. Merci aussi à Aline pour sa compagnie et son entrain et à Claire pour son amitié dans ces étapes que nous franchissons ensemble. Ma gratitude s'adresse également à Witold pour son accueil au CRHECC à mon arrivée et à mes camarades de l'atelier Mondest pour les conversations riches et animées qui ont nourri mes réflexions et ma motivation. Un grand merci aussi à Marc pour sa relecture.

J'adresse une pensée émue à mon grand-père Maxime du Crest, qui nous a quittés il y a quelques semaines et qui avait suivi mon travail avec beaucoup d'attention et d'affection. J'aurais aimé lui dire que j'avais terminé et pouvoir partager avec lui ce moment. J'espère que le message lui parviendra et qu'il s'en réjouira.



Je remercie bien sûr mes parents, pour leur soutien et leur confiance. Leur rencontre presque magique inventait déjà ce sujet de recherche, me faisant naître au carrefour de deux sociétés que j'allais vouloir croiser. Merci de m'avoir fait grandir dans ces deux cultures et de m'avoir appris qu'il faut suivre son cœur et faire ce qu'on aime.

Qui a dit, enfin, que l'amour et la thèse ne faisaient pas bon ménage ? Une infinité de mercis à Vincent pour son soutien indéfectible et son enthousiasme, pour la force qu'il a de me libérer de mes doutes et pour le quotidien qu'il rend si beau. Notre prochaine aventure est en route, affaire à suivre...

# Sommaire

<b>Remerciements</b> .....	<b>3</b>
<b>Sommaire</b> .....	<b>5</b>
<b>Liste des sigles</b> .....	<b>7</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>9</b>
<b>Première partie La France et la construction des représentations stéréotypées de la Serbie (1804-1877)</b> .....	<b>29</b>
Chapitre 1 Images romantiques et nouvelle curiosité française pour la Serbie (1804-1840) .	31
Chapitre 2 Du développement des études slaves à Paris à la troisième crise d’Orient : les enjeux politiques français autour de la Serbie (1840-1877).....	91
<b>Conclusion Partie I</b> .....	<b>159</b>
<b>Deuxième partie Les Français et la Serbie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : débats politiques, silences et horizons d’attente (1878-1902)</b> .....	<b>161</b>
Chapitre 3 L’indépendance serbe et la III <sup>e</sup> République française : évolution des stéréotypes et circulations (1878-1902) .....	163
Chapitre 4 Réception des acteurs et des discours serbes : représentations et pratiques.....	241
<b>Conclusion partie II</b> .....	<b>293</b>
<b>Troisième partie Diversité des représentations de la Serbie en France : évolution des images et nouveau portrait serbe (1903-1914)</b> .....	<b>295</b>
Chapitre 5 Changement dynastique serbe et pragmatisme français (1903-1908).....	297
Chapitre 6 Résurgence de la Serbie dans la politique et la société françaises et naissance d’un mythe (1908-1914).....	351
<b>Conclusion partie III</b> .....	<b>411</b>
<b>Épilogue</b> .....	<b>413</b>
<b>Conclusion</b> .....	<b>419</b>
<b>Annexes</b> .....	<b>427</b>
Table des annexes.....	427
<b>Sources</b> .....	<b>477</b>
<b>Bibliographie</b> .....	<b>499</b>
<b>Index</b> .....	<b>533</b>
<b>Table des matières</b> .....	<b>541</b>



# Liste des sigles

MAE : Ministère des Affaires étrangères

AMAE : Archives du ministère des Affaires étrangères (désormais ministère de l'Europe et des Affaires étrangères)

AP : Archives de Paris

CADN : Centre des archives diplomatiques de Nantes

ENS : École nationale supérieure

SHD : Service historique de la Défense

AN : Archives nationales

CDF : Collège de France

ACDF : Archives du Collège de France

BNF : Bibliothèque nationale de France



# Introduction

« Pendant longtemps, j'ai eu honte d'être roumaine ; heureusement que mon nom est italien. » Cette phrase, prononcée par une étudiante parisienne au printemps 2019<sup>1</sup>, reflète la force et l'impact des représentations de l'Europe centrale et orientale dans la société française. Antoine Marès introduit son second ouvrage sur les médiateurs entre la France et l'Europe médiane en citant quelques grossières erreurs d'historiens ou de politiques sur l'Europe centrale et orientale<sup>2</sup>. Au début des années 2000, un maire du Sud-Ouest de la France accueille par exemple une diplomate slovaque comme représentante de l'Albanie et un ouvrage historique récent cartographie le Royaume des Croates, des Serbes et des Slovènes sur le territoire de l'État tchécoslovaque<sup>3</sup>. La presse n'est pas en reste : la newsletter du *Monde* titre, en juin 2016, sur l'Euro de football et annonce de façon étrange : « Aujourd'hui, place aux Anglais, aux Gallois et autres Slovaques »<sup>4</sup>. Toujours dans le domaine du sport, c'est l'hymne d'Andorre qui est lancée lors du match qui oppose la France à l'Albanie au Stade de France le 7 septembre 2019, avant que le présentateur ne présente ses excuses aux Arméniens<sup>5</sup>. À l'université, l'enseignement de l'histoire de l'Europe médiane permet aussi de réaliser combien la génération née au début des années 2000 considère la région comme une zone exotique, dont la connaissance des capitales relève du défi. D'après Roman Krakovsky, la chute du rideau de fer a mené à la création d'une nouvelle barrière immatérielle : si les intellectuels ont cru que 1989 marquerait l'apparition d'un nouvel intérêt de l'Ouest pour l'Est, force est de constater aujourd'hui qu'ils s'étaient trompés<sup>6</sup>. Trente ans après la chute du Mur de Berlin, l'Europe occidentale ne s'intéresse toujours pas à ce qu'il se passe au-delà de l'Allemagne, sans avoir l'excuse de la barrière du communisme, et les représentations qui circulent témoignent d'une

---

<sup>1</sup> Étudiante rencontrée à l'occasion des cours et TD « Histoire de l'Europe médiane au XX<sup>e</sup> siècle » mis en place par Antoine Marès à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne en tant que matière fondamentale pour les L1 de 2017 à 2019.

<sup>2</sup> Plusieurs expressions désignent cette partie de l'Europe tout en se détachant des connotations liées à celle d'« Europe de l'Est ». Nous utiliserons « Europe centrale et orientale » et « Europe médiane » de façon indifférente.

<sup>3</sup> Antoine Marès (dir.), *La France et l'Europe médiane. Médiateurs et médiations*, Paris, Institut d'études slaves, 2016, p. 8.

<sup>4</sup> Newsletter du *Monde*, lundi 20 juin 2016.

<https://www.lemonde.fr/newsletter/archive/07bbee440a54e527fe965f58a4da54be857e8301>

<sup>5</sup> « Un mauvais hymne joué au Stade de France pour l'Albanie avant le match face aux Bleus », *L'Équipe*, 8 septembre 2019.

<sup>6</sup> Roman Krakovsky, « Écrire et enseigner l'histoire contemporaine de l'Europe centrale et orientale » (intervention avec Anne Madelain), séminaire de recherche Laboratoire de l'Europe centrale et orientale : objets, sources et méthodes, 21 décembre 2017.

grande méconnaissance de l'Europe centrale et orientale. Ces remarques rappellent le pressentiment exprimé par Larry Wolff en 1994, à savoir que l'ombre du rideau de fer serait longue à se dissiper car elle existait bien avant la Guerre froide<sup>7</sup>. Les représentations stéréotypées découlent de cette méconnaissance et traduisent une rigidité des représentations largement répandue dans la société française. Le besoin que la société en éprouve cristallise les images et leur insuffle de la force dans la vie quotidienne.

Cette recherche a comme point de départ la prise de conscience de la circulation de représentations stéréotypées et de l'existence d'un écart considérable entre discours et réalités. Aujourd'hui, l'Europe centrale et orientale incarne des modèles représentationnels qui méritent d'être déconstruits. Comme l'a écrit Jean-Noël Jeanneney, « plus le grain est gros, plus la lecture des stéréotypes est aisée, mieux le chemin à parcourir [est] balisé »<sup>8</sup> : nous avons donc une piste. Sur l'espace ex-yougoslave en particulier, la guerre des années 1990 a fait circuler quantité de discours généralisateurs et d'images dépréciatives en France, lorsque la très forte médiatisation de la guerre a suscité un intérêt sans précédent pour la région<sup>9</sup>. On pense par exemple aux débats autour de l'attribution de la Palme d'or au film *Underground* d'Emir Kusturica en 1995 (la deuxième du réalisateur après *Papa est en voyage d'affaires* en 1985) avec les prises de positions virulentes d'Alain Finkielkraut et de Bernard-Henri Lévy<sup>10</sup>. D'après Anne Madelain, il a bien existé une expérience particulière des crises des années 1990 en

---

<sup>7</sup> Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe: the Map of Civilisation in the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994, p. 3.

<sup>8</sup> Jean-Noël Jeanneney, « Conclusion : fantômes à l'appui », dans Jean-Noël Jeanneney (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 212.

<sup>9</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans ? Ruptures d'intelligibilité et mobilisations citoyennes face aux crises roumaine et yougoslaves (1989-1999)*, thèse réalisée sous la direction de Marie-Élisabeth Ducreux, EHESS, 2015, p. 16. Un ouvrage en est issu : Anne Madelain, *L'expérience française des Balkans (1989-1999)*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2019.

<sup>10</sup> Alain Finkielkraut publie un article intitulé « L'imposture Kusturica » dans *Le Monde*, dans lequel il condamne la célébration du film d'un réalisateur qui représente « la propagande serbe la plus radoteuse et la plus mensongère » (Alain Finkielkraut, « L'imposture Kusturica », *Le Monde*, 2 juin 1995, p. 16). Comme Finkielkraut n'a pas vu le film avant de publier sa critique, celle-ci provoque un débat et les défenseurs du film ne tardent pas à répondre à son article dans divers journaux, donnant naissance à une véritable polémique. Après avoir vu le film, Finkielkraut écrit avec ironie qu'il « reconnaît qu'[il a] été injuste avec Emir Kusturica », avant d'affirmer que « les naïfs en prennent plein la vue et les cyniques relèvent la tête » et d'établir un parallèle entre Kusturica et Jean-Marie Le Pen. (Alain Finkielkraut, « La propagande onirique d'Emir Kusturica », *Libération*, 30 octobre 1995, p. 7.) Bernard-Henri Lévy aussi participe à la polémique autour de ce qu'il appelle l'« affaire Kusturica », comparant le réalisateur à Céline et affirmant que le réalisateur « reprend les termes mêmes de la propagande serbe la plus éculée pour fustiger le 'passé' nazi de la Croatie et de la Bosnie » (Bernard-Henri Lévy, « Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy », dans *Le Point*, 10 juin 1995, p. 16.) L'existence même d'une polémique aussi virulente autour d'une Palme d'or illustre à la fois la spécificité de la réception de Kusturica en France et l'importance des réactions françaises face aux conflits yougoslaves des années 1990. Sur ce sujet, citons aussi le film de Pascal Bonitzer, « Rien sur Robert », qui met en scène en 1999 Didier Temple (Fabrice Luchini) qui a publié une critique sur un film bosniaque qu'il n'a pas vu.

France, qui se manifeste par les nombreuses réactions et les mobilisations citoyennes<sup>11</sup>. Cet intérêt disparaît rapidement mais les représentations, elles, ont survécu : la violence des Balkans, par exemple, est un stéréotype tenace qui existe toujours. En 2016, la pièce de théâtre *Belgrade* met en scène la guerre de Yougoslavie de façon caricaturale. Les Serbes y sont tous violents, comme l'un d'entre eux qui « pose le café sur la table comme il poserait un flingue »<sup>12</sup>. Ces modèles représentationnels témoignent de l'existence d'une carte mentale que seule l'étude du temps long peut permettre de déconstruire. Ainsi ces questionnements sur des imaginaires socioculturels encore en circulation nous ont-ils menée à interroger la construction et l'évolution des représentations françaises de la Serbie depuis ses origines, soit à partir du moment où les Serbes ont revendiqué une existence nationale.

### ***Les représentations pour l'étude des relations internationales***

Pour aborder la construction et l'évolution des représentations de la Serbie, ce travail s'insère à la croisée de l'histoire culturelle et de l'histoire politique. Dans la lignée de l'histoire des mentalités, portée par Robert Mandrou et Georges Duby, qui s'appuient sur les fondateurs des *Annales* et dont l'apogée se situe à la fin des années 1970, l'histoire culturelle commence à s'imposer dans l'historiographie française dans les années 1980. L'histoire culturelle française a la particularité de s'associer à une forme d'histoire sociale, contrairement aux *cultural studies*, avec une homologie établie entre « niveaux de culture et groupes sociaux »<sup>13</sup>. Aujourd'hui, l'histoire culturelle a surtout ouvert les historiens à de nouveaux sujets et méthodes ainsi qu'à un retour de la pluridisciplinarité, *via* notamment l'histoire littéraire ou la médiologie<sup>14</sup>. Après les travaux pionniers de Pierre Moscovici sur les « représentations collectives » dans les années 1960<sup>15</sup>, la notion de représentation s'impose dans les années 1980<sup>16</sup> pour combler les lacunes

---

<sup>11</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans... op. cit.*, p. 16.

<sup>12</sup> Représentation théâtrale « Belgrade », jouée par la troupe La Meute, du 10 au 15 février 2016 au 104 à Paris.

<sup>13</sup> D'après le titre du colloque organisé à l'École normale supérieure en 1966 : Louis Bergeron (dir.), *Niveaux de culture et groupes sociaux*, Paris, Mouton, 1967. Voir Philippe Poirrier, « L'histoire culturelle en France. Une histoire sociale des représentations », dans Philippe Poirrier (dir.), *L'Histoire culturelle : un 'tournant mondial' dans l'historiographie ?*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008, p. 27-39. L'histoire culturelle à la française met aussi en pratique le « compte, mesure et pèse » quantitativiste, largement exploité par les historiens de Labrousse à Vovelle : Michel Vovelle, « La mémoire d'Ernest Labrousse », dans *Annales historiques de la Révolution française*, n° 276, 1989. Numéro spécial à la mémoire d'Ernest Labrousse. p. 99-107. Voir aussi Michel Vovelle, *De la cave au grenier. Un itinéraire en Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle. De l'histoire sociale à l'histoire des mentalités*, Québec, Serge Fleury Editeur, 1980 et *Idéologies et mentalités*, Paris, Gallimard, 1992 [1982].

<sup>14</sup> Loïc Vadelorge, « Introduction », dans Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.), *Dix ans d'histoire culturelle*, Villeurbanne, Presses de l'enssib, 2011, p. 12-13.

<sup>15</sup> Serge Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1961.

<sup>16</sup> Des historiens utilisent le terme de « représentation » avant les années 1980, mais c'est à partir de cette époque qu'ils se définissent comme historiens des représentations.



dans la compréhension du monde contemporain. Cette notion traduit la dichotomie entre la réalité et sa représentation et succède à celle de « mentalité », jugée dépassée par ceux qui l'avaient théorisée (Georges Duby par exemple). L'étude des représentations devient un outil pour renouveler la méthodologie et pour lutter contre « l'anachronisme psychologique »<sup>17</sup> : les historiens des représentations cherchent à s'approcher le plus possible d'un idéal porté par des générations d'historiens, c'est-à-dire de « voir le monde à travers les yeux des hommes qui l'ont vécu »<sup>18</sup>. Alors que l'histoire des mentalités était une histoire sociale des faits culturels, l'histoire des représentations traduit un infléchissement historiographique qui mène les historiens à déconstruire les catégories d'intelligibilité du social<sup>19</sup>. S'appuyant sur les travaux de Michel Foucault, les historiens des représentations s'attaquent au repérage et à la compréhension des discontinuités grâce à l'analyse du discours<sup>20</sup>. L'objet est ainsi abordé par la façon dont les acteurs de l'histoire en ont parlé et par les logiques discursives qui l'ont construit, ce qui permet d'établir des « systèmes de représentations » qui témoignent de l'articulation entre elles des représentations dans un ensemble systémique<sup>21</sup>. Du philosophe toutefois l'historien se distingue, par l'usage de sources variées mais aussi puisqu'il se concentre sur la réalité passée, produit de l'interaction entre les individus et les groupes sociaux : si l'histoire des représentations analyse l'intrication des discours, elle se caractérise aussi par une étude des pratiques. Ainsi, les historiens substituent la dichotomie représentations/pratiques à celle de représentations/réalités. Ces évolutions historiographiques ont provoqué des débats parmi les historiens et le célèbre article de Roger Chartier paru en 1989 dans les *Annales* réhabilite les représentations sociales et contredit la distinction entre histoire sûre (qui s'appuierait sur des documents sériels et quantifiables) et histoire subjective (des représentations, qui serait située à distance du réel)<sup>22</sup>. Aujourd'hui, malgré la faible occurrence du mot « représentation » dans les titres d'ouvrages historiques, le recours aux termes « invention », mais aussi « perception » et « imaginaire » reflète la place importante de l'histoire des représentations, de l'étude de la dynamique, des évolutions et des transferts

---

<sup>17</sup> Lucien Febvre, « Une vue d'ensemble. Histoire et psychologie », dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Pocket, 1992 [1938], p. 215.

<sup>18</sup> Sylvain Venayre, « Représentation(s) », dans Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (dir.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, PUF, 2010, p. 698.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 699.

<sup>20</sup> Alain Corbin est probablement l'historien qui a fait le plus grand usage de la notion de représentation. Son œuvre analyse les convictions scientifiques, les codes esthétiques et littéraires, les croyances et les normes pour repérer les systèmes de représentation et leur genèse. Il a par exemple pu mettre en exergue l'intolérance aux mauvaises odeurs ou une attirance pour le rivage.

<sup>21</sup> Sylvain Venayre, « Représentation(s) », *op. cit.*, p. 699.

<sup>22</sup> Roger Chartier, « Le monde comme représentation », dans *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 44<sup>e</sup> année, n° 6, 1989, p. 1505-1520.

d'images dans le vécu social<sup>23</sup>. Pour dépasser les cadres nationaux, l'histoire des transferts culturels<sup>24</sup> et l'histoire croisée<sup>25</sup> se sont alors imposées pour mettre l'accent sur les passages, les interactions et les circulations entre deux espaces<sup>26</sup>. Cette recherche, enfin, relève aussi de l'imagologie, réflexion interdisciplinaire pour l'étude des images ou des représentations de l'étranger<sup>27</sup>.

Cette étude des systèmes de représentations est à croiser avec une approche politique dans le cadre de l'histoire des relations internationales<sup>28</sup>. Dans les années 1980-1990, le culturel vient enrichir la discipline historique : la diplomatie, l'économie ou la démographie ne sont plus les seuls moyens d'aborder les relations entre États et les formes d'expression culturelle y deviennent essentielles<sup>29</sup>. Au moment où la notion de représentation commence à s'imposer comme un outil intellectuel et méthodologique, un colloque et deux numéros de la revue *Relations internationales* sont organisés en 1980 sur le thème « culture et relations internationales »<sup>30</sup>. Après les « forces profondes » de Pierre Renouvin, qui distinguait « forces matérielles » et « forces spirituelles », avec notamment l'étude des « mentalités collectives »,

---

<sup>23</sup> Sylvain Venayre, « L'invention de l'invention. L'histoire des représentations en France depuis 1980 », dans Laurent Martin et Sylvain Venayre (dir.), *L'histoire culturelle du contemporain*, Paris, Nouveau monde, 2005, p. 36-39. Sylvain Venayre a fait une étude des titres des ouvrages qui ont illustré le « primat des représentations » (Gérard Noiriel). Il remarque que la notion de représentation est très rare dans ces titres et avance deux hypothèses : la polysémie gênante du mot, qui ne bénéficie pas de l'aura de la notion de culture, et la laideur du mot. Il remarque aussi que grand nombre de ces ouvrages (130) utilisent la notion d'« invention » à la place de celle de « représentation ». Lui-même remarque qu'il aurait pu appeler l'ouvrage tiré de sa thèse « L'invention de l'aventure » (au lieu de *La gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne : 1850-1940*) et qu'un chapitre du *Territoire du vide* d'Alain Corbin s'intitule bien « L'invention de la plage ». L'immense majorité de ces ouvrages sont historiques (la notion même d'invention dénote une rupture chronologique) et Sylvain Venayre conclut que les représentations sont au cœur de l'ensemble de ces ouvrages. La faible occurrence du terme « représentation » dans les titres des ouvrages historiques ne doit donc pas effacer l'importance de la démarche méthodologique associée à l'histoire des représentations.

<sup>24</sup> Michel Espagne, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.

<sup>25</sup> Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, 2004.

<sup>26</sup> François Chaubet et Laurent Martin (dir.), *Histoire des relations culturelles dans le monde contemporain*, Paris, Armand Colin, 2011.

<sup>27</sup> Sur l'imagologie, voir le quatrième chapitre, intitulé « Images », de Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 59-75. L'imagologie recoupe des travaux réalisés par des historiens, des anthropologues, des ethnologues, des sociologues, qui se penchent sur des cultures « autres », sur l'altérité, l'identité, l'acculturation, la déculturation, l'aliénation culturelle, l'imaginaire social ou l'opinion publique.

<sup>28</sup> Sur notre période, voir surtout : Pierre Renouvin, *Histoire des relations internationales*, Paris, Hachette, T. II (1789 à 1871) et III (1871-1945), 1954 et 1955 ; René Girault, *Histoire des relations internationales contemporaines*, T. I : *Diplomatie européenne, nations et impérialismes 1871-1914*, Paris, Masson, 1979 ; Georges-Henri Soutou, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, PUF, 2015 [2007].

<sup>29</sup> Jean-François Sirinelli, « Préface », dans Pascal Baudry, François Chaubet, Alain Dubosclard et alii (dir.), *Histoire culturelle des relations internationales. Carrefour méthodologique XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 7-8.

<sup>30</sup> Le colloque est organisé par Pierre Milza, dont il faut souligner le rôle majeur dans le croisement entre histoire des relations internationales et histoire culturelle. Voir aussi *Relations internationales* n° 24 et 25, 1980.

puis l'étude des phénomènes d'opinion publique par Jean-Baptiste Duroselle<sup>31</sup>, une nouvelle grille de lecture est proposée dans les années 1990 autour des représentations<sup>32</sup>. Les nombreux travaux réalisés depuis (notamment par René Girault, Robert Frank, Pascal Ory, Pierre Milza, Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli ou Jean-Yves Mollier) traduisent la reconnaissance de l'évolution historiographique par le champ des relations internationales<sup>33</sup>. Les systèmes de représentations, ou imaginaires sociaux, permettent de comprendre les sociétés mais aussi leurs relations aux autres groupes sociaux ou nationaux. Dans ces perspectives, l'opinion publique joue un rôle important en ce qu'elle représente le « système de représentations lui-même dans son dosage chimique du moment, en catalyse avec cet événement ou cette situation »<sup>34</sup>. L'impalpable et l'indicible, les images et les représentations sont ainsi devenus des outils de l'histoire des relations internationales, attribuant une place aux imaginaires et au ressenti<sup>35</sup>. Plus récemment d'ailleurs, un intérêt pour les émotions et la mémoire au sein des relations internationales s'est aussi développé pour ouvrir un nouveau champ d'étude<sup>36</sup>. La culture<sup>37</sup>, mais aussi les images et l'imaginaire permettent de mettre en exergue la dialectique entre continuité et ruptures dans les relations entre États, les images de l'Autre sont à la fois le facteur et le reflet des transformations<sup>38</sup>.

### ***Histoire et regards sur l'Orient et les Balkans***

Dans ce contexte historiographique, l'analyse du regard occidental sur l'Europe centrale et orientale éclaire l'histoire des relations entre États et nourrit la réflexion sur la construction des images. En 1978, l'ouvrage d'Edward Saïd<sup>39</sup>, qui est souvent présenté comme le point de départ des *Post-Colonial Studies*<sup>40</sup>, marque une nouvelle définition de l'orientalisme qui se fonde sur la distinction ontologique et épistémologique entre « l'Orient » et « l'Occident ». D'après lui,

---

<sup>31</sup> Jean-Baptiste Duroselle, *Tout Empire périra. Théorie des relations internationales*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 87-88 et p. 199-200.

<sup>32</sup> Pierre Laborie, *L'opinion française sous Vichy*, Paris, Seuil, 1990.

<sup>33</sup> Denis Rolland, « Introduction », dans Pascal Baudry, François Chaubet, Alain Dubosclard *et alii* (dir.), *Histoire culturelle des relations internationales... op. cit.*, p. 15.

<sup>34</sup> Robert Frank, « Mentalités, opinion, représentations, imaginaires et relations internationales », dans Robert Frank (dir.), *Pour l'histoire des relations internationales*, Paris, PUF, 2012, p. 357-360.

<sup>35</sup> Antoine Marès et Marie-Pierre Rey, « Introduction », dans Antoine Marès et Marie-Pierre Rey (dir.), *Mémoires et émotions. Au cœur de l'histoire des relations internationales*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014, p. 6.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> On pense par exemple au séminaire « Littératures et musiques dans les relations internationales. Identités, transferts culturels et réception à l'époque contemporaine » organisé à Paris I par Laurence Badel, Anaïs Fléchet, Marie-Françoise Lévy et Antoine Marès.

<sup>38</sup> Maria Matilde Benzoni, Robert Frank, Silvia Maria Pizzeti (dir.), *Images des peuples et histoire des relations internationales du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2008, p. XIX.

<sup>39</sup> Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1994 [1978].

<sup>40</sup> Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, *Key concepts in post-colonial studies*, Londres et New York, Routledge, 1998.

l'Orient a été créé par l'Occident, comme rival culturel et pour mettre à distance des images de l'Autre qui lui permettent de se définir lui-même. Ainsi l'orientalisme a-t-il servi le discours des puissances occidentales dans une perspective coloniale. La publication d'Edward Saïd a fait débat et des critiques lui ont été adressées, notamment sur le choix de ses sources (dont la nature impliquait une volonté d'esthétisation de l'Orient, en opposition à d'autres qui se sont appliquées à la construction des savoirs), sur son parti pris politique ou encore sur la façon dont il s'est focalisé sur l'Occident, effaçant la diversité des sociétés coloniales. On lui a reproché d'avoir contribué à rendre invisibles plus encore les colonisés, en se concentrant sur les discours produits sur des colonisés muets, sans chercher à mettre en avant les formes de collaborations ou de transferts. Les *Post-Colonial Studies* ont été critiquées pour avoir favorisé une interprétation manichéenne de l'histoire et avoir « diabolisé la domination coloniale en lui prêtant sans doute plus d'influence et plus d'efficacité qu'elle n'en a eues »<sup>41</sup>. Ainsi faut-il mettre à distance la conviction structuraliste selon laquelle les représentations livrent la clé du rapport à l'Autre et, en revanche, les utiliser comme outil. Dans ce contexte, de nouvelles réflexions ont été menées sur les perceptions de l'Autre au sein même de l'Europe. En 1994, Larry Wolff présente la division de l'Europe entre « Est » et « Ouest » dès la période des Lumières<sup>42</sup>. Dans ce schéma, la perception de l'Europe de l'Est se construit à partir d'un paradoxe : « a paradox of simultaneous inclusion and exclusion, Europe but not Europe »<sup>43</sup>. Dans cette carte mentale [*mental mapping*], la vision de l'Europe centrale et orientale est conditionnée par des discours stéréotypés, notamment sur la barbarie de ses habitants. Alors que Milica Bakić-Hayden théorise un « emboîtement » des orientalismes pour analyser le rapport de l'Occident aux Balkans<sup>44</sup>, Maria Todorova présente le balkanisme, non comme « une sous-espèce de l'orientalisme » mais comme un schéma qui en a évolué indépendamment, parfois contre ou malgré lui<sup>45</sup>. Elle met en lumière les discours stéréotypés qui se développent en Europe occidentale aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles pour se cristalliser pendant les guerres

---

<sup>41</sup> Emmanuelle Sibeud, « Post-Colonial et Colonial Studies : enjeux et débats », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n° 51-4 bis, 2004/5, p. 87-95. Citons aussi la polémique autour de l'ouvrage collectif paru sous la direction de Pascal Blanchard, *Sexe, race et colonies* en 2018 : alors que l'ouvrage prétend vouloir dénoncer l'utilisation sexuelle des corps des colonisés, de nombreuses voix ont condamné la publication d'images racistes sans appareil critique suffisant.

<sup>42</sup> Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe... op. cit.*

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>44</sup> Milica Bakić-Hayden, « Nesting orientalism : The case of Former Yugoslavia », dans *Slavic Review*, vol. 54, n° 4, hiver 1995, p. 917-931. Voir aussi Elli Skopetea, « Orientalizam i Balkan » [L'Orientalisme et les Balkans], dans *Istorijski časopis*, vol. 38, 1991, p. 131-143.

<sup>45</sup> Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, Paris, EHESS, p. 30-42. Sur les stéréotypes sur les Balkans, voir aussi Dušan I. Beljić et Obrad Savić (dir.), *Balkan as Metaphor. Between Globalization and Fragmentation*, Cambridge et Londres, MIT Press, 2002.

balkaniques et la Première Guerre mondiale en un discours balkaniste spécifique, qui a ressurgi au moment des conflits yougoslaves des années 1990.

En France, Antoine Marès souligne combien les images de l'Europe centrale ont résulté d'un processus tardif et complexe<sup>46</sup> : dans la conception française marquée par le jacobinisme et la centralisation, l'Europe médiane y est considérée comme un espace secondaire dans le récit européen. Lorsque les Français se sont projetés à l'extérieur, ils ont choisi de se concentrer sur le monde colonial ou postcolonial, et l'Afrique du Nord, l'Afrique subsaharienne ou l'Indochine leur sont souvent des régions moins étrangères que les pays d'Europe centrale et orientale<sup>47</sup>. À travers l'exemple franco-serbe, et dans la lignée de la critique sur l'uniformité de l'orientalisme, il s'agit donc de mettre en avant la pluralité des regards et des discours sur l'Europe médiane. À partir d'une historiographie plus large sur l'histoire de l'Europe centrale et orientale<sup>48</sup>, cette recherche s'est construite pour répondre aux lacunes de l'analyse balkaniste de Maria Todorova : dans sa préface à l'édition française, celle-ci évoque, sans la développer, la spécificité du rapport français aux Balkans et nous laisse ainsi une nouvelle page à écrire<sup>49</sup>.

### *État de la recherche sur les relations franco-serbes et nouvelles pistes historiographiques*

Si l'histoire des relations franco-serbes a déjà été beaucoup étudiée, l'historiographie traduit un déséquilibre entre les recherches serbe et française. Plusieurs projets franco-serbes ont contribué à faire progresser le champ d'étude, comme l'organisation de colloques et la publication d'ouvrages scientifiques, depuis 1989 notamment, dans le but d'explorer les relations entre les deux pays (d'autres projets scientifiques, plus anciens, ont étudié plus largement les liens franco-yougoslaves<sup>50</sup>)<sup>51</sup>. La publication en français de *La Serbie et la*

---

<sup>46</sup> Antoine Marès, « La vision française de l'Europe centrale du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle », dans *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], n° 7, 1991 [consulté le 03 octobre 2016]. URL : <http://ccrh.revues.org/2843>

<sup>47</sup> Antoine Marès (dir.), *La France et l'Europe médiane. Médiateurs et médiations*, op. cit., p. 8-9.

<sup>48</sup> De nombreux travaux sur l'Europe centrale et orientale ont inspiré la construction de cette thèse. Voir notamment les travaux d'Antoine Marès, de Stanislav Sretenović, de Gergely Fejerdy, de Philippe Gelez, de Catherine Horel, de Roman Krakovsky, de Justine Faure, de Daniel Barić, d'Isabelle Davion, d'Anne Couderc, de Svetla Moussakova, de David do Paço, etc.

<sup>49</sup> Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans... op. cit.*, p. 11.

<sup>50</sup> Voir par exemple l'organisation de deux colloques franco-yougoslaves en 1980 et 1985 : *Les hommes et la terre dans les Balkans, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 4-7 décembre 1980), Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 1983 ; *Les relations entre la France et les pays yougoslaves du dix-huitième siècle au vingtième siècle* (Ljubljana, 26-27 septembre 1985), Ljubljana, Centre culturel Charles Nodier, 1987.

<sup>51</sup> Voir notamment : Slavenko Terzić (dir.), *Jugoslovensko-francuski odnosi. Povodom 150 godina od otvaranja prvog francuskog konzulata u Srbiji/Rapports franco-yougoslaves. À l'occasion des 150 ans de l'ouverture du premier consulat français en Serbie*, Belgrade, Istorijski Institut, 1990 ; « La France et la Serbie du Congrès de

*France : une alliance atypique* par Dušan Bataković en 2010<sup>52</sup> (tiré lui aussi d'un colloque organisé à Belgrade en 2007, nous reviendrons sur cet historien en particulier), peut être considérée dans le même sillon, ainsi que la publication en français de la thèse de Vojislav Pavlović avec une préface de Georges-Henri Soutou en 2015<sup>53</sup>. Du côté français *stricto sensu*, deux thèses plus récentes ont analysé la perception des guerres balkaniques en France<sup>54</sup> et « l'expérience française » des conflits balkaniques des années 1990<sup>55</sup>, abordant certains pans des relations entre la France et la Serbie. Le petit nombre d'ouvrages français reflète le peu d'intérêt de la société et du monde académique pour la Serbie<sup>56</sup>. Du côté serbe, en revanche, les historiens sont beaucoup plus nombreux à s'être attelés à l'histoire franco-serbe et le paysage scientifique est marqué par les travaux d'historiens comme Čedomir Popov<sup>57</sup>, Ljiljana Aleksić-Pejaković<sup>58</sup>, Mihailo Pavlović<sup>59</sup>, Ljubinka Trgovčević<sup>60</sup>, Dušan Bataković<sup>61</sup>, ou encore Pavle Sekeruš<sup>62</sup>. Plus récemment, le dynamisme du champ s'est confirmé avec les publications de

---

Berlin à la crise de juillet 1914, actes du colloque franco-serbe de Strasbourg (décembre 1996) », dans *Revue d'Europe centrale*, T. VII, n° 1, 1<sup>er</sup> semestre 1999 ; Mihailo Pavlović et Jelena Novaković (dir.), *Srpsko-francuski odnosi 1904-2004/Relations franco-serbes 1904-2004*, Belgrade, Društvo za kulturnu saradnju Srbija-Francuska, 2005 ; Jelena Novaković et Ljubodrag P. Ristić (dir.), *Srbi o Francuzima – Francuzi o Srbima/Les Serbes à propos des Français – Les Français à propos des Serbes*, Belgrade, Društvo za kulturnu saradnju Srbija-Francuska, 2015 ; Colloque « Srbija i Francuska u velikom ratu/La Serbie et la France dans la Grande guerre », organisé à Belgrade les 17-18 octobre 2017 par l'Institut d'études balkaniques dans le cadre du centenaire ; Publication d'un numéro spécial suite à la table ronde « Ideje i promene ; transfer znanja i slike drugoga u francusko-srpskim odnosima » [Idées et changements : transfert de connaissance et images de l'autre dans les relations franco-serbes] organisée à la bibliothèque nationale de Belgrade le 24 avril 2018, dans *Srpska Politička Misao/Serbian political thought*, Belgrade, 2018, n° 32 ; publication à venir suite à l'organisation du colloque « Relations franco-serbes dans le domaine de la diplomatie et de la représentation des médias: expérience historique et défis contemporains » en juin 2019 à Belgrade.

<sup>52</sup> Dusan Bataković (dir.), *La Serbie et la France : une alliance atypique. Relations politiques, économiques et culturelles 1870-1940*, Belgrade, Institut des études balkaniques, 2010.

<sup>53</sup> Vojislav Pavlović, *De la Serbie vers la Yougoslavie. La France et la naissance de la Yougoslavie 1878-1918*, Belgrade, Institut des études balkaniques, 2015.

<sup>54</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu : perceptions des guerres balkaniques de 1912-1913 dans l'espace médiatique français*, thèse réalisée sous la direction de Joëlle Dalègre, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 2014.

<sup>55</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans... op. cit.*

<sup>56</sup> On peut aussi citer les travaux de Frédéric Le Moal, Frédéric Guelton, ou Jean-Noël Grandhomme, qui se sont penchés sur l'histoire franco-serbe.

<sup>57</sup> Čedomir Popov, *Francuska i Srbija 1871-1878* [La France et la Serbie 1871-1878], Belgrade, Srpska Akademija nauka i umetnosti, 1974.

<sup>58</sup> Ljiljana Aleksić-Pejaković, *Odnosi Srbije sa Francuskom i Engleskom 1903-1914* [Les relations de la Serbie avec la France et l'Angleterre 1903-1914], Belgrade, Istorijski Institut, 1965.

<sup>59</sup> Mihailo Pavlović, *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie 1912-1918/Francuzi o Srbima i Srbiji 1912-1918*, Belgrade, Narodna knjiga, 1988.

<sup>60</sup> Ljubinka Trgovčević, *Planirana elita : o studentima iz Srbije na evropskim univerzitetima u 19. veku* [Une élite planifiée : les étudiants serbes dans les universités européennes au XIX<sup>e</sup> siècle], Belgrade, Istorijski institut, 2003.

<sup>61</sup> Dušan Bataković, *Les sources françaises de la démocratie serbe*, Paris, CNRS éditions, 2013 [thèse soutenue en 1997 sous la direction de Georges-Henri Soutou].

<sup>62</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du sud dans la culture française (1830-1848)*, thèse réalisée sous la direction de Daniel-Henri Pageaux, Paris, Université Sorbonne nouvelle, 1999.

Stanislav Sretenović<sup>63</sup>, Vojislav Pavlović<sup>64</sup> déjà cité, Aleksandra Kolaković<sup>65</sup>, Uroš Tatić<sup>66</sup>, Biljana Stojić<sup>67</sup> ou Ana Vujović<sup>68</sup>. Catherine Horel évoque le « déséquilibre [...] patent entre la représentativité de la France en Serbie et de la Serbie en France, cette dernière étant beaucoup plus discrète »<sup>69</sup>. Ce travail cherche précisément à rebondir sur ce déséquilibre et à exploiter et critiquer les conséquences historiographiques de ce décalage. Partant du constat d'un intérêt serbe pour la France plus important que la réciproque, il s'agit de mettre en lumière les effets de ce déséquilibre sur l'écriture de l'histoire.

D'un point de vue social, l'histoire franco-serbe s'est construite parallèlement à des positions politiques et idéologiques tranchées. D'un côté, la société française a condamné la Serbie pendant le conflit yougoslave des années 1990. De l'autre, il existe une apologie de l'amitié franco-serbe, brandie pour diverses raisons et symbolisée par le bâtiment à la France au cœur du parc de Kalemegdan à Belgrade (« Aimons la France comme elle nous a aimés »)<sup>70</sup>. Cette recherche s'est construite à partir de réflexions sur le contraste entre ces perceptions contradictoires des relations entre la France et la Serbie. La référence à l'amitié franco-serbe, notamment, mérite d'être déconstruite et interrogée dans le temps long. De ce point de vue, l'ouvrage dirigé par Dušan Bataković, intitulé *La France et la Serbie : une alliance atypique*, est représentatif. Dans la préface, ce dernier définit une alliance franco-serbe qui reposerait sur le partage de mêmes valeurs, « une alliance qui n'a jamais été formalisée, dont les termes n'ont jamais été précisés, mais dont l'efficacité a résisté à toutes les épreuves »<sup>71</sup>. Mais de quelle alliance s'agit-il ? De plus, Bataković espère que la publication de l'ouvrage « permettra de

---

<sup>63</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, 1918-1929 : des relations inter-étatiques inégales*, thèse réalisée sous la direction de Laurence Fontaine, Florence, Institut européen universitaire, 2006. Un ouvrage en est issu : Stanislav Sretenović, *Francuska i kraljevina Srba, Hrvata i Slovenaca 1918-1929* [La France et le Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes 1918-1929], Belgrade, Institut za savremenu istoriju, 2008.

<sup>64</sup> Vojislav Pavlović, *La Serbie et la France... op. cit.*

<sup>65</sup> Aleksandra Kolaković, *U službi otadžbine : saradnja francuskih i srpskih intelektualaca 1894-1914* [Au service de la patrie : la coopération entre les intellectuels français et serbes 1894-1914], Belgrade, Institut za političke studije, 2016.

<sup>66</sup> Uroš Tatić, *Francuska i Srbija (1860-1868)* [La France et la Serbie (1860-1868)], thèse réalisée sous la direction de Miloš Ković, Belgrade, faculté de philologie, 2016.

<sup>67</sup> Biljana Stojić, *Francuska i Balkanski ratovi (1912-1913)* [La France et les guerres balkaniques (1912-1913)], Belgrade, Istorijski institut, 2017.

<sup>68</sup> Ana Vujović, *Srpsko-francuska susretanja* [Les rencontres franco-serbes], Belgrade, Učiteljski fakultet, 2011.

<sup>69</sup> Catherine Horel, « Les lieux de mémoire franco-serbes », dans Jelena Novaković, Ljubodrag Ristić, *Srbi o Francuzima - Francuzi o Srbima / Les Serbes à propos des Français, les Français à propos des Serbes*, op. cit. p. 231.

<sup>70</sup> Sur le bâtiment à la France, voir Stanislav Sretenović, « Le monument à la France à Belgrade. La mémoire de la Grande Guerre au service de l'action politique et diplomatique », dans *Vingtème Siècle*, vol. 115, n° 3, 2012, p. 31-44.

<sup>71</sup> Dusan Bataković (dir.), *La Serbie et la France. Une alliance atypique... op. cit.*, p. 7.

mieux situer les relations franco-serbes, non seulement dans une perspective historique mais encore dans le contexte de nos relations bilatérales contemporaines »<sup>72</sup>. Publiée en 2010, cette préface traduit la dissonance entre la référence à l’alliance franco-serbe et l’actualité des années 2000. D’autres ouvrages se placent dans cette perspective, surtout pendant les conflits yougoslaves puis ceux qui leur font suite autour du Kosovo : la référence à « l’amitié des Français et des Serbes », titre d’un ouvrage publié en 1999<sup>73</sup>, en est représentative : Mladen Radonić évoque de façon dithyrambique l’intérêt des Français pour la Serbie, à transmettre aux générations futures (« L’histoire de l’amitié des Français et des Serbes est très ancienne, longue, avec ses marées, mais permanente du XI<sup>e</sup> siècle à aujourd’hui »<sup>74</sup>). Démarche que l’on retrouve aussi sous des plumes françaises<sup>75</sup>. Très récemment, un impair du protocole français lors des cérémonies du centenaire de l’armistice du 11 novembre 1918, qui a placé le président serbe derrière le président du Kosovo, a provoqué la colère de nombreux Serbes et la vandalisation du bâtiment à la France<sup>76</sup>. La première visite d’un président français depuis celle de Jacques Chirac en 2001 était prévue un mois plus tard mais celle-ci a été repoussée à cause de la crise des gilets jaunes. Emmanuel Macron s’est finalement rendu à Belgrade les 15 et 16 juillet 2019 et a cherché à y ranimer la flamme franco-serbe<sup>77</sup> (pour accroître l’influence de la France dans les Balkans et lutter notamment contre la concurrence chinoise), allant jusqu’à partiellement prononcer un discours en serbe, ce qui a provoqué les applaudissements de la foule. Le questionnement de Jean-Jacques Becker, formulé il y a presque vingt-ans, « Pourquoi tant d’admiration, pourquoi tant d’hostilité ? »<sup>78</sup>, est donc toujours d’actualité et soulève notamment la question de la réciprocité des relations franco-serbes. Après vingt ans d’absence de la France en Serbie, il ne faut pas négliger la notion de présentisme, qui soumet l’ordre du temps aux impératifs du temps actuel<sup>79</sup>, pour expliquer ces différentes évolutions.

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>73</sup> Mladen Radonić, *L’histoire de l’amitié des Français et des Serbes*, Belgrade, Narodna biblioteka Vuk Karadžić, 1999.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>75</sup> Voir Patrick Besson, Jean Dutourd, Frédéric Dutourd *et alii*, *Avec les Serbes*, Lausanne, L’âge d’homme, 1996.

<sup>76</sup> Alors que la Serbie ne reconnaît pas le Kosovo, Aleksandar Vučić avait été placé dans une tribune secondaire et Hashim Thaçi dans la tribune principale, aux côtés d’Emmanuel Macron, Angela Merkel, Donald Trump et Vladimir Poutine. Le Quai d’Orsay a présenté ses excuses pour ce qu’il a appelé une « maladresse ».

<sup>77</sup> Voir le titre du *Monde* : Marc Semo, « À Belgrade, Macron veut relancer la relation franco-serbe », *Le Monde*, 15 juillet 2019.

<sup>78</sup> Jean-Jacques Becker, « L’ombre du nationalisme serbe », *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*, 2001/1 (n° 69), p. 7-29. URL : <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2001-1-page-7.htm>

<sup>79</sup> François Hartog, *Régimes d’historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2004.



L'écriture de l'histoire a suivi ces évolutions politiques et sociales, avec notamment la mise en avant des relations franco-serbes par l'historiographie serbe, illustrée par le déséquilibre scientifique mentionné plus haut. Ce travail propose un double niveau de déconstruction, à la fois centré sur les sources et sur la lecture historiographique, pour resituer la perception française de la Serbie dans le temps long. Certains schémas ont servi jusqu'à présent une lecture nationaliste que l'histoire doit aujourd'hui mettre à distance et reconsidérer par une nouvelle lecture des sources, en prenant soin de croiser les historiographies serbe et française pour dégager une histoire commune.

S'il faut relativiser le bilatéral, pour des raisons méthodologiques mais aussi historiques (dans le contexte de la multiplication des échanges multilatéraux en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle), partir du point de vue français est un choix guidé par l'histoire : avec l'étude des relations franco-serbes, cette recherche doit non seulement combler les lacunes du travail de Maria Todorova sur le balkanisme, comme rappelé plus haut, mais aussi aborder des problématiques nationales et nationalistes propres à cette histoire et à son écriture.

### ***Problématisation : construction des images et évolution des cercles de réception***

Cette recherche vise donc à analyser l'évolution des représentations de la Serbie en France, à partir du moment où les Serbes commencent à s'organiser face aux Ottomans (1804) et jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale (1914). Ce long dix-neuvième siècle est marqué par plusieurs épisodes de la question d'Orient qui bouleversent l'équilibre européen<sup>80</sup> : il engage à reconsidérer les relations entre les puissances et se présente comme une grille de lecture dans le cadre d'« un projet d'élargissement de l'historiographie de la question d'Orient »<sup>81</sup>. La société française est un biais original pour combler les lacunes de cette fresque historique<sup>82</sup>.

---

<sup>80</sup> « On appelle question d'Orient l'ensemble des complications diplomatiques et militaires nées du recul forcé en Europe de l'Empire ottoman, qui ont occupé et préoccupé les chancelleries du traité de Küçük Kaynarca (1774) au traité de Lausanne (1923). Les grandes puissances européennes, Russie, Autriche, Prusse, Angleterre, France puis Allemagne et Italie, se surveillent mutuellement pour profiter au mieux de l'héritage. » Jacques Thobie, « Question d'Orient », dans François Georgeon, Nicolas Vatin, Gilles Veinstein (dir.), *Dictionnaire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 2015, p. 1005-1008. Sur les enjeux de la question d'Orient, voir Matthew Anderson, *The Eastern question: a study in international relations 1774-1923*, Londres, Macmillan, 1982 ; Alexander Lyon Macfie, *The Eastern question 1774-1923*, Londres et New York, Longman, 1996 ; Stéphane Yerasimos, *Questions d'Orient : frontières et minorités des Balkans au Caucase*, Paris, La Découverte, 1993.

<sup>81</sup> Voir Nicolas Pitsos, « La presse française commente la question macédonienne à l'aube des guerres balkaniques », dans *Cahiers balkaniques*, n° 38-39, 2011, p. 181-196.

<sup>82</sup> *Ibid.*

Aucune monographie n'existe sur la France et la question d'Orient et ce travail propose d'y contribuer par l'exemple franco-serbe de 1804 à 1914<sup>83</sup>.

Pour cela, il faut d'abord définir qui sont les Serbes<sup>84</sup>. En France, une mauvaise compréhension de la différence entre Serbes et Serbie subsiste et a causé des malentendus au moment de l'éclatement de la Yougoslavie<sup>85</sup>. Il faut prendre en compte la distinction entre *Srbi* et *Srbijanci* : les premiers désignent les Serbes, qu'ils vivent en Serbie, en Croatie, en Hongrie, en Bosnie-Herzégovine ou ailleurs, et les seconds désignent les Serbes vivant en Serbie. Dans les sources du XIX<sup>e</sup> siècle, il arrive que la distinction soit faite entre les deux, mais, la plupart du temps, le substantif « Serbe » est la traduction de *Srbijanci*. Il faut avoir conscience de cet accaparement.

D'un point de vue méthodologique, les « images » sont à relier aux opinions, aux idées mais aussi aux idéologies et aux sentiments : ce travail cherche à déterminer toutes les représentations, qu'elles relèvent de la rationalité, de l'irrationalité, de la réflexion ou du réflexe, qui fonctionnent de façon systémique pour créer un « système de représentations » autour des Serbes et de leur pays. L'étude des représentations met en avant deux ambivalences fondamentales dans la représentation de l'« étranger » : la coexistence du positif et du négatif dans les imaginaires sociaux et le rôle de projection des représentations<sup>86</sup>. Toute image est ambiguë, c'est-à-dire qu'elle dit deux choses à la fois (l'image d'un peuple, notamment, peut être à la fois explicitement positive et négative<sup>87</sup>). Enfin, pour comprendre l'évolution des images, il faut prendre en compte la dimension temporelle de leur construction : non seulement

---

<sup>83</sup> Une thèse en cours se penche sur la période précédente : Jean-François Figeac, *La Question d'Orient au miroir de l'opinion publique française du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1861*, thèse sous la direction de Jacques-Olivier Boudon, Université Paris IV.

<sup>84</sup> Citons Sylvain Venayre : « Soucieux d'observer d'abord les mots eux-mêmes, je suis parti de ceux-ci. » Sylvain Venayre, *Panorama du voyage. Mots, figures, pratiques 1780-1920*, Paris, Belles Lettres, 2012, p. 22.

<sup>85</sup> Sans compter l'incompréhension que révèle la mauvaise utilisation du substantif « Bosniaque » : les Français parlent souvent de « Bosniaque », sans faire la différence entre « *Bošnjak* » (qui marque l'appartenance ethnique) et « *Bosanac* » (qui désigne celui qui vit en Bosnie-Herzégovine, quelle que soit son appartenance nationale ou ethnique).

<sup>86</sup> Robert Frank, « Mentalités, opinion, représentations, imaginaires et relations internationales », *op. cit.*, p. 360-361.

<sup>87</sup> Martin Cornick retrace par exemple l'évolution des représentations de l'Angleterre en France, et le passage de l'anglophobie qui prévaut en 1898 (au lendemain de la crise de Fachoda) à l'anglophilie au moment de l'Entente cordiale en 1904. Martin Cornick, « Les problèmes de la perception réciproque de la France et de l'Angleterre au seuil du XX<sup>e</sup> siècle », dans Maria Mathilde Benzoni, Robert Frank et Silvia Maria Pizzetti (dir.), *Images des peuples et histoires des relations internationales... op. cit.*, p. 239-252. Plus proche de notre sujet, on retrouve cette ambivalence dans les images des Russes, représentés le couteau entre les dents ou représentant la « lueur à l'Est ». Voir Sophie Cœuré, *La grande lueur à l'Est : les Français et l'Union soviétique 1917-1939*, Paris, Seuil, 1999, p. 11.

les représentations ont une histoire, mais elles dépendent du rapport entre passé, présent et futur. Si les images renvoient au passé, en tant qu'héritage, « ce passé est réactualisé selon les besoins du présent, et surtout, on l'oublie trop souvent, en fonction d'un avenir espéré ou redouté »<sup>88</sup>.

L'intention de ce travail n'est pas de définir si les événements serbes ont justifié ou non l'intérêt des Français pour la Serbie, mais de comprendre les sentiments et les représentations des acteurs français de l'époque<sup>89</sup>. Si l'expression « question d'Orient » s'est imposée dans le paysage historiographique pour définir les enjeux liés au recul de l'Empire ottoman, il faut s'interroger sur la pertinence de l'emploi de l'expression « question serbe »<sup>90</sup>. Y a-t-il eu une « question serbe » en France ? Celle-ci a-t-elle été uniforme ? Si les sources serbes emploient cette expression (*srpsko pitanje*), qu'en est-il des sources françaises ? La « question serbe » ne peut être questionnée que comme ce qui a été perçu comme tel<sup>91</sup>. Le cas échéant, cette analyse conduit à d'autres questions : à quel moment l'expression apparaît-elle en France ? Que nous apprend-elle sur la société française ?<sup>92</sup> Ces interrogations reposent sur l'importance des mots et de leur résonance dans les imaginaires mais aussi sur le rôle de la politique. On ne peut plus comprendre la culture hors de ses enjeux politiques, ni la politique hors de ses déterminants culturels : il faut donc comprendre les interactions entre les différentes sphères et leurs conséquences. L'opinion publique, ou du moins ses tendances, a un rôle particulier car elle incarne cette culture<sup>93</sup>. En cela, l'exemple franco-serbe permet d'interroger le mécanisme des

---

<sup>88</sup> Robert Frank, « Histoire des relations internationales et images », dans Maria Mathilde Benzoni, Robert Frank et Silvia Maria Pizzetti (dir.), *Images des peuples et histoires des relations internationales... op. cit.*, p. XVII. Robert Frank évoque l'exemple, étudié par Olavi Fält, de l'image positive du Japon qui s'est construite en Finlande entre 1905 et 1945 dans la perspective de l'avantage que pouvait représenter le pays pour la sécurité des Finlandais face aux Russes.

<sup>89</sup> Sur la Russie, plusieurs travaux ont déjà abordé ces sujets : « En exhumant ce que les Français ont dit et pensé de la Russie, on s'attend à apprendre beaucoup de la Russie, et on s'instruit davantage de la France et des mécanismes de l'opinion. » Charles Corbet, *À l'ère des nationalismes. L'opinion française face à l'inconnue russe*, Paris, Didier, 1967, p. 7. Citons aussi Michel Cadot, qui, avec sa thèse sur l'image de la Russie dans la vie intellectuelle française entre 1839 et 1856, prend le parti de questionner « la nature profonde des sentiments éprouvés par un peuple à l'égard d'un autre ». Il cherche à savoir ce que les Français connaissent et pensent de la Russie à une époque donnée et souligne que « les fruits de l'imagination ont autant de valeur que les données positives, les mythes importent autant que l'information ». Michel Cadot, *L'image de la Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Paris, Fayard, 1967, p. 9, 13 et 541. Pour la réciproque, voir : Michel Niqueux *L'Occident vu de Russie : anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*, Paris, Institut d'études slaves, 2016.

<sup>90</sup> Yves Lacoste (dir.), *La question serbe*, numéro de la revue de géographie et de géopolitique *Hérodote*, n° 67, octobre-décembre 1992.

<sup>91</sup> Voir l'analyse de l'« aventure » : Sylvain Venayre, « Une histoire des représentations : l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940 », dans *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 84, 2001, p. 93-112.

<sup>92</sup> Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013, p. 10. Dominique Kalifa décortique la notion de « bas-fonds » et explique combien il est important de comprendre cette expression, sa construction, ses significations et ses liens à l'imaginaire et au réel.

<sup>93</sup> Jean-Jacques Becker explique que l'historien ne croit pas à l'opinion publique mais à ses tendances : Jean-Jacques Becker, « De l'opinion publique à l'imaginaire social », dans *Vingtième siècle*, n° 56, 1997, p. 92. Voir

cercles de réception français et les conséquences de leurs contacts. Nous distinguerons trois cercles de réception principaux, à savoir l'opinion publique, la sphère politique et le milieu diplomatique. À noter toutefois que ce dernier cercle se distingue des autres, parce qu'il émane du terrain. Ainsi ce travail se propose-t-il de questionner les interactions entre ces cercles et d'observer leurs rapports à la Serbie au fur et à mesure de l'évolution du contexte européen. Les images passent-elles du politique au culturel ? Ou du culturel au politique ? Est-ce que les images sont fabriquées par « en haut » ou par « en bas » ? Autrement dit, les acteurs de la construction de ces représentations ont-ils été politiques ? Ou les « forces profondes sociales » ont-elles eu un rôle prépondérant dans cette histoire ? Grâce à ces interrogations, nous tâcherons de questionner la spécificité politique des relations franco-serbes et de « traquer, derrière l'identité, une problématique d'ordre politique, économique, sociale ou culturelle »<sup>94</sup>.

À l'intérieur de ces différents cercles de réception, il faut analyser la construction, la fonction et l'évolution des stéréotypes. Le stéréotype se distingue par sa réduction simplificatrice, sa dimension collective, sa durée et sa répétition dans le temps ainsi que par la façon dont il exprime un jugement<sup>95</sup> ; il est une construction de l'esprit et fait appel aux représentations collectives et aux imaginaires<sup>96</sup>. Les mythes aussi doivent être déconstruits, tout en soulignant l'objet et les conséquences de leur essentialisation. Avec ces différents outils, et grâce à l'étude du temps long, cette recherche tendra à définir le « capital français de représentations »<sup>97</sup> concernant la Serbie.

La dimension nationaliste de l'historiographie franco-serbe, aussi, doit être déconstruite en s'interrogeant sur l'existence d'une spécificité franco-serbe. Quand l'idée d'une spécificité apparaît-elle ? Quels sont les acteurs qui la mettent en scène ? Maria Todorova, enfin, parle d'immobilité des images occidentales des Balkans : il faut distinguer l'idée des contemporains, qui évoquent des Balkans immobiles et figés dans le temps, et la réalité des différentes images qu'ils font eux-mêmes circuler sur la région. Ces images sont mouvantes et évolutives. Ce travail s'attellera donc à mettre en exergue cette mobilité des représentations.

---

aussi Pierre Laborie, « De l'opinion publique à l'imaginaire social », dans *Vingtième siècle*, n° 18, 1988, p. 101-117.

<sup>94</sup> Sylvain Venayre, « Représentation(s) », *op. cit.*, p. 699.

<sup>95</sup> Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, 1991, p. 21 ; Robert Frank, « Qu'est-ce qu'un stéréotype ? », dans Jean-Noël Jeannenay (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai... op. cit.*, p. 20-21.

<sup>96</sup> Sur la définition du stéréotype et son usage par les historiens, voir : Julien Edrom, Raphaël Guérin, Witold Griot, Ksenia Smolović et Flavien Villard, « Pour un usage du stéréotype en Histoire », *Hypothèses*, vol. 21, n° 1, 2018.

<sup>97</sup> Robert Frank, « Histoire des relations internationales et images », dans Maria Mathilde Benzoni, Robert Frank et Silvia Maria Pizzetti (dir.), *Images des peuples et histoires des relations internationales... op. cit.*, p. XVI.

## *Méthodes et approches*

Définir les contours d'un imaginaire social est un exercice difficile : « Tenter de saisir l'insaisissable, reconstituer de manière détournée une réalité qui se dérobe à l'analyse, c'est avoir souvent l'impression décourageante d'être renvoyé pour la énième fois à la case départ ou, au mieux, à ses environs immédiats »<sup>98</sup>. À la difficulté propre à l'étude des imaginaires s'ajoute celle de la définition des réalités de la réception. S'il faut analyser les publications d'ouvrages, l'organisation de cours, le développement de connaissances ou encore les migrations de Serbes en France, il faut aussi s'interroger sur leur réception : qui a lu ces livres ? Qui a assisté à ces cours ? Qui a effectivement acquis ces connaissances ? Comment les Serbes vivant en France ont-ils été reçus et perçus par les Français ? Pour remédier à ces difficultés méthodologiques, nous avons entrepris de consulter des sources les plus variées possible, de façon à les croiser pour faire ressurgir des indicateurs de pratiques. L'analyse de types de discours variés doit permettre de dépasser leurs différences génériques pour repérer des systèmes de représentations<sup>99</sup>. À noter que les silences des sources peuvent aussi être significatifs et que nous les avons pris en compte dans la compréhension d'un tableau des pratiques réceptives.

Pour caractériser la perception de la Serbie et des Serbes en France, cette recherche s'appuie exclusivement sur des sources françaises. La consultation de quelques sources serbes, notamment diplomatiques, a parfois été nécessaire pour la bonne compréhension du contexte, mais celles-ci ont déjà été très largement analysées par les historiens serbes et il n'était pas pertinent de tout reprendre (sans oublier le critère de faisabilité pour un travail de recherche en un temps limité). Une partie des documents diplomatiques serbes a été publiée en recueils et ceux-ci sont présents à la Bibliothèque nationale de France ; pour le reste, le travail sur la riche historiographie serbe citée plus haut était suffisant. Les sources françaises doivent compléter cette historiographie déjà existante et permettre d'éclairer les réalités du point de vue français.

Pour ce faire, la consultation minutieuse des archives diplomatiques était fondamentale, à la fois sur le site de la Courneuve et au centre de Nantes. Le dépouillement de la correspondance politique (Turquie puis Serbie), de la correspondance politique et commerciale, mais aussi des

---

<sup>98</sup> Laborie Pierre, « De l'opinion publique à l'imaginaire social », dans *Vingtième siècle*, n° 18, avril-juin 1988. Dossier « Sur la France des années trente », p. 101-117.

<sup>99</sup> Voir Michel Foucault, « La poussière et le nuage », dans Michelle Perrot (dir.), *L'impossible prison. Recherches sur le système pénitentiaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1980.

dossiers de politique étrangère (politique balkanique et relations avec la France en particulier) nous ont ainsi permis de saisir la réalité des relations franco-serbes sur le terrain et de mettre en lumière les « décideurs » de cette histoire. À Nantes, la consultation des archives rapatriées a permis de combler certaines lacunes des archives du Quai d'Orsay à partir du fonds très riche du consulat de Belgrade, fondé en 1838 (agence consulaire puis consulat) qui devint une légation en 1880<sup>100</sup>. Des dossiers thématiques s'ajoutent à la correspondance chronologique et permettent de cibler et d'approfondir certains aspects, comme la création des consulats, la multiplication d'institutions culturelles françaises ou encore l'installation d'entreprises françaises en Serbie. Ces dernières décennies, le tournant culturel a permis un renouvellement de l'histoire diplomatique : loin de seulement permettre l'histoire des institutions, ces archives nous renseignent aussi sur les pratiques diplomatiques, désormais au cœur de l'histoire des relations internationales<sup>101</sup>. De plus, la consultation de certaines archives militaires a permis de compléter ces fonds, non seulement parce que les attachés militaires sont des acteurs importants de la période, mais aussi parce que la correspondance entre le ministère de la Guerre et le Quai d'Orsay permet parfois de comprendre les priorités du gouvernement français. Au Service historique de la Défense, nous avons surtout consulté la sous-série de l'État-major de l'armée française.

Pour renforcer la dimension politique de ce travail, les débats parlementaires ont constitué l'autre source fondamentale. La retranscription des débats tenus à la Chambre des députés et au Sénat (ou à l'Assemblée nationale qui fait office de Chambre unique de 1871 à 1875) permet de reconstituer les discussions internes qui ont concerné la Serbie et ses habitants. Les comptes rendus de ces débats sont présents à la Bibliothèque nationale de France, et, numérisés sur Gallica, ils font revivre les différences de points de vue entre les groupes qui ont structuré les différentes parties de l'hémicycle. Nous y avons donc cherché les occurrences des mots « serbe », « Serbie », « Balkans » et « balkanique » sur toute la période. Ces débats ont aussi été l'occasion de repérer les acteurs politiques importants de l'histoire franco-serbe et de dépasser la prédominance des grands noms : certains hommes, moins connus que Gambetta ou Joseph Reinach, ont aussi admiré ou critiqué la Serbie et nous renseignent sur la diversité des images en circulation. L'étude de la presse politique, aussi, permet de mettre en lumière les

---

<sup>100</sup> Suzana Stamboliska, « Répertoire numérique des archives rapatriées du consulat puis légation de France à Belgrade 1838-1941 », Nantes, CADN, 2001.

<sup>101</sup> Laurence Badel et Stanislas Jeannesson, « Introduction. Une histoire globale de la diplomatie ? », dans *Monde(s)*, vol. 5, n° 1, 2014, p. 6-26. Voir aussi Christian Windler, *La diplomatie comme expérience de l'autre : consuls français au Maghreb, 1700-1840*, Genève, Droz, 2002.

thèmes par lesquels la droite et la gauche françaises ont traité les événements serbes. La création de *L'Action française* (revue fondée en 1898, qui devient un quotidien en 1908) permet par exemple de noter les spécificités des discours d'extrême droite sur la Serbie et ce titre mérite une comparaison avec *L'Humanité*, journal socialiste fondé par Jean Jaurès en 1904.

Plus largement, la presse grand tirage permet de sonder la place de la Serbie dans l'opinion publique française. L'analyse des grands titres ne pouvant être exhaustive sur une si longue période, nous avons ciblé quelques événements importants pour comprendre le traitement qui en était fait et définir le degré d'information auquel les Français avaient accès. Si la lecture d'un journal acheté ne peut être garantie, les tirages apportent toutefois des indications sur la visibilité des articles étudiés. À noter aussi la prise en compte du journal *La question serbe*, publié en langue française en Serbie en 1908 et conservé à la Bibliothèque nationale de Belgrade. Pour l'étude de l'opinion publique et de l'évolution des imaginaires, nous avons aussi entrepris une analyse, exhaustive cette fois-ci, des ouvrages publiés tout au long de la période. Leur nombre, mais aussi leurs titres et leurs auteurs sont des indices très significatifs pour replacer la Serbie et l'évolution de ses images dans la société française. Parmi ces ouvrages, certains relèvent de la littérature (avec de la poésie surtout), de l'histoire, de la géographie, du droit, des sciences politiques, sans oublier les récits de voyage, les dictionnaires, les manuels linguistiques ou encore les guides touristiques sur la fin de la période. Tous doivent être considérés en relation avec le contexte politique, à la recherche de ruptures dans la perception française des Balkans. L'étude des auteurs permet alors de distinguer les médiateurs, ponctuels ou durables, qui ont existé entre la Serbie et le lectorat français.

Les archives du Collège de France nous ont permis de retracer le développement de l'enseignement des études slaves et de l'histoire et de la littérature serbes en particulier, à travers les dossiers personnels d'Adam Mickiewicz, de Cyprien Robert, d'Alexandre Chodzko et de Louis Leger, mais aussi à partir du fonds « slavisme » et des rapports des assemblées. Quant au fonds de l'École des langues orientales vivantes aux Archives nationales, il est précieux pour l'enseignement de la langue serbe à Paris et notamment pour le registre des inscrits qui permet de mener une étude sur le public des cours de serbe. Les archives de la préfecture de police, enfin, ont constitué une source intéressante pour aborder une autre facette de la société française (cabinet du préfet, affaires générales, documentation). Si le repérage de Serbes dans les noms fichés par la police ne s'est pas révélé fructueux, les rapports de surveillance des souverains ou des étudiants étrangers en France ont été un biais original pour interroger la réception des Serbes

en France. De même, ces archives rendent possible le croisement des sources policières et des récits de presse sur l'attentat contre le ministre de Serbie à Paris en 1893. À ces archives s'est ajoutée la consultation ponctuelle d'autres sources, comme les archives de Paris pour retracer le parcours de Milan Obrenović au lycée Louis-le-Grand, la Bibliothèque nationale de France pour les correspondances de Joseph Reinach ou ses fonds photographiques, ou encore la Bibliothèque de l'Institut de France pour quelques lettres de Louis Leger.

Pour croiser au mieux ces sources, ce travail suit un plan chronologique qui permet de mettre en lumière les jalons et les évolutions des images et de leurs cercles de réception. Dans une première partie, nous aborderons la construction des représentations stéréotypées de la Serbie et les enjeux politiques qui y sont liés, à partir des premières révoltes des Serbes face aux Ottomans (1804) et jusqu'à l'indépendance serbe (1878). Les révoltes attirent l'attention des Français et les romantiques ont une place essentielle dans la construction de l'imaginaire qui se met en place dans la société française dans la première moitié du siècle. Les stéréotypes traduisent un désir cognitif et nous renseignent sur les Français qui les produisent, tandis que la troisième crise d'Orient met en lumière les affrontements au sein de leur gouvernement. Dans une deuxième partie, nous analyserons les débats politiques cristallisés autour de la Serbie entre l'indépendance serbe (1878) et le coup d'État qui marque la fin de la dynastie Obrenović (1903), ainsi que les silences qui prévalent à cette période dans la société française. Alors que les stéréotypes évoluent lors de l'indépendance et que la politique française s'intéresse de plus en plus à la Serbie, la société s'en éloigne peu à peu et l'opinion publique fait preuve d'indifférence pour les Serbes. Dans une troisième partie, enfin, nous mettrons en lumière la diversité des représentations de la Serbie et l'essentialisation progressive des images des Serbes, de l'arrivée de Pierre I<sup>er</sup> sur le trône (1903) au déclenchement de la Première Guerre mondiale (1914). Alors que le début du siècle traduisait des relations très inégales entre la France et la Serbie, les événements qui secouent les Balkans à partir de 1908 font à la fois ressurgir l'intérêt de la société française pour la Serbie et accroître l'intérêt politique pour la région, marquant l'apparition d'une nouvelle image du Serbe.





**Première partie**

**La France et la construction des  
représentations stéréotypées de la  
Serbie (1804-1877)**



# Chapitre 1

## Images romantiques et nouvelle curiosité française pour la Serbie (1804-1840)

Le développement du libéralisme et du nationalisme en Europe ainsi que l'ascension d'une classe marchande orthodoxe ont été les facteurs principaux de l'avènement d'une situation révolutionnaire dans les Balkans à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais les révoltes ont surtout été provoquées par l'incapacité du gouvernement ottoman à maintenir l'ordre dans ses provinces où le banditisme se développait, des côtés chrétien et musulman. Forcés d'assurer leur propre défense, les habitants des provinces s'organisent en groupes armés. Le désordre affaiblit l'autorité centrale de l'Empire et les leaders des groupes locaux prennent conscience de l'appui qu'ils peuvent tirer de la compétition entre les grandes puissances<sup>102</sup>. Ces conditions sont réunies dans le *pachalik* de Belgrade (division administrative de l'Empire), province frontalière où la plupart des habitants sont des combattants expérimentés après les divers conflits entre les Empires autrichien et ottoman et où les idées nationalistes se répandent grâce aux immigrants serbes qui ont vécu dans la Monarchie des Habsbourg<sup>103</sup>. Après l'assassinat de près de 150 leaders serbes par les janissaires, les Serbes s'organisent en 1804 sous la direction du notable local Djordje Petrović, surnommé Karadjordje (« Georges le Noir »), pour lutter contre leur autorité anarchique et gagner leur autonomie au sein de l'Empire ottoman<sup>104</sup>. Après des premiers succès serbes, les Ottomans écrasent la révolte dans le sang. Une nouvelle révolte est organisée en 1815 autour de Miloš Obrenović qui est reconnu comme prince d'une province autonome serbe en 1817, avant la signature d'accords en 1830 qui confirment la création de la Principauté de Serbie. Dennis Hupchik et Harold Cox font débiter au début du siècle l'ère du

---

<sup>102</sup> Barbara Jelavitch, *History of the Balkans. Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Vol. 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 [1983], p. 192-193. Voir aussi Peter F. Sugar, *A History of Eastern Central Europe*, Vol. 5, *Southern Europe under Ottoman Rule, 1354-1804*, Seattle, University of Washington press, 1977, p. 233-247.

<sup>103</sup> Après les défaites serbes de Marica (1371) et de Kosovo polje (1389) et la défaite des Croisés à Nicopolis (1396), les Turcs atteignent les rives droites du Danube et les Serbes commencent à se réfugier sur les territoires hongrois. Au sein de l'Empire d'Autriche, l'illyrisme prône la réunion des Slaves du Sud au sein de la monarchie habsbourgeoise. Le mouvement national serbe et l'illyrisme deviennent les deux composantes du réveil national des Slaves du Sud.

<sup>104</sup> Barbara Jelavitch *The Establishment of the Balkan national states*, Seattle, University of Washington press, 1993, p. 26. Barbara Jelavitch, *History of the Balkans... op. cit.*, p. 193-204.

nationalisme romantique dans les Balkans<sup>105</sup>. En France, ces premiers pas des Serbes vers l'indépendance attirent l'attention des romantiques qui s'emparent des idéaux de liberté.

Ce premier chapitre cherche à retracer l'apparition des premières images des Serbes en France, de façon à examiner les mécanismes de leur construction mais aussi pour constituer un point de départ à l'étude de leurs évolutions. Avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, les relations entre la France et les Slaves du Sud-est ne se développent que très lentement<sup>106</sup>. Géographiquement d'abord, les Français et les Serbes sont encore très éloignés ; culturellement, aussi, les Français se sentent éloignés des Serbes, qu'ils perçoivent à travers le prisme ottoman. Pour aborder le début du XIX<sup>e</sup> siècle, où les revendications nationales insufflent une nouvelle dimension aux représentations des Serbes en France, il faut mentionner d'abord les premiers témoignages de voyageurs français sur le territoire de l'actuelle Serbie. Ce travail se concentre sur les évocations des Serbes, laissant de côté un certain nombre de sources qui mentionnent l'Illyrie ou les Slaves du Sud dans leur ensemble<sup>107</sup>. L'historiographie serbe s'est appliquée à répertorier les ouvrages français sur les Serbes<sup>108</sup> et il faut aussi prendre en compte les écrits diplomatiques, depuis Constantinople d'abord mais aussi depuis Belgrade où une agence consulaire est ouverte en 1838. Quelles sont les images des Serbes qui circulent en France entre 1804 et 1840 ? Comment les acteurs, qu'ils soient voyageurs, diplomates ou écrivains, appréhendent-ils les Serbes alors que la connaissance qu'ils en ont est encore superficielle ? Quels sont les stéréotypes qui s'imposent et pourquoi ? Alors que les revendications nationales attirent l'attention des romantiques, un imaginaire poético-romanesque se met en place autour des Serbes en France et une curiosité se développe autour de ce groupe national en construction, donnant naissance à des images figées à caractère politique.

---

<sup>105</sup> Dennis Hupchick et Harold Cox, *Les Balkans atlas historique*, Paris, Economica, 2001, p. 55.

<sup>106</sup> Liljana Todorova, « Contribution à l'étude des contacts culturels franco-yougoslaves jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *Annuaire de la faculté de philosophie de Skopje*, T. 21, 1969, p. 223.

<sup>107</sup> Nous éloignons ainsi délibérément des auteurs tels que Justine Wynne, Madame de Staël ou encore une partie des œuvres de Charles Nodier qui font référence à l'Illyrie et à ses habitants.

<sup>108</sup> Nikola Petrović, par exemple, publie en 1900 un ouvrage dans lequel il fait la liste, parfois commentée, des ouvrages français écrits sur les Slaves du Sud : Nikola S. Petrović, *Ogled francuske bibliografije o Srbima i Hrvatima 1544-1900/ Essai de bibliographie sur les Serbes et les Croates 1544-1900*, édition de l'académie royale de Serbie, Belgrade, 1900 ; Mihailo Pavlović, professeur serbe spécialiste de la littérature française, a également publié plusieurs ouvrages qui recensent l'écriture d'ouvrages français sur les Slaves du Sud : Mihailo Pavlović, *Jugoslovenske teme u francuskoj prozi* [Les thèmes yougoslaves dans la prose française], Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 1982 ou *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie/ Francuzi o Srbima i Srbiji 1912-1918*, Belgrade, Narodna knjiga, 1988.

# I. Revendications nationales et romantisme : naissance d'un imaginaire poético-romanesque autour de la Serbie

Les Français n'attendent pas le XIX<sup>e</sup> siècle pour évoquer les Serbes et les premiers témoignages datent vraisemblablement du Moyen Âge. L'énumération des premiers récits français sur les Serbes, du XI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, est nécessaire pour introduire les images ultérieures mais aussi pour apporter une visibilité aux travaux serbes non traduits qui s'y sont intéressés. Les images ont une histoire et il faut saisir la dimension temporelle de leur construction pour comprendre leur évolution. Ainsi cette mise en contexte met-elle en lumière l'évolution des images au début du XIX<sup>e</sup> siècle : les récits se multiplient et changent de forme lorsque les revendications nationales attirent l'attention des auteurs romantiques. Ces derniers intègrent les Serbes à de nombreux récits et les associent à un nouvel imaginaire.

## A. Les premières images de la Serbie en France

### 1. Les premiers témoignages des voyageurs français en Serbie au Moyen Âge

Avant d'aborder le XIX<sup>e</sup> siècle, un retour vers le passé est nécessaire. Les premiers contacts importants des Français avec les Balkans datent de l'époque des Croisades, dès 1096-1099, sur la route de Constantinople. Avant ces croisades, des groupes de pèlerins ont déjà traversé les Balkans, comme l'évêque de Verdun Rainbert qui mourut à Belgrade en 1038<sup>109</sup>. Les premières analogies entre les littératures française et serbe ont été repérées à cette époque : Nikola Banašević rapproche notamment les chants serbes sur la bataille de Kosovo polje des chansons de geste comme *La Chanson de Roland*, *La Chanson de Guillaume* et *Le Couronnement de Louis*<sup>110</sup>. Pendant le Moyen Âge, les chroniqueurs et les émissaires étaient presque les seuls à diffuser des écrits sur les Serbes<sup>111</sup>. Mihailo Pavlović évoque tout de même Hélène d'Anjou, épouse du souverain serbe Uroš I de la dynastie des Nemanjić, qui est à l'origine d'échanges entre les deux pays au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>112</sup>.

---

<sup>109</sup> Mihailo Pavlović, *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie... op. cit.*, p. 5.

<sup>110</sup> Liljana Todorova, « Contribution à l'étude des contacts culturels franco-yougoslaves jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *Annuaire de la faculté de philosophie de Skopje*, T. 21, 1969, p. 224.

<sup>111</sup> Mihailo Pavlović, *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie... op. cit.*, p. 5.

<sup>112</sup> *Ibid.*

## 2. La Serbie au sein de l'Empire ottoman aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

Au XVI<sup>e</sup> siècle, François I<sup>er</sup> engage un approfondissement de la politique orientale française et quelques Français voyagent en Serbie<sup>113</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la Serbie est encore à dix jours de voyage de la France et Liljana Todorova souligne l'insuffisance des routes qui explique la difficulté du voyage :

Si elles étaient sûres, elles étaient rares et ne reliaient que les grands centres. Les moyens de locomotion étaient nuls et il fallait avoir une santé robuste et pas mal de résolution pour s'aventurer dans ces régions, où, en dehors des grands centres, il était rare de trouver un caravansérail, une auberge et des provisions de bouche.<sup>114</sup>

Radovan Samardžić, auteur de *La ville de Belgrade et la Serbie du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles dans les écrits des contemporains français*<sup>115</sup>, a compilé des extraits de littérature française qui évoquent la Serbie pendant ces deux siècles<sup>116</sup>. Ces extraits, ainsi que les travaux de Liljana Todorova et de Mihailo Pavlović permettent de conclure à certains traits caractéristiques de ces descriptions<sup>117</sup>. Les nombreuses orthographes des noms propres laissent penser à des approximations dues à la méconnaissance du terrain. « Belgrado »<sup>118</sup>, « Bellegrade »<sup>119</sup> ou « Bellgrade »<sup>120</sup> sont, par exemple, plusieurs orthographes employées par les sources pour désigner la ville de Belgrade. La majorité des ouvrages font par ailleurs référence à certains éléments récurrents, comme la situation géographique avec la mention de la rivière Morava<sup>121</sup>

---

<sup>113</sup> En 1536, pendant le règne de François I<sup>er</sup>, le grand-vizir ottoman Ibrâhîm Pacha établit des relations permanentes avec la France. Jean de la Forêt introduit la présence permanente d'un représentant diplomatique français auprès de l'Empire ottoman. Voir Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, p. 152.

<sup>114</sup> Liljana Todorova, « Contribution à l'étude des contacts culturels franco-yougoslaves... », *op. cit.*, p. 226.

<sup>115</sup> Radovan Samardžić, *La ville de Belgrade et la Serbie du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles dans les écrits des contemporains français. Beograd i Srbija u spisima francuskih savremenika, XVI-XVII vek*, Belgrade, Istorijski arhiv Beograda, 1961.

<sup>116</sup> Plus largement, Stéphane Yérasimos estime que plus de deux cents voyages ont été publiés sur l'Orient au XVII<sup>e</sup> siècle. Voir Stéphane Thévenot, *Voyage du Levant*, introduction de Stéphane Yérasimos, Paris, FM/La Découverte, 1980, p. 5.

<sup>117</sup> Pour le XVI<sup>e</sup> siècle, voir aussi Tamara Valčić-Bulić, « Trois voyageurs français de la Renaissance dans les Balkans », dans Jelena Novaković et alii, *Srbi o Francuzima, Francuzi o Srbima* [Les Serbes et les Français, les Français et les Serbes], Belgrade, Association de coopération culturelle Serbie-France, 2015, p. 73-86. Voir aussi Mihailo Dinić, « Tri francuska putnika o našim zemljama » [Nos régions vues par trois voyageurs français], dans *Godišnjica Nikole Čunića*, Belgrade, državne štamparije Kraljevine Jugoslavije, 1940, vol. XLIX, p. 85-118.

<sup>118</sup> Jacques de Bourbon, *La grande et merveilleuse & très cruelle oppugnation de la noble cité de Rhodes, prise par Sultan Selymann...*, Paris, 1521, cité par Radovan Samardžić, *La ville de Belgrade et la Serbie...* *op. cit.*, p. 355.

<sup>119</sup> Martin Fumée, *Histoire des troubles de Hongrie...*, Paris, 1608, cité par Radovan Samardžić, *La ville de Belgrade et la Serbie...* *op. cit.*, p. 366.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 367.

<sup>121</sup> Par exemple Jean Chesneau, *Voyage de M. d'Aramon à Constantinople de 1543 à 1555, 1547*, cité par Radovan Samardžić, *La ville de Belgrade et la Serbie...* *op. cit.*, p. 356.

comme repère, la description des femmes<sup>122</sup>, le monastère serbe de Saint Sava ou encore les différentes batailles au sein de l'Empire ottoman<sup>123</sup>. L'Europe occidentale voit alors l'Orient comme un tout unitaire : lorsqu'ils décrivent la Serbie, les Français ne distinguent pas encore les éléments serbes et l'Empire ottoman<sup>124</sup>. À noter toutefois que les références à la religion des Serbes<sup>125</sup> ou la description de certaines mœurs<sup>126</sup> font parfois exception.

### 3. Les écrivains français et l'Orient européen au XVIII<sup>e</sup> siècle

L'ouvrage qui attire l'attention du public européen sur les Slaves du Sud pour la première fois est celui de l'Italien Alberto Fortis, *Viaggio in Dalmazia* [Voyage en Dalmatie], publié à Venise en 1774. Une traduction anonyme française paraît à Berne en 1778<sup>127</sup>. Si ce *Voyage* peut être considéré comme un tournant dans la vision française des Slaves du Sud, et bien que Vojislav Yovanovitch ait estimé que cet ouvrage concerne autant les Serbes que les autres populations Sud-slaves<sup>128</sup>, il évoque surtout la Dalmatie et donc pas directement l'élaboration de représentations de la Serbie et des Serbes. Alberto Fortis n'évoque qu'une seule fois la « Servie », dans les deux tomes de son ouvrage, à l'occasion de la description de la ville dalmate de Scardona (nom romain de l'actuelle ville de Skradin). Il note que la ville commence à s'agrandir et que « beaucoup de marchands de Servie & de Bosnie s'y établissent comme dans un port propre au commerce avec les provinces Turques de l'intérieur des terres »<sup>129</sup>. La distinction qu'il fait entre la Dalmatie et la Serbie semble donc être nette. Toutefois, l'imaginaire qu'il fait naître autour des Slaves du Sud a eu quelques incidences sur les images de la Serbie en circulation en France. Ainsi, son discours sur les « haiducks »<sup>130</sup> contribue-t-il à véhiculer des images qui ont été réutilisées dans la diffusion de représentations des Serbes. Si

---

<sup>122</sup> Par exemple Jean Chesneau, *Ibid.* et André Thévet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, 1554, cités par Radovan Samardžić, *La ville de Belgrade et la Serbie... op. cit.*, p. 356 et 360.

<sup>123</sup> Par exemple Jean du Mont, *Histoire militaire du prince Eugène de Savoye...*, 1697, cité par Radovan Samardžić, *La ville de Belgrade et la Serbie... op. cit.*, p. 508.

<sup>124</sup> Nicolae Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, Boivin et Gamber, 1928, p. 112. Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans, op. cit.*, p. 112

<sup>125</sup> Par exemple Jean Chesneau, *op. cit.*, et Jacques Gassot, *Le Discours du voyage de Venise à Constantinople...*, Paris, 1550, cités par Radovan Samardžić, *La ville de Belgrade et la Serbie... op. cit.*, p. 356 et 358.

<sup>126</sup> Par exemple Quiclet et son compagnon Pouillet, cités par Liljana Todorova, « Contribution à l'étude des contacts culturels franco-yougoslaves... », *op. cit.*, p. 226.

<sup>127</sup> *Ibid.* p. 230. Pavle Sekeruš aussi a étudié les représentations issues de cette œuvre. Voir Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, thèse réalisée sous la direction de Daniel-Henri Pageaux, Université Sorbonne Nouvelle, Paris, 1999, p. 58.

<sup>128</sup> Vojislav Yovanovitch, *"La Guzla" de Prosper Mérimée : étude d'histoire romantique*, Paris, Hachette, 1911, p. 30.

<sup>129</sup> Alberto Fortis, *Voyage en Dalmatie*, Berne, Paris, Société typographique, 1778, p. 179.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 78-81 notamment.



la figure du Morlaque, abondamment décrite par Fortis, renvoie spécifiquement aux habitants de la Dalmatie<sup>131</sup>, la figure du haiduck accepte quant à elle une utilisation plus large. Le haiduck<sup>132</sup> est, à l'origine, un mercenaire à la frontière avec la Turquie ; puis, il prend le sens plus général de brigand dans les Balkans<sup>133</sup>. D'après Alberto Fortis, « le plus grand danger à craindre vient de la quantité de *Haiducks*, qui se retirent dans les cavernes & dans les forêts de ces montagnes rudes et sauvages »<sup>134</sup>, mais il ajoute qu'« il ne faut pas cependant s'épouvanter trop de ce danger »<sup>135</sup>. Fortis fait un portrait de ces hommes et s'insère dans le courant préromantique en exagérant la description de leur sauvagerie en les comparant à des loups<sup>136</sup> : ils « mènent une vie semblable à celle des loups ; errant parmi des précipices presque inaccessibles ; grim pant de rochers en rochers pour découvrir de loin en loin leur proie »<sup>137</sup>. Tout le discours sur ces personnages est élaboré à partir d'une subtile ambivalence entre leur sauvagerie et la justification de leurs actes. « Tuer le bœuf d'un pauvre laboureur pour consommer une petite partie de la chair & de la peau, semble une indiscretion barbare »<sup>138</sup> mais « il faut remarquer cependant que les souliers sont de la nécessité la plus indispensable à ces malheureux »<sup>139</sup>. Il ajoute que « la faim chasse quelquefois ces *Haiducks* de leurs repaires, & les rapproche des cabanes des Bergers, où ils prennent par la force des vivres »<sup>140</sup> pour conclure que « dans des cas semblables, le tort est du côté de celui qui résiste. Le courage de ces gens est en proportion de leurs besoins & de leur vie dure »<sup>141</sup>. Ainsi, ces haiducks servent davantage à dessiner une figure folklorique et à établir une couleur locale qu'à renseigner les lecteurs ou à leur faire peur : leur description contient autant de caractères laudatifs que péjoratifs et ne permet donc pas de constituer une figure porteuse d'un message significatif. D'après Pavle Sekeruš, « ces héros romanesques ont une longue et féconde histoire dans les textes français »<sup>142</sup> et ces derniers ont aussi concerné des discours sur la Serbie.

Si l'on peut accorder à Alberto Fortis un rôle dans la diffusion d'images en France, plusieurs motifs littéraires font référence à la Serbie avant même la publication de son ouvrage. Le

---

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>132</sup> On retrouve de nombreuses orthographes différentes.

<sup>133</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, *op. cit.*, p. 77.

<sup>134</sup> Alberto Fortis, *Voyage en Dalmatie*, *op. cit.*, p. 78

<sup>135</sup> *Ibid.*

<sup>136</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, *op. cit.*, p. 80.

<sup>137</sup> Alberto Fortis, *Voyage en Dalmatie*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>138</sup> *Ibid.* p. 80.

<sup>139</sup> *Ibid.*

<sup>140</sup> *Ibid.*

<sup>141</sup> *Ibid.*

<sup>142</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, *op. cit.*, p. 78.

XVIII<sup>e</sup> siècle voit la première vague d'ouvrages français sur l'Orient : 15 à 20 livres de voyages en Orient sont publiés entre 1611 et 1660, puis 60 dans le premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>143</sup>. Ainsi Montesquieu, l'abbé Prévost et Voltaire s'insèrent-ils dans un imaginaire oriental plus général que Fortis et font appel à des personnages en rapport avec la Serbie.

Dans les *Lettres Persanes*, Montesquieu met en scène dans la lettre 130 des « nouvellistes », ancêtres des journalistes modernes, « curieux de nouvelles, qui les cherchent et les débitent »<sup>144</sup>. Ces derniers évoquent le siège de Belgrade de 1717. Le siège prend place pendant la guerre entre Venise, Vienne et Istanbul qui a lieu entre 1714 et 1718, après la victoire autrichienne de Petrovaradin d'août 1715. Le prince autrichien Eugène de Savoie montre très tôt de l'intérêt pour les confins militaires et notamment pour Belgrade, qu'il considère comme la clé de la Hongrie et du Banat : il recommande le bon traitement des Serbes, pour qu'ils puissent constater la différence entre les dominations chrétienne et ottomane<sup>145</sup>. Le prince lance les campagnes de Temesvár, en Hongrie, et de Belgrade, à la suite desquelles il s'empare des deux villes<sup>146</sup>. En 1688, les armées autrichiennes s'étaient déjà emparées de la ville de Belgrade, mais les Ottomans l'avaient récupérée deux ans plus tard. Après la victoire à Belgrade, la paix de Passarowitz (Požarevac) est signée le 2 juillet 1718 et l'Empire autrichien atteint son expansion territoriale maximale dans les Balkans, au détriment de l'Empire ottoman<sup>147</sup>. La victoire du prince Eugène se transmet dans toute la chrétienté : elle apporte aux Serbes des confins l'espoir de pouvoir reconquérir la totalité de leur territoire<sup>148</sup>. Pourtant, l'Empire ottoman contre-attaque et reprend Belgrade en 1739, avec la signature d'un traité de paix<sup>149</sup>. Située au confluent de la Save et du Danube, Belgrade constitue un point stratégique pour les différentes armées.

Dans la 130<sup>e</sup> lettre des *Lettres persanes*, Rica rapporte la lettre d'un « nouvelliste » :

Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur et les Turcs<sup>150</sup>, j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins des Tuileries ; je les rassemblai près du bassin et leur prédis

---

<sup>143</sup> Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1906, cité par Branko Džakula, « Montesquieu, Bonneval et la question d'Orient », dans *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1975, 3<sup>e</sup> série, n° 1, p. 7.

<sup>144</sup> Voir Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris, Flammarion, 1992 [1721], p. 295.

<sup>145</sup> Jean Nouzille, *Le Prince Eugène de Savoie et le sud-est européen (1683-1736)*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 422.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 152-160.

<sup>147</sup> Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, *op. cit.*, p. 306.

<sup>148</sup> Jean Nouzille, *Le Prince Eugène de Savoie et le sud-est européen*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>149</sup> Georges Castellani, *Histoire des Balkans XIV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 199.

<sup>150</sup> Les Ottomans sont appelés Turcs par la plupart des contemporains, sans distinctions. Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 141.

qu'on ferait le siège de Belgrade, et qu'il serait pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que, vers le milieu du siège, je pariai cent pistoles qu'il serait pris le 18 août ; il ne fut pris que le lendemain. Peut-on perdre à si beau jeu ?<sup>151</sup>

Ces journalistes imaginent les batailles, parient dessus, mais ne semblent pas bien renseignés sur la situation qu'ils évoquent : Montesquieu les tourne en ridicule et leur est hostile<sup>152</sup>. Les *Lettres Persanes* sont publiées en 1721, soit quelques années seulement après le siège de Belgrade dont il est question, et le récit illustre la façon dont les contemporains de Montesquieu imaginent la Serbie : elle fait partie de l'Empire ottoman, n'est évoquée que par ce biais et la Turquie elle-même rappelle une vision de l'Orient assez généralisée, à travers les guerres qui y font rage<sup>153</sup>. Pourtant, Montesquieu est bien renseigné sur la situation dans les Balkans et Branko Džakula souligne le rôle du comte Alexandre de Bonneval dans sa connaissance des événements dans cette partie de l'Europe<sup>154</sup>. Ce dernier est soldat, d'abord pour la France, puis pour le prince Eugène, avant d'offrir ses services à l'Empire ottoman et de se convertir à l'islam en 1730. Il fournit des informations détaillées à Montesquieu sur la situation en Orient<sup>155</sup>, que l'on retrouve notamment dans les *Lettres persanes*. De plus, Montesquieu entreprend un voyage vers l'Est en 1728-1729 et il est ainsi un des rares écrivains de cette époque à se rendre dans un pays slave du Sud. Il écrit alors sur les Morlaques, passe par la Slovénie et laisse des notes de voyages<sup>156</sup>.

L'abbé Prévost évoque aussi la Serbie dans les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, œuvre publiée entre 1728 et 1731<sup>157</sup>. Le héros du roman, marquis de Renoncour, s'enfuit d'Angleterre et arrive à Vienne en 1688 pour s'engager et combattre auprès de l'armée impériale contre les Turcs, dans une guerre qui a débuté en 1683<sup>158</sup>. De là, il raconte avoir rejoint le « régiment de Rosech, qui avait passé l'hiver à Novibazar, petite ville de la Servie. Cette province était le théâtre de la guerre. La campagne s'ouvrit de bonne heure »<sup>159</sup>. Puis, le héros fait le récit des différentes batailles auxquelles il participe contre les Ottomans :

---

<sup>151</sup> Montesquieu, *Lettres persanes*, *op. cit.*, p. 296-297.

<sup>152</sup> Branko Džakula, « Montesquieu, Bonneval et la question d'Orient », *op. cit.*, p. 9.

<sup>153</sup> Sur la théorie du despotisme oriental, voir Alain Grosrichard, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Seuil, 1979.

<sup>154</sup> Branko Džakula, « Montesquieu, Bonneval et la question d'Orient », *op. cit.*, p. 7.

<sup>155</sup> *Ibid.*

<sup>156</sup> *Ibid.* p. 7-19.

<sup>157</sup> Mihailo Pavlović, *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie... op. cit.*, p. 9.

<sup>158</sup> À l'hiver 1683 une coalition est organisée entre les principaux adversaires des Ottomans : Autrichiens, Russes, Polonais, puis la papauté et Venise. Voir Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman... op. cit.*, p. 247-248.

<sup>159</sup> Abbé Prévost, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, Paris, Lebégue, 1821 [1728-1731], p. 206.

Les coureurs rapportèrent qu'il était arrivé à Jagodin un corps de dix mille Turcs : comme nous n'en étions éloignés que d'une lieue, le prince de Bade fit avancer l'armée pour les charger. Nous le fîmes avec beaucoup de vigueur. [...] Nous reprîmes notre marche vers Nissa, où les infidèles étaient au nombre de quarante mille hommes. Nous n'étions tout au plus que dix-huit ou vingt mille. Cela ne nous empêcha point d'avancer avec beaucoup de résolution. [...] Le prince ne se contenta pas de ces divers avantages, il résolut avant que de finir la campagne, de s'emparer de Vidin, dernière place de la Servie, aux frontières de la Bulgarie [...]. Il fit venir les munitions nécessaires de Belgrade et de Jagodina, et après avoir laissé prendre quelques jours de repos à son armée, il s'achemina vers le Danube [...]<sup>160</sup>

L'auteur évoque la Serbie à travers les batailles que l'armée autrichienne mène contre les Ottomans, après la prise de Belgrade en septembre 1688<sup>161</sup>. Ces noms de villes<sup>162</sup>, qui apparaissent dans la presse de l'époque avec le suivi de l'actualité, servent à instaurer un décor auprès des lecteurs : ils font référence à des événements violents qui soulèvent des problématiques politiques complexes (non explicitées dans le livre) mais n'ont pas d'importance particulière pour le récit principal. En effet, les références historiques servent de jalons pour faire découvrir différents horizons aux lecteurs et sont l'occasion de discours sur différentes mœurs étrangères. Quelques pages plus loin, Prévost fait décrire à son héros des exactions commises par les Ottomans sur les populations chrétiennes :

Les Turcs qui étaient répandus dans divers quartiers de la Bulgarie, voyant l'armée impériale séparée, crurent pouvoir impunément faire leurs excursions ordinaires dans la Servie, où ils enlevaient tout ce qu'ils pouvaient trouver de chrétiens, hommes et femmes, et les emmenaient dans une dure captivité.<sup>163</sup>

Là encore, le narrateur met en avant une violence exotique, et pousse le lecteur à s'identifier aux chrétiens qui figurent dans son récit. Les écrivains romantiques, en effet, ont beaucoup utilisé le manichéisme entre chrétiens, fils de la lumière, et Ottomans, représentés comme les gardiens des ténèbres<sup>164</sup>. Hormis les noms de villes, cette évocation de populations chrétiennes est la seule qui puisse être rapprochée d'une mention de l'histoire serbe. Si Prévost ne donne pas de détails sur l'histoire de cette campagne, les faits qu'il relate correspondent à la réalité et

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 207, 208 et 212.

<sup>161</sup> Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman... op. cit.*, p. 248.

<sup>162</sup> Qui sont en fait Jagodina, Novi Pazar, Niš et Vidin (actuellement en Bulgarie).

<sup>163</sup> Abbé Prévost, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité, op. cit.*, p. 215.

<sup>164</sup> Georges Castellan, *Histoire des Balkans... op. cit.*, p. 221.

les noms géographiques sont retranscrits correctement dans leur forme slave<sup>165</sup>. Comme Montesquieu, Prévost est donc correctement informé sur la situation de l'Empire ottoman mais n'évoque pas l'histoire des Serbes.

Voltaire fait quant à lui référence à des événements plus anciens sur la Serbie dans son ouvrage intitulé *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* qui paraît en 1756. Cette œuvre de 174 chapitres revient sur l'histoire de l'Europe, d'avant Charlemagne au XVII<sup>e</sup> siècle, et aborde aussi l'histoire des colonies et de l'Orient. Alors qu'il évoque les alliances de certains sultans ottomans, Voltaire évoque « Amurat II que nous verrons épouser la fille d'un despote de Servie »<sup>166</sup> : l'étude de l'Empire ottoman le mène à se pencher sur certains points de l'histoire serbe. C'est également la mention de la prise de Constantinople, en 1453, et des événements qui précèdent, qui le conduisent à écrire sur la Serbie. Il évoque notamment les conflits entre les chrétiens et les musulmans ainsi que les mariages mixtes. Il énumère les sultans qui ont accepté de faire des alliances avec les chrétiens et écrit que « Cantacusène n'avait nulle difficulté de donner sa fille en mariage à Orcan ; & Amurat II, petit-fils de Bajazet, & fils de Mahomet I, n'en fit aucune d'épouser la fille d'un despote de Servie, nommée Irène »<sup>167</sup>. Cantacuzène est un empereur byzantin qui a donné sa fille à marier à un musulman. L'autre exemple est la référence mentionnée plus haut du mariage d'Amurat II, sultan musulman, avec la fille d'un despote de Serbie, chrétienne. Voltaire fait allusion au despote Djurdje Branković et au mariage de sa fille Mara, ici appelée Irène<sup>168</sup>. Voltaire fait une distinction entre les Serbes et les Ottomans par le biais de la religion : les Serbes sont chrétiens et les Ottomans sont musulmans. Il fait également mention de la Serbie lorsqu'il relate des événements militaires qui ont eu lieu à Belgrade pendant les conflits : Huniade<sup>169</sup> « repoussa Mahomet II devant Belgrade, trois ans après la prise de Constantinople »<sup>170</sup>. Là encore, la ville serbe apparaît comme une ville stratégique et livrée aux combats. Voltaire décrit les événements avec plus de précisions que Montesquieu et il semblerait que le comte Alexandre de Bonneval lui ait également servi d'informateur. Ces derniers, en effet, entretenaient une correspondance détaillée<sup>171</sup>.

---

<sup>165</sup> Branko Džakula, « Montesquieu, Bonneval et la question d'Orient », *op. cit.*, p. 10.

<sup>166</sup> Voltaire, *Œuvres complètes de Voltaire 11 Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris, Garnier frères, 1878 [1756], p. 127.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>168</sup> Mihailo Pavlović, *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie... op. cit.*, p. 9.

<sup>169</sup> Celui que Voltaire appelle « Huniade » est Jean Hunyadi, homme politique et militaire transylvain, vassal du roi de Hongrie Vladislas I<sup>er</sup> Jagellon.

<sup>170</sup> Voltaire, *Œuvres complètes... op. cit.*, p. 161.

<sup>171</sup> Branko Džakula, « Montesquieu, Bonneval et la question d'Orient », *op. cit.*, p. 15.

Jean-Jacques Rousseau fait aussi mention du siège de Belgrade dans le premier tome de ses *Confessions*, publié après le *Voyage de Fortis*. Dans cet ouvrage où l'auteur affirme vouloir « montrer à [ses] semblables un homme dans toute la vérité de la nature »<sup>172</sup>, ce dernier entreprend de donner un aperçu de sa famille et écrit que :

[Son] oncle Bernard était ingénieur : il alla servir dans l'Empire et en Hongrie sous le prince Eugène. Il se distingua au siège et à la bataille de Belgrade. [Son] père, après la naissance de [son] frère unique, partit pour Constantinople où il étoit [sic] appelé, et devint horloger du sérail.<sup>173</sup>

Comme dans les textes de Montesquieu et de Prévost, l'évocation de la Serbie se rapporte à la guerre qui s'y déroule. Tous les auteurs cités font référence à la Serbie dans leurs ouvrages, non pas dans la construction de l'intrigue principale mais dans l'établissement de références conscientes ou non à un imaginaire oriental. La Serbie renvoie à l'exotisme d'un pays lointain où des combats ont lieu pour des raisons complexes et à un monde oriental peu défini. Le parti pris de Rousseau par rapport à cette bataille n'est pas exprimé, pas plus qu'il ne l'était dans le texte de Montesquieu, malgré l'ironie qui y transparaisait. La question semble être de faire référence à des imaginaires collectifs. Les dangers de ces batailles ajoutent par ailleurs à l'exotisme des situations imaginées : Rousseau semble en effet se figurer les dangers que son oncle et son père ont dû affronter en Orient et cela donne de la profondeur à ses personnages.

Ces références romanesques à la Serbie ne constituèrent pas un moyen de diffusion à grande échelle et demeurent, aujourd'hui encore, quasiment inconnues. Pourtant, elles permettent de prendre conscience de l'existence d'images littéraires sur la Serbie dès les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et de leur participation à la construction de fantasmes sur un Orient pensé dans sa globalité : Thierry Hentsch parle ainsi de l'Orient comme d'« immense fourre-tout de notre imaginaire »<sup>174</sup>, où contradictions, excès et exotismes trouvent leur place. Les auteurs se servent des événements au sein de l'Empire ottoman pour construire décors ou intrigues et la Serbie est évoquée au détour des récits, sans toutefois que son histoire particulière ne soit mentionnée.

---

<sup>172</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les confessions*, Paris, Pocket, 1996 [1782], T. 1, p. 3.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>174</sup> Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Éditions de Minuit, 1988, p. 7.

L'historien roumain Nicolae Iorga a retracé les différents voyages effectués dans l'Empire ottoman au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>175</sup>, dont les récits auraient pu servir de sources aux auteurs que nous avons cités. Il explique qu'à cette époque les voyageurs sont surtout des hommes envoyés en missions scientifiques et qu'ils rendent compte de points particuliers<sup>176</sup>. Toutefois, Iorga ne mentionne aucun ouvrage spécifiquement consacré à la province serbe de l'Empire et il semble que ces informations générales correspondent aux décors que l'on retrouve chez les auteurs cités. Ainsi, ils ont pu piocher des informations sur l'Empire dans ces récits scientifiques, ainsi que dans la presse, alors que la question d'Orient était d'une grande actualité et que l'Europe assistait à la « réincorporation de l'Europe danubienne »<sup>177</sup>. Ces diverses sources d'information, ainsi que les correspondances avec des acteurs de terrain, ont vraisemblablement pu servir de sources dans la constitution de décors romanesques pour leurs intrigues<sup>178</sup>.

## B. Les images de la Serbie en France au début du XIX<sup>e</sup> siècle

### 1. Un nouvel intérêt pour la Serbie

C'est au XIX<sup>e</sup> siècle que le concept de Serbie et l'ethnonyme serbe se développent avec les revendications nationales, après la prévalence des identités régionales pendant plusieurs siècles<sup>179</sup>. Avant, les Serbes utilisent l'adjectif « serbe » mais pas encore le nom « Serbie ». L'intérêt français pour la région semble s'amplifier au moment des revendications nationales serbes, fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup>, avec un accroissement des publications françaises évoquant les Serbes<sup>180</sup>. Mihailo Pavlović donne trois raisons pour expliquer le nouvel intérêt français pour les Slaves du Sud au XIX<sup>e</sup> siècle : « la formation des Provinces illyriennes de Napoléon [...], l'apparition et l'essor du romantisme qui s'intéressait aux peuples moins connus, moins développés et à la création populaire et enfin l'évolution générale et le progrès des sciences, y

---

<sup>175</sup> Nicolae Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient européen... op. cit.*, p. 91-111.

<sup>176</sup> *Ibid.* p. 92.

<sup>177</sup> Pierre Chanu, *La civilisation de l'Europe des Lumières*, Arthaud, 1971, p. 51, cité par Branko Džakula, « Montesquieu, Bonneval et la question d'Orient », *op. cit.*, p. 8.

<sup>178</sup> Pour une brève présentation des liens franco-serbes du Moyen Âge au début du XIX<sup>e</sup> siècle, voir le chapitre « Od srednjeg veka do pojave romantizma početkom XIX veka » [Du Moyen Âge à l'avènement du romantisme au début du XIX<sup>e</sup> siècle], dans Ana Vujović, *Sprsko-francuska susretanja* [Rencontres franco-serbes], Belgrade, Učiteljski fakultet, 2011, p. 13-43.

<sup>179</sup> Yves Tomić, *La Serbie du prince Miloš à Milošević*, Bruxelles, Peter Lang, 2003, p. 56. Plus largement, sur les origines des nationalismes sud-slaves voir Wolf Dietrich Behschnitt, *Nationalismus bei Serben und Kroaten 1830-1914. Analyse und Typologie der nationalen Ideologie*, Munich, Oldenbourg, 1980.

<sup>180</sup> Sur les relations franco-serbes au début du XIX<sup>e</sup> siècle, voir Petar Popović, *Francusko-srpski odnosi za vreme prvog ustanka (Napoleon i Karadžorđe)* [Les relations franco-serbes à l'époque de la première insurrection (Napoléon et Karadjordje)], Belgrade, Kolarac, 1933. Voir aussi Grgur Jakšić, *Evropa i vaskrs Srbije 1804-1834* [L'Europe et la résurrection de la Serbie 1804-1834], Belgrade, Narodna misao, 1927.

compris l'histoire et la géographie »<sup>181</sup>. Anne Madelain souligne elle aussi le nouvel intérêt des voyageurs et diplomates occidentaux pour la péninsule balkanique, ses populations et ses histoires<sup>182</sup>. Les romantiques s'emparent de cet intérêt et il faut d'abord se focaliser sur les images littéraires, grâce notamment à la poésie, vecteur important de diffusion d'images serbes en France au début du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, alors que la Serbie est agitée par les révoltes, les voyageurs français ne s'y aventurent pas ou très peu : ce ne sont pas des récits de voyage mais des poésies qui font connaître la Serbie en France<sup>183</sup>. La poésie épique jouant un rôle majeur dans le processus identitaire en territoire serbe, elle permet aux Serbes de transmettre une mémoire et une identité collective en lien avec leur État médiéval<sup>184</sup>.

C'est encore Alberto Fortis qui, dans l'édition en français de 1778 de son *Voyage en Dalmatie*, a offert pour la première fois aux Français la possibilité de lire de la poésie slave méridionale<sup>185</sup>. Il publie la ballade populaire *Zalosna pjesanca plemenite Asanaginice* [L'épouse de Hassan-Aga] avec sa traduction italienne. Il faut attendre les années 1830 pour qu'une version française correcte de ce poème soit donnée par Claude Fauriel d'après la traduction allemande de Mademoiselle Jakob (Talfj)<sup>186</sup>. Le retour à la poésie populaire se produit au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre et Alberto Fortis est influencé par ce mouvement, s'inspirant notamment d'Ossian<sup>187</sup>. Il faut aussi souligner le rôle du romantisme allemand dans la médiation entre le français et le serbo-croate<sup>188</sup>. Vuk Karadžić publie un recueil de poésies serbes en Allemagne<sup>189</sup>, qui a servi de point de départ à un nouvel intérêt, en Allemagne puis en France<sup>190</sup>, pour les poésies populaires serbes. En France, la ballade populaire a une place bien moindre dans le courant romantique que dans la plupart des pays européens, dont l'Angleterre et l'Allemagne<sup>191</sup>. Pourtant, la publication en français de Prosper Mérimée, *La Guzla ou choix de poésies illyriques recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégowine* s'insère dans ce mouvement. Si la Serbie n'apparaît pas dans le titre de Mérimée,

<sup>181</sup> Mihailo Pavlović, *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie...* op. cit., p. 10.

<sup>182</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans...* op. cit., p. 46.

<sup>183</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, op. cit., p. 34.

<sup>184</sup> Yves Tomić, *La Serbie du prince Miloš à Milošević*, op. cit., p. 56.

<sup>185</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, op. cit., p. 47.

<sup>186</sup> *Ibid.*

<sup>187</sup> Voyslav Yovanovitch, *"La Guzla" de Prosper Mérimée...* op. cit., p. 28-29 et 119.

<sup>188</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, op. cit., p. 50.

<sup>189</sup> Vuk Karadžić, *Narodne srpske pjesme* [La poésie populaire serbe], Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1824.

<sup>190</sup> *Bulletin des sciences historiques*, 1825, T. IV, p. 17, cité par Voyslav Yovanovitch, *"La Guzla" de Prosper Mérimée...* op. cit., p. 177.

<sup>191</sup> Voyslav Yovanovitch, *"La Guzla" de Prosper Mérimée...* op. cit., p. 110.



son œuvre est représentative d'un nouvel intérêt pour les Balkans et pour une culture qui englobe les Serbes.

## 2. La poésie populaire serbe et la supercherie de Mérimée<sup>192</sup> : l'illustration d'un champ méconnu

Ce sont des revues qui diffusent pour la première fois des poésies serbes en France, comme *Le Globe*, *La Revue Encyclopédique* ou *La Bibliothèque allemande*<sup>193</sup>. Ainsi les lecteurs français trouvent-ils dans *Le Globe* du 13 novembre 1824 que les poésies serbes :

[...] ont produit une vive impression sur les philologues allemands ; on s'est mis avec ardeur à étudier et à traduire ces poésies, qui, suivant M. Grimm, le traducteur de la *Grammaire serviennne*, rappellent à la fois Homère et Ossian, le Tasse et l'Arioste et ces vieilles ballades écossaises et espagnoles si pleines de sensibilité<sup>194</sup>.

À partir de la deuxième moitié des années 1820, cette poésie populaire, initiée par les travaux de Claude Fauriel sur les chants grecs<sup>195</sup>, circule donc en France et la publication de Mérimée s'inscrit dans ce nouvel intérêt.

L'analyse des sources de Mérimée a pourtant établi qu'il avait inventé les poésies de son recueil, s'inspirant d'un grand nombre d'écrits antérieurs<sup>196</sup>. Cette supercherie illustre de façon symptomatique l'éloignement de la question serbe du champ de la connaissance en France : les représentations de la Serbie peuvent se confondre avec des images inventées et des fantasmes. Si Mérimée s'inspire de Fortis ou de Nodier qui ont séjourné dans les Balkans, il se permet aussi de compléter ses sources par des nouveautés parfois issues de son imagination. D'après Yovanovitch, il avait « peu d'imagination créatrice »<sup>197</sup> mais seulement « une mise en œuvre très habile »<sup>198</sup> de morceaux choisis ici et là et appliqués aux Slaves du Sud. Prosper Mérimée a cependant bien inventé certains passages de sa *Guzla*. Ses poésies n'en diffusent pas moins

---

<sup>192</sup> Expression empruntée à Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, op. cit., p. 54.

<sup>193</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, op. cit., p. 84.

<sup>194</sup> *Le Globe*, 13 novembre 1824, cité par Voyslav Yovanovitch, "La Guzla" de Prosper Mérimée... op. cit., p. 175. Yovanovitch complète la bibliographie de Nikola Petrović avec les articles sur les poèmes serbes parus avant la *Guzla* de Mérimée. Voyslav Yovanovitch, "La Guzla" de Prosper Mérimée... op. cit., p. 173-183 et Nikola S. Petrović, *Ogled francuske bibliografije o Srbima i Hrvatima 1544-1900...* op. cit.

<sup>195</sup> Claude Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, Firmin Didot, 1824, 2 T.

<sup>196</sup> Voyslav Yovanovitch, "La Guzla" de Prosper Mérimée... op. cit., p. 527-528.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 526.

<sup>198</sup> *Ibid.*

des images de la Serbie auprès du public français car leur couleur locale convainc les contemporains : beaucoup de grands auteurs y ont cru, comme Pouchkine ou Mickiewicz<sup>199</sup>. Seul Goethe ne tombe pas dans le piège<sup>200</sup>. Ce dernier comprend la supercherie car il connaît bien les poésies serbes. Il importe de comprendre ce que les Français (certes, peu nombreux à l'avoir lu<sup>201</sup>) ont, à la fin des années 1820, perçu comme crédible dans les images de la Serbie diffusées par l'ouvrage de Mérimée. Il faut souligner la présence des thèmes merveilleux tels que le vampirisme, le mauvais œil et les superstitions dans *La Guzla*<sup>202</sup>, et, d'après Sekeruš, le « cas de Mérimée montre particulièrement bien le rôle que jouent dans la construction d'images les exigences du courant littéraire. Le romantisme frénétique marque tous les éléments de sa couleur locale sud-slave et ses heiduques, caractères déjà exotiques en eux-mêmes, se doublent de vampires »<sup>203</sup>.

Il faut aussi souligner la violence qui règne dans les poésies du recueil, avec la présence importante d'armes, d'abord, et notamment le *hanzar*, « grand couteau que les Morlaques ont toujours à leur ceinture »<sup>204</sup>. La consommation d'eau de vie est un autre élément qui pousse les hommes à la violence, comme dans *La flamme de Perrussich* (« L'eau-de-vie a coulé à grands flots, et les hommes sont devenus fous. Une dispute s'est élevée [...] »<sup>205</sup>), en plus d'être un trait culturel très présent<sup>206</sup>. L'importance de la vengeance est aussi un vecteur de violence, comme dans sa nouvelle *Colomba* sur la vendetta corse parue en 1840<sup>207</sup>. Le processus de vengeance sert en effet de moteur interne à un grand nombre de poèmes, dont *Le cheval de Thomas II*, *L'aubépine de Veliko*, *Chant de mort*, *Les braves heiduques*, etc. La présence des haiducks peut également entraîner des combats (*Les braves heiduques*). Les luttes entre chrétiens et musulmans sont un autre motif récurrent, avec le dénominateur « mécréant » qui revient dans plusieurs poèmes<sup>208</sup>. Quel que soit le sujet du poème, les têtes tombent et le sang coule. Comme dans *Jeannot*, où un jeune homme doit rentrer chez lui et se fait attaquer par un chien alors qu'il traverse le cimetière. Trois poèmes font exception à cette violence : *L'amante de Dannisich*, *Le*

<sup>199</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, op. cit., p. 54-57.

<sup>200</sup> Liljana Todorova, *Les Slaves du Sud au XIX<sup>e</sup> siècle vus par Xavier Marmier*, Paris, Publications orientalistes de France, 1980, p. 17.

<sup>201</sup> Voir avertissement de l'édition de 1840, dans Prosper Mérimée, *La double méprise suivie de La Guzla ou choix de poésies illyriques*, Paris, Calmann-Lévy, 1885, p. 132.

<sup>202</sup> Voyslav Yovanovitch, "La Guzla" de Prosper Mérimée... op. cit., p. 309-362.

<sup>203</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, op. cit., p. 85.

<sup>204</sup> Prosper Mérimée, *La double méprise suivie de La Guzla...* op. cit., p. 182.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 143, 213, 243, 250, 305.

<sup>207</sup> Pour Mérimée, la Corse est, comme la Serbie, un cadre « exotique » pour construire ses histoires.

<sup>208</sup> Par exemple dans *La mort de Thomas II*, *La vision de Thomas II*, *Le seigneur Mercure*, *Le combat*, etc.

*Morlaque à Venise* et *L'Impromptu*, d'ailleurs les trois poèmes les plus courts du recueil. La violence semble caractéristique de la couleur locale qui a convaincu les lecteurs de la véracité des poèmes. Alors que l'Orient est fréquemment illustré par les guerres qui ponctuent la question d'Orient, les Français trouvent cohérent de voir la violence habiter les poèmes sud slaves traditionnels. Maria Todorova fait la même observation pour la vision occidentale des Balkans et démontre qu'une image de barbarie est devenue l'apanage de cette région de l'Europe<sup>209</sup>.

### 3. Victor Hugo, orientaliste

Après Prosper Mérimée, Victor Hugo écrit un poème qui mentionne la situation en Serbie. La démarche est très différente de celle de Mérimée, mais elle utilise aussi la poésie pour la diffusion de son message. *Le Danube en colère* paraît en 1829 dans le recueil *Les Orientales*<sup>210</sup>. Dans ce poème, le Danube apparaît comme le lien entre l'Orient et l'Occident, or les villes de Belgrade et de Semlin se font face de part et d'autre du fleuve. Belgrade est une ville serbe et Semlin (Zemun) est une ville autrichienne. Les deux villes « sont en guerre »<sup>211</sup> et l'auteur parle de « la turque et la chrétienne »<sup>212</sup>. Belgrade était chrétienne pour Voltaire, mais elle est musulmane pour Victor Hugo qui évoque ses « blancs minarets »<sup>213</sup>, son « croissant »<sup>214</sup> et son « koran »<sup>215</sup>. Pourtant, au moment où Victor Hugo écrit, les Serbes ont déjà commencé à organiser leurs insurrections contre le pouvoir ottoman et travaillent à obtenir des gages d'autonomie. C'est un imaginaire collectif attaché à l'Empire ottoman qui pousse Victor Hugo à associer Belgrade à la religion musulmane : les Français perçoivent les Serbes à travers le prisme de l'Empire ottoman et les associent à la religion de l'Empire. Il y existe pourtant une « tolérance [religieuse] théorique »<sup>216</sup>, reconnaissant d'autres communautés religieuses et leur accordant une libre administration dans les domaines de la théologie et de la morale, précisant qu'elles devaient se conformer aux règles de l'Empire pour le reste<sup>217</sup>. On retrouve aussi le

---

<sup>209</sup> Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 24. Voir aussi par exemple p. 23 : elle cite Mary Edith Durham qui estime en 1920 que la violence qu'elle observe dans les Balkans ne pourrait avoir lieu en Europe de l'Ouest. Ou encore p. 140 où elle explique que « Pendant tout le XVI<sup>e</sup> et une bonne partie du XVII<sup>e</sup>, les Turcs n'eurent pas d'autre image en Angleterre que celles de la tyrannie, de l'arbitraire, de l'extorsion, [...] ».

<sup>210</sup> Victor Hugo, « Le Danube en colère », dans *Les Orientales*, Paris, Garnier Flammarion, 1968 [1829].

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>212</sup> *Ibid.*

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>214</sup> *Ibid.*

<sup>215</sup> *Ibid.*

<sup>216</sup> Georges Castellan, *Histoire des Balkans... op. cit.*, p. 118.

<sup>217</sup> On peut toutefois nuancer cette théorie puisque dans les faits, la théologie ainsi que le droit ont des incidences sur la vie collective. Bernard Lewis, *Islam*, Paris, Gallimard, 2005, p. 450-510.

fantasme de l'Orient toujours en guerre dans ce poème, puisque Belgrade apparaît comme une ville où les combats ne cessent pas, où « Hiver, été, printemps, automne, Toujours, [leur] canon [...] tonne ! »<sup>218</sup>. Les religions y sont à l'origine des conflits et le Danube apparaît comme une force pacifique.

Dans la préface des *Orientales*, Victor Hugo observe l'intérêt qui se développe pour l'Orient et apporte ainsi une justification au titre de son recueil :

[...] on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Il résulte de tout cela que l'Orient, soit comme image soit comme pensée, est devenu, pour les intelligences autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale<sup>219</sup>.

Il traduit ainsi l'atmosphère dans laquelle ses contemporains et lui évoluent, avec en toile de fond les événements politiques qui agitent les Balkans. Il exprime également le passage de l'intérêt de la Grèce à la Serbie, avec l'influence des romantiques, et le rôle des imaginaires dans la construction des représentations.

#### 4. La tentative de Claude Fauriel de diffusion de connaissance sur la Serbie

Claude Fauriel est le premier Français à essayer de diffuser des connaissances universitaires sur la Serbie à travers la poésie : « L'étude des poésies populaires a été, je le sais, jusqu'ici généralement exclu de l'histoire et des théories de la littérature »<sup>220</sup>. Fauriel est historien et linguiste, il s'est penché sur un nombre important de langues et de dialectes : le latin, le sanscrit, le provençal, l'arabe, le breton, le portugais, le grec, mais aussi le serbe. Sa maîtrise d'autant de langues lui permet de traduire mais également de collectionner des textes parfois peu connus. En 1824, il publie les *Chants populaires de la Grèce moderne*<sup>221</sup> et cet ouvrage aiguise la curiosité du public français pour la cause grecque. L'intérêt est linguistique mais aussi politique puisqu'un courant philhellène apporte un soutien aux Grecs entre 1821 et 1832 à l'occasion de la guerre pour leur indépendance face à l'Empire ottoman. Fauriel appuie ce courant avec une

---

<sup>218</sup> Victor Hugo, « Le Danube en colère », *op. cit.*, p. 199.

<sup>219</sup> Victor Hugo, *Les Orientales*, *op. cit.*, p. IV.

<sup>220</sup> *Le Siècle*, 23 février 1833, p. 223, cité par Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecque et serbe*, Paris, Didier, 1966, p. 413.

<sup>221</sup> Claude Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, *op. cit.*

démonstration visant à souligner que la Grèce possède les différents éléments qui font d'elle une nation, dont les chants, la langue et les traditions forment la culture nationale<sup>222</sup>. Claude Fauriel porte ensuite le même intérêt aux chants populaires serbes et ces deux sujets d'études le mènent à présenter un cours sur la poésie populaire des Serbes et des Grecs<sup>223</sup>. Là encore, le thème de cet engagement est politique puisque les Serbes ont à ce moment engagé eux aussi un processus d'accession à l'indépendance au sein de l'Empire ottoman. Les recherches qu'il a menées ont attiré l'attention sur son travail qui a rapidement été reconnu, au point que le ministre Guizot insiste pour qu'il accepte la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne en 1830, créée pour lui<sup>224</sup>. Fauriel est donc celui qui révèle la poésie serbe à l'Europe et qui lui consacre des cours universitaires pour la première fois<sup>225</sup> :

Le cours de Fauriel semble donc bien avoir été le premier que les Français aient entendu sur un domaine dont *La Guzla*, en 1829 [sic], ne leur avait donné qu'un « à la manière de » plaisant, et auquel ils ne seront sérieusement initiés qu'en 1834 par les *Chants populaires des Serviens*, traduits de l'allemand, d'après Talvj, par Mme Elisa Voïart.<sup>226</sup>

Quand il parle des Serbes, Claude Fauriel désigne en fait une réalité Sud slave plus vaste :

Cette poésie serbe, que j'entreprends de vous faire connaître, n'appartient point exclusivement à un seul et même peuple. Elle est le trésor commun, l'œuvre et la gloire indivisibles de beaucoup de petits peuples, politiquement distincts les uns des autres. Ces peuples occupent une grande étendue de la portion méridionale du bassin du Danube, de la rive droite du fleuve aux crêtes du Balkan, et des côtes de la mer Adriatique à celles de la Mer Noire.<sup>227</sup>

Il rappelle ensuite qu'il faut connaître l'histoire serbe pour comprendre ses poésies et se propose de donner « un aperçu aussi sommaire que possible de leur histoire »<sup>228</sup>. Le professeur remonte

---

<sup>222</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil, p. 87-91.

<sup>223</sup> Sur son nouvel intérêt pour la poésie serbe, voir notamment Boško Bojović, « La réception de la poésie populaire serbe en France dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle », dans Milivoj Srebro (dir.), *La Littérature serbe dans le contexte européen : texte, contexte et intertextualité*, Pessac, MSHA, 2013, p. 53-64.

<sup>224</sup> Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel... op. cit.*, p. 297. Voir aussi Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger. Les chaires de littératures étrangères en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf, 1993, p. 19-34.

<sup>225</sup> Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel... op. cit.*, p. 12.

<sup>226</sup> André Mazon, « Claude Fauriel et les chansons de quête serbes en Sorbonne », dans *Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor* [Contributions à la littérature, à la langue, à l'histoire et au folklore], Belgrade, 1938, n° XVIII, 1-2, p. 459.

<sup>227</sup> Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel... op. cit.*, p. 415.

<sup>228</sup> *Ibid.*

à l'an 640 et retrace l'histoire des Serbes jusqu'à la période à laquelle il réalise ses cours. Il résume l'histoire serbe en une dizaine de pages et prend le temps de souligner le désir d'indépendance des Serbes aux différentes époques. Puis il évoque le règne symbolique de Stefan Nemanja, « premier chef servien qui se dégagea de toute servitude envers les empereurs de Constantinople »<sup>229</sup>, et celui de Dušan, de Lazar et de Georges Branković. Sans détailler les événements de ces différentes époques, Claude Fauriel mentionne tout de même les héros nationaux retenus par la construction identitaire serbe. Il insiste également sur la période où les Serbes furent « sujets des Turcs »<sup>230</sup> et son récit contribue à souligner le désir d'indépendance des Serbes :

Par une suite de la commune destinée de deux peuples, les Grecs de même que les Serbes conservèrent sous la domination turque, et conservèrent dans toute son énergie, leur instinct poétique. Ils eurent de même une poésie populaire, qui fut pour eux une des consolations de la servitude, un des moyens de rallier les débris de la nationalité détruite et de protester contre la conquête.<sup>231</sup>

La poésie est présentée comme une arme nationale pour s'affirmer contre les Ottomans. Faire un cours pour les présenter en Sorbonne devient ainsi un acte éminemment politique qui reflète un intérêt croissant des Français pour la cause de l'indépendance serbe. Fauriel commence par l'étude des chants domestiques<sup>232</sup> : chants de mariage, de berceau, de quête, de métiers, d'amour, d'amour fraternel et filial, chants funèbres et chants pour la pluie. Il estime que ces chants, qui racontent la vie quotidienne, sont « les moins intéressants de tous, ceux où l'on trouve le moins de variété et le plus de choses insignifiantes et triviales »<sup>233</sup>. Pourtant, l'étude de ces poèmes nous permet aujourd'hui de nous figurer ce que les Français du début du XIX<sup>e</sup> siècle se représentent de la vie des Serbes. Le professeur confirme la pertinence de sa démarche en expliquant que « les chants populaires sont toujours une peinture aussi vivante que fidèle des mœurs du peuple qui les fait, les chante et les conserve »<sup>234</sup>. Ainsi, les images des Serbes véhiculées par son cours prennent une valeur historique : pour chaque sorte de poèmes, Fauriel fait un état des lieux des mœurs grecques et serbes. Les pratiques liées au mariage occupent ainsi huit pages et sont les plus longuement décrites. Il explique, par exemple, qu' « en

---

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 418.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 425.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 426.

<sup>232</sup> Miodrag Ibrovac rappelle que ce sont les chants que Vuk Karadžić nomme « féminins ». *Ibid.*, p. 430.

<sup>233</sup> *Ibid.*, p. 430.

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 436.

Servie, comme en Grèce, il est d'usage, quand tout est convenu et arrangé entre les futurs époux, que le fiancé aille chez les parents de la fiancée chercher celle-ci pour la conduire chez lui »<sup>235</sup>. Ou encore que « de la maison de l'époux on vient au-devant de lui. Sa sœur, sa belle-sœur, ou quelqu'autre de ses proches parentes, reçoit l'épouse et tâche par des caresses de la rassurer si elle a besoin de l'être »<sup>236</sup>. D'après Miodrag Ibrovac, Fauriel aurait tiré ces éléments sur le mariage du second volume de *Mlle Talvj*<sup>237</sup>, auxquels il ajoute des éléments concernant la Grèce<sup>238</sup>. Ces différentes informations diffusées auprès du public français tendent à relayer des images d'un peuple qui possède ses propres traditions et une culture qui lui est propre, au sein des Balkans, avec la Grèce comme élément comparatif. Là encore, l'on retrouve le pouvoir identitaire des chants nationaux décrit par Anne-Marie Thiesse<sup>239</sup>. Certains poèmes, par exemple, sont « purement serbe[s] »<sup>240</sup> et se présentent comme des preuves de spécificités nationales serbes. Ainsi se construit un soutien à l'indépendance serbe, nourri par une continuité historique grâce à la description du passé plein de héros nationaux. Mœurs et traditions sont mises au service de l'avenir et de la construction nationale serbes. De plus, Fauriel met en avant les poésies serbes par rapport aux poésies grecques en précisant qu'« outre l'avantage d'être plus entières, les pièces serbes correspondantes leur sont à tous égards supérieures : plus variées, et plus riches en traits de poésie »<sup>241</sup>.

Les chants héroïques reprennent surtout des grands moments de l'histoire nationale serbe. Dans sa dixième leçon, Claude Fauriel évoque les chants relatifs au héros Marko Kraljević. Ce dernier est le roi des Serbes de 1371 à 1395 et devient un personnage important pour les Slaves du Sud pendant les siècles où ils se retrouvent sous domination ottomane<sup>242</sup>. Claude Fauriel commence par apporter des explications : « Marko est le héros favori des Serbes, on pourrait dire leur Roland, ou leur Cid »<sup>243</sup>, ce qui justifie qu'il s'y attarde particulièrement. La référence aux héros français permet de renvoyer les auditeurs à un univers connu. Le professeur poursuit ses

---

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 431.

<sup>236</sup> *Ibid.*

<sup>237</sup> Sous ce pseudonyme, il s'agit de l'autrice allemande Thérèse Albertine Louise Robinson. Elle passe sa jeunesse en Russie où elle commence l'étude des langues slaves. C'est par la lecture d'ouvrages de Grimm qu'elle s'intéresse à la langue serbe, puis elle entreprend des traductions de chants serbes. Sous les encouragements de Goethe, et publie en 1826 *Volkslieder der Serben*.

<sup>238</sup> Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel... op. cit.*, p. 431.

<sup>239</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales... op. cit.*, p. 88.

<sup>240</sup> Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel... op. cit.*, p. 433.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 432.

<sup>242</sup> Yves Tomić évoque son importance dans la poésie épique qui relate les faits suivant la bataille de Kosovo. Yves Tomić, *La Serbie du prince Miloš à Milošević, op. cit.*, p. 57.

<sup>243</sup> Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel... op. cit.*, p. 611.

explications en signalant que « Marko, le héros serbe, fut un [des fils de Vukašin], et le plus célèbre de tous. Toutefois, ce que l'histoire raconte de lui se réduit à fort peu de choses »<sup>244</sup>. En soulignant ce point, Fauriel laisse transparaître sa volonté d'établir des parallèles entre les histoires serbe et française et laisse à penser que l'histoire de Marko a été largement imaginée : faute d'informations, les Serbes ont fantasmé et inventé une partie de son action. Ce sentiment est confirmé lorsqu'il raconte que « d'après quelques-unes des traditions populaires relatives à Marko, il avait vécu trois cents ans »<sup>245</sup>. Il met ainsi en lumière la dimension imaginaire de ces traditions et les éléments qu'il rapporte relèvent ici d'un folklore traditionnel participant à l'élaboration d'une culture nationale. Tous les chants que rapporte le professeur ont une dimension magique et contribuent à faire de Marko un héros légitime pour la nation serbe. Représenté comme l'un des héros serbes les plus importants, il défend les plus faibles et se bat contre l'injustice et les Ottomans. Sa bravoure et son courage en disent long sur les valeurs que Fauriel souligne dans la représentation du peuple serbe.

Malgré sa volonté, son cours sur les poésies grecque et serbe ne dure qu'un an. Il demeure donc relativement inédit et ne permet pas la diffusion durable de savoirs sur la Serbie. D'autant plus que seule l'introduction du cours avait été publiée dans le journal *Le Siècle*, en 1833<sup>246</sup>.

##### 5. Lamartine et son Voyage littéraire en Serbie

Le romantisme confère un attrait exotique au voyage littéraire<sup>247</sup> mais les voyages littéraires en Serbie sont rares, excepté le court passage d'Alphonse de Lamartine<sup>248</sup>. Au début des années 1830, le poète et homme politique effectue un voyage en Orient, à l'occasion duquel il visite notamment la Grèce, le Liban et les lieux saints du christianisme, mais aussi la Serbie. C'est à la suite de ce grand voyage que son ouvrage *Voyage en Orient* est publié en 1835. Cette œuvre importante comporte des remarques et des réflexions sur les pays qu'il a parcourus et un chapitre de 22 pages y est intitulé « Notes sur la Servie »<sup>249</sup>. Dans ce chapitre, Lamartine revient sur ses impressions et donne son opinion sur l'avenir du peuple serbe qu'il nomme

---

<sup>244</sup> *Ibid.*, p. 612.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 613.

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>247</sup> Raymond Warnier, « À propos du voyage en Orient », dans Paul Viallaneix (dir.), *Lamartine : le livre du centenaire*, Paris, Flammarion, 1971, p. 135.

<sup>248</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, op. cit., p. 15.

<sup>249</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, Paris, Honoré Champion, 2000 [1835], p. 773. La première édition est intitulée *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient (1832-1833), ou Notes d'un voyageur*.



explicitement<sup>250</sup>. Le chapitre débute par l'indication « Semlin, 12 septembre, au lazaret »<sup>251</sup> et par ces deux phrases très significatives :

À peine sorti de ces forêts où germe un peuple neuf et libre, on regrette de ne pas le connaître plus à fond ; on aimerait à vivre et à combattre avec lui pour son indépendance naissante ; on recherche avec amour d'où il est éclos, et quelle destinée ses vertus et la Providence lui préparent.<sup>252</sup>

Lamartine écrit depuis la ville de Semlin, mentionnée plus haut, qui s'est retrouvée par le passé sous l'influence autrichienne. Dès la deuxième ligne, il introduit le thème de son chapitre et affirme son soutien à l'indépendance serbe. Dans la littérature romantique, les lecteurs sont à la recherche du « contraire de la réalité »<sup>253</sup> : de l'action, des crimes, de la passion, des brigands et des hommes à forte personnalité pour remplacer l'homme universel des classiques. Lamartine affirme qu'il se voit « combattre » pour défendre l'indépendance serbe et sa position est caractéristique du courant romantique qui se range explicitement derrière les réclamations que la population serbe exprime depuis le début du siècle. Au moment où il effectue son voyage, les Serbes se sont déjà insurgés à plusieurs reprises, comme nous l'avons vu : en 1804, sous la direction de Karadjordje, puis, en 1815, lorsque Miloš Obrenović dirige une nouvelle révolte et obtient une large autonomie pour la Serbie. Ce dernier est élu prince de Serbie en 1818, puis reconnu prince héréditaire en 1827 par l'Assemblée nationale serbe. Lamartine retrace l'histoire de ces insurrections en insistant sur les personnages de Karadjordje et de Miloš Obrenović, figures majeures des étapes vers l'indépendance. Évoquer ces personnages revient à souligner le processus de légitimation de l'indépendance de la Serbie, défendue par des héros nationaux, et place la Serbie dans une continuité historique. Anne-Marie Thiesse souligne que « l'affirmation d'un hier bienheureux et intangible »<sup>254</sup> permet la construction de la nation, plus que la promesse d'un avenir radieux. La démarche est semblable à celle employée par Fauriel. Lamartine écrit que « l'obéissance est l'instinct des peuples envers l'audace et le talent »<sup>255</sup> et illustre le mouvement serbe derrière les héros qu'il s'est choisis et que le poète considère comme talentueux.

---

<sup>250</sup> Même si « Leur aire ethnique reste mal précisée », remarque Raymond Warnier ; Raymond Warnier, « À propos du voyage en Orient » *op. cit.*, p. 141.

<sup>251</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 773.

<sup>252</sup> *Ibid.*

<sup>253</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, *op. cit.*, p. 142.

<sup>254</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales...* *op. cit.*, p. 162.

<sup>255</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 779.

Lamartine évoque aussi un peuple « neuf », parce que ce dernier commence à acquérir son indépendance, mais également parce qu'il fait mention de jeunes hommes et femmes qui peuplent les terres serbes. Il insiste tout au long du chapitre sur la jeunesse du peuple serbe : il mentionne un « peuple enfant »<sup>256</sup>, la « jeunesse d'un peuple »<sup>257</sup> et les « jeunes hommes et les jeunes filles rentrant du travail des champs »<sup>258</sup>. Mettre l'accent sur la jeunesse du peuple serbe revient à souligner l'avenir de la nation. Le poète évoque aussi les femmes serbes à de nombreuses reprises et ces évocations vont de pair avec celle de la jeunesse : « tant que les femmes seront fécondes, il y aura des Serviens libres dans les forêts de la Schumadia »<sup>259</sup>. Il associe ainsi la fécondité des femmes serbes à l'avenir et à la liberté des Serbes ; d'elles dépendent les hommes qui pourront se battre pour défendre l'indépendance du territoire. Non seulement ces femmes sont utiles à la nation, mais il évoque aussi leur beauté. Ce dernier raconte avoir logé chez une « belle servienne »<sup>260</sup>, puis décrit « les jeunes filles [qui] ressemblent aux belles femmes des cantons de Lucerne et de Berne ; leur costume est à peu près le même : des jupons très courts de couleur éclatante, et leurs cheveux tressés en longues cordes, traînant jusque sur leurs talons »<sup>261</sup>. La description de ces femmes est importante, dans la mesure où Lamartine fait ainsi du peuple serbe une nation toute entière à son avenir : hommes, femmes et enfants semblent prêts à s'émanciper, c'est un tableau de la société serbe dans son ensemble. Lamartine loue enfin le soin des Serbes à améliorer leurs institutions pour se préparer à l'avenir :

Quoique jeunes encore et couverts de blessures, ils semblent avoir oublié entièrement la guerre et ne s'occupent que d'instruction publique, d'écoles pour le peuple, d'améliorations rurales et administratives, de progrès à faire dans la législation ; modestes et zélés, ils profitent de toutes les occasions qui se présentent pour perfectionner leurs institutions naissantes ; ils interrogent les voyageurs, les retiennent le plus longtemps possible parmi eux, et recueillent tout ce que disent ces hommes venus de loin comme les envoyés de la Providence.<sup>262</sup>

---

<sup>256</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, op. cit., p. 780.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 794.

<sup>258</sup> *Ibid.*

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 774.

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 773.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 776.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 778.

Ainsi Lamartine tente-t-il de justifier la capacité des Serbes à vivre indépendamment de l'Empire ottoman. La population serbe apparaît tournée vers le progrès et prête à mettre en œuvre toutes les améliorations nécessaires à son indépendance. Ces qualités font écho au « profond instinct de civilisation »<sup>263</sup> auquel Lamartine fait référence quelques pages plus tard. S'il décrit l'envie serbe d'interroger les voyageurs venus d'ailleurs, Lamartine compare aussi la Serbie à d'autres nations de grande envergure : il évoque « la douceur du climat, pareil à celui de la France »<sup>264</sup> ou encore « les défrichements de forêts qui fourniront, comme en Amérique, de l'espace à la charrue et des matériaux inépuisables aux constructions »<sup>265</sup>. En comparant la Serbie à la France ou à l'Amérique, Lamartine associe la Serbie aux nations indépendantes et puissantes et ne laisse plus de doute au lecteur quant à la capacité de cette dernière à vivre indépendamment.

La nature est un autre thème récurrent du chapitre sur la Serbie, précédant de quelques années les propos de Vidal de la Blache selon lequel « l'histoire d'un peuple est inséparable de la contrée qu'il habite »<sup>266</sup>. En décrivant une nature serbe resplendissante, le poète cherche à décrire une nature à l'image de son peuple, et *vice versa*. À plusieurs reprises, il dépeint la nature serbe et tous les avantages qu'elle peut apporter :

Quand [le voyageur] réfléchit aux immenses avantages physiques que cette terre assure à ses habitants ; au soleil tempéré qui l'éclaire, à ces montagnes qui l'ombragent et la protègent comme des forteresses de la nature ; à ce beau fleuve du Danube qui se recourbe pour l'enceindre, pour porter ses produits au nord et à l'Orient, enfin cette mer Adriatique qui lui donnerait bientôt des ports et une marine, et la rapprocherait ainsi de l'Italie. [...] Il ne peut s'empêcher de regarder, pour la dernière fois, avec amour, les falaises boisées et les mosquées en ruines, aux dômes percés à jour, dont le large Danube le sépare, et de se dire, en les perdant de vue : j'aimerais à combattre, avec ce peuple naissant, pour la liberté féconde !<sup>267</sup>

Lamartine évoque le regard du voyageur face à la nature serbe. Il s'applique à dépeindre la beauté de cette nature et l'associe à la lutte des Serbes pour leur indépendance : les « avantages physiques » dont il parle apparaissent comme le gage d'une société capable de se projeter dans l'avenir. Avec la description de cette nature, Lamartine présente aux lecteurs des images

---

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 783.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 777.

<sup>265</sup> *Ibid.*

<sup>266</sup> Paul Vidal de La Blache, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette, 1908, p. 1.

<sup>267</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient, op. cit.*, p. 794-795.

concrètes de la Serbie, bien que non géographiques<sup>268</sup>. Lamartine écrit d'ailleurs quelques années plus tard que « l'Orient est la terre des images »<sup>269</sup> et qu'il « aime cette terre comme le peintre aime sa palette »<sup>270</sup>. Dans son *Voyage en Orient*, il évoque aussi le « devoir [serbe] d'obéissance filiale, seconde religion des Orientaux »<sup>271</sup> et associe donc les Serbes aux Orientaux. Il décrit aussi les Serbes comme « ces hommes, au costume semi-oriental, au visage mâle et doux des peuples guerriers »<sup>272</sup>. Le costume est un vecteur de représentations culturelles et politiques et cet adjectif « semi-oriental » semble inscrire le Serbe sur le chemin de l'indépendance : son costume est encore inspiré de l'Orient, mais seulement à demi. Ainsi Maria Todorova note-t-elle que « ces pays qui se détachent de l'Empire ottoman prennent aussitôt un coloris qui n'est plus celui de la tradition orientale »<sup>273</sup>.

Des historiens ont questionné la vraisemblance du récit de Lamartine et condamné son exagération romantique, en le comparant notamment au récit de son compagnon de voyage, le médecin Delaroière qui publie lui aussi un *Voyage en Orient* en 1836. Le *Voyage* littéraire de Lamartine constitue toutefois une illustration fiable de l'engouement des romantiques pour les Serbes et incarne les liens des images poético-romanesques avec un contexte politique qui intéresse de plus en plus les Français. Lamartine apprend d'ailleurs pendant son voyage en Orient son succès aux élections et sa nomination comme député<sup>274</sup>. Engagée et flatteuse, l'œuvre de Lamartine a été souvent reprise (notamment son passage sur la tour des crânes à Niš) par les Slaves du Sud. En 1933, un buste de Lamartine est inauguré dans un parc de Belgrade et une stèle est aussi édifée à sa mémoire dans la ville de Zemun<sup>275</sup>. Aussi a-t-il reçu le surnom de « prophète émouvant »<sup>276</sup> de l'indépendance serbe, ce qui montre l'importance de son discours sur la Serbie.

Quelques années plus tard, Stendhal s'exprime lui aussi de façon élogieuse sur le prince serbe Miloš dans son recueil *Mémoires d'un touriste* publié en 1838. Il y relate que la « Russie ne veut pas que la Servie jouisse de la charte que veut lui donner le prince Milosch, celui de tous

---

<sup>268</sup> Raymond Warnier revient sur les reproches qui lui ont été faits de trop s'éloigner de la géographie qu'il décrit, voir Raymond Warnier, « À propos du voyage en Orient » *op. cit.*, p. 145.

<sup>269</sup> Alphonse de Lamartine, *Nouveau voyage en Orient*, Paris, Calmann-Lévy, 1877, p. 12.

<sup>270</sup> *Ibid.*

<sup>271</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 780.

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 778.

<sup>273</sup> Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 114.

<sup>274</sup> Raymond Warnier, « À propos du voyage en Orient », *op. cit.*, p. 136.

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 141.

les souverains d'outre-Rhin qui sait le mieux son métier »<sup>277</sup>. Stendhal se rapproche du romantisme avec Lord Byron, et Jean Goldzink évoque le « romantisme très particulier de Stendhal (un art de la modernité énergique, de la prose et de l'héroïsme dans les sentiments), qui allie culte de Napoléon et le culte de l'amour, l'ironie et la rêverie »<sup>278</sup>. Stendhal avait vraisemblablement lu *la Guzla* de son ami Prosper Mérimée et même Alberto Fortis.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les romans et la poésie sont donc un vecteur de diffusion d'images des Serbes en France. Les publications qui font mention de la Serbie se multiplient, et, peu à peu, on y retrouve la spécificité de l'histoire nationale serbe au sein de l'Empire ottoman. Le courant romantique met à l'honneur la couleur locale, et les figures merveilleuses viennent souvent donner aux lecteurs ce qu'ils ne trouvent pas dans la réalité. Des récits de bataille et une violence ambiante accentuent ces dimensions littéraires et dessinent les traits qui vont peu à peu se trouver associés à la Serbie. Il faut, enfin, noter qu'un soutien à l'indépendance de la population existe déjà chez ces auteurs et personnalités littéraires.

Parallèlement à ces ouvrages littéraires, d'autres discours sur la Serbie circulent en France entre 1804 et 1840. Ceux-ci sont véhiculés par les diplomates qui connaissent la province serbe et communiquent avec le ministère des Affaires étrangères, mais aussi par un certain nombre d'ouvrages écrits ou traduits en français. Très rares sont encore les ouvrages consacrés exclusivement à la Serbie, et celle-ci n'apparaît que très peu dans les titres, mais seulement dans certains chapitres, ou certaines parties de chapitres. On trouve notamment de fréquentes références à la Serbie dans des ouvrages consacrés à l'Empire ottoman ou à l'actualité de la question d'Orient.

---

<sup>277</sup> Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, Paris, Michel Lévy frères, 1854, p. 340.

<sup>278</sup> Jean Goldzink, *Stendhal, l'Italie au cœur*, Paris, Gallimard, 1992, p. 95.

## II. Naissance d'une curiosité pour la Serbie

Face aux événements serbes, une certaine curiosité apparaît en France et dépasse le cadre des romans et des poèmes romantiques. L'actualité de la question d'Orient attire l'attention des Français et rend nécessaire leur présence sur le terrain. Dans ce contexte, il faut s'interroger sur le mécanisme de construction des représentations non littéraires : interroger les sujets des livres parus mais aussi comparer leurs contenus aux ouvrages romantiques. De plus, il faut questionner l'influence de l'approche du terrain sur la construction des représentations, avec les diplomates et les militaires. Ces nouvelles images ne sont pas neutres et expriment, déjà, un point de vue politique sur les aspirations serbes. En France, en effet, la Révolution de 1789 a mis en avant le sentiment national et cette évolution influence les Français dans leur perception de l'Autre : la façon dont ils dépeignent les Serbes et leurs revendications traduit cette nouvelle conception de la nation.

### A. Diversité des récits sur la Serbie

#### 1. Récits de voyage

Alphonse de Lamartine n'est pas le seul à avoir effectué un voyage littéraire en Orient. *L'Illyrie et la Dalmatie, ou mœurs, usages et coutumes de leurs habitants et de ceux des contrées voisines*, écrit en allemand par Belsazar Hacquet et traduit en français par J.-B. Breton en 1814, revendique par exemple son appartenance à des sources littéraires. Dans son introduction, le traducteur explique avoir adapté l'ouvrage allemand au public français et y avoir « ajouté diverses particularités curieuses, extraites de l'excellent ouvrage de M. Fortis »<sup>279</sup>. Pourtant, d'autres types de voyages mènent à l'écriture de récits de voyage. François Pouqueville, par exemple, publie en 1805 son *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire ottoman*. Il fait partie de l'expédition d'Égypte en tant qu'officier de santé chirurgien et part pour l'Orient en 1798. Il y est fait prisonnier un an plus tard et livré au pacha qui gouverne la Morée dans le Péloponnèse. Peu après, il est nommé médecin du pachalik par Ahmed Pacha et son statut lui permet de voyager. Ainsi introduit-il le premier tome de son ouvrage en expliquant qu'il a « cru faire une chose utile et présenter un ouvrage absolument neuf, en donnant la description de la Morée, et de l'Albanie, enfin en donnant ce qui n'était pas

---

<sup>279</sup> Belsazar Hacquet, traduit de l'allemand par J.-B. Breton, *L'Illyrie et la Dalmatie, ou mœurs, usages et coutumes de leurs habitants et de ceux des contrées voisines*, Paris, Nepveu, 1814, vol. 1, p. IV.

publié sur Constantinople »<sup>280</sup>. Il rentre en France en 1801, publie son ouvrage en 1805 puis est nommé consul général à Janina auprès d'Ali Pacha. Ce poste lui permet de continuer ses voyages et recherches et de publier un *Voyage dans la Grèce*<sup>281</sup> en 5 volumes en 1820 et 1821. Le baron Félix de Beaujour a lui aussi laissé des traces de ses voyages en Orient. Après avoir été secrétaire de légation à Munich (1790), puis à Dresde (1791) et consul général en Grèce (1794), il retourne en France où l'abbé Sieyès le fait nommer membre du Tribunat. Lors de son séjour en Grèce, pendant la Révolution française, il compile des informations mais ne publie pas ses impressions militaires par crainte d'éveiller l'ambition de la Russie ou de l'Autriche. Il craint également une nouvelle guerre avec la Turquie qui pourrait déclencher une « guerre générale en Europe »<sup>282</sup>. En 1816, il devient consul général à Smyrne, puis, en 1817, inspecteur général des établissements français dans le Levant. Il effectue ainsi une inspection par ordre du gouvernement<sup>283</sup> « dans toutes les échelles du Levant »<sup>284</sup>. Lors de ce voyage, il compile de nouvelles informations, mais il attend 1829 pour les publier, estimant qu'elles ont alors perdu de leur importance politique et que la faiblesse de l'Empire ottoman a déjà été révélée : « Mon travail n'a plus l'importance politique que j'y attachais, et ne peut plus être considéré que comme un objet de curiosité, ou, si l'on veut, d'instruction topographique et militaire »<sup>285</sup>. Félix de Beaujour fait partie d'un mouvement de découverte des Balkans qui donne lieu à des publications dans la première moitié du siècle. Charles Pertusier, au service de l'ambassade à Constantinople, publie des *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore* en quatre tomes, en 1815, ainsi qu'un ouvrage sur la Bosnie en 1822. Amédée Chaumette des Fossés embrasse lui aussi la carrière diplomatique en 1803 à Bucarest et publie une dizaine d'années plus tard un *Voyage en Bosnie dans les années 1807 et 1808*. Le baron Boislecomte, déjà cité, fait un voyage en Serbie et en tire des comptes rendus envoyés au ministre des Affaires étrangères qui est alors Henri de Rigny : « Je voudrais pouvoir présenter à Votre Excellence un compte des revenus de la Serbie aussi détaillé que celui que j'ai eu

---

<sup>280</sup> François Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire ottoman*, Paris, Gabon et compe, 1805, T. 1, p. I.

<sup>281</sup> François Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, 5 vol., Paris, F. Didot, 1820-1821. Édition de 1826 appelée *Le voyage de la Grèce. Et Histoire de la régénération de la Grèce, comprenant le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824*, 4 vol., Paris, F. Didot, 1824.

<sup>282</sup> Félix de Beaujour, *Le voyage militaire dans l'Europe ottomane ou description de ses frontières et de ses principales défenses, soit naturelles, soit artificielles, avec cinq cartes géographiques*, Paris, F. Didot, 1829, T. 1, p. 1.

<sup>283</sup> Midhat Šamić explique que dès Napoléon sont imposées des reconnaissances des Balkans, notamment pour établir ses plans de conquête mais aussi pour connaître les pays avoisinant les pays conquis. Voir Midhat Šamić, *Les voyageurs français en Bosnie : à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe et le pays tel qu'ils l'ont vu*, Paris, Didier, 1960, p. 136.

<sup>284</sup> Félix de Beaujour, *Le voyage militaire dans l'Europe ottomane... op. cit.*, p. 2.

<sup>285</sup> *Ibid.*

l'honneur de lui envoyer pour la Valachie et la Moldavie »<sup>286</sup>. Si ce dernier ne publie pas ses observations, leur consultation permet aujourd'hui de conclure à une proximité entre ses discours et ceux publiés à la même époque.

Ce ne sont pas là des exemples exhaustifs, et d'autres récits de voyages en Orient circulent au début du siècle, traduisant un nouvel intérêt pour l'Europe orientale. Les diplomates, ainsi que les militaires et les médecins, voyagent beaucoup sur le territoire revendiqué par les Serbes, et plus largement dans les régions voisines, et deviennent des acteurs de terrain riches producteurs d'images véhiculées en France grâce à leurs publications ou leurs correspondances. Ainsi faut-il faire la distinction entre les acteurs qui connaissent le terrain et ceux qui relayent des représentations issues du courant préromantique et romantique.

## 2. L'intérêt des géographes

Les géographes font eux aussi preuve de curiosité pour la Serbie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1807, les *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire* sont lancées et permettent la parution d'articles très variés, notamment en géographie. Ainsi, en 1813, le géographe Malte-Brun<sup>287</sup> y publie un article intitulé « Lettres d'un voyageur russe sur la Serbie », qui est un compte rendu d'un ouvrage russe décrivant un voyage effectué en Moldavie, Valachie et Serbie en 1808. Il y explique que « la partie la plus intéressante de son voyage, c'est celle qui concerne la Servie ; [...] c'est aussi celle dont nous allons faire connoître [sic] la substance »<sup>288</sup>. L'article est l'occasion d'évoquer les habitudes serbes, comme les « pantalons à la turque »<sup>289</sup> des femmes, mais aussi de décrire la campagne serbe ou la forteresse de Belgrade. Le géographe évoque « la position géographique de cette ville célèbre »<sup>290</sup>, ajoutant

---

<sup>286</sup> Lettre du baron Boislecote au MAE, 3 juin 1834. AMAE, Mémoires et documents Turquie, carton 76 (P/7040).

<sup>287</sup> Fondateur de la Société de Géographie en 1821.

<sup>288</sup> Conrad Malte-Brun, « Lettres d'un voyageur russe sur la Serbie », dans *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, vol. XVII, 1812, p. 308-309. Compte rendu de Ivan Kamenzkoi, *La Servie. Esquisse historique, géographique et statistique*, Berlin, s. n., 1808.

<sup>289</sup> *Ibid.*, p. 313.

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. 322. De manière plus générale, la ville de Belgrade est beaucoup évoquée dans les ouvrages français au début du siècle. Au confluent des Empires habsbourgeois et ottoman, elle occupe une place stratégique et fait l'objet de batailles successives. Le comte de Salaberry, décrivant une bataille qui se déroule en 1716 résume ainsi l'importance de la ville dans le contexte balkanique : « Belgrade, cette ville si célèbre pour avoir été le but constant des plus formidables efforts, prise et reprise tour à tour depuis deux siècles par les Impériaux et par les Ottomans, allait donc être défendue avec le même courage, mais attaquée avec une science, une habileté, une témérité toute nouvelle ». Charles-Marie Salaberry, *Histoire de l'empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'à la paix de Yassi en 1792, avec des pièces justificatives et une carte de l'empire ottoman*, Paris, Le Normant, 1813, T. 3, p. 122. En



que « la géographie de ces contrées a besoin d'une révision »<sup>291</sup>. Il illustre ainsi la nouvelle curiosité de géographes qui prennent conscience du terrain d'étude que constitue la région.

Le géologue Ami Boué (né à Hambourg en 1794, d'origine française, il publie beaucoup en français) fait lui aussi mention de la géographie du territoire serbe. En 1832, il publie par exemple l'article « Sur la Servie » dans le *Bulletin de la société géologique de France*, dans lequel il synthétise les travaux d'un géographe autrichien :

M. de Hauslab, capitaine au corps des ingénieurs géographes autrichiens, a exécuté une mission en Turquie, ce qui lui a donné l'occasion d'étudier la géographie et la géologie des bords des deux Bosphores et de la chaîne du Balkans. Il a tenu un journal très complet de son voyage et de la configuration du pays qu'il a traversé.

[...] la Servie offrirait le même fait que le pays de Passau et l'Autriche supérieure, puisque le Danube y coule actuellement dans une fente du sol de granite et de gneiss, tandis qu'entre ces montagnes primaires et les Alpes il y a des montagnes de molasse, et assez près des Alpes, un très ancien et vaste canal d'écoulement occupé encore en partie par les eaux de la Traun [...] <sup>292</sup>

La France et l'Autriche servent d'éléments de comparaison pour définir le territoire étudié, et il cherche à insérer ces études dans un champ plus général :

M. Hauslab a particulièrement étudié la géologie par rapport aux opérations militaires, et il a trouvé que cette science pouvait donner a priori au militaire beaucoup d'aperçus importants [sic], non seulement sur la nature des routes du pays, mais encore sur la forme particulière et le nombre des défilés, sur leur défense plus ou moins facile, sur le genre de végétation et de subsistances. En un mot, pour la guerre dans les montagnes la géologie lui paraît fort utile. <sup>293</sup>

La géographie devient un outil au service des autres acteurs de terrain, ce qui doit les inciter à travailler ensemble : Boué tente de convaincre de l'utilité de ses compétences. En 1835, il s'installe à Vienne et apprend le serbe et le turc pour voyager en Turquie d'Europe<sup>294</sup>. À la suite

---

1717, Eugène de Savoie s'empare de nouveau de la forteresse de Belgrade, mais la ville est rendue aux Ottomans par le traité de Belgrade en 1739.

<sup>291</sup> Conrad Malte-Brun, « Lettres d'un voyageur russe sur la Serbie », *op. cit.*, p. 323.

<sup>292</sup> Ami Boué, « Sur la Servie, d'après Pirsch et sur le Schipka-Balkan, ainsi que sur la Thrace, d'après M. le capitaine de Hauslab », dans *Bulletin de la société géologique de France*, Paris, 1832, T. III, p. 97 et 98.

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>294</sup> Voir Ami Boué, *Autobiographie du docteur médecin Ami Boué*, Vienne, Ferd. Ulrich et fils, 1879, p. 129.

de trois voyages dans les Balkans (en 1836, 1837 et 1838<sup>295</sup>), il publie notamment en 1840 un ouvrage intitulé *La Turquie d'Europe ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, le commerce, les gouvernements divers, le clergé, l'histoire politique et l'état politique de cet empire*<sup>296</sup>.

Les informations relayées par les diplomates peuvent également être prises en compte dans la constitution de connaissances géographiques sur la Serbie. Citons par exemple le baron Boisilecomte qui envoie au ministère un rapport chiffré sur la population serbe :

D'après cette base on pourrait évaluer ainsi la population de la servie :

Enfans [sic] de 2 ans : 130 000

Hommes de 7 à 60 ans payant le caratch<sup>297</sup> : 300 000

Femmes du même âge : 300 000

Hommes et femmes au dessus de 60 ans : 70 000

Population chrétienne et juive de Belgrade : 14.000

Cziganes ou bohémiens : 10 000

Turcs : 13.000

Total 837 000.<sup>298</sup>

Il rapporte d'autres éléments, comme les appartenances religieuses de la population, la description des villes principales et des habitations, ou encore le nombre d'étrangers présents sur le territoire serbe. Peu à peu, les géographes et les autres acteurs de terrain tels que les diplomates ou les militaires permettent donc aux Français d'établir des prémices de connaissances scientifiques sur la Serbie.

## B. L'actualité serbe

### 1. Les insurrections serbes

Outre la diversité des récits sur la Serbie en circulation, l'actualité serbe alimente la nouvelle curiosité des Français pour la province ottomane. À l'automne 1803, des Serbes commencent à

---

<sup>295</sup> Voyages détaillés dans son *Recueil d'itinéraires* publié à Vienne en 1854 (2 vol.).

<sup>296</sup> Qui, d'après le géographe Kiepert est, en 1876, encore l'ouvrage le plus complet sur la géographie de la Turquie. Voir Ami Boué, *Catalogue des œuvres, travaux, mémoires et notices du Dr. Ami Boué*, Vienne, Ferd. Ulrich et fils, 1876, p. VIII-IX.

<sup>297</sup> Tribut que les non musulmans payent au sultan.

<sup>298</sup> Lettre du baron Boisilecomte au MAE, 3 juin 1834. AMAE, *op. cit.*

préparer une insurrection. Les autorités ottomanes sentent un soulèvement se préparer et font mettre à mort des notables locaux, ce qui attise encore la colère des Serbes. Les principaux dirigeants serbes se réunissent alors en assemblée à Orašac le 15 février 1804, décident le début de l'insurrection et élisent Karadjordje pour prendre sa tête<sup>299</sup>. Alors que la rébellion doit au départ rétablir l'autorité du sultan contestée par les janissaires, elle prend finalement le caractère d'une lutte pour la création d'un État serbe<sup>300</sup>.

Dans un premier temps, les diplomates postés dans l'Empire ottoman ne font pas preuve d'inquiétude à propos de ces événements. Ainsi, Guillaume Brune, ambassadeur de la République française à Constantinople, écrit-il le 19 germinal an 12 (avril 1804) que le gouvernement ottoman « a découvert tous les complices de Georges qui pouvaient encore inspirer des inquiétudes : elle continuera, quoique la Conspiration ne présente plus aucun danger, à recueillir tous les renseignements [...] »<sup>301</sup>. Le 21 floréal an 12 (mai 1804), il ajoute que : « Des troubles violents ont éclaté en Romélie. Vingt-sept Agas se sont ligués pour empêcher qu'on ne forme des troupes à leurs dépens. Le deis [...] m'a fait dire que ces troubles et ceux de la Servie n'auraient aucune suite et qu'ils n'inquiétaient pas la Sublime porte »<sup>302</sup>. Pourtant, le mouvement se poursuit et, peu à peu, ces événements sont connus du public français. En témoigne le géographe Conrad Malte-Brun dans un compte rendu publié en 1812 d'un ouvrage sur la Serbie : « Ce que Kamenzkoï dit sur l'origine et les progrès de l'insurrection, ne contient presque rien qui ne fût déjà connu par les journaux politiques »<sup>303</sup>. En 1826, un rapport envoyé au ministère des Affaires étrangères précise aussi que « Les causes et la marche de cette insurrection, d'abord négligée à dessein par la Porte, fomentée et ensuite ouvertement favorisée par la Russie, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en présenter

---

<sup>299</sup> Dušan Bataković, *Histoire du peuple serbe*, Lausanne et Paris, L'âge d'homme, 2005, p. 139.

<sup>300</sup> Nicolas Pitos, *Marianne face aux Balkans en feu : perceptions des guerres balkaniques de 1912-1913 dans l'espace médiatique français*, thèse réalisée sous la direction de Joëlle Dalègre, INALCO, Paris, 2014, p. 60-61. Voir aussi lettre du baron Boislecote, diplomate important qui réalise une mission secrète pour le Quai d'Orsay dans les différentes régions de l'Empire ottoman. Il arrive en Serbie en mai 1834 et écrit au MAE le 1<sup>er</sup> juin 1834 : « Première insurrection 1804-1813. Les intrigues et l'insubordination des janissaires agitaient alors tout l'Empire ; [...] réunis à une foule d'aventuriers, ils n'aspiraient à rien moins qu'à se rendre maîtres du pays en conservant seulement le nom du sultan ». AMAE, Mémoires et documents Turquie 50 MD, carton 76 (P/7040).

<sup>300</sup> Lettre de Brune au ministre des Relations extérieures, 19 germinal an 12. AMAE, Politique Turquie, carton 208 (microfilm P/619).

<sup>301</sup> *Ibid.*

<sup>302</sup> Lettre de Brune au ministre des Relations extérieures, 21 floréal an 12. *Ibid.*

<sup>303</sup> Conrad Malte-Brun, « Lettres d'un voyageur russe sur la Serbie », *op. cit.*, p. 395.

le tableau »<sup>304</sup>. Dans les milieux informés, qui lisent la presse, les insurrections qui se déroulent dans l'Empire ottoman sont donc connues.

Non seulement les Français sont au courant de ces insurrections, mais ils sont aussi conscients de leur importance dans le contexte politique européen. Un ouvrage de Charles Pertusier sur la Bosnie, paru en 1822, fait mention du voyage de l'ambassade française de Costantitza jusqu'à la frontière de la Roumélie en 1812. Devenu officier d'artillerie, Pertusier est envoyé en Dalmatie vénitienne, avant d'être nommé au service de l'ambassade à Constantinople, poste qu'il occupe jusqu'à la chute de Napoléon. Au cours de ce voyage, il fait état du sérieux des insurrections serbes :

À Guetude nous commençâmes à entendre parler des Serviens insurgés. [...] Si le gouvernement agit prudemment, il continuera à traiter avec de grands ménagements une population belliqueuse qui peut devenir un ennemi domestique aussi terrible pour le moins que les Grecs du Péloponèse [sic]<sup>305</sup>.

La même année, paraît un ouvrage de l'avocat Berton, qui relate le règne de Selim III (1789-1807) : « L'Empire ottoman était déchiré par l'insurrection de presque tous les pachalis ; l'Égypte et la Syrie, la Serbie, les deux principautés au-delà du Danube lui échappaient »<sup>306</sup>. Il fait également le récit de la seconde insurrection, menée par Miloš Obrenović :

En 1815, la Serbie s'insurge de nouveau, et la Porte rassemble contre une seule province, toutes ses forces disponibles : l'Europe paraît s'inquiéter de cet armement général, comme si toute la chrétienté était menacée ; et cependant les Turcs, plusieurs fois vaincus, perdent Belgrade, et abandonnent la Serbie, pour courir aux autres frontières du Nord, où, à force de supplices, ils étouffent quelques germes d'insurrection, et d'où ils semblent menacer la Russie et compter sur la protection de l'Autriche. Inutiles préparatifs ! La peste campe au milieu d'eux !<sup>307</sup>

---

<sup>304</sup> Rapport « Sur la Serbie », envoyé au MAE, 24 mars 1826, AMAE, Mémoires et documents Turquie, carton 13 (P/14946).

<sup>305</sup> Charles Pertusier, *La Bosnie, considérée dans ses rapports avec l'empire ottoman*, Paris, Gosselin, 1822, p. 326-327.

<sup>306</sup> Jean-Michel Berton, *Les Turcs dans la balance politique de l'Europe au XIX<sup>ème</sup>, ou Considérations sur l'usurpation ottomane et sur l'indépendance de la Grèce*. Suivies d'une nouvelle traduction des lettres de lady Montagne sur la Turquie..., Paris, Doudey-Dupré, 1822, p. 32.

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

Le ministre plénipotentiaire Boislecomte envoie une série de lettres au ministère des Affaires étrangères pour décrire la situation de la Serbie au moment où il y voyage, en 1834. Il y fait lui aussi un récit des insurrections serbes :

Ce coup hardi fut exécuté par dix hommes qui étaient dirigés par Czerni George, destiné bientôt à jouer un grand rôle dans son pays. CG se mit aussitôt à parcourir les campagnes entraînant les uns et forçant les autres de se joindre à lui contre les Turcs. Il existe entre les membres de la nation serbienne un sentiment de confraternité qui dans les grandes occasions les a toujours fait agir tous ensemble, et qui en constitue véritablement la force. En peu de mois toute la nation se trouva soulevée et les janissaires obligés de se réfugier dans les villes ne purent se maintenir que dans les plus fortes places. [...]

Seconde insurrection, 1815. Ce ne fut pas encore des Serbiens, mais des Turcs eux-mêmes, que sortit la rupture de la paix et la seconde insurrection. Lorsque tous les chefs s'étaient enfuis au-delà du Danube, l'un d'entre eux Milosch Obrenovitch avait résolu de partager jusqu'à la fin le sort de ses compatriotes, il avait conservé confiance dans l'avenir. Grandi par le départ des autres, il était devenu l'homme principal du pays. Il exerça d'abord une sorte de médiation entre les Serbiens et les Turcs qui lui avaient à cette fin laissé le commandement du district de Budnik.<sup>308</sup>

Par rapport à la vision romantique des insurrections mentionnée plus haut, ces témoignages évoquent les conséquences que ces insurrections peuvent avoir sur l'Europe et la question de la responsabilité. On y retrouve les mêmes références élogieuses à Karadjordje et à Miloš Obrenović, à cette différence près que certains auteurs se permettent d'introduire des nuances, ce que les romantiques ne font pas. Le journaliste et littérateur Alphonse Royer, par exemple, écrit sur Karadjordje en 1837 que « Le héros de l'insurrection servienne [sic] était, du reste, n'en déplaise à ceux qui ont chanté ses vertus, un despote sauvage et cruel »<sup>309</sup>. Cette vision de la population serbe est moins idéalisée et complète les textes littéraires qui ne sont pas les seuls à diffuser des informations dans l'ensemble favorables sur la Serbie.

## 2. La nouvelle autonomie serbe

Lorsque la Russie est confrontée à l'armée de Napoléon sur Moscou, elle signe la paix avec l'Empire ottoman, le 16 mai 1812. Le Traité de Bucarest n'aborde pas la question de

---

<sup>308</sup> Lettre du baron Boislecomte au MAE, 1<sup>er</sup> juin 1834. AMAE, *op. cit.*

<sup>309</sup> Alphonse Royer, *Aventures de voyage. Tableaux, récits et souvenir du Levant*, Paris, Dumont, 1837, T. 1, p. 111.

l'indépendance de la Serbie. L'article VIII stipule que les Serbes doivent détruire les fortifications construites pendant la révolte et accepter le rétablissement des garnisons militaires ottomanes de 1804, en échange d'une amnistie générale et d'une autonomie interne limitée par les levées d'un tribut fixé par la Porte<sup>310</sup>. À la suite de la seconde insurrection de 1815, dont le ministre plénipotentiaire Boisilecomte fait le récit, les insurgés obtiennent un nouveau statut pour le pachalik de Belgrade. Ainsi, un accord verbal conclu entre Miloš Obrenović et Marashli Ali-pacha, le nouveau vizir de Belgrade, leur garantit en 1815 une autonomie permanente. Plusieurs points devaient garantir cette autonomie : le versement du tribut au sultan devait être collecté par les responsables serbes et un Conseil national à Belgrade, en tant qu'organe administratif et judiciaire, devait vérifier la volonté de la Porte de maintenir ces privilèges dans la durée<sup>311</sup>. Miloš devient prince de la Serbie et poursuit ses requêtes concernant l'autonomie serbe : tandis que l'Empire est affaibli par l'insurrection grecque, la convention d'Akkerman en 1826 annonce de nouveaux privilèges pour la population serbe. Un décret impérial signé par le sultan promet la liberté confessionnelle, l'organisation autonome de l'administration, une justice et une administration autonomes, la remise en place de six districts territoriaux, la liberté de circuler sans entraves et de commercer, le droit de construire des églises, des écoles, des hôpitaux et des imprimeries<sup>312</sup>. Après la nouvelle guerre russo-ottomane de 1827-1829, l'Empire s'engage à tenir ses promesses dans le délai d'un mois. Ainsi, le traité d'Andrinople officialise la reconnaissance internationale de l'autonomie serbe et permet une continuité avec les revendications de l'insurrection de 1804.

Ces étapes sont relayées par les diplomates en poste à Constantinople. Un rapport intitulé « De la Serbie avant et après le traité de Bucarest en 1812 », envoyé au Quai d'Orsay en octobre 1826, souligne les enjeux du traité ainsi que ses conséquences<sup>313</sup>. Dans sa correspondance, le baron Boisilecomte reprend lui aussi les différents événements qui mènent la Serbie à son autonomie. Il écrit que « le 6 décembre 1817 une grande assemblée de la nation proclama Milosch Prince de Serbie »<sup>314</sup> et relate dans la même lettre les privilèges acquis avec le traité d'Andrinople :

---

<sup>310</sup> Georges Castellan, *Histoire des Balkans... op. cit.*, p. 252.

<sup>311</sup> Dušan Bataković, *Histoire du peuple serbe, op. cit.*, p. 145.

<sup>312</sup> Dušan Bataković, *Histoire du peuple serbe, op. cit.*, p. 147.

<sup>313</sup> « De la Serbie avant et après le traité de Bucarest en 1812. », lettre envoyée au MAE, octobre 1826. AMAE, Mémoires et documents Turquie, Carton 32 (P/14951).

<sup>314</sup> Lettre du baron Boisilecomte au MAE, 1<sup>er</sup> juin 1834. AMAE, *op. cit.*

La guerre qui éclata en 1828 entre les Russes et les Turcs parut aux Serbiens une occasion de décider l'affranchissement complet de leur patrie et ils pressèrent le Prince de joindre ses armes à celles de la Russie. Milosch mit des troupes à la disposition de l'empereur et lui envoya un agent qui fit avec l'armée russe toute la campagne de 1828. [...] après un an de négociations, le sultan rendit le 9 août 1830 un *hâtî sheriff*<sup>315</sup> qui reconnaissait enfin aux Serbiens le droit de se gouverner par eux-mêmes sans aucune ingérence de la Porte, leur accordait la liberté de faire le commerce dans tout l'empire avec leurs propres passeports et défendait aux Turcs de résider en Serbie à l'exception de ceux qui faisaient partie des garnisons d'un certain nombre de places fortes [...]<sup>316</sup>

Les ouvrages imprimés, en revanche, rappellent moins ces événements. Si quelques références apparaissent, au traité de Bucarest chez Pouqueville par exemple<sup>317</sup>, ou au traité d'Andrinople chez Alphonse Royer<sup>318</sup>, la grande majorité des ouvrages relatent l'histoire de l'Empire ainsi que les insurrections sans se référer aux traités contemporains. Le baron de Beaujour évoque par exemple l'autonomie de la Serbie sans y renvoyer : « Cette province jouit, comme la Valachie, d'une espèce de gouvernement autonome sous la suzeraineté du sultan ; et c'est à l'ombre de ce gouvernement que les Serviens ont acquis plus de liberté et qu'ils paraissent plus civilisés que les autres chrétiens de la Turquie [sic] »<sup>319</sup>.

### 3. Un consul français en Serbie

Alors que les Français s'intéressent à l'actualité serbe, le baron Boisilecomte suggère au Quai d'Orsay la nomination d'un agent consulaire français à Belgrade en 1834<sup>320</sup> :

Maintenant que le Prince Milosch a fixé sa résidence à Belgrade, il ne serait peut-être pas sans utilité, M. le Comte, de donner à quelqu'habitant de cette ville le titre d'agent consulaire. L'ambassade du Roi à Constantinople, qui jusqu'à ce moment n'a reçu aucun renseignement sur ce qui se passe en Serbie, trouverait ainsi un moyen d'en être informé, et les difficultés que l'expédition de nos courriers rencontre sans cesse tant à Semlin où ils

---

<sup>315</sup> Décret impérial signé par le sultan.

<sup>316</sup> Lettre du baron Boisilecomte au MAE, 1<sup>er</sup> juin 1834. AMAE, *op. cit.*

<sup>317</sup> François Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce... op. cit.*, T. 3, p. 33.

<sup>318</sup> Alphonse Royer, *Aventures de voyage... op. cit.*, T. 1, p. 135.

<sup>319</sup> Félix de Beaujour, *Le voyage militaire dans l'Europe ottomane... op. cit.*, p. 440-441.

<sup>320</sup> Sur l'année 1834 et la correspondance entre Boisilecomte et le Quai d'Orsay, voir Stojan Novaković, *Srbija u godini 1834. Pisma grofa Boa-le-Konta de Rinji-u, ministru inostranih dela u Parizu o tadašnjem stanju u Srbiji* [La Serbie en 1834. Lettres du comte Bois-le-comte à M. de Rigny, ministre des Affaires étrangères à Paris sur la situation de l'époque en Serbie], Belgrade, Spomenik, SKA, XXIV, 1894.

font quarantaine qu'à Belgrade [...] expliquerait cette mesure d'une manière naturelle et suffisante.<sup>321</sup>

Boislecomte ajoute que cela « offrirait un moyen très naturel de procurer à l'ambassade de S. M. près de la Porte des renseignements dont elle a plusieurs fois eut sujet de regretter la privation »<sup>322</sup>, soulignant le manque d'informations sur la Serbie. Quelques années plus tard, en décembre 1838, un premier texte constitutionnel, dit Constitution turque, vient organiser les affaires intérieures serbes. C'est de cette époque que date la première présence consulaire française sur le territoire serbe : en 1838 est ouverte une agence consulaire à la tête de laquelle un vice-consul est placé<sup>323</sup>. Le gouvernement français choisit François Duclos, qui était vice-consul à Jassy et qui a la réputation de bien connaître les affaires balkaniques<sup>324</sup>. Un an plus tard, l'agence consulaire devient un consulat : à cette époque, les consuls envoyés dans les principautés vassales de la Turquie ont un statut de représentant politique<sup>325</sup>.

Le consulat français placé à Belgrade entretient une correspondance régulière avec le ministère des Affaires étrangères. Duclos écrit au comte Louis-Mathieu Molé, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères pour lui faire part de son voyage très difficile vers la Serbie. Il met quatorze jours pour arriver en Serbie depuis Constantinople<sup>326</sup> et estime que « ce voyage est l'un des plus pénibles que l'on puisse faire »<sup>327</sup>. Il raconte combien la neige et la pluie, ainsi que la longueur du trajet, rendent le périple ardu. Il met aussi en avant le retard de la présence française en Serbie par rapport à celle d'autres puissances européennes : les députés serbes lui ont témoigné « quelque surprise de ce que la France n'accréditait auprès de leur prince qu'un vice-consul, tandis que depuis plusieurs années l'Autriche entretenait chez eux un consul, et l'Angleterre un consul général »<sup>328</sup>. Cet événement est relaté dans la presse, et le diplomate Édouard Thouvenel écrit dans la *Revue des Deux Mondes* que : « La Russie, l'Angleterre et

---

<sup>321</sup> Lettre du baron Boislecomte au MAE, 5 juin 1834. AMAE, *op. cit.*

<sup>322</sup> *Ibid.*

<sup>323</sup> *Revue d'histoire diplomatique – extraits*, Paris, Éditions A. Pedone, n° 1-2, 1986, p. 40.

<sup>324</sup> Georges Castellan, « Aux origines de l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la Serbie », dans Slavenko Terzić, *Jugoslovensko-francuski odnosi... op. cit.*, p. 73-74.

<sup>325</sup> Slavenko Terzić, *Jugoslovensko-francuski odnosi... op. cit.*, p. 5. Alors que, communément, le consul n'est pas considéré comme un agent diplomatique : il est chargé de tâches administratives au profit de l'État dont il est ressortissant et son activité ne se positionne donc pas dans la sphère des relations internationales. La convention de Vienne de 1963 a reconnu quatre classes de fonctionnaires consulaires : le consul général, le consul, le vice-consul et l'agent consulaire.

<sup>326</sup> Duclos était à Constantinople qu'il quitte au lendemain de la proclamation de la proclamation le 25 février 1839 de la Constitution turque. Il arrive à Kragujevac le 16 mars 1839.

<sup>327</sup> Lettre de Duclos à Molé, 18 avril 1839, Belgrade. CADN, 79POA61.

<sup>328</sup> *Ibid.* En effet, la présence consulaire en Serbie date de 1836 pour l'Autriche, 1837 pour la Grande-Bretagne et 1838 pour la Russie.



l'Autriche y ont, depuis quelque temps, placé des consuls ; la France vient aussi d'y envoyer un agent : Milosch est donc enfin reconnu souverain par la diplomatie »<sup>329</sup>. Ainsi, cette évolution semble bien correspondre à une attente du monde diplomatique.

### C. Légitimer les revendications serbes

#### 1. La langue serbe

En parallèle des références favorables et/ou politiques à la marche de la Serbie vers l'autonomie dans les différents types de sources, plusieurs éléments sont récurrents et contribuent à légitimer les Serbes auprès du public français. La langue parlée par les Serbes, notamment, apparaît de façon récurrente. La question des langues est une des grandes affaires en Europe à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que s'impose l'équation langue-nation<sup>330</sup>. La langue nationale doit incarner la nation, permettre la communication horizontale et verticale, porter l'empreinte du peuple et permettre à la nation de s'illustrer<sup>331</sup>. En France, la proclamation de la République a fait de l'usage de la langue de la nation un devoir pour les citoyens, et les Français appliquent naturellement ce schéma aux Serbes.

Félix de Beaujour, qui a voyagé pour le compte du gouvernement, écrit que « la langue slavonne ou illyrienne se parle aujourd'hui dans une plus grande étendue de pays qu'aucune langue vivante »<sup>332</sup> et il fait implicitement état d'une légitimité serbe. Félix de Beaujour estime aussi que l'argument du nombre doit convaincre un public qui connaît peu les Balkans. Le géographe et diplomate Amédée Chaumette des Fossés, qui a voyagé en Bosnie, évoque lui aussi la langue des Serbes :

La langue vulgaire, introduite par les Serviens, est l'Illyrique, c'est-à-dire, à peu de variations près, celle que parlent les Russes, les Polonais, les habitans [sic] de la Bohême, les Bulgares, les Serviens, etc... [...] La langue illyrienne est riche et sonore. Celle que l'on parle en Bosnie est beaucoup plus facile à apprendre que le russe. Elle a adopté quelques

---

<sup>329</sup> *Revue des Deux Mondes*, 1839/01, série 4, T. 17, p. 801.

<sup>330</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales... op. cit.*, p. 67.

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 70-71.

<sup>332</sup> Thomas Thornton, *État actuel de la Turquie, ou description de la constitution politique, civile et religieuse... d'après des observations faites pendant une résidence de quinze ans, tant à Constantinople que dans l'empire turc*, traduit de l'anglais par M. de Sansé, Paris, Dantu, 1812, T. 1, p. 40.

mots de la langue turque : cependant, on la regarde comme moins chargée de mots étrangers que les autres dialectes de l'esclavon.<sup>333</sup>

Chaumette des Fossés est chancelier du consulat de Travnik, en Bosnie, en 1807-1808<sup>334</sup>. Il évoque ici plusieurs points : il regroupe, tout d'abord, un certain nombre de langues slaves sous l'appellation « illyrique ». Si les siècles passés sous la domination ottomane, d'une part, et austro-hongroise, d'autre part, ont façonné de façon différente les cultures serbe et croate, les élites de ces deux peuples se sont accordées sur une langue littéraire commune. Le Serbe Vuk Stefanović Karadžić (1787-1864) et le Croate Ljudevit Gaj (1809-1872) ont réalisé des efforts concomitants pour rapprocher les langues des deux populations et rendre possible la création d'une langue dite serbo-croate. Il faut cependant attendre 1850, soit plus de 30 ans après la publication citée, pour qu'une convention signée à Vienne par des Croates, des Serbes et des Slovènes définisse le serbo-croate comme une langue transcrite en deux alphabets<sup>335</sup>. Pour les autres populations citées, le rapprochement cité par Chaumette des Fossés n'existe pas, si ce n'est par une appartenance globale à la famille des langues slaves. Il estime aussi que c'est une langue facile à apprendre, sans expliquer pourquoi mais encourageant peut-être des efforts à faire par les Français en ce sens. Enfin, il écrit que la langue parlée par la population serbe n'a pas fait beaucoup d'emprunts à la langue turque, soulignant la dimension politique d'une indépendance linguistique. Chaumette des Fossés a vraisemblablement servi de source à Prosper Mérimée et à Ivo Andrić et son œuvre a donc eu une portée importante.

D'après le ministre plénipotentiaire Boisilecomte, la tâche du prince Miloš ne sera accomplie que « s'il parvient à rétablir l'ancien empire servien, c'est-à-dire à réunir dans un même État ces trois provinces dont la population a la même origine et porte la même langue et dont le sort a été si longuement uni ; la Serbie, la Bosnie, et l'Herzégovine. »<sup>336</sup>. La langue est présentée comme un prétexte à une expansion serbe, le diplomate relayant les opinions du prince serbe sans leur apporter de nuance ou de contradiction.

---

<sup>333</sup> Amédée Chaumette des fossés, *Voyage en Bosnie dans les années 1807 et 1808*, Paris, [s. n.], 1816, p. 48.

<sup>334</sup> Voir Midhat Šamić, *Les voyageurs français en Bosnie... op. cit.*, p. 118-133.

<sup>335</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales... op. cit.*, p. 84-85.

<sup>336</sup> Lettre du Baron Boisilecomte au MAE, 6 juin 1834, AMAE, *op. cit.*

## 2. Faire une histoire de la province serbe

Les sources françaises font également de nombreuses références à l'histoire serbe. La présence serbe dans les Balkans, par exemple, est citée en 1809 par Frédéric Schoell dans son *Tableau des peuples qui habitent l'Europe* : « Les Serviens, originaires de la Galicie, occupèrent, dans le septième siècle, la province d'Illyrie, dévastée par le grand nombre de peuples qui l'avoient [sic] traversée pour envahir l'empire d'occident »<sup>337</sup>. Il fait alors probablement référence à l'arrivée des Slaves au-delà du Danube et jusqu'à l'Adriatique au VI<sup>e</sup> siècle<sup>338</sup>, s'installant sur le territoire byzantin en groupes de plus en plus importants et à la pérennisation des Slaves dans les Balkans au VII<sup>e</sup> siècle, une fois délivrés de la domination des Avars<sup>339</sup>. Le diplomate Boisilecomte explique quant à lui que « ce fut Mahomet II qui commença la conquête de cette province, vers le milieu du 15<sup>e</sup> siècle et elle ne put être achevée que par son successeur en 1522 »<sup>340</sup>. Ce récit implique là aussi la présence antérieure de la population serbe. En 1826, un autre rapport diplomatique retrace les différentes guerres dont le territoire serbe a été le terrain :

La Servie a été souvent le théâtre des guerres sanglantes qui ont éclaté entre la Turquie et l'Autriche ; cette dernière puissance en est même restée maîtresse depuis la paix de Passarowitz (1718) jusqu'à celle de Belgrade en 1739. Occupée en grande partie de la guerre de 1788 à 1791 par les armées impériales, la Servie fut obligée de prêter serment à Joseph II, et de fournir un corps de troupes de quelques milliers d'hommes. Mais la paix de Sistow [sic] la rendit aux Turcs.<sup>341</sup>

Différents événements du passé de la province sont ici mentionnés, et quantité d'autres ouvrages s'appliquent à proposer une histoire de la population serbe ou de la région qu'elle habite. Thomas Thornton, dont l'ouvrage est traduit de l'anglais, fait le récit des batailles successives qui eurent lieu sur le territoire serbe<sup>342</sup>. Dans les quatre tomes de *L'histoire de l'Empire ottoman* du député Charles-Marie Salaberry, des passages épars reprennent également

---

<sup>337</sup> Frédéric Schoell, *Tableau des peuples qui habitent l'Europe, classés d'après leurs langues et leurs religions*, Deuxième édition, revue et augmentée, Paris, F. Schoell, 1812 [1809], p. 78.

<sup>338</sup> Le baron Boisilecomte écrit quant à lui que « Les Serviens faisaient partie de ces populations slaves qui dès le septième siècle attaquèrent l'Empire romain sur le Danube ». 1<sup>er</sup> juin 1834. AMAE, *op. cit.*

<sup>339</sup> Georges Castellan, *Histoire des Balkans... op. cit.*, p. 35.

<sup>340</sup> « De la Servie avant et après le traité de Bucarest en 1812. », lettre envoyée au MAE, octobre 1826, AMAE, Mémoires et documents Turquie, Carton 32 (P/14951).

<sup>341</sup> « Notes sur la Servie », rapport envoyé au MAE, 24 mars 1826. AMAE, Mémoires et documents Turquie, Carton 13 (P/14946).

<sup>342</sup> Thomas Thornton, *État actuel de la Turquie... op. cit.*, T. 1, p. 39-40, p. 53-54, p. 181-182, p. 199-200.

les événements majeurs de l'histoire de la province serbe<sup>343</sup>. Dans les Balkans, comme ailleurs en Europe, la construction nationale repose sur l'écriture du passé supposé de la nation qui doit mettre en avant « d'une part, l'antériorité de sa présence dans les espaces revendiqués par les projets expansionnistes de l'État, auquel cette nation est identifiée ; ensuite, sa continuité historique »<sup>344</sup>. Comme pour la langue, on retrouve bien ces efforts de justifier la présence, l'histoire et la continuité serbes dans les sources imprimées et diplomatiques françaises.

### 3. La bataille de Kosovo polje

La bataille de Kosovo polje est un événement du passé serbe particulièrement repris par les sources françaises de l'époque. Dans la diffusion de l'histoire serbe, la bataille occupe une place primordiale qui s'explique par son rôle dans la construction nationale. Le 15/28 juin 1389, les troupes chrétiennes coalisées autour du prince Lazar Hrebeljanović ont affronté les Turcs qui progressaient en Europe. Si les chrétiens ont d'abord pris l'avantage (la nouvelle est arrivée jusqu'à Paris où Notre-Dame fait sonner ses cloches), ils ont finalement perdu la bataille et le prince Lazar y a trouvé la mort, tout comme le sultan ottoman Murad I<sup>er</sup>. Le cycle sur le Kosovo occupe une place centrale dans la poésie épique serbe entre le XV<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle puis acquiert une dimension nationale, fournissant « un matériau d'une richesse significative pour l'élaboration de l'identité nationale serbe au XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>345</sup>. Cette volonté de se construire en tant que nation par l'évocation d'une bataille symbolique est accompagnée de références à l'âge d'or serbe, et tout particulièrement à l'empereur Dušan au XIV<sup>e</sup> siècle, de la dynastie des Nemanjić. Ce processus identitaire ne concerne pas seulement la Serbie : les Grecs revendiquent l'héritage des cités-États grecophones, du royaume macédonien et de l'Empire romain d'Orient, tandis que les Bulgares cherchent à obtenir la reconstitution du royaume de Siméon et de Samuel<sup>346</sup>.

Si la bataille de Kosovo a bien eu lieu, une légende se construit très rapidement après les faits et comporte à la fois une dimension héroïque et une autre, chrétienne, autour du culte du prince martyr Lazar. La dimension héroïque du mythe fait référence au courage des combattants chrétiens, à leur absence de peur face à la mort ainsi qu'à leur soif de vengeance. Le récit autour

---

<sup>343</sup> Charles-Marie Salaberry, *Histoire de l'empire ottoman... op. cit.*, T. 1, p. 73-76, p. 148, p. 149-150, T. 3 p. 122, p. 201, p. 210-211, T. 4 p. 134.

<sup>344</sup> Nicolas Pitos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 59.

<sup>345</sup> Yves Tomić, *La Serbie du prince Miloš à Milošević, op. cit.*, p. 56.

<sup>346</sup> Nicolas Pitos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 59.

de la bataille met en scène la trahison de Vuk Branković, genre du prince Lazar, dont les méfaits rehaussent le comportement des autres combattants. La dimension chrétienne du mythe se construit autour de Lazar : la légende raconte que la Vierge lui apparaît la veille du combat pour lui proposer de choisir entre le royaume terrestre et le royaume céleste (c'est-à-dire de choisir entre la victoire militaire et le royaume des cieux)<sup>347</sup>.

Les Français aussi évoquent la bataille de Kosovo, et les premiers récits sont contemporains à la bataille<sup>348</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les Serbes mobilisent la bataille pour la construction de leur identité nationale, les références se multiplient sous la plume des Français. Dans *L'histoire de l'Empire ottoman*, le comte de Salaberry décrit par exemple le déroulé de la bataille :

Le succès était incertain ; Amurath appela la victoire par un stratagème [sic] tout nouveau. Tout à coup un nuage de chameaux fondit sur la cavalerie chrétienne ; chacun d'eux portait quatre combattants [sic]. Cette apparition étrange de ces animaux inconnus à l'Europe fit sur les chevaux et sur les hommes la même impression de terreur, que la première vue des éléphants [sic] de Pyrrhus dit autrefois sur les troupes romaines. Le désordre et l'épouvante se mirent dans les rangs. [...] La plaine de Cassovie devenue à jamais célèbre, était recouverte de cadavres, et retentissait du chant triomphal des musulmans : « la victoire vient de Dieu ! »<sup>349</sup>

Charles Pertusier, lui aussi, présente Amurath I par le biais de cette bataille :

Ce sultan belliqueux défit les Serviens dans la plaine de Cassova ; mais cette victoire lui coûta la vie. Maître du champ de bataille, il le parcourait en vainqueur, lorsqu'un Triballien, rangé parmi les morts, et dont Amurat s'approcha sans défiance, rassembla le peu de force qu'il lui restait encore pour lui plonger son poignard dans le cœur.<sup>350</sup>

La « plaine de Cassovie », ou aussi « Cassova » désigne la plaine de Kosovo où s'est déroulée la bataille. Dans le récit de cette bataille, les Français retiennent plusieurs éléments : le caractère spectaculaire des combats, la mort du prince serbe Lazar, la vengeance de Miloš Obilić (second

---

<sup>347</sup> Sur la bataille, voir notamment Miodrag Popović, *Kosovo : histoire d'un mythe. Essai d'archéologie littéraire*, Paris, Non lieu, 2010 ; Dejan Djokić, « Whose Myth ? Wich Nation ? The Serbian Kosovo Myth Revisited », dans Nicola Karthaus et Katharina Lichtenberger, *Gebrauch und Missbrauch des Mittelalters, 19.-21. Jahrhundert*, Munich, Wilhelm Fink, 2009 ; Rade Mihaljčić, *The battle of Kosovo in history and in popular tradition*, Belgrade, Beogradski izdavačko-grafički zavod, 1989.

<sup>348</sup> Mihailo Pavlović, « Kosovski boj u francuskoj književnosti » [La bataille de Kosovo dans la littérature française], dans Radovan Samardžić (dir.), *Kosovski boj u evropskoj književnosti* [La bataille de Kosovo dans la littérature européenne], Belgrade, srpska književna zadruga, 1994, p. 29.

<sup>349</sup> Charles-Marie Salaberry, *Histoire de l'empire ottoman... op. cit.*, T. 1 p. 75-76.

<sup>350</sup> Charles Pertusier, *La Bosnie... op. cit.*, p. 335-336.

gendre du prince, inventé par la légende) sur Amurath mais aussi la nouvelle ère que cette bataille entame dans l'histoire des Balkans. Là encore, cet élément relève du mythe : la désagrégation de l'Empire avait commencé avant la bataille et la défaite ne met pas fin à la principauté serbe. C'est un processus qui s'inscrit dans le temps. Au-delà des références à l'histoire serbe, les ouvrages consultés marquent aussi un intérêt particulier pour les aspects mystérieux et exotiques<sup>351</sup>, comme avec l'évocation des chameaux des Ottomans.

Les diplomates évoquent eux aussi cette bataille, et le baron Boislecomte écrit par exemple au ministère des Affaires étrangères en 1834 que « l'Empire serbien ne connut pas d'époque de décadence. Il périt au milieu de sa force, non par épuisement, mais par la division des grands. Il fut brisé d'une seule fois par Amurath I, à la bataille de Cassovie en 1389 »<sup>352</sup>. En s'attardant sur la bataille de Kosovo polje, les Français s'approprient les mythes serbes et contribuent à la construction de la mythologie nationale serbe<sup>353</sup>. En évoquant la langue, l'histoire et les héros serbes, ils ont en tête le « kit »<sup>354</sup> de fabrication des identités nationales et cherchent à légitimer les revendications serbes.

#### 4. Une province à civiliser

Malgré les efforts français pour légitimer les revendications serbes, les différents récits laissent apparaître une nette hiérarchie entre les Balkans et les pays « civilisés »<sup>355</sup>. Une distinction apparaît entre la période des Croisades, où « nul sentiment de supériorité culturelle ni raciale n'émanait de [la] conviction religieuse »<sup>356</sup> des Croisés, et le XIX<sup>e</sup> siècle, caractérisé par une arrogance et un mépris liés au colonialisme européen. Les Européens tirent un sentiment de supériorité de leur appartenance nationale, et ce sentiment « est devenu tellement normal à l'Européen qu'il lui est presque impossible d'observer ou d'agir sans lui. [...] [Il] colore toute son attitude, y compris dans ce qu'elle peut avoir de bienveillant et d'éclairé »<sup>357</sup>.

---

<sup>351</sup> Voir Lucie Bernier, « Fin de siècle et exotisme : le récit de voyage en Extrême-Orient », dans *Revue de littérature comparée*, n° 297, 1/2001, p. 43-65.

<sup>352</sup> Lettre du Baron Boislecomte au MAE, Belgrade, 1<sup>er</sup> juin 1834. AMAE, *op. cit.*

<sup>353</sup> Ksenia Smolović, « Les récits serbes et français de la bataille de Kosovo : du mythe aux enjeux politiques européens », dans Isabelle Davion et Beatrice Heuser, *Les batailles et leurs mythes*, Paris, Belin, début 2020 (à paraître).

<sup>354</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales... op. cit.*, p. 13.

<sup>355</sup> Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 158.

<sup>356</sup> Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire... op. cit.*, p. 183.

<sup>357</sup> *Ibid.*, p. 188.

Les sources distinguent en effet les sociétés balkaniques des sociétés occidentales. Ainsi, un rapport envoyé en 1826 au quai d'Orsay se réfère-t-il directement à la « civilisation » occidentale : « La Turquie fût-elle encore plus à plaindre elle ne saurait en accuser que le sort des armes, et soit dit en passant, l'état de décadence où elle est restée plongée pendant que le reste de l'Europe s'élevait au-dessus d'elle par la civilisation »<sup>358</sup>. Bien sûr, la France est du côté du monde civilisé. En 1834, Boisilecomte est du même avis et place la Serbie parmi les nations qui n'ont pas encore connu la civilisation :

Un fond de violence, quelquefois même de férocité dans les mœurs, l'amour du pillage, l'abus des liqueurs fortes, la paresse sont des vices qui nuisent aux qualités qui distinguent les nations dont la civilisation n'a pas tempéré la roideur du caractère et amorti l'énergie, et les Serviens ne sont pas exempts de ces vices.<sup>359</sup>

Tandis que la violence, les liqueurs et la paresse sont des traits qui contribuent à figer les images du Serbe et des populations balkaniques en général, ces dernières sont opposées au monde occidental. Les considérations de Boisilecomte sur la cour du prince serbe le mènent ensuite à observer que l'on « ne voit pas encore pénétrer en Servie les recherches de notre luxe moderne »<sup>360</sup>, avant évoquer « nos états civilisés »<sup>361</sup>. Ce rapprochement entre luxe et modernité laisse transparaître la conception du diplomate de la civilisation.

Pourtant, dans cette opposition entre Balkans et Occident, les sources établissent d'autres distinctions. Charles Pertusier, qui écrit un ouvrage sur la Bosnie publié en 1822, établit par exemple une hiérarchie au sein des Balkans : « Les Serviens annoncent une civilisation moins retardée que celle des Bosniaques ; du moins ils ont une langue écrite »<sup>362</sup>. Un rapport du ministère des Affaires étrangères décrit quatre ans plus tard décrit le tempérament serbe et établit aussi une hiérarchie interne à la région qui profite aux Serbes<sup>363</sup>. Dans ces discours, les Serbes semblent donc avoir l'ascendant et ces citations sont représentatives d'une tendance française à la mise en avant de la population serbe par rapport aux pays voisins. Cette hiérarchie n'apparaît pas dans les œuvres littéraires, romanesques ou poétiques évoquées précédemment :

---

<sup>358</sup> « De la Servie avant et après le traité de Bucarest en 1812. », lettre envoyée au MAE, octobre 1826. AMAE, Mémoires et documents Turquie, Carton 32 (P/14951).

<sup>359</sup> Lettre du baron Boisilecomte au MAE, 3 juin 1834. AMAE, *op. cit.*

<sup>360</sup> *Ibid.*

<sup>361</sup> *Ibid.*

<sup>362</sup> Charles Pertusier, *La Bosnie... op. cit.*, p. 337.

<sup>363</sup> « Notes sur la Servie », lettre envoyée au MAE le 24 mars 1826. AMAE, *op. cit.*

ces dernières, sous l'influence du courant romantique, préfèrent se focaliser sur des considérations plus exotiques pour régaler les imaginaires collectifs.

Alors qu'un imaginaire et une curiosité se développent en France autour des Serbes qui réclament leur indépendance, la circulation de plus en plus fréquente des images donne naissance à différents stéréotypes.



### III. Construction des images stéréotypées

La multiplication des discours sur la Serbie, leur dimension collective, leur durée dans le temps et leur réduction simplificatrice donnent naissance à des images rigides et catégorisantes du Serbe. Ces images révèlent des ambivalences dans la perception de l'Autre mais aussi un rôle de projection pour les Français. L'émergence de ces stéréotypes n'est pas compréhensible si elle ne prend pas en compte les enjeux politiques et sociaux de leur apparition. Que révèlent-ils des Français et de leur position dans la question d'Orient ? La sphère politique réagit-elle aussi promptement que l'opinion publique face aux événements balkaniques ?

#### A. Construction des stéréotypes comme premier mode de connaissance

##### 1. Méconnaissance de la Serbie en France et absence de savoirs académiques

La supercherie de Mérimée avait révélé que le public, Goethe mis à part, n'était pas en mesure de réaliser qu'il ne lisait pas de l'authentique poésie serbe. Cet épisode nous informe que les Français du début du XIX<sup>e</sup> siècle perçoivent comme crédibles des images pourtant en partie inventées. Dans le même ordre d'idées, le ministre plénipotentiaire Boislecomte évoque en 1834 la méconnaissance des Français pour la Serbie : « Le pays dont j'ai aujourd'hui à entretenir Votre Excellence est si peu connu que je crois devoir commencer par rappeler les principales circonstances qui l'ont amené à l'état d'indépendance où il se trouve parvenu »<sup>364</sup>. Il débute ainsi une série de lettres qui décrivent la Serbie au moment où il la visite, avec le désir de combler un manque de connaissances : au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Français ont donc encore une très mauvaise connaissance de la Serbie.

Un autre exemple est celui d'un article de Conrad Malte-Brun datant de 1813, publié dans le volume 17 des *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*. Il y présente un ouvrage paru en Russie en 1810 et intitulé *Voyage en Valachie, Moldavie et Servie* et en publie les passages les plus significatifs. Notamment, ceux qui concernent la Serbie : « La partie la plus intéressante de son voyage, c'est celle qui concerne la Servie ; c'est aussi celle dont nous allons faire connoître [sic] la substance »<sup>365</sup>. L'auteur, M. Bantisch-Kamensky, est chargé d'apporter au clergé serbe des huiles saintes :

---

<sup>364</sup> Lettre du Baron Boislecomte au MAE. Belgrade, 1<sup>er</sup> juin 1834. AMAE, *op. cit.*

<sup>365</sup> Conrad Malte-Brun, « Lettres d'un voyageur russe sur la Serbie », *op. cit.*, p. 307-308.

Je leur fus présenté en qualité de major russe, apportant, comme présent de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, les huiles saintes destinées aux églises serviennes. Ce fut alors mon tour de saluer chacun de ces pères de la patrie par une inclination, et, sur leur question : *Dobro doschli, gospodin major* ? [sic] c'est-à-dire le voyage a-t-il été heureux, seigneur major ? de répondre à chacun : *Chwala Bogu* ! [sic] c'est-à-dire, gloire à Dieu ! ou Dieu soit loué ! exclamation que chacun d'eux répéta gravement.<sup>366</sup>

Or, « dobro došli » signifie « bienvenue » et la traduction de l'auteur est approximative (« le voyage a-t-il été heureux »). La publication d'une telle approximation dans une revue scientifique nous renseigne sur les lacunes linguistiques concernant la langue serbo-croate. Sur le terrain, même les ambassadeurs à Constantinople regrettent un manque d'informations à propos de ce qu'il se passe en Serbie<sup>367</sup>. Ainsi, même les milieux privilégiés que sont la diplomatie et la presse spécialisée (ici une revue de géographie) expriment la méconnaissance française ambiante à propos de la Serbie. L'absence d'institution académique diffusant des savoirs sur la Serbie explique et/ou accompagne ces lacunes qui donnent aux discours stéréotypés davantage de force.

Dans ce contexte, il faut questionner l'apport cognitif des discours qui circulent sur la Serbie. Sophie Linon-Chipon évoque la « recherche d'une adéquation, la plus juste qui soit » entre ce que les acteurs voient sur place et les discours qu'ils produisent<sup>368</sup>. Ce désir de transmettre une expérience vécue est observable pour la Serbie, avec des acteurs de terrain qui envoient des rapports et des informations en France, ou des voyageurs qui publient leurs impressions de voyage. Ces images permettent de mettre en lumière la construction d'un stéréotype national, dans la mesure où les Français ont la volonté de caractériser la population serbe dans ce qu'elle a de spécifique, comparée notamment à ses voisins. Les dimensions simplificatrices, leur durée dans le temps, leur dimension sociale et collective ainsi que l'expression de jugements transforment ces images en stéréotypes. D'après Robert Frank, la force de ces représentations figées « consiste à puiser, dans le passé, des morceaux épars de vérité qu'ils fondent en une

---

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 318-319.

<sup>367</sup> Lettre du baron Boislecomte au MAE, 5 juin 1834. AMAE, *op. cit.* « M. Davidovitch [...] m'a dit que le Prince très satisfait de ma visite verrait avec plaisir que MM. les ambassadeurs ou secrétaires d'ambassade qui se rendraient à Constantinople lui en fassent une semblable en passant par Belgrade. Je me suis chargé avec plaisir, Monsieur le Comte, de porter cette idée à la connaissance de V.E. pensant qu'elle offrirait un moyen très naturel de procurer à l'ambassade de S.M. près de la Porte des renseignements dont elle a plusieurs fois eut sujet de regretter la privation. »

<sup>368</sup> Sophie Linon-Chipon, *Gallia orientalis. Voyages aux Indes orientales (1529-1722). Poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 14.

image supposée exprimer toute la vérité d'un peuple »<sup>369</sup>. Le philosophe et philologue Heinz Wismann souligne quant à lui que « les stéréotypes résultent, avant de servir d'autres intérêts, d'un authentique désir de connaissance »<sup>370</sup> : il faut prendre en considération cette dimension cognitive, dans un contexte où les Français ont de faibles connaissances sur la population serbe. La méconnaissance de la Serbie et la rareté de représentations en circulation avant le XIX<sup>e</sup> siècle permettent aux stéréotypes de s'installer comme premier vecteur de connaissance de la population serbe.

## 2. Influence des romantiques dans la construction des images

Avec l'hellénisme, les romantiques se sont emparés de la cause grecque et René Canat établit des rapports intimes entre romantisme et hellénisme : « Le romantisme n'a pas rencontré fortuitement l'hellénisme et ne l'a pas subi par nécessité, mais il n'a cessé de le rechercher et de le favoriser »<sup>371</sup>. Alors que le monde intellectuel se tourne vers ses racines humanistes, il cherche à établir des correspondances entre l'émancipation de la Grèce et ses racines antiques<sup>372</sup>. Au-delà de cette essence liée à la cause grecque, les romantiques s'intéressent plus largement aux peuples méconnus<sup>373</sup> et un parallèle se dessine entre le courant philhellène et la façon dont les Français s'emparent de la cause des Serbes :

L'état jugé déplorable des descendants de cette hellénité, supplantée par une domination perçue comme anachronique, éveille l'intérêt pour les populations slaves de la Turquie européenne, dont l'émancipation semble se dérouler dans la foulée des guerres napoléoniennes et rejoint l'éveil des peuples et des nationalités de l'Europe<sup>374</sup>.

Lorsque Claude Fauriel professe un cours sur les poésies grecque et serbe à la Sorbonne, il souligne « la commune destinée de [ces] deux peuples<sup>375</sup>. Lamartine évoque quant à lui « l'histoire de ce peuple [qui] devrait se chanter et non s'écrire »<sup>376</sup>, soulignant l'importance des chants dans la culture serbe. Dans un ouvrage de Berton de 1822, on peut également lire

---

<sup>369</sup> Robert Frank, « Qu'est-ce qu'un stéréotype ? » dans Jean-Noël Jeannenay (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai... op. cit.*, p. 19.

<sup>370</sup> Heinz Wismann, « Un regard philosophique », *Ibid.*, p. 27.

<sup>371</sup> René Canat, *L'hellénisme des romantiques. La Grèce retrouvée*, Paris, Didier, 1951, p. 9.

<sup>372</sup> Boško Bojović, « La réception de la poésie populaire serbe en France dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 53-64.

<sup>373</sup> Mihailo Pavlović, *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie... op. cit.*, p. 10.

<sup>374</sup> Boško Bojović, « La réception de la poésie populaire serbe en France dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*

<sup>375</sup> Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel... op. cit.*, p. 426.

<sup>376</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient, op. cit.*, p. 778.

que « les vieux compagnons d'armes [...] de Czerni-George », héros national serbe, sont « tous Grecs de religion ou d'origine »<sup>377</sup> : alors que la guerre d'indépendance grecque a commencé, les romantiques ne sont pas les seuls à rapprocher les Serbes des Grecs et d'autres auteurs comparent les histoires et les religions de ces deux populations. Ici, l'auteur définit en effet Grecs et Serbes par leur religion : du point de vue français, les orthodoxes forment un groupe homogène, de « religion grecque ». Si cette définition ne traduit pas de mise à distance, comme c'est le cas dans la description des musulmans, elle reflète une conception simplifiée des populations balkaniques. Dans les faits, la volonté de s'extraire de l'Empire ottoman rapprochent les populations grecque et serbe. Les mécontentements populaires, le poids des impôts ainsi que l'influence des Lumières ont des conséquences sur les mouvements des Grecs et des Serbes vers l'indépendance et le courant romantique peut établir des parallèles. La figure du « klephte », par exemple, est l'équivalent grec du haiduck serbe et contribue à la construction d'images véhiculées auprès des Français. Les chants ou poèmes, qui sont le biais de transmission orale d'une culture et d'une identité pour les Grecs et les Serbes, deviennent aussi une source d'intérêt pour les romantiques.

Ainsi, « la découverte de ce patrimoine populaire et le vif intérêt qu'il rencontre chez Goethe, les frères Grimm, Haxthausen, apporte une ressource d'inspiration inespérée pour le courant romantique. Chateaubriand et Hugo ont connu les chants néo-grecs, alors que Lamartine et Mérimée ont connu aussi les chants serbes »<sup>378</sup>. Mérimée<sup>379</sup>, Fauriel<sup>380</sup> et Lamartine sont rattachés au mouvement romantique et ont du poids dans la diffusion de représentations de la Serbie, notamment parce qu'ils font partie des rares auteurs littéraires à l'évoquer à cette époque. Ainsi les exigences de ce courant littéraire ont-elles eu des conséquences sur la création d'images de la Serbie, marquant par exemple de couleur locale les poésies de Mérimée<sup>381</sup> qui profite du goût généralisé pour l'exotisme<sup>382</sup>.

---

<sup>377</sup> Jean-Michel Berton, *Les Turcs dans la balance politique de l'Europe... op. cit.*, p. 91.

<sup>378</sup> Boško Bojović, « La réception de la poésie populaire serbe en France dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*

<sup>379</sup> Si on peut distinguer plusieurs influences auxquelles se rattache Mérimée, il écrit en 1833 « Vers l'an de grâce 1827 j'étais romantique ». Voir Prosper Mérimée, *La double méprise*, suivie de *La Guzla ou choix de poésies illyriques*, *op. cit.*, p. 131.

<sup>380</sup> Voir Élena Mochonkina, *Claude Fauriel, un philologue romantique (1772-1844)*, thèse réalisée sous la direction de Michel Zink, Université Paris-Sorbonne, 2005.

<sup>381</sup> Pavle Sekeruš, *Image des Slaves du Sud dans la culture française (1830-1848)*, *op. cit.*, p. 85.

<sup>382</sup> Georges Roger, *Prosper Mérimée et la Corse*, Alger, Baconnier, 1945, p. 37.

## B. Portrait stéréotypé des Serbes au service de leur insurrection

### 1. Description des populations balkaniques

Les écrits qui évoquent la Serbie au début du XIX<sup>e</sup> siècle dressent un portrait stéréotypé de ses habitants : plusieurs traits se retrouvent répétés collectivement, durablement et établissent une vision simplifiée de la population. En 1826, un rapport adressé au ministère des Affaires étrangères français, diffuse ainsi des images stéréotypées du Serbe : « Il est religieux, simple dans ses mœurs ; et quoique grossier et ignorant, on ne peut lui reprocher toutes les mauvaises qualités des Moldaves et des Valaques, ses voisins abrutis »<sup>383</sup>. Cette phrase est représentative d'un discours qui se développe au début du XIX<sup>e</sup> siècle dans le but de caractériser des populations qui se retrouvent au cœur de l'actualité européenne avec la question d'Orient. En effet, le regard européen se dirige vers les Balkans et l'on cherche à définir le caractère de ces populations mal connues. Antoine-Laurent Castellan, par exemple, explique vouloir exposer ce qu'il y a de curieux dans l'histoire, les mœurs et les costumes des Turcs et « ce qu'il est indispensable de savoir d'un pays sur lequel on a débité tant de fables »<sup>384</sup>, exprimant un désir de renouvellement.

Différents ouvrages publiés avant 1840 en France illustrent tout d'abord une volonté de décrire les populations slaves de manière générale. Belsazar Hacquet, par exemple, naît en France puis fait des études de médecine à Vienne. Il devient médecin et entreprend des voyages d'exploration dans l'Empire austro-hongrois et dans les Balkans, jusqu'à Constantinople. Son ouvrage sur l'Illyrie (*L'Illyrie et la Dalmatie, ou Mœurs, usages et coutumes de leurs habitants et de ceux des contrées voisines*) est publié en allemand et traduit en français. Il y propose un portrait stéréotypé des populations slaves :

Le caractère des Slaves, en général, est une intrépidité singulière. [...] Le Slave est frugal, plein de générosité, et il exerce l'hospitalité avec un plaisir extrême. Il est, comme la plupart des asiatiques, d'une malpropreté excessive, quoiqu'il aime passionnément les bains. La cause de cette saleté vient de ce que les Slaves habitent des maisons trop étroites. Souvent, plus d'une famille couche dans la même hutte, ou dans la même chambre, et au milieu des ordures.<sup>385</sup>

---

<sup>383</sup> « Notes sur la Servie », lettre envoyée au MAE le 24 mars 1826. AMAE, *op. cit.*

<sup>384</sup> Antoine-Laurent Castellan, *Mœurs, usages, costumes des Ottomans, et abrégé de leur histoire, avec des éclaircissements tirés d'ouvrages orientaux et communiqués par M. Langlès*, Paris, Nepveu, 1812, T. 1, p. 7-8.

<sup>385</sup> Belsazar Hacquet, *L'Illyrie et la Dalmatie... op. cit.*, T. 1, p. VIII-IX.

Hacquet est médecin, il est protégé par la cour de Vienne qui finance ses voyages et a donc une certaine légitimité scientifique à observer et à qualifier le caractère des Slaves. Non seulement ces éléments sont des représentations figées, mais ils tentent de caractériser un groupe mal défini. Ces traits peuvent par ailleurs refléter une vision politisée depuis Vienne, d'où Hacquet publie son ouvrage.

Citons également l'introduction du traducteur français Jean-Baptiste Breton, qui traduit l'ouvrage d'Hacquet depuis l'allemand :

Nous ne dissimulerons pas les obligations que nous avons à l'ouvrage allemand du docteur Hacquet ; mais nous nous sommes efforcés d'accommoder au goût des lecteurs français un texte un peu aride, et qui pêche un peu par un plan méthodique à l'excès. Nous y avons ajouté diverses particularités curieuses, extraites de l'excellent ouvrage de M. Fortis, et du *Voyage pittoresque* de Cassas, où malheureusement un style emphatique gâte trop souvent d'excellentes observations.<sup>386</sup>

Ainsi, ce dernier a adapté la traduction à son lectorat français. Il y fait notamment référence à l'ouvrage de l'abbé Fortis, *Viaggio in Dalmazia*, publié à Venise en 1774. Cet ouvrage, mentionné plus haut, est pourvu de caractéristiques littéraires avec, par exemple, l'utilisation romanesque de la figure du haiduck. Le fait que J.-B. Breton utilise Fortis comme source pour adapter sa traduction traduit la frontière trouble entre science et littérature pour la traduction d'un ouvrage écrit par un médecin. Cette ambiguïté nous éclaire sur la construction de discours stéréotypés, qui ne craint pas de s'éloigner de l'observation du terrain pour s'enrichir de références plus exotiques afin de plaire aux lecteurs.

Les Slaves ne sont pas le seul groupe à être dépeint par les observateurs occidentaux. Ces derniers s'appliquent aussi à décrire les « Orientaux », dans des discours longuement étudiés par Edward Saïd<sup>387</sup>. Citons l'exemple d'un ouvrage qui retrace l'histoire de l'Empire ottoman : « C'est le propre des Orientaux : amis du repos et de la mollesse, ils ne peuvent sortir de cet état sans violence. On trouve chez eux tous les extrêmes : ils sont tour à tour courageux et lâches, entreprenants et paresseux, mous et endurcis, voluptueux et sanguinaires »<sup>388</sup>. Là aussi,

---

<sup>386</sup> *Ibid.*, introduction du traducteur Jean-Baptiste Breton, p. IV.

<sup>387</sup> Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, op. cit.

<sup>388</sup> E. Palla, *Histoire abrégée de l'empire ottoman, depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, Raymond, 1825, p. XXV.

la description stéréotypée véhicule des images figées auprès du public français. Les Serbes, eux, sont tour à tour associés aux populations slave et orientale.

Au-delà de ces discours sur des groupes de populations, qui tendent à introduire des hiérarchies entre ceux qui émettent les images et ceux qui sont représentés, les sources décrivent aussi différents groupes nationaux. En 1822, l'avocat Berton écrit que « les mœurs des Turcs, leur vrai caractère, l'influence de ce caractère sur leur destinée politique, ont échappé, jusqu'ici, à la légèreté des observateurs vulgaires »<sup>389</sup>. Il s'exprime ainsi dans l'introduction d'un ouvrage sur la place de la Turquie dans la situation européenne. Charles Pertusier, officier puis ambassadeur à Constantinople, écrit la même année dans un ouvrage consacré à la Bosnie que le Bosniaque « accorde une place d'honneur dans ses affections à ses armes qu'il ne quitte guère que pendant son sommeil »<sup>390</sup> et qu'il est « hospitalier, quelle que soit sa croyance [religieuse] »<sup>391</sup>. Ces différentes citations illustrent le mouvement engagé dans la description des populations balkaniques au début du XIX<sup>e</sup> siècle et le déplacement du regard occidental qui se prend d'intérêt pour le sud-est de l'Europe. Les Serbes ne sont pas laissés de côté dans cette entreprise, et le premier point que l'on peut relever est leur assimilation par les sources à un peuple guerrier.

## 2. Portrait d'un peuple guerrier, vindicatif et courageux

Les discours cristallisent des traits qui font apparaître un type de représentations de la population serbe. Le premier trait de caractère serbe que l'on retrouve est la dimension guerrière du peuple, qui apparaît toujours armé. Dans un rapport sur la Serbie envoyé au ministère des Affaires étrangères en 1826, la population serbe est traitée comme les autres populations de l'Empire, « mais sans doute avec plus de ménagements, à cause du caractère énergique et belliqueux de cette nation, puisqu'il semble certain que les Serviens ont toujours continué de porter des armes »<sup>392</sup>. Mérimée évoque un an plus tard le *hanzar*, « grand couteau que les

---

<sup>389</sup> Jean-Michel Berton, *Les Turcs dans la balance politique de l'Europe... op. cit.*, p. 1.

<sup>390</sup> Charles Pertusier, *La Bosnie... op. cit.*, p. 91.

<sup>391</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>392</sup> Rapport « Sur la Servie », envoyé au MAE le 24 mars 1826. AMAE, *op. cit.*

Morlaques<sup>393</sup> ont toujours à leur ceinture »<sup>394</sup> et Lamartine confirme en 1835 que « le peuple [serbe] est toujours debout et armé »<sup>395</sup>, décrivant « une jeune mère qui allaitait des jumeaux et dont le troisième enfant jouait à terre à ses pieds avec le yatagan<sup>396</sup> de son père »<sup>397</sup>. Dans les ouvrages historiques, politiques et géographiques publiés entre 1804 et 1840, on relève une centaine d'occurrences des mots dérivés du mot « arme » dans les passages consacrés à la Serbie. Ces armes servent aux Serbes non seulement à se défendre mais aussi à se venger.

Le thème de la vengeance, en effet, est aussi récurrent lorsque les Français font mention des Serbes, notamment dans la description de la bataille de Kosovo polje en 1389 : « Milo, serviteur zélé de Lazare, compta ses jours pour rien, s'il pouvait parvenir à venger son maître. Il eut l'audace d'attaquer Amurath au milieu même de ses troupes victorieuses, et le perça d'un coup de lance »<sup>398</sup>. La tradition attribuée à Miloš Obilić le meurtre du sultan ottoman, sacrifiant sa vie pour prouver au prince Lazar sa fidélité. Les Français recourent aussi au thème de la vengeance pour expliquer l'insurrection de 1804 : « Elle fut l'effet de la vengeance des Serviens contre la race des janissaires, dont la domination féroce les avait accoutumés à de pareilles exécutions »<sup>399</sup>. Point de vue que l'on retrouve sous la plume du diplomate Boislecomte à propos de l'insurrection de 1815<sup>400</sup>. Le processus de vengeance sert aussi de moteur interne à un grand nombre de poèmes de Prosper Mérimée, dont *Le cheval de Thomas II*, *L'aubépine de Veliko*, *Chant de mort*, *Les braves heiduques*, etc.

Cet esprit vindicatif est associé au courage, autre trait souvent évoqué dans la description des Serbes par les Français. Le ministre plénipotentiaire Boislecomte décrit par exemple en 1834 les forces de la population serbe :

---

<sup>393</sup> Terme qui désigne parfois les habitants de la Dalmatie et qui a parfois un sens plus large, englobant les différents Slaves du Sud. Yovanovitch estime que Fortis a une conception de ce mot qui englobe la Serbie, et Mérimée s'inspire de Fortis. Yovanovitch : « Quoi qu'en disent certains écrivains, sous ce nom [Morlaques] Fortis entendait le peuple serbo-croate en général, et non pas exclusivement la tribu dalmate désignée aujourd'hui par ce nom. Il déclare expressément que « le pays habité par les Morlaques s'étend plus loin vers la Grèce, l'Allemagne et la Hongrie » : c'est-à-dire qu'il comprend la Bosnie, la Serbie et la Macédoine ». Voyslav Yovanovitch, *"La Guzla" de Prosper Mérimée... op. cit.*, p. 30.

<sup>394</sup> Prosper Mérimée, *La double méprise* suivie de *La Guzla... op. cit.*, p. 182.

<sup>395</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient, op. cit.*, p. 791.

<sup>396</sup> Sabre turc à la lame très tranchante.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 773.

<sup>398</sup> J. R. Durdent, *Beautés de l'histoire de Turquie, comprenant les faits les plus remarquables de l'histoire musulmane, depuis Mahomet, les califs, ses successeurs et les souverains de l'empire ottoman, jusqu'à nos jours*, Paris, Eymery, 1818, p. 394.

<sup>399</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient, op. cit.*, p. 782.

<sup>400</sup> Lettre du Baron Boislecomte, ministre plénipotentiaire en mission, au MAE. Belgrade, 1<sup>er</sup> juin 1834. AMAE, Mémoires et documents Turquie 50 MD, carton 76 (P/7040).



Les forces militaires de la Servie n'ont guère consisté jusqu'à présent que dans le courage de ses habitants. Le courage a suppléé à tout, et l'on a vu les armées chargées d'armes et de richesses que conduisaient les Pachas d'Albanie, de Bosnie et de Bulgarie venir se briser contre la résistance de quelques paysans dont un grand nombre n'avaient, pour combattre, que leurs instrumens [sic] d'agriculture.<sup>401</sup>

Si les propos de Boisilecomte font probablement référence aux premiers succès des insurrections serbes malgré leur manque de moyens, ils sont sans nul doute exagérés. Ainsi différentes images figées s'imposent-elles peu à peu pour constituer un portrait stéréotypé du Serbe. Le baron Félix de Beaujour, qui a effectué une inspection militaire en 1817 par ordre du gouvernement, précise dans une publication de 1829 qu'« à la guerre ils sont aussi braves que les Turks [sic] : ils sont même plus susceptibles d'exaltation, et aucune troupe d'est plus aisément *enlevée* ni plus propre à la charge. On pourrait faire [des Serbes] d'excellents soldats »<sup>402</sup>. Dans ce cas, la stéréotypisation ne cache pas son objectif : Beaujour est envoyé par le gouvernement et livre un pronostic précis, qui pourrait répondre à des attentes stratégiques.

Guerrier, vindicatif et courageux : les sources du début du siècle dessinent un portrait résolument laudatif du Serbe. La figure de Karadjordje, en particulier, est utilisée par les Français pour décrire l'héroïsme serbe.

### 3. Karadjordje comme symbole de l'héroïsme des Serbes

Dans les sources françaises, un discours se développe sur l'héroïsme serbe. En 1816, un ouvrage intitulé *Beautés de l'histoire de Turquie, comprenant les faits les plus remarquables de l'histoire musulmane, depuis Mahomet, les califs, ses successeurs et les souverains de l'empire ottoman, jusqu'à nos jours* (et donc au point de vue acquis à l'Empire), décrit cet héroïsme serbe : « Quoi qu'il en soit, les efforts des Serviens pour redevenir indépendans [sic], leur mériteront toujours une portion d'estime de la part de ceux qui apprécient l'héroïsme, indépendamment du plus ou moins de succès qu'il obtient »<sup>403</sup>. Cet héroïsme mythique rattaché aux Serbes est représenté par le portrait de Karadjordje que l'on retrouve dans de nombreux textes et rapports. Différentes orthographes sont utilisées pour le désigner : « Kara George », « Czerny Georges », « Czerni Georges », « Czerni George » ou encore « Cara-Yorghy », qui

---

<sup>401</sup> Lettre du Baron Boisilecomte, op. cit., 4 juin 1834.

<sup>402</sup> Félix de Beaujour, *Le voyage militaire dans l'Europe ottomane... op. cit.*, p. 441.

<sup>403</sup> J. R. Durdent, *Beautés de l'histoire de Turquie... op. cit.*, p. 393.

sont vraisemblablement des adaptations phonétiques pour « Crni Djordje » ou « Georges le Noir » en français, surnom de Georges Petrović qui prit la tête de l'insurrection serbe à partir de 1804. Ce dernier se positionne dans la lignée des différents héros mentionnés par les sources pour évoquer le passé serbe et justifier sa construction nationale. Celui-ci ne craint pas de se rebeller contre les Ottomans et Lamartine met en avant son « audace », son « talent », affirmant que « le danger ne marchande jamais avec le courage »<sup>404</sup>. Différents textes retracent la façon dont il entraîne le peuple avec lui, effrayant les Ottomans, « intimidés surtout d'une audace qu'ils n'auraient pas soupçonnée »<sup>405</sup>.

Dans le tome 17 des *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, paru en 1812, une gravure représentant Karadjordje est publiée. Ce dernier est présenté dans la légende comme le « chef des Serviens », il a le regard sévère et ses lèvres serrées semblent vouloir refléter sa détermination. Son physique est exotique pour un public français. Le teint paraît hâlé et la coiffure est très éloignée des habitudes occidentales. Pourtant, l'historiographie actuelle présente un tout autre portrait de Karadjordje, ayant retenu le tableau de Vladimir Borovikovski, portraitiste qui domine l'art russe du début du XIX<sup>e</sup> siècle.



**GEORGE PETROWICZ.**

*Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, T. 17, 1812, p. 306.



Portrait de Karadjordje par Vladimir Borovikovski, 1816. Musée national de Belgrade. On le trouve par exemple dans Dušan Bataković, *Histoire du peuple serbe*, op. cit., p. 143.

<sup>404</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, op. cit., p. 779.

<sup>405</sup> Alphonse Royer, *Aventures de voyage... op. cit.*, T. 1, p. 102-103.

Si ces deux portraits n'ont été réalisés qu'à quatre ans d'écart, ils sont pourtant très différents. La comparaison met en avant la façon dont le périodique français, en 1812, a souhaité insister sur une représentation exotique du héros serbe, de façon à satisfaire un désir de couleur locale porté par le romantisme. L'image stéréotypée nourrit le désir français de connaître ce qu'il se passe dans les Balkans, sans omettre d'utiliser une fascination qu'elle peut exercer sur les lecteurs. Un ouvrage publié en 1825 note d'ailleurs que Karadjordje « était parvenu, par le seul ascendant de son caractère, à la dignité d'hospodar de Servie »<sup>406</sup>. Lamartine, lui, précise que « son père était un simple paysan laboureur et pasteur »<sup>407</sup>. Ainsi, Karadjordje est aussi représentatif de la dite « simplicité des mœurs » serbes, autre stéréotype que l'on retrouve dans les sources<sup>408</sup>. Ces propos traduisent l'arrogance occidentale.

Un réseau sémantique s'organise donc pour décrire le serbe qui apparaît belliqueux, vindicatif, courageux et héroïque. Ces descriptions laudatives sont liées à l'empathie avec les insurrections serbes. Car, si le Serbe décrit au début du XIX<sup>e</sup> siècle paraît toujours violent, cette violence se trouve justifiée par son besoin d'indépendance. Le caractère dichotomique de Karadjordje, à la fois admiré pour son courage et condamné pour sa cruauté<sup>409</sup>, symbolise ce que l'on trouve dans les discours français : la violence des Serbes accompagne la mise en avant de leurs efforts pour s'extraire de l'Empire ottoman.

#### 4. La violence des Ottomans

À l'inverse, la violence, stéréotypée, elle aussi, des Ottomans n'est pas justifiée et constitue un élément à charge. Ainsi, le comte de Salaberry évoque une « nation [...] cruelle »<sup>410</sup>, l'écrivain et voyageur Pouqueville précise que les Ottomans sont des « barbares »<sup>411</sup> et l'historien et essayiste Jean de Sismondi rapporte « l'état de misère, d'oppression et de dégradation morale sous lequel gémissent »<sup>412</sup> les habitants de l'Empire. Ces stéréotypes sur les Ottomans,

---

<sup>406</sup> E. Palla, *Histoire abrégée de l'empire ottoman... op. cit.*, p. 331.

<sup>407</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient, op. cit.*, p. 779.

<sup>408</sup> Voir par exemple rapport « De la Servie avant et après le traité de Bucarest en 1812 » envoyé au MAE en octobre 1826. AMAE, Mémoires et documents Turquie, carton 32 (P/14951).

<sup>409</sup> Plusieurs auteurs se montrent scandalisés par sa cruauté. On peut lire, par exemple : « S'il faut en croire quelques notices qui ont paru à son sujet, la perfidie des Turcs aurait vengé sur lui, très tard, des crimes affreux dont il se souilla dans sa jeunesse. Il avait, dit-on, tué de sa propre main son père et son frère », J. R. Durand, *Beautés de l'histoire de Turquie... op. cit.*, p. 404.

<sup>410</sup> Charles-Marie Salaberry, *Histoire de l'empire ottoman... op. cit.*, T. 1, p. 4.

<sup>411</sup> François Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce... op. cit.*, T. 3, p. 33.

<sup>412</sup> J.-C.-L. de Sismondi, *Conséquences que l'on peut désirer ou craindre pour la civilisation de la guerre des Russes dans le Levant*, Paris, Sédillot, 1829, p. 13.

induits de la prise de partie pour les Serbes et de la situation politique européenne, fonctionnent également comme un outil cognitif auprès du public français.

Dans le compte rendu de Malte-Brun de l'ouvrage russe *La Servie. Esquisse historique, géographique et statistique*, le géographe explique par exemple que « l'auteur rapporte des traits horribles relatifs aux exactions que se permirent les deys ou officiers de janissaires, après s'être rendus maîtres du pays en 1801 »<sup>413</sup> :

Un dey demande 15 bourses à un Servien, nommé Millovanow, en le menaçant de lui faire trancher la tête. Celui-ci a recours à son frère, riche cultivateur, nommé Sima. En vain Sima fait des représentations ; le dey insiste ; Sima retourne chez lui, vend tous ses troupeaux, et en apporte le prix qui ne s'élevait qu'à 10 bourses. Le dey les prend avec un air de colère, lui dit qu'il méritoit de perdre la vie, et fait ensuite amener l'autre frère dont sur-le-champ un des janissaires trancha la tête.<sup>414</sup>

L'auteur de l'ouvrage est russe et véhicule donc le point de vue d'un Empire qui se veut protecteur de la population serbe. En publiant le compte rendu dans un périodique, Malte-Brun lui donne un écho auprès des Français. Ce récit, de même que les références générales à la violence ottomane, cherchent donc à informer le lectorat français d'injustices commises envers les Serbes et à les convaincre de soutenir leurs insurrections, dans le sillage de l'hellénisme qui pèse dans l'imaginaire des Européens<sup>415</sup>, et diffuse des représentations péjoratives des Ottomans.

Lorsqu'elle écrit sur le récit de voyage en Extrême Orient, Lucie Bernier précise qu'il « est perçu de manière positive quand il devient un auxiliaire dans la recherche d'un idéal sublimé ; on assiste dès lors à une uniformisation, une polarisation. *A contrario*, il est perçu négativement lorsque l'Occident cherche à concrétiser son refoulement et se livre à un réductionnisme abstrait et desséchant »<sup>416</sup>. C'est cette même ambivalence que l'on retrouve dans les portraits mis dos à dos des Serbes et des Ottomans. Elle souligne aussi que « le stéréotype rend également plus facile l'adoption d'un certain comportement et justifie le traitement qu'inflige le Nous à l'Autre »<sup>417</sup> et il faut donc interroger la position française servie par ces représentations.

---

<sup>413</sup> Conrad Malte-Brun, « Lettres d'un voyageur russe sur la Serbie », *op. cit.*, p. 395.

<sup>414</sup> *Ibid.*

<sup>415</sup> Le Comité philhellène siège à Paris, il est présidé par Chateaubriand.

<sup>416</sup> Lucie Bernier, « Fin de siècle et exotisme : le récit de voyage en Extrême-Orient », *op. cit.*, p. 57.

<sup>417</sup> *Ibid.*, p. 68.

## C. Des stéréotypes qui nous renseignent sur les Français qui les produisent

### 1. La position de la France dans la question d'Orient

Face à l'affaiblissement de l'Empire ottoman au XVIII<sup>e</sup> siècle, les puissances européennes hésitent. Cet affaiblissement est accentué par le tournant industriel pris par les pays d'Europe occidentale. Ces derniers sont alors partagés entre le maintien de l'Empire qui conserverait l'équilibre européen et son démantèlement, au moment où son système ne semble plus viable. En 1823, à Vérone, les grandes puissances européennes décident de ne pas intervenir auprès des Ottomans, après de violentes répressions des insurrections. Mais la prise de parti de l'opinion pour la population grecque ainsi que les massacres effectués par les Ottomans les mènent finalement à intervenir et, en 1827, avec le traité de Londres, elles contribuent à la création d'un État grec autonome. L'Empire ottoman ne peut pas s'y opposer et la Grèce devient finalement indépendante en 1832. Après avoir favorisé ses relations avec l'Empire ottoman à des vues notamment commerciales, la France prend donc parti pour les populations chrétiennes des Balkans : pour la Grèce, mais aussi, au sein de la société, pour la Serbie. Au Proche-Orient, aussi, la France soutient l'indépendantisme égyptien. Thiers s'exprime alors pour protéger l'Égypte, et s'oppose aux Anglais qui craignent pour l'équilibre européen.

Pourtant, Louis-Philippe souhaite l'Entente cordiale, et au moment où les troupes égyptiennes l'emportent face aux Ottomans en 1839, il fait donc le choix de renvoyer Thiers. Guizot est anglophile et l'Angleterre pousse l'Europe à une action militaire contre Méhémet Ali<sup>418</sup>.

### 2. Le discours français sur le « joug » ottoman

Les discours stéréotypés et l'utilisation d'un champ lexical approprié nous renseignent sur les Français qui les produisent. Ainsi l'utilisation de l'expression « joug ottoman » est-elle significative et fonctionne avec les stéréotypes péjoratifs appliqués aux Ottomans. Les différents types de sources utilisent ces termes. Le ministre plénipotentiaire Boislecomte écrit par exemple que « Milosch<sup>419</sup> jugea [fin 1814] qu'il n'y avait pas moyen de supporter plus longtemps le joug turc »<sup>420</sup>. Dans son cours en Sorbonne, Claude Fauriel explique que « [Les

---

<sup>418</sup> Jérôme Louis, *La question d'Orient sous Louis-Philippe*, Paris, SPM, 2015, p. 12.

<sup>419</sup> Miloš Obrenović est, avec Karadjordje, un des chefs des révoltes serbes contre les Ottomans. Les deux s'opposent rapidement et donnent naissance à la rivalité entre deux les Obrenović et les Karadjordjević. En 1815 il prend la tête de la deuxième révolte serbe et il est proclamé prince régnant de Serbie en 1817.

<sup>420</sup> Lettre du Baron Boislecomte au MAE, 1<sup>er</sup> juin 1834. AMAE, *op. cit.*

peuplades serbes] ont essayé parfois de se soustraire du joug ottoman. La plus mémorable de ces tentatives est l'insurrection serbienne de 1804 à 1812 [...] »<sup>421</sup>. Pouqueville, lui, mentionne les « mouvements séditieux dans la Serbie, province impatiente du joug des Turcs »<sup>422</sup>.

Cette notion de joug a été reprise par les historiographies des pays balkaniques et mérite d'être discutée : elle correspond à un jugement simplifié des nationalistes<sup>423</sup>. En dehors des phases de conquêtes qui ont été très difficiles pour les populations, les Ottomans ont eu intérêt à établir l'ordre et une certaine prospérité dans les Balkans<sup>424</sup>. Plus précisément, Ayşe Ozil donne l'exemple des Grecs de l'Empire et montre que certains chrétiens orthodoxes n'ont pas migré vers le nouvel État grec après son indépendance et que la religion n'a pas toujours été liée à un statut de second ordre<sup>425</sup>. Ce « joug » consiste surtout en un antagonisme culturel, qui s'alourdit lorsque l'Empire rencontre des difficultés<sup>426</sup>. Malgré ces difficultés, il ne peut être contesté que les Balkans se sont ottomanisés<sup>427</sup>. Citons par exemple Malte-Brun qui évoque les femmes serbes habillées de pantalons à la turque à Belgrade<sup>428</sup>. La résidence de la princesse Ljubica, épouse de Miloš Obrenović, que l'on peut visiter aujourd'hui à Belgrade, illustre aussi cette façon de vivre. L'architecture mélange styles serbe et ottoman et une partie du mobilier suggère une vie orientale, avec divans, hammam et pièce réservée aux femmes. Les Serbes de l'Empire ont continué à jouir d'une certaine liberté au niveau de l'administration locale et de la religion<sup>429</sup>. L'utilisation de l'expression « joug ottoman » par les discours français ainsi que les stéréotypes laudatifs utilisés pour décrire les Serbes nous informent donc sur la position de la France dans la question d'Orient.

\*\*\*

Ainsi, les discours en circulation dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle mettent en place des représentations figées et stéréotypées de la population serbe. Il faut insister sur les traits

---

<sup>421</sup> Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel... op. cit.*, p. 421-422.

<sup>422</sup> François Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce... op. cit.*, T. 3, p. 129.

<sup>423</sup> Voir Sylvie Gangloff (dir.), *La perception de l'héritage ottoman dans les Balkans : actes des journées d'études sur l'héritage ottoman dans les Balkans*, IFEA, Istanbul, 16-17 juin 2000, Paris, L'Harmattan, 2005.

<sup>424</sup> Giles Veinstein, « Les provinces balkaniques (1606-1776) », dans Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman, op. cit.*, p. 296.

<sup>425</sup> Ayşe Ozil, *Orthodox Christians in the Late Ottoman Empire. A Study of Communal Relations in Anatolia*, New York, Routledge, 2013, p. 12.

<sup>426</sup> *Ibid.*

<sup>427</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>428</sup> Conrad Malte-Brun, « Lettres d'un voyageur russe sur la Serbie », *op. cit.*, p. 313.

<sup>429</sup> Ernest Weibel, *Histoire et géopolitique des Balkans de 1800 à nos jours*, Paris, Ellipses, p. 74.

laudatifs qui se dégagent de ces images. Alors que Midhat Šamić conclut son travail sur les voyageurs français en Bosnie (fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup>) en écrivant que « l'image de la Bosnie dans les écrits de nos voyageurs n'est pas flatteuse ; parfois, elle devient même noire »<sup>430</sup>, un intérêt pour la Serbie apparaît dans l'opinion publique française. Les visions de la population de la région sont donc différenciées dès cette époque. Les insurrections serbes font écho à l'histoire du peuple révolutionnaire français à sa nouvelle conception de la nation, elles donnent naissance à une curiosité politique, mais aussi littéraire, historique, géographique et militaire auprès des Français. Si les ouvrages qui évoquent la Serbie concernent encore pour leur grande majorité l'Empire ottoman, ils constituent tout de même autant de traces pour reconstituer les discours en circulation. Avec l'influence romantique, l'imaginaire poético-romanesque se mêle à la curiosité politique et contribue à façonner des représentations qui nourrissent un désir de connaissances qui émerge peu à peu. La défense des intérêts serbes n'atteint pas la force du courant philhellène, mais impulse des prises de position plus ou moins affirmées, dont Lamartine est représentatif.

Puis, 1840 représente une nouvelle étape dans la perception de la Serbie en France, avec la création de la chaire de langue et littérature slave au Collège de France<sup>431</sup>. Cette chaire provoque la circulation de nouveaux savoirs en France, dont il faut mesurer les conséquences sur les représentations de la Serbie. Cette date charnière correspond par ailleurs aussi au changement de position de la France dans la question d'Orient, avec la politique de Guizot marquée par le rapprochement avec la position britannique.

---

<sup>430</sup> Midhat Šamić, *Les voyageurs français en Bosnie... op. cit.*, p. 263.

<sup>431</sup> Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger... op. cit.*, p. 325.

## Chapitre 2

# Du développement des études slaves à Paris à la troisième crise d'Orient : les enjeux politiques français autour de la Serbie (1840-1877)

Alors que la Serbie est une principauté autonome depuis 1830, les tensions liées à la question d'Orient continuent d'agiter l'Europe dans la seconde moitié du siècle et de nouvelles insurrections dans les Balkans se propagent à partir des révoltes bosniaques de 1875. En France, les régimes politiques se succèdent depuis 1830 et cette instabilité nous incite à interroger la place de la Serbie dans un contexte d'effervescence politique et au-delà de ces régimes<sup>432</sup>. Les années 1870 constituent un nouveau tournant, avec l'intervention de Joseph Reinach comme médiateur de la III<sup>e</sup> République et la crise qui réanime la question d'Orient et envahit les paysages politique et médiatique avec de nouvelles questions et représentations. Au Collège de France, le développement des études slaves<sup>433</sup> en 1840 marque une rupture : elle fait évoluer les représentations d'un espace qui n'a pas encore sa place dans le monde académique français<sup>434</sup>. Antoine Marès souligne la charge idéologique de la slavistique, liée au contexte politique<sup>435</sup>, et Anne Madelain élargit cette remarque au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>436</sup>. Ainsi faut-il caractériser et comprendre les dimensions politiques liées à l'arrivée des études slaves à Paris et questionner

---

<sup>432</sup> Il ne s'agit pas de travailler les relations politiques entre la France et la Serbie, déjà travaillées par l'historiographie serbe. Voir notamment Milorad Ekmečić, *Stvaranje Jugoslavije 1790-1918* [La création de la Yougoslavie 1790-1918], Belgrade, Prosveta, 1989 ; Čedomir Popov, *Francuska i Srbija 1871-1878* [La France et la Serbie 1871-1878], Belgrade, Srpska akademija nauka i umetnosti, 1974. Voir aussi quelques éléments de l'introduction de Ljiljana Aleksić-Pejković, *Odnosi Srbije sa Francuskom i Engleskom 1903-1914* [Les relations de la Serbie avec la France et l'Angleterre 1903-1914], Belgrade, Istorijski institut, 1965.

<sup>433</sup> Pour une histoire de la slavistique, voir Jacques Veyrenc, « Histoire de la slavistique française », dans *Beiträge zur Geschichte der Slawistik in nichtslawischen Ländern* [Contribution à l'histoire de la slavistique dans les pays non slaves], Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1985, p. 245-303.

<sup>434</sup> Aleksandra Kolaković évoque cette rupture qui institutionnalise le développement des études slaves. Voir « Interesovanje francuskih intelektualaca za kulturu slovenskih naroda krajem 19. i početkom 20. veka » [L'intérêt des intellectuels français pour la culture des peuples slaves à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle], article tiré du projet *Istorija političkih ideja i institucija na Balkanu u 19. i 20. veku* [Histoire des idées politiques et des institutions dans les Balkans aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles], Belgrade, Institut des études balkaniques, 2011, p. 1 [en ligne].

<sup>435</sup> Antoine Marès, « André Mazon, un slaviste au XX<sup>e</sup> siècle : profil politique d'un savant », dans *Revue des études slaves André Mazon et les études slaves*, tome 82, fascicule 1, 2011, p. 70.

<sup>436</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans... op. cit.*, p. 60.



la place de la Serbie dans ces enjeux jusqu'à la veille de son indépendance. De plus, l'introduction des études slaves permet la construction de nouvelles images qui jouent auprès de l'opinion publique lorsque les tensions s'accroissent dans les Balkans. Il importe donc de caractériser ces images mais aussi de considérer l'importance de la construction d'un champ de connaissances dans la diffusion de représentations, importance mise en avant par Charlotte Krauss dans l'étude des représentations de la Russie<sup>437</sup>. Ainsi, les images de la Serbie et leurs médiateurs se présentent comme une nouvelle façon d'aborder la construction républicaine française. Si Michel Espagne évoque l'importance du contexte européen, indispensable à la compréhension de la prise de conscience culturelle et scientifique française au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>438</sup>, l'étude des représentations de la Serbie nous révèle aussi certaines facettes de l'histoire française.

---

<sup>437</sup> Charlotte Krauss, *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX<sup>e</sup> siècle (1812-1917). D'une image de l'autre à un univers imaginaire*, Amsterdam, Rodopi, 2007, p. 9.

<sup>438</sup> Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger... op. cit.*, p. 7-8.

## I. La place de la Serbie dans le développement des études slaves à Paris (1840-1873)

Le domaine de l'enseignement est révélateur des évolutions de la société. Alors que les romantiques ont initié un intérêt pour les Serbes dans la société française du début du XIX<sup>e</sup> siècle, ces derniers se font progressivement une place dans les études slaves qui se développent en France. Il faut notamment repérer les premiers cours sur la Serbie au Collège de France et retracer le rôle de Louis Leger dans l'enseignement du serbe à la Sorbonne puis à l'École des langues orientales vivantes en tant que premier médiateur académique entre la France et la Serbie. Les enjeux politiques qui sous-tendent l'introduction de la Serbie dans les grands établissements universitaires parisiens ne doivent pas être négligés, pas plus que l'influence du contexte européen. Il faut aussi sonder les conséquences de ces enseignements dans la perception de la Serbie, les croiser avec le contexte politique et voir notamment si la succession des régimes politiques influence les publications d'ouvrages scientifiques.

### A. La création de la chaire de langue et littérature slave au Collège de France

#### 1. Le développement des langues slaves à Paris<sup>439</sup>

1840 constitue un tournant dans l'évolution de la perception française de la Serbie. Aleksandra Kolaković et Anne Madelain estiment que le début du développement des études slaves françaises date de cette époque, avec l'institution d'une chaire au Collège de France<sup>440</sup>. Tomáš Chrobák ajoute que le projet est initié par Léon Faucher, directeur du *Courrier français*. Son père avait épousé une cousine de la femme de Mickiewicz, et Léon Faucher manifestait une grande admiration pour le poète. Il voulait lui assurer une situation à Paris plus importante que celle de professeur de littérature latine qu'il occupait à Lausanne<sup>441</sup>. Le 20 avril 1840, un projet est présenté à la Chambre des députés, la Chambre basse du Parlement dont la Chambre des

---

<sup>439</sup> C'est vers 1830 que, progressivement, l'enseignement des langues vivantes est introduit en France dans le cursus des collèges. Voir Michel Espagne, Françoise Lagier, Michael Werner, *Philologiques II. Le maître de langues. Les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1991, p. 8.

<sup>440</sup> Aleksandra Kolaković, *U službi otadžbine. Saradnja francuskih i srpskih intelektualaca 1894-1914* [Au service de la patrie. La coopération entre les intellectuels français et serbes 1896-1914], Belgrade, Institut za političke studije, 2016, p. 49 et Anne Madelain, *Une expérience française... op. cit.*, p. 60.

<sup>441</sup> Tomáš Chrobák, *Pour la patrie, pour les Slaves. Les slavisants français et leur rôle dans la vie publique (1863-1920)*, thèse réalisée sous la direction de Bernard Michel et de de Lud'a Klusáková, Université Paris I et Faculté des Lettres de l'Université Charles de Prague, 2008, p. 13.

Pairs est la Chambre haute. Depuis 1834, la *Gazette nationale*, ou *Moniteur officiel*, retranscrit les débats, et le mardi 21 avril 1840 le *Moniteur* publie le compte rendu de la séance du lundi 20 avril à la Chambre des députés, sous la présidence de M. Sauzet. On peut y lire dans le sommaire :

Monsieur le ministre de l'Instruction publique a présenté aujourd'hui à la chambre des députés un projet de loi portant demande de crédits additionnels au budget de 1841 :

Pour la création d'une chaire de langue et de littérature slave au Collège de France ;

Pour la création d'une Faculté de médecine et d'une faculté des sciences dans la ville de Rennes.<sup>442</sup>

Ce jour-là a lieu l'exposé des motifs par le ministre de l'Instruction publique, Victor Cousin. Il commence par souligner que les nouveaux enseignements au Collège de France sont créés à la condition que « la science d'institution nouvelle fût d'un intérêt national, et même européen »<sup>443</sup>. Il explique qu'une chaire de langue et littérature slave répondrait à ces critères puisque « près de 70 millions d'hommes parlent les différents dialectes de cette langue. C'est près d'un tiers de la population européenne »<sup>444</sup>. Après cet argument quantitatif<sup>445</sup>, il met en avant l'importance politique et l'intérêt scientifique d'un tel projet. D'après lui, la paix doit encourager la France à s'intéresser à des peuples dont l'avenir est inconnu et qui « ne peuvent rester étrangers à nos destinées »<sup>446</sup>. L'intérêt scientifique réside dans l'étude philologique de cette langue qui a des liens avec les langues européennes et asiatiques. Il conclut finalement son argumentaire en affirmant qu'« il suffit de cet aperçu pour faire apprécier l'utilité d'un enseignement spécial, profondément philologique et littéraire, qui initierait un auditoire français à la connaissance de ces richesses ignorées »<sup>447</sup>. Le singulier du nom de cette chaire est à souligner. D'après le ministre, il existe une « langue slave » qui doit être au cœur des

---

<sup>442</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 21 avril 1840, BNF, Microfilm D-71 197, 1840/03-04, p. 747.

<sup>443</sup> *Ibid.*

<sup>444</sup> *Ibid.*

<sup>445</sup> S'il inclut l'ensemble de la population parlant le russe, son estimation semble faible ; dans le cas inverse, il semble exagéré. René Girault recense les populations à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : voir René Girault, *Diplomatie européenne. Nations et impérialismes 1871-1914*, Paris, Armand Colin, 1997, T. 1, p. 96 et 120. Pour ordre d'idée, on estime aujourd'hui qu'environ 400 millions de personnes parlent une langue slave dans le monde. Louis Leger, en 1885, estime lui aussi à 72 millions le nombre de Slaves en Europe en 1840 (Louis Leger, *Le monde slave au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Léopold Cerf, 1885, p. 17). Il fait référence aux chiffres donnés par Eichhoff : Frédéric Gustave Eichhoff, *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves, Russes, Serbes, Bohèmes, Polonais et Lettons : considérées dans leur origine indienne, leurs anciens monuments et leur état présent*, Paris et Genève, A. Cherbuliez et Même Maison, 1839.

<sup>446</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 21 avril 1840, *op. cit.*, p. 747.

<sup>447</sup> *Ibid.*

enseignements de la nouvelle chaire, avec ses « nombreux dialectes ». Ce singulier, souvent ignoré ou transformé en pluriel par les historiens<sup>448</sup>, est un signe frappant du manque de connaissances françaises sur le monde slave au moment où on discute la création d'une chaire qui doit y être consacrée. Le singulier peut s'expliquer par le fait qu'il n'y a pas encore d'État slave en dehors de la Russie, mais la chaire de « langue et de littérature slave » est aussi un indicateur de l'état lacunaire de la science dans le domaine.

Cousin propose en fin de séance un projet de loi, qui comprend la création d'une chaire de langue et de littérature slave avec un crédit de 5 000 francs, la création d'une Faculté de médecine dans la ville de Rennes avec un crédit de 58 200 francs ainsi que la création d'une Faculté de sciences dans cette même ville avec un crédit de 25 000 francs. Ce projet est ensuite discuté à la Chambre à la séance du jeudi 18 juin 1840. Ce jour-là, le ministre commence par préciser que la discussion de l'article concernant la création de la Faculté de médecine à Rennes est ajournée à l'année suivante. Ensuite, la discussion s'ouvre sur l'article à propos de la création d'une chaire de langue et de littérature slave. Le député Pierre-René Auguis, siégeant dans l'opposition libérale, prend la parole pour s'opposer au projet. Il commence par dénoncer l'incohérence du projet de loi, qui propose côte à côte une chaire de langue et littérature slave à Paris et une Faculté de sciences à Rennes. Puis, il s'adresse au ministre Cousin pour lui demander « si, dans l'état présent des connaissances linguistiques, il est bien convenable [de fonder] au Collège de France une chaire établie pour enseigner la langue slave »<sup>449</sup>. Plusieurs arguments viennent appuyer sa position. Celui, tout d'abord, selon lequel la langue slave n'est pas une langue littéraire et qu'aucun des pays cités dans l'exposé des motifs « ne possède des monumens [sic], soit littéraires, soit historiques, assez importants [sic], surtout sous le rapport de la pensée et du style, pour qu'une chaire soit fondée dans un établissement de la spécialité du Collège de France »<sup>450</sup>. Il affirme ensuite que c'est à l'École des langues orientales que le slave doit être enseigné, en tant que langue vivante mais non littéraire. D'après lui, les monuments littéraires que l'on trouve dans les pays slaves sont en langue latine et ne méritent pas l'attention de la France qui les connaît déjà. Les arguments contre ce projet de loi relèvent donc d'une vision réductrice des pays slaves. Auguis ajoute que si le Collège de France veut

---

<sup>448</sup> Citons par exemple Michel Espagne qui évoque « la chaire de langue et littérature slaves » (Espagne Michel, *Le paradigme de l'étranger... op. cit.*, p. 325). Pourtant, en 1932, André Mazon estime déjà que ce singulier indique que les Français ont encore beaucoup à apprendre. Voir André Mazon, « Le Collège de France et les Études slaves », dans *Le Livre jubilaire composé à l'occasion du Quatrième centenaire du Collège de France*, Paris, Presses universitaires de France, 1932, p. 409.

<sup>449</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 19 juin 1840, BNF, Microfilm D-71 199, 1840/06, p. 1487.

<sup>450</sup> *Ibid.*

enseigner des dialectes non littéraires, il devrait aussi songer à la création « d'une chaire de limousin, de gascon, de rouergat, d'auvergnat, de languedocien et de provençal »<sup>451</sup>. Aux rires de la Chambre, le député répond que les dialectes français ont, eux aussi, leurs chants et leurs particularités, que son exemple n'est pas ridicule et qu'il faudrait commencer « par être nationaux ». Il termine son discours en mentionnant celui « pour qui la demande a été faite », sans pour autant donner son nom. Il fait référence à Mickiewicz, estime que la nation française n'a pas à donner une chaire à un étranger et que cette manœuvre cache une volonté d'enseigner le polonais.

Les rires de l'assemblée, et l'ironie de Cousin qui souhaite répondre au « respectable M. Auguis »<sup>452</sup>, semblent indiquer que les arguments du député n'ont pas été entendus. Le ministre de l'Instruction publique réplique en soulignant les erreurs d'Auguis et affirmant l'existence de monuments littéraires des pays slaves<sup>453</sup>. L'assemblée lui marque des signes d'assentiment (« Très bien ! Très bien ! ») et le député du Var Alphonse Denis insiste à son tour sur ces monuments littéraires<sup>454</sup> sous les marques d'approbation de la Chambre. Finalement, et malgré les arguments d'Auguis, la chambre adopte le projet de loi<sup>455</sup>.

Après l'adoption du projet par la Chambre des députés, le *Moniteur officiel* publie, le mercredi 24 juin 1840, la séance du 22 juin 1840 à la Chambre des Pairs. Lors de cette séance, un nouvel exposé des motifs est présenté pour la création des deux nouveaux crédits. Ici, la chaire est évoquée avec un singulier dans le sommaire<sup>456</sup> mais avec un pluriel dans le discours : « les crédits nécessaires pour deux créations nouvelles dont l'utilité est reconnue, l'établissement d'une Faculté des sciences dans la ville de Rennes, et d'une chaire de langue et de littérature slaves »<sup>457</sup>. Malgré ce pluriel, l'orateur fait mention de « la langue slave » et de ses « différens [sic] dialectes »<sup>458</sup>. Ces détails laissent une fois de plus transparaître la confusion qui règne auprès des acteurs responsables de la mise en place d'une chaire au Collège de France.

---

<sup>451</sup> *Ibid.*

<sup>452</sup> *Ibid.*, p. 1488.

<sup>453</sup> Il évoque, sans donner de détails, « chants populaires les plus naïfs jusqu'aux développements les plus raffinés de l'art » et invite Auguis à aller consulter « un ouvrage publié récemment par un de nos compatriotes sur la langue et la littérature des Slaves », faisant référence à l'ouvrage du philologue Frédéric Gustave Eichhoff publié un an plus tôt : Frédéric Gustave Eichhoff, *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves...* *op. cit.*

<sup>454</sup> Avec, là encore, une « authenticité douteuse ». Voir Louis Leger, *Le monde slave au XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>455</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 19 juin 1840, *op. cit.*, p. 1488.

<sup>456</sup> *Ibid.*, 23 juin 1840, *op. cit.*, p. 1519.

<sup>457</sup> *Ibid.*, 24 juin 1840, *op. cit.*, p. 1541.

<sup>458</sup> *Ibid.*

Ici, l'exposé des motifs est bref et met en avant la participation que représenterait ce nouvel enseignement à un « grand mouvement philologique et littéraire »<sup>459</sup>.

Le 7 juillet 1840, la Chambre des Pairs discute une nouvelle fois de ce projet et le baron de Gérando présente un rapport à l'assemblée. Il prononce un long discours, dans lequel il encourage à dépasser la dimension financière du vote du crédit pour en considérer les avantages scientifiques. Linguiste, philosophe, et considéré comme le fondateur de l'anthropologie française<sup>460</sup>, Gérando replace la création de cette chaire dans la perspective plus large d'une émulation qui mènerait le Collège de France à devenir un « établissement unique en Europe »<sup>461</sup>. Pour cela, il souhaite « que les grandes littératures, émules et diverses [...] reçoivent en France la même hospitalité ; que chacune d'elles ait sa chaire propre, parallèlement aux autres, que toutes ensemble ajoutent au Collège de France une nouvelle branche d'enseignement parfaitement lié ainsi dans ses divisions »<sup>462</sup>. Ici, les langues slaves doivent donc contribuer, par l'originalité de leur étude, à faire rayonner le système scientifique français ; mais aucun contenu précis n'est vraiment présenté. Au moment où Louis Leger est arrivé au Collège de France en 1885, il a d'ailleurs noté : « En somme, personne, parmi ceux qui attaquaient ou défendaient le nouvel enseignement, n'avait une idée bien nette ni de son domaine, ni des services qu'il était appelé à rendre »<sup>463</sup>. Ces différents arguments ont emporté l'adhésion de l'auditoire et la Chambre des Pairs adopte finalement le projet de loi à la séance du 9 juillet 1840<sup>464</sup>. L'idée de faire rayonner la science française a donc convaincu rapidement les Pairs. Le 15 juillet 1840, un décret entérine la création d'une chaire de langue et littérature slave au Collège de France. C'est, d'après Michel Espagne, la première tentative des Français de séparer les littératures étrangères en aires culturelles distinctes<sup>465</sup>.

---

<sup>459</sup> *Ibid.*

<sup>460</sup> Voir Jean-Luc Chappey, *La Société des observateurs de l'homme, 1799-1804 : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002 et Jean Copans et Jean Jamin, *Aux origines de l'anthropologie française*, Paris, Jean-Michel Place, 1994.

<sup>461</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 8 juillet 1840, BNF, Microfilm D-71 200, 1840/07-09, p. 1637.

<sup>462</sup> *Ibid.*

<sup>463</sup> Louis Leger, *Le Monde slave au XIX<sup>e</sup> siècle, leçon d'ouverture du cours de langues et littératures d'origine slave professé au Collège de France*, Paris, Librairie Léopold Cerf, 1885, p. 13.

<sup>464</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 10 juillet 1840, *op. cit.*, p. 1655.

<sup>465</sup> Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger... op. cit.*, p. 325.

## 2. La place du serbe

À la Chambre des députés, le 20 avril 1840, la langue serbe tient une place non négligeable dans le discours de Victor Cousin. D'après lui, « l'enseignement de la langue slave devrait en comprendre au moins les cinq dialectes principaux ; l'esclavon primitif ou langue sacrée, le russe, le polonais, le bohémien, le serbe »<sup>466</sup>. S'il estime que le russe et le polonais sont les dialectes les plus parlés de la langue slave, il affirme que « le plus riche et le plus pur de tous les dialectes slaves est le serbe, qui est parlé dans la Serbie, la Dalmatie, une partie de la Bohême et de la Croatie, par une population de 4 millions<sup>467</sup> d'hommes »<sup>468</sup>. Au-delà de cette conception incorrecte d'une langue slave qui comprendrait différents dialectes<sup>469</sup>, soulignons cette mise en avant du serbe par rapport aux autres « dialectes ». La notion de pureté doit être rapprochée de celle de nation : mentionner la pureté du serbe revient à faire référence à son potentiel national<sup>470</sup>. Cela rappelle l'engagement des romantiques pour les intérêts serbes, mentionné précédemment. Le ministre ajoute que la « langue nationale serbe » s'est éteinte en 1389, au moment de la victoire ottomane sur les Serbes :

Ce qui ne périt pas alors du dialecte serbe se réfugia dans les montagnes, où se formèrent, des regrets de la patrie perdue et de la haine de ses oppresseurs, des chants populaires comparables, selon des critiques compétents [sic], à ce que nous offre de plus beau en ce genre la Grèce moderne<sup>471</sup>

L'utilisation de la bataille de Kosovo polje sert à souligner l'ancienneté de la langue serbe et à établir une continuité historique légitimante. Cette référence, ainsi que la mise en place d'une « configuration entre langue et nation »<sup>472</sup>, sont exploitées par les romantiques depuis le début du siècle. L'emploi alterné des mots « langue nationale » et « dialecte » renvoie une nouvelle fois au caractère national du « dialecte » parlé par les Serbes, au moment où le nationalisme règne en Europe<sup>473</sup>. On retrouve également le parallèle avec la Grèce, introduit par les

---

<sup>466</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 21 avril 1840, *op. cit.*, p. 747.

<sup>467</sup> D'après les chiffres avancés par René Girault pour la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette approximation semble plutôt cohérente. Voir René Girault, *Diplomatie européenne. Nations et impérialismes 1871-1914*, *op. cit.*, p. 120.

<sup>468</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 21 avril 1840, *op. cit.*, p. 747.

<sup>469</sup> Voir Francis Conte, *Les Slaves : aux origines des civilisations d'Europe centrale et orientale, VI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 109-131. Ou Nicolaas van Wijk, *Les langues slaves. De l'unité à la pluralité*, Gravenhage, Mouton & Co, 1956.

<sup>470</sup> Voir Jean-Louis Chiss, « Les linguistes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'identité nationale et la question de la langue », dans *Langages*, vol. 182, n° 2, 2011, p. 41-53. Voir aussi liens entre nation et langue ou nationalisme linguistique dans Éric Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1992, p. 189-241.

<sup>471</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 21 avril 1840, *op. cit.*, p. 747.

<sup>472</sup> Jean-Louis Chiss, « Les linguistes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'identité nationale et la question de la langue », *op. cit.*, p. 43.

<sup>473</sup> Voir Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La découverte, 2002.

romantiques au début du siècle. Le baron de Gérando, lui aussi, fait plusieurs références à la langue serbe dans son discours à la Chambre des Pairs. Il évoque le « génie poétique » des chants populaires serbes et « la littérature serbe [qui] conserve dans ses chants lyriques les souvenirs nationaux »<sup>474</sup>. À noter que Cousin et Gerando tirent vraisemblablement leurs idées de l'ouvrage de Frédéric Gustave Eichhoff, intitulé *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves* et publié un an plus tôt<sup>475</sup>.

À partir de 1840, deux cours sont assurés chaque semaine au Collège de France<sup>476</sup> :

Période	Premier cours	Second cours
1840-1844	Mardi 13h45	Vendredi 13h45
1845-1848	Mardi 12h30	Samedi 9h
1848-1849	Mardi 10h30	Samedi 9h
1849-1852	Lundi 12h	Samedi 9h
1853	Mardi 11h	Samedi 9h
1854-1857	Lundi 11h	Samedi 9h
1857-1861	Lundi 11h	Mercredi 11h
1862-1872	Lundi 12h30	Mercredi 12h30
1873-1874	Lundi 9h30	Mercredi 9h30

Jusqu'en 1874, trois personnalités occupent cette chaire. Adam Mickiewicz<sup>477</sup> y enseigne jusqu'en 1844, suivi de Cyprien Robert<sup>478</sup> de 1845 à 1857 et d'Alexandre Chodzko à partir de

<sup>474</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 8 juillet 1840, *op. cit.*, p. 1637.

<sup>475</sup> Eichhoff évoque notamment les conséquences de la bataille de Kosovo polje sur les chants serbes (« à leur dernière catastrophe, à la sanglante défaite de Kosovo, leur génie noblement enthousiaste, heureux mélange d'énergie et de souplesse, s'est fait jour à travers les ravages et les horreurs de la tyrannie turque, et a fui au sommet des montagnes, pour y chanter l'hymne de la liberté ») et utilise des expressions telles que « souvenirs historiques » ou « génie poétique ». Voir Frédéric Gustave Eichhoff, *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves... op. cit.*, p. 268 et 259.

<sup>476</sup> Archives en ligne Salamandre [consultées en avril 2017] 4 AFF 178-238 ; ACDF, 16 CDF 300 et 16 CDF 71.

<sup>477</sup> Adam Mickiewicz (1798-1855) est un poète et écrivain, chef de file du courant romantique polonais. Il arrive à Paris en 1832 et s'adresse aux Polonais depuis la France pour exalter leur liberté dans une ambiance de religiosité. Il est nommé au Collège de France en 1840, avant de tomber dans un mysticisme qui n'a sans doute pas été étranger à son éviction. A écrit notamment *Ballades et romance* (1822), *Les Aïeux* (1823, 1832 et 1861), *Livre de la Nation et du pèlerinage polonais* (1832).

<sup>478</sup> Cyprien Robert (1807-vers 1865) est un linguiste français spécialiste du monde slave. Il passe plusieurs années dans les Balkans et publie de nombreux articles dans la *Revue des Deux Mondes*. Il fonde la Société slave (Société de l'émancipation des peuples slaves de Paris) en 1848. A écrit notamment *Les Slaves de Turquie* (1844), *Les deux panslavismes, situation actuelle des peuples slaves vis-à-vis de la Russie* (1847), *Le Monde slave, son passé, son état présent et son avenir* (1852).



1857<sup>479</sup>. D'après les discours tenus pendant les débats parlementaires, le serbe doit, théoriquement, tenir une place importante dans les cours de cette chaire de langue et littérature slave. Pourtant, dans les titres des cours que l'on peut lire sur les affiches du Collège de France, l'étude de la langue et de la littérature serbes reste minoritaire. En effet, sur cinquante affiches publiées entre 1840 et 1874<sup>480</sup>, quatre titres seulement font référence à la Serbie ou à l'Illyrie. En 1845-1846, Cyprien Robert donne un cours intitulé « La littérature des Illyriens comparée avec celle des autres peuples slaves »<sup>481</sup>. Entre le second semestre de 1849 et le premier semestre de 1854, Cyprien Robert présente cinq années consécutives une explication des « Fragments des classiques illyriens », « comparés aux classiques des autres littératures slaves »<sup>482</sup> à partir de 1853. Puis, Alexandre Chodzko explique « les extraits des meilleures productions des auteurs polonais, russes, serbes et tchèques »<sup>483</sup> pendant l'année 1859-1860, et consacre un cours de l'année 1862-1863 à l'« explication du texte serbe du poème de Marko-Kralévitch<sup>484</sup> »<sup>485</sup>.

Mickiewicz connaît le russe, le polonais et le tchèque, et Czartoryski<sup>486</sup> affirme à Cousin qu'il pourra sans difficulté « [approfondir] facilement la littérature serbo-illyrienne, dont il s'est déjà occupé »<sup>487</sup>. Les titres des cours nous apprennent cependant qu'il ne l'a pas approchée de trop près. Comme le signalent ces affiches, c'est Cyprien Robert qui introduit le domaine serbe dans les cours de la chaire de langue et littérature slave, avec une étude centrée sur les Slaves du Sud. Louis Leger le désigne plus tard comme « l'intrépide et sagace explorateur des Slaves de

---

<sup>479</sup> Alexandre Chodzko (1804-1891) est un poète et écrivain polonais, orientaliste passionné par les folklores. Il mène une carrière diplomatique pour l'Empire russe avant de s'installer en France où il se fait naturaliser français. Après son recrutement au Collège de France, il fonde notamment la Société linguistique de Paris. A écrit notamment *Légendes slaves du Moyen Âge* (1859), *La Renaissance littéraire. Contes populaires tchèques* (1867), *De l'état de la littérature en Russie* (1872)

<sup>480</sup> Institution qui prend plusieurs titres sur les affiches selon les régimes : Collège royal de France (Monarchie de Juillet), République française Collège de France (Seconde République), Collège impérial de France (Second Empire). Il y a une ou deux affiches par an, selon les années.

<sup>481</sup> Rapport sur les cours donnés par Robert. ACDF, 16 CDF 366.

<sup>482</sup> Archives en ligne Salamandre [consultées en avril 2017] 4 AFF 192-208.

<sup>483</sup> *Ibid.*, 4 AFF 230 et 235.

<sup>484</sup> Marko Kraljević, ou Prince Marko (son vrai nom est Marko Mrnjavčević), est le roi serbe *de jure* de 1371 à 1395. Il est un des héros les plus importants de la poésie épique serbe, en tant que combattant contre les Turcs. Voir Vladimir Ćorović, *Istorija srpskog naroda* [Histoire du peuple serbe], Belgrade, Glas srpski, 1997. Ou John Fine, *The late medieval Balkans: a critical survey from the late twelfth century to the Ottoman conquest*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1994.

<sup>485</sup> ACDF, 16 CDF 71.

<sup>486</sup> Le prince Czartoryski est exilé en France à partir de 1833. Depuis l'hôtel Lambert il dirige l'aile conservatrice de l'émigration polonaise.

<sup>487</sup> André Mazon, « Une correspondance : Mickiewicz, Victor Cousin, Cyprien Robert », dans *Revue de littérature comparée*, 14<sup>e</sup> année, 1934, p. 559. Cite une lettre de Czartoryski à Victor Cousin. Bibliothèque Victor Cousin, Correspondance, tome X, F<sup>o</sup> 325, n<sup>o</sup> 1445.

Turquie »<sup>488</sup>, et Cyprien Robert présente ses ambitions dans son discours d'ouverture au Collège de France :

Pour mieux rattacher l'histoire et les tendances slaves aux grandes questions qui intéressent la France, et en même temps pour éviter de nous enrôler sous le drapeau historique, soit de la Pologne, soit de la Russie, c'est-à-dire pour mieux rester dans la question slave pure, nous porterons notre principale attention sur les Slaves du midi, qui sont, géographiquement du moins, les plus voisins de la France [...] <sup>489</sup>

Robert affirme ainsi vouloir échapper à la polonophilie et à la russophobie. Il utilise indifféremment les qualificatifs « serbe » et « illyrien » puisqu'il évoque les « Serbes d'Illyrie »<sup>490</sup>, la « nation serbe »<sup>491</sup> ou l'« illyrien »<sup>492</sup> pour faire référence aux Slaves de la péninsule balkanique. D'après lui, ces derniers sont les détenteurs des langue et nation slaves primitives. Il considère que « les Serbes d'Illyrie [sont] vraiment les plus anciens des Slaves »<sup>493</sup> et qu'on trouve le berceau des Slaves dans le midi<sup>494</sup>. Robert exprime même la volonté de développer un enseignement fondé spécifiquement sur la langue :

S'il devient un jour possible d'ajouter à ce cours général un cours pratique et spécial, un cours de grammaire et d'explications philologiques, ce sera l'illyrien, messieurs, qui en formera la base, ce sera l'illyrien dont nous lirons en commun les auteurs classiques. Puisse ce résultat m'être accordé ! Je le regarderai comme mon plus beau triomphe.<sup>495</sup>

Son souhait d'enseigner la langue illyrienne/serbe ne s'est pas réalisé. Les Serbes, à travers l'ensemble plus large des Slaves du Sud, trouvent néanmoins leur place au Collège de France avec ses cours, même si Robert « ne sut guère intéresser le grand public à son

---

<sup>488</sup> Louis Leger, *Le Monde slave au XIX<sup>e</sup> siècle, leçon d'ouverture du cours de langues et littératures d'origine slave professé au Collège de France*, op. cit., p. 5.

<sup>489</sup> Cyprien Robert, *De l'enseignement des langues et des littératures slaves au collège de France par Cyprien Robert*, Paris, extrait de *La Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1846.

<sup>490</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>491</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>492</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>493</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>494</sup> Retracer l'origine des Slaves engage à la prudence et plusieurs théories scientifiques empêchent de valider son discours. D'après Ernest Weibel, les populations slaves qui se sont installées dans les Balkans entre la fin du VI<sup>e</sup> et le début du VII<sup>e</sup> siècle provenaient probablement du Nord des Carpates. Ernest Weibel, *Histoire et géopolitique des Balkans de 1800 à nos jours*, op. cit., p. 61. L'anthropologue Magdalena Maczynska estime que les vestiges des premières populations slaves ont été découverts en actuelle Ukraine. « D'où viennent les slaves ? Quand l'idéologie reconstruit de brillantes généalogies pour les peuples », dans *Courrier international*, 14 mars 2005, consulté en ligne en avril 2017. Voir aussi « Origine et migrations des Slaves », dans Francis Dvornik, *Les Slaves. Histoire et civilisation de l'Antiquité aux débuts de l'époque contemporaine*, Paris, Seuil, 1956, p. 19-49.

<sup>495</sup> Cyprien Robert, *De l'enseignement des langues et des littératures slaves...* op. cit., p. 10.

enseignement »<sup>496</sup>, ses cours étant beaucoup moins suivis que ceux de Mickiewicz. La diffusion de ces connaissances reste à relativiser.

André Mazon estime qu'avec les cours d'Alexandre Chodzko, « les Polonais, les Russes et les Tchèques prennent la place qui leur revient, sans évincer d'ailleurs les Slaves du Sud à qui il est encore fait bonne part »<sup>497</sup>. Les titres de cours cités plus haut illustrent cette tendance. Si les Slaves du Sud n'y apparaissent que deux années, c'est déjà une forme de régularité que l'on peut remarquer (surtout en comparaison à Mickiewicz, dont aucun titre ne les mentionne sur les affiches). À souligner que son explication du poème de Marko Kraljević est le seul cours qui mentionne dans un titre un personnage important pour l'histoire des Slaves du Sud entre 1840 et 1874.

### 3. Les liens de cette chaire avec la politique française

Avant même sa création, la chaire de langue et littérature slave du Collège de France affiche des liens avec la politique. Dans l'exposé des motifs à la Chambre des députés, le 20 avril 1840, Victor Cousin affirme qu'« à ne considérer que l'importance politique de cet idiome, il n'y en a pas dont l'étude nous soit plus utile »<sup>498</sup>. Il ajoute qu'« il importe au plus haut degré de pénétrer le fond homogène de ces peuples dont l'avenir est inconnu, mais qui ne peuvent rester étrangers à nos destinées »<sup>499</sup>. Certaines problématiques de la question d'Orient mènent en effet la France à des contacts avec ce que le ministre appelle la « langue slave ». La France communique avec la Russie, mais pas seulement : en soutenant l'indépendance grecque avec le traité de Londres (1827), elle s'est positionnée en faveur des populations chrétiennes et/ou slaves des Balkans. De plus, en 1840, la France est isolée sur la scène politique européenne<sup>500</sup>, et l'intérêt politique cité à la Chambre peut consister à se rapprocher des populations de l'Est européen concernées par la question d'Orient.

Le 18 juin 1840, le député Auguis se montre farouche détracteur de la chaire. On peut s'interroger sur la potentielle signification politique de cet engagement. Pourtant, ici, la position n'est pas liée au monde slave mais au gouvernement : ce dernier est député depuis 1831 et siège

---

<sup>496</sup> Tomáš Chrobák, *Pour la patrie, pour les Slaves... op. cit.*, p. 31.

<sup>497</sup> André Mazon, « Le Collège de France et les Études slaves », *op. cit.*, p. 410.

<sup>498</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 21 avril 1840, *op. cit.*, p. 749.

<sup>499</sup> *Ibid.*

<sup>500</sup> Jacques Frémeaux, *La question d'Orient*, Paris, Fayard, 2014, p. 92-98.

dans l'opposition. Il intervient régulièrement à la Chambre à propos des questions budgétaires, est connu pour s'opposer avec vigueur aux projets du gouvernement et réclamer des réductions dans les dépenses<sup>501</sup>. Le baron de Gérando, lui, fait référence à des problématiques politiques relatives aux populations slaves dans son discours à la chambre des Pairs :

Ces aperçus géographiques suffisent sans doute pour faire apprécier les avantages politiques que la France peut se promettre dans l'avenir, par la culture des idiomes qui rendront nos communications plus faciles et plus intimes avec des nations aussi nombreuses.<sup>502</sup>

Le linguiste insiste ici sur l'importance de la maîtrise de la langue dans la communication et l'établissement de réseaux. Argument repris par Louis Leger dans un article de 1906, dans lequel il estime qu'à cette époque les Français n'avaient aucun moyen d'étudier et de connaître la Russie puisqu'ils n'en connaissaient pas la langue<sup>503</sup>. Ainsi, dans les années 1860, Strossmayer est agréablement surpris de voir que Leger est « si au courant des choses de son pays » et que ce dernier peut lui parler en serbo-croate<sup>504</sup>. Ces observations sont à comprendre dans un contexte européen particulier, celui de la renaissance culturelle slave qui s'accompagne d'un mouvement de développement des langues slaves<sup>505</sup>. Chez les diplomates, aussi, la maîtrise de la langue est un enjeu important et fait souvent défaut dans les Balkans<sup>506</sup>. La nécessité de recourir à un interprète peut en effet fausser les rapports entre deux représentants. On retrouve avec cette question de la maîtrise de la langue une référence timide à la question d'Orient, qui doit mener les Français à se positionner par rapport à des populations dont ils ne connaissent pas les langues.

La dimension politique du singulier du titre de la chaire, souligné plus haut, est également mentionnée et provoque des discussions. Le 22 mai 1868, Casimir Delamarre, membre de la commission centrale de la Société de géographie de Paris et de la Société des économistes,

---

<sup>501</sup> Adolphe Robert, Edgar Bourlouton et Gaston Cougny (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français... : depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889...*, Paris, Bourlouton, 1889-1891, vol. 1, p. 120.

<sup>502</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 8 juillet 1840, *op. cit.*, p. 1637.

<sup>503</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement, souvenirs d'un vieux professeur », dans *Revue internationale de l'enseignement*, vol. 51, 15 janvier 1906, p. 9.

<sup>504</sup> Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile op. cit.*, p. 37.

<sup>505</sup> Intervention de Daniel Barić « Faire le lien entre langue(s) et nation(s) dans l'empire des Habsbourg : le moment libéral », colloque international *Langues et nations au XIX<sup>e</sup> siècle*, Université de Cergy-Pontoise, 9 juin 2017. Voir aussi Daniel Barić, *Langue allemande, identité croate. Au fondement d'un particularisme culturel*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 11-19.

<sup>506</sup> Christian Windler évoque l'« enjeu symbolique » de l'usage linguistique. Voir Christian Windler, *La diplomatie comme expérience de l'autre. Consuls français au Maghreb (1700-1840)*, *op. cit.*, p. 418.

s'adresse aux ministres et commissaires du gouvernement chargés de la défense du budget, et aux députés du corps législatif. Son texte s'intitule « Un pluriel pour un singulier et le panslavisme est détruit dans son principe ». Il y condamne le singulier du titre « langue et littérature slave » et demande que celui-ci soit modifié en « langues et littératures slaves ». Il dénonce pour cela une « erreur scientifique »<sup>507</sup> et explique la diversité des langues et des populations slaves :

Comme les Germains et les Latins, les Slaves sont divisés en groupes très-différents entre eux, parlant des langues très-dissemblables et non pas des dialectes, comme, dans l'intérêt de ses vues ambitieuses, la Russie s'efforce de l'établir. Bien plus, tous les peuples qui parlent une langue slave ne sont pas de race slave. [...] Il est donc impossible qu'il n'y ait qu'une langue et qu'une littérature slaves ; dans le fait on compte onze langues différentes outre un grand nombre de dialectes dont il n'y a pas lieu de s'occuper ici.

Ces onze langues sont :

La langue liturgique (ancien cyrilien), langue morte ;

La langue polonaise ;

La langue russe ;

Les deux langues ruthènes, dites aussi le petit-russe et le russe-blanc.

La langue serbo-lusitze, parlée autour de Bautzen, dans le royaume de Saxe,

La langue tchèque, parlée en Bohême ;

La langue slovaco-morave, parlée en Moravie et dans le nord de la Hongrie ;

La langue slovène (ou koruthan), parlée dans la Carinthie, etc. ;

La langue serbo-croate, parlée en Serbie, dans la Bosnie et l'Herzégovine, dans le Montenegro, dans la Slavonie, dans la Croatie et en Dalmatie ;

La langue bulgare, parlée en Bulgarie.<sup>508</sup>

---

<sup>507</sup> Casimir Delamarre, « Un pluriel pour un singulier et le panslavisme est détruit dans son principe », Lettre à MM. les ministres et Commissaires du Gouvernement chargés de la défense du Budget, et à MM. les Députés au Corps législatif, Paris, E. Dentu, 1868, p. 7-9. Francis Conte affirme l'existence d'un « slave commun », mais celui-ci date du VI<sup>e</sup> siècle. Ensuite, les différences entre les langues apparaissent. Voir Francis Conte, *Les Slaves...* *op. cit.*, p. 109-131.

<sup>508</sup> Casimir Delamarre, « Un pluriel pour un singulier... », *op. cit.*, p. 7-8

Par « langue liturgique », il entend le slavon d'Église. C'est la plus ancienne langue écrite des Slaves, utilisée par Cyrille et Méthode au IX<sup>e</sup> siècle et qui, après de nombreuses transformations, est restée la langue liturgique des Slaves orthodoxes. Notons ici la justesse de ses conceptions sur la diversité des langues slaves<sup>509</sup>.

Le singulier de la chaire, ajoute-t-il, et la loi française qui l'a instituée, ont créé le panslavisme et ont permis de légitimer les visées russes : « Loin d'être protectrice de l'élément slave, cette chaire a fondé intellectuellement le panslavisme en faisant, par une fausse dénomination, de ces peuples divers un seul peuple imaginaire »<sup>510</sup>. Le singulier signifierait qu'il n'y a qu'une entité slave, que la Russie veut réunir autour d'elle<sup>511</sup>. Il fait référence à l'isolement de la France et à son désir de se rapprocher de la Russie en allant dans le sens de sa politique panslave. Si Casimir Delamarre est membre de la commission centrale de la société de géographie de Paris et qu'il cite des géographes dans son argumentation (comme Boué, mentionné plus haut pour ses articles sur la Serbie), notons toutefois qu'il a surtout été banquier, député et journaliste.

La même année, Casimir Delamarre fait publier une carte pour appuyer son texte : « La clé de mon pluriel. Carte linguistique, ethnographique et politique actuelle de l'Europe orientale. Russie. Autriche. Turquie »<sup>512</sup>.

Autour de la carte se trouvent des paragraphes descriptifs qui doivent compléter le texte déjà publié. La place qui y est faite au serbo-croate doit être soulignée :

Cette langue slave présente une grande importance ; elle est parlée dans les royaumes de Croatie et Esclavonie, annexes de la couronne de St-Etienne, et dans le sud de la Hongrie proprement dite, ainsi qu'en Dalmatie (en ce moment pays cisleithan). Dans l'Empire ottoman, on la parle en Bosnie et en Herzégovine, dans la principauté de Serbie et au Monténégro. Dans tous les pays énumérés, cette langue est celle de toute la population qui est en entier serbe et croate [...] <sup>513</sup>

---

<sup>509</sup> Pour un développement sur les langues parlées dans les Balkans et leurs racines, voir Paul Garde, *Le discours balkanique : des mots et des hommes*, Paris, Fayard, 2004, p. 389-413.

<sup>510</sup> Casimir Delamarre, « Un pluriel pour un singulier... », *op. cit.*, p. 11.

<sup>511</sup> Un premier congrès panslave se réunit en 1867 à Moscou et prône un panslavisme sous la direction du tsar.

<sup>512</sup> Casimir Delamarre, « La clé de mon pluriel. Carte linguistique, ethnographique et politique actuelle de l'Europe orientale. Russie. Autriche. Turquie », Paris, Lanés et Dentu, 1868.

<sup>513</sup> *Ibid.*



Casimir Delamarre, « La clé de mon pluriel. Carte linguistique, ethnographique et politique actuelle de l'Europe orientale. Russie. Autriche. Turquie », *op. cit.*.

Dans la catégorie des Slaves du Sud sont aussi mentionnés la langue bulgare, qui, d'après Delamarre, est « la plus pauvre de toutes », et le slovène « [parlé] par des populations slaves qui n'ont aucun centre politique » et qui est « voisine du croate, qui est la même chose que le serbe ».

Le 6 juin 1868, Louis Leger répond à Casimir Delamarre dans la *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger* (aussi appelée *Revue politique et littéraire*). Il y affirme être de son avis sur la pluralité des langues slaves et fait référence à un article antérieur à celui de Delamarre dans lequel il évoquait ce même point<sup>514</sup>. Puis, il remet en question ses arguments, « ou plutôt

<sup>514</sup> Citons en effet son article du 18 janvier 1868 : « Qu'on n'aille pas m'objecter que cette chaire existe déjà au Collège de France sous la rubrique : Langue et littérature slave. D'abord la langue slave n'existe pas plus que la langue germanique ou indo-européenne. Il y a une langue slave morte, le slave ecclésiastique, et quatre langues slaves vivantes : le tchèque, le polonais, le russe et le serbe (je ne parle pas des idiomes secondaires tels que le bulgare, le slovène, le lusacien, etc.) ». « Variétés. Les langues d'utilité publique. L'enseignement du russe », dans

[ceux de] M. Duchinski, dont il n'est que l'écho »<sup>515</sup>. Il accuse en effet Delamarre de répéter les idées de l'intellectuel polonais Franciszek Henryk Duchński (1817-1893) et de diffuser son « touranisme moscovite »<sup>516</sup>, qui dénote une russophobie significative à cette époque<sup>517</sup>. Ce dernier avait en effet publié un article en 1867 dont Delamarre semble fort s'être inspiré<sup>518</sup>. Louis Leger lui a reproché d'être le scribe d'une partie de l'émigration polonaise qui veut « jouer un bon tour à la Russie »<sup>519</sup>. Dans sa réponse, Leger ajoute également que « le panslavisme littéraire, l'idée d'une grande langue slave, est bien antérieure à la chaire de Mickiewicz »<sup>520</sup>. Pour réfuter les arguments de Delamarre, il cite plusieurs exemples d'écrits slaves antérieurs à 1840 qui font mention d'une idéologie panslave. Ainsi, le Collège de France se retrouve au cœur d'un débat politique directement lié à la question d'Orient. Les problématiques en jeu dépassent la chaire et rejoignent les enjeux politiques mentionnés avant même sa création : aux liens entre langue et nation s'ajoutent des liens avec la politique européenne.

En 1906, Leger ajoute que le singulier de la chaire correspondait en fait à ce qui avait coutume de se faire au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il cite notamment l'ouvrage du slaviste slovaque Šafárik, *Geschichte der Slawischen Sprache und Literatur nach allen Mundarten* [Histoire de la langue et de la littérature slave dans tous ses dialectes], de 1826, et l'ouvrage d'Eichhoff publié en français en 1839 intitulé *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*<sup>521</sup>.

Hippolyte Carnot, député depuis 1864<sup>522</sup> et traitant souvent des questions concernant les Affaires étrangères et l'Instruction publique, prend la parole à la Chambre à ce sujet le 17 juillet 1868 et demande lui aussi la modification du titre de la chaire :

---

*Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*, cinquième année, n°7, 18 janvier 1868, p. 117. BNF Microfilm M-700 1868.

<sup>515</sup> Louis Leger, « Variétés. Le pluriel, le singulier, et le panslavisme », dans *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*, cinquième année, n°27 du 6 juin 1868, p. 438. BNF Microfilm M-700 1868.

<sup>516</sup> *Ibid.*

<sup>517</sup> Sur le « touranisme moscovite » voir Marlène Laruelle, « La question du 'touranisme' des Russes », dans *Cahiers du monde russe* [En ligne], 45/1-2 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2007, Consulté le 12 juin 2017. URL : <http://monderusse.revues.org/8684>

<sup>518</sup> Franciszek Henryk Duchinski, « Introduction à l'ethnologie des peuples rangés au nombre des Slaves » dans *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, II<sup>e</sup> Série. Tome 2, 1867, p. 271-284.

<sup>519</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement, souvenirs d'un vieux professeur », *op. cit.*, p. 11.

<sup>520</sup> Louis Leger, « Variétés. Le pluriel, le singulier, et le panslavisme », *op. cit.*, p. 439.

<sup>521</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement, souvenirs d'un vieux professeur », *op. cit.*, p. 10. Frédéric Gustave Eichhoff est le suppléant de Claude Fauriel à la Sorbonne puis devient professeur de littérature étrangère à Lyon.

<sup>522</sup> Hippolyte Carnot est ministre de l'Instruction publique en 1848 ; en 1850 il est l'un des députés qui s'opposent au coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte. En 1852, il est élu comme candidat de l'opposition mais refuse de siéger car il ne veut pas prêter serment. Il prête finalement serment en 1864 et siège à gauche de l'Assemblée.



En établissant par la confusion des langues la confusion des peuples, on légitimerait autant que faire se peut l'ambition de la Russie qui prétend couvrir de sa grande étiquette panslaviste tous les pays qui la séparent de la Turquie et aussi ceux qui la séparent de l'Autriche et de la Prusse. Mesurez Messieurs les conséquences d'une pareille déclaration. Si au contraire [...] vous reconnaissez –ce qui est avéré– la pluralité des nations slaves, chacune d'elles se sentira plus forte dans la résistance au système des annexions moscovites.<sup>523</sup>

Dans le contexte européen agité, un décret du ministère de l'Instruction publique en date du 1<sup>er</sup> novembre 1868 fait suite à ce débat et modifie le titre de la chaire au Collège de France pour y introduire un pluriel reflétant la pluralité des langues et des littératures slaves<sup>524</sup> :

Sur l'ordonnance royale du 19 avril 1840, portant institution, au collège de France, d'une chaire de langue et littérature slave, avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1<sup>er</sup>. La chaire de langue et littérature slave du collège impérial de France prend le titre de chaire de langues et littératures d'origine slave.<sup>525</sup>

## B. L'enseignement du serbe à Paris<sup>526</sup>

### 1. Les cours Gerson

En parallèle, au début de l'année 1868, Leger défend dans un article la création d'un enseignement de russe et de serbe à Paris :

Résumons-nous. La langue russe est parlée par 60 millions d'hommes ; elle a autant de littérature et assurément plus d'avenir en Europe que le turc. Or, je le répète, le turc occupe deux chaires à Paris : le russe doit en avoir une. Qu'on n'aille pas m'objecter que cette chaire existe déjà au Collège de France sous la rubrique : Langue et littérature slave. D'abord la langue slave n'existe pas plus que la langue germanique ou indo-européenne. [...] Je veux bien admettre que la Bohême et la Pologne n'ayant pas d'existence internationale, l'étude de leur langue est sans intérêt pratique [...] Je passe condamnation

---

<sup>523</sup> *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 17 juillet 1868, BNF, Microfilm D-71 329, 1868/07-09.

<sup>524</sup> La chaire sera encore modifiée à l'avenir :

18 septembre 1923 : transformée par décret en chaire de langues et littératures slaves,

17 janvier 1963 : transformée par arrêté en chaire d'hébreu et araméen.

<sup>525</sup> ACDF, 14 CDF art 66 B II Slavisme.

<sup>526</sup> Sur l'apprentissage et l'enseignement du français en Serbie, voir la thèse Pera Polovina, *Udžbenici francuskog jezika kod Srba do 1914 godine* [Les manuels de langue française en Serbie jusqu'en 1914], 1964, Bibliothèque universitaire de Belgrade.

sur leur langue, mais j'oserais réclamer pour le serbe, langue diplomatique des Slaves du Sud.<sup>527</sup>

La comparaison avec une chaire de turc est significative dans le contexte de la question d'Orient. Peu convaincu que les arguments scientifiques suffisent, Leger utilise l'argument de l'utilité des langues russe et serbe. Il condamne la méfiance française vis-à-vis de la Russie dans le contexte de concurrence entre puissances, dans une lutte d'influence auprès des nationalités qui s'affirment, au moment où l'Empire ottoman s'affaiblit (nous avons vu qu'il fait référence quelques mois plus tard, plus directement, au « touranisme moscovite »). La Russie soutient en effet les populations orthodoxes des Balkans et la France ne souhaite pas voir l'influence russe remplacer l'influence ottomane dans la région. De plus, il place les Serbes en médiateurs entre la France et les autres Slaves du Sud. La Serbie obtient une certaine autonomie en 1815 et, surtout, en 1829 avec le traité d'Edirne<sup>528</sup> : elle entre ainsi sur la scène internationale, alors que la Bohême et la Pologne, citées par Leger, sont, au XIX<sup>e</sup> siècle, respectivement sous contrôle de l'Empire d'Autriche et de l'Empire russe. En 1839, la France a installé un vice-consul puis un consul en Serbie et a donc instauré un dialogue avec la population et le gouvernement serbes, qui peut notamment permettre aux Français de se rapprocher des enjeux régionaux soulevés par les événements.

Malgré l'existence d'une chaire au Collège de France depuis 1840 qui doit développer les études slaves, Louis Leger souligne « les idées fort vagues sur les choses slaves »<sup>529</sup> et « l'ignorance universitaire »<sup>530</sup> qui règne encore dans ce domaine en France en 1868. Là encore, il souligne les dimensions politiques de la situation. « Comment se fait-il qu'ayant à Paris deux chaires de turc, nous n'en ayons pas une seule de *langue russe* ? Serait-ce par hasard que la Turquie pèse plus que la Russie dans la balance des destinées européennes ? Ou serait-ce que l'idiome russe n'a aucune utilité au point de vue de la politique et du commerce ? Je ne sais, en réalité, ce qu'on peut répondre. »<sup>531</sup> Le hasard n'est ici mentionné qu'avec ironie par Leger,

---

<sup>527</sup> *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger* (aussi appelée *Revue politique et littéraire*), cinquième année, n°7, 18 janvier 1868, p. 116. BNF Microfilm M-700 1868.

<sup>528</sup> Sur acquisition de l'autonomie serbe voir « Le second soulèvement et la lutte pour l'autonomie : Miloš Obrenović (1815-1834) », dans Georges Castellán, *Histoire des Balkans... op.cit.*, p. 253-258 et Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman, op. cit.*, p. 510-511. En 1867, les dernières garnisons ottomanes quittent la Serbie et au moment où Leger réclame un enseignement du serbe, la Serbie est, dans les faits, indépendante de l'Empire ottoman. Seul le drapeau ottoman, qui continue à flotter aux côtés du drapeau serbe, marque encore l'influence de l'Empire.

<sup>529</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement, souvenirs d'un vieux professeur », *op. cit.*, p. 8-9.

<sup>530</sup> *Ibid*, p. 14.

<sup>531</sup> *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger* (aussi appelée *Revue politique et littéraire*), cinquième année, n°7, 18 janvier 1868, p. 116. BNF Microfilm M-700 1868.

bien au courant de la situation européenne. La France craint le déséquilibre causé par l'affaiblissement de l'Empire ottoman et se méfie de la politique russe, notamment dans les Balkans. Début 1868, la situation dans les Balkans semble s'être apaisée après la résolution temporaire de la crise en Crète : l'Empire ottoman met en place une réforme qui profite aux chrétiens de Crète. Pourtant, la situation demeure instable et Napoléon III est à l'initiative d'une conférence à Paris en janvier 1869 pour essayer de trouver des solutions face aux nouveaux soulèvements crétois, craignant une guerre entre la Grèce et l'Empire ottoman<sup>532</sup>. Lorsqu'il fait référence aux visées politiques et commerciales, Leger se rapporte aux objectifs établis par l'École des langues orientales, où ni le russe ni le serbe ne sont enseignés, contrairement à la langue turque. Il souhaite donc l'établissement d'une chaire spécifique qui pourrait remédier à ces lacunes.

Lorsqu'il apprend la mise en place de nouveaux enseignements à la Sorbonne, Louis Leger demande donc l'autorisation au ministère de l'Instruction publique d'y donner des cours sur le monde slave. Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, a en effet créé les « cours annexes de la Sorbonne », aussi appelés « cours Gerson », qui se trouvent en dehors de la Sorbonne officielle. Ils avaient lieu dans un bâtiment de la rue Gerson, qui disparaît à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au moment où la Sorbonne est reconstruite<sup>533</sup>. Ces cours annexes sont ensuite appelés cours libres et sont interrompus par la guerre de 1870. À la suite de sa demande, Leger rencontre Arsène Danton, directeur du personnel du ministère de l'Instruction publique, qui lui demande à quoi pourraient le mener des cours sur les populations slaves. Si Leger pense alors « au Collège de France »<sup>534</sup>, il se contente de lui parler de ses compétences particulières en la matière. Son interlocuteur tente de le dissuader et lui propose « une chaire de rhétorique dans un bon lycée de province », mais Leger affirme vouloir rester à Paris pour continuer ses recherches qu'il ne pourrait poursuivre « sans livres, sans relations »<sup>535</sup>.

Le ministère consulte ensuite le Collège de France pour savoir si le projet de Leger est compatible avec les cours déjà professés :

---

<sup>532</sup> Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman, op. cit.*, p. 512.

<sup>533</sup> Jean Gerson (1363-1429) est un universitaire, philosophe et théologien. Il est notamment chancelier de l'université de Paris à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. La Sorbonne a gardé une statue de Gerson et une galerie Gerson.

<sup>534</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement, souvenirs d'un vieux professeur », *op. cit.*, p. 14.

<sup>535</sup> *Ibid.*, p. 15.

Monsieur le secrétaire,

M. Leger, reçu récemment docteur ès lettres et qui avait suivi pendant trois ans le cours de langues et littératures slaves de M. Chodzko, professeur au collège de France, m'a adressé une demande à l'effet d'être autorisé à faire un cours, sur ces mêmes matières, dans la salle de la rue Gerson. Avant de prendre une décision, je désirerais, Monsieur le secrétaire, avoir votre avis sur l'objet de cette demande. Je vous serais obligé d'une prompte réponse. Recevez, Monsieur le secrétaire, l'assurance de ma considération très distinguée.<sup>536</sup>

Le Collège de France ne s'oppose pas à ce que Leger donne des cours sur le monde slave rue Gerson et il peut donc en organiser. On en retrouve l'annonce dans le *Bulletin administratif de l'Instruction publique* de 1868<sup>537</sup>. La *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger* publie aussi le programme de l'année 1868-1869 :

Enseignement supérieur (cours libres)

(Bâtiment de la Sorbonne, rue Gerson) [...]

Langues et littératures slaves (les jeudis, à onze heures, et les samedis, à une heure).

M. LOUIS LEGER, docteur ès lettres, exposera l'histoire littéraire des Slaves du Sud (Bulgares, Serbes, Croates et Slovines [sic]).<sup>538</sup>

Leger choisit donc de traiter des Slaves du Sud plutôt que de la Russie pour les premiers cours qu'il professe rue Gerson. Il rentre à cette époque d'un voyage dans les Balkans (1867) et donne à ses cours le pluriel qui correspond aux idées qu'il défend. Pour ces cours, il n'est pas rémunéré<sup>539</sup> mais il fait preuve d'un grand enthousiasme : il n'a que vingt-cinq ans et enseigne le domaine qu'il a choisi pour sa carrière. Par ailleurs, il est agréablement surpris du public attiré par son enseignement : « À ma grande surprise cet enseignement qui ne discernait ni prix ni diplôme eut dès le début un public restreint mais choisi d'auditeurs très sérieux »<sup>540</sup>. Alors que le Collège de France propose déjà des cours sur le monde slave, il y a donc un public spécifiquement intéressé par des cours sur les populations balkaniques à cette époque. L'année

---

<sup>536</sup> Lettre du ministère de l'Instruction publique à M. Sedillot, professeur et secrétaire du collège de France, 6 octobre 1868. ACDF, Dossier personnel Louis Leger, 16 CDF 240.

<sup>537</sup> « Cours libres d'enseignement supérieur à la Sorbonne, rue Gerson », dans *Bulletin administratif de l'Instruction publique*, 1868, vol. 10, n° 192, p. 644.

<sup>538</sup> *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger* (aussi appelée *Revue politique et littéraire*), cinquième année, n° 51, 21 novembre 1868, BNF Microfilm M-700 1868, p. 824.

<sup>539</sup> Il « savai[t] par avance que [son] enseignement ne serait pas rétribué » mais cela ne l'empêche pas d'y prétendre : « Quand on se croit une vocation il faut savoir mettre à son service quelques années de misère. » Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement. Souvenir d'un vieux professeur », *op. cit.*, p. 14.

<sup>540</sup> *Ibid.*, p. 16.

suiuante, les cours de Leger rue Gerson s'éloignent de la Serbie et portent sur l'histoire de la Bohême au Moyen Âge et sur la grammaire de la langue russe.

## 2. Le serbe à l'École des langues orientales vivantes

Avec la fermeture des cours libres après la guerre de 1870, Leger perd ses enseignements rue Gerson. C'est le professeur de géographie Ernest Desjardins qui le met sur la voie de l'École des langues orientales vivantes de Paris. Cet établissement créé en 1795 (10 Germinal an III) a été rattaché au ministère de l'Instruction publique en 1832. En 1795, la Révolution avait en fait absorbé une institution qui existait déjà : l'École des Jeunes de Langues, fondée pendant le règne de Louis XIV. Le décret de la Convention nationale, en 1795, insiste sur l'utilité que la diplomatie et le commerce doivent trouver dans cet établissement. Le professeur Langlès fait un discours l'année suivante dans lequel il confirme l'« utilité reconnue pour la politique et le commerce » de l'école et sa complémentarité avec le Collège de France qui enseigne « les langues mortes et savantes »<sup>541</sup>.

Desjardins met Leger en relation avec Charles Schefer, administrateur de l'École des langues orientales. Ce dernier obtient en 1873 un bâtiment spécial au 2, rue de Lille pour l'École, alors qu'elle logeait jusqu'ici à la Bibliothèque nationale. Leger lui envoie une note dans laquelle il souligne l'utilité des langues slaves :

L'École des langues orientales ayant été instituée pour servir les intérêts de la politique et du commerce, il est difficile de comprendre pourquoi les langues slaves en ont été exclues. Trois d'entre elles, le serbe, le bulgare et le russe acquièrent de jour en jour une importance plus considérable. L'ignorance de ces langues oblige nos agents diplomatiques à recourir à des interprètes le plus souvent étrangers à notre nationalité et à nos véritables intérêts.<sup>542</sup>

Mihailo Pavlović remarque que Leger met le serbe en première place et, craignant des oppositions politiques, le russe en dernière position<sup>543</sup>. Schefer cherche à agrandir l'École et affirme pouvoir ouvrir un cours qui serait confié à Leger à partir de l'année 1873-1874. Il faut pour cela obtenir un financement car le ministère de l'Instruction publique manque de fonds. Schefer, qui est aussi secrétaire interprète au ministère des Affaires étrangères, charge Leger

---

<sup>541</sup> Pierre Labrousse (dir.), *Langues 'O 1795-1995. Deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Paris, Hervas, 1995, p. 25.

<sup>542</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>543</sup> Mihailo Pavlović, *Od Esklavonije ka Jugoslaviji*, op. cit., p. 131.

d'aller solliciter lui-même au Quai d'Orsay une subvention pour son enseignement, pour ne pas paraître à l'origine de la démarche. Leger demande donc successivement audience aux ministres des Affaires étrangères et de l'Instruction publique. Le premier, de Broglie, accepte, quoiqu'avec peu d'enthousiasme, de subventionner les nouveaux cours. Le second, Batbie<sup>544</sup>, lui offre un accueil « aussi froidement bienveillant »<sup>545</sup> que celui de Broglie, mais valide la création des enseignements de Leger. Batbie adresse toutefois à Leger un conseil qui le marque : « Surtout, me dit-il en me congédiant, ne faites pas de panslavisme »<sup>546</sup>. Le ministre associe un enseignement sur le monde slave à l'idéologie panslave et incarne ainsi la position frileuse du gouvernement français sur un espace encore mal connu. En 1873, alors que la crise crétoise a pris fin, la situation semble s'être stabilisée dans les Balkans, au profit de l'Empire ottoman. Ce dernier paraît maîtriser l'usage des réformes pour renforcer sa position, rassurant les puissances européennes<sup>547</sup>. Malgré cette stabilité apparente, les Balkans demeurent à cette époque la région la plus agitée de l'Empire<sup>548</sup>. La France garde à l'esprit les visées russes et le ministère de l'Instruction publique préfère avertir Leger sur les positions qu'il ne doit pas prendre vis-à-vis de la Russie.

Leger donne ses premiers cours à l'École des langues orientales vivantes en janvier 1874 et on retrouve, dans les archives de l'école, un rapport sur les origines de la chaire de russe qui retrace les premiers enseignements de Leger :

30 décembre 1873 : Louis Leger autorisé à faire à l'École des Langues orientales « un cours sur les dialectes slaves orientaux et en particulier sur la langue serbe. » (décision ministérielle).

Le cours, annoncé comme « cours complémentaire de la langue serbe », est annoncé par une affiche du 2 janvier 1874 et la première leçon a lieu le 12 janvier.

8 octobre 1874 : Arrêté autorisant Louis Leger à faire à l'École pendant l'année 1874-1875 un cours de langue russe (indemnité de 1.500 francs). Le cours figure sur les affiches des

---

<sup>544</sup> Anselme Batbie (1828-1887) est ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts pendant le premier gouvernement de Broglie, entre mai et novembre 1873. Juriste et enseignant, il est ensuite député puis sénateur jusqu'à la fin de sa vie.

<sup>545</sup> Louis Leger, « Souvenir d'un vieux professeur. Mes débuts à l'École des langues orientales. Une mission en Russie », dans *Revue internationale de l'enseignement*, 1908, 28<sup>e</sup> année, vol. 55, n° 1, p. 290.

<sup>546</sup> *Ibid.*

<sup>547</sup> Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit., p. 512.

<sup>548</sup> Robert Mantran, « Question d'Orient », dans *Universalis éducation* [en ligne]. Encyclopædia Universalis, consulté le 14 juin 2017.

années 1874-1875 1875-1876 et du premier semestre de l'année 1876-1877 sous la dénomination de « cours complémentaire de langues slaves.<sup>549</sup>

Les premiers cours de Leger à l'École des langues orientales sont donc des cours de langue serbe. Une chaire n'a pas été créée<sup>550</sup>, ces cours provisoires complétant l'offre déjà proposée par l'établissement.

Au Collège de France, la fiche administrative de Louis Leger reprend les mêmes informations :

Fonctions successives et dates des nominations :

1868 : professeur aux cours annexes de la Sorbonne.

1872, 74 et 81 : missions scientifiques en Russie.

1874 : chargé de cours de langue serbe à l'École des langues o. v.

1875 : chargé de cours de langue russe.<sup>551</sup>

L'École des langues orientales propose donc des cours de serbe avant de proposer des cours de russe. Mais au bout d'un an (en fait d'un semestre seulement, celui qui commence en janvier 1874), Leger commence à enseigner le russe à la place du serbe. D'après lui, la première année, « on n'avait pas osé [lui] confier un cours de langue russe ; l'innovation semblait trop hardie »<sup>552</sup>, alors qu'il observe par ailleurs que « depuis la guerre de Crimée, la Russie [...] était officiellement considérée comme le grand ennemi de l'Europe et de la France »<sup>553</sup>. Il écrit plus tard, dans un article, que « le serbe ne mérite pas une chaire magistrale pour lui tout seul »<sup>554</sup> et il est convenu à la fin de l'année universitaire 1873-1874 que Leger parte en voyage en Russie<sup>555</sup> pour préparer les cours de russe qu'il doit commencer l'année suivante. À l'École des langues orientales, comme aux cours annexes de la Sorbonne quelques années plus tôt, le serbe sert

---

<sup>549</sup> AN, fonds Langues'o. 62AJ/13, pochette « chaire de russe ».

<sup>550</sup> À l'École des langues orientales vivantes, une chaire de serbo-croate est créée en 1927. André Vaillant est nommé à l'unanimité, alors qu'il est « chargé depuis 1921, en qualité de professeur délégué, de l'enseignement du serbo-croate à l'École des Langues orientales vivantes ». Voir AN, 62AJ/13.

<sup>551</sup> ACDF, 16 CDF 240 Dossier personnel Louis Leger.

<sup>552</sup> Louis Leger, « Souvenir d'un vieux professeur. Mes débuts à l'École des langues orientales. Une mission en Russie », *op. cit.*, p. 290.

<sup>553</sup> Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile*, *op. cit.*, p. 25. Gordana Krivokapić-Jović évoque en effet la guerre de Crimée comme l'apogée de la Russophobie en France, voir Gordana Krivokapić-Jović, « Južnoslovenski svet u Francuskoj nauci na početku 20. veka », dans Jelena Novaković *et alii*, *Srbi o Francuzima... op. cit.*, p. 170.

<sup>554</sup> Louis Leger, « Souvenir d'un vieux professeur. Mes débuts à l'École des langues orientales. Une mission en Russie », *op. cit.*, p. 292.

<sup>555</sup> Sur cette mission en Russie, voir Antoine Marès, Wladimir Berelowitch, « La découverte de la Russie en 1872 : le premier voyage de Louis Leger à Moscou », dans *Revue des études slaves*, tome 69, fascicule 3, 1997. p. 337-372.

finalement à introduire un nouvel enseignement, qui se tourne vers la Russie au bout d'un an. André Vaillant commente ces événements en signalant que « le russe n'a pu s'introduire à l'École des Langues orientales que par des voies clandestines, sous le couvert du serbe »<sup>556</sup>. La Serbie semble peut-être à la fois un sujet d'étude plus neutre au moment où la France et la Russie ont des relations difficiles, et un sujet susceptible d'intéresser un public (bien que restreint), grâce à l'entrain suscité par son combat national auprès des romantiques. Le serbe apparaît aussi comme une langue que les Français ont intérêt à maîtriser s'ils veulent se montrer influents dans les Balkans, face à la Russie. L'enseignement du serbe se présente comme une option moins risquée que le russe pour le gouvernement, afin de protéger l'enseignement public de l'idéologie panslave qu'il lui associe et qui l'effraie. Il semble aussi que Leger a pu, une fois intégré dans l'établissement, que ce soit à la Sorbonne ou à l'École des langues orientales, rassurer la direction et imposer ses choix d'enseignements.

Ce nouvel enseignement du serbe « réunit une dizaine d'élèves »<sup>557</sup>, ce qui est peu mais qui suffit à légitimer la création de l'enseignement. Si Leger est payé pour ses cours, la rémunération de 1 500 francs reste faible et il aurait gagné davantage à enseigner dans un lycée. Mais ce dernier « [était] bien résolu à mettre de longues années d'indigence officielle au service de [ses] études »<sup>558</sup> et il voit rapidement ses efforts récompensés puisque le 31 décembre 1876 un décret institue une chaire de langue russe à l'École des langues orientales ; il en est nommé professeur titulaire dès le 1<sup>er</sup> janvier 1877<sup>559</sup>.

### 3. Louis Leger, premier médiateur académique

Louis Leger est donc un acteur clé dans le développement des enseignements du serbe en France. Si sa façon d'introduire le serbe se révèle être une transition vers le russe, il n'en permet pas moins d'introduire la Serbie dans les milieux universitaires. En parallèle du Collège de France, le serbe arrive ainsi progressivement dans les enseignements proposés à Paris. Il explique que ce sont les « événements politiques »<sup>560</sup> qui ont attiré son attention sur les Slaves

---

<sup>556</sup> André Vaillant, « Serbo-croate (1920) », dans *Cent cinquantième de l'École des langues orientales vivantes*, Paris, Imprimerie nationale de France, 1948, p. 265.

<sup>557</sup> Louis Leger, « Souvenir d'un vieux professeur. Mes débuts à l'École des langues orientales. Une mission en Russie », *op. cit.*, p. 292.

<sup>558</sup> *Ibid*, p. 290.

<sup>559</sup> AN, 62AJ/13.

<sup>560</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement... », *op. cit.*, p. 5. Pour sa rencontre avec le monde slave voir Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile*, *op. cit.*, p. 5-10.



en 1864<sup>561</sup>, illustrant ainsi l'importance du contexte politique dans la naissance des liens entre la France et le monde slave. Il décide de se consacrer aux langues slaves, d'abord par l'intermédiaire du polonais. Il commence à la bibliothèque de la Sorbonne, qui, grâce au conservateur Léonard Chodzko, « possédait un dictionnaire polonais, bien rarement consulté d'ailleurs »<sup>562</sup> et se met à suivre le cours de langue et littérature slave du Collège de France, alors tenu par Alexandre Chodzko, cousin du conservateur. Il apprend d'abord le polonais, le russe et le tchèque et effectue son premier voyage en Bohême à l'été 1864. À Paris, il cherche dans les « maigres ressources dont disposaient alors les bibliothèques de Paris »<sup>563</sup> des sujets susceptibles d'être acceptés par le doyen de la Faculté des lettres, M. Leclerc. Il propose ainsi de faire sa thèse latine sur la chronique slave *De Nestore rerum rusicarum scriptore* et sa thèse française sur les apôtres Cyrille et Méthode, ce que le doyen accepte : « Vous faites du slave. Eh bien ! j'en suis fort aise. Moi, j'aime les Slaves, d'abord parce qu'ils parlent bien français, ensuite parce qu'ils n'aiment pas les Teutons, et moi je n'aime pas les Teutons »<sup>564</sup>.

Ensuite, sa rencontre avec Mgr Strossmayer et son voyage chez les Slaves du Sud l'ont probablement influencé dans son envie d'introduire des cours de serbe à Paris, en admettant que cela n'ait pas été simple stratégie pour atteindre l'enseignement du russe. Toutefois, déjà auparavant, Leger a une sympathie pour la Serbie<sup>565</sup> et maîtrise les bases de la langue serbo-croate. En effet, il est capable de parler à Strossmayer dans sa langue lorsqu'il le rencontre à Paris en 1867. Lorsqu'il raconte sa rencontre avec l'évêque, il estime qu'il eut « l'honneur de lui être présenté et de le saluer dans sa langue maternelle, le serbo-croate, que [ses] nombreuses relations avec les étudiants serbes [lui] avaient rendue familière »<sup>566</sup>. Ce dernier est à Paris pour l'Exposition universelle et l'invite à séjourner en Croatie à l'occasion de l'inauguration de l'Académie yougoslave<sup>567</sup>. Il lui parle également de son projet de développer un périodique pour informer le public français des mouvements politiques et intellectuels des Slaves du Sud,

---

<sup>561</sup> Pour des éléments biographiques de Louis Leger voir Paul Boyer, « Louis Leger (13 janvier 1844 - 30 avril 1923) », dans *Revue des études slaves*, tome 3, fascicule 1-2, 1923. p. 127-132 ou Tomáš Chrobák, *Pour la patrie, pour les Slaves...* op. cit., p. 35.

<sup>562</sup> Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile*, op. cit., p. 9.

<sup>563</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement... », op. cit., p. 6.

<sup>564</sup> *Ibid.*

<sup>565</sup> Voir Louis Leger, *L'État autrichien : Bohême, Hongrie, Habsbourgs*, Paris, librairie du Luxembourg, 1866.

<sup>566</sup> Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile*, op. cit., p. 37.

<sup>567</sup> Il fait le récit de cette inauguration dans Louis Leger, « Variétés. Une Académie chez les Croates », dans *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*, cinquième année, n°1, 7 décembre 1867, p. 14. BNF Microfilm M-700 1867.

que Leger et Ubicini<sup>568</sup> pourraient diriger. Ce projet n'a cependant pas vu le jour. À l'été 1867, Leger se rend donc dans les Balkans, où il n'a encore jamais été : à Agram (nom allemand de Zagreb), d'abord, pour l'inauguration de l'Académie, puis à Belgrade, où il passe six semaines, logé chez l'écrivain Nedić, qui est resté son ami toute sa vie<sup>569</sup>. En Serbie, il côtoie la jeune génération libérale, investie dans la vie politique. À Paris, il avait rencontré Djordje Simić et Milan Kujundžić, qui sont probablement ceux qui lui ont permis d'apprendre le serbe avant sa rencontre avec Strossmayer. Simić est juriste puis chef du cabinet sous le règne d'Alexandre Obrenović. Kujundžić est un intellectuel éminent qui occupe des postes importants dans le milieu diplomatique et devient président de l'Assemblée et ministre de l'Éducation nationale<sup>570</sup>. Leger côtoie également le savant Stojan Novaković, qui devient ministre de l'Instruction publique, et le publiciste Ljubomir Kaljević, avec qui il construit des amitiés durables<sup>571</sup>. Ces contacts lui permettent de découvrir le milieu politique serbe et de prendre position sur les questions qui agitent l'Europe<sup>572</sup>.

L'inauguration de l'Académie à Agram l'a marqué et il écrit un article sur cet événement quelques mois après son retour des Balkans, pour apporter son soutien à la nouvelle institution et aux Slaves méridionaux. Il affirme que c'est « le centre intellectuel d'une race tout entière »<sup>573</sup> et une « institution importante s'il en fut pour des peuples qui viennent, les uns de renouer la chaîne brisée de leur histoire, les autres de secouer le joug musulman et de rentrer après quatre siècles de souffrance dans la famille européenne ! »<sup>574</sup>. Il fait référence à la révolution culturelle illyrienne et à la nouvelle autonomie serbe. Il est toutefois à noter qu'il parle de la langue « croato-serbe »<sup>575</sup>, affirmant que « c'est le vrai nom qui lui convient »<sup>576</sup>, alors qu'il donne peu de temps après des cours de « langue serbe » à Paris. On peut y voir un flottement vis-à-vis de questions complexes qu'il n'aborde que depuis peu, ou une propension à utiliser un vocabulaire adapté à son auditoire : parler de croate à Strossmayer et de serbe à un milieu qui s'intéresse à l'histoire de la Serbie.

---

<sup>568</sup> Jean-Henri-Abdolonyme Ubicini (1818-1884) est un homme de lettres et historien français qui a écrit de nombreux ouvrages sur l'Empire ottoman. Voir plus bas, I, C, 1.

<sup>569</sup> Tomáš Chrobák, *Pour la patrie, pour les Slaves...* op. cit., p. 75.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p. 76. Et Dušan Bataković, *Histoire du peuple serbe*, op. cit., p. 179.

<sup>571</sup> Tomáš Chrobák, *Pour la patrie, pour les Slaves...* op. cit., p. 76.

<sup>572</sup> Tomáš Chrobák relate notamment sa rencontre avec le premier ministre serbe Garachanine. *Ibid.*, p. 77 et Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile*, op. cit., p. 47.

<sup>573</sup> Louis Leger, « Variétés. Une Académie chez les Croates », op. cit., p. 13.

<sup>574</sup> *Ibid.*

<sup>575</sup> *Ibid.*

<sup>576</sup> *Ibid.*

En 1868, il soutient ses thèses à la Faculté de lettres. Dans le jury, le professeur de grec Émile Egger estime que « la Faculté, en admettant des thèses si étrangères à ses études, a donné un rare exemple de tolérance »<sup>577</sup>. Leger lui-même évoque la « nouveauté barbare »<sup>578</sup> des sujets qu'il a traités et relate qu'on le considère comme un « iconoclaste » dans le milieu universitaire. De plus, on lui reproche d'avoir dédié sa thèse sur Cyrille et Méthode à Strossmayer (alors que Leger écrit : « Je n'ai fait qu'acquitter une dette de reconnaissance »<sup>579</sup>) et de se montrer trop partial vis-à-vis des Allemands, critiquant leur ambition face aux Slaves. Ce à quoi il est bien aise de répondre, en 1906, que les événements de 1870 ont justifié son hostilité<sup>580</sup>.

Leger a une position intéressante car il cherche à être le premier médiateur entre la France et le monde slave, sans oublier les Slaves méridionaux. Il est médiateur d'un rapprochement (« ces peuples slaves du sud qu'on nous représente si volontiers comme entraînés par une fatalité aveugle vers la barbarie orientale, ont le meilleur désir de se rapprocher de nous si nous voulons bien ne pas les repousser »<sup>581</sup>), mais aussi médiateur intéressé (« les Polonais mettaient leur plume au service de quiconque était l'adversaire de la Russie : Turcs, Allemands, Hongrois, peu importait. En agissant ainsi, ils servaient peut-être leurs intérêts. Ils ne servaient pas les nôtres »<sup>582</sup>). André Mazon évoque dès 1932 cette position de médiateur de Leger en insistant sur la capacité qu'il a eue de rendre accessible un monde encore très mal connu des Français : « Un slaviste véritable était là, et qui avait compris la double tâche de science et de vulgarisation que lui imposait son rôle d'initiateur »<sup>583</sup>. Antoine Marès souligne quant à lui la position de pionnier<sup>584</sup> de Leger dans les études slaves, que l'on peut à notre tour confirmer pour les études serbes en particulier.

---

<sup>577</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement... », *op. cit.*, p. 7.

<sup>578</sup> *Ibid.*

<sup>579</sup> Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile*, *op. cit.*, p. 38.

<sup>580</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement... », *op. cit.*, p. 7-8.

<sup>581</sup> Louis Leger, « Variétés. Une Académie chez les Croates », *op. cit.*, p. 14.

<sup>582</sup> Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>583</sup> André Mazon, « Le Collège de France et les Etudes slaves », dans *Le Livre jubilaire composé à l'occasion du Quatrième centenaire du Collège de France*, Paris, Presses universitaires de France, 1932, p. 411.

<sup>584</sup> Antoine Marès, « Louis Leger et Ernest Denis. Profil de deux bohémisants français au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Bohumila Ferenčuhová, (dir.), *La France et l'Europe centrale. Les relations entre la France et l'Europe centrale en 1867-1914. Impacts et images réciproques*, Bratislava, AEP, 1995, p. 63.

## C. Évolution des perceptions entraînée par ces enseignements (1840-1874)

### 1. Des ouvrages scientifiques...

L'arrivée des études slaves à Paris marque une évolution dans la circulation d'images de la Serbie en France. Les ouvrages qui comprennent le mot Serbie dans leur titre sont de plus en plus nombreux après 1840, et la plupart des auteurs se sont désormais rendus sur le terrain avant d'écrire. On s'éloigne de l'esprit romantique du début du siècle pour construire un champ qui se veut scientifique. L'ouvrage de Cyprien Robert, *Les Slaves de Turquie : Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares, leurs ressources, leurs tendances et leurs progrès politiques*, publié en 1844, engage cette évolution. Le slaviste, qui commence à enseigner au Collège de France en 1845, a voyagé dans les Balkans et a pour but de faire connaître les populations qui y vivent<sup>585</sup>. Il publie de nombreux articles sur le monde slave dans la *Revue des Deux Mondes* et, en 1849, fait paraître à Paris une revue intitulée *L'Orient européen, Revue des intérêts politiques, religieux et littéraires des peuples de l'Europe orientale, Polonais, Slaves du Sud, Magyars, Roumains, Grecs, Ottomans et Russes*. Cette revue ne remporte pas un grand succès<sup>586</sup> mais elle incarne un courant d'idées qui se développe au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. L'introduction du premier numéro affirme que la revue souhaite œuvrer au « seul et unique but de l'affranchissement et de la confédération de tous les Slaves entre eux et avec leurs voisins »<sup>587</sup>. Robert ajoute que les populations slaves « savent que c'est de Paris que doit tôt ou tard partir le cri d'émancipation en faveur de toutes les nationalités encore opprimées. La France, dans son propre intérêt, sera forcée de leur venir en aide »<sup>588</sup>. D'après lui, la France doit donc servir de médiatrice dans le processus d'affranchissement national des populations slaves, ce qui justifie qu'elle doive développer des savoirs à la hauteur de sa position.

En 1852, Robert publie un nouvel ouvrage intitulé *Le monde slave, son passé, son état présent et son avenir* et confirme sa volonté de participer activement à la constitution de savoirs scientifiques sur les Slaves :

---

<sup>585</sup> Cyprien Robert, *Les Slaves de Turquie : Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares*, Paris, L. Passard, 1844, p. 1.

<sup>586</sup> Tomáš Chrobák, *Pour la patrie, pour les Slaves... op. cit.*, p. 32

<sup>587</sup> « Introduction. Nos principes et notre but », dans *L'Orient européen, Revue des intérêts politiques, religieux et littéraires des peuples de l'Europe orientale, Polonais, Slaves du Sud, Magyars, Roumains, Grecs, Ottomans et Russes*, juin 1849, n° 1, p. 3.

<sup>588</sup> *Ibid.*

En offrant au public ces deux nouveaux volumes sur l'ensemble du monde slave et de ses tendances, comme une continuation des Slaves de Turquie, nous croyons remplir dans la littérature politique et scientifique de notre pays une lacune des plus graves. En ce moment où la civilisation est partout arrêtée dans ses progrès, et menacée même de s'éclipser devant l'antagonisme sanglant des races et des idées passées contre les races et les idées nouvelles, il est indispensable d'apprécier et de connaître à fond ce *monde slave*, qui se lève si plein de sève, de foi et d'énergie sur notre Europe épuisée.<sup>589</sup>

Cyprien Robert fait le lien entre le Collège de France et les publications en circulation pour un public plus large. Il est un acteur important dans la construction d'un champ qui introduit les Slaves du Sud dans le paysage scientifique français. D'autres contribuent à ce mouvement, s'appuyant sur leurs observations sur le terrain. Le professeur de littérature étrangère Xavier Marmier se rend par exemple à Belgrade en 1845. Il y rencontre le consul français, Durand de Saint-André, ainsi que le prince régnant de Serbie, Alexandre Karadjordjević, et son entourage politique. Il met en avant son désir de connaître la Serbie de l'intérieur et de faire circuler ses observations auprès des Français, dans le contexte de la question d'Orient. Si Liljana Todorova mentionne l'image objective des Slaves du Sud qu'il véhicule<sup>590</sup>, il faut pourtant citer l'« admiration profonde pour la nation serbe »<sup>591</sup> de Marmier « qui semblait se faire un reproche de ce que la France fît alors si peu pour encourager les Serbes et leur rendre justice »<sup>592</sup>. L'engagement idéologique et politique semble prévaloir sur la science mais il n'en fait pas moins circuler des observations auprès du public français, contribuant à l'élaboration de connaissances. En 1855, Barthélémy-Sylvestre Cunibert publie un *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie depuis 1804 jusqu'à 1850*. Le titre annonce la volonté de se placer dans une démarche historique, confirmée dans la préface de l'ouvrage :

On a beaucoup écrit sur l'Europe orientale, mais peu d'écrivains l'ont fait avec des connaissances approfondies. La plupart des voyageurs, soit qu'ils aient peu séjourné dans ces contrées, soit qu'ils aient dédaigné de s'initier à la vie de ces peuples, soit enfin qu'ils manquaient de l'esprit d'observation que cette étude réclame, ont mal compris les mœurs, les usages, les institutions dont ils ont parlé. Ils ont inventé des fables au lieu de faire de l'histoire.<sup>593</sup>

---

<sup>589</sup> Cyprien Robert, *Le monde slave, son passé, son état présent et son avenir*, Paris, Passard, 1852, p. 1.

<sup>590</sup> Liljana Todorova, « Un chapitre slave de la littérature française », dans *Annuaire de la faculté de philosophie de Skopje*, 1973, p. 395.

<sup>591</sup> Liljana Todorova, *Les Slaves du Sud au XIX<sup>e</sup> siècle vus par Xavier Marmier, op. cit.*, p. 79.

<sup>592</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>593</sup> Barthélémy-Sylvestre Cunibert, *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie depuis 1804 jusqu'à 1850*, Leipzig, Brockhaus, 1855, p. 1.

Cunibert connaît bien le terrain qu'il décrit. Il a été médecin en chef au service du gouvernement serbe et décoré de l'ordre du mérite ottoman<sup>594</sup>. Cette expérience lui donne une légitimité et lui permet d'appeler à la sympathie française pour la Serbie, sous couvert de démarche historique. L'historien français Jean-Henri-Abdolonyme Ubicini publie également deux ouvrages dans lesquels il affirme apporter un nouveau regard sur la Serbie<sup>595</sup>.

L'intérêt des géographes va dans le même sens et pose les bases d'une science des Balkans en construction. Ami Boué, déjà mentionné pour ses publications au début du siècle<sup>596</sup> et reconnu « premier balkanologue digne de ce nom »<sup>597</sup> par Bernard Lory, connaît le serbe dès 1840 et publie un ouvrage complet sur la géographie de la Turquie d'Europe<sup>598</sup>. Jusqu'à sa mort, en 1881, il publie des articles sur les Balkans. Citons sa brochure « Sur l'établissement de bonnes routes et surtout de chemins de fer dans la Turquie d'Europe » en 1852, qui est, plus tard, examinée par les spécialistes à Paris<sup>599</sup>. Guillaume Lejean est géographe-voyageur, envoyé à huit reprises en mission en Europe, en Asie et en Afrique. En 1856, il choisit de travailler sur la Turquie d'Europe et y effectue plusieurs voyages. Il est notamment l'auteur de l'« Ethnographie de la Turquie d'Europe » et de la « Carte ethnographique de la Turquie d'Europe et des états vassaux autonomes », publiées en 1861<sup>600</sup>. Cette carte doit aider à comprendre la question d'Orient, mais Anne Madelain souligne sa nature « souvent imparfaite et simplificatrice, en particulier parce qu'en fournissant des tracés de grandes zones de peuplements unifiés, elle a pu laisser croire que des États homogènes étaient facilement réalisables »<sup>601</sup>. Il effectue plus tard d'autres voyages dans les Balkans, que Bernard Lory

---

<sup>594</sup> Il est allemand et a décidé d'écrire en français car il a « préféré à [sa] langue maternelle la langue qui est devenue universelle, parce qu'[il] tient à appeler l'attention générale sur un pays qu'[il] affectionne comme [sa] seconde patrie, et dont [il voudrait] hâter les destinées » Barthélémy-Sylvestre Cunibert, *Essai historique... op. cit.*, p. 5.

<sup>595</sup> Jean-Henri-Abdolonyme Ubicini, *Les Serbes de Turquie. Études historiques, statistiques et politiques sur la Principauté de Serbie, le Monténégro et les pays serbes adjacents*, Paris, E. Dentu, 1865 et *Les constitutions de l'Europe orientale : constitution de la Principauté de Serbie annotée et expliquée*, Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1871. Sur l'importance du passé dans la construction des mythologies nationales et les théories du nationalisme voir Alain Dieckhoff, Christophe Jaffrelot (dir.), *Repenser le nationalisme, théories et pratiques*, Paris, SciencesPo, 2006. Sur Ubicini et la Serbie, voir Ljubodrag Ristić, « Abdolonim Ubicini o kneževini Srbiji » [Abdolonyme Ubicini sur la Principauté de Serbie], dans Jelena Novaković et alii, *Srbi o Francuzima... op. cit.*, p. 129-148.

<sup>596</sup> Voir chapitre I.

<sup>597</sup> Guillaume Lejean, *Voyages dans les Balkans 1857-1870. Textes édités et présentés par Marie-Thérèse Lorain et Bernard Lory*, Paris, Non Lieu, 2011, p. 436.

<sup>598</sup> *La Turquie d'Europe ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, le commerce, les gouvernements divers, le clergé, l'histoire politique et l'état politique de cet empire*, voir chapitre I.

<sup>599</sup> Voir Ami Boué, *Catalogue des œuvres, travaux, mémoires et notices du Dr. Ami Boué*, op. cit., p. IX. Sur la construction des chemins de fer, voir chapitre III.

<sup>600</sup> Guillaume Lejean a été envoyé notamment en Herzégovine et au Monténégro par l'Académie. Voir Mihailo Pavlović, *Od Eslavonije ka Jugoslaviji*, op. cit., p. 116-117.

<sup>601</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans... op. cit.*, p. 64.

retrace dans le recueil consacré au géographe<sup>602</sup>. Comme pour les auteurs cités plus haut, il s'agit de retenir la volonté de rompre avec un début de siècle qui avait privilégié des représentations romanesques et poétiques. Les stéréotypes que l'on retrouve dans ces ouvrages proviennent toutefois directement des représentations romantiques, et les mêmes thèmes sont véhiculés par tous ces auteurs : les Serbes sont guerriers<sup>603</sup> et héroïques<sup>604</sup>, ils luttent contre le « despotisme musulman »<sup>605</sup>.

Ces publications prennent part à la curiosité de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et semblent être la conséquence de la nouvelle place faite aux études slaves dans la capitale. Alors que des enseignements se mettent en place, les publications sont l'autre facette d'un savoir et, surtout, d'un intérêt qui prennent forme. Malgré les volontés affichées de construire un champ scientifique, ces ouvrages témoignent d'un engagement idéologique, qui passe notamment par la place particulière qu'ils réservent à la Serbie. Pour Cyprien Robert par exemple, « ces Serbes [...] forment, parmi les Slaves du sud, la branche la plus nombreuse et la mieux douée, la branche royale en quelque sorte »<sup>606</sup>. Cette place privilégiée de la Serbie peut se comprendre à la lueur des enseignements qui ont lieu à Paris au même moment : voyons-y l'influence de Cyprien Robert et de Louis Leger, de leurs enseignements et d'un soutien politique au principe des nationalités.

## 2. ...au gré des régimes politiques

Ces ouvrages sont publiés alors que plusieurs régimes politiques se succèdent en France et ils doivent être lus à la lumière des idées portées par ces derniers<sup>607</sup>. Depuis la Révolution de Juillet, en 1830, le roi Louis-Philippe met en avant le principe de souveraineté nationale<sup>608</sup>, qui contredit les idées des accords européens de 1815<sup>609</sup>. En 1848, une nouvelle révolution éclate

---

<sup>602</sup> Voir Guillaume Lejean, *Voyages dans les Balkans... op. cit.*, p. 441-447.

<sup>603</sup> « Les Serbes naissent pour ainsi dire soldats : sobres, durs à la fatigue, se contentant de peu, d'une intrépidité que rien n'étonne », Jean-Henri-Abdolonyme Ubinini, *Les Serbes de Turquie... op. cit.*, p. 104.

<sup>604</sup> « Le joug qui pesait sur la Serbie n'était ni moins lourd ni moins odieux ; l'héroïsme et les qualités civiles de ses chefs éclatent en traits dignes des plus beaux temps de l'histoire », Barthélémy-Sylvestre Cunibert, *Essai historique... op. cit.*, p. 3-4.

<sup>605</sup> Xavier Marmier, *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, Bruxelles, Kiessling, 1854, p. 269.

<sup>606</sup> Cyprien Robert, *Le Monde slave... op. cit.*, p. 80.

<sup>607</sup> Sur l'histoire de la politique serbe à cette époque, voir Alex Dragnich, *Serbia Through the Ages*, Colombia, Colombia University Press, 2004. Yves Tomić, *La Serbie du prince Miloš à Milošević*, *op. cit.*

<sup>608</sup> Voir Jérôme Louis, *La question d'Orient sous Louis-Philippe*, *op. cit.*

<sup>609</sup> Pour avant 1848, voir Félix Pointeil, *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848)*, Paris, Presses universitaires de France, 1968. Sur les relations franco-serbes à partir de 1830, voir Čedomir Popov, « La France

et le roi des Français doit abdiquer. Lamartine proclame la Deuxième République, qui met fin à la Monarchie de Juillet. La révolution de 1848 a des échos en Europe, notamment à Vienne, en Allemagne, en Italie et en Pologne<sup>610</sup>. Les concepts de nationalité et de démocratie s'affirment et bouleversent l'Europe du Congrès de Vienne. Le principe des nationalités est l'idée selon laquelle l'État et la nation doivent coïncider dans une entité politique. Dimitrije Djordjević affirme ainsi que « le principe de nationalité se trouvait à la base de tous les mouvements nationaux et libérateurs balkaniques du XIXe siècle »<sup>611</sup>. Dès 1844, Cyprien Robert remarque des tendances démocratiques dans le système serbe<sup>612</sup> et son intérêt semble refléter les évolutions internes de la politique française.

C'est ce nouveau souffle politique qui doit servir de grille de lecture aux ouvrages sur la Serbie qui se multiplient. En 1852, avec le début du Second Empire, Napoléon III se fait le défenseur des nationalités. L'empereur s'intéresse à la politique internationale et se penche notamment sur la situation autour de la Méditerranée. Sa politique consiste à soutenir le principe des nationalités et les aspirations nationales contre les dominations étrangères : la France retrouve son rôle d'arbitre en Europe. Ainsi, en 1852, Cyprien Robert écrit que l'Illyrie est une « fabrique de nations »<sup>613</sup> et il ne se prive pas de parler de la « nation serbe »<sup>614</sup>. En 1858, la publication de l'ouvrage *Les manuscrits slaves de la bibliothèque impériale de Paris* traduit « l'intérêt que la France porte aux études slaves »<sup>615</sup> et l'existence d'un public pour ces études. Pourtant, cette politique ne prend pas encore en compte les conséquences qu'elle peut entraîner, l'empereur défendant en réalité des « grandes nationalités », sans entendre les revendications des minorités linguistiques et historiques<sup>616</sup>. Parfois l'Empire ne tranche pas entre la politique dite des nationalités et celle du Congrès de Vienne ; les projets de Napoléon III<sup>617</sup> pour l'Allemagne et

---

et la lutte de la Serbie pour l'indépendance d'État de 1830-1878 », dans Slavenko Terzić (dir.), *Jugoslovensko-francuski odnosi... op. cit.*, p. 75-84.

<sup>610</sup> Sur l'histoire de l'Europe en 1848 voir Georges-Henri Soutou, *L'Europe de 1815 à nos jours, op. cit.*, p. 66-75.

<sup>611</sup> Dimitrije Djordjević, *Révolutions nationales des peuples balkaniques 1804-1914*, Belgrade, Institut d'histoire de Belgrade, 1965, p. 77.

<sup>612</sup> Cyprien Robert, *Les Slaves de Turquie... op. cit.*

<sup>613</sup> Cyprien Robert *Le Monde slave... op. cit.*, p. 75.

<sup>614</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>615</sup> Martinof, Mikhailovitch, *Les manuscrits slaves de la bibliothèque impériale de Paris*, Paris, Cosnard et cie, 1858, p. 5.

<sup>616</sup> Sylvie Aprile, *La révolution inachevée 1815-1870*, Paris, Belin, 2010, p. 411-413.

<sup>617</sup> Sur la politique de Napoléon III dans les Balkans, voir Vasilj Popović, *Politika Francuske i Austrije na Balkanu u vreme Napoleona III* [La politique de la France et de l'Autriche dans les Balkans à l'époque de Napoléon III], Belgrade/Zemun, grafički zavod Makarije, 1925. Et Liljana Aleksić, *Stav Francuske prema Srbiji za vreme druge vlade Kneza Miloša i Mihaila (1858-1868)* [L'attitude de la France envers la Serbie pendant le deuxième règne des princes Miloš et Mihailo (1858-1868)], Belgrade, Naučno delo, 1957.



l'Italie illustrent cette ambiguïté<sup>618</sup>. La guerre de Crimée<sup>619</sup> est une manifestation de la nouvelle politique étrangère de l'Empire et la victoire permet d'affirmer la place de la France sur la scène européenne, avec le traité de paix signé à Paris en 1856. Pendant la guerre, en 1855, Cunibert évoque l'enjeu que représente la Serbie :

L'histoire serbe n'intéresse pas seulement la curiosité, elle intéresse à un haut point la science de l'avenir. La Serbie est appelée, par sa position topographique et par le caractère de ses habitants, à exercer une très grande influence sur les populations slavo-serves soumises à l'Autriche, et à jouer un rôle important dans la question de l'Orient. Elle paraît destinée à devenir un jour le centre autour duquel se réuniront toutes les nationalités slaves de la Turquie européenne, et peut-être aussi celles de la Hongrie.<sup>620</sup>

La position de carrefour, évoquée par Maria Todorova pour l'ensemble des Balkans<sup>621</sup>, présente ici la Serbie comme un atout géographique majeur. Cunibert mentionne un équilibre à construire autour de la Serbie, au moment où une nouvelle géopolitique se dessine avec l'affaiblissement de l'Empire ottoman. À cette époque, un nouveau cadre de lecture s'impose : la référence aux Balkans et aux peuples balkaniques disqualifie, selon Dragan Bogojević, d'anciennes perceptions globalisantes<sup>622</sup>. Xavier Marmier décrit alors Belgrade qui « se développe au soleil de la civilisation »<sup>623</sup>. Quelques années plus tard, en 1865, Ubicini fait lui aussi une longue description de la ville de Belgrade et prévoit qu'elle « [deviendra] bientôt le Hambourg de l'Orient »<sup>624</sup> et « qu'une condition préalable est nécessaire : l'entière expulsion des Turcs de la Serbie »<sup>625</sup>.

La liberté et le progrès sont aussi des thèmes récurrents qui permettent de mettre en avant la civilisation serbe : les Français construisent des représentations en adéquation avec l'image qu'ils veulent diffuser d'eux-mêmes, dans le contexte de soutien aux aspirations nationales. Parfois, ces considérations sont aussi accompagnées de critiques de la politique russe dans les Balkans, critiques déjà mentionnées à propos de la frilosité de la France à voir arriver le russe

---

<sup>618</sup> Sylvie Aprile, *La révolution inachevée*, op. cit., p. 413.

<sup>619</sup> Sur les discours sur la Serbie qui s'intensifient pendant la guerre de Crimée, voir Aleksandra Kolaković, *U službi otadžbine. Saradnja francuskih i srpskih intelektualaca 1894-1914*, op. cit., p. 52-55.

<sup>620</sup> Barthélémy-Sylvestre Cunibert, *Essai historique...* op. cit., p. 3.

<sup>621</sup> Maria Todorova, « The trap of Backwardness: Modernity, Temporality and the Study of Eastern European Nationalism », dans *Slavic Review*, 64, n° 1, 2005.

<sup>622</sup> Dragan Bogojević, *L'imaginaire du Monténégro chez les voyageurs français du XIX<sup>e</sup> siècle*, Podgorica, IVPE, 2006, p. 125.

<sup>623</sup> Xavier Marmier, *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, op. cit., p. 214.

<sup>624</sup> Jean-Henri-Abdolonyme Ubicini, *Les Serbes de Turquie...* op. cit., p. 33.

<sup>625</sup> *Ibid.*

dans ses institutions publiques. Cyprien Robert formule par exemple le souhait de voir la France remplacer la Russie dans ses alliances avec la Serbie<sup>626</sup>.

La guerre franco-prussienne bouleverse une nouvelle fois la situation européenne. Louis Leger incarne une génération mobilisée et traumatisée par la guerre<sup>627</sup>. Cela renforce son empathie pour les populations slaves qui représentent une alliance de revers : « Ils sont constamment en lutte avec l'Allemagne, ils voient, chaque jour, leur existence menacée par elle, et ils sont appelés à devenir, à un moment donné, nos plus fidèles alliés »<sup>628</sup>. La Russie est désormais perçue avec plus de bienveillance<sup>629</sup> et cela entraîne des changements politiques avant même l'établissement de l'alliance franco-russe de 1893. Rapidement, le passage à la III<sup>e</sup> République introduit de nouvelles dispositions politiques qu'il faut à nouveau rapprocher des positions vis-à-vis de la Serbie. Une rupture s'effectue, les Français commençant à s'éloigner d'une littérature pleine d'exotisme et de bons sauvages<sup>630</sup>. Saint-René Taillandier, ministre de l'Instruction publique jusqu'en 1871, publie un ouvrage sur la Serbie en 1872<sup>631</sup>. Il communique avec Louis Leger<sup>632</sup>, qui témoigne de son intérêt pour les pays slaves<sup>633</sup>. Cette relation est une illustration de l'imbrication des milieux et une piste à creuser pour les années qui construisent la III<sup>e</sup> République. À la veille d'une nouvelle crise d'Orient dans les Balkans, le contexte politique européen a donc amené les Français à s'intéresser à la Serbie et à lui donner un rôle à jouer dans la vie universitaire et sur l'échiquier politique. À partir de 1874, il faut étroitement articuler les nouveaux événements qui se déroulent dans les Balkans avec les changements de la vie politique française.

---

<sup>626</sup> Cyprien Robert, *Le Monde slave... op. cit.*, p. 357.

<sup>627</sup> Antoine Marès, « Louis Leger et Ernest Denis... » *op. cit.*, p. 65.

<sup>628</sup> Louis Leger, *Le monde slave... op. cit.*, p. 1.

<sup>629</sup> Charlotte Krauss, *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX<sup>e</sup> siècle... op. cit.*, p. 11.

<sup>630</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans... op. cit.*, p. 62.

<sup>631</sup> Saint-René Taillandier, *La Serbie au XIX<sup>e</sup> : Kara Georges et Milosch*, Paris, Didier & cie, 1872. Il écrit avant cela des articles sur la Serbie, comme par exemple « La Serbie au XIX<sup>e</sup> siècle : les origines de la guerre de l'indépendance », dans *La Revue des Deux Mondes*, vol. 78, novembre-décembre 1868, p. 82. Sur ses écrits voir Mihailo Pavlović, *Od Eslavonije ka Jugoslaviji*, *op. cit.*, p. 136-138. A notamment été traduit en serbe en 1887. Voir aussi mémoire au CRHECC de F. Bocholier, « Saint-René Taillandier, 1817-1879. De Montpellier à Prague : itinéraire d'un germaniste ».

<sup>632</sup> « Les premiers échanges entre Leger et Saint-René Taillandier remontent à 1866 (archives familiales, lettre du 26 septembre 1866, et fonds Leger du Mémorial de la littérature tchèque à Strahov - Prague, lettre du 4 déc. 1866 de Saint-René Taillandier à Leger). » Antoine Marès, Wladimir Berelowitch, « La découverte de la Russie en 1872... » *op. cit.*, p. 338.

<sup>633</sup> Louis Leger, *Souvenirs d'un slavophile... op. cit.*, p. 82.

## II. Joseph Reinach et la découverte de la Serbie (1874)

En 1874, la Conférence Tocqueville met un nouvel homme sur le chemin de la Serbie. Chemin intellectuel, d'abord, qu'il ne manque pas de compléter par un voyage quelques années plus tard. Pur produit de la III<sup>e</sup> République, la rencontre de Joseph Reinach avec la Serbie est importante car elle dépasse le parcours personnel : formé par la Conférence Tocqueville, qui illustre les grands réseaux de la République, Reinach incarne une génération de jeunes hommes qui croient en ce nouveau régime et qui en deviennent des acteurs importants. Ainsi c'est le républicain Charles Savary qui lui fixe les consignes qui donnent naissance à l'ouvrage *La Serbie et le Monténégro*, salué par *La République française*. Ce cas particulier met en lumière les liens entre la III<sup>e</sup> République et les nouvelles représentations de la Serbie qui entrent en circulation.

### A. La Conférence Tocqueville

#### 1. Conférence d'éloquence parlementaire

Joseph Reinach n'a que dix-huit ans lorsqu'il commence à s'intéresser à la Serbie, un peu par hasard, par l'intermédiaire de la Conférence Tocqueville. Seule Arlette Lévy évoque très brièvement sa rencontre avec la Serbie<sup>634</sup> et il faut revenir sur les circonstances qui font du jeune Reinach un médiateur entre la III<sup>e</sup> République en construction et la Serbie. La Conférence Tocqueville est une conférence d'éloquence parlementaire<sup>635</sup> : « La conférence 'à la française' est un cercle de rencontre et de discussion au sein duquel les problèmes sont examinés et débattus dans les formes d'une délibération de type parlementaire »<sup>636</sup>. Ces conférences permettent l'exercice de la pratique du régime représentatif et l'apprentissage de la parole publique, des pratiques et des codes qui permettent le bon déroulement d'une discussion devant déboucher sur un vote<sup>637</sup>. Les études de droit sont celles qui mènent le plus souvent aux

---

<sup>634</sup> Arlette Lévy, *Joseph Reinach (1856-1921) : l'homme et son message*, thèse réalisée sous la direction de Béatrice Philippe, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 2006, p. 142-143.

<sup>635</sup> L'historien Gilles Le Béguec s'est penché sur la pratique de ce type de conférences : « Ces cercles de discussion, appelés parfois « parlottes », fonctionnant comme de petites assemblées politiques, sont nés sous la Restauration à l'image des « debating societies » anglaises et des conférences dites « particulières », c'est-à-dire des réunions privées de jeunes avocats vivant à l'ombre de la très officielle Conférence du stage des avocats du barreau de Paris. » Gilles Le Béguec, « Les circuits de formation du personnel politique », dans Serge Berstein et Pierre Milza (dir.), *Axes et méthodes de l'histoire politique*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 305.

<sup>636</sup> Gilles Le Béguec, « Les conférences d'éloquence parlementaire à la Belle Époque : déclin ou renouveau ? », dans *Actes du 57<sup>e</sup> congrès du CIHAE : Assemblées et Parlements dans le monde, du Moyen-âge à nos jours*, Paris, Assemblée nationale, 2010, p. 1195.

<sup>637</sup> *Ibid.*

professions politiques, et la plupart des participants aux conférences d'éloquence parlementaire sont ainsi issus de la Faculté de droit, même si ces dernières sont « ouvertes à des jeunes gens venus d'horizons différents »<sup>638</sup>.

La Conférence Tocqueville est créée par une partie des membres de la Conférence de la Rue Royale, en 1863, et le premier article de sa constitution affirme :

La Conférence Tocqueville s'occupe de questions d'histoire générale et philosophique, de législation et de droit constitutionnel, d'économie politique, de philosophie et de littérature. Elle n'a pas le droit de s'occuper de questions politiques et religieuses ayant un caractère d'actualité.<sup>639</sup>

La Conférence a pour objectif d'entraîner ses membres à débattre et à convaincre. En 1874, le président de la Conférence, Henry Hébrard de Villeneuve, explique dans un discours que la politique contemporaine est un facteur de division et que la conférence doit se concentrer sur des discussions de natures littéraire et historique, comme elle le faisait à son origine<sup>640</sup>. Pour former ses membres au débat, les sujets abordés doivent tout de même mener à des projets de lois ou à des motions<sup>641</sup>. Les conférences se présentent comme un « complément aux études universitaires »<sup>642</sup> et le passage par une conférence parlementaire devient une étape dans la formation des hommes de l'élite politique du XIX<sup>e</sup> siècle.

Issu d'une famille juive d'origine allemande, Joseph Reinach naît en France en 1856, suite à l'arrivée de son père à Paris en 1854. Ce dernier, Hermann Reinach, est naturalisé en 1870. Pierre Birnbaum le qualifie d'« amoureux de la France des Lumières, celle de Voltaire, de Rousseau »<sup>643</sup> et il est proche d'Adolphe Thiers, ce qui permet au jeune Reinach de le rencontrer à la fin de sa carrière. Joseph Reinach entre à la Conférence Tocqueville le 19 janvier 1874,

---

<sup>638</sup> Voir Jean Joana, *Pratiques politiques des députés français au XIX<sup>ème</sup> siècle : du dilettante au spécialiste*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 127 et 135 et Gilles Le Beguec, « Les conférences d'éloquence parlementaire à la Belle Epoque : déclin ou renouveau ? », *op. cit.*, p. 1195.

<sup>639</sup> Constitution de la Conférence, dans *Travaux de la Conférence de Tocqueville pendant l'année 1874 – Première partie*, Paris, Anciennes maisons Gustave Retaux et Veuve Joubert, F. Pichon, librairie éditeur, 1874, p. VII.

<sup>640</sup> *Ibid.*, séance du 26 mai 1874, p. 340-341.

<sup>641</sup> Que l'article 28 de la Constitution de la Conférence évoque comme ayant « pour but d'appeler l'examen de la Conférence sur une question qui n'est point formulée en projet de loi ». Jean Joana précise que « la matière qui fait l'objet des discussions importe peu, puisque les modes de raisonnement et de démonstration qui sont mobilisés restent les mêmes ». Jean Joana, *Pratiques politiques des députés français au XIX<sup>ème</sup> siècle... op. cit.*, p. 143.

<sup>642</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>643</sup> Pierre Birnbaum, *Les fous de la République*, Paris, Seuil, 1994, p. 17.

présenté par les membres Rochet, Ferrari da Grado et Fournier<sup>644</sup>. Il est encore étudiant à la Faculté de droit et se destine à une carrière politique.

## 2. La « République des réseaux » et les Slaves

Ces conférences<sup>645</sup> sont l'occasion pour les jeunes diplômés de se préparer à la pratique oratoire et leur offrent l'opportunité de s'intégrer dans des réseaux. Gilles Le Béguec parle de « République des réseaux »<sup>646</sup>, les conférences ayant été « des lieux de consolidation, des lieux de pérennisation, des lieux d'agrégation et des lieux de recomposition »<sup>647</sup> de ces réseaux, qui sont des tremplins vers des carrières politiques. Gilles Le Béguec évoque par exemple Léon Gambetta, qui prend plus tard Joseph Reinach sous sa protection, ou encore Léon Bourgeois, qui participe à la même séance de la conférence Tocqueville que Joseph Reinach. Charles Savary fait partie de ceux qui gèrent, au sein de la Conférence Tocqueville, l'entrée de nouveaux membres. C'est la règle de la cooptation qui régit les nouvelles admissions et il est l'une des personnalités les plus « cooptantes » de la Conférence : il intervient, en effet, dans le processus d'admission de 57 nouveaux membres entre 1868 et 1873<sup>648</sup>. Charles Savary (1845-1889) fait des études de droit avant de devenir avocat. En 1869, il devient secrétaire de la conférence des avocats, et, deux ans plus tard, il est élu député royaliste de la Manche. Il est aussi l'un des principaux fondateurs de la Conférence Tocqueville et la dirige à quatre reprises entre 1869 et 1873<sup>649</sup>.

Le mardi 26 mai 1874, c'est lui qui dépose à la Conférence la motion intitulée « Examen de la Conférence sur les questions relatives à l'origine historique et aux traditions nationales des peuples slaves, à leur influence et au rôle qu'ils peuvent être appelés à jouer dans la politique de l'Europe orientale »<sup>650</sup>. Cette motion, plus simplement appelée « motion sur la question

---

<sup>644</sup> Respectivement avocat, publiciste et étudiant en droit, entrés à la Conférence en 1872, 1872 et 1870.

<sup>645</sup> La plus connue est la Conférence Molé, qui fusionne avec la Tocqueville en 1876 pour devenir la Conférence Molé-Tocqueville, reconnue « d'utilité publique » en 1897. Voir Gilles Le Béguec, « Les conférences d'éloquence parlementaire à la Belle Époque : déclin ou renouveau ? », *op. cit.*, p. 1198. La conférence de Molé-Tocqueville existe encore aujourd'hui.

<sup>646</sup> Gilles Le Béguec, « Les réseaux », dans Jean-Marie Mayeur (dir.), *Les Parlementaires de la Troisième République*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003, p. 245.

<sup>647</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>648</sup> Jean Joana, *Pratiques politiques des députés français au XIX<sup>ème</sup> siècle... op. cit.*, p. 151.

<sup>649</sup> Voir Adolphe Robert (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français, comprenant tous les Membres des assemblées françaises et tous les ministres français, tous depuis les le Membres 1er mai 1789 des assemblées jusqu'au 1er mai françaises 1889, PLA et tous – ZUY, les ministres français*, Genève, Slatkine Reprints, 2000.

<sup>650</sup> Compte rendu analytique de la séance du mardi 26 mai 1874, dans *Travaux de la Conférence de Tocqueville pendant l'année 1874... op. cit.*, T. 1, p. 324-325.

slave »<sup>651</sup>, n'est pas destinée à être discutée à la tribune. L'orateur rappelle que la Conférence ne vise pas seulement à organiser des débats, susceptibles de créer des divisions, mais qu'elle doit aussi mettre en place des commissions en charge de réaliser des travaux sur des sujets donnés. D'après lui, les débats à répétition tendent à abîmer l'accord qui doit régner au sein de la Conférence et travailler en commission peut permettre de rétablir un équilibre entre les membres<sup>652</sup>. Pour insister sur le caractère non polémique du sujet qu'il propose, il souligne aussi que celui-ci « [écarte] toute question de politique actuelle »<sup>653</sup>, ce qui est pourtant faux dans le contexte de la question d'Orient. En 1875, des révoltes s'organisent en Bosnie-Herzégovine contre les prélèvements d'impôts de l'Empire ottoman.

La motion sur la question slave vise ainsi à réunir une commission qui travaillera sur divers documents, notamment français et allemands, et à combler un « véritable besoin »<sup>654</sup>. Savary insiste sur l'importance de cette démarche et mentionne la multiplicité de ses facettes<sup>655</sup>. Cela lui permet de justifier le droit qu'il se réserve de valider la liste des membres qui doivent participer à ce travail. Après l'ajout de quelques précisions, des applaudissements clôturent la courte discussion. La commission doit donc aboutir à plusieurs rapports, résultats de travaux personnels qui sont les garants de la pérennité de la Conférence. Le jour même, les membres de cette commission sont désignés, la proposition est mise aux voix et adoptée. Joseph Reinach en fait partie : il est chargé d'écrire un rapport sur la Serbie et le Monténégro, ce dernier n'étant pris séparément en charge par personne.<sup>656</sup>

---

<sup>651</sup> *Ibid.*, p. CXXIV.

<sup>652</sup> Ce discours intervient dans un contexte précis : à la séance du lundi 18 mai, plusieurs membres de la commission avaient présenté leur démission suite à de vives discussions autour du projet de loi électorale le lundi 11 mai. La commission a regretté ces événements et refusé les démissions, assurant qu'elle n'avait voulu blesser personne. Les membres concernés reprennent leur place à la Conférence le mardi 26 mai, juste avant que Savary ne prenne la parole.

<sup>653</sup> *Travaux de la Conférence de Tocqueville pendant l'année 1874... op. cit.*, p. 324.

<sup>654</sup> *Ibid.*

<sup>655</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>656</sup> Le deuxième tome des *Travaux de la Conférence de Tocqueville pendant l'année 1874* est conservé à la BNF mais est inconsultable pour le moment (il fait partie d'un ensemble "Conférence Tocqueville" qui fait d'une part l'objet de réparations et d'autre part d'un envoi chez un prestataire pour numérisation). Il devrait contenir des informations supplémentaires sur les circonstances des discussions et des décisions prises pour cette motion sur la question slave.

## B. La commande de *La Serbie et le Monténégro*

### 1. Les consignes de Charles Savary

Joseph Reinach entreprend son premier voyage en Orient en août 1878 et en commence un second en octobre 1879. Son ouvrage *La Serbie et le Monténégro*, paru pour la première fois en 1874, précède donc son premier voyage dans les Balkans. La genèse de l'ouvrage nous éclaire sur les conditions de la naissance d'un nouveau médiateur. Charles Savary écrit à Joseph Reinach pour lui « rappeler que cette commission [l']a chargé du rapport relatif à la Serbie et [lui] donner les indications nécessaires pour établir une certaine unité et un lien de parallélisme entre les travaux de même nature qui sont confiés à divers rapporteurs sur les différents peuples de l'Europe orientale »<sup>657</sup>. Léon Bourgeois est, notamment, chargé d'écrire un rapport sur la Hongrie, Fernand Cassany de Mazet<sup>658</sup> sur la Pologne et Henry Defert<sup>659</sup> sur la Bohême<sup>660</sup>. La lettre n'est pas datée, mais a probablement été écrite peu de temps après la séance du 26 mai 1874 à la Conférence de Tocqueville. Charles Savary lui signale que son ouvrage ne doit pas faire doublon avec les rapports d'ensemble qui seront publiés sur l'ethnographie et sur l'avenir des peuples slaves. Ensuite, il débute ses consignes en lui suggérant les parties que son ouvrage devra suivre :

Dans la pensée de la commission, le travail qui vous est confié devrait comprendre trois parties :

La première partie serait consacrée à un résumé de l'histoire de la Serbie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque contemporaine.

La seconde partie comprendrait l'histoire contemporaine jusqu'à l'année courante.

La 3<sup>e</sup> partie serait consacrée à une étude sur la Serbie, au point de vue de son organisation politique naturelle, de ses institutions de ses finances, de son commerce, de son agriculture, de son développement religieux et littéraire.<sup>661</sup>

---

<sup>657</sup> Correspondance entre Joseph Reinach et Charles Savary, BNF NAF 24885 317-321.

<sup>658</sup> Cassany de Mazet est avocat, historien et publiciste. Ancien vice-président de la Conférence et membre libre à partir de décembre 1871.

<sup>659</sup> Defert est avocat à la cour d'appel de Paris, entre à la Conférence en décembre 1872.

<sup>660</sup> Louis Bourgeois, *Etudes sur les peuples Slaves et l'Europe Orientale : La Hongrie*, Paris, Conférence Tocqueville, 1874. Fernand Cassany de Mazet, *Etudes sur les peuples Slaves et l'Europe Orientale La Pologne*, Paris, Conférence Tocqueville, 1874. Henry Defert, *Etudes sur les peuples Slaves et l'Europe orientale, Tchèques*, Paris, Conférence de Tocqueville, 1875.

<sup>661</sup> Correspondance entre Joseph Reinach et Charles Savary, *op. cit.*

Le plan de l'ouvrage a donc déjà été esquissé dans les grandes lignes. C'est un rapport de maître à élève qui s'instaure entre Charles Savary (qui a 29 ans) et Joseph Reinach, en accord avec la visée éducative de la Conférence. Celui-ci utilise d'ailleurs les verbes « devoir » ou « avoir à » qui indiquent que Reinach doit obéir aux consignes. Après avoir évoqué les trois parties que doit suivre Reinach, Savary les reprend une à une en précisant ce qu'elles doivent contenir. Ainsi la deuxième partie est prévue de la manière suivante :

La seconde partie de votre travail sera consacrée à la renaissance et au développement de la question serbienne, à la lutte nationale de la Serbie contre la Turquie, et des efforts pour conquérir l'indépendance. Cette étude sera comme la première une étude de l'histoire, mais une étude d'histoire contemporaine, embrassant un laps de temps beaucoup plus restreint que la première et par conséquent devant être moins allongée. Vous aurez à retracer les phases de la lutte des deux dynasties qui se sont disputées le pouvoir en Serbie, et ainsi que quelles ont été les plaintes et les réclamations du peuple serbe, quels ont été son état politique et son histoire intérieure.<sup>662</sup>

Savary a aussi établi le contenu de l'ouvrage de Reinach, et on imagine facilement qu'il en a fait de même avec les membres chargés d'écrire les autres rapports. Remarquons ici les dimensions politiques qui contredisent son discours à la Conférence. Savary souffle au jeune Reinach les idées qu'il doit exposer dans son ouvrage : si ce dernier y défend avec ardeur la cause serbe, il faut tenir compte de son jeune âge et du fait qu'on lui a suggéré le parti à adopter. Savary évoque aussi, pour la première partie de l'ouvrage, le « passé de gloire et d'indépendance »<sup>663</sup> des Serbes, à mettre en relation avec les aspirations nationales exprimées au moment où ils correspondent. À dix-huit ans, les positions politiques de Reinach sont probablement encore hésitantes. Il a toutefois grandi dans un environnement républicain et le développement du rôle des républicains au sein de la conférence Tocqueville<sup>664</sup> accentue l'influence qu'ils ont auprès de lui. Après les échecs de restauration monarchique, Savary lui-même passe au républicanisme modéré et se positionne au centre gauche.

Savary établit donc un cahier des charges très précis. Il indique aussi la méthode que le jeune Reinach doit suivre dans l'écriture de son ouvrage : « Il est désirable que l'ensemble du travail entrepris soit aussi instructif que possible et aussi précis que possible. Vous ferez donc bien

---

<sup>662</sup> *Ibid.*

<sup>663</sup> *Ibid.*

<sup>664</sup> Jean Joana, *Pratiques politiques des députés français au XIX<sup>ème</sup> siècle... op. cit.*, p. 152.



d'indiquer en note les sources auxquelles vous avez puisé »<sup>665</sup>. Il lui demande également de prendre en compte des « sources et documents à consulter », dont certains qu'il possède chez lui, lui offrant de lui installer un cabinet d'étude à son domicile. Reinach doit ainsi consulter des ouvrages spécialisés, dont les titres ne sont pas mentionnés, des annuaires ainsi que des articles récents de journaux. Sur ce point, Savary se montre à la disposition de Reinach pour lui donner d'autres éléments. Même les annexes sont décidées à l'avance :

Le texte de la constitution Serbe serait fort utile en pièce justificative. Pourquoi même ne feriez-vous pas à la fin de votre travail ce que Sir Edward Hervé a fait dans son livre intitulé Une page de l'histoire d'Angleterre où il a publié les noms des ministres et des membres du parlement en indiquant à côté de chaque nom par un signe indicatif le parti auquel le membre appartient.<sup>666</sup>

Sir Edward Hervé est en fait Édouard Hervé (1835-1899), publiciste et homme politique français, dont les ouvrages historiques sont des compilations de ses articles. Savary avait mis en avant l'importance du travail personnel des membres de la commission dans son intervention à la Conférence, mais toutes ces consignes tendent finalement à faire du rapport de Reinach un exercice académique qui laisse peu de place à l'improvisation.

Enfin, Savary demande à Reinach de rendre son rapport sur la Serbie et le Monténégro le 15 octobre 1874 au plus tard et termine sa lettre en lui précisant qu'il se réserve le droit de correction sur le manuscrit :

En effet, non seulement il faudra le temps d'imprimer les travaux de la commission, mais avant que cette impression ne puisse avoir lieu il faudra que je puisse lire et étudier chaque rapport, soumettre à son auteur les obscurités [sic] qu'il complètera, lui proposer des modifications nécessaires pour le mettre en harmonie avec les autres rapports. Cet examen demandera un certain temps et si les rapporteurs ne devaient point mettre une grande exactitude dans l'envoi de leurs travaux respectifs, un retard considérable serait à craindre.<sup>667</sup>

L'ouvrage de Reinach a donc été commandé de façon précise et ce dernier est prévenu des modifications qui risquent d'être effectuées s'il ne respecte pas les consignes. Le résultat est concluant et mène à une publication dès la fin de l'année.

---

<sup>665</sup> Correspondance entre Joseph Reinach et Charles Savary, *op. cit.*

<sup>666</sup> *Ibid.*

<sup>667</sup> *Ibid.*

## 2. Publication de l'ouvrage et conséquences

*La Serbie et le Monténégro* de Joseph Reinach est publié fin 1874 aux éditions de la bibliothèque de la conférence Tocqueville. L'ouvrage suit le plan que lui a dicté Savary. Ses chapitres reprennent en effet les trois parties qu'il lui a suggérées :

Chapitre 1 : Les origines de la Serbie

Chapitre 2 : Etienne Douchan. La bataille de Kossovo

Chapitre 3 : La Serbie sous la domination ottomane

Chapitre 4 : La révolution serbe. Kara Georges

Chapitre 5 : La révolution serbe. Milosch

Chapitre 6 : Le Monténégro

Chapitre 7 : Organisation du gouvernement parlementaire en Serbie

Chapitre 8 : La nation serbe. La poésie serbe

Chapitre 9 : De l'avenir de la Serbie. Le Panslavisme.<sup>668</sup>

Les chapitres 1, 2 et 3 correspondent à la première partie décidée par Savary (« résumé de l'histoire de la Serbie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque contemporaine »), les chapitres 4 et 5 reprennent sa deuxième partie (« histoire contemporaine jusqu'à l'année courante ») et les chapitres 7, 8 et 9 sa troisième partie (« une étude sur la Serbie, au point de vue de son organisation politique naturelle, de ses institutions de ses finances, de son commerce, de son agriculture, de son développement religieux et littéraire »). *La Serbie et le Monténégro* contient également un sixième chapitre, consacré au Monténégro, comme l'avait demandé Savary : « [Le Monténégro] rentrera donc purement et simplement dans votre rapport et vous aurez à lui consacrer un chapitre spécial soit au point de vue de l'histoire soit au point de vue de l'étude comprise dans la 3<sup>e</sup> partie de votre travail ».

De plus, on retrouve en annexe la plupart des pièces réclamées par Savary et Joseph Reinach a donné vie aux idées soufflées par la Conférence en se positionnant en soutien à la Serbie dans ses luttes contre l'Empire ottoman. Le message politique est explicite et semble bien loin de

---

<sup>668</sup> Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro*, Paris, Calmann-Lévy, 1876, p. 329. Par confort nous consultons l'édition de Calmann-Lévy de 1876.

l'exercice apolitique annoncé par la motion. Ainsi ce dernier s'est soumis à l'exercice que lui avait proposé la Conférence et l'ouvrage publié permet à une institution influente de la République de s'exprimer sur la Serbie par le biais de consignes précises qui ont guidé la plume du jeune homme.

La comparaison entre le manuscrit original de *La Serbie et le Monténégro*<sup>669</sup> et la version publiée met toutefois en lumière certaines différences. Ce manuscrit est probablement celui que Reinach a envoyé à Savary à la date indiquée. On peut y lire une introduction qui n'apparaît pas dans la version publiée : elle n'était pas prévue dans les consignes et Savary a sans doute préféré la supprimer. Les phrases « Un homme qui a foi en sa force, triomphe toujours des obstacles de la vie ; il en est de même d'un peuple qui a foi en sa destinée. Et c'est précisément ce qui fait la grandeur du peuple serbe » y annonçaient le ton de l'ouvrage. Reinach y regrettait l'absence de travaux historiques sur la Serbie, citant toutefois, dans le désordre, les ouvrages de Ranke, de Taillandier et de Lamartine<sup>670</sup>, se présentant implicitement comme une alternative. Il y annonçait aussi : « Il ne nous appartient pas de discuter sur la grande question du panslavisme », tout en commençant justement à y réfléchir<sup>671</sup>. Cette introduction proposait une entrée en matière très engagée pour la cause serbe, affichant d'emblée les enjeux politiques de ce qui allait suivre.

D'autres parties du texte manuscrit, parfois des pages entières, ont été barrées. Il est difficile de savoir si c'est Joseph Reinach lui-même qui s'est corrigé au fur et à mesure de sa rédaction ou si c'est Savary qui a effectué des corrections directement sur le manuscrit. S'il est difficile de comprendre ces mécanismes de corrections et les allers-retours entre le jeune auteur et son protecteur – aucune trace de cette correspondance n'ayant été retrouvée –, il est probable que Savary ait pris l'initiative de ces remaniements. Ces derniers portent surtout sur la forme ou sur des passages déplacés et Savary a pu ainsi lui signaler l'importance de suivre les consignes. Notons que Reinach avait intitulé son huitième chapitre « De l'avenir de la Serbie et du

---

<sup>669</sup> Lettres et papiers provenant de Joseph Reinach, deuxième série VI Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro* (1876), 130 feuillets, décembre 1951. BNF NAF 24905. Les archives indiquent que ce manuscrit date de 1876, et on peut pourtant estimer qu'il date en fait de 1874, année durant laquelle Joseph Reinach rédige *La Serbie et le Monténégro*. Car la version de 1876 est celle qui paraît aux éditions Calmann-Lévy, qui ne contient pas l'introduction mentionnée.

<sup>670</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.* ; Leopold Ranke, *Die serbische Revolution : aus serbischen Papieren und Mitteilungen*, Berlin, Duncker und Humblot, 1844 ; Saint-René Taillandier, *La Serbie au XIX<sup>e</sup> ... op. cit.*

<sup>671</sup> Sur sa vision du panslavisme, voir Anne Couderc, « J. Reinach et la question d'Orient », dans Antoine Compagnon (dir.), *Les frères Reinach*, Paris, Académie des inscriptions et belles lettres, 2008, p. 302-303.

Monténégro – Le panslavisme » et que la version publiée annonce finalement « De l’avenir de la Serbie – Le panslavisme » : la place de la Serbie devait rester centrale. Dans le chapitre consacré au Monténégro, il faut remarquer que la phrase « c’est un véritable intérêt européen que le règlement définitif de cette question ! »<sup>672</sup>, concernant l’indépendance du Monténégro comme pendant de la question d’Orient, a elle aussi, disparu de la version publiée.

C’est donc la Conférence Tocqueville qui a mené le jeune Reinach à rencontrer la cause serbe. Peu après la parution de son ouvrage *La Serbie et le Monténégro*, le sénateur Clément Laurier qualifie Joseph Reinach de « jobard qui croit aux Serbes »<sup>673</sup>. Celui-ci était proche de Gambetta avant de se rapprocher des monarchistes à partir de 1872 et de se faire inscrire au centre droit à l’Assemblée nationale. Cette remarque témoigne de l’originalité de l’ouvrage de Reinach, qui lui attire des critiques dans le milieu politique. Il faut cependant retenir qu’à partir de sa participation à la conférence de Tocqueville, Reinach se fait défenseur des droits des peuples orientaux, qu’il estime brimés par l’Empire ottoman ; mais qu’il est également favorable à une confédération balkanique au-delà des nationalités, ce qui lui confère une position originale face à la question d’Orient, porteur d’une nouvelle géopolitique européenne<sup>674</sup>. Son ouvrage *La Serbie et le Monténégro* est d’ailleurs réédité en 1876 aux éditions Calmann-Lévy. Il prend la parole pour parler de l’Orient en tant qu’expert, homme de science et de terrain<sup>675</sup> et acquiert une légitimité sur les affaires orientales. Son fort attachement aux valeurs républicaines place son travail sur l’Orient et notamment sur la Serbie en parallèle de la construction républicaine à laquelle il consacre beaucoup d’énergie.

En 1877, Léon Gambetta, que Reinach avait rencontré un an plus tôt lorsqu’il était encore étudiant, lui propose de collaborer à *La République française*, quotidien politique dont il prend plus tard la direction en 1886. La Conférence Tocqueville a ainsi permis au jeune Reinach de se faire remarquer et d’intégrer le monde politique républicain. Quand Émile Boutmy, directeur de l’École libre des sciences politiques, crée la Société pour l’étude des questions d’enseignement supérieur, il pense également à Joseph Reinach dont il avait apprécié les articles en 1877. Grâce à ses publications, qui lui confèrent une reconnaissance publique, et aux réseaux dans lesquels il s’est intégré progressivement, Joseph Reinach s’impose comme une grande

---

<sup>672</sup> Lettres et papiers Joseph Reinach... *op. cit.* Fin du chapitre sur le Monténégro coupée.

<sup>673</sup> Arlette Lévy, *Joseph Reinach...* *op. cit.*, p 143.

<sup>674</sup> Anne Couderc, « J. Reinach et la question d’Orient », *op. cit.*, p. 291.

<sup>675</sup> *Ibid.*, p. 289.

figure de la III<sup>e</sup> République<sup>676</sup>. Cette position lui donne de l'importance en tant que médiateur entre la France et la Serbie et nous engage à considérer les représentations à la construction desquelles il participe.

### C. Les représentations de la Serbie

#### 1. Virilité et héroïsme pour une nation

Commandé de toutes pièces, l'ouvrage de Joseph Reinach *La Serbie et le Monténégro* véhicule des représentations de la Serbie bien choisies auprès des Français. Alain Corbin parle du XIX<sup>e</sup> siècle comme de la période de triomphe de la virilité : « La virilité ne constitue pas une simple vertu individuelle. Elle ordonne, irrigue la société, dont elle sous-tend les valeurs »<sup>677</sup>. Il définit cette virilité en expliquant que « le courage, voire l'héroïsme, le savoir-mourir pour la patrie, la quête de gloire, la nécessité de relever tout défi »<sup>678</sup> s'imposent aux hommes des différentes classes de la société. Cette virilité peut être liée à l'esthétique du sublime mise en avant par les romantiques, qui nous rappelle les stéréotypes des Serbes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Reinach est un héritier de ces stéréotypes qu'il réutilise sans avoir peut-être conscience de ses sources. Il cite toutefois Lamartine dans son manuscrit, dont il loue les « quelques belles et chaleureuses pages »<sup>679</sup> consacrées à Karadjordje. Pourtant, en 1874, Reinach se situe surtout dans une conception plus politique de la virilité : après la défaite de 1870 et l'échec de la Commune, la virilité, notamment militaire, doit permettre la régénération de la nation<sup>680</sup>. Après les défaites, en effet, la virilité est célébrée pour rassurer les hommes et les femmes sont renvoyées à la sphère privée. La III<sup>e</sup> République rejette la responsabilité de la défaite sur Napoléon III et loue la bravoure et l'honneur des soldats virils de 1870<sup>681</sup>, reflets de la gloire de la nation.

Lorsque Joseph Reinach cherche à définir ce qui caractérise la population serbe, c'est sans surprise qu'il met en avant cette virilité, au service des aspirations nationales de la population serbe. Ainsi, évoque-t-il la « bravoure habituelle » ou « le courage jamais abattu des enfants de

---

<sup>676</sup> Voir Arlette Lévy, *Joseph Reinach...*, *op. cit.*

<sup>677</sup> Alain Corbin (dir.), *Histoire de la virilité, T. 2 Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 9.

<sup>678</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>679</sup> Lettres et papiers Joseph Reinach... *op. cit.* Dans l'introduction qui n'est pas publiée.

<sup>680</sup> Jean-Paul Bertaud, « La virilité militaire », dans Alain Corbin (dir.), *Histoire de la virilité... op. cit.*, p. 194.

<sup>681</sup> Sur la guerre franco-prussienne voir Philippe Levillain, Rainer Riemenschneider (dir.), *La guerre de 1870-1871 et ses conséquences*, Bonn, Bouvier Verlag, 1990.

la Serbie »<sup>682</sup>. Il souligne aussi le langage « à la fois coloré, harmonieux et viril »<sup>683</sup> remarqué en Serbie par le géographe Guillaume Lejean cité plus haut. Sa description de Karadjordje reprend différents attributs de la virilité : « C'était un homme grand et fort, aux épaules larges, à la tête longue et fine, au nez vigoureusement accentué »<sup>684</sup>. On retrouve ici une acception physiologiste de la virilité, qui contribue à renforcer l'ensemble de valeurs déjà mentionné<sup>685</sup>. Puisqu'il ne connaît pas la Serbie et sa population, Reinach se fonde sur les écrits antérieurs et sur l'expérience de ses prédécesseurs. Il semble aussi se servir des événements historiques pour imaginer et construire ce qu'il souhaite qualifier de caractère serbe. L'introduction écrite par Reinach, absente de la version publiée, prenait le parti d'ouvrir le livre sur le caractère héroïque de la population serbe :

Caton l'Ancien dans son livre des origines rapportait un trait d'héroïsme du tribun Quintus Céditius, et faisait suivre son récit de cette réflexion profonde : « La gloire d'une belle action dépend beaucoup de l'endroit où elle se passe. » [...] Ce que Caton disait de Q. Ceditius, nous pourrions le dire également des héros de la Serbie et du Monténégro. [...] Cette parole du philosophe romain ne s'applique que trop près, hélas, aux héros de la Serbie et du Monténégro. L'histoire commet parfois de singulières injustices. Il s'est trouvé de grands penseurs, de grands historiens pour raconter à la postérité la lutte des Grecs contre les Turcs, la lutte de l'Italie contre l'Autriche [...]. Le peuple slave n'a pas encore trouvé l'historien qui doit rendre immortel le souvenir de ses luttes et de ses guerres : l'héroïque peuple serbe n'a pas encore trouvé le poète qui dira sa sublime histoire, Kossovo et Shabatz, Lazare et Kara-Georges.<sup>686</sup>

Ici, les appellations peuple slave et peuple serbe se confondent et révèlent sa condamnation du principe des nationalités, contre lequel il défend une union balkanique. Reinach place l'histoire serbe en continuité des histoires grecque et italienne et prévoit l'indépendance serbe par rapport à ce contexte européen. Cette accroche prévoyait d'insister d'emblée sur ce qui justifie, selon Reinach, l'existence d'une nation serbe. L'héroïsme est en effet l'un des traits de caractère qui revient le plus souvent dans son discours. Les mots « guerre », « guerrier » et « soldat » apparaissent 165 fois dans *La Serbie et le Monténégro*, les mots « héros », « héroïque » et « courage » 84 fois, avant « pouvoir » ou « règne ». Dans *La Serbie et le Monténégro*, trois chapitres sont consacrés aux héros serbes : un à Dušan, un à Karadjordje et un autre à Miloš.

---

<sup>682</sup> Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro*, op. cit., p. 53.

<sup>683</sup> *Ibid*, p. 261.

<sup>684</sup> *Ibid*, p. 62.

<sup>685</sup> Alain Corbin (dir.), *Histoire de la virilité... op. cit.*, p. 7.

<sup>686</sup> *Lettres et papiers Joseph Reinach... op. cit.*

Reinach évoque également la fameuse bataille de Kosovo, constitutive du mythe national serbe<sup>687</sup>. Dans son récit, un soldat s'y adresse à l'épouse du prince Lazar qui lui demande de rester auprès d'elle : « Jamais un brave guerrier ne recule et n'abandonne les chevaux du czar, quand il saurait qu'il doit périr. Laisse-moi, sœur, aller à Kossovo y verser mon sang pour le Christ, y mourir pour la foi avec mes frères ! »<sup>688</sup>. On retrouve la virilité face à la mort évoquée par Alain Corbin<sup>689</sup>, qui va de pair avec le sentiment national au XIX<sup>e</sup> siècle. On attend des hommes qu'ils soient prêts à mourir pour leur nation : Reinach montre à ses lecteurs que les Serbes le sont. Quelques siècles plus tard, Karadjordje déclare à son tour que « la mort ne saurait [l'] effrayer ; mais puisqu'il faut mourir, [il] aime mieux mourir sur un champ de bataille qu'en exil ! »<sup>690</sup>. Notons que lorsque Reinach découvre finalement la Serbie quelques années plus tard<sup>691</sup> et qu'il y écrit une partie de son *Voyage en Orient*, ce sont les mêmes traits qu'il met en avant : il écrit en 1879 que « Les Serbes ne [l']ont point déçu. Ils sont bien ce que [lui] avait appris leur héroïque histoire »<sup>692</sup>. Fantômes, stéréotypes et histoire se mêlent donc dans son ouvrage pourtant bien renseigné.

Cette virilité se présente comme une vertu susceptible de légitimer une nation indépendante sur la scène politique européenne. Ces images d'hommes virils portent un message politique et flattent aussi le patriotisme de la III<sup>e</sup> République dans ce qu'elle a de plus intime. Reinach applique à la population serbe une conception française de la nation et établit un certain nombre de parallèles qui assurent à la France un reflet flatteur d'elle-même.

## 2. Parallèles entre la France et la Serbie

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'altérité orientale s'exprime et la littérature diffuse largement cet antagonisme entre Orient et Occident<sup>693</sup>. « L'image de l'Autre n'est pas une image *en soi*, mais *pour soi*, une image-prétexte destinées à se représenter soi-même »<sup>694</sup>, observe Robert Frank : dans sa peinture de la population serbe, Joseph Reinach ne néglige pas de peindre un portrait flatteur

---

<sup>687</sup> Voir Miodrag Popović, *Kosovo : histoire d'un mythe, essai d'archéologie littéraire*, op. cit..

<sup>688</sup> Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro*, op. cit., p. 33.

<sup>689</sup> Alain Corbin (dir.), *Histoire de la virilité...* op. cit., p. 8-9

<sup>690</sup> Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro*, op. cit., p. 38.

<sup>691</sup> Sur la virilité du voyage, voir Sylvain Venayre, « Les valeurs viriles du voyage », dans Alain Corbin, *Histoire de la virilité...* op. cit., p. 313-336.

<sup>692</sup> Joseph Reinach, *Voyage en Orient T. 1 Les premières stations, le Danube, le Bosphore*, Paris, Charpentier, 1879, p. 103.

<sup>693</sup> Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire...* op. cit., p. 80.

<sup>694</sup> Robert Frank, « Qu'est-ce qu'un stéréotype ? », dans Jean-Noël Jeanneney (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai...* op. cit., p. 22.

de sa propre nation. Anne Couderc souligne ainsi la conception française de la nation que Reinach associe aux événements dans les Balkans<sup>695</sup>. Plus que cela, c'est toute l'histoire française qui sert de grille d'analyse pour comprendre l'histoire serbe.

Ainsi, dans les consignes de Savary à Reinach, celui-ci évoque un rapport à écrire sur la Croatie, sans nommer de rapporteur<sup>696</sup>, qui devra évoquer ses liens avec la Serbie : « Le rapporteur retrouvera vis-à-vis de vous la situation où serait une histoire de l'Alsace ou de Lorraine vis-à-vis d'une histoire de France »<sup>697</sup>. Charles Savary demande à la commission de se baser sur l'histoire française pour appréhender les rapports de force et les relations dans les Balkans, omettant de prendre en compte les aspirations nationales croates.

Dans l'ouvrage de Reinach, l'histoire française constitue un repère pour relater l'histoire serbe. Il prend, par exemple, la Révolution française comme repère temporel dans *La Serbie et le Monténégro* : « de là, au moment même où éclatait la Révolution française, son alliance [de la Serbie] avec la Russie »<sup>698</sup>. Il souligne un parallèle entre les situations de rébellion en France et en Serbie et instaure des liens intimes entre deux populations qui partagent des idéaux d'indépendance et de liberté, hérités de 1789. Ce socle de valeurs communes est repris par Miloš Ković qui analyse que « tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les élites balkaniques interprétèrent les idées de la Révolution française comme une incitation aux émeutes et aux guerres grâce auxquelles les peuples chrétiens se délivreraient de la domination de leurs maîtres féodaux et ottomans »<sup>699</sup>. Reinach écrit aussi que « ce que fit Charles Martel à Poitiers, [...] Douchan voulut l'essayer à Byzance »<sup>700</sup> ou encore qu'« Etienne Némania est à Douchan, ce que Clovis est à Charlemagne »<sup>701</sup>. En prenant pour repères les héros français, la virilité des héros serbes, si longuement décrite, se fait le reflet de l'héroïsme français. S'il fait également référence à d'autres événements européens (« ce que Sobieski fera à Vienne »<sup>702</sup>), c'est la référence à la France qui revient le plus souvent : les mots « France » et « Paris » reviennent à eux deux 82 fois dans l'ouvrage, alors qu'« Europe », « Allemagne » et « Angleterre » apparaissent à eux trois 98 fois.

---

<sup>695</sup> Anne Couderc, « J. Reinach et la question d'Orient », *op. cit.*, p. 301-302.

<sup>696</sup> Non seulement Savary n'évoque pas le nom du rapporteur chargé de la Croatie, mais aucune publication de la Conférence de Tocqueville n'y correspond, contrairement à celles sur la Hongrie, la Pologne et la Bohême citées plus haut.

<sup>697</sup> Correspondance entre Joseph Reinach et Charles Savary, *op. cit.*

<sup>698</sup> Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro*, *op. cit.*, p. 55.

<sup>699</sup> Miloš Ković, « La Révolution française et l'élite serbe (1889-1935) », dans Dušan Bataković (dir.), *La Serbie et la France une alliance atypique... op. cit.*, p. 190.

<sup>700</sup> Joseph Reinach, *La Serbie... op., cit.*, p. 15.

<sup>701</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>702</sup> *Ibid.*, p. 15.



Dans l'introduction de son manuscrit, Reinach soulignait d'ailleurs la position particulière de la France :

Mais pour la France l'histoire des Serbes a un intérêt particulier, et les dures épreuves que nous avons traversées n'ont fait qu'augmenter cet intérêt. Nous ne savons pas, en général, nous autres Français, combien, malgré nos fautes, malgré nos désastres, le nom de la France est cher à tous les peuples slaves. Quel espoir ils fondent sur la France pour les soutenir dans la conquête définitive de la liberté et de l'indépendance. Depuis 1789 c'est dans la France que les peuples slaves ont entrevu leur future libératrice.<sup>703</sup>

Là encore, ce rapprochement est flatteur pour la France, qui doit apporter la liberté et la modernité à la Serbie, voire même la civilisation. Ce paternalisme souligne un sentiment de supériorité qui ne se cache plus<sup>704</sup>. Dans *La Serbie et le Monténégro*, Reinach développe cette idée en mentionnant les jeunes Serbes qui viennent faire leurs études à Paris et « aspirer à pleins poumons pendant quelques années l'air vivifiant de notre civilisation »<sup>705</sup>. Reinach précise qu'ils rapportent en Serbie « le souvenir de nos musées et de nos bibliothèques, les principes de progrès, de liberté, de tolérance que la France professe toujours, quel que soit le gouvernement qui préside à ses destinées »<sup>706</sup>. Ici, le jeune auteur dépasse ses convictions républicaines pour faire de la France le traditionnel défenseur de la civilisation qu'il met en avant. Cette position française se construit en opposition à celle de l'Allemagne et permet une fois de plus à Reinach, peu de temps après la défaite de 1870-1871<sup>707</sup>, d'imposer le point de vue de l'histoire française : « Malgré les victoires, malgré les triomphes, l'Allemagne sera toujours considérée par les Slaves comme une ennemie jalouse. La France n'a qu'à accepter la main qu'on lui tend »<sup>708</sup>.

Si l'ouvrage de Reinach est un travail de jeunesse encadré par des consignes, il demeure un exemple significatif car il incarne l'utilisation d'outils républicains au service de la

---

<sup>703</sup> Lettres et papiers Joseph Reinach... *op. cit.*

<sup>704</sup> Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire...* *op. cit.*, p. 188.

<sup>705</sup> Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro*, *op. cit.*, p. 309. Ljubinka Trgovčević évoque cette génération de « Parisiens » dans un ouvrage consacré aux Serbes envoyés dans les universités européennes et françaises. Voir Ljubinka Trgovčević, *Planirana elita* [Une élite planifiée], Belgrade, Institut d'histoire, 2003 et Ljubinka Trgovčević, « Savants serbes – élèves français 1880-1914 » dans *Les relations entre la France et les pays yougoslaves du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Ljubljana, Centre culturel Charles Nodier, 1987, p. 81-84.

<sup>706</sup> Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro*, *op. cit.*, p. 309.

<sup>707</sup> Sur le point de vue serbe sur la guerre de 1870 voir Čedomir Popov, « Le public serbe et la guerre franco-prussienne », dans *Les relations entre la France et les pays yougoslaves du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 66-72.

<sup>708</sup> Lettres et papiers Joseph Reinach... *op. cit.*

connaissance de l'Europe centrale et orientale. Au-delà de l'écho de l'ouvrage de Reinach, il faut retenir l'intérêt de la conférence Tocqueville, de Charles Savary et de *La République française* pour un travail sur la Serbie.

Ces transferts établissent un parallèle entre la construction de la République française et la construction nationale serbe dans le contexte de la question d'Orient, entre la politique extérieure de la France et sa politique intérieure. La troisième crise d'Orient éclate en 1875 et se présente comme une nouvelle occasion pour la France de s'exprimer sur les événements en Europe orientale, alors qu'elle-même connaît une crise politique.

### III. Crise intérieure, crise extérieure : les hommes politiques français et la crise d'Orient (1875-1877)

Face au développement de l'intérêt français pour les événements serbes ainsi que l'introduction du serbe dans les milieux universitaires parisiens, il faut interroger la politique extérieure de la France : la sphère politique suit-elle le même cheminement que l'opinion publique ? Les diplomates servent-ils de médiateurs entre ces deux cercles ? La troisième crise d'Orient qui débute en 1875 donne aux hommes politiques l'occasion de s'exprimer sur la situation dans les Balkans et permet de cerner leurs objectifs dans la région. Pourtant, la vie mouvementée de la politique française s'interpose dans les débats et nécessite de distinguer les idées qui relèvent de la crise intérieure de celles qui concernent la politique extérieure.

#### A. La neutralité politique de la III<sup>e</sup> République

##### 1. Nouvelle crise d'Orient et critiques du gouvernement<sup>709</sup>

En 1869, on peut lire dans un ouvrage sur la question d'Orient que « de graves événements se préparent dans l'Europe orientale »<sup>710</sup> : le progrès des nationalités dans les Balkans et la précarité de la domination ottomane menacent l'équilibre européen. Pierre Renouvin et Matthew Anderson font état des éléments qui déclenchent la nouvelle crise. Les mauvaises récoltes qui alourdissent le coût de l'impôt, les conditions agraires difficiles, l'influence du clergé orthodoxe, la propagande serbe et le soutien russe provoquent en effet l'insurrection en Bosnie-Herzégovine en 1875<sup>711</sup>. Les révoltes s'étendent jusqu'en Bulgarie<sup>712</sup>, l'Empire ottoman les réprime dans le sang et la Serbie et le Monténégro lui déclarent la guerre à l'été 1876. René Girault désigne deux niveaux dans cette nouvelle crise d'Orient : dans un premier temps, la

---

<sup>709</sup> Pour l'historiographie serbo-croate de la troisième crise d'Orient, voir Vojislav Jovanović, *Engleska bibliografija o Istočnom pitanju u Evropi* [Bibliographie anglaise sur la Question d'Orient en Europe], Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 1978 ; Anica Lolić et Jelena Maksin, *Bibliografija jugoslovenske literature o velikoj istočnoj krizi 1875-1878* [Bibliographie de la littérature yougoslave sur la grande crise d'Orient 1875-1878], Belgrade, Prosveta, 1979 ; Čedomir Popov, *Istočno pitanje i srpska revolucija 1804-1918* [La question d'Orient et la révolution serbe 1804-1918], Belgrade, Srpska književna zadruga, 2008, p. 160-240.

<sup>710</sup> Émile Collas, *La France et la Question d'Orient*, Paris, V. Sarlit, 1869, p. 3. Le même auteur publie en 1875 *La Serbie et la crise orientale*.

<sup>711</sup> Pierre Renouvin (dir.), *Histoire des relations internationales, op. cit.*, T. III, p. 56-58 et Matthew Smith Anderson, *The Eastern Question*, Londres, Macmillan, 1966, p. 178-185.

<sup>712</sup> Les Bulgares sont la seule population de l'Empire qui ne peut pas s'appuyer sur un foyer indépendant ou autonome. Ils ont toutefois obtenu du Sultan, en 1870, une Église autocéphale qui a favorisé l'essor du sentiment national. Voir aussi Hannes Grandits, Nathalie Clayer et Robert Pichler (dir.), *Conflicting loyalties in the Balkans. The great powers, the Ottoman Empire and Nation-Building*, Londres, I. B. Tauris, 2011.

réponse de l'Empire ottoman à la Serbie et au Monténégro (1876), adversaires modestes aidés par des rebelles bulgares ; et, dans un second temps, la guerre entre la Russie et l'Empire ottoman (1877) qui étend et fait durer le conflit<sup>713</sup>. Car, après des tentatives infructueuses de discussions, la Russie se décide à intervenir pour soutenir les populations chrétiennes des Balkans, après avoir signé une convention secrète avec l'Autriche-Hongrie<sup>714</sup>. Après la défaite de la France face à la Prusse en 1871, Bismarck isole la France sur l'échiquier diplomatique européen. Le 23 décembre 1876, un délégué français participe à la conférence organisée à Istanbul sous la présidence du ministre ottoman des Affaires étrangères, mais ce sont dans l'ensemble la Russie, la Grande-Bretagne et l'Empire austro-hongrois qui mènent les discussions. Ces derniers espèrent profiter de la situation. La Russie convoite les détroits du Bosphore et des Dardanelles, alors que la Grande-Bretagne y voit une menace pour sa route maritime vers les Indes par le canal de Suez. Cette dernière a donc intérêt à soutenir l'Empire ottoman pour qu'il reste un obstacle pour les Russes. L'Empire austro-hongrois, enfin, désire s'étendre dans les Balkans et s'oppose aux ambitions russes<sup>715</sup>.

En France, la proclamation de la III<sup>e</sup> République le 4 septembre 1870 ouvre une période instable et le régime met quelques années à s'imposer ; au moins jusqu'en 1875<sup>716</sup>, inscrivant la crise d'Orient dans un contexte politique français agité. Après l'échec de la République conservatrice de Thiers et de la restauration monarchique (1870-1875), le régime républicain s'installe timidement<sup>717</sup>.

Dans ce contexte, l'intervention de Louis Blanc à la Chambre des députés le jeudi 13 juillet 1876 nous renseigne sur les réactions du milieu politique face à la crise d'Orient. Entre 1871 et 1875, l'Assemblée nationale constitue la Chambre unique du Parlement. Puis, la loi constitutionnelle du 24 février 1875 met en place un Sénat comme Chambre haute, en contrepoids à la Chambre des députés<sup>718</sup>. À noter aussi la loi du 25 février 1875 relative à l'organisation des pouvoirs publics et la loi constitutionnelle du 16 juillet 1875 sur les rapports

---

<sup>713</sup> René Girault, *Peuples et nations d'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1996, p. 198. Voir aussi Mihailo Stojanović, *The Great Powers and the Balkans 1875-1878*, Cambridge, The University press, 1939.

<sup>714</sup> Pierre Renouvin (dir.), *Histoire des relations internationales*, op. cit., T. III, p. 59-60.

<sup>715</sup> Dennis Hupchick et Harold Cox, *Les Balkans atlas historique*, op. cit., p. 58. Y voir aussi cartes synthétiques des événements. Pour les politiques de ces acteurs plus en détails, voir Pierre Renouvin (dir.), *Histoire des relations internationales*, op. cit., T. III, p. 58-59 et Matthew Smith Anderson, *The Eastern question*, op. cit., p. 178-219.

<sup>716</sup> Jean-Pierre Azéma et Michel Winock, *La troisième République*, Paris, Calmann-Lévy, 1970, p. 85.

<sup>717</sup> Sur les débuts de la III<sup>e</sup> République, voir Serge Berstein, « La synthèse démocrate-libérale en France 1870-1900 », dans Serge Berstein et Michel Winock (dir.), *L'invention de la démocratie 1789-1914*, Paris, Seuil, 2002, p. 305-360.

<sup>718</sup> Voir Jean-Marie Mayeur, « Naissance des inamovibles », dans Jean-Marie Mayeur et Alain Corbin (dir.), *Les immortels du Sénat 1875-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, p. 15-33.

des pouvoirs publics. Louis Blanc a fait partie du gouvernement provisoire de 1848 puis a été contraint à s'exiler à Londres après les Journées de Juin dont il est tenu responsable. En 1871, il est revenu à l'Assemblée nationale comme républicain démocrate et siège à l'extrême gauche de l'hémicycle<sup>719</sup>. Le 13 juillet 1876, il prend la parole en tant que député pour s'adresser au ministre des Affaires étrangères, Louis Decazes (de 1873 à 1877). Le 2 juillet, la Serbie et le Monténégro, alliés depuis le 26 mai de la même année, déclarent la guerre à l'Empire ottoman. Louis Blanc commence son discours à la tribune en présentant la « lutte qui peut amener dans toute l'Europe des complications très graves »<sup>720</sup> et qui soulève des « questions redoutables »<sup>721</sup>. D'après lui, les Serbes et les Monténégrins sont entrés en guerre sous l'influence d'un « sentiment exalté d'orgueil national »<sup>722</sup> et pour combattre « l'oppression turque »<sup>723</sup> en Bosnie-Herzégovine. Il commence par s'interroger sur la politique de la Russie et ses réelles ambitions dans les Balkans. Il craint que l'Europe ne s'embrase à cause de la question d'Orient et affirme qu'il faut se préparer à cette éventualité. Dans ce contexte, il estime que les Français peuvent légitimement demander à connaître la politique que le gouvernement compte suivre pour éloigner ces périls. La Chambre des députés est la « pièce démocratique »<sup>724</sup> du régime et Louis Blanc met en avant sa position de représentant du peuple pour demander des comptes au ministre :

Oui, s'il est un problème dont une nation ne puisse sans imprudence abandonner complètement [sic] la solution à tel ou tel ministre, à tel ou tel cabinet, c'est à coup sûr celui que la guerre de Serbie pose devant nous. S'il est des intérêts qu'il soit dans le droit des représentants du peuple de protéger d'avance contre les fautes possibles d'un gouvernement qui aurait été ou mal conseillé ou mal inspiré, ce sont les intérêts qui, en ce qui touche la question d'Orient, pourraient être compromis par une fausse appréciation des faits ou par des engagements téméraires. (Très bien !)

C'est ce qui a été compris en Italie ; c'est ce qui a été compris en Angleterre. La guerre de Serbie a causé partout une émotion qui, bientôt, se sera fait jour dans toutes les tribunes

---

<sup>719</sup> Les républicains sont divisés dans le paysage politique et Serge Berstein en schématise les différentes branches : extrême gauche démocratique avec Louis Blanc ; gauche républicaine avec Gambetta ; républicains libéraux de l'Union républicaine avec Jules Grévy et Jules Ferry. Tous les républicains ont cependant des revendications communes : libertés publiques, anticléricalisme, place centrale de la volonté de la nation.

<sup>720</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, Imprimerie et librairie du Journal officiel, Paris, A. Wittersheim & cie, 1876, T. III., p. 370-371. Chambre des députés, séance du jeudi 13 juillet 1876.

<sup>721</sup> *Ibid.*, p. 371.

<sup>722</sup> *Ibid.*

<sup>723</sup> *Ibid.*

<sup>724</sup> Serge Berstein, « La synthèse démocrate-libérale en France 1870-1900 », *op. cit.*, p. 322.

libres de l'Europe ; serait-il convenable qu'en présence d'aussi tragiques éventualités, seule, la tribune française demeurât muette ?<sup>725</sup>

Il appelle la nouvelle crise « guerre de Serbie » et place la principauté au centre du conflit et du discours. Il reproche au gouvernement son mutisme, avant de condamner l'opacité de ses démarches : s'il admet que certaines négociations ne peuvent être rendues publiques, il affirme qu'« il y a un milieu entre tout dire et ne rien dire »<sup>726</sup>. D'après lui, la nation est tenue dans l'ignorance et il demande que soient présentés les documents diplomatiques qui permettraient de connaître la position exacte de la France dans les négociations européennes. Les applaudissements sur les bancs à gauche de l'hémicycle reflètent le soutien de la gauche aux interrogations du député.

Decazes tente de couper court à cette discussion : il « ne [croit] pas qu'il y ait opportunité, qu'il y ait prudence à entamer devant cette Chambre une discussion qui engagerait nécessairement et fatalement la question générale et théorique des alliances de la France et de son rôle en Orient »<sup>727</sup>. Il explique avec grandiloquence que c'est son patriotisme qui l'empêche de fournir les documents diplomatiques demandés, affirmant, avec le soutien de l'Assemblée, que la France ne sera pas mêlée au conflit. Au milieu des contestations qui tentent de l'interrompre, Louis Blanc formule ses craintes sur l'après-crise, lorsqu'il y aura des vaincus et des vainqueurs et que la France devra se positionner clairement face à ces derniers. Toujours soutenu par la gauche, il n'obtient cependant pas de réponse de Decazes et le président de la séance clôt la discussion. Dans cette discussion, les réponses approximatives du ministre poussent Louis Blanc à des accusations qui dépassent le cadre de la crise d'Orient.

## 2. Crise d'Orient et affrontements intérieurs

Derrière les critiques des positions du gouvernement dans la crise d'Orient se cachent effectivement des affrontements intérieurs, sans rapport avec les conflits dans les Balkans. L'agitation européenne est concomitante à l'agitation française. L'amendement Wallon du 30 janvier 1875 fonde la République en faisant de la présidence une fonction du régime (« Le

---

<sup>725</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1876, T. III, p. 271. Chambre des députés, séance du jeudi 13 juillet 1876.

<sup>726</sup> *Ibid.*

<sup>727</sup> *Ibid.*, p. 271-272.

président de la République est élu... »), mais le régime est un compromis<sup>728</sup> et les tensions s'en ressentent entre partisans de la monarchie constitutionnelle, républicains libéraux et démocrates. En février 1875, Gambetta profite d'une allusion à la politique extérieure du gouvernement pour affirmer au ministre des Affaires étrangères : « Votre politique extérieure ne vaut pas mieux que votre politique intérieure »<sup>729</sup>. Sans préciser davantage sa pensée, il ajoute : « Je vous le prouverai »<sup>730</sup> et provoque des troubles sur les bancs de l'assemblée. Leader de la gauche républicaine, il prône une politique qui ne doit pas trop inquiéter les conservateurs (ce qui lui vaut le qualificatif d'opportuniste) mais n'hésite pas à faire face au gouvernement. Dix jours plus tard, le marquis de Castellane renchérit :

À l'extérieur, une politique qui, sous le voile de la modération et de la prudence, si on en juge par le passé de ceux qui seront chargés de l'appliquer, pourrait bien aboutir, ainsi que l'indiquait M. Gambetta ici même, il y a quelques jours, à la perte des derniers débris de notre influence, non-seulement en Europe, mais jusqu'en Orient et dans le reste du monde.<sup>731</sup>

Orateur fécond de l'Assemblée, Antoine de Castellane siège au centre-droit. Il est député du Cantal et partisan de la forme monarchique<sup>732</sup>. Pour critiquer la politique extérieure du ministre, de centre-droit aussi, il n'hésite pas à citer Gambetta lors d'une discussion sur les propositions relatives à la création d'un Sénat. Il illustre ainsi les désaccords au sein du parti conservateur<sup>733</sup>.

À la séance du 13 juillet 1876 citée plus haut, Louis Blanc critique plus directement encore les pratiques du gouvernement face à la crise d'Orient. Pour lui reprocher son opacité dans ses démarches diplomatiques, il fait référence à un régime monarchique : « Pour ma part, j'estime qu'un ministre républicain n'a pas à modeler sa conduite sur celle de ces diplomates de la monarchie qui avaient fait de la diplomatie une sorte de science occulte »<sup>734</sup>. Alors que

---

<sup>728</sup> Les républicains ont obtenu la prépondérance du législatif sur l'exécutif avec l'élection du président par les deux Chambres mais ont dû accepter les pouvoirs considérables du président, qui font de lui un monarque constitutionnel.

<sup>729</sup> *Annales de l'Assemblée nationale, op. cit.*, 1875, T. XXXVI, p. 502. Séance du vendredi 12 février 1875.

<sup>730</sup> *Ibid.*

<sup>731</sup> *Annales de l'Assemblée nationale, op. cit.*, 1875, T. XXXVI, p. 569. Séance du lundi 22 février 1875.

<sup>732</sup> Pour les biographies des sénateurs et députés, voir Adolphe Robert, Edgar Bourloton, Gaston Cougny (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français ... op. cit.* Notamment T. I p. 606 pour Castellane, T. II p. 286 pour Decazes, T. III p. 93 pour Gambetta.

<sup>733</sup> La suite de la citation est : « Puis, après l'union des centres, la dissolution ; et, après la dissolution, ce que vous savez. [...] L'anarchie ! » *Ibid.* Il exprime ses regrets de voir les conservateurs faire des concessions et reproche à ses « compagnons monarchistes » de vouloir se disperser.

<sup>734</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1876, T. III, p. 273. Chambre des députés, séance du jeudi 13 juillet 1876.

l'amendement Wallon a entériné l'effacement du président de la République au sein du régime, ce dernier continue à désigner les ministres devant lesquels il est irresponsable, peut dissoudre la Chambre (après avis conforme du Sénat), préside le Conseil des ministres, etc. Louis Blanc insinue ainsi une critique de la place de souverain que possède toujours Mac Mahon :

Oh ! Je comprends parfaitement que sur les choses étrangères le secret soit gardé dans un pays qui a un maître, lequel, comme tel, n'a de comptes à rendre qu'à lui-même. Mais nous, républicains, nous n'avons pas à régler notre conduite sur des pratiques pareilles, car elles ne sont conformes ni aux institutions, ni aux mœurs, ni à la dignité d'un peuple libre. (Très bien ! Et applaudissements sur divers bancs à gauche.)<sup>735</sup>

Il réclame que le président et le gouvernement rendent des comptes devant le Parlement. Ce discours est à comprendre dans le contexte d'un régime où les ambiguïtés du compromis institutionnel exacerbent les tensions au sein d'une Assemblée où les défenseurs de la monarchie espèrent toujours son rétablissement. La gauche apporte ici son soutien évident et la crise de 1877 s'annonce déjà.

La crise d'Orient est une fois de plus prétexte de conflit au sein du Parlement le 22 juin 1877 lorsque le sénateur Alfred Bertauld fait part à la tribune de ses inquiétudes sur les capacités de la France à répondre en cas de guerre<sup>736</sup>. Il soulève un autre point en s'exclamant : « On a répandu le bruit à dessein, nous le croyons bien, que les républicains voulaient la guerre »<sup>737</sup>. Ce dernier commence sa carrière à l'Assemblée en 1871 après avoir été élu par les électeurs du Calvados. Il a suivi l'évolution politique de Thiers et préside le groupe parlementaire du centre-gauche en 1872. On craint son sens de la répartie et il fait preuve d'un certain libéralisme<sup>738</sup>. L'Assemblée essaye de le faire taire, mais, soutenu par la gauche, il persiste à défendre les différents mouvements républicains et accuse ceux qui ont répandu ces rumeurs. Il affirme que les républicains ont voulu rassurer le pays sur la capacité de la France à se défendre, ce qui a été interprété comme un désir de guerre. Son intervention se poursuit en accusant les tentatives de rétablissement de la monarchie et n'ont plus rien à voir avec la crise d'Orient qui n'était donc, une fois de plus, qu'un prétexte pour attaquer les opposants au régime républicain.

---

<sup>735</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1876, T. III, p. 273. Chambre des députés, séance du jeudi 13 juillet 1876.

<sup>736</sup> Alors que le Sénat est en train de discuter sur la dissolution de la Chambre. Qui sera effectivement décidée le jour même. Bertauld évoque « l'imprévoyance et l'imprudence » à empêcher les Chambres de travailler ensemble au moment où la situation est si instable en Europe. Voir Jean-Marie Mayeur, *La vie politique sous la Troisième République 1870-1940*, Paris, Seuil, 1984, p. 35-69.

<sup>737</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1877, T. III, p. 175. Sénat, séance du 22 juin 1877.

<sup>738</sup> Jean-Marie Mayeur et Alain Corbin (dir.), *Les immortels du Sénat 1875-1918, op. cit.*, p. 225-226.



Enfin, en novembre 1877, une nouvelle référence à la crise d'Orient permet à Jules Ferry de critiquer le paysage politique français en évoquant les héritages de l'Empire : « Les fautes et les crimes de l'empire ont pour longtemps éloigné de nous ces destinées favorables. [...] Nous sommes donc dans la nécessité de faire une politique qui s'inquiète de la situation en Europe et qui en tient compte »<sup>739</sup> Sous les applaudissements de la gauche, la situation à laquelle Ferry fait référence est d'une part la question d'Orient et, d'autre part, la question d'Occident c'est-à-dire la question cléricale<sup>740</sup>. Là encore, c'est une attaque directe des mouvements politiques qui s'opposent à la République. Par rapport à Louis Blanc, ou à Gambetta qu'il déteste, Jules Ferry est républicain modéré et conservateur<sup>741</sup> ; mais il n'en demeure pas moins l'un des fondateurs du régime. Depuis le discours de Louis Blanc, la crise du 16 mai 1877 a cependant éclairci la situation. Elle a opposé deux conceptions de la République (présidentielle et parlementaire), mais l'opinion l'a conçue comme un bras de fer entre la république et la monarchie car le président et son entourage sont monarchistes alors que ceux qui leur font face sont républicains. Désormais, le régime est défini par la prépondérance du Parlement, devant un président de la République qui doit s'effacer<sup>742</sup>.

Plus qu'une opposition entre droite et gauche<sup>743</sup>, le traitement de la crise d'Orient révèle les tensions qui existent entre les différents groupes politiques au moment où la III<sup>e</sup> République met en place ses fondements institutionnels. Le journaliste Charles de Mazade remarque et condamne ces affrontements : « La France est un peu comme l'Europe, elle aurait besoin de paix, de sécurité, et on trouve le moyen de l'occuper, de la fatiguer, non point heureusement de crises violentes, mais de petits conflits, de petites agitations, d'intrigues de partis, de toute sorte de questions oiseuses ou irritantes »<sup>744</sup>. Finalement, dans les discussions sur la crise d'Orient, on entend donc surtout parler de la France et de sa politique intérieure et ces discours reflètent le peu d'investissement du milieu politique français dans cette crise, confirmé par l'affirmation de la neutralité.

---

<sup>739</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1877, T. IV., p. 136. Chambre des députés, séance du 14 novembre 1877.

<sup>740</sup> Voir Adrien Dansette, *Histoire religieuse de la France contemporaine. De la révolution à la III<sup>e</sup> République*, Paris, Flammarion, 1948, vol. 2.

<sup>741</sup> Gisèle et Serge Berstein, *Dictionnaire historique de la France contemporaine*, Bruxelles, Complexe, 1995, T. I 1870-1945, p. 314-317.

<sup>742</sup> Serge Berstein, « La synthèse démocrate-libérale en France 1870-1900 », *op. cit.*, p. 324-327.

<sup>743</sup> Voir Enrico Decleva, « Droite et gauche en Italie face à la crise d'Orient (1876-1878) », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 27, janv-mars 1980, p. 114-135.

<sup>744</sup> Charles de Mazade, « « Chronique de la quinzaine, 30 juin 1876 », dans *La Revue des Deux Mondes*, juillet 1876, T. XVI, p. 225.

### 3. La confirmation de la neutralité

Les documents diplomatiques dont Louis Blanc réclamait la publication nous montrent, comme le soutenait Decazes au Parlement, des démarches tendant à maintenir la paix et la neutralité de la France. En effet, le 30 août 1876, Decazes écrit à l'ambassadeur de France à Constantinople : « Ne perdez pas de vue l'importance que nous mettons à obtenir de la Porte la suspension des hostilités et insistez dans ce sens auprès de vos collègues aussi bien que de Safvet Pacha. Ce dernier comprendra qu'il a tout intérêt à accueillir avec empressement ce désir des puissances et à donner cette satisfaction à l'opinion publique européenne »<sup>745</sup>. Au Parlement, le 3 novembre 1876, Decazes fait directement référence aux réclamations de Louis Blanc et déclare vouloir répondre aux collègues qui « se sont montrés désireux de recevoir des éclaircissements sur la politique suivie [...] au sujet des événements dont l'Orient est le théâtre »<sup>746</sup>. Ainsi, le ministre des Affaires étrangères explique que « la paix est le premier, le plus essentiel de nos besoins »<sup>747</sup> et que « c'est la paix qui permet à la France de se consacrer à sa réorganisation intérieure et de réparer peu à peu les désastres d'un passé récent »<sup>748</sup>. Il estime que la France doit se concentrer sur le développement de l'industrie et du commerce et qu'elle doit, pour cela, veiller à un équilibre européen qui lui sera bénéfique. Ce jour-là, le soutien unanime de la Chambre ne laisse pas présumer d'oppositions entre les différents bords. Le ministre s'exprime aussi sur le rôle de la France à jouer dans le maintien d'un équilibre européen : « Nous ne pouvons, d'ailleurs, méconnaître qu'en intervenant par nos conseils en faveur de populations qui ont toujours eu foi dans l'assistance morale de notre pays, et en maintenant notre action dans les plus justes bornes qui nous étaient tracées par le respect des droits de tous, nous servions encore efficacement les grands intérêts de la paix, inséparables de ceux de l'humanité et de la civilisation »<sup>749</sup>. Le vif assentiment de la Chambre à l'idée d'aider les populations chrétiennes d'Orient est à comprendre dans le contexte de l'enthousiasme des républicains pour la colonisation<sup>750</sup>.

---

<sup>745</sup> Lettre de Decazes à M. de Bourgoing, ambassadeur de France à Constantinople. Versailles, 30 août 1876. *Documents diplomatiques (1871-1914)*, Paris, 1930, 83.1<sup>ère</sup> série (1871-1900), T. II, p. 87. Voir aussi *Documents diplomatiques. Affaires d'Orient, 1875-1877*, Paris, Ministère des affaires étrangères, 1877.

<sup>746</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1877, T. I., p. 5. Chambre des députés, séance du vendredi 3 novembre 1876.

<sup>747</sup> *Ibid.*

<sup>748</sup> *Ibid.*

<sup>749</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>750</sup> Voir Stéphanie Couderc-Morandea, *Philosophie républicaine et colonialisme. Origines, contradictions et échecs sous la Troisième République*, Paris, L'Harmattan, 2008. Et Pierre Singaravélou, *Professer l'Empire : les sciences coloniales en France sous la III<sup>e</sup> République*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.

Malgré les espoirs du Quai d'Orsay, les discussions entre les grandes puissances ne permettent pas d'éviter la guerre et, le 19 avril 1877, la Russie la déclare à l'Empire ottoman. Quelques jours plus tard, Decazes écrit aux représentants de la France à La Haye, Berlin, Londres, Vienne, Munich, Bruxelles, Copenhague, Stockholm, Saint-Petersbourg :

En présence des complications dont l'Orient devient le théâtre, je tiens à vous rappeler l'ordre d'idées dans lequel nous avons agi pour les prévenir, aussi bien que l'attitude que nous comptons observer dans ces graves conjonctures. La France s'est associée depuis deux ans à tous les efforts tentés pour maintenir la paix. Après tant d'efforts pour écarter ce dénouement, nous n'avons plus qu'à affirmer notre volonté bien arrêtée de demeurer étrangers aux complications qu'il peut déterminer. Veuillez donc le déclarer très haut, la politique de la France, c'est la neutralité la plus absolue, garantie par l'abstention la plus scrupuleuse. Le sentiment unanime du pays et de ses représentants, notre éloignement du théâtre de la lutte et enfin la nature de nos intérêts essentiels, tout contribue à nous commander une semblable attitude [...] <sup>751</sup>

Le Quai d'Orsay envoie les mêmes consignes au consul général qui prend son poste à Belgrade :

Le poste auquel vous venez d'être appelé a été, pendant les premières phases de l'insurrection des Balkans, le théâtre d'une action diplomatique importante. Depuis, la marche des événements a modifié cet état de choses, de telle sorte que la Serbie ne saurait plus être pour nous désormais, nous l'espérons du moins, qu'un terrain d'observation, dans les complications qui vont éclater. [...]

Dans ces diverses éventualités, votre devoir est invariable. Vous devez garder la plus complète réserve et vous borner à recueillir des informations rapides et sûres. En présence des complications qui s'annoncent, notre politique, c'est la neutralité par l'abstention. <sup>752</sup>

Le 1<sup>er</sup> mai 1877, Decazes tient un discours semblable au Sénat et la presse publie la déclaration de neutralité française. Au Parlement, il déclare :

[...] si la diplomatie n'a pas réussi à prévenir les complications qui viennent d'éclater, nous avons, du moins, le droit de déclarer devant vous qu'elles nous trouvent libres de tout engagement. (Très bien ! très bien !) Il y a six mois, nous voulions la paix pour l'Europe et

---

<sup>751</sup> Lettre de Decazes aux représentants de la France à La Haye, Berlin, Londres, Vienne, Munich, Bruxelles, Copenhague, Stockholm, Saint-Petersbourg. Versailles, 25 avril 1877. Documents diplomatiques (1871-1914), *op. cit.*, p. 161.

<sup>752</sup> Lettre du ministère des Affaires étrangères au comte de Rochechouart, agent et consul général de France à Belgrade. Versailles, le 21 avril 1877, CADN, 79PO/A/5.

pour nous ; aujourd'hui nous voulons la garder pour nous-mêmes. (Marques générales d'approbation).<sup>753</sup>

Les réactions témoignent d'un certain soulagement dans le paysage politique français. D'ailleurs on peut lire dans le dictionnaire des parlementaires, publié en 1890-1891, que Decazes « défendit [...] que la France avait le droit de ne penser qu'à elle-même »<sup>754</sup>, notice approuvant la politique du ministre. Le journal de gauche *La Lanterne* écrit aussi que « cet ensemble est rassurant. Mais rappelons-nous qu'en 1854 toutes les puissances, dès le début de la guerre, se disaient aussi neutres ! »<sup>755</sup>

Finalement, les milieux politiques français ne souhaitent pas s'impliquer directement dans la crise d'Orient. René Girault souligne que « si la Grande-Bretagne et la France étaient disposées à satisfaire les vœux d'indépendance des petits Etats, elles étaient très réticentes à l'égard d'un véritable démembrement de l'Empire ottoman, dans lequel elles comptaient de nombreux intérêts économiques et financiers »<sup>756</sup>. Ajoutons que la France souhaite se concentrer sur son propre équilibre politique, au sein d'un régime qui vient tout juste de s'imposer, et qu'elle cherche à reconstituer ses forces pour récupérer l'Alsace-Lorraine. Au-delà d'un positionnement idéologique en faveur des populations chrétiennes d'Orient, la III<sup>e</sup> République n'intervient donc pas dans cette nouvelle crise de l'Empire ottoman. On peut y voir un héritage de la politique de Thiers, qui a porté les débuts de la III<sup>e</sup> République : il s'oppose au principe des nationalités et rompt avec la politique du Second Empire. Pour lui, le principe des nationalités est un concept inconsistant qui mène à la guerre et qui est incompatible avec la liberté<sup>757</sup>. On retrouve certains de ces éléments dans les discours de Decazes pour la paix.

## B. L'opinion publique et la crise d'Orient

### 1. L'émotion des Français

Au moment où le paysage politique français discute et décide de la neutralité du pays face à la crise d'Orient, l'émotion est palpable au sein de l'opinion publique. René Girault évoque les

---

<sup>753</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, op. cit., 1877, T. III, p. 3. Sénat, séance du mardi 1<sup>er</sup> mai 1877.

<sup>754</sup> Adolphe Robert, Edgar Bourloton, Gaston Cougny (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français ... op. cit.*, p. 287.

<sup>755</sup> « Les déclarations de neutralités », dans *La Lanterne*, mercredi 2 mai 1877, p. 1.

<sup>756</sup> René Girault, *Peuple et nations... op. cit.*, p. 199.

<sup>757</sup> Intervention de Guillaume Bacot, « Thiers et Proudhon adversaires du principe des nationalités », Colloque international Langues et nations au XIX<sup>e</sup> siècle, 9 juin 2017, Université de Cergy-Pontoise.

« émotions populaires »<sup>758</sup> qui se répandent en Europe. Ainsi, Louis Blanc affirme en 1876 que la « guerre de Serbie [...] a causé partout une émotion »<sup>759</sup> et Decazes lui répond en faisant mention « des événements douloureux dont la presque-île des Balkans est le théâtre, de l'émotion qu'ils causent partout »<sup>760</sup>. Au moment de la répression des troubles en Bulgarie, le ministre des Affaires étrangères écrit à l'ambassadeur français à Constantinople que « l'opinion publique s'en est profondément émue et elle proteste de toutes parts contre des actes que rien ne saurait justifier »<sup>761</sup>. C'est la presse qui permet au public de prendre connaissance des événements dans les Balkans. La presse européenne s'applique en effet à les retranscrire le plus précisément possible et l'apparition du correspondant de guerre multiplie les discours : « Ce n'est vraiment qu'à l'été 1870 que le reportage militaire se généralise, bénéficiant d'un accueil relativement bienveillant de la part des autorités. En 1877, la guerre russo-turque achèvera l'évolution »<sup>762</sup>.

À partir du 6 juin 1876, le quotidien *La République française*, par exemple, consacre chaque jour un article à la situation dans les Balkans. Le 3 juin 1876, un article intitulé « Événements de Turquie » donne naissance à la rubrique « Événements d'Orient » à partir du 6 juin 1876. Celle-ci paraît quotidiennement pendant plus d'un an. Les événements balkaniques sont rapportés avec précision, même quand il ne se passe rien de nouveau : chaque jour les lecteurs peuvent ainsi être informés de la situation. Cette rubrique « Événements d'Orient » est prise en charge par l'agence Havas qui, créée en 1832, est la première agence de presse qui propose à l'ensemble des journaux les nouvelles nationales et internationales contre le paiement d'un droit d'adhésion<sup>763</sup>. Le journal est en contact avec un correspondant à Belgrade et un autre en Herzégovine, mais la politique d'anonymat du quotidien ne nous permet pas de connaître leurs noms. Cette discrétion se retrouve dans de nombreux journaux qui ne souhaitent dévoiler l'identité ou les actes précis de leurs reporters<sup>764</sup>. Citons également la rubrique « Le Figaro en Orient » qui se targue de publier des informations récoltées dans les différents pays concernés

---

<sup>758</sup> René Girault, *Diplomatie européenne. Nations et impérialismes 1871-1914*, op. cit., p. 136.

<sup>759</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, op. cit., 1876, T. III., p. 371. Chambre des députés, séance du jeudi 13 juillet 1876. Sur le rôle de la guerre dans la constitution d'images de soi et de l'autre, voir Anthony Smith, « War and ethnicity: the role of warfare in the formation, self-images and cohesion of ethnic communities », dans *Ethnic and Racial Studies*, octobre 1981, volume 4, n° 4, p. 375-397.

<sup>760</sup> *Ibid.*

<sup>761</sup> Lettre de Decazes à M. de Bourgoing, ambassadeur de France à Constantinople. Versailles, 20 juillet 1876. *Documents diplomatiques (1871-1914)*, op. cit., p. 83.

<sup>762</sup> Dominique Kalifa, « Fait divers en guerre (1870-1914) », dans *Romantisme*, n° 97, 1997, p. 92.

<sup>763</sup> Voir Michel Pellaton, *Histoire de la presse écrite*, Mouans-Sartroux, PEMF, 2005.

<sup>764</sup> Vasiliki Charalambous, *La Guerre Russo-Turque de 1877-78, vue par la presse française et anglaise de l'époque*, mémoire réalisé sous la direction de Sylvain Venayre, Université Pierre Mandès-France, Grenoble, 2014, p. 38.

par la guerre<sup>765</sup>. Différentes gravures et cartes visent à renseigner les lecteurs<sup>766</sup>. *La Lanterne*, par exemple, propose à ses lecteurs une réduction sur une « très belle carte coloriée » du « théâtre de la guerre d'Orient »<sup>767</sup> qui laisse supposer leur intérêt.

Le 30 août 1876, *La République française* reproduit l'article « Pour la Serbie » publié la veille dans *Le Rappel*. Victor Hugo y défend le pays des attaques qui lui sont faites, réclamant la justice et l'honneur pour les Serbes. Or, il fait en réalité référence à la Bulgarie, après le massacre de Batak<sup>768</sup>. Cette confusion nous informe de la méconnaissance persistante de la région et d'une volonté de soutenir les populations des Balkans :

Il devient nécessaire d'appeler l'attention des gouvernements européens sur un fait tellement petit, à ce qu'il paraît, que les gouvernements semblent ne point l'apercevoir. Ce fait, le voici : on assassine un peuple. Où ? En Europe. Ce fait a-t-il des témoins ? Un témoin, le monde entier. Les gouvernements le voient-ils ? Non. [...] Nous allons étonner les gouvernements européens en leur apprenant une chose, c'est que les crimes sont des crimes, c'est qu'il n'est pas plus permis à un gouvernement qu'à un individu d'être un assassin, c'est que l'Europe est solidaire, c'est que tout ce qui se fait en Europe est fait par l'Europe, c'est que, s'il existe un gouvernement bête fauve, il doit être traité en bête fauve ; c'est qu'à l'heure qu'il est, tout près de nous, là, sous nos yeux, on massacre, on incendie, on pille, on extermine [...] <sup>769</sup>

Le lyrisme de l'écrivain romantique cherche à provoquer l'émotion des lecteurs et participe à la circulation de sentiments exaltés par l'intermédiaire de la presse. Pour introduire l'article d'Hugo, le quotidien émet toutefois des réserves qui font écho à la neutralité de la France :

Nous recevons communication d'une page admirable de M. Victor Hugo, que nous nous empressons de publier. Nous sommes obligés cependant de faire toutes nos réserves sur la pensée politique et sur les conclusions du grand écrivain. Nous partageons entièrement les sentiments d'humanité auxquels il a obéi, mais il nous est impossible d'accepter la thèse

---

<sup>765</sup> « Le figaro en Orient », dans *Le Figaro*, 16 avril 1877, p. 1. « Un autre de nos collaborateurs dont le nom doit encore rester un secret et qui a dans la société russe les plus hautes et les plus sûres relations nous enverra de Saint-Pétersbourg des informations importantes sur le mouvement des esprits et sur les faits politiques parallèles aux faits de guerre. »

<sup>766</sup> Voir iconographie dans Vasiliki Charalambous, *La Guerre Russo-Turque de 1877-78, vue par la presse française et anglaise de l'époque*, op. cit.

<sup>767</sup> *La Lanterne*, 30 août 1877, p. 4.

<sup>768</sup> Lorsqu'une crise éclate à Istanbul en 1876, les Bulgares organisent un soulèvement appelé Insurrection d'avril. Le massacre de Batak a lieu au début de cette insurrection et fait référence au massacre de Bulgares dans la ville de Batak. Victor Hugo évoque ces événements au Sénat en parlant des « atrocités bulgares ». Voir Georges Castellan, *Histoire des Balkans... op. cit.*, p. 317-318.

<sup>769</sup> Victor Hugo, « Pour la Serbie », dans *La République française*, 30 août 1876.

de ceux qui prétendent que la guerre n'est horrible et violente que d'un seul côté. Il nous est impossible aussi de donner raison à ceux qui l'ont aussi imprudemment provoquée. Il nous est impossible surtout d'oublier le grand intérêt européen et français engagés dans cette lutte.<sup>770</sup>

Le quotidien, en phase avec la construction républicaine, exprime ici sa frilosité à s'éloigner trop explicitement des positions du gouvernement. L'organisation d'événements pour récolter des fonds est un autre signe de l'émotion française : à l'été 1877, on peut lire que « la représentation donnée au théâtre des Italiens, au bénéfice des blessés de la guerre d'Orient, a produit près de 17 000 francs. La salle était comble, et c'est avec la plus grande peine que nous avons pu découvrir un strapontin »<sup>771</sup>. La presse se fait donc le vecteur de l'émotion publique devant la nouvelle crise d'Orient, et contraste avec la neutralité du gouvernement. Dans ce contexte de diffusion de sentiments exaltés, la Serbie occupe une place centrale.

## 2. La place centrale des discours sur la Serbie

En 1875, au moment où la Serbie, le Monténégro, la Bosnie et l'Herzégovine sont prêts à entrer en guerre, Louis Leger continue de défendre l'enseignement de la langue serbe :

Ainsi donc, resserrer les rapports de la France avec les principautés autonomes de Serbie et du Monténégro, leur rendre plus aisé l'exercice de la protection qu'elle doit aux chrétiens d'Orient, faciliter nos relations avec les populations du littoral adriatique, contrôler les rapports de la Hongrie avec les populations slaves, se rendre un compte exact des menées dites panslavistes, préparer nos représentants à l'étude détaillée du monde slave : voilà les divers services que la connaissance de l'idiome serbe est appelée à rendre.<sup>772</sup>

Leger se saisit du contexte de la crise d'Orient pour reprendre sa défense d'un enseignement du serbe sur la durée. En faisant référence à la protection des chrétiens d'Orient, il utilise des arguments employés par le Quai d'Orsay dans des discours sur la place à tenir par la France<sup>773</sup>. Leger poursuit son argumentaire en considérant « quels services l'étude de la langue serbe pourra nous rendre au point de vue économique et commercial »<sup>774</sup>. Il profite ainsi du contexte

---

<sup>770</sup> Victor Hugo, « Pour la Serbie », *op. cit.*

<sup>771</sup> *La Lanterne*, 31 août 1877, p. 3.

<sup>772</sup> Louis Leger, *Études slaves, voyages et littérature*, Paris, E. Leroux, 1875, p. 244.

<sup>773</sup> Sur ce point, voir Philippe Gelez et Anastassios Anastassiadis, « Consulats dans l'empire ottoman. La concurrence des États dans les Balkans, entre la Guerre de Crimée et le Congrès de Berlin (1853-1878) », dans Jörg Ulbert, Lukian Prijac (dir.), *Consuls et services consulaires au XIX<sup>e</sup> siècle*, Hambourg, DOBU Verlag, 2010, p. 303.

<sup>774</sup> Louis Leger, *Études slaves... op. cit.*, p. 245.

de la crise pour introduire progressivement des arguments pratiques susceptibles de convaincre son lectorat.

Le fait que la Serbie et le Monténégro engagent les premiers la guerre contre l'Empire ottoman les inscrit au centre de nombreux discours sur la crise d'Orient. Ainsi, Louis Blanc parle de la « guerre de Serbie »<sup>775</sup> pour mentionner la première partie du conflit. La même année, on retrouve en annexe du projet de loi sur le budget du ministre des Affaires étrangères un état détaillé des postes consulaires français de toutes classes : une description du consulat général de Belgrade y souligne son « importance politique »<sup>776</sup>.

Dans la presse, de nombreuses occasions mènent les journalistes à évoquer la Serbie. On peut ainsi lire que « les événements qui s'accomplissent dans la Bosnie et l'Herzégovine appellent l'attention sur cette partie de l'empire ottoman. »<sup>777</sup>, phrase qui introduit un récit de sur la région, précisant que les « Bosniaques [...] parlent le serbe »<sup>778</sup> ; ou les « Lettres de Serbie »<sup>779</sup> publiées dans *La République française*. Dans ce même quotidien, la Serbie et le Monténégro sont très fréquemment mentionnés dans la rubrique « Événements d'Orient ». Parfois, comme le 21 février 1877, la Serbie est évoquée à la fois dans la rubrique « Extérieur » et dans la rubrique « Événements d'Orient ».

Autre manifestation de la place occupée par les discours sur la Serbie dans ce contexte est la critique élogieuse de l'ouvrage de Joseph Reinach. Elle est publiée dans *La République française* le 4 octobre 1876, deux mois après la parution de l'ouvrage par les éditions Calmann-Lévy. La rubrique « Livres » revient régulièrement dans le quotidien et évoque des ouvrages de genres différents. L'article affirme que « le livre de M. Reinach a été écrit en août 1876 »<sup>780</sup>, or il a été écrit en 1874 et la date avancée est celle du tiré à part dont bénéficie Joseph Reinach. Situer l'écriture de l'ouvrage dans le contexte de la crise d'Orient lui donne un autre sens et permet à l'auteur (toujours anonyme selon la politique d'anonymat du quotidien) de lui donner plus de poids. Celui-ci évoque la démarche de Reinach en insistant sur l'actualité des

---

<sup>775</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1876, T. III., p. 370. Chambre des députés, séance du jeudi 13 juillet 1876.

<sup>776</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1876, T. IV., p. 40. Chambre des députés, séance du lundi 17 juillet 1876.

<sup>777</sup> *Journal officiel de la République française*, 28 août 1875, p. 7321.

<sup>778</sup> *Ibid.*

<sup>779</sup> Par exemple le 1<sup>er</sup> décembre 1877.

<sup>780</sup> « La Serbie et le Monténégro de Joseph Reinach », dans *La République française*, rubrique *Livres*, 4 octobre 1876.



problématiques qui y sont abordées : « Le livre de M. Reinach a été écrit en août 1876, à un moment où la victoire des Serbes sur les Turcs paraissait encore possible et où les sympathies si vives et si naturelles que l'Europe occidentale a de tout temps éprouvées pour cette petite nation se déclaraient avec éclat »<sup>781</sup>. En octobre 1876, l'Empire a montré sa supériorité militaire sur la Serbie et, le 31 octobre, la Russie pose un ultimatum à l'Empire ottoman : elle attaquera s'il ne retire pas ses armées des territoires occupés. Dans ce contexte, le journaliste observe que « les grandes espérances qu'on s'était plu à faire reposer sur la force et la cohésion, la discipline et l'ardeur patriotique des armées serbes sont aujourd'hui sinon détruites, au moins fort ajournées ». Il ne veut pourtant pas paraître trop pessimiste et souligne les intérêts intellectuels de l'ouvrage : « Il y a tout profit à étudier le problème compliqué de la lutte des Slaves contre les Turcs, dans toutes ses parties : le livre de M. Reinach peut y aider, et, si nous ne nous trompons, c'est dans ce but qu'il a été écrit »<sup>782</sup>. Hypothèse inexacte, et le journaliste n'évoque pas la Conférence Tocqueville qui a chargé le jeune auteur d'écrire cet ouvrage. Celui-ci pouvait difficilement connaître le rôle de la Conférence, qui n'est pas évoquée dans l'ouvrage de 1876, et essaye donc de le relier au contexte. L'auteur de l'article situe alors Reinach par rapport à ceux qui ont déjà travaillé sur le sujet : notamment Mickiewicz, Robert, Leger et Taillandier. Il profite donc de la critique de l'ouvrage pour faire un bilan sur le champ de connaissances. Enfin, l'article prend clairement position et parle du « cauchemar oriental » dont « l'Europe n'est pas délivrée ». Il évoque également les « sympathies si vives et si naturelles que l'Europe occidentale a de tout temps éprouvées pour cette petite nation ». Le journal républicain n'émet pas les mêmes réserves que pour l'article de Victor Hugo et, sans se prononcer sur l'Empire ottoman, se déclare en faveur de la construction de la construction nationale serbe<sup>783</sup>. On retrouve avec l'expression « petite nation » le rapport hégémonique qui, d'après Stanislav Sretenović, définit les relations entre la France et la Serbie<sup>784</sup>. La notion de « naturel » qui justifie l'amitié française pour la Serbie doit, quant à elle, être comprise vis-à-vis de l'héritage de la Révolution française puis de la conception napoléonienne du principe des nationalités. La critique élogieuse de *La Serbie et le Monténégro* illustre une adhésion au point de vue de Reinach et ce dernier s'insère ainsi dans une perspective plus globale de position républicaine face à la Serbie.

---

<sup>781</sup> *Ibid.*

<sup>782</sup> *Ibid.*

<sup>783</sup> Sur l'engagement de la presse russe pendant ce conflit et ses images péjoratives des Turcs, voir Ilya Platov, « Barbare et infidèle », dans *Cahiers balkaniques*, n° 36-37, 2008, p. 293-320.

<sup>784</sup> Voir Stanislav Sretenović, *La France et le nouveau Royaume des Serbes... op. cit.*

La crise d'Orient est donc une étape qui mène les Français à parler de la Serbie. L'émotion provoquée par les révoltes et leur répression mettent la Serbie au cœur de discours souvent élogieux et presque toujours solidaires. Pourtant, les responsables politiques français ne suivent pas ces sentiments exaltés et, pris dans des intérêts contradictoires, conservent une stricte neutralité.

\*\*\*

Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en France, les évocations de la Serbie sont donc intimement liées à la politique. Si l'enseignement se sert du serbe pour introduire le russe dans le monde académique, la brèche introduite par Louis Leger influe sur les publications qui se mettent à évoquer la Serbie, pour ses particularités et pour ses liens avec le contexte européen. La langue serbe se présente comme une alternative pour aborder l'Est européen, sans se confronter ni à la polonophilie ni à la russophobie. Gordana Krivokapić-Jović précise que c'est même la russophobie qui ouvre la voie d'un suivi attentif des événements en Europe centrale et orientale<sup>785</sup>. Dans ce contexte, Joseph Reinach devient un autre médiateur important avec la Conférence Tocqueville qui le charge d'un rapport sur la Serbie. Son point de vue, dicté par Charles Savary, reflète des positions républicaines, reprises par le quotidien *La République française*. Mais cet engagement se révèle être seulement théorique puisque, lorsque la troisième crise d'Orient se déclenche, le Quai d'Orsay met tout en œuvre pour rester neutre. Le gouvernement français ne s'engage pas et laisse à l'opinion publique le soin de s'émouvoir. À cette occasion, deux cercles de réception se forment et s'opposent : la politique officielle qui loue la neutralité et l'opinion publique dont les sentiments exaltés s'expriment dans la presse ou dans les discussions parlementaires. La façon dont la troisième crise d'Orient est traitée nous permet donc d'aborder une nouvelle facette de la construction républicaine : le principe des nationalités est soutenu par l'opinion publique et le milieu académique mais sa défense n'est pas l'affaire du gouvernement. La France, isolée sur la scène européenne, se concentre sur ses propres difficultés : elle se détache de la politique du Second Empire et refuse de s'engager au risque de nuire à sa nouvelle stabilité. En parallèle, la diversité des sentiments de l'opinion

---

<sup>785</sup> Gordana Krivokapić-Jović, « Južnoslovenski svet u Francuskoj nauci na početku 20. veka » [Les Slaves du Sud dans la science française du début du XX<sup>e</sup> siècle], dans Jelena Novaković *et alii*, *Srbi o Francuzima... op. cit.*, p. 170.

publique envers la Serbie se manifeste<sup>786</sup> et nous offre une piste pour une nouvelle approche de la perception française des événements européens à partir de 1878.

---

<sup>786</sup> Čedomir Popov, « La France et la lutte de la Serbie pour l'indépendance d'État de 1830-1878 », *op. cit.*, p. 79.

# Conclusion Partie I

À partir de 1804, les insurrections serbes attirent le regard des Français et donnent naissance à des représentations stéréotypées de la Serbie en France. Les romantiques s'emparent de la construction des images, car les insurrections répondent à leur intérêt pour les petites nations mais aussi à leur fascination pour le courage face à la mort, pour la couleur locale ou l'exotisme. Alphonse de Lamartine, Prosper Mérimée ou Victor Hugo deviennent ainsi des médiateurs entre les Français et la Serbie. Dans ce contexte romantique, un portrait flatteur du Serbe se dessine : courageux, héroïque et vindicatif, ce dernier apparaît légitime face à la violence et l'injustice du « joug » ottoman qui constitue le pendant négatif de ces images. La diffusion de ces images stéréotypées répond à un désir de connaissance, alors que les Français ne connaissent rien ou presque sur cette partie de l'Europe. Sur le terrain, la présence consulaire française à partir de 1838 contribue à donner naissance à ces images. En 1840, une chaire de langue et littérature slave est créée au Collège de France et insuffle de l'élan aux études slaves françaises. La langue et la littérature serbes y ont une place non négligeable et permettent d'aborder l'Est européen tout en évitant la polonophilie et la russophobie. Malgré l'intérêt qui se répand pour les Balkans et la Serbie dans l'opinion publique, le Quai d'Orsay met tout en œuvre pour rester neutre lorsqu'éclate la troisième crise d'Orient. Cette neutralité témoigne du désengagement politique français vis-à-vis de la Serbie. Depuis la défaite de Sedan, la France est isolée sur la scène européenne et préfère se concentrer sur ses difficultés internes.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, deux cercles de réception apparaissent donc clairement dans la perception de la Serbie en France : d'un côté, l'opinion publique s'enthousiasme et s'émeut pour les événements serbes, et, de l'autre, la sphère politique prend garde à conserver sa neutralité face à la troisième crise d'Orient. Pourtant, dès 1878, l'équilibre européen est modifié et cette évolution entraîne des conséquences pour la politique extérieure française. Il faut se demander si ce retour de la France dans le concert européen a eu des conséquences sur la perception politique et sociale de la Serbie.



## **Deuxième partie**

# **Les Français et la Serbie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : débats politiques, silences et horizons d'attente (1878-1902)**



## Chapitre 3

# L'indépendance serbe et la III<sup>e</sup> République française : évolution des stéréotypes et circulations (1878-1902)

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la péninsule balkanique acquiert une place importante dans la politique des grandes puissances<sup>787</sup>. En 1878, l'indépendance de la Serbie entraîne une modification des positions politiques et stratégiques de la France et marque une rupture avec l'esprit romantique du début du siècle. Pour répondre aux intérêts soulevés par la nouvelle configuration balkanique, les Français construisent de nouvelles images de la Serbie. Les médiateurs font alors entrer la Serbie dans des grilles de lectures familières aux Français : ils l'associent de moins en moins au monde oriental et la rapprochent des acteurs et des lecteurs français. La démarche civilisatrice joue un rôle dans ce processus et permet à la France d'associer la Serbie à une Europe moderne et occidentale. Ainsi, dès 1878, le publiciste Émile Collas observe que « ce n'est pas dans les provinces grecques seulement que se manifestent, parmi les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe, de généreuses tendances et de sérieux efforts vers un développement intellectuel qui les rapproche de la civilisation occidentale »<sup>788</sup>. Le Congrès de Berlin inaugure cet intérêt, puisqu'il rend à la France sa place dans le concert européen et lui offre de nouvelles perspectives européennes. Les diplomates et les intellectuels constituent les médiateurs de nouveaux échanges, et, en parallèle, l'évolution intérieure de la société française permet la mise en avant de certains intérêts communs entre Serbes et Français : le développement du socialisme met notamment en évidence la circulation d'idées entre les deux nations. Si Dušan Bataković évoque la France comme un « allié désintéressé »<sup>789</sup> à cette période, il existe bien des intérêts qui poussent la France à réduire la distance qui la sépare de la Serbie. Il faut donc considérer l'ensemble des facteurs qui placent la Serbie dans le champ politique et culturel français jusqu'à la veille du changement dynastique serbe de 1903, qui a modifié les perspectives de l'histoire franco-serbe. Ces facteurs, et les positions et discours

---

<sup>787</sup> Mihailo Vojvodić, *Srbija u međunarodnim odnosima krajem XIX i početkom XX veka* [La Serbie dans les relations internationales à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle], Belgrade, SANU, 1988, p. XIII-XVIII.

<sup>788</sup> Émile Collas, *La question d'Orient*, Paris, Challamel aîné, 1878, p. 26.

<sup>789</sup> Dušan Bataković, *La Serbie et la France : une alliance atypique*, *op.cit.*, p. 9.



qu'ils entraînent, sont une clé pour comprendre l'Europe occidentale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec son large spectre d'opinions sur l'Europe balkanique<sup>790</sup>.

---

<sup>790</sup> Maria Todorova explique qu'on ne peut pas considérer qu'il existe un « Occident commun », au XIX<sup>e</sup> siècle : il n'y a pas d'opinion monolithique mais plusieurs approches nationales, elles-mêmes subdivisées et nuancées. Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 174. Ses recherches ne concernent pas la diversité des opinions françaises.

# I. L'indépendance de la Serbie et la France : perceptions et intérêts

L'indépendance serbe apparaît comme une nouvelle étape dans la construction des représentations françaises de la Serbie. Le Congrès de Berlin modifie l'équilibre européen et il faut dépasser le cadre des institutions pour comprendre les sentiments des Français face à ce nouvel épisode de la question d'Orient. Cette évolution du contexte européen nécessite aussi de s'interroger sur la coïncidence de l'évolution des perceptions françaises de la Serbie et des intérêts économiques et politiques qui y apparaissent. L'indépendance fait évoluer les regards français sur les Balkans, au moment où la société française est elle-même marquée par l'alliance franco-russe et l'anti-germanisme qui déplacent le regard français vers l'Europe centrale, orientale et balkanique.

## A. L'indépendance de la Serbie

### 1. Traité de San Stefano et Congrès de Berlin

La guerre russo-turque prend fin avec la victoire de la Russie. Lorsque les Russes arrivent aux portes de Constantinople, fin janvier 1878, la Porte accepte leurs conditions de paix et l'armistice est signé quelques jours plus tard. Ces conditions sont sévères : création d'une Bulgarie autonome qui comprend une grande partie de la Macédoine et qui s'étend de la mer Égée au Danube et à la mer Noire, indépendance de la Serbie, du Monténégro et de la Roumanie, dont les territoires sont agrandis aux dépens de l'Empire ottoman, et autonomie de la Bosnie-Herzégovine. Enfin, les Turcs sont condamnés à payer une indemnité de guerre et un accord russo-turc doit sauvegarder les intérêts russes dans les Détroits. Le 3 mars 1878, un traité est signé à San Stefano, en Turquie, pour entériner ces décisions et mettre formellement fin à la guerre<sup>791</sup>.

Les grandes puissances, qui ne se sont pas mêlées au conflit, craignent pour l'équilibre européen et refusent que la Russie commande le sort de l'Europe orientale. L'autonomie de la Bulgarie, qui deviendrait un satellite russe, et la question des Détroits paraissent, surtout, inacceptables à

---

<sup>791</sup> Sur le traité, voir Matthew Anderson, *The Eastern Question, op cit.*, p. 198-204.

l'Angleterre et à l'Autriche<sup>792</sup>. La Serbie, qui obtient une petite portion de territoire par rapport au Monténégro, la Roumanie et la Grèce font également preuve de leur mécontentement. Finalement, la Russie recule et s'entend avec l'Angleterre, notamment sur la division de la grande Bulgarie et sur l'organisation d'une conférence européenne sous la supervision du chancelier Bismarck. Un congrès a donc lieu à Berlin du 13 juin au 13 juillet 1878 pour trouver de nouveaux accords<sup>793</sup>. Les puissances occidentales cherchent à maintenir la présence ottomane en Europe et la carte des Balkans est redessinée. Les États des Balkans ne sont pas invités à participer, ce qui permet aux grandes puissances de discuter en petit groupe de leurs intérêts<sup>794</sup>. La Bulgarie est séparée en deux entités, dont l'une est vassale de l'Empire ottoman (la Roumélie orientale) et l'autre autonome, au nord, avec Sofia comme capitale. L'indépendance de la Serbie et du Monténégro est définitivement reconnue mais ils perdent des territoires accordés par le traité de San Stefano, à l'exception de territoires bulgares accordés à la Serbie autour de la ville de Pirot. Les puissances reconnaissent l'indépendance de la Roumanie, proclamée en 1877, qui reçoit le nord de la Dobroudja avec le delta du Danube. L'Autriche-Hongrie obtient le droit d'occuper la Bosnie-Herzégovine et d'installer des garnisons à la frontière entre la Serbie et le Monténégro (sandjak de Novipazar). La Russie conserve Ardahan, Kars et Batoum en Anatolie orientale tandis qu'elle rend Alachkert et Bayezit. La Grèce doit se contenter de promesse et les minorités, notamment les Arméniens, doivent être protégés mais les termes de l'article sur ce point sont très vagues. Enfin, l'indemnité de guerre à verser par l'Empire ottoman a été réduite.

L'Empire ottoman est donc affaibli et diminué, l'Allemagne de Bismarck ressort victorieuse de ce congrès qui lui rend sa place de grande puissance et la Russie est déçue sans que le congrès ne soit pour elle une défaite. La Serbie est elle aussi déçue du soutien que la Russie apporte à la Bulgarie qui la pousse à se tourner vers l'Autriche-Hongrie. Milan Obrenović n'a pas obtenu la Grande Serbie espérée et, dans l'ensemble, le congrès tend à briser l'élan panslaviste des Russes et des Serbes<sup>795</sup>.

---

<sup>792</sup> Sans compter que le traité signé entre la France, l'Angleterre et la Russie en avril 1856 pour la défense de l'intégrité de l'Empire ottoman est encore formellement en vigueur. Voir *ibid.*, p. 144.

<sup>793</sup> Sur le congrès de Berlin, voir Barbara Jelavich, *History of the Balkans... op. cit.*, vol. 1, p. 358-361. Voir notamment la comparaison des cartes des traités de San Stefano et de Berlin p. 359.

<sup>794</sup> Sont présents à Berlin Gorchakov et Shuvalov pour la Russie, Beaconsfield et Salisbury pour l'Angleterre, Andrassy et Haymerle pour l'Autriche-Hongrie, Waddington pour la France, Count Corti pour l'Italie et Bismarck pour l'Allemagne, qui préside le Congrès. La Grèce, pays indépendant, est admise, mais il apparaît clairement que ses désirs sont secondaires pour les grandes puissances. Les États balkaniques sont seulement autorisés à envoyer des représentants qui peuvent présenter leurs vues aux sessions qui concernent leurs intérêts.

<sup>795</sup> Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman, op. cit.*, p. 521.

## 2. La nouvelle de l'indépendance de la Serbie

Alors que la crise d'Orient bat son plein et que la Russie et la Turquie négocient pour la paix, c'est dans la presse que les Français apprennent l'indépendance de la Serbie. Dès le 20 janvier 1878, *Le Temps* publie un compte rendu d'une lettre envoyée à la *Gazette de l'Allemagne du Nord* par Saint-Pétersbourg le 12 janvier. La Russie y mentionne ses intentions et fait référence à l'indépendance de la Serbie. Le 27 janvier, *Le Petit Journal* publie les conditions de la Russie et la dépêche informe que « l'indépendance de la Serbie serait proclamée, avec une petite rectification de frontières »<sup>796</sup>.

Le lendemain, pourtant, on peut lire dans le même journal qu'il « n'est pas certain que l'indépendance de la Serbie soit demandée par la Russie »<sup>797</sup>. Le même jour, *Le Petit Parisien* publie la note communiquée à la presse par l'agence Havas sur les conditions de paix imposées par la Russie à la Turquie. On peut encore une fois y lire la mention de l'indépendance de la Serbie et le journaliste Gustave Eyriès commente :

Il est clair qu'en s'en tenant aux termes mêmes de l'Agence Havas, lesquels sont à coup sûr volontairement adoucis, nous allons assister à la dislocation de l'Empire ottoman. Le Monténégro agrandi ; la Serbie indépendante ; la Bulgarie dotée d'une autonomie administrative sont autant d'agents dans les mains de la Russie.<sup>798</sup>

Les Français prennent donc conscience de la réalisation d'une nouvelle étape de la question d'Orient. Au jour le jour, la presse rapporte les nouvelles et continue à mentionner au conditionnel l'indépendance de la Serbie. Les lecteurs apprennent finalement au début du mois de mars que « toutes les conditions concernant le Monténégro, la Serbie et la Roumanie sont réglées »<sup>799</sup>. La Russie a obtenu leur indépendance et affaibli l'Empire ottoman. Le 23 mars, *Le Petit Journal* cite le *Journal de Saint-Pétersbourg* qui a publié le texte du traité de paix : « Le Monténégro, la Serbie et la Roumanie sont déclarées indépendants ; les deux premiers recevront une augmentation de territoire, la Roumanie une indemnité en argent »<sup>800</sup>.

---

<sup>796</sup> « Les affaires d'Orient », *Le Petit Journal*, 27 janvier 1878, p. 1.

<sup>797</sup> « L'armistice et la paix », *Le Petit Journal*, 28 janvier 1878, p. 1.

<sup>798</sup> *Ibid.*

<sup>799</sup> « Les préliminaires de paix », *Le Petit Journal*, 6 mars 1878, p. 1.

<sup>800</sup> « Les affaires d'Orient », *Le Petit Journal*, 23 mars 1878, p. 1.

### 3. Retour de la France dans le concert européen

Alors que la défaite face à la Prusse en 1871 avait isolé la France sur la scène européenne, l'Autriche-Hongrie prend l'initiative de l'inviter à participer au Congrès de Berlin<sup>801</sup>. Après une courte hésitation, la France accepte l'invitation<sup>802</sup>.

Le 7 juin 1878, soit quelques jours avant la réunion du congrès où il doit se rendre, le ministre des Affaires étrangères William Waddington présente à la Chambre des députés la conduite suivie par son cabinet. Il évoque l'importance de la neutralité de la France et l'émotion des Français face aux événements, déjà observées à l'occasion du déclenchement de la troisième crise d'Orient<sup>803</sup>. D'après lui, le congrès est nécessaire pour maintenir la paix en Europe, mais il rappelle les conditions posées par la France pour y participer. En effet, la France accepte de venir sous réserve que toutes les puissances signataires du traité de 1856 soient représentées au congrès et que n'y soient abordées que les questions soulevées par la question d'Orient. Elle refuse ainsi la mention des questions occidentales ou, même, des affaires liées à l'Égypte, au Liban et aux Lieux saints. Waddington affirme, sous l'approbation générale, qu'éviter ces sujets vise à sauvegarder « les intérêts généraux de l'Europe »<sup>804</sup>. En réalité, les éviter permet surtout à la France de protéger les intérêts qu'elle a dans ces régions<sup>805</sup>. Il insiste également sur l'attachement de la France au maintien de la paix, qui s'explique par le plan Freycinet<sup>806</sup>, grande campagne de travaux publics lancée en janvier 1878 sur le territoire français, qui ne doit pas être bouleversé, mais aussi par l'Exposition universelle qui doit avoir lieu à Paris en octobre 1878.

Quelques mois après le Congrès, le 14 décembre 1878, Waddington prend la parole au Sénat et s'exprime pour la première fois sur ces événements. Il estime que la conférence diplomatique a été l'occasion pour la France de retrouver sa place dans le concert européen : « C'était la première fois, depuis nos désastres, que le Gouvernement de la République rentrait dans la

---

<sup>801</sup> L'Autriche-Hongrie appelle d'abord à la tenue d'un congrès à Vienne.

<sup>802</sup> Les Républicains viennent d'accéder au gouvernement et ils sont divisés sur la conduite à tenir. Certains encouragent un rapprochement avec la Russie (pour pouvoir se tourner contre l'Allemagne) et refusent donc de participer à un congrès qui obligera la Russie à abandonner une partie de ses gains. Les autres estiment que se rendre à Berlin rendrait à la France sa place dans le concert européen, ce qui lui permettrait de rétablir son rang et de lancer une politique d'expansion coloniale. C'est la seconde tendance qui l'emporte.

<sup>803</sup> Voir chapitre 2, III.

<sup>804</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, Imprimerie et librairie du Journal officiel*, Paris, A. Wittersheim & cie, 1878, T. VIII., p. 158. Chambre des députés, séance du 7 juin 1878.

<sup>805</sup> Voir notamment la question d'Égypte, dans Henry Laurens, *Les crises d'Orient*, Paris, Fayard, 2017, p. 235-249.

<sup>806</sup> Waddington cite les « grands travaux pacifiques, à commencer une œuvre considérable de communications intérieures, un vaste réseau de chemins de fer ». *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1878, T. VIII., p. 158. Chambre des députés, séance du 7 juin 1878.

grande famille européenne et faisait entendre sa voix dans le concert des grandes puissances »<sup>807</sup>. Il fait référence à la défaite de 1871 et insiste sur le retour de la France sur l'échiquier européen. Si l'Allemagne a souligné l'importance de sa position durant le congrès, Waddington cherche à faire valoir auprès de ses pairs la position de la France : « Je crois aussi que la France y a gagné, car ce qui fait aujourd'hui notre force en Europe, c'est que tout le monde sait, c'est que tous les cabinets savent que la politique française est une politique pacifique, loyale et honnête »<sup>808</sup>. Ces propos ressemblent pourtant à un lot de consolation, puisque la France n'a joué qu'un rôle modeste durant le congrès. Toujours dans cette optique, et sous couvert de déplorer le poids porté par les grandes puissances, son discours laisse transparaître une certaine fierté qui doit convaincre de la position de la France : « Je ne puis dire qu'une chose, c'est que jamais dans ma vie je n'ai senti plus profondément ce qu'était la responsabilité, ce qu'était le fardeau de représenter une grande nation dans une assemblée pareille »<sup>809</sup>. Cette volonté de se mettre en avant peut ainsi être lue à travers le prisme de l'antagonisme franco-allemand. Il consacre ensuite « quelques mots »<sup>810</sup> à l'état de la situation consécutive au traité de Berlin : son discours met en avant le fait que le congrès a surtout été pour lui une occasion de rejoindre la politique européenne. Sur la Serbie, le ministre ne prononce que deux phrases sur la délimitation des frontières serbes. La délégation française est arrivée à Berlin sans intentions relatives à la Serbie, car elle ne veut pas s'opposer à la politique austro-hongroise<sup>811</sup>.

La France a une position discrète lors du congrès et conserve la politique de neutralité déjà en place au moment de la crise de 1875-1877, position qui ne correspond guère à la responsabilité décrite par Waddington. D'ailleurs, un an et demi plus tard, le député Louis Legrand demande à la Chambre que la France sorte du silence dans lequel la guerre de 1870-1871 l'a plongée :

Il n'est pas possible de laisser se prolonger plus longtemps la situation de silence que le Parlement s'était volontairement faite depuis 1871 en ce qui concerne nos relations extérieures. Il n'est pas possible de laisser dire plus longtemps que cette tribune est la seule en Europe où l'on ne discute pas la politique étrangère.<sup>812</sup>

---

<sup>807</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, Imprimerie et librairie du Journal officiel, *op. cit.*, 1878, T. XI., p. 83. Sénat, séance du 14 décembre 1878.

<sup>808</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, *op. cit.*, 1878, T. XI., p. 83. Sénat, séance du 14 décembre 1878.

<sup>809</sup> *Ibid.*

<sup>810</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>811</sup> Čedomir Popov, *Francuska i Srbija 1871-1878*, *op. cit.*, p. 413.

<sup>812</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, *op.cit.*, 1880, T. VIII., p. 106. 18 juin 1880, Chambre des députés.

Ainsi, il estime qu'après avoir décidé de participer au Congrès de Berlin et de s'être donc investie dans la politique européenne, la France doit sortir de son silence et s'intéresser aux Affaires extérieures. Il loue la politique de Freycinet, qui fait des communications plus fréquentes que ses prédécesseurs sur les relations internationales, mais estime que ce n'est pas suffisant. Membre de la gauche républicaine, Louis Legrand se sert ainsi du Congrès de Berlin pour plaider pour une France présente sur le plan international.

#### 4. L'opinion française et le Congrès de Berlin

Tandis que les parlementaires discutent du retour de la France au sein du concert européen, la presse se charge de diffuser les travaux du congrès. Le 12 juin 1878, la rubrique « Le Congrès » (parfois appelée « À Berlin ») apparaît en une du *Petit Parisien* ; le journaliste Maxime Ramon y signe un article et affirme :

[...] nous tiendrons très exactement nos lecteurs au courant des délibérations du congrès, car notre correspondant M. Robert Marguin, de passage à Berlin, a bien voulu consentir à y prolonger son séjour pour nous transmettre ses renseignements dont on a pu déjà apprécier l'exactitude à propos de l'attentat.<sup>813</sup>

Ce dernier a en effet couvert l'attentat contre Guillaume, empereur d'Allemagne<sup>814</sup>. Le lendemain, *Le Temps* débute la publication d'une rubrique « Le Congrès de Berlin » qui s'ajoute à celle « Affaires d'Orient » déjà existante : le journal doit lui aussi faire appel à des collaborateurs sur place<sup>815</sup>. Dans *Le Figaro*, après un article « Le Congrès » signé par J. Cornély le 13 juin 1878, une rubrique « Le Figaro à Berlin » apparaît le 14 juin : « Le correspondant dont nous avons déjà parlé et qui nous a fourni de si excellents renseignements sur l'attentat de Nobiling, nous envoie aujourd'hui de Berlin la première dépêche relative au Congrès de Berlin »<sup>816</sup>. Ce dernier se nomme De Poelitz. Dans *Le Petit Journal*, une rubrique quotidienne intitulée « Le Congrès » est reliée à un service télégraphique spécial à Berlin à partir du 13 juin 1878. Elle publie aussi des comptes rendus des décisions prises par les puissances dans des sous-catégories par pays ou enjeux (par exemple : « les Détroits » le 8 juillet 1878). À noter que la Serbie et le Monténégro y sont présentés dans la même sous-catégorie. Certains jours, dans *Le Figaro*, ces rubriques ne paraissent pas, souvent en raison d'autres événements

---

<sup>813</sup> « Le Congrès », *Le Petit Parisien*, 12 juin 1878, p. 1.

<sup>814</sup> Voir *Le Petit Parisien* du 9 juin 1878.

<sup>815</sup> « Le Congrès de Berlin », *Le Temps*, 14 juin 1878, p. 1.

<sup>816</sup> « Figaro à Berlin », *Le Figaro*, 14 juin 1878, p. 1.

importants, comme la revue de l'armée de Paris (20 juin 1878) ou les préparatifs de l'Exposition universelle. Presque quotidiennement les informations sont toutefois diffusées auprès des Français à travers la presse, avec un petit décalage seulement<sup>817</sup>, et cela dénote un intérêt des Français pour la situation en Europe orientale.

Dès l'ouverture, Maxime Ramon écrit : « Demain s'ouvre à Berlin ce congrès européen qui peut avoir sur les destinées de l'ancien continent une influence si considérable »<sup>818</sup>. Et *Le Figaro*<sup>819</sup> de se justifier : « Nos lecteurs nous rendront cette justice que nous ne les saturons pas de politique. Mais dans les circonstances actuelles, nous croirions manquer à nos devoirs de journalistes si nous ne placions en évidence ce qui nous parvient au sujet d'un événement qui doit régler l'état de l'Europe »<sup>820</sup>. Les journalistes perçoivent donc les enjeux politiques des événements qui occupent l'Europe. Alors que depuis le début de l'année se profile le démembrement de l'Empire ottoman, le journaliste Maxime Ramon se questionne :

La grosse difficulté est de savoir ce qu'on mettra à sa place. Dans cette contrée où les races et les religions sont si étrangement mêlées, sans être confondues, les divisions sont profondes et les haines violentes. Si le Grec, le Slave, le Bulgare (qui n'est Slave qu'à moitié), le Roumain détestent tous l'Osmanli, ils se jalouent et se haïssent encore plus fortement les uns les autres. Comment s'y prendra-t-on pour concilier les droits et les prétentions de chaque race ? Comment pourra-t-on satisfaire les uns sans froisser les autres ?<sup>821</sup>

On note la perception des identités qui, dans les Balkans, reposent sur les communautés religieuses, et les inquiétudes sur l'avenir de l'Europe. Pour la Serbie, la question récurrente est celle des territoires qui doivent lui être accordés. Le 18 juin 1878, *Le Temps* rapporte les paroles de Ristić, alors qu'il espère encore être accepté au congrès : « Pourvu que nous ne nous étendions que vers l'ouest, on ne nous empêchera pas d'annexer un territoire, d'ailleurs peu considérable, où, quoi qu'en aient dit beaucoup de publicistes ethnographes, les Serbes sont plus nombreux que les Bulgares »<sup>822</sup>. Il fait référence aux territoires autour des villes de Niš et de Pirot. Quelques jours plus tard, le 21 juin 1878, on peut lire dans *Le Petit Journal* que les

---

<sup>817</sup> Le numéro du 6 juillet 1878 publie par exemple une information reçue le 4 juillet au soir, ou le numéro du 7 juillet une information reçue le 5 au soir, etc.

<sup>818</sup> « Le Congrès », *Le Petit Parisien*, 13 juin 1878, p. 1.

<sup>819</sup> Qui n'est pas un journal politique.

<sup>820</sup> *Le Figaro*, 14 juin 1878, p. 1.

<sup>821</sup> « L'Empire d'Orient », *Le Petit Parisien*, 17 juin 1878, p. 1.

<sup>822</sup> « Le Congrès de Berlin », *Le Temps*, 18 juin 1878, p. 1.



« Serbes sont très exigeants ; mais leurs prétentions seront repoussées. Ils demandent la partie occidentale de la Bulgarie ; on leur enlèvera ce que le traité de San Stefano leur accorde de la Bosnie »<sup>823</sup>. Le 6 juillet 1878, finalement, *Le Petit Journal* déclare :

Le Congrès a, aujourd'hui, définitivement réglé les délimitations de la Serbie et du Monténégro. [...] Pour la Serbie, le point litigieux était le district de Pirot, que la Russie voulait donner à la Bulgarie. Sur la demande énergétique de l'Autriche, Pirot a été adjugé à la Serbie.<sup>824</sup>

En effet, le traité signé à Berlin attribue Pirot à la Serbie, tandis que San Stefano l'accordait à la Bulgarie. Toutefois, quelques semaines plus tard, Charles de Mazade, rédacteur politique de la *Revue des Deux Mondes*, regrette les conséquences du congrès pour la Serbie :

Tout est en suspens au milieu d'un mécontentement à peu près universel. La Serbie en est pour ses déceptions. Elle a conquis une indépendance dont elle jouissait par le fait, et avec cela quelques petits territoires ; en revanche, depuis l'entrée de l'Autriche en Bosnie, elle se voit cernée de toutes parts, elle doit renoncer à tout rêve d'ambition<sup>825</sup>.

Il fait référence à la déception de la Serbie qui a dû renoncer à ses rêves de grande Serbie et qui regrette de ne pas avoir été soutenue davantage par la Russie. La presse transmet donc des informations précises à ses lecteurs et se montre consciente de l'importance du traité de Berlin pour l'histoire européenne et des tensions potentielles qu'il peut engendrer. Les journaux se concentrent plus que les parlementaires sur les enjeux soulevés à Berlin. Les Français sont attentifs au rapport de force qui se joue entre la Russie et la Turquie, qui doit influencer sa propre position que l'échiquier européen.

Au Parlement, le 18 juin 1880, la question de l'Europe orientale ressurgit lors du discours de Louis Legrand cité plus haut. À l'occasion d'une discussion du budget du ministère des Affaires étrangères, le député regrette le manque de transparence du Quai d'Orsay entre 1876 et 1879. Cette opacité peut expliquer le peu de discussions menées sur le sujet lors des réunions parlementaires. Seul un *Livre jaune*, rapport diplomatique, de 316 pages, a été publié sur le Congrès de Berlin. Legrand réclame une plus grande transparence – tout comme Louis Blanc qui reprochait au gouvernement l'opacité de ses démarches en 1876 – et prône un rapprochement avec les nations balkaniques :

---

<sup>823</sup> « Le Congrès », *Le Petit Journal*, 21 juin 1878, p. 2.

<sup>824</sup> « Le Congrès », *Le Petit Journal*, 6 juillet 1878, p. 1.

<sup>825</sup> « Chronique », *La Revue des Deux Mondes*, septembre 1878, p. 720.

Eh bien, notre devoir, en vue de cette solution, c'est de nous préparer le plus d'amis possible parmi ces jeunes nations qui demandent à s'émanciper, et qui, un jour ou l'autre, deviendront des États indépendants. Nous devons les aider toutes dans cette œuvre de civilisation et d'émancipation, sous la seule réserve de ne pas compromettre la France, car la France doit réserver pour elle seule ses ressources, son rang et son argent.<sup>826</sup>

Il dépasse les discours des journalistes qui, lors du congrès, s'interrogeaient sur l'avenir de l'Europe sans pour autant insister sur le rôle à jouer par la France. D'après lui, les nationalités chrétiennes doivent se substituer à la puissance ottomane dans les Balkans et la France doit travailler ses relations avec elles :

[...] en ce qui regarde la Serbie et le Monténégro, je trouve que l'on a trop laissé jusqu'ici à une seule puissance, à la Russie, le patronage bienveillant des races slaves qui peuplent la péninsule balkanique. Il est temps de revenir de cette politique. On a trop longtemps paru négliger jusqu'ici le Monténégro et la Serbie ; sous le prétexte que la Russie s'occupait beaucoup des Slaves, on se considérait comme affranchi du devoir de s'y intéresser. Je crois, messieurs, que ce serait une erreur de persister dans ces errements. Là aussi, nous avons des amis, et je tiens à rappeler un fait qui n'est peut-être pas assez connu. C'est que le prince Milan qui règne à Belgrade, aussi bien que le prince Nikita qui règne à Tsetinié, sont des disciples de la France, d'anciens élèves du lycée Louis-le-Grand, où plusieurs d'entre nous les ont connus, et qu'ils ont toujours eu pour la France des sentiments affectueux et sympathiques.<sup>827</sup>

En effet, Milan, prince de Serbie depuis 1868, a été envoyé à Paris après son adoption par le prince Michel et y a fréquenté le lycée Louis le Grand. Le discours de Legrand est accueilli par des applaudissements de la gauche et du centre, mais ce soutien avait aussi été apporté aux discours de Waddington en 1878. Il demeure le seul à tenir un tel discours au Parlement à cette époque. La position originale de Legrand souligne donc à nouveau le double cercle de réception déjà analysé pour les années précédentes : le gouvernement ne s'exprime guère sur les événements qui font la une des journaux et qui mobilisent l'opinion publique.

---

<sup>826</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1880, T. VIII., p. 107. Sénat, séance du 18 juin 1880.

<sup>827</sup> *Ibid.*, p. 108.

## B. Nouveaux intérêts français en Serbie

### 1. Création de la légation à Belgrade (1880)

Les changements décidés par le Congrès de Berlin entraînent des remaniements diplomatiques, discutés par les députés à l'occasion de discussions sur le budget. La note remise à la Chambre stipule que l'« état politique nouveau [...] oblige le gouvernement de la République à modifier la nature d'un certain nombre de postes actuellement classés dans le service consulaire »<sup>828</sup>. Trois mois plus tard, Waddington envoie donc à Saint-Quentin, consul général de France à Belgrade, un télégramme pour lui signaler l'envoi d'un ministre résident :

Le gouvernement serbe ayant attesté par ses actes la ferme résolution d'exécuter la clause du traité de Berlin à laquelle la reconnaissance de son indépendance était rattachée nous n'avons pas voulu différer plus longtemps d'accréditer auprès de lui un agent diplomatique et M. le baron des Michels a été désigné pour représenter la France à Belgrade en qualité de ministre résident. Je vous prie d'en informer officiellement le gouvernement serbe et de lui faire savoir que M. des Michels se met en route aujourd'hui pour la Serbie.<sup>829</sup>

Le baron des Michels est d'abord simple ministre résident français à Belgrade, mais, dès le mois de juin 1880, il acquiert le titre de ministre plénipotentiaire<sup>830</sup>. Une légation étant « une mission diplomatique de deuxième classe dirigée par un ministre plénipotentiaire »<sup>831</sup>, la France élève le « rang de sa représentation »<sup>832</sup> en Serbie. Le baron des Michels fait partie des grands noms du Quai d'Orsay qui interviennent dans les affaires importantes<sup>833</sup> : il se rend notamment au Brésil, en Grèce, en Allemagne, en Italie et en Égypte avant d'arriver à Belgrade<sup>834</sup>. Il y est d'ailleurs bien reçu. Le ministre entreprend un voyage à Niš pour présenter ses lettres de créances au prince et relate au quai d'Orsay que « parmi les légations qui viennent ou vont être créées, celle de la France lui tenait particulièrement à cœur et S. A. a tenu à donner à [son] voyage et à [sa] réception toute la solennité possible »<sup>835</sup>. Ce récit, reflet de l'étiquette

---

<sup>828</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1878, T. IX., p. 127. Chambre des députés, séance du 4 novembre 1878.

<sup>829</sup> Waddington à Saint-Quentin, 1<sup>er</sup> février 1879. AMAE, correspondance politique 1871-1896 (P/14118), Tome 1 Serbie 1879.

<sup>830</sup> « Le ministre plénipotentiaire est un ambassadeur doté des pleins pouvoirs. À ce titre il a qualité pour négocier certains accords et les signer, sans avoir besoin de pouvoirs spéciaux ». PANCRACIO Jean-Paul, *op. cit.*, p. 394.

<sup>831</sup> Jean-Paul Pancraccio, *Dictionnaire de la diplomatie*, Dalloz, Paris, 2006, p. 356.

<sup>832</sup> Freycinet à Michels, 5 juin 1880. AMAE, correspondance politique 1871-1896, *op. cit.*, Tome 1 Serbie 1879.

<sup>833</sup> Isabelle Dasque, « Une élite en mutation : les diplomates de la République (1871-1914) », dans *Histoire, économie & société*, vol. 26<sup>e</sup> année, n° 4, 2007, p. 81-98.

<sup>834</sup> Voir baron des Michels, *Souvenirs de carrière (1855-1886)*, Paris, Plon, 1901.

<sup>835</sup> Michels à Waddington, 10 mars 1879. AMAE, correspondance politique 1871-1896, *op. cit.*, Tome 1 Serbie 1879.

diplomatique, n'est pas très significatif : il montre à la fois le désir de Michels de plaire à son ministère et la volonté du prince de ne pas négliger ses relations avec la France. Le baron des Michels reste en poste jusqu'en août 1880, quand, pour des raisons familiales, il doit rentrer en France. Le comte de Lanclaux le remplace et conserve ce poste jusqu'en 1882 où il est remplacé par Paul Bresson, En 1884, Jacques de Reverseaux prend sa place, suivi de René Millet jusqu'en 1885. Salvator Patrimonio dirige la légation en 1889, puis le comte de Vauvineux est à ce poste en 1900, avant George Benoît qui arrive en 1902.

Les sources parlementaires font état de débats sur le salaire du ministre plénipotentiaire nommé à Belgrade à l'issue du Congrès de Berlin. Le 4 novembre 1878, on admet que, puisque le consul général en Serbie était payé 22 000 francs par an, le salaire doit évoluer à 30 000 francs avec l'apparition de la légation. Un mois plus tard, pourtant, le sénateur Hippolyte de Lorgeril estime que l'indépendance ne doit pas donner tant de travail au représentant français et que le salaire ne doit pas évoluer. Il provoque les rires de l'assemblée lorsqu'il souligne que le salaire du représentant à Constantinople ne doit pas évoluer non plus :

C'est la première fois que je vois augmenter le traitement de l'ambassadeur d'une puissance qui diminue d'importance. Plus la puissance augmente d'importance, plus on augmente ordinairement le traitement de l'ambassadeur qui y est accrédité, et plus la puissance diminue, plus on doit diminuer ce même traitement.<sup>836</sup>

Son amendement propose ainsi des réductions de budget mais il n'est pas pris en considération. Le débat resurgit le 14 juin 1880 à la Chambre des députés, avec une demande d'augmentation de 5 000 francs pour le ministre résident à Belgrade. Le poste français est le moins bien rémunéré, ce qui dérange le Quai d'Orsay : « Le représentant italien, qui, dans la plupart des postes, est le moins payé des agents des grandes puissances, reçoit un traitement annuel de 43 000 francs »<sup>837</sup>. Finalement, le traitement annuel est maintenu à 30 000 francs le 18 juin, après mention du fait que la Belgrade « n'a que 26 000 habitants »<sup>838</sup>, mais l'augmentation est accordée en novembre. On remarque au Sénat que cela « le laisse encore inférieur de 5 000 francs au traitement de l'agent italien »<sup>839</sup>.

---

<sup>836</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, 1878, T. XI., p. 86. Sénat, 14 décembre 1878.

<sup>837</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, *op. cit.*, 1880, T. VIII, p. 136. Chambre des députés, 14 juin 1880.

<sup>838</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, *op. cit.*, Paris, 1880, T. VIII., p. 125. Chambre des députés, 18 juin 1880. La Serbie issue du Congrès de Berlin compte 222 732 habitants.

<sup>839</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés*, *op. cit.*, 1880, T. XI., p. 204. Sénat, 15 novembre 1880.

Lorsqu'il est à Belgrade, Michels écrit à Charles de Freycinet que « le rôle de l'Agent français dans le pays où nous n'avons guère d'intérêts directs me paraît devoir être surtout un rôle d'observation »<sup>840</sup>. Pourtant, un an plus tard, il remarque que « les dispositions dans ce pays sont excellentes à notre égard, nous avons à les cultiver en vue de nos traités futurs »<sup>841</sup>. Émile de Borchgrave va dans le même sens à propos de la légation belge, notant que le gouvernement du roi « n'a pas eu seulement en vue de donner une preuve de sympathie à un peuple [...] ; il a été guidé principalement par la pensée de trouver pour nos produits un utile débouché »<sup>842</sup>. L'installation d'une légation est ainsi l'occasion de nouer des contacts entre les deux nations et de mettre en avant les intérêts économiques français dans la région.

## 2. Opportunités économiques

L'indépendance de la Serbie accroît l'intérêt français pour la Serbie, notamment parce qu'elle lui offre certaines opportunités économiques<sup>843</sup>. En 1880, lorsque le député Legrand évoque la situation dans les Balkans, il estime que la France peut se faire une clientèle plus étendue parmi les jeunes nationalités du Levant. Si, d'après lui, la France doit aussi s'intéresser à ce qui se passe ailleurs, il évoque tout de même les « des intérêts très-sérieux »<sup>844</sup> en Europe orientale.

Le Congrès de Berlin a posé certaines conditions à l'indépendance de la Serbie, dont la construction de chemins de fer pour relier l'Europe aux chemins de fer ottomans. Le 9 mars 1880, une convention ferroviaire serbo-austro-hongroise prévoit ainsi le raccordement des chemins de fers serbes aux lignes turques. La Serbie doit construire une ligne dont le premier embranchement va vers Vranje, la frontière turque, Skopje et Salonique, et le second vers Pirot, la frontière bulgare, Sofia, Belova (Bulgarie) et Constantinople. La Serbie manque de fonds et

---

<sup>840</sup> Michels à Waddington, 19 février 1879. AMAE, correspondance politique 1871-1896, *op. cit.*, Tome 1 Serbie 1879.

<sup>841</sup> Michels à Freycinet, 9 mai 1880. AMAE P/14117.

<sup>842</sup> Émile de Borchgrave, *La Serbie administrative, économique et commerciale*, Bruxelles, Weissenbruch, 1883, p. 6.

<sup>843</sup> Stanislav Sretenović retrace les premiers contacts commerciaux entre la France et la Serbie : « C'était au début des années 1840 que les premiers contacts commerciaux entre la Principauté de Serbie et la France avaient été établis. Le premier commerce serbe avec la France passait par deux axes principaux dont Belgrade était le centre de gravité. [...] Pourtant, le commerce serbe avec la France était négligeable en comparaison avec le commerce de l'Empire autrichien. Au début des années 1840, la Serbie exportait du bétail, du bois et des prunes en Autriche pour 25.500.000 francs tandis qu'elle exportait vers la France « seulement » pour 150.000 francs. Au milieu des années 1840, le commerce avec la France avait augmenté et atteint d'une dizaine de millions de francs. [...] » Voir Stanislav Sretenović, *La France et le royaume des Serbes... op. cit.*, p. 42-43.

<sup>844</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1880, T. VIII, p. 107. Séance du 18 juin 1880 à la Chambre des députés.

de capacités techniques : elle lance un appel d'offres pour la construction des chemins de fer et les emprunts pour la financer. Le choix se porte sur l'Union générale, banque française dirigée par Eugène Bontoux<sup>845</sup>. C'est donc une société française qui est choisie, sous le contrôle du gouvernement austro-hongrois, pour mener la construction des chemins de fer serbes. L'Autriche-Hongrie, en effet, a repoussé une candidature russe et encouragé celle de Bontoux, proche du gouvernement viennois et fondateur de la Länderbank à Vienne. Le choix de l'Union générale correspond à la première étape d'une nouvelle politique austrophile, fondée sur la signature d'un traité économique en mai 1881 et d'une convention secrète en juin 1881<sup>846</sup>. L'opposition à l'Union générale se fait sentir en Serbie, car Bontoux est proche de Vienne. Les radicaux et les libéraux serbes se dressent contre ces démarches austrophiles, même s'ils ignorent que la Länderbank est investie dans l'emprunt<sup>847</sup>.

Le choix de l'Union générale est aussi l'occasion pour la France de nouer des liens avec la Serbie. Lanclaux écrit à Saint-Hilaire : « La Serbie apprendra à nous connaître davantage et nous pourrions nous-mêmes mieux apprécier ses ressources »<sup>848</sup>. L'aventure ne dure pas longtemps puisqu'en janvier 1882, l'Union générale dépose son bilan. Elle est redevable à la Serbie de 43 millions de francs. Finalement, ce sont le Comptoir d'Escompte et la Länderbank qui créent la Compagnie de construction et d'exploitation des chemins de fer serbes. Le siège social se trouve à Paris et le gros du capital est investi par la banque française. L'Autriche-Hongrie, de son côté, a surtout pour rôle de garantir les remboursements serbes en faisant pression sur le gouvernement<sup>849</sup>. En 1886, le diplomate René Millet souligne l'importance de ces chemins de fer :

---

<sup>845</sup> Voir Vojislav Pavlović, *De la Serbie vers la Yougoslavie... op. cit.*, p. 28-30. Voir aussi Eugène Bontoux, *L'Union générale : sa vie, sa mort, son programme*, Paris, Savine, 1888.

<sup>846</sup> Milorad Ekmečić, *Stvaranje Jugoslavije 1790-1918, op. cit.*, T. 2, p. 372-373. Sur la convention austro-serbe, voir Grgur Jakšić, « Tajna konvencija (1881-1889) » [La convention secrète (1881-1889)], dans *Iz novije srpske istorije* [Extraits de l'histoire serbe récente], Belgrade, Prosveta, 1953, p. 70-142. La convention, sans en informer le gouvernement et l'Assemblée, s'engageait à ne tolérer aucune activité en faveur des populations serbes qui résidaient sur les terres de l'Autriche-Hongrie, y compris la Bosnie-Herzégovine et à ne pas signer de traité avec une puissance étrangère sans en informer la double monarchie. C'est un véritable protectorat autrichien, qui déclenche une importante vague de contestation quand il est découvert en 1893. En échange, l'Autriche assure le maintien de la dynastie Obrenović et encourage l'expansion serbe en direction de la Macédoine.

<sup>847</sup> Vojislav Pavlović, *De la Serbie vers la Yougoslavie... op. cit.*, p. 36. La loi du 13 avril 1881 autorise la création de partis politiques en Serbie. Sur l'histoire politique serbe, voir Živan Živanović, *Politička istorija Srbije* [Histoire politique de la Serbie], vol. II, Belgrade, Geca Kon, 1924.

<sup>848</sup> Lanclaux à St Hilaire. Belgrade, 6 février 1881. CADN, 79POA/54.

<sup>849</sup> Vojislav Pavlović, *De la Serbie vers la Yougoslavie... op. cit.*, p. 37. Voir aussi Dragomir Arnaoutovich, *Histoire des chemins de fer yougoslaves*, Paris, Dunod, 1937.

Construits avec des capitaux français, ils sont dirigés par des mains françaises. Nos compatriotes ont ainsi été les promoteurs de l'entreprise qui tient la première place dans la civilisation de la Serbie. Il est facile de comprendre que notre commerce est directement intéressé au succès et à la continuation de l'œuvre commencée.<sup>850</sup>

En effet, le 19 juin 1883, la Chambre des députés autorise à ratifier et, s'il y a lieu, à faire exécuter « le traité d'amitié, de commerce et de navigation signé à Paris le 18 janvier 1883, entre la France et la Serbie »<sup>851</sup>. Le Sénat l'adopte à son tour le 5 juillet<sup>852</sup>. Ces nouvelles relations économiques rapprochent la Serbie de la France et sont à la fois vecteurs et résultats du rapprochement. Le nombre de Français installés en Serbie en est une manifestation. En 1881, Lanclaux rapporte que « la colonie française [est] assez nombreuse maintenant »<sup>853</sup>, et, en 1885, Reverseaux écrit au Quai d'Orsay que « la colonie française [...] a triplé depuis l'année dernière »<sup>854</sup>. La France profite également de la comparaison avec l'Allemagne et l'Autriche pour justifier sa bonne foi auprès des Serbes. Ainsi, le journaliste politique Henri-Guillaume Montferrier<sup>855</sup>, qui a parcouru le chemin de fer avec le diplomate Reverseaux, explique au roi « que les Français avaient été déjà et pourraient être plus encore pour lui des auxiliaires d'autant plus utiles qu'on ne devait soupçonner chez eux aucune arrière-pensée, la France ne pouvant pas avoir dans la péninsule des Balkans d'ambition territoriale »<sup>856</sup>. Le diplomate lui-même définit la France comme une « amie désintéressée »<sup>857</sup>, et, peu à peu, les Français essayent de tirer leur épingle du jeu et de se faire une place auprès de la Serbie. Ainsi se réjouit-il la même année de l'adoption par l'artillerie serbe du canon de Bange, modèle français :

---

<sup>850</sup> Millet à Freycinet. Belgrade, 21 mars 1886. CADN, 79POA/57.

<sup>851</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso*, Paris, Imprimerie du Journal officiel, 1883, T. I, p. 1346. Séance du 19 juin.

<sup>852</sup> Voir *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Sénat : compte rendu in-extenso, op. cit.*, 1883, T. I, p. 824. Séance du 5 juillet.

<sup>853</sup> Lanclaux à Barthélémy St Hilaire, 15 juillet 1881. AMAE, Affaires politiques diverses Serbie, *op. cit.*

<sup>854</sup> Reverseaux à Freycinet, Belgrade, 25 juillet 1885. CADN, 79POA/56.

La colonie continue à se développer : en 1898, l'institutrice française Eugénie Pécrus demande une aide financière pour ouvrir une école française de filles à Belgrade et l'obtient. Voir CADN, 79POA/68, « Dossier Pécrus (création d'une école française à Belgrade) 1891-1901 », lettre du MAE à Monsieur Marchand, Ministre de France à Belgrade. Paris 23 avril 1898. La légation estime que le succès qu'elle emporte l'année suivante « a acquis ici une réputation très flatteuse pour notre colonie ». *Ibid.*, lettre au secrétaire général de l'Alliance française, 22 janvier 1901.

<sup>855</sup> Montferrier (1814-1890) est journaliste à Rome où il écrit notamment pour le *Journal des débats*. Il rencontre Reverseaux à Rome qui lui obtient ensuite une audience royale en Serbie.

<sup>856</sup> H.-G. Montferrier, *Voyage de fantaisie politique en Autriche-Hongrie, en Serbie et en Bulgarie*, Paris, Calmann-Lévy, 1885, p. 69.

<sup>857</sup> Reverseaux à Freycinet, Belgrade, 16 avril 1885. CADN, 79POA/56.

Ce succès est d'autant plus appréciable qu'il ne favorise pas seulement notre industrie, mais rend hommage à notre force militaire aux yeux d'un pays trop disposé à n'accorder d'autorité et de respect qu'aux nations victorieuses. A ce titre, l'Allemagne était une concurrence redoutable.<sup>858</sup>

Le 21 juillet 1896, le traité commercial de 1883 entre la France et la Serbie est sur le point de prendre fin (le 26) lorsqu'une discussion est lancée sur le sujet à la Chambre des députés. Le traité de 1888 qui réglait les rapports commerciaux entre la France et la Serbie a été dénoncé par le cabinet de Belgrade<sup>859</sup> et il faut donc trouver un nouvel accord avant l'échéance de l'ancien traité. Le député Henry Boucher met en lumière les efforts faits par le gouvernement pour conserver les relations commerciales avec la Serbie :

[...] l'intérêt réciproque de deux nations liées par de si anciens rapports était bien de lui substituer en temps utile une entente qui, de la part de la France, devait certainement sauvegarder la maîtrise que notre nation entend garder sur ses tarifs douaniers. C'est dans cet ordre d'idées que le Gouvernement a négocié avec la Serbie et qu'il lui a proposé, en échange de notre tarif minimum, de concéder à notre commerce les avantages antérieurement accordés par la Serbie à l'Autriche-Hongrie et ceux qu'elle serait, par la suite, amenée à accorder à d'autres nations.<sup>860</sup>

Son discours est exagéré puisque les liens entre les deux pays ne sont pas si anciens. La volonté, toutefois, vise clairement à favoriser les échanges avec la Serbie et Boucher évoque les dix années d'efforts fait dans ce sens, c'est-à-dire depuis le traité de 1883. Dans les années 1890, la Serbie, avec le gouvernement de Stojan Novaković, s'éloigne de l'Autriche et oriente sa politique vers la Russie. La France saisit l'opportunité pour s'en rapprocher. Boucher propose donc un projet de loi qui est validé par la Chambre des députés, puis, le lendemain, par le Sénat<sup>861</sup> :

*Article unique.* Le Gouvernement est autorisé à appliquer, sous condition de réciprocité, aux sujets, aux navires et aux marchandises de la Serbie, le traitement de la nation la plus favorisée, tant pour l'importation, l'exportation, le transit, le transport des marchandises

---

<sup>858</sup> Reverseaux à Jules Ferry, Belgrade, 9 mars 1885. CADN, 79POA/56.

<sup>859</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso, op. cit.*, 1893, p. 2250. Séance du 20 juillet 1893.

<sup>860</sup> *Ibid.*, p. 2250.

<sup>861</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Sénat : compte rendu in-extenso, op. cit.*, 1893, p. 1264. Séance du 21 juillet 1893.



par chemin de fer et, en général, tout ce qui concerne les droits de douane et les opérations commerciales, que pour le payement des taxes qui s'y rapportent.<sup>862</sup>

De nouveaux intérêts économiques et politiques français apparaissent donc en Serbie et contribuent à rapprocher la Serbie de la France. Certaines positions françaises peuvent ainsi être lues comme des reflets de cette évolution.

### C. Politique et mondanités : regards français sur la Serbie

#### 1. Le passage à la royauté

Le 6 mars 1882, le prince Milan IV devient roi de Serbie sous le nom de Milan I<sup>er</sup>. Une convention secrète avec l'Autriche-Hongrie a orchestré la proclamation du royaume<sup>863</sup>. Alors que le 27 mars 1881 le ministre serbe des Affaires étrangères (Mijatović) assurait à Lanclaux que le prince Milan n'était pas intéressé par la royauté<sup>864</sup>, le ministre résident écrit deux jours plus tard qu'« il ne faudrait pas être surpris si dans quelque temps un courant d'idées dans le sens contraire venait à se produire avec une force à laquelle ne résisterait peut-être pas l'amour-propre du jeune couple princier »<sup>865</sup>. Au moment où les rumeurs circulent sur le changement du régime serbe, l'ambassadeur français à Vienne écrit au Quai d'Orsay :

La seule chose qui nous importe, c'est que le Prince Milan ne soit pas induit en erreur quant à ses véritables devoirs politiques. S'il reste sur le terrain du traité de Berlin, si la Serbie n'aspire pas à devenir autre chose que ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un élément de l'équilibre de la péninsule des Balkans et, par suite, un élément essentiellement conservateur, alors, selon nous, la question de la Royauté est tout à fait secondaire.<sup>866</sup>

Le diplomate porte ici le point de vue de l'Autriche, qui souhaite que la Serbie n'entrave pas ses propres ambitions politiques et territoriales dans la région. Le gouvernement français ne peut donc pas être surpris lorsque Maurice de Sala, chargé d'affaires de France en Serbie, télégraphie le 2 mars 1882 la proclamation prochaine du royaume de Serbie. La nouvelle est confirmée le lendemain par un nouveau télégramme :

---

<sup>862</sup> *Ibid.*

<sup>863</sup> Voir Dušan Bataković, *Histoire du peuple serbe*, *op. cit.*, p. 180.

<sup>864</sup> « La nouvelle de la proclamation de la Royauté en Roumanie est parvenue ce matin à Belgrade. Dans une conversation que j'ai eue avant-hier avec le Ministre des Affaires étrangères au sujet de l'éventualité de ce changement, Mr Mijatovitch m'a assuré confidentiellement qu'il n'entrait ni dans les intentions du Prince Milan, ni dans celle de son Gouvernement, d'imiter l'exemple que pourraient leur donner les Principautés voisines. » Mijatović à Lanclaux, Belgrade, 27 mars 1881. AMAE, correspondance politique 1871-1896 (P/14118) Tome 3.

<sup>865</sup> Lanclaux à Barthélémy Saint-Hilaire, Belgrade, 29 mars 1881. *Ibid.*

<sup>866</sup> Duchatel (ambassadeur de France à Vienne) à Barthélémy St Hilaire, 8 juin 1881. *Ibid.*

Le Président du Conseil vient de me confirmer le renseignement que je vous ai télégraphié hier au sujet de la prochaine proclamation de la Royauté de Serbie en me priant d'en informer officiellement Votre Excellence. Dans le but d'éviter des difficultés de la part de l'opposition, il a demandé aux représentants étrangers à Belgrade de tenir la chose aussi secrète que possible.<sup>867</sup>

Puis, en avril, dans une lettre à Lanclaux, le Quai d'Orsay communique la position du gouvernement français :

Les principes du Gouvernement de la République et son respect particulier pour le droit des nations de revêtir leurs pouvoirs publics des formes dont elles sont les meilleurs juges, nous a inspiré ce prompt témoignage de nos vœux pour la prospérité du Royaume de Serbie et de son souverain. Il nous a été dicté aussi par la constante sympathie avec laquelle nous avons suivi la Serbie dans les développements successifs de son existence nationale. Le Roi Milan I<sup>er</sup> trouvera une preuve nouvelle de nos sentiments bien connus à cet égard dans la réponse du Président.<sup>868</sup>

Le gouvernement français évoque son soutien au principe des nationalités. Nous avons pourtant montré qu'il ne s'appliquait pas à le défendre pendant la troisième crise d'Orient. Après le Congrès de Berlin, le gouvernement s'approprie donc les réactions de sympathies exprimées par l'opinion publique. La « constante sympathie » évoquée est peut-être aussi une référence aux engagements romantiques qui se sont exprimés au cours du siècle. Ce jour-là, une lettre du président français Jules Grévy est aussi envoyée au nouveau souverain serbe et va dans le même sens :

Votre Majesté a rendu justice aux sentiments de bienveillante et sincère sympathie dont la France et son gouvernement ont été de tout temps animés pour la Serbie et pour son Prince, en comptant sur notre assentiment en une circonstance aussi solennelle. Nous félicitons de grand cœur votre Majesté et nous nous associons cordialement aux espérances que lui inspire cette résolution, qui, réalisant les aspirations de son pays, et lui ouvrant une ère plus brillante, est un nouveau gage de paix et de tranquillité pour l'Europe orientale. Nous avons accueilli avec le plus grand empressement les assurances que vous avez bien voulu nous renouveler, à cette occasion, de votre ferme intention d'accroître et de développer les relations de constante affection qui unissent la France et la Serbie.<sup>869</sup>

---

<sup>867</sup> Sala au MAE. Belgrade, 3 mars 1882. CADN, 79POA/55.

<sup>868</sup> MAE à Lanclaux. Paris, 19 avril 1882. CADN, 79POA/55. Est jointe la lettre de Milan I<sup>er</sup>, roi de Serbie, à Jules Grévy, président de la République française.

<sup>869</sup> Jules Grévy à Milan I<sup>er</sup>. AMAE, correspondance politique 1871-1896, *op. cit.*, Tome 3 Serbie 1881.

Le ton du gouvernement français répond à celui de Milan I<sup>er</sup><sup>870</sup>. La mention d'un avenir plus radieux est en adéquation avec les discours serbes qui parlent d'ailleurs du « rétablissement »<sup>871</sup> de la royauté. Ces discours sur l'amitié entre la France et la Serbie sont à lire à travers le prisme des intérêts réciproques. Pourtant, une semaine plus tard, Maurice de Sala rapporte que l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, la Roumanie, la Grèce et la Belgique ont très rapidement reconnu (souligné dans le texte) et félicité le souverain<sup>872</sup>, alors que le Quai d'Orsay lui a seulement demandé de le féliciter. Cela a causé un « léger désappointement »<sup>873</sup> en Serbie et il s'est donc autorisé à reconnaître officiellement la nouvelle royauté pour la France. Aussi proche de la Serbie que la France veuille paraître, elle est tout de même devancée par bon nombre de gouvernements.

Alors qu'en 1880 commence l'âge d'or de la III<sup>e</sup> République et qu'elle apparaît comme la stabilisation de la Révolution française<sup>874</sup>, le gouvernement n'hésite pas à louer l'instauration de la royauté en Serbie. La France commence à réduire la distance qui la séparait de la Serbie et critiquer le régime monarchique reviendrait à faire un bond en arrière. À l'inverse, la bonne réception de la proclamation du royaume serbe par le gouvernement français marque une nouvelle étape dans le rapprochement engagé entre les deux nations.

## 2. Nathalie, « la plus belle » des reines d'Europe

La présence de personnages féminins est si rare dans l'histoire des relations franco-serbes du XIX<sup>e</sup> siècle qu'il ne faut pas négliger la reine Nathalie<sup>875</sup>. Nathalie Keško est la fille d'un colonel moldave, employé dans l'armée russe, et d'une princesse moldave. Née en 1859 à

---

<sup>870</sup> Le roi avait écrit « Confiant dans les sympathies bienveillantes dont la France et son gouvernement ont de tout temps été animés envers la Serbie, j'espère que vous accueillerez avec plaisir l'annonce de ce mémorable événement qui tout en ouvrant pour la Serbie une ère plus brillante, est, en même temps, par la satisfaction donnée aux aspirations du peuple serbe, un nouveau gage de paix et de tranquillité pour l'Europe orientale. Je m'empresse de vous assurer que je mettrai toujours tous mes soins à cultiver et à développer les bonnes et amicales relations qui existent si heureusement entre la France et la Serbie. » Lettre de Milan envoyée à Jules Grévy de Belgrade le 10/22 mars 1882. CADN, 79POA/55.

<sup>871</sup> Par exemple dans le discours de Milan à l'Assemblée, prononcé pour la clôture de la session ordinaire de l'Assemblée nationale de 1881, joint à la lettre de Lanclaux à Freycinet, Belgrade, le 10 juillet 1882. AMAE, correspondance politique 1871-1896, *op. cit.*, Tome 4 Serbie 1882-1883.

<sup>872</sup> Sala au MAE, 10 mars 1882. AMAE, fonds nominatifs Maurice de Sala. 185 PAAP.

<sup>873</sup> *Ibid.*

<sup>874</sup> Jean-Pierre Azéma, Michel Winock, *La III<sup>e</sup> République (1870-1940)*, Paris, Calmann-Lévy, 1970, p. 101. Les auteurs insistent sur le « ciment idéologique » du régime, qui contribue à expliquer sa longévité (p. 131).

<sup>875</sup> Joëlle Dalègre souligne d'ailleurs que les femmes ont été oubliées dans l'historiographie des Balkans. Voir Joëlle Dalègre, « Les femmes des Balkans sous L'Occupation », dans *Cahiers balkaniques*, n° 41, 1, 2013, p. 219-220.

Florence, elle épouse Milan Obrenović en 1875 et donne naissance à leur fils Alexandre l'année suivante<sup>876</sup>. Rapidement, les Français sont séduits par sa beauté et répandent ses louanges : elle offre une nouvelle occasion de diffuser des images de la Serbie auprès des lecteurs français. Si Nathalie n'est pas née en Serbie, elle attire les regards sur son nouveau pays et provoque des récits positifs. Ainsi, après son voyage en Serbie, Louis Leger, qui n'a pourtant pas rencontré la reine, note l'enthousiasme des Serbes pour leur souveraine et en rapporte un portrait flatteur :

Nathalie est jeune, belle et intelligente. Elle réussira certainement à donner à ses sujets une idée de la vie sociale telle qu'elle se pratique à Pétersbourg et à Bucarest, à leur apprendre cet art de recevoir, que l'on peut ignorer même quand on pratique de la façon la plus cordiale les devoirs de l'hospitalité.<sup>877</sup>

Il estime que c'est la première princesse<sup>878</sup> digne de ce nom en Serbie. Son récit la présente comme une souveraine en mesure d'introduire des mœurs civilisées à la cour. Nathalie, qui a beaucoup voyagé pendant sa jeunesse, doit ainsi apporter à la Serbie ce qui se fait de mieux dans les cours européennes<sup>879</sup>. En 1885, le journaliste Henri-Guillaume Montferrier regrette de ne pas avoir été reçu par la reine, « qui, si elle est la plus récente des souveraines, est la plus belle comme la meilleure. On assure qu'elle pourrait disputer à la reine d'Italie le prix de beauté »<sup>880</sup>. Notons que sa beauté est le trait qui se trouve au cœur des récits. Au printemps 1888, lorsqu'elle séjourne à Florence, les salons aristocratiques racontent la façon dont elle a été abordée par des jeunes gens :

Elle portait une délicieuse toilette printanière qui lui allait à ravir. Deux jeunes gens la suivirent, lui adressant des compliments qui finirent par être tellement empressés que la Reine, intimidée, dut entrer vivement dans le premier fiacre qui passa pour se soustraire à leur insistance.<sup>881</sup>

L'anecdote souligne la façon dont la reine est victime de son charme, mais aussi l'audace qui la pousse à se promener seule. Elle paraît ainsi d'une simplicité naïve, stéréotype déjà mis en

---

<sup>876</sup> Pour les éléments biographiques, voir Radoš Ljušić (dir.), *Enciklopedija srpskog naroda*, Belgrade, Zavod za udžbenike, 2008, p. 772. Voir aussi les *Mémoires de Nathalie, reine de Serbie*, Paris, Dentu, 1891. Ces mémoires ont été traduites en serbe en 2006. Voir la préface de Ljubinka Trgovčević dans Dušan Bataković *et alii*, *Moje uspomene*, Belgrade, srpska književna zadruga, 2006, p. 19-46.

<sup>877</sup> Louis Leger, *La Save, le Danube et le Balkan. Voyage chez les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bulgares*, Paris, Plon, 1884, p. 110.

<sup>878</sup> Il la présente comme princesse mais, lors de son voyage chez les Slaves méridionaux (été 1882), la Serbie est déjà une royauté.

<sup>879</sup> Sur les voyages de la reine Nathalie, voir la préface de Ljubinka Trgovčević dans Dušan Bataković *et alii*, *Moje uspomene*, *op. cit.*

<sup>880</sup> H.-G. Montferrier, *Voyage de fantaisie politique... op. cit.*, p. 72.

<sup>881</sup> « Figaro à Rome », *Le Figaro*, 4 avril 1888, p. 4.

avant dans la description des Serbes au début du siècle<sup>882</sup>. Dans un autre article, *Le Figaro* décrit la beauté de la reine et nous permet d'en saisir les traits caractéristiques :

C'est une jeune femme d'une admirable beauté, brune, avec de grands yeux noirs très doux. Bien qu'elle soit russe, il n'y a rien du type slave dans sa figure calme et réfléchie. La peau, vaguement orangée, forme un contraste bizarre avec le rouge prononcé des lèvres, un peu fortes, et le blanc perlé des dents éblouissantes.<sup>883</sup>

Le physique de Nathalie, aussi, la présente donc comme une souveraine occidentalisée : la beauté de la reine n'émeut pas pour ses origines étrangères, mais bien parce qu'elle correspond aux canons français<sup>884</sup>.



Couverture du *Journal du dimanche*, 26 mai 1895

En parallèle, et malgré son éducation parisienne, Milan ne jouit pas d'une bonne image auprès des Français. Alors que son épouse semble dotée d'une beauté et d'un esprit occidentalisés, le roi, lui, demeure associé à l'Orient :

À beaucoup de points de vue, il est encore un Prince oriental ; d'un caractère emporté, il souffre difficilement la contradiction et se laisse aller parfois à des excès de paroles qu'il

---

<sup>882</sup> Voir chapitre I, III.

<sup>883</sup> « Une reine », *Le Figaro*, 18 juillet 1888, p. 1. On peut consulter des photographies de la reine dans Dušan Bataković *et alii*, *Moje uspomene*, *op. cit.*

<sup>884</sup> Plus tard, sa conversion au catholicisme contribue à la rapprocher du modèle occidental (voir chapitre 4).

regrette bientôt, mais qui nuisent à sa considération ; pour faire réussir un plan adopté par lui, il n'hésite pas à se mettre personnellement en avant, sans songer au danger que semblable manière d'agir peut faire courir à sa couronne.<sup>885</sup>

Lanclaux décrit ainsi le souverain et souligne qu'il « il eût gagné à résider plus longtemps hors de la Serbie » : c'est la fréquentation des autres cours qui pourrait lui être bénéfique, comme cela l'a été pour la reine. Un rapport envoyé à l'ambassadeur à Constantinople décrit sa « nature molle, sensuelle et [...] malsaine, au moral comme au physique »<sup>886</sup>.

Le calme de Nathalie, qui n'a « rien de slave », s'oppose donc au caractère de Milan, « oriental » et impulsif. D'autres défauts contribuent à dresser un portrait péjoratif du roi : on peut lire que « Milan est un joueur passionné et fort malheureux »<sup>887</sup> ou que « Le roi Milan n'est pas sans doute un modèle de vertu conjugale. Élevé à Paris, il a rapporté, dit-on, de la capitale quelque chose de ses vices »<sup>888</sup>. Cette fois-ci, la mention du monde occidental sert à en désigner les aspects négatifs, que le lecteur connaît (le jeu, les femmes) ; le roi a mauvaise réputation auprès des Français. Mihailo Pavlović rapproche les images de Milan qui circulent dans la presse et le roi illyrien Christian du roman *Les rois en exil* (1879) d'Alphonse Daudet : un souverain dissipé et faible, qui essaye en vain de récupérer son trône<sup>889</sup>.

### 3. Scandales de la famille royale

Ces images du couple royal sont renforcées par le scandale déclenché en 1888 lorsque Milan réclame le divorce. Par ses origines familiales, la reine Nathalie a des penchants pro-russes qui s'accordent mal avec les sentiments austrophiles de son époux. La guerre serbo-bulgare, en 1885, et la défaite de la Serbie aggravent leurs différends. À ces affrontements politiques s'ajoutent les infidélités du roi, bien connues de tous, et la reine quitte Belgrade avec son fils en 1887 après un nouveau scandale<sup>890</sup>. Elle se rend en Crimée avec le prince Alexandre et passe ensuite l'hiver à Florence, jusqu'en mai 1888 où elle arrive à Baden, près de Vienne. Le roi refuse qu'elle rentre à Belgrade et il la rejoint à Vienne. *Le Figaro* retranscrit presque

---

<sup>885</sup> Lanclaux à Saint-Hilaire, 10 mars 1881. AMAE, correspondance politique 1871-1896, *op. cit.*, Tome 3.

<sup>886</sup> Rapport de l'attaché militaire de Torcy à l'ambassadeur en poste à Constantinople, 31 janvier 1881. SHD, GR7N1568.

<sup>887</sup> « La reine de Serbie », *Le Figaro*, 20 juillet 1888, p. 2.

<sup>888</sup> Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans : Autriche méridionale, Serbie, Bulgarie, Turquie & Grèce*, Paris, Delhomme et Brigueot, 1890, p. 93.

<sup>889</sup> Mihailo Pavlović, *Du regard au texte/Od pogleda do teksta*, *op. cit.*, p. 200.

<sup>890</sup> La reine refuse de tendre la main à une dame du corps diplomatique qu'elle soupçonne d'être la maîtresse du roi. La scène provoque la colère du roi.

quotidiennement les épisodes du « roman royal »<sup>891</sup> qui semble tenir en haleine les lecteurs français. Ainsi, le journaliste Jacques St-Cère ironise : « C'est un ménage où l'on aime les voyages, la politique et les discussions. Quand la reine annonce qu'elle va quitter Vienne pour se rendre à Belgrade, le roi fait dire qu'il va quitter Belgrade pour se rendre à Vienne. De cette façon on évite les rencontres »<sup>892</sup>. Il pointe aussi du doigt avec justesse l'origine politique du conflit : « Le roi Milan n'a nulle envie de se réconcilier avec sa femme : la reine Nathalie n'a nulle envie de se réconcilier avec son mari. C'est la politique, la fâcheuse politique, qui fait agir les deux conjoints »<sup>893</sup>. À l'été 1888, le roi demande finalement le divorce et fait rentrer son fils à Belgrade<sup>894</sup>. Les scandales relatés dans la presse renforcent la bonne image de la reine qui circule auprès des Français. On peut lire, par exemple, dans un article consacré à la reine, que « La sympathie publique ne s'est pas un seul instant égarée. Elle est allée droit à la reine Nathalie »<sup>895</sup>, ou que la reine est « belle et innocente »<sup>896</sup> et que « tout l'odieux retombe sur le roi de Serbie. C'est lui qui a tous les torts, puisque tout le monde reconnaît que la reine Nathalie n'en a pas un seul de son côté »<sup>897</sup>. À « l'admirable beauté » de la reine s'oppose son « gros mari », le « roitelet Milan »<sup>898</sup>.

Le monde diplomatique se saisit aussi de l'affaire du divorce et une série de lettres de René Millet rapportent l'évolution de la situation en 1888<sup>899</sup>. Le 13 août 1888, Millet informe le Quai d'Orsay que le roi a déposé devant le consistoire de Belgrade une demande de divorce fondée sur l'incompatibilité d'humeur<sup>900</sup>. La reine doit se défendre et Pirotschanatz<sup>901</sup> la représente ; elle quitte l'Autriche et se rend à Paris :

Il lui a semblé qu'elle ne pouvait se trouver nulle part mieux qu'en France, où sa personne et sa position ont soulevé des sympathies. C'est du moins ce que disent ici ses partisans.

---

<sup>891</sup> « Nouvelles », *Le Figaro*, 11 avril 1888, p. 2.

<sup>892</sup> « A l'étranger », *Le Figaro*, 16 mai 1888, p. 2.

<sup>893</sup> « A l'étranger », *Le Figaro*, 16 mai 1888, p. 2.

<sup>894</sup> Cet épisode est qualifié d'enlèvement par la presse européenne qui le raconte avec effusion. Pour le divorce, des arrangements sont nécessaires : une demande a été présentée au synode, autorité indépendante de l'église autocéphale serbe. Le métropolitain se charge d'en informer la reine par lettre.

<sup>895</sup> « Une reine », *Le Figaro*, 18 juillet 1888, p. 1

<sup>896</sup> *Ibid.*

<sup>897</sup> *Ibid.*

<sup>898</sup> *Ibid.*

<sup>899</sup> Plusieurs lettres de Millet au MAE. CADN, 79POA/58.

<sup>900</sup> Millet à Goblet, Belgrade, 13 août 1888. CADN, 79POA/58.

<sup>901</sup> Avocat, ancien président du conseil.

Le seul embarras que puisse nous créer la présence de la Reine sur notre territoire, c'est la manifestation, souvent intempestive, de sentiments chevaleresques qu'elle inspire.<sup>902</sup>

Il semble que prince Lobanoff, ambassadeur de Russie à Vienne, ait suggéré cette nouvelle destination. La France se trouve donc mêlée aux affaires de la famille royale, et le roi reproche à René Millet les positions de la presse française :

Le Roi s'est ému, à juste titre, des violences d'une partie de la presse française à son égard. *Le Figaro* notamment, a publié deux articles, l'un signé « Albert Delpit », l'autre « Jacques St Cère », qui contiennent sur la personne et sur la vie privée du Roi les imputations les plus odieuses et les plus fausses.<sup>903</sup>

Ces articles, publiés par le correspondant Jacques St Cère<sup>904</sup> le 8 juillet 1888 et par le romancier Albert Delpit<sup>905</sup> le 18 juillet, font en effet des récits acerbes des événements. Jacques St Cère y tourne en ridicule l'« aversion insurmontable » du roi pour « une des plus jolies femmes d'Europe » et rapporte que « les époux se détestent, et [que] les métropolitains, les archimandrites travaillent leur code ecclésiastique pour trouver des raisons de divorce »<sup>906</sup>. Albert Delpit, lui, évoque « le projet abominable de répudier sa femme et d'enlever un enfant à sa mère »<sup>907</sup>.

L'arrivée de la reine à Paris est remarquée et *Le Figaro* note que « les Serbes peuvent se vanter d'avoir la plus jolie souveraine de l'Europe », ajoutant que « les Parisiens montreront chaque fois qu'ils en auront l'occasion toute la respectueuse sympathie que leur inspire la très jolie et très malheureuse reine Nathalie »<sup>908</sup>. Après un court séjour à La Haye, la reine revient en France au mois d'août et s'installe à Versailles où elle entretient une communication avec Belgrade. C'est en Crimée qu'elle passe la fin de l'année 1888, durant laquelle le métropolitain de Serbie prononce le divorce<sup>909</sup>. À cette époque, le roi convoque une Assemblée nationale extraordinaire pour le 13 décembre, afin de réviser la Constitution : il tente ainsi de faire diversion<sup>910</sup>.

---

<sup>902</sup> Millet à Goblet, Belgrade, 13 août 1888. CADN, 79POA/58.

<sup>903</sup> Millet à Goblet, Belgrade, 29 juillet 1888. *Ibid.*

<sup>904</sup> Jacques Saint-Cère est le nom de plume d'Armand Rosenthal (1855-1898), correspondant politique du *Figaro* pour les questions étrangères.

<sup>905</sup> Albert Delpit (1849-1893) est auteur dramatique, poète et romancier. Il a été secrétaire d'Alexandre Dumas (père).

<sup>906</sup> « À l'étranger. Les dessous d'un divorce », *Le Figaro*, 8 juillet 1888, p. 2.

<sup>907</sup> « Une reine », *Le Figaro*, 18 juillet 1888, p. 1

<sup>908</sup> « La reine de Serbie », *Le Figaro*, 19 juillet 1888, p. 1.

<sup>909</sup> Millet à Goblet, Belgrade, 24 octobre 1888. CADN, 79POA/58. La décision du métropolitain est précédée d'une lettre de Milan Ier qui se justifie : « Il est dit dans ce document que le Roi a voulu d'abord agir comme simple particulier, mais que, les tribunaux ecclésiastiques s'étant déclarés incompétents, il demande aujourd'hui le divorce comme souverain, au nom de la sécurité de l'État, au chef de l'Église indépendante de Serbie, qui a le pouvoir de lier et de délier. », *Ibid.*

<sup>910</sup> Millet à Goblet, Belgrade, 27 octobre 1888. CADN, 79POA/58.



Dans les ouvrages publiés en France, on trouve également de nombreuses références à ces affaires. Henri Welschinger, par exemple, évoque le divorce entre Milan et Nathalie dans un ouvrage consacré à celui de Napoléon I<sup>er</sup> et Joséphine de Beauharnais. Il évoque « les procédés indignes du roi et de ses conseillers vis-à-vis d'une femme injustement accusée, le mépris de sa dignité, de sa foi religieuse et de ses droits, tandis que le peuple serbe garde à la reine Nathalie une sincère et respectueuse affection »<sup>911</sup>. Il rédige ensuite un chapitre intitulé « Quelques mots sur le divorce du roi Milan et de la reine Nathalie, par rapport au divorce de 1809 », dans lequel il estime que « l'outrage est encore plus grand »<sup>912</sup> pour Nathalie, soulignant qu'on lui a enlevé son fils. Il insiste aussi sur le fait que le roi s'est plié aux exigences austro-hongroises. L'année suivante, l'abbé Hamard décrit son voyage à Belgrade, en 1888, et le roi Milan, qui a abdicé entre temps. Il fait référence aux « dissensions conjugales, qui sont pour beaucoup dans cette démission »<sup>913</sup>. Dès 1888, Albert Delpit prévoyait que le jour où le divorce serait prononcé : « ce ne sera pas elle qui sera découronnée : ce sera lui »<sup>914</sup>. Effectivement, en 1889, Milan I<sup>er</sup> abdique en faveur de son fils, mais une régence dirigée par Jovan Ristić détient le pouvoir jusqu'à la majorité du prince<sup>915</sup>. Sur le divorce, le point de vue d'Hamard est original puisqu'il affirme que la reine a eu sa part de responsabilité et que c'est la galanterie française qui a exigé sa défense. Il admet ne pas être assez russophile pour se prononcer en faveur de Nathalie (« Je soupçonnais les torts de la reine, à laquelle j'en voulais, du reste, pour les sentiments ultra-russes qu'elle doit à son origine »<sup>916</sup>) et souligne l'importance de l'Autriche en Europe. Sa position le mène ainsi naturellement à défendre le roi Milan.

Lorsque Milan I<sup>er</sup> abdique, ce dernier part vivre à Paris. La reine, elle, retourne à Belgrade. En 1891, un cabinet favorable à la Russie est formé, mais la reine est expulsée de Serbie car on craint un retour de Milan<sup>917</sup>. La princesse Ghika, sœur de Nathalie qui vit à Paris, lui trouve un domaine à l'entrée de Biarritz, dans la commune de Bidart. Ce nouvel exil mène donc la reine

---

<sup>911</sup> Henri Welschinger, *Le divorce de Napoléon*, Paris, E. Plon, 1889, p. IX.

<sup>912</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>913</sup> Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans... op. cit.*, 1890, p. 92-93.

<sup>914</sup> « Une reine », *Le Figaro*, 18 juillet 1888, p. 1.

<sup>915</sup> Dušan Bataković, *Les sources françaises... op. cit.*, p. 280. Jovan Ristić (1831-1889) est un des principaux leaders du parti libéral serbe et est premier ministre à plusieurs reprises. Notamment en octobre 1878, mais il refuse de signer un accord commercial avec l'Autriche-Hongrie car il craint qu'il ne mette la Serbie en situation de dépendance. Il doit donc démissionner en 1880. Il est une figure majeure de la politique serbe entre 1868 et 1893.

<sup>916</sup> Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans... op. cit.*, p. 93

<sup>917</sup> Voir le récit des événements : « Une insurrection à Belgrade. L'expulsion de la reine Nathalie », *Le Temps*, 20 mai 1891, p. 1. Le supplément illustré du *Petit Journal* publie en une la gravure de la reine Nathalie le 6 juin 1891 avec, pages 7 et 8, le récit de l'expulsion.

à s'installer en France<sup>918</sup>. On remarque les relations qui se tissent ainsi entre la famille royale et la France<sup>919</sup>. Un autre scandale voit le jour à Biarritz, lorsque le roi Alexandre, qui rend visite à sa mère, s'éprend d'une dame d'honneur, Draga Mašin. Celle-ci est de douze ans son aînée et veuve de l'ingénieur Svetozar Mašin. Malgré les protestations de ses parents, il la fait revenir en Serbie en 1897 et l'épouse peu de temps plus tard<sup>920</sup>. Plus qu'une nostalgie royaliste, il faut voir dans le suivi des aventures de la cour serbe par la presse une caractéristique de la Troisième République. Le « jeu à trois acteurs » entre politique, médias et opinion publique qui naît à cette époque fait apparaître la vedettisation de l'homme politique et l'exposition de sa vie privée<sup>921</sup>. La vie personnelle des hommes de pouvoir sont exposés dans la presse et certains d'entre eux commencent à jouer de cette médiatisation. La presse, ici, joue sur l'émotion autour de la reine Nathalie, appuyant sur les liens de cette dernière avec la France. La médiatisation de ces épisodes serbes montre par ailleurs que les différences fondamentales ont été dépassées et que les lecteurs attendent des Serbes qu'ils répondent aux critères sociaux français.

#### D. Évolutions politiques pour une évolution de la perception de la Serbie

##### 1. Anti-germanisme

En France, plusieurs évolutions accompagnent le rapprochement politique avec la Serbie. Le contexte de l'anti-germanisme, tout d'abord, a des conséquences sur les relations extérieures de la France, qui construit sa politique européenne en fonction de sa rivalité avec l'Allemagne. Depuis la guerre de 1870, le désir de revanche obsède les Français et Claude Digeon évoque le « complexe psychologique créé dans l'opinion française par la formation de l'unité allemande »<sup>922</sup> et par la défaite. Il parle aussi d'une « hantise chronique »<sup>923</sup> qui a transformé la vie politique et la vie littéraire françaises.

En 1883, lors d'une conférence consacrée à la population tchèque, le journaliste Alfred Badaire établit un rapprochement entre les peuples slaves de la Monarchie austro-hongroise et la

---

<sup>918</sup> Alexandre de Cerda, *Nathalie de Serbie. La reine errante*, Biarritz, Atlantica, 2000, p. 91-102. Elle appelle sa villa « Sachino », en référence au surnom de son fils, Saša.

<sup>919</sup> Aujourd'hui, une avenue porte le nom de la reine Nathalie à Biarritz.

<sup>920</sup> Sur les conséquences du mariage de Draga et Alexandre, voir chapitre 5. Sur la vie politique serbe à cette époque voir Radoš Ljušić, *Srbija 19. veka* [La Serbie au XIX<sup>e</sup> siècle], Belgrade, Vojna knjiga, 1994, p. 209- 249.

<sup>921</sup> Christian Delporte, « Quand la peopolisation des hommes politiques a-t-elle commencé ? Le cas français », dans *Le Temps des médias*, vol. 10, n° 1, 2008, p. 27-52.

<sup>922</sup> Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, Presses universitaires de France, 1959, p. 1.

<sup>923</sup> *Ibid.*, p. 2.

France : « L'Autriche *slave* – on ne saurait le répéter trop souvent – est, comme l'Italie, l'alliée naturelle de la France »<sup>924</sup>. Il déclare vouloir « raviver le sentiment patriotique, si puissant chez les Latins et chez les Slaves, et de nous unir à ces derniers pour tenir en échec l'ennemi commun : L'ALLEMAND »<sup>925</sup>. Ainsi, le rapprochement doit se faire face à l'ennemi commun. Sa conférence se fait au profit des inondés d'Alsace Lorraine et le public est donc favorable à ce discours sur l'ennemi allemand. Parmi les populations slaves, il évoque les Serbes d'Autriche. Ces derniers sont beaucoup moins présents que les Serbes de Serbie dans les discours qui circulent en France : au moment où la Serbie acquiert son indépendance, les intellectuels français véhiculent une vision unifiée et font référence aux Serbes de Serbie (*Srbijanci*)<sup>926</sup>. Deux ans plus tard, lors de son discours d'ouverture au Collège de France, Louis Leger va dans le même sens : « La France se réjouirait particulièrement de voir cesser entre deux nations slaves un antagonisme qui profite surtout à l'Allemagne »<sup>927</sup>. Il fait référence à la Russie et à la Pologne, tout en soulignant qu'il ne souhaite prendre parti pour l'une ou l'autre des populations slaves<sup>928</sup>.

Même à l'occasion du divorce du couple royal, on trouve dans la presse l'occasion de se tourner contre l'Allemagne : « La pauvre reine Nathalie espérait vivre heureuse, sinon tranquille. Il n'y avait qu'une nation pour oser lui prendre son fils, c'était l'Allemagne : elle l'a fait »<sup>929</sup>. *Le Figaro* fait référence au soutien accordé par le gouvernement prussien au roi Milan pour récupérer son fils. Ce dernier peut toutefois difficilement s'opposer au gouvernement serbe sans déclencher de conflit et, pour ne pas avoir à se compromettre, il demande d'ailleurs à la reine de quitter le territoire allemand. En 1894, Pierre Coquelle<sup>930</sup> regrette que le traité de Berlin n'ait pas intégré la province de Kosovo à la Serbie et ajoute qu'on « sait que dans les conférences de Berlin, la Russie et ses alliés ont été sacrifiés aux rancunes et à la jalousie de la politique allemande et anglaise »<sup>931</sup>. Il met en avant son impartialité mais dédie son ouvrage sur la Serbie à Alexandre Obrenović qui est devenu roi. Lorsqu'il publie son ouvrage, la Serbie s'est

---

<sup>924</sup> Alfred Badaire, *Un peuple ami de la France : les Slaves de l'Autriche*, Paris, Leroux, 1883, p. 9.

<sup>925</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>926</sup> On distingue les *Srbijanci*, Serbes de Serbie, des *Srbi*, Serbes qui vivent en dehors de Serbie (voir introduction).

<sup>927</sup> Louis Leger, *Le monde slave au XIX<sup>e</sup> siècle... op. cit.*, p. 19.

<sup>928</sup> « Le rôle de cette chaire n'est pas de prendre parti dans les conflits qui divisent les peuples slaves ; son devoir est de maintenir la balance égale entre eux, de leur faire à tous une part équitable, de les rapprocher dans l'harmonie sereine de la science. », *Ibid.*, p. 20.

<sup>929</sup> « Une reine », *Le Figaro*, 18 juillet 1888, p. 1

<sup>930</sup> Pierre Coquelle (1858-19..), est archiviste et bibliothécaire. Il est membre du comité des travaux historiques et scientifiques et publie un certain nombre d'ouvrages à vocation historique. Il est notamment l'auteur du *Royaume de Serbie* (1894) et d'une *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines* (1895).

<sup>931</sup> Pierre Coquelle, *Le royaume de Serbie*, Paris, Léon Vanier, 1894, p. 283.

détournée de l'Autriche et le discours qu'il tient est pour plaire à un gouvernement russophile. S'il est vrai que la Russie gagne moins que l'Allemagne à l'issue du Congrès de Berlin, nous avons vu qu'elle ne pouvait considérer le congrès comme une défaite.

Ces exemples montrent que l'anti-germanisme est moteur d'un rapprochement entre les intellectuels français et la Serbie<sup>932</sup> : le revanchisme de l'opinion publique déplace le regard et l'oriente vers une Europe plus lointaine. Dans la recherche de soutiens, les Balkans offrent de nouvelles perspectives, qui ne sont pas seulement économiques. À partir de 1894, l'Affaire Dreyfus marque une nouvelle étape de ce déplacement : à partir de 1897, l'aggravation de l'Affaire influence les intellectuels français dans leurs positions<sup>933</sup>. Stanislav Sretenović met en avant l'ouvrage de Charles Loiseau, *Le Balkan slave et la crise autrichienne*, publié en 1898, qui se positionne dans une perspective anti allemande : l'histoire des Slaves du Sud tient ainsi une place dans la lutte contre le germanisme<sup>934</sup>.

## 2. Alliance franco-russe

Dans sa leçon d'ouverture au Collège de France en 1885, Leger déclare : « Vous savez tous, messieurs, quels ont été, depuis un demi-siècle, les progrès de la Russie »<sup>935</sup>. La Russie a été fragilisée sur ses frontières après le traité de Paris en 1856. Cette fragilité devient évidente lors de la constitution de l'Empire allemand en 1871 et elle doit donc trouver de nouvelles alliances. C'est ainsi qu'un rapprochement aboutit avec la France : l'accord du 27 août 1891 et la convention d'août 1892 fixent les termes de l'alliance entre la France et la Russie. Ce rapprochement est guidé par la volonté commune de se protéger contre l'Allemagne<sup>936</sup>. En 1893, l'alliance avec la Russie est ratifiée et cette alliance fait entrer les Serbes « dans le cadre de l'observation bienveillante française de la politique russe envers les petites nations »<sup>937</sup>.

---

<sup>932</sup> Claude Digeon insiste d'ailleurs sur le choc que la défaite de 1871 a constitué pour les intellectuels, plus touchés que la moyenne des Français.

<sup>933</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le royaume des Serbes... op. cit.*, p. 29-30.

<sup>934</sup> *Ibid.* p. 34. Charles Loiseau (1861-1945) est surtout tourné vers le monde croate. Il a épousé Eugénie de Vojnović, d'une famille noble de Dubrovnik (Raguse). C'est l'évêque Strossmayer qui célèbre leur mariage. Il passe donc une partie de sa vie en Autriche-Hongrie et y fréquente les milieux yougoslaves.

<sup>935</sup> Louis Leger, *Le monde slave au XIX<sup>e</sup> siècle... op. cit.*, p. 18.

<sup>936</sup> Guy Carrieu, « Les relations entre la France et la Russie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> », dans Frédéric Guelton (dir.), *L'alliance franco-russe à l'épreuve de la Grande Guerre*, journées d'études 2016, La Marne, p. 19. (« Par exemple, la Russie n'entendait aucunement soutenir la France dans une guerre qui aurait eu pour but de récupérer l'Alsace-Lorraine. »)

<sup>937</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le royaume des Serbes... op. cit.*, p. 40.

Subsistent tout de même des divergences parmi les intellectuels. On se souvient du député Legrand qui trouvait en 1880 que la France laissait à la Russie « le patronage bienveillant des races slaves qui peuplent la péninsule balkanique »<sup>938</sup> et reprochait le manque d'action de la France. L'abbé Hamard, dont nous avons cité plus haut l'intérêt pour l'Autriche, estime que la Russie cherche à ravir à la France son influence en Europe orientale<sup>939</sup>. Dans le même ordre d'idée, le comte Angelo de Gubernatis<sup>940</sup> écrit en 1897 qu'« une chose est vraiment à craindre de la part de la Russie. C'est l'éventualité d'une entente avec l'Autriche ou d'un entraînement quelconque pour le partage de la presque île balkanique »<sup>941</sup>. Pourtant, certains intellectuels défendent l'idée que la Serbie tient à son indépendance. Le journaliste suisse ultra-radical Constant Bodenheimer<sup>942</sup>, par exemple, attribue à la Serbie un rôle à jouer dans la région :

En Occident, on s'imagine volontiers que la Serbie, après avoir sous le roi Milan gravité pendant dix ans dans l'orbite de l'Autriche, s'est rejetée tout à coup dans la direction opposée, c'est-à-dire qu'elle est aussi russophile qu'elle a été austrophile. C'est une profonde erreur. Le Serbe croit à une nationalité serbe et il ne veut être que serbe. Le but de sa politique est l'indépendance complète.<sup>943</sup>

Il complète en expliquant que l'Europe doit applaudir les efforts de la Serbie en ce sens et que l'indépendance des États balkaniques doit contribuer au maintien de la paix européenne, parce qu'elle constitue un rempart contre les ambitions russes et autrichiennes<sup>944</sup>. En 1902, Joseph Mallat défend la même thèse et affirme : « Le Serbe est nationaliste, et s'il semble dormir, c'est qu'il sent qu'il peut se reposer sur ceux aux mains desquels il a mis ses intérêts »<sup>945</sup>. En réalité, après son mariage, le roi Alexandre remplace sa politique austrophile par une politique russophile et cela provoque des tensions avec l'Autriche<sup>946</sup>.

---

<sup>938</sup> *Annales du Sénat et de la chambre des députés, op. cit.*, 1880, T. VIII., p. 107. 18 juin 1880, Chambre des députés.

<sup>939</sup> Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans... op. cit.*, p. 93-94.

<sup>940</sup> Le comte de Gubernatis (1840-1913) est un écrivain et orientaliste italien. Il est membre de l'académie de Belgrade. Il écrit en français pour encourager les latins en général à s'intéresser aux Slaves.

<sup>941</sup> Angelo de Gubernatis, *La Serbie et les Serbes : lectures et impressions*, Florence, B. Seeber, 1897, p. 168. Ouvrage publié en français.

<sup>942</sup> Constant Bodenheimer (1836-1893), de tendance ultra-radical, mène une carrière politique en Suisse avant de se tourner vers le journalisme. Il publie dans des journaux suisses et devient rédacteur en chef au *Journal d'Alsace* de Strasbourg

<sup>943</sup> Constant Bodenheimer, « La situation économique en Serbie », dans *Bibliothèque universelle et revue suisse*, Lausanne et Paris, XCIV<sup>e</sup> année, troisième période, T. XLIV, p. 448.

<sup>944</sup> *Ibid.*, p. 450.

<sup>945</sup> Joseph Mallat, *La Serbie contemporaine. Etudes, enquêtes, statistiques*, Paris, J. Maisonneuve, 1902, T. 1, p. 131.

<sup>946</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le royaume des Serbes... op. cit.*, p. 37-38.

À la Chambre des députés, en 1897, Jaurès mentionne l'accord entre la France et la Russie qui « pour la première fois depuis vingt-cinq ans avait fait sortir notre pays de l'isolement douloureux auquel il avait été condamné »<sup>947</sup> et reproche au gouvernement d'orienter sa politique en fonction de la Russie, par peur de se retrouver isolé sur la scène internationale. Il évoque aussi un double jeu de la Russie dans les Balkans, qui tour à tour les écrase pour brider leurs désirs de liberté et les encourage de façon à étendre son influence morale sur eux<sup>948</sup>. De vives protestations illustrent la position de l'assemblée qui tient en effet à ne pas abîmer la proximité avec la Russie. De ces différents discours apparaît que c'est cette fois-ci surtout le gouvernement qui insiste sur la nécessité de se rapprocher de la Russie, et cette ligne politique engage de nouvelles perspectives dans les Balkans, puisque la Serbie est elle aussi russophile à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle.

L'indépendance de la Serbie lui fait donc faire un pas vers la France. Ainsi, en 1890, après son voyage à Belgrade, l'abbé Hamard écrit : « Nous ne sommes plus au temps où la Serbie pouvait être considérée comme un pays perdu, inaccessible au commun des touristes »<sup>949</sup>. Le premier signe d'intérêt est la façon dont la sphère politique française suit les événements dans les Balkans au moment du Congrès de Berlin. À cet intérêt s'ajoutent des coopérations économiques qui se mettent rapidement en place. Puis, les images de la famille royale et la façon dont la presse française traite des mondanités serbes sont le marqueur d'une évolution dans la perception de la Serbie. À la proclamation de la royauté serbe, le Quai d'Orsay adopte d'ailleurs le discours sur le droit des nationalités.

---

<sup>947</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso, op. cit.*, 1897, T. I, p. 772. 15 mars 1897.

<sup>948</sup> *Ibid.*, p. 774.

<sup>949</sup> Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans... op. cit.*, p. 94-95.

## II. Des médiateurs de plus en plus nombreux pour un nouveau portrait de la Serbie

Dans l'évolution du contexte européen et des relations bilatérales, le rôle des acteurs de terrain ne doit pas être négligé. Alors que la sphère politique française prend conscience des opportunités économiques qui existent dans les Balkans, il faut définir la typologie des médiateurs qui font le lien entre la France et la Serbie. Alors que les ouvrages sur la Serbie se multiplient, le champ de connaissance s'élargit et les représentations évoluent. Le rôle des diplomates dans l'évolution des images, notamment, doit être précisée, ainsi que leur rapport à la modernité. Les représentations de la fin du siècle tranchent-elles avec les images romantiques ? Comment la « mission civilisatrice » de la Troisième République influence-t-elle les relations franco-serbes ?

### A. Importance des diplomates

#### 1. Des diplomates savants

Les diplomates constituent les médiateurs les plus fructueux entre la France et la Serbie dans la seconde moitié du siècle, notamment parce que le milieu diplomatique offre l'occasion de contacts fréquents et institutionnalisés. Parmi eux, certains peuvent être qualifiés de « savants », dans la mesure où ils se sont intéressés à la littérature, à l'histoire ou au commerce serbes et ont réalisé des travaux, publié des ouvrages et parfois même enseigné en parallèle de leur carrière.

C'est ainsi un diplomate savant qui fait la transition entre l'Europe d'avant Berlin et celle qui prend forme à la fin des années 1870. Auguste Dozon (1822-1890) fait des études de droit et travaille au ministère de l'Intérieur avant d'être transféré aux Affaires étrangères. On note un intérêt précoce pour la Serbie puisqu'il commence à apprendre le serbe en 1854, en fréquentant Jovan Ristić<sup>950</sup> et Jevrem Grujić<sup>951</sup> à Paris. La même année, il publie des traductions de poèmes serbes dans la *Revue d'Orient, d'Algérie et des colonies* et apprend qu'il va travailler au consulat français à Belgrade. L'année suivante, il est nommé chancelier du consul général à

---

<sup>950</sup> Jovan Ristić passe sa jeunesse en Allemagne et en France.

<sup>951</sup> Jevrem Grujić est un homme politique serbe et un des fondateurs du parti libéral. Il fait des études à la Sorbonne, où il obtient une licence de droit en 1854. Il a bénéficié d'une bourse serbe pour étudier à Paris, mais la perd après la publication d'une brochure critique à l'égard des autorités serbes. Une aide financière de ses amis lui permet toutefois d'y retourner.

Belgrade. Il publie un certain nombre d'articles sur la Serbie dans la presse française et, en 1865, termine d'écrire une grammaire serbe destinée aux étrangers alors qu'il est vice-consul à Mostar<sup>952</sup>. Sa grammaire demeure cependant inédite, probablement parce qu'il n'a pas pu enseigner le serbe à l'École des langues orientales vivantes<sup>953</sup>. Il est diplomate pendant trente ans dans les Balkans (dont un tiers à Belgrade) et son expérience du terrain fait de lui un médiateur important entre la France et l'Europe orientale : il écrit sur la Serbie mais aussi sur la Bulgarie et l'Albanie notamment<sup>954</sup>. Il fréquente Vuk Karadžić lorsqu'il réside à Belgrade et collabore avec lui<sup>955</sup>. Sa très bonne maîtrise de la langue serbe est à souligner et lui permet d'accéder aux textes serbes. Il publie en 1859 des *Poésies populaires serbes*, qu'il a traduites à partir des originaux et auxquelles il a ajouté une introduction et des notes. Après sa carrière diplomatique, il enseigne à l'École des langues vivantes orientales à partir de 1885 et y reste jusqu'à la fin de sa vie. Il y enseigne le russe et le bulgare mais tient à souligner les liens avec la langue serbe, qu'il connaît davantage. S'il reste cinq ans aux Langues'o, Pierre Pascal, qui dirige le département de russe en 1947, pointe du doigt son manque de méthode, ses voyages en Grèce et ses maladies qui ne font pas de lui un professeur très sérieux<sup>956</sup>.

En 1888, il publie *L'Épopée serbe. Chants populaires héroïques. Serbie, Bosnie et Herzégovine, Croatie, Dalmatie, Monténégro*. Il y reprend son ouvrage de 1859 et y ajoute du contenu et des explications pour en faire un nouveau recueil. Dozon explique qu'il aurait pu appeler son ouvrage « la Serbie épique » si Alfred Rambaud n'avait déjà publié un ouvrage intitulé *La Russie épique* en 1874<sup>957</sup>. La poésie épique est en effet au centre de l'ouvrage et, si depuis son recueil de 1859, la Serbie a connu des bouleversements et acquis son indépendance, il se targue de ne pas aborder la politique. Il prend cependant le soin de retracer les événements majeurs qui ont transformé la péninsule balkanique. Il exprime son engouement et son admiration pour la poésie serbe pour laquelle il évoque « charme poétique, beauté morale,

<sup>952</sup> Sur le parcours d'Auguste Dozon, voir Mihailo Pavlović, *Od Esklavonije ka Jugoslaviji*, op. cit., p. 112-116. Voir aussi Mihailo Pavlović, *Du regard au texte/Od pogleda do teksta*, Belgrade, Narodna knjiga, 1983, p. 165-166.

<sup>953</sup> Mihailo Pavlović, *Od Esklavonije ka Jugoslaviji*, op. cit., p. 113.

<sup>954</sup> Il publie par exemples *Les chants populaires bulgares* (1874), *Le chevalier Jean* (comte magyar, 1877), un *Manuel de la langue chkipe ou albanaise* (1878) ou des *Contes albanais* (1881). Il participe aussi au recueil *Nouveaux mélanges orientaux* (1886).

<sup>955</sup> Mihailo Pavlović, *Du regard au texte/Od pogleda do teksta*, op. cit., p. 165.

<sup>956</sup> Pierre Pascal, « Russe (1876) », dans *Cent-cinquantième de l'École des langues orientales... op. cit.*, p. 211.

<sup>957</sup> Alfred Rambaud a publié une thèse sur la Grèce byzantine et parvient ainsi à l'étude du monde slave. Il oppose la Russie aux prétentions allemandes. Voir Katia Dmitrieva, Michel Espagne, *Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 319-320.



variété des aventures, singularité des mœurs et des coutumes »<sup>958</sup>. D'après lui, c'est la domination ottomane qui a empêché la région de se développer au même rythme que l'Europe occidentale<sup>959</sup> et il affiche ainsi sa sympathie à l'égard des Slaves du Sud, tout en se positionnant dans une stéréotypisation de l'Empire. À ces sentiments s'ajoute une bonne connaissance des Balkans, qui lui permet par exemple d'expliquer que les Serbes ne résident pas seulement en Serbie<sup>960</sup>.

René Millet (1849-1919) est un autre diplomate médiateur qui s'investit beaucoup dans ses travaux sur la Serbie. Il fait lui aussi des études de droit avant de s'engager volontairement dans la guerre de 1870. C'est la carrière diplomatique qui met la Serbie sur son chemin. Il rejoint le ministère des Affaires étrangères en tant que secrétaire du ministre en 1880, puis est mis à la disposition des Affaires politiques en 1883. En octobre 1885, il arrive à Belgrade pour occuper le poste de ministre plénipotentiaire et y reste jusqu'en 1888. En 1886, il confie à Gabriel Hanotaux<sup>961</sup> que la paix dans la péninsule balkanique fait perdre de l'intérêt politique à son poste mais que cela lui laisse du temps pour ses lectures et travaux personnels<sup>962</sup>. En 1889, il publie ainsi *Le commerce français en Orient. La Serbie économique et commerciale*. Il y souligne le potentiel serbe et justifie cet intérêt par la sympathie de la France pour la Serbie et par l'actualité de la construction du chemin de fer. Entre 1888 et 1890, il publie dans la *Revue des Deux Mondes* les souvenirs de son séjour dans les Balkans, finalement publiés dans un ouvrage en 1891 : *Souvenirs des Balkans. De Salonique à Belgrade et du Danube à l'Adriatique*. Dans la préface, René Millet critique les auteurs qui s'expriment sans connaître le terrain :

Il y a plusieurs manières d'aborder la question d'Orient. Il y a d'abord celle qui consiste à la résoudre en cinq minutes. C'est la plus commode et la plus répandue. Pour beaucoup d'hommes, celui là seul est profond qui tranche à tort et à travers sans hésiter jamais, et qui

---

<sup>958</sup> Auguste Dozon, *L'Épopée serbe. Chants populaires héroïques. Serbie, Bosnie et Herzégovine, Croatie, Dalmatie, Montenegro*, Paris, Leroux, 1888, p. XXXV.

<sup>959</sup> *Ibid.*, p. XXXIX.

<sup>960</sup> Il mentionne les différentes régions peuplées par des Serbes et fait par exemple la différence entre les Serbes de Croatie et « Les Croates, qui ont eu un développement historique, religieux et littéraire séparé, tiennent d'ailleurs essentiellement leur nom national, Hèrvat (Hèrvatska, la Croatie) ». *Ibid.*, p. XV.

<sup>961</sup> Gabriel Hanotaux (1853-1844) est secrétaire d'ambassade à Constantinople.

<sup>962</sup> Millet à Hanotaux, Belgrade, 4 mars 1886. AMAE. Correspondance René Millet – Gabriel Hanotaux (PAAP 189/25). Cette lettre est écrite au lendemain de la guerre serbo-bulgare.

met résolument les choses au pire. [...] L'autre méthode consiste à connaître les choses dont on parle ; mais c'est la plus difficile.<sup>963</sup>

Les années passées dans les Balkans lui permettent en effet d'avoir une bonne compréhension de la région. Il a une vision globale des enjeux nationaux et se moque de la mauvaise connaissance des Français : « Presque tout le monde confond ainsi, dans un type d'opéra-comique, les Albanais, les Monténégrins, les Bosniaques et les Serbes »<sup>964</sup>. En plus de connaître la région, René Millet a un point de vue très novateur. Il remet notamment en question la supériorité des « races » occidentales :

Il n'est pas de meilleur terrain que la péninsule des Balkans, pour étudier en plein air, et tout en se promenant, la question des races. Je recommande aux hommes fatigués du travail de cabinet ce genre d'expérience à l'air libre. [...] Seulement quelques-unes de mes conclusions diffèrent tellement des idées généralement admises, que je ne les présente pas sans une certaine appréhension. Par exemple, j'ai constaté que, si l'on classait les peuples, non d'après le nombre, mesure grossière, mais d'après l'excellence et la beauté de la forme, qui sont après tout les véritables signes de race, il faudrait renverser l'ordre établi, et mettre en tête les tziganes, ces parias de l'Orient.<sup>965</sup>

Ce discours est original par rapport à ce que l'on peut lire à cette époque. Il explique que la vue de la beauté d'une jeune tzigane a provoqué chez lui ces réflexions et qu'elle aurait ressemblé à une princesse si elle avait été convenablement vêtue. On retrouve plus tard sa position novatrice lorsqu'il est résident général de France en Tunisie (1894) et que les représentants des colons importants lui reprochent sa politique trop favorable aux Tunisiens. Il se distingue aussi en considérant que les Slaves méridionaux ne forment pas une « race » homogène, alors que même Louis Leger, qui défend pourtant une conception plurielle des langues slaves, parle de la race slave<sup>966</sup>. René Millet estime « que cette race, ou plutôt ces races de même origine, sont saturées d'éléments étrangers »<sup>967</sup>. Ces différences lui permettent ainsi d'expliquer l'existence de conflits entre les populations balkaniques. Par ailleurs, l'islam n'est pas, d'après lui, la seule différence entre les pays balkaniques. Il rompt ainsi avec un courant qui fait de l'Empire

---

<sup>963</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans. De Salonique à Belgrade et du Danube à l'Adriatique*, Paris, Hachette et cie, 1891, p. V-VI.

<sup>964</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans... op. cit.*, p. 63.

<sup>965</sup> *Ibid.*, p. 133-134.

<sup>966</sup> Voir Louis Leger, *Le Monde slave... op. cit.*, p. 15 ou p. 16.

<sup>967</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans... op. cit.*, p. 151.

ottoman le coupable de tous les maux de la région et évoque même la « tolérance de Midhat Pacha »<sup>968</sup>.

## 2. Des diplomates acteurs de terrain

Une seconde catégorie englobe les diplomates qui n'ont pas mené autant de travaux sur la Serbie et qui ont surtout joué un rôle sur le terrain. Beaucoup moins prolifique que Dozon ou Millet, Auguste Boppe (1862-1921) participe à la diffusion d'images de la Serbie auprès des Français grâce à sa connaissance du terrain. Lui aussi suit des études de droit avant d'embrasser la carrière diplomatique. Pendant ses études à Paris, il se lie d'amitié avec Milovan Milovanović<sup>969</sup> et Milenko Vesnić<sup>970</sup>, qui contribuent probablement à faire naître son intérêt pour les Balkans. En 1888, il entre à la direction politique du ministère des Affaires étrangères et se rend dans les Balkans pour y faire des recherches, en tant qu'attaché aux archives du Quai d'Orsay. Le journaliste Jacques St-Cère, déjà cité, rapporte dans *Le Figaro* les doutes qui circulent sur la nature politique de cette mission<sup>971</sup>. Le Quai d'Orsay nie et, en 1888, un recueil de documents d'archives intitulé *Documents inédits sur les relations de la Serbie avec Napoléon I<sup>er</sup> (1809-1814)* est publié à Belgrade (en français) et semble confirmer la nature historique de son voyage. Dans ce recueil, Auguste Boppe publie notamment des lettres et des traités qui doivent rappeler les relations de héros français et serbes. L'absence d'appareil critique donne la parole aux sources et efface toute prise de distance : contrairement à Dozon ou Millet, il n'y a pas de démarche critique ou savante. Il met par exemple en avant la protection que les Serbes demandent à Napoléon au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il cite la « résolution prise par le peuple servien »<sup>972</sup> le 16 août 1809 à Belgrade, dont notamment son deuxième article :

Le peuple servien conjointement avec son chef Kara Georges Petrovics, a décidé de confier sa destinée à la puissante protection du Grand Napoléon ; et cela dans la pleine espérance

---

<sup>968</sup> *Ibid.*, p. 67-68.

<sup>969</sup> Milovan Milovanović (1863-1912) fait un doctorat en droit à Paris. Il est plus tard ministre plénipotentiaire, puis détient plusieurs portefeuilles ministériels avant de devenir président du Conseil du royaume de Serbie en 1911. Voir Dimitrije Djordjević, *Milovan Milovanović*, Belgrade, Prosveta, 1962.

<sup>970</sup> Milenko Vesnić (1862-1921) fait des études de droit à Stuttgart et devient plus tard ministre de Serbie à Paris. Pour ces éléments biographiques de Boppe, voir Stanislav Sretenović, *La retraite serbe 1915-16. Témoignages français/Srpsko povlačenje 1915-16. Francuska svedočanstva*, Belgrade, RTS et Institut za savremenu istoriju, 2016, p. 173-175.

<sup>971</sup> « Au Quai d'Orsay », *Le Figaro*, 30 juin 1888, p. 1.

<sup>972</sup> Auguste Boppe, *Documents inédits sur les relations de la Serbie avec Napoléon I<sup>er</sup> (1809-1814)*, Belgrade, Imprimerie d'État, 1888, p. 6.

que Sa Majesté daignera faire le bonheur de ce peuple, bonheur qui sera bâti sur la justice inaltérable qui règle toutes les démarches de son auguste personne.<sup>973</sup>

Le rappel de ce texte, en 1888, tend à inscrire le rapprochement entre la France et la Serbie dans le temps long. Pourtant, Napoléon suivait son alliance traditionnelle avec l'Empire ottoman et se montrait très sévère vis-à-vis de l'insurrection de Karadjordje, écrasée en 1813. Si la mémoire française a largement occulté cet épisode, l'historiographie serbe, elle, s'en souvient<sup>974</sup>. Boppe rappelle les faits susceptibles d'opérer un rapprochement entre la France et Belgrade, où est publié son ouvrage<sup>975</sup>. En avril 1891, Auguste Boppe revient à Belgrade en tant qu'attaché à la légation et y reste jusqu'en 1893. C'est son premier poste dans la diplomatie : il connaît bien les affaires orientales et maîtrise un peu la langue serbe, si bien que le ministre plénipotentiaire s'en montre satisfait<sup>976</sup>. Il réunit chez lui des intellectuels et enseignants serbes de sa génération et participe à créer des liens entre les deux pays. Après son séjour à Belgrade, Boppe exprime la volonté de rester dans les Balkans et est soutenu par son supérieur dans sa demande<sup>977</sup>. Il se retrouve cependant secrétaire à l'ambassade française de Saint-Petersbourg mais revient dans la région lorsqu'il est nommé à Constantinople en 1895 où il côtoie l'ambassadeur Paul Cambon<sup>978</sup>.

À Belgrade, Boppe travaille sous la direction de Salvator Patrimonio (1836-1915). Il est moins connu que les précédents, probablement car il n'a laissé aucune publication à la postérité. Patrimonio est pourtant ministre plénipotentiaire à Belgrade entre 1889 et 1897<sup>979</sup>, après avoir été en poste au Monténégro (et avant, au Moyen-Orient). Ce nouveau parcours permet d'observer une spécificité balkanique chez les différents médiateurs. Patrimonio entretient des liens d'amitié avec le « Parisien » Andra Nikolić<sup>980</sup> et, plus largement, avec les radicaux serbes. Il connaît toutes les personnalités importantes du milieu politique serbe et entretient avec elles des relations amicales<sup>981</sup>. Celles-ci lui permettent d'avoir un aperçu complet de la scène politique serbe et d'en informer le gouvernement français. L'importance de son rôle est

---

<sup>973</sup> *Ibid.*

<sup>974</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans... op. cit.*, p. 50.

<sup>975</sup> À noter qu'en 1914, Auguste Boppe publie *L'Albanie et Napoléon (1797-1814)* aux éditions Hachette.

<sup>976</sup> Stanislav Sretenović, *La retraite serbe... op. cit.*, p. 174.

<sup>977</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>978</sup> Puis, pendant la Première Guerre mondiale, il est Ministre de France à Belgrade.

<sup>979</sup> Avec toutefois certaines absences, dues à des séjours en France.

<sup>980</sup> Andra Nikolić (1853-1918) est un homme politique serbe radical. Il est d'abord secrétaire du ministre de l'éducation, puis député avant de devenir membre du Conseil d'État de 1890 à 1894. Il occupe ensuite plusieurs postes de ministre.

<sup>981</sup> Aleksandra Kolaković, *U službi otadžbine... op. cit.*, p. 174-175.

mise en lumière en juin 1889 lors d'une affaire relative aux chemins de fer serbes. En France, le Comptoir national d'Escompte qui finançait les chemins de fer serbes s'est écroulé et le gouvernement serbe informe qu'il souhaite récupérer leur exploitation<sup>982</sup>. À la Chambre des députés, Eugène Spuller, ministre des Affaires étrangères, se repose sur les informations fournies par Patrimonio pour rassurer son auditoire<sup>983</sup>. La nationalisation annoncée par la Serbie est mal accueillie en France : alors que l'Assemblée réclame l'assurance du maintien des intérêts français, Spuller met en avant les initiatives personnelles prises par Patrimonio pour réagir le plus rapidement possible. Il rapporte que ce dernier l'« informait qu'il avait reçu de la bouche du ministre [serbe] des Affaires étrangères l'assurance [...] que tous les intérêts français seraient respectés »<sup>984</sup>. La connaissance des hommes politiques serbes et des enjeux locaux permettent à Patrimonio de constituer un relai fiable pour le gouvernement. S'il ne publie pas d'ouvrage sur la Serbie, sa correspondance avec le Quai d'Orsay<sup>985</sup> et sa bonne connaissance du milieu politique serbe en font un acteur important dans la compréhension française de la Serbie.

Albert Malet (1864-1915), enfin, n'est pas diplomate mais joue un rôle politique en Serbie, au point de déranger le Quai d'Orsay. Le parcours d'Albert Malet et ses liens avec la Serbie ont été bien étudiés par les historiens serbes<sup>986</sup>. Au début des années 1890, la recherche d'un rapprochement stratégique avec la France au moment où celle-ci se rapproche de la Russie mène les radicaux serbes à s'enquérir d'un précepteur français pour Alexandre Obrenović, comme le montrent les échanges de lettres entre les ministères de l'Instruction publique serbe et français<sup>987</sup>. Ernest Lavisse désigne finalement Albert Malet, agrégé d'histoire alors âgé de 28 ans. Ce dernier arrive à Belgrade en septembre 1892 comme précepteur du jeune roi et enseignant-lecteur à la Grande École (*Velika Škola*)<sup>988</sup>. Pendant son séjour en Serbie, Malet

---

<sup>982</sup> Vojislav Pavlović retrace les étapes de cette nouvelle affaire autour des chemins de fer serbes. Voir Vojislav Pavlović, *De la Serbie vers la Yougoslavie... op. cit.*, p. 47-50.

<sup>983</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso op. cit.*, T. I, p. 1236. 3 juin 1889, Chambre des députés.

<sup>984</sup> *Ibid.*

<sup>985</sup> Voir AMAE, correspondance politique 1871-1896, *op. cit.*

<sup>986</sup> Voir notamment de nombreux passages de l'ouvrage d'Aleksandra Kolaković (Aleksandra Kolaković, *U službi otadžbine... op. cit.*) et l'exposition « Susret sa Beogradom. Francuzi o Beogradu na prelazu iz 19. u 20. vek » [Rencontre avec Belgrade. Les Français parlent de Belgrade au tournant du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle] dirigée par Aleksandra Kolaković également, Belgrade, 2016.

<sup>987</sup> Dušan Bataković, *Les sources françaises... op. cit.*, p. 299-300. Il y a un dossier Albert Malet aux archives nationales de France. Bataković utilise aussi la correspondance politique du MAE et les papiers Jovan Ristić des archives de l'Institut d'Histoire à Belgrade.

<sup>988</sup> Mihailo Pavlović, *Od Esklavonije ka Jugoslaviji, op. cit.*, p. 180.

écrit un journal qui constitue la source principale sur sa mission en Serbie<sup>989</sup>. Malet apprend le serbe et fréquente les milieux mondains de la capitale où il devient une figure familière. En 1892, Patrimonio présente Albert Malet à Auguste Boppe, qui lui fait connaître Belgrade en voiture, et Malet affirme devoir beaucoup à Boppe et Patrimonio<sup>990</sup>. Un groupe de Français liés au gouvernement parisien, qui se fréquentent les uns les autres, se forme donc à Belgrade, fréquentant aussi le progressiste Milutin Garašanin<sup>991</sup> et les scientifiques serbes<sup>992</sup>. Dans ce contexte, Malet parvient à nouer des liens avec le jeune roi, auprès de qui il acquiert de l'influence, et lui dédicace plus tard son cours<sup>993</sup>.

Lorsque Malet arrive en Serbie, les luttes internes au sein des radicaux s'intensifient. Si sa mission consiste à éloigner Alexandre Obrenović des milieux austrophiles de son père et qu'il a été appelé par les radicaux, sa conception de l'ordre le rapproche de la droite conservatrice serbe. Malgré les mises en garde de Patrimonio<sup>994</sup>, Malet s'éloigne de plus en plus de son rôle initial pour soutenir le jeune roi dans ses démarches politiques. Le coup d'État d'Alexandre, qui se proclame majeur en avril 1893, apporte une issue inattendue aux affrontements politiques. Son précepteur est aux premières loges et envoie des témoignages à la presse française, créant une confusion sur la nature de son influence sur le jeune souverain. *Le Figaro* conclut ainsi à la participation de Malet dans les affaires politiques serbes, ce qui met le quai d'Orsay dans une situation délicate<sup>995</sup>. Malet doit donc nier l'influence qui lui est prêtée et affirme n'avoir « jamais eu [...] l'indélicatesse de jouer ou de vouloir jouer un rôle quelconque en Serbie »<sup>996</sup>. *Le Figaro* commente alors que sa mission auprès du roi « exclut tout rôle politique »<sup>997</sup>. Malgré les nouveaux efforts de Patrimonio, Malet continue d'écrire des articles politiques, exprimant son point de vue hostile aux radicaux.

Le retour de Milan à Belgrade en 1894 marque la fin du séjour de Malet qui quitte son poste au mois de mai et voyage en Serbie avant de rentrer en France. Il n'est pas récompensé comme

---

<sup>989</sup> Albert Malet, *Journal de Serbie 1892-1894* : une version annotée en serbe et en français par l'archiviste serbe Liljana Mirković est publiée à Belgrade en 1999.

<sup>990</sup> Stanislav Sretenović, *La retraite serbe...* op. cit., p. 175.

<sup>991</sup> Aleksandra Kolaković, *U službi otađbine...* op. cit., p. 175.

<sup>992</sup> *Ibid.*, p. 199-200.

<sup>993</sup> Albert Malet, *Histoire diplomatique de l'Europe, cours professé devant S. M. le roi Alexandre I<sup>er</sup> de Serbie en 1892-1893*, Paris, Dentu, 1898.

<sup>994</sup> Voir AMAE, Correspondance politique Serbie 1893, op. cit., et Albert Malet, *Journal de Serbie...* op. cit., p. 170.

<sup>995</sup> La France n'a pas intérêt à ce que la Russie pense qu'elle soutient les progressistes.

<sup>996</sup> « Hors Paris », *Le Figaro*, 15 mai 1893, p. 1.

<sup>997</sup> *Ibid.*

prévu pour sa mission<sup>998</sup> mais son séjour en Serbie et son implication dans la politique serbe lui valent d'être considéré comme un expert : il continue d'écrire de nombreux articles sur les Balkans dans la presse française (dans la *Revue bleue*, le *Journal des débats* ou *La Revue de Paris*) et entreprend une mission ethnographique en Macédoine en 1902. Après son rôle sur le terrain, le professeur profite donc de son expérience pour publier et entrer dans le rôle du savant. Le rôle de Malet est ambigu puisqu'il ne suit ni la stratégie des radicaux serbes ni celle du Quai d'Orsay. Son parcours met en avant la diversité des positions des acteurs de terrain en Serbie : on ne peut distinguer une position caractéristique des Français vis-à-vis de la Serbie mais les différents médiateurs contribuent à la naissance d'une nouvelle connaissance du terrain qui donne de la valeur aux images en circulation.

## B. Multiplication des discours sur la Serbie

### 1. De plus en plus de publications

La présence de médiateurs entre la France et la Serbie se ressent dans la multiplication des récits sur la Serbie. Les conséquences du congrès de Berlin et l'implication de quelques Français sur le terrain éveillent en effet la curiosité des contemporains, qui se manifeste par une nouvelle vague d'ouvrages sur la Serbie. Si 1840 a marqué un élan, 1878 est une nouvelle étape : Mihailo Pavlović consacre plus de 50 pages au recensement des ouvrages et articles publiés entre 1878 et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>999</sup>. En 1891, René Millet fait remonter au début du siècle l'enthousiasme pour les populations des Balkans : « Notre siècle, à son aurore, subit un véritable débordement de prose et de vers en l'honneur des chrétiens opprimés »<sup>1000</sup>, ajoutant que « l'enthousiasme envahissait les documents diplomatiques et prêtait des accents lyriques aux protocoles »<sup>1001</sup>. Comme Auguste Boppe, il cherche à inscrire les relations franco-serbes dans le temps long. Pourtant, l'analyse des évolutions au XIX<sup>e</sup> siècle nous permet de souligner son exagération, surtout pour les discours émanant du Quai d'Orsay<sup>1002</sup>. L'excès de son style est percutant lorsqu'il évoque la position géographique de la Serbie, qui attire sur elle « l'attention de l'univers »<sup>1003</sup>. Pierre Coquelle va dans le même sens et écrit que « l'intérêt que les Français

---

<sup>998</sup> Lavisce lui avait annoncé un poste diplomatique ou une chaire dans un lycée parisien ou une université de province. Voir Dušan Bataković, *Les sources françaises... op. cit.*, p. 311.

<sup>999</sup> Mihailo Pavlović, *Od Esklavonije ka Jugoslaviji*, *op. cit.*, p. 146-203.

<sup>1000</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans... op. cit.*, p. 117.

<sup>1001</sup> *Ibid.*

<sup>1002</sup> Nous avons vu dans le deuxième chapitre que les auteurs sur la Serbie entre 1840 et 1877 ne sont pas si nombreux (Cyprien Robert, Xavier Marmier, Cunibert et Ubinini pour les principaux).

<sup>1003</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans... op. cit.*, p. 358.

portent aux Serbes ne s'est jamais démenti » et que « la France [leur] accordera toujours sa vive sympathie »<sup>1004</sup>. Il ajoute : « Tout ce qui touche de près ou de loin au monde Slave a le don de passionner en ce moment l'opinion publique en France. Parmi les nations issues de cette grande famille, la Serbie occupe le premier rang après la Russie »<sup>1005</sup>. Coquelle dédie son ouvrage au roi Alexandre et exprime clairement sa sympathie pour la Serbie. Il fait également référence à l'alliance russe, qui joue beaucoup dans l'évolution des discours français. Le ton de ces ouvrages est représentatif en lui-même du nouvel élan vers l'Europe du Sud-Est.

En 1897, Georges Balat, éditeur des *Impressions d'Orient : voyage en Turquie, en Bulgarie et en Serbie*, espère que la question d'Orient, toujours d'actualité, permettra à cet ouvrage de recevoir un accueil favorable auprès des lecteurs<sup>1006</sup>. Il faut cependant rappeler que les intérêts économiques et le contexte politique européen (alliance russe et anti-germanisme) analysés plus haut jouent un rôle certain dans l'intérêt qui se manifeste aussi dans les maisons d'édition. Quoiqu'il en soit, cette vague de publications sur la Serbie représente accélère le passage entre les deux pays, les Français entendant de plus en plus souvent parler de la Serbie. La même année, Gubernatis souligne la quantité d'ouvrages sur la Serbie publiés en allemand, en anglais, en italien et en français au cours des trente dernières années<sup>1007</sup>. Il faut donc relativiser le bilatéral et signaler le rapprochement plus général de la Serbie vers l'Europe occidentale à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1008</sup>. La présence de la Serbie aux expositions universelles françaises entraîne également la publication d'un certain nombre d'ouvrages et d'articles qui, avec un ton flatteur et bienveillant, mettent en avant l'indépendance et le développement de la Serbie<sup>1009</sup>.

## 2. Améliorer le champ de connaissance

Après le développement des études slaves à Paris à partir des années 1840, l'intérêt suscité par l'indépendance de la Serbie est une nouvelle opportunité pour la construction des savoirs. Les

---

<sup>1004</sup> Pierre Coquelle, *Le royaume de Serbie*, *op. cit.*, p. 291-292.

<sup>1005</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>1006</sup> Juan O. Gilliodts, *Impressions d'Orient : voyage en Turquie, en Bulgarie et en Serbie*, Bruxelles, Georges Balat, 1897, p. 1. Juan Gilliodts est Bolivien et ancien vice-consul en Belgique où est publié son ouvrage.

<sup>1007</sup> Angelo de Gubernatis, *La Serbie et les Serbes... op. cit.*, p. 1-2.

<sup>1008</sup> Et même un rapprochement plus général de l'Europe balkanique vers l'Europe occidentale : Maria Todorova analyse le rapprochement des Anglais et des Américains vers les Balkans. Voir Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 139-174 (chapitre 4 : « La perception des Balkans jusqu'en 1900 »).

<sup>1009</sup> Pour la perception de la Serbie au moment de l'exposition universelle de 1900, voir Ksenia Smolović, « French Perception of Serbia at the 1900 World Fair: A Support to the Serbian National Construction », dans Dominique Poulot et Isidora Stanković (dir.), *Discussing Heritage and Museums: Crossing Paths of France and Serbia, Choice of Articles from the Summer School of Museology Proceedings*, Paris, site de l'HiCSA, en ligne octobre 2017, p. 66-79.



nombreux articles sur le Congrès de Berlin sont ainsi suivis d'ouvrages cherchant à constituer des références pour la connaissance de la Serbie. En 1885, Henri-Guillaume Montferrier fait un appendice à la fin de son ouvrage (*Les finances de la Serbie*) pour aider ses lecteurs à s'y retrouver. En 1888, Auguste Dozon met en place un important système de notes et d'index pour clarifier son propos. Un an plus tard, René Millet se défend d'avoir cherché « à donner à [ses] observations un tour résolument pratique »<sup>1010</sup>. Pierre Coquelle, lui, présente une table chronologique des souverains de Serbie à la fin de son ouvrage et conclut en insistant sur l'objectivité de sa démarche qui expose « impartialement et rien que par des chiffres »<sup>1011</sup> la situation du royaume de Serbie. Juan Gilliodts se décrit comme « un homme impartial et absolument désintéressé dans la question »<sup>1012</sup> et Gubernatis se présente comme un « écrivain honnête »<sup>1013</sup>. En 1902, Joseph Mallat<sup>1014</sup> souligne l'apport de sa *Serbie contemporaine* : « Bien que déjà beaucoup d'études sur ce petit royaume aient été publiées, j'ai la confiance qu'on trouvera dans celle-ci de très nombreux renseignements nouveaux et surtout un travail d'ensemble qui manquait encore »<sup>1015</sup>. Son ouvrage comprend en effet un index alphabétique de 17 pages « de quelques noms de lieux » qui dénote une bonne connaissance du territoire et facilite la lecture. Chaque auteur s'efforce donc de mettre en avant sa contribution à l'élaboration de savoirs sur la Serbie. Dans les faits, la Serbie s'est fait une place dans le monde de l'édition en langue française.

Il faut toutefois signaler qu'un certain lyrisme subsiste en parallèle de ces efforts, et reflète, comme pour les décennies précédentes, l'engagement idéologique des auteurs. L'introduction de Pierre Coquelle, par exemple, ne correspond pas à l'impartialité qu'il se prêche :

Notre ouvrage, simple dans sa forme, dépouillé de dissertations longues et savantes, et, par sa clarté, mis à la portée de la masse des lecteurs, fera connaître la vie d'un peuple qui, après avoir brillé d'un grand éclat, eut, comme la France, ses heures de sombre désespoir et connut les horreurs de l'occupation étrangère. Mais qui fut glorieux, même dans la défaite, et sut toujours conserver intacts sa fierté nationale et tous les beaux caractères de sa race. Grâce au génie et au courage du prince Milosh Obrenovitch, la Serbie secoua la

---

<sup>1010</sup> René Millet, *La Serbie économique et commerciale*, Paris et Nancy, Berger Levrault, 1889, p. IX.

<sup>1011</sup> Pierre Coquelle, *Le royaume de Serbie*, *op. cit.*, p. 290.

<sup>1012</sup> Juan O. Gilliodts, *Impressions d'Orient... op. cit.*, p. 1.

<sup>1013</sup> Angelo de Gubernatis, *La Serbie et les Serbes... op. cit.*, p. 319.

<sup>1014</sup> Joseph Mallat a fait une conférence à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale sur les relations commerciales avec les États danubiens le 12 janvier 1900 (ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont et ce qu'elles devraient être).

<sup>1015</sup> Joseph Mallat, *La Serbie contemporaine... op. cit.*, p. 2.

domination turque et reprit son rang parmi les nations indépendantes de l'Europe. Sous le gouvernement du roi Alexandre, héritier des grandes traditions de ses ancêtres, de larges destinées s'ouvrent devant elle.<sup>1016</sup>

On est loin d'une démarche impartiale et ce style ne marque pas de franche rupture avec l'engagement idéologique des décennies précédentes. Malgré le lyrisme qui lui est parfois associé, on retrouve aussi une démarche anthropologique dans les sources avec le désir de décrire la vie quotidienne, « les lois, les mœurs, les coutumes de la Serbie »<sup>1017</sup>. Les différents auteurs cherchent à décrire la façon dont vivent les Serbes, leur quotidien d'agriculteurs et leur vie à la campagne. De nombreux auteurs évoquent la structure traditionnelle de la *zadruga* (voir III) mais aussi la coutume de la *moba*, « coutume qui atteste de la solidarité entre habitants d'un même lieu et entretient les relations de bon voisinage »<sup>1018</sup>. Hamard décrit à plusieurs reprises les habitations serbes et note que « les maisons ne manquent pas d'une certaine coquetterie avec leurs toitures de tuiles rouges et leurs murs fraîchement badigeonnées à la chaux »<sup>1019</sup>. Les costumes sont aussi souvent décrits, notamment les tenues des femmes serbes<sup>1020</sup>, et l'on retrouve quelques allusions aux repas ou aux habitudes quotidiennes des Serbes. Ces descriptions témoignent d'un effort d'observation enrichissant.

La nouveauté à souligner est la description de la Serbie dans les guides de voyages à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1021</sup>. On peut établir un lien entre l'augmentation des ouvrages, qui élargissent la présence de la Serbie en France, et celle des voyageurs qui s'y rendent. Le parcours touristique suit vraisemblablement Belgrade, Niš et la montagne des crânes, conformément au circuit initié par Lamartine au début du siècle. Reste que la présence de voyageurs introduit des informations concrètes sur la Serbie. Citons le guide *États du Danube et des Balkans*, de la collection des guides Joanne, paru en 1888 aux éditions Hachette<sup>1022</sup>. Le premier volume est sous-titré « Hongrie méridionale, Adriatique, Dalmatie, Monténégro, Bosnie, Herzégovine » et inclut la

---

<sup>1016</sup> Pierre Coquelle, *Le royaume de Serbie*, *op. cit.*, p. 6-7.

<sup>1017</sup> H.-G. Montferrier, *Voyage de fantaisie politique... op. cit.*, p. 78.

<sup>1018</sup> Joseph Mallat, *La Serbie contemporaine...* T.2, p. 140.

<sup>1019</sup> Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans... op. cit.*, p. 95.

<sup>1020</sup> Voir par exemple H.-G. Montferrier, *Voyage de fantaisie politique... op. cit.*, p. 93-94.

<sup>1021</sup> Sur les guides sur l'espace yougoslave, voir Igor Tchoukarine, « Un espace offert au tourisme : représentations de la Yougoslavie dans les guides touristiques imprimés français et yougoslaves au XX<sup>e</sup> siècle », dans *Études balkaniques*, 12, 2005, p. 221-251. Voir notamment l'introduction de l'article qui évoque rapidement la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>1022</sup> Sur la collection Joanne, voir André Rauch, « Du Joanne au Routard. Le style des guides touristiques », dans Gilles Chabaud *et alii*, *Les guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2000, p. 98-100. Voir aussi Hélène Molier, « Une série de prestige des guides Joanne : l'Itinéraire d'Orient », dans *Les guides de voyage : au fil du Rhin et ailleurs... Actes de la journée d'études du 19 mars 2004*, Strasbourg, Breuillot et Beaufiles, 2005, p. 17-41. (N'évoque pas la Serbie.)

Serbie<sup>1023</sup>. L'introduction générale du guide mentionne la position de Belgrade, « bien connue »<sup>1024</sup>, et présente la ville comme un repère géographique dans les Balkans. On trouve dans le guide les modalités d'entrée à Belgrade par le train ou par le Danube : la présentation d'un visa à la police (à récupérer le lendemain au poste) et la visite de la douane sont nécessaires, puis des voitures et des porteurs sont proposés à la gare ou au débarcadère<sup>1025</sup>. Le voyageur y découvre aussi la description du trajet jusqu'en Hongrie ainsi que les horaires et les tarifs de plusieurs voyages sur le Danube depuis Belgrade. La description de Belgrade est assez bien pensée et rapporte le parcours depuis la gare jusqu'au centre de la ville, en passant devant le palais du roi. Le centre est la « place Térasia »<sup>1026</sup>, place triangulaire où se côtoient les principaux cafés et l'hôtel de Paris. Les bureaux de poste et de télégraphe sont mentionnés ainsi que des promenades à faire autour de la forteresse, sur la place du théâtre, à proximité de l'Université ou devant la cathédrale<sup>1027</sup>. Des excursions depuis Belgrade sont aussi proposées, comme la visite de la maison de Miloš Obrenović ou du monastère de Rakovitza. L'absence de commentaire protège ces informations de tout lyrisme et fait du guide une source importante dans la diffusion de représentations de la Serbie, qui est un pays « visitable » et dont les lecteurs français peuvent avoir une vision d'ensemble sans même (ou avant même d') y être allés.

### 3. La France en Serbie

Tandis que les discours français sur la Serbie se multiplient, les Serbes s'intéressent bien davantage à la France. La Serbie, en effet, a davantage d'intérêt à se rapprocher de la France. L'influence française se remarque par exemple dans le journal serbe *Delo*<sup>1028</sup>. À Niš, un club français est créé en 1891 et s'ajoute à celui qui existe déjà à Belgrade. Les Français se vantent de ces progrès et le rapport envoyé au ministère des Affaires étrangères pour prévenir de la création du club souligne que la langue française « a fait depuis quelques années de grands progrès en Serbie », précisant que « la création de ces sociétés la propage davantage encore » et que « l'influence de notre pays ne peut qu'y gagner »<sup>1029</sup>. Le Quai d'Orsay subventionne le

<sup>1023</sup> Cinq ans plus tard, en 1893, un autre guide est publié avec la Serbie qui apparaît dans le titre : Léon Rousset, *États du Danube et des Balkans* T.2 vol. 2 : *Serbie, Bulgarie et Roumélie orientale*, Paris, Hachette, 1893.

<sup>1024</sup> Léon Rousset, *États du Danube et des Balkans. Hongrie méridionale, Adriatique, Dalmatie, Monténégro, Bosnie, Herzégovine*, Paris, Hachette, 1888, p. 1.

<sup>1025</sup> *Ibid.*, p. 97 pour l'arrivée en bateau et p. 103 pour la gare ferroviaire.

<sup>1026</sup> Actuelle rue Terazije, au centre-ville de Belgrade.

<sup>1027</sup> Léon Rousset, *États du Danube et des Balkans...*, *op. cit.*, p. 103.

<sup>1028</sup> Aleksandra Kolaković, « The Aspects of French Literature in the Belgrade Journal *Delo* 1894–1915 », dans *Balkanica*, XL, 2009. Voir aussi Liljana Glumac-Tomović, *Francuski klasičari kod nas* [Les classiques français en Serbie], Belgrade, Narodna knjiga, 2005.

<sup>1029</sup> Légation de France à Belgrade au MAE, 5 juillet 1891. CADN, 79PO/A/68.

club de Belgrade et est appelé à en faire de même pour celui de Niš. L'Alliance française, pourtant, est peu connue en Serbie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1030</sup> et celle-ci a surtout le rôle de subventionner les établissements serbes « [dévoués] à l'influence française »<sup>1031</sup>.

Une association culturelle franco-serbe est fondée en Serbie et, plus généralement, les radicaux jouent un rôle essentiel dans la construction d'un intérêt serbe pour la France<sup>1032</sup>. Au pouvoir, ils encouragent l'inclination de l'opinion publique en faveur de la France : les valeurs démocratiques sont mises en avant, notamment par l'intermédiaire du journal *Odjek*, et certains radicaux ne cachent pas leurs convictions républicaines. Le gouvernement radical encourage discrètement l'association franco-serbe (que le Quai d'Orsay soutient) et envoie une délégation pour étudier le système éducatif français, avec pour objectif de développer la scolarisation de Serbes en France<sup>1033</sup>. La célébration en Serbie de la fête nationale française<sup>1034</sup>, ou même du centenaire de la proclamation de la Première République française<sup>1035</sup>, sont d'autres occasions de noter un certain enthousiasme pour la France. Citons aussi l'envoi de livres français en Serbie : une caisse de livres destinée à la Mission catholique de la ville est par exemple envoyée par l'intermédiaire du vice-consul de Niš<sup>1036</sup>.

## C. Louis Leger

### 1. Le Collège de France

Le 21 novembre 1884, un arrêté ministériel déclare la chaire de langues et littératures d'origine slave (appellation depuis 1868) du Collège de France vacante. Louis Leger, Auguste Dozon, Ernest Denis et Ladislav Chodzkiewicz sont candidats. Chodzkiewicz est un chercheur

---

<sup>1030</sup> Voir lettre du chargé d'affaires français à Belgrade (qui remplace Patrimonio) à M. Paul Foucin, inspecteur général de l'Instruction publique et secrétaire général de l'Alliance française. Belgrade, 28 février 1895. CADN, 79PO/A/68.

<sup>1031</sup> Paul Foucin à la légation de France à Belgrade, Paris, 15 janvier 1895. CADN, 79PO/A/168.

<sup>1032</sup> Dušan Bataković, *Les sources françaises... op. cit.*, p. 295.

<sup>1033</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>1034</sup> Par exemple célébration à Niš le 14 juillet 1881. Voir CADN, 79PO/A/114. Lettre de Maricourt (vice-consul) à Lanclaux, 17 juillet 1881 : « Cette journée m'a fourni une fois de plus l'occasion de constater la sincère affection des Serbes pour la France. »

<sup>1035</sup> « Pleins de reconnaissance pour les grands services que la France a rendus à l'humanité et à la civilisation, nous saluons avec enthousiasme le centenaire du triomphe de la Révolution française, et nous considérons comme notre devoir, nous autres Serbes, de rappeler à cette occasion que notre chère patrie fut aussi l'œuvre d'une révolution nationale et que le grand mouvement de liberté qui, parti de France, a ébranlé toute l'Europe, n'a pas été sans influence sur notre succès. », *Odjek*, Belgrade, 22 septembre 1891. Cité par Dušan Bataković, *Les sources françaises... op. cit.*, p. 296.

<sup>1036</sup> Raymond Keochling (secrétaire général adjoint de l'Alliance française) à René Millet. Paris, 18 mai 1888. CADN, 79PO/A/168.

polonais, peu connu, qui publie notamment des travaux archéologiques<sup>1037</sup>. Auguste Dozon, nous l'avons vu, a été diplomate pendant trente ans dans les Balkans et notamment chancelier du consul général à Belgrade. Ernest Denis, lui, est élève de l'École normale supérieure, où il étudie l'histoire, puis enseigne en Corse avant d'entreprendre un voyage à Prague, orienté par Ernest Desjardins, connaisseur de l'Autriche-Hongrie. Il apprend le tchèque et le russe, se consacre à l'histoire tchèque et soutient une thèse sur Jean Hus. Sa thèse lui ouvre les portes de l'université, à Bordeaux puis Grenoble, où il s'applique à intégrer l'enseignement de la slavistique<sup>1038</sup>. On trouve dans les archives du Collège de France les lettres de candidatures de trois d'entre eux : Leger, Dozon et Denis.

Louis Leger est le premier à candidater, avec une lettre en date du 23 novembre, soit deux jours seulement après la publication du poste par le ministère de l'Instruction publique. Il retrace son parcours dans une longue lettre et prend le soin d'en souligner plusieurs aspects : les langues slaves qu'il maîtrise, ses nombreux voyages dans les pays slaves, les missions dont il a été chargé, les ouvrages qu'il a publiés ainsi que sa riche expérience d'enseignement dans le domaine depuis une quinzaine d'années. Il peut aussi se vanter d'être en relation avec « les principaux représentants du mouvement littéraire et scientifique »<sup>1039</sup> tchèques, polonais, russes, slovènes, croates, serbes et bulgares. Il se défend d'avoir dû évincer – à regret – certaines questions linguistiques, historiques et littéraires, de son enseignement à l'École des langues orientales vivantes (à visée pratique), et il joint une bibliographie qui prouve qu'il n'a jamais cessé ses travaux. Il évoque la potentielle incompatibilité entre son poste à l'École des langues orientales et celui au Collège de France et demande, le cas échéant, d'être autorisé à prendre des mesures pour ne pas abandonner « brusquement » ses élèves.

Le 8 décembre 1884, c'est Auguste Dozon qui envoie sa candidature. Il affirme que le poste constituerait « l'honneur de [sa] vie »<sup>1040</sup> et sa lettre prend la forme d'une liste qui recense les ouvrages dont il est l'auteur. Son œuvre est composée de traductions depuis le serbe, le russe, le bulgare et l'albanais et de grammaires de serbe et d'albanais. Il mentionne aussi la préparation

---

<sup>1037</sup> Voir par exemple Ladislav Choszkiewicz, « Sépultures de l'époque romaine découvertes en Silésie », dans *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1888. Ou *Archéologie scandinave, fers de lance avec inscriptions runiques*, Paris, Leroux, 1884.

<sup>1038</sup> Pour la biographie d'Ernest Denis, voir Antoine Marès, « Louis Leger et Ernest Denis, Profil des deux bohémisants français au XIX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.* et Antoine Marès, *Lieux de mémoire en Europe centrale*, Paris, Institut d'études slaves, 2009.

<sup>1039</sup> ACDF, CDF 4 AT 234 (carton Assemblée du 18 janvier 1885).

<sup>1040</sup> *Ibid.*

en cours d'une grammaire bulgare et souligne que ses « fonctions consulaires et [...] un long séjour à l'étranger » lui ont permis d'acquérir « une connaissance pratique plus approfondie des langues serbe et bulgare »<sup>1041</sup>.

Puis, le 19 décembre, Ernest Denis envoie à son tour une lettre de candidature. Ses propos laissent entendre qu'il avait, avant déjà l'arrêté ministériel, fait part au directeur de sa candidature et que celui-ci l'avait encouragé et lui avait témoigné une « bonté si encourageante »<sup>1042</sup>. Il espère attirer l'attention du Collège de France et pardonne, de façon rhétorique, son « extrême ambition »<sup>1043</sup>. Pour cela, il retrace son parcours, comme Leger, dans une lettre toutefois beaucoup plus courte. On ne peut que remarquer, en effet, le manque d'expérience d'Ernest Denis face à Leger et à Dozon. Il met en avant son séjour de trois ans à Prague qui lui a permis d'apprendre le tchèque et de se familiariser avec la littérature slave, sa thèse sur Jean Hus et ses travaux d'histoire et de traduction. Il a, lui aussi, une expérience dans l'enseignement ; mais, contrairement à ses concurrents, son profil est presque exclusivement tourné vers le monde tchèque.

Le 18 janvier 1885, une assemblée se réunit donc pour choisir le nouveau professeur. 23 membres du Collège de France sont amenés à voter. 21 se prononcent en faveur de Leger, un bulletin est blanc et un autre désigne Chodzkievicz. Un autre vote doit nommer le « candidat de seconde ligne » : Dozon obtient 16 voix sur 20, Denis 3, et Chodzkievicz toujours une seule<sup>1044</sup>. Louis Leger est donc nommé à la chaire de langues et littératures d'origine slave au Collège de France et démissionne de l'École des langues orientales vivantes<sup>1045</sup>. Il est le premier professeur titulaire à ce poste. S'il est élu à l'unanimité, c'est qu'il est, sans conteste, le candidat le plus brillant et le plus expérimenté. Si l'œuvre d'Auguste Dozon est fructueuse – et il est d'ailleurs nommé second, à l'unanimité également –, il est difficile de faire concurrence à Louis Leger. La longue expérience de ce dernier à la Sorbonne et à l'École des langues orientales vivantes est un atout non négligeable. Lorsqu'il postule au Collège de France, Auguste Dozon a 62 ans et le plus gros de sa carrière est déjà derrière lui. Ernest Denis, en revanche, n'a que 35 ans en janvier 1885 et il a devant lui une longue carrière consacrée au monde slave.

---

<sup>1041</sup> *Ibid.*

<sup>1042</sup> *Ibid.*

<sup>1043</sup> *Ibid.*

<sup>1044</sup> *Ibid.*

<sup>1045</sup> AN, fonds Langues'o. 62AJ/13, pochette « chaire de russe ».

Contrairement à ses concurrents, Leger n'a pas évoqué, dans sa candidature, l'ambition ou la joie que représenterait le poste qu'il a obtenu. Il se rattrape lors de sa leçon d'ouverture et affirme alors avoir « toujours regardé l'honneur d'enseigner ici comme le but le plus élevé, la récompense la plus haute d'une carrière consacrée toute entière aux études slaves »<sup>1046</sup>. Louis Leger commence donc à enseigner au Collège de France au second semestre de l'année universitaire 1884-1885. Ses premiers cours sont consacrés à « la répartition géographique des peuples slaves et [à] l'histoire générale de leur civilisation »<sup>1047</sup>. Qu'en est-il, alors, de ses relations avec la Serbie ?

## 2. Louis Leger et les Serbes

Nous avons montré la position de médiateur de Louis Leger, bien avant son arrivée au Collège de France. Après l'indépendance de la Serbie, il fait un nouveau voyage dans les Balkans en 1882 et en rapporte ses impressions dans *La Save, le Danube et le Balkan. Voyage chez les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bulgares*, ouvrage publié en 1884. Quinze ans après son dernier séjour en Serbie, il concentre ses impressions dans un chapitre intitulé « Belgrade, le Danube et la Serbie ». S'il se réjouit de retrouver ses amis de Serbie<sup>1048</sup>, il ne peut cependant être satisfait de la situation :

Je me réjouissais de les revoir, de constater avec eux le progrès accompli, de mesurer l'espace qui leur reste encore à parcourir. Je suis arrivé les mains pleines de sympathies et d'illusions : je suis parti affligé et je dirai presque désenchanté. Est-ce la faute des circonstances ? Serait-ce que l'âge mûr apporte avec lui un esprit morose que ne connaît point la jeunesse ?<sup>1049</sup>

Il fait référence au désir de voir la Serbie jouer un rôle de Piémont dans les Balkans. Rien de tel ne s'est réalisé et la situation qu'il décrit ne prête pas à l'optimisme. D'après lui, Belgrade a fait des progrès, mais il fait davantage de critiques que de louanges. Les ruines ont été balayées, le quartier turc (« avec ses maisons louches et ses ruelles étroites »<sup>1050</sup>) a presque disparu, des constructions élégantes s'élèvent, un théâtre permanent a été construit et les rues ont reçu des noms. Pourtant, les plaques des noms de rue ont été badigeonnées et sont devenues illisibles, les berges sont mal pavées, l'éclairage n'est pas « conforme aux besoins de la civilisation

---

<sup>1046</sup> Louis Leger, *Le Monde slave au XIX<sup>e</sup> siècle... op. cit.*, p. 6.

<sup>1047</sup> Archives en ligne Salamandre [consultées en avril 2017] 4 AFF 324.

<sup>1048</sup> Voir chapitre II.

<sup>1049</sup> Louis Leger, *La Save... op. cit.*, p. 90.

<sup>1050</sup> *Ibid.*, p. 91.

moderne »<sup>1051</sup>, le gaz manque et les transports sont primitifs. La poste, aussi, n'est pas fonctionnelle et Leger écrit que « la poste serbe fait presque regretter l'ancienne poste autrichienne, qui avait la réputation – méritée ou non – de lire les dépêches, mais qui du moins les remettait exactement »<sup>1052</sup>. Il condamne aussi les vexations policières à l'entrée de Belgrade :

Le voyageur qui débarque à Belgrade est d'abord tenu d'exhiber son passeport. C'est là une formalité qui n'est plus guère en usage dans les pays civilisés, sauf en Russie et en Turquie. Si la Serbie tient à se distinguer d'eux, c'est son droit, il n'y a rien à dire. Ce qui est plus grave, c'est ceci. Le passeport est remis à un gendarme qui happe le voyageur sur la passerelle même du bateau, sans lui donner le temps de se reconnaître. Il est expédié à la police serbe, qui ne le rend pas à son propriétaire, mais l'envoie à la délégation compétente, où vous êtes libre d'aller le réclamer le lendemain ou même vingt-quatre heures après.<sup>1053</sup>

Il s'interroge sur les origines de telles habitudes et assure chercher « tous les moyens possibles d'excuser [ses] amis serbes »<sup>1054</sup>. Notons que l'on retrouve ces informations sur les contrôles policiers dans le guide Joanne cité plus haut (1888), contrôles qui mènent finalement Leger à comparer Belgrade à une prison.

Louis Leger est donc déçu par son second voyage en Serbie. Ses sentiments semblent dus à la déception de ne pas voir la Serbie aussi développée qu'il ne l'avait imaginé. D'après lui, la Serbie est dans une situation moins confortable que lorsqu'elle était principauté vassale, car elle avait alors l'espoir de s'étendre (notamment en Bosnie et en Herzégovine). Tomáš Chrobák établit des liens entre l'affaire Bontoux et la moins bonne réception de Leger en Serbie que lors de son précédent voyage<sup>1055</sup>. Il remarque aussi son nouvel intérêt pour la Bulgarie et note qu'il s'est « définitivement brouillé avec la Serbie »<sup>1056</sup>. Leger publie en effet *La Bulgarie* en 1885 et prend position pour la Bulgarie dans la guerre serbo-bulgare de 1885-1886<sup>1057</sup>. Il faut toutefois citer le maintien de son soutien à la Serbie, puisqu'il l'incite à poursuivre ses efforts : « Le petit royaume ne doit point s'endormir dans un lâche abandon. Qu'il se recueille, qu'il se civilise, qu'il travaille sans relâche »<sup>1058</sup>. Et préciser que Leger continue à travailler et à publier

---

<sup>1051</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>1052</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>1053</sup> Louis Leger, *La Save... op. cit.*, p. 97-98.

<sup>1054</sup> Louis Leger, *La Save... op. cit.*, p. 100-101.

<sup>1055</sup> Tomáš Chrobák, *Pour la patrie, pour les Slaves... op. cit.*, p. 82-83.

<sup>1056</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>1057</sup> *Ibid.*, p. 360.

<sup>1058</sup> Louis Leger, *La Save... op. cit.*, p. 146-147.



sur la Serbie. Lors de l'année 1895-1896, il donne par exemple au Collège de France un cours intitulé « Les luttes des Serbes contre les Turcs et le cycle épique de Kossovo »<sup>1059</sup>, qui mène au début du XX<sup>e</sup> siècle à une publication<sup>1060</sup>. Malgré ses déceptions, il continue donc à servir de médiateur entre la France et la Serbie.

#### D. Rupture avec le romantisme : un nouveau portrait de la Serbie

##### 1. La France civilisatrice

Une idéologie colonisatrice s'impose dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle : l'universalisme républicain mène la France à construire l'idée qu'elle peut être à la fois républicaine et coloniale. Cela doit même lui permettre d'exporter ses principes dans le monde entier<sup>1061</sup>. Dans ce contexte, et malgré le lyrisme des discours sur la Serbie qui rappelle le milieu du siècle, le contenu des récits a considérablement évolué. Les intérêts économiques et le rapprochement social et culturel qui s'opère entre la France et la Serbie entraînent en effet une rupture marquée avec le courant romantique. Le désir de connaissance ainsi que les acteurs de terrain, qui connaissent les réalités balkaniques, provoquent une évolution de la perception de l'Europe orientale et de la Serbie : les discours ont désormais trait à la modernité, à la civilisation, et plus à l'exotisme ou à la couleur locale. René Millet estime ainsi que « plus on veut faire de couleur locale, plus on brouille toutes les nuances »<sup>1062</sup> et il affirme que « cette Serbie moderne, souriante, épanouie, [lui] plaît infiniment plus que l'autre, avec son romantisme et ses horreurs sublimes »<sup>1063</sup>. Louis Leger, lui, critique Lamartine lorsqu'il décrit la ville de Semlin : « Cette grande villasse ne mérite guère d'ailleurs d'être visitée. Je ne sais où Lamartine avait l'esprit quand il a écrit qu'elle lui était apparue 'avec toutes les splendeurs de l'Orient' »<sup>1064</sup>. Il rappelle aussi l'invention de chants populaires par Mérimée et regrette qu'à l'époque de la création de la chaire au Collège de France « les rêveries de quelques mystiques, les pastiches ingénieux de tel faussaire patriote ou simple dilettante étaient pris au sérieux et considérés comme l'œuvre capitale du génie slave »<sup>1065</sup> alors que les historiens slaves étaient inconnus.

---

<sup>1059</sup> Mihailo Pavlović, *Od Esklavonije ka Jugoslaviji*, op. cit., p. 131.

<sup>1060</sup> Louis Leger, *Le cycle épique de Marko Kraliévitich*, Paris, Ernest Leroux, 1906.

<sup>1061</sup> Dino Constantini, *Mission civilisatrice. Le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité politique française*, Paris, La découverte, 2008, p. 67. Voir p. 89-90 sur la théorie de l'assimilation. Voir aussi l'introduction d'Alice Conklin, *A Mission to Civilize. The Republican Idea of Empire in France and West Africa, 1895-1930*, Stanford, Stanford University Press, 1997, p. 1-10.

<sup>1062</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans...* op. cit., p. 63.

<sup>1063</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>1064</sup> Louis Leger, *La Save, le Danube et le Balkan...* op. cit., p. 101.

<sup>1065</sup> Louis Leger, *Le Monde slave au XIX<sup>e</sup> siècle...* op. cit., p. 24.

Les discours sur la Serbie font désormais de multiples références à la « civilisation » : celle de l'Occident et celle que la Serbie acquiert petit à petit. Leger estime ainsi qu'« on ne peut pas civiliser tout un peuple en un demi-siècle ; on ne peut faire disparaître, du jour au lendemain, les signes de la barbarie »<sup>1066</sup>. Il explique aussi que les diplomates serbes en poste dans les grandes capitales de l'Europe en rapportent des mœurs élégantes et que les légations étrangères à Belgrade ont une influence sur les mœurs des Serbes. En 1885, le journaliste Montferrier écrit que « l'Occident, autrement dit la civilisation, gagne du terrain et marche vite »<sup>1067</sup> et évoque la Serbie comme un pays « naissant à la civilisation »<sup>1068</sup>. Citons aussi Joseph Mallat qui, en 1902, observe que « la race serbe s'assimile aisément les progrès de la civilisation occidentale »<sup>1069</sup>. Ces mentions de la civilisation ont un sens positif et accompagnent le rapprochement entre la France et la Serbie. La religion trouve aussi une place dans ce mouvement, en ce qu'elle constitue un point commun entre les deux pays. Ainsi l'historien Louis de Mas Latrie évoque-t-il la Serbie comme « ce royaume chrétien et guerrier, créé au douzième siècle par le Saint-Siège, [...] détruit ensuite par les Turcs et restauré enfin de nos jours par l'Europe civilisée »<sup>1070</sup>. Pourtant, si la distance s'est réduite et permet, par exemple, aux Français de s'intéresser à la reine Nathalie, certaines barrières demeurent. On le voit par exemple à la Chambre des députés, en 1899, lors de la discussion d'une proposition de loi ayant pour objet de permettre aux femmes d'exercer la profession d'avocat :

En cherchant bien, M. Viviani a trouvé pour l'Europe, qu'en Suède, en Norvège et en Serbie, la femme avait le droit de plaider devant les tribunaux. Je ne sais pas comment les choses se passent dans ces trois pays : les tribunaux, le barreau, y sont-ils constitués comme chez nous ? J'en doute. Du reste, ces pays sont primitifs, peu peuplés et l'exemple qu'on en voudrait tirer me paraît peu concluant.<sup>1071</sup>

Henri du Périer de Larsan, qui s'exprime ainsi, est membre des Républicains progressistes, de la branche conservatrice. Viviani, lui, est socialiste. Ici, la Serbie n'est plus considérée comme un pays civilisé et le député balaye l'argument d'un revers de main. Cet exemple illustre la position d'infériorité qui se cache derrière les encouragements à la civilisation. Plus

---

<sup>1066</sup> Louis Leger, *La Save... op. cit.*, p. 108.

<sup>1067</sup> H.-G. Montferrier, *Voyage de fantaisie politique... op. cit.*, p. 61.

<sup>1068</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>1069</sup> Joseph Mallat, *La Serbie contemporaine... op. cit.*, p. 9.

<sup>1070</sup> Louis de Mas Latrie, *Les rois de Serbie*, Paris, C. Klincksieck, 1888, p. 3.

<sup>1071</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso, op. cit.*, 1899, T. II, p. 1762. Séance du 30 juin 1899.

généralement, les auteurs français sont prompts à décrire la Serbie comme un pays patriarcal. Dans ces discours, le patriarcat renvoie à la domination ottomane et sert, sous la plume de certains intellectuels, à constituer le pendant à la civilisation occidentale. Montferrier, cité plus haut, évoque par exemple les efforts de la Serbie pour s'extraire du modèle patriarcal : « pays patriarcal, pour nous à demi barbare, qui a la volonté de se transformer en peuple civilisé »<sup>1072</sup>. Constant Bodenheimer, aussi, utilise cette opposition entre le patriarcat ottoman et la civilisation occidentale :

[...] la Serbie a dû, pressée par les événements et par le besoin de civilisation de ceux de ses fils qui avaient étudié en Occident, passer brusquement de l'état patriarcal où l'avaient laissée et la domination turque et ses anciens princes avec leurs caprices, et sans être aidée par des habitudes de lent et constant progrès, à une organisation calquée sur celle des sociétés modernes de l'Occident.<sup>1073</sup>

Hamard, sur le même sujet, ironise, « Chassez le naturel, il revient au galop »<sup>1074</sup>, pour condamner les apparences de civilisation chez les Serbes qui n'en ont « que l'habit »<sup>1075</sup>. Dozon, lui, va plus loin et rend les Ottomans responsables du manque de civilisation dans les Balkans : « Supprimez de l'histoire l'invasion turque, et les régions qui s'étendent entre l'Adriatique, le Danube et la mer Egée, seraient aujourd'hui au même degré de civilisation que l'Europe occidentale »<sup>1076</sup>.

Derrière ces différentes positions, se trouve l'idéologie de la Troisième République et la doctrine impériale de la « mission civilisatrice »<sup>1077</sup>. On peut établir un parallèle entre les discours sur la Serbie et les discours coloniaux : on observe un certain paternalisme ainsi qu'une ambivalence entre l'expression de la supériorité française et une tendance à valoriser la Serbie. Nacira Guénif-Souilamas évoque aussi une autre ambivalence dans la perception des indigènes, celle qui fait du désir de les civiliser un rappel de leur infériorité : « La simple invocation du

---

<sup>1072</sup> H.-G. Montferrier, *Voyage de fantaisie politique... op. cit.*, p. 78.

<sup>1073</sup> Constant Bodenheimer, « La situation économique en Serbie », *op. cit.*, p. 434.

<sup>1074</sup> Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans... op. cit.*, p. 96.

<sup>1075</sup> *Ibid.*

<sup>1076</sup> Auguste Dozon, *L'épopée serbe... op. cit.*, p. XXXIX.

<sup>1077</sup> Gordana Krivokapić-Jović évoque cette idéologie dans un article sur la place du monde sud-slave dans la science française du début du XX<sup>e</sup> siècle. Krivokapić-Jović, « Južnoslovenski svet u Francuskoj nauci na početku 20. veka », dans Jelena Novaković et alii, *Srbi o Francuzima... op. cit.*, p. 153.

processus [de civilisation] fonctionne comme un constant rappel à l'ordre de leur nature profondément incivilisée et incivilisable »<sup>1078</sup>.

Rappelons aussi le point de vue original du diplomate René Millet dans ses *Souvenirs des Balkans* (1891) : il a vécu en Serbie, en a peint des images assez modernes et a utilisé de nouveaux critères pour la décrire, soulignant l'hétérogénéité des Slaves méridionaux et remettant en question la supériorité des populations occidentales. Pourtant, il adopte tout de même une position de supériorité lorsqu'il place la France parmi les grands frères de la Serbie :

Des torrents d'hommes se sont écoulés au pied de ces collines, avec un mugissement de flot qui passe, jusqu'au jour où les Serbes ont relevé la tête et conquis le droit d'exister pour eux-mêmes. Et nous, les enfants gâtés de l'Europe, nous serions sévères pour ces frères cadets si dignes de pitié, qui viennent sur le tard réclamer leur part d'héritage ?<sup>1079</sup>

Cette façon d'évoquer les « frères cadets si dignes de pitié » fait référence à la supériorité des populations occidentales qu'il souhaite pourtant remettre en question. Il adopte aussi un ton civilisateur lorsqu'il différencie les États occidentaux, qui ont terminé leur « éducation »<sup>1080</sup> avant d'entrer dans la vie politique, et les États balkaniques qui n'y étaient pas préparés :

Comment parler de constitution, de progrès, de service militaire, à des gens qui comprennent à peine l'obligation du travail et la légitimité de l'impôt ? De tous les mobiles qui dirigent les actions humaines, ils n'ont conservé que la passion de l'indépendance. Le travail, pour eux, c'est la servitude ; et le premier usage qu'ils font de la liberté conquise, c'est d'échapper, s'ils le peuvent, à cette loi tyrannique.<sup>1081</sup>

S'il est admiratif du rôle que ces États doivent jouer pour « réparer les fautes séculaires de l'Europe, et combler le trou béant qu'elle a creusé à l'Est ! »<sup>1082</sup>, il décrit toutefois des « peuples jeunes et rudes »<sup>1083</sup>, « plus simples, plus rares et en même temps plus solennels »<sup>1084</sup> dans un discours qui rappelle la simplicité de la nature, en opposition à la culture de la civilisation. Malgré sa position théorique sur l'égalité des populations, il n'échappe donc pas aux discours civilisateurs de la Troisième République.

---

<sup>1078</sup> Nacira Guénif-Souilamas, « La réduction à son corps de l'indigène à la République », dans Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire (dir), *La fracture coloniale : la société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La découverte, 2006, p. 203.

<sup>1079</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans... op. cit.*, p. 71.

<sup>1080</sup> *Ibid.*, p. 359.

<sup>1081</sup> *Ibid.*, p. 359-360

<sup>1082</sup> *Ibid.*, p. 359.

<sup>1083</sup> *Ibid.*, p. 362.

<sup>1084</sup> *Ibid.*

## 2. Portrait du Serbe et critères français

En parallèle, la multiplication des ouvrages sur la Serbie conduit à l'apparition de traits récurrents dans les représentations des Serbes. Si René Millet écrit qu'« il y a plus d'intervalle entre un Serbe de Serajevo [sic] et un Serbe de Belgrade qu'entre un Allemand et nous »<sup>1085</sup>, ce qui dénote une conscience des différentes populations serbes, notons que les Serbes de Serbie (*Srbijanci*) demeurent au cœur des discours et accaparent les images. La répétition de ces images leur donne force de représentation et leur permet de transformer le ressenti des acteurs en une idée générale auprès des Français. L'un des premiers traits récurrents est le courage des Serbes. Malgré le rejet du romantisme et l'évolution des discours, cet aspect est ostensiblement hérité des auteurs du début du siècle. Le Serbe apparaît « vigoureux »<sup>1086</sup>, il a « l'œil perçant »<sup>1087</sup>, il fait preuve de « courage »<sup>1088</sup> et d'une « incontestable bravoure »<sup>1089</sup>. Alors que ces stéréotypes étaient utilisés au début du siècle, puis encore après, notamment dans l'ouvrage de Joseph Reinach, pour souligner et justifier un besoin d'indépendance, ils sont maintenus pour dresser un portrait qui plaise aux Français. En plein siècle de la virilité, il s'agit en effet de conserver une image en adéquation avec les critères sociaux français<sup>1090</sup>, au moment où des intérêts économiques et politiques justifient un rapprochement. René Millet, qui a vécu en Serbie, décrit en détail ce courage serbe :

Je ne donne pas les Serbes pour grands tacticiens. Mais ils savent souffrir et se taire. Je les ai vus immobiles et silencieux sous la pluie, des journées entières, sans capote et quelquefois sans pain. Pas un murmure ne s'élevait. Je les ai revus plus tard dans les hôpitaux, supportant les opérations avec une fermeté tranquille, la cigarette à la bouche, tandis que leur face livide et leurs yeux noirs agrandis, seuls vivants, se tournaient vers le ciel d'Orient. Ces peuples sont rompus aux longues souffrances. Ils n'ont pas besoin qu'une littérature spéciale leur enseigne, depuis l'enfance, l'art de bien mourir. Leur courage passif dédaigne le stimulant de la vanité.<sup>1091</sup>

Le courage n'est pas directement associé à la lutte pour l'indépendance mais à des qualités plus générales : il fait le portrait d'une population héroïque qui doit plaire aux lecteurs français. Malgré ses critiques de la couleur locale, Millet construit à son tour un décor pittoresque au

---

<sup>1085</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>1086</sup> Charles Vogel, *L'Europe orientale depuis le traité de Berlin. Russie, Turquie, Roumanie, Serbie, autres principautés et Grèce*, Paris, Reinwald, 1881, p. 475.

<sup>1087</sup> *Ibid.*

<sup>1088</sup> Joseph Mallat, *La Serbie contemporaine... op. cit.*, p. 4.

<sup>1089</sup> L.-J.-A. Balme, *La principauté de Serbie*, Paris, Dentu, 1880, p. 23.

<sup>1090</sup> Voir Alain Corbin (dir.), *Histoire de la virilité... op. cit.*

<sup>1091</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans... op. cit.*, p. 158.

service de son discours. La fierté, aussi, est récurrente dans le portrait du Serbe et correspond aux attentes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui font de l'honneur le point d'appui d'une morale masculine et républicaine<sup>1092</sup>. Joseph Mallat estime que le Serbe « est fier à l'excès »<sup>1093</sup> et Coquelle décrit un peuple qui « sut toujours conserver intacts sa fierté nationale »<sup>1094</sup>. Même Hamard, un des rares à dresser un portrait dévalorisant, évoque cette fierté : « Du reste, si les Serbes ont encore la fierté de leurs ancêtres, ils n'en ont plus, ce me semble, les mâles vertus qui font les conquérants »<sup>1095</sup>. Contrairement au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les stéréotypes ne reposent plus seulement sur l'imaginaire puisque la majorité des auteurs connaît désormais la Serbie. Pourtant, les descriptions du courage et de la fierté des Serbes n'ont pas changé. Si elles reposent peut-être en partie sur une vérité, car la construction de l'identité nationale et le combat pour l'indépendance ont pu nécessiter de telles qualités, elles reposent aussi sur un imaginaire déjà bien ancré. Ainsi, les acteurs de terrain ont assimilé des schémas, notamment romantiques, qu'ils reproduisent même s'ils les critiquent. À travers ces récits, le Serbe se présente comme un interlocuteur de marque pour les Français. D'ailleurs, les sources insistent sur la chrétienté des Serbes : plutôt que d'évoquer l'orthodoxie, celles-ci soulignent de différentes façons que « le Serbe est bon chrétien »<sup>1096</sup> et qu'il incarne « la cause des chrétiens d'Orient »<sup>1097</sup>.

Pour satisfaire l'idée d'une supériorité française, et malgré les louanges associées à la civilisation, le Serbe apparaît aussi sauvage et simple. Robert Millet évoque par exemple des « sauvages désabusés »<sup>1098</sup> et Charles Vogel estime que les Serbes sont « rudes et simples de mœurs »<sup>1099</sup>. Ces expressions, que l'on retrouve déjà au début du siècle, ne sont pas sans rappeler les stéréotypes sur la simplicité naturelle des indigènes. Comme pour les mœurs patriarcales, ce sont les Ottomans qui sont responsables de ces défauts : Auguste Dozon explique en effet que « la barbarie y a été entretenue, on ne saurait le nier, par la présence des Mahométans »<sup>1100</sup>. On retrouve ainsi l'opposition entre Orient et Occident, qui justifie ici la « mission civilisatrice » française. Une autre preuve du mauvais rôle joué par les Ottomans réside dans la multitude de références au caractère flegmatique du Serbe : Louis Leger explique

---

<sup>1092</sup> François Guillet, « Le duel et la défense de l'honneur viril », dans Alain Corbin (dir.), *Histoire de la virilité...* *op. cit.*, p. 91.

<sup>1093</sup> Joseph Mallat, *La Serbie contemporaine...* *op. cit.*, p. 7.

<sup>1094</sup> Pierre Coquelle, *Le royaume de Serbie*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>1095</sup> Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans...* *op. cit.*, p. 97.

<sup>1096</sup> Angelo de Gubernatis, *La Serbie et les Serbes...* *op. cit.*, p. 121-122.

<sup>1097</sup> Émile Collas, *La question d'Orient*, *op. cit.*, p. 38.

<sup>1098</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans...* *op. cit.*, p. 158.

<sup>1099</sup> Charles Vogel, *L'Europe orientale depuis le traité de Berlin...* *op. cit.*, p. 476.

<sup>1100</sup> Auguste Dozon, *L'épopée serbe...* *op. cit.*, p. XXXIX.

que « son caractère est essentiellement flegmatique »<sup>1101</sup> et que « plusieurs siècles de servitude, de longs rapports avec les Osmanlis, lui ont appris qu'il faut savoir tour à tour se résigner et dissimuler »<sup>1102</sup>. René Millet, également, écrit que « le Serbe est flegmatique »<sup>1103</sup>, « vit lentement, parle et rit sans éclat de voix »<sup>1104</sup> et fait preuve d'un « stoïcisme doublé de bonté »<sup>1105</sup>. D'autres auteurs parlent de « fatalisme turc »<sup>1106</sup> pour décrire l'indolence héritée des Ottomans. Ce trait de caractère est un fantasme orientaliste, qui porte la même ambivalence insidieuse que la mission civilisatrice, en ce qu'elle est à la fois valorisante et dévalorisante (le pendant de l'indolence est la paresse).

Les femmes apparaissent de temps en temps dans les discours sur la Serbie. Quelques observations d'ordre juridique ou sociologique, qui rapportent que la femme serbe n'est pas propriétaire<sup>1107</sup> ou que « le ménage est dirigé par une des femmes et son autorité est absolue pour ce qui la concerne »<sup>1108</sup> illustrent la place de la femme dans les foyers serbes. Émile Colas explique que les chrétiens d'Orient ont une conception chrétienne de la famille, en opposition aux Turcs, qui implique que la femme est « chaste, respectée, elle partage les travaux de son époux, elle s'inspire des mêmes pensées, elle a les mêmes préoccupations et les mêmes espérances à l'égard de l'avenir de ses enfants et de la destinée du peuple auquel elle appartient »<sup>1109</sup>. Ces diverses remarques tendent donc à situer la femme par rapport à l'homme. D'autres descriptions se concentrent sur la femme pour elle-même, mais elles sont plus rares. Plusieurs auteurs décrivent la femme en costume traditionnel et associent ainsi la femme à la tradition : Charles Vogel écrit par exemple que « les femmes sont jolies avec leurs vestes rouges, leurs ceintures et leurs chemisettes brodées de perles et toutes garnies de ducats »<sup>1110</sup> et Montferrier déclare que « presque toutes les femmes portent l'ancien costume serbe »<sup>1111</sup>.

---

<sup>1101</sup> Louis Leger, *La Save... op. cit.*, p. 136.

<sup>1102</sup> Louis Leger, *La Save... op. cit.*, p. 139.

<sup>1103</sup> René Millet, *Souvenirs des Balkans... op. cit.*, p. 155.

<sup>1104</sup> *Ibid.*

<sup>1105</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>1106</sup> Par exemple Angelo de Gubernatis, *La Serbie et les Serbes... op. cit.*, p. 121 ou Constant Bodenheimer, « La situation économique en Serbie », *op. cit.*, p. 434.

<sup>1107</sup> Angelo de Gubernatis, *La Serbie et les Serbes... op. cit.*, p. 125.

<sup>1108</sup> Joseph Mallat, *La Serbie contemporaine... op. cit.*, p. 131..

<sup>1109</sup> Émile Collas, *La question d'Orient, op. cit.*, p. 28.

<sup>1110</sup> Charles Vogel, *L'Europe orientale depuis le traité de Berlin... op. cit.*, p. 476.

<sup>1111</sup> H.-G. Montferrier, *Voyage de fantaisie politique... op. cit.*, p. 93.

René Millet, lui, qui a été séduit par « le balancement des hanches d'une jeune tzigane »<sup>1112</sup>, se livre à une description détaillée des femmes serbes :

Les paysannes y sont volontiers rustaudes et mal tournées ; vigoureuses, pour la plupart, et propres à faire d'excellentes bêtes de somme : mais le plus souvent courtes, rentassées, avec une figure tout en large, nul port, et de grâce pas davantage. [...] Cependant la déesse se trahit encore par endroit. Chez les filles des Serbes contemporains, le sublime est dans le regard et la séduction dans la voix. Les plus disgraciées d'entre elles ont des yeux admirables qui reflètent les ardeurs du soleil d'Orient. Certainement ce regard brûlant et noir n'est pas venu du Nord [...] <sup>1113</sup>

L'image n'est pas flatteuse, mais elle semble réaliste dans une société rurale où les femmes travaillent aux champs ou à la ferme. La femme serbe est tout de même séduisante et sa beauté provient de l'Orient : René Millet évoque aussi la passion et fait référence à des fantasmes orientalistes de sensualité. Il insiste sur la voix, qui complète le portrait de la femme serbe :

Quant à la voix, elle est, chez les femmes du pays, d'une douceur et d'une sonorité remarquables. Bien souvent, je me suis arrêté auprès des commères fort incultes qui vendent leurs légumes au marché, rien que pour entendre la musique de leurs paroles. Le serbe, ainsi parlé, semble presque aussi harmonieux que l'italien. [...] Je vois d'ici les guerriers serbes au IX<sup>e</sup> siècle, forçant ces aimables créatures à se gargariser de slave, et troublés eux-mêmes par le charme étrange que leur langue prenait sur des lèvres roses. <sup>1114</sup>

Là encore, il construit une ambivalence entre la banalité des femmes du marché, dont il ne décrit même pas le physique, et la beauté de la voix et des lèvres qui ont séduit les premiers Serbes. La femme serbe ici apparaît séduisante, presque séductrice puisqu'elle joue de son regard, et ne correspond pas aux idéaux de soumission ou de tradition. En 1889, une série d'articles consacrée aux femmes slaves est publiée dans la *Revue des Deux Mondes*. Le premier est consacré à la Serbie et il faut souligner que c'est l'histoire d'une jeune femme serbe du Banat. Theodora est la maîtresse d'un riche baron hongrois qui décide un jour de la marier, contre sa volonté, à un paysan. Elle souffre en silence et dépérit lentement, jusqu'au jour où son époux est tué écrasé par un arbre. Elle reprend alors vie et devient la plus travailleuse et la plus belle de la région. Lorsque les révolutions éclatent dans la région, elle se venge du baron en le tuant

---

<sup>1112</sup> Robert Millet, *Souvenirs des Balkans, op. cit.*, p. 134.

<sup>1113</sup> *Ibid.*, p. 149-150.

<sup>1114</sup> *Ibid.*, p. 150-151.



à petit feu. Le texte, de l'écrivain austro-hongrois Leopold von Sacher-Masoch<sup>1115</sup>, contribue, par sa publication dans une revue très lue, à la construction d'un imaginaire français de la femme serbe. Theodora est belle et fière, elle est forte comme « une lionne en fureur »<sup>1116</sup>, cruelle et effraie même les hommes. Son mari, qui boit pour se donner le courage de l'affronter<sup>1117</sup>, ne peut lutter contre sa soif de liberté. Elle incarne, plus encore que les femmes du récit de Robert Millet, une femme bien éloignée des préceptes chrétiens de soumission.

Dans les quelques récits où elle apparaît, la femme serbe semble donc s'attacher à deux figures différentes dans l'imaginaire collectif français. Une femme soumise à l'homme, attachée à la tradition (historique ou religieuse) ; une autre pleine de passion, d'ardeur ou de douceur qui rappelle la sensualité ou la violence de l'Orient. Ces deux figures féminines, en effet, s'opposent et se rattachent l'une à l'Occident (chrétien) et l'autre à l'Orient (pas forcément musulman). L'Orient est associé à l'indolence sensuelle ou à la violence ; et les fantasmes, ainsi, s'adaptent et font naître différentes figures féminines, toujours opposées à la soumission occidentale. La rareté des exemples nous empêche de systématiser l'emploi de l'une ou de l'autre de ces figures féminines, mais nous permet néanmoins de souligner leur ambivalence. Charlotte Krauss note aussi cette ambivalence dans les représentations de la femme russe et l'explique par la propension française à associer le monde russe à des extrêmes, mais aussi par les influences de la littérature populaire en général qui oppose la femme idéale et la femme fatale. Ainsi les portraits de la femme serbe répondent-ils donc eux aussi aux critères culturels et sociaux des Français.

Dans un premier temps, les médiations entre la France et la Serbie passent donc surtout par les diplomates, auxquels s'ajoutent les voyageurs ponctuels. Cette approche biographique souligne la multiplication d'acteurs que les circonstances professionnelles ou intellectuelles ont placé sur la route de la Serbie. Ces derniers incluent la Serbie au monde auquel ils appartiennent, celui de la « civilisation ». Cette démarche n'empêche pas le maintien d'un rapport de supériorité, inspiré par le colonialisme de la Troisième République. Les acteurs et auteurs s'affranchissent du champ romantique et mettent en avant leur désir de connaissance et de

---

<sup>1115</sup> Leopold von Sacher-Masoch (1836-1895) est né en Galicie et mort en Allemagne. Il est connu pour une œuvre qui présente souvent des héroïnes dominatrices et sadiques. Son masochisme et sa misogynie peuvent expliquer les figures violentes qu'il dépeint.

<sup>1116</sup> « Les femmes slaves », *La Revue des Deux Mondes*, XCIII, mai 1889, p. 929.

<sup>1117</sup> L'alcool étant un marqueur du masculin, c'est comme s'il avait besoin d'accentuer sa virilité pour être capable d'affronter une violence normalement réservée aux hommes. Pour l'alcool marqueur de la masculinité, voir Anne-Marie Sohn, « Sois un homme ! » *La construction de la masculinité au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2009, p. 34-50.

modernité. En réalité, ils récupèrent les stéréotypes du début du siècle et l'adaptent aux intérêts contemporains pour faire du Serbe un interlocuteur à la hauteur des Français.

Rappelons enfin l'utilisation par Bourdieu du terme d'agent (plutôt que celui d'acteur)<sup>1118</sup>, qui peut aider à penser ces parcours biographiques : si les médiateurs tissent des liens entre la France et la Serbie, il ne faut pas oublier que ce sont souvent leurs parcours, ici essentiellement professionnels, qui les transforment en acteurs de transferts culturels. Leurs parcours biographiques sont donc eux-mêmes des produits de l'expérience transnationale. Par ailleurs, ils ne suivent pas tous la même démarche et ne permettent pas de donner une direction politique à l'insertion de la Serbie dans les schémas français. Dans cette nébuleuse, il faut toutefois insister sur les socialistes, qui présentent une nouvelle piste dans l'étude des relations franco-serbes.

---

<sup>1118</sup> Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, éditions de Minuit, 1980, p. 103-104.

### III. Le socialisme : circulation des idées entre la France et la Serbie

Les idées et les idéologies jouent un rôle fondamental dans la construction d'un système de représentations de la Serbie. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les socialistes serbes attirent l'attention des socialistes français qui se prennent notamment d'intérêt pour la *zadruga*, structure familiale traditionnelle serbe de vie en communauté. De l'autre côté, les Serbes s'inspirent de la Révolution française et ce double intérêt mène à la circulation d'idées et d'hommes entre les deux pays. Au-delà des récits publiés sur la *zadruga*, les députés socialistes français s'intéressent aussi aux affaires orientales, ce qui amène à et s'interroger sur l'existence d'une sensibilité de gauche particulière face aux événements balkaniques.

#### A. Le socialisme français et le socialisme serbe

##### 1. Quelques rappels sur le socialisme, en France et en Serbie

En France, l'histoire du socialisme est plurielle<sup>1119</sup>. Le mot apparaît d'abord en Angleterre en 1822 sous la plume de Robert Owen. En 1833, Pierre Leroux popularise le terme en France. Les précurseurs condamnent l'injustice sociale, l'inégalité politique, la libre concurrence, la recherche de profit individuel et les inégalités sociales qui en découlent. Le premier XIX<sup>e</sup> siècle met en avant un socialisme apolitique, puis Pierre Leroux, Philippe Buchez et Louis Blanc associent la révolution sociale à la conquête du pouvoir et participent à la révolution de 1848. Après 1848, l'influence de Pierre-Joseph Proudhon est vaste et durable. Puis, on assiste à une accélération dans les années 1880 : en 1882, Jules Guesde fonde le Parti ouvrier ; en 1884, c'est la reconnaissance du droit syndical ; en 1885, la constitution de la Confédération Générale du Travail. On peut distinguer deux mouvements, autour de Jules Guesde et autour de Jean Jaurès : Jaurès concilie socialisme et République, tandis que Guesde estime que le socialisme doit rompre avec les républicains. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en France, le socialisme est devenu un mouvement important.

En Serbie, le socialisme se développe dans les années 1870. La première phase (1870-1895) est influencée par les doctrines socialistes françaises, allemandes et russes, parmi lesquelles la

---

<sup>1119</sup> Pour l'histoire du socialisme, voir Michel Winock, *Le socialisme en France et en Europe*, Paris, Seuil, 1992 ; Jacques Droz, *Le socialisme démocratique 1864-1960*, Paris, Armand Colin, 1966 ; Jean-Marie Mayeur, *La vie politique sous la Troisième République 1870-1940*, op. cit., p. 137-173. Sur Jules Guesde : Claude Willard, *Jules Guesde, l'apôtre et la loi*, Paris, Ouvrières, 1991.

France a une place importante<sup>1120</sup>. Svetozar Marković est le fondateur du mouvement socialiste en Serbie et marque une rupture avec le romantisme libéral. Il prône l'autogestion populaire et l'égalité sociale.

## 2. Discours français sur le socialisme serbe

Dimitrije Djordjević souligne le retentissement de la Commune de Paris en Serbie, à la suite de l'influence générale de la Révolution. Ainsi, Dragiša Stanojević<sup>1121</sup> est influencé par les utopistes et radicaux français et écrit des ouvrages en français (*La République*, Paris, 1870 ; *Le communisme individualiste. Nouveau projet de réorganisation sociale*, Genève, 1870)<sup>1122</sup>. Leur publication a permis au lectorat français de s'informer de l'évolution des socialistes en Serbie. *Le communisme individualiste*<sup>1123</sup> met en avant la nationalisation des terres, l'abolition de l'héritage ou encore le développement de l'enseignement public. Le sociologue américain William Bliss estime ainsi, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que l'ouvrage eut peu d'effet en Serbie mais qu'il attira l'attention de l'Europe occidentale<sup>1124</sup>. Sur plusieurs points, Stanojević s'oppose à Svetozar Marković : il lui reproche d'être un « socialiste marxiste » et estime que c'est incompatible avec la liberté individuelle<sup>1125</sup>. Il désapprouve aussi son antilibéralisme à sens unique, affirmant que le but principal d'un régime politique devrait être d'assurer la liberté de ses citoyens<sup>1126</sup>. Svetozar Marković a étudié à Saint-Pétersbourg, puis en Suisse, où il côtoie

---

<sup>1120</sup> Latinka Perović, « Uticaj francuskog socijalizma na srpske socijaliste XIX veka » [L'influence du socialisme français sur les socialistes serbes au XIX<sup>e</sup> siècle], dans Slavenko Terzić (dir.), *Jugoslovensko-francuski odnosi, op. cit.*, p. 131. Sur l'influence de la France sur le socialisme serbe, voir S. Putnik, *Jedan kasni odjek sen-simonizma* [Un echo tardif du Saint-simonisme], Novi Sad, Rad vojvodjanskih muzeja, 1959 ; Miloš Jovanović, *Francuski uticaj u delu Svetozara Markovića* [L'influence française dans l'oeuvre de Svetozar Marković], travaux annuels de la faculté de philosophie à Novi Sad, XI/1, 1968.

<sup>1121</sup> Dragiša Stanojević est un des premiers partisans du républicanisme en Serbie, inspiré par Louis Blanc et Pierre-Joseph Proudhon. Il a fait des études de droit en Suisse puis de sciences politiques à Paris. Il devient ensuite professeur à la Grande École de Belgrade. On le retrouve sous le nom de Stephan Dragučica dans plusieurs écrits. Sur lui, voir Andrija Radenić, « Dragiša Stanojević. Život, rad, ideje » [Dragiša Stanojević. Vie, travaux et idées], dans *Istoriski časopis*, Belgrade, 1957, p. 145-212.

<sup>1122</sup> Dimitrije Djordjević, « La Commune de Paris et les Yougoslaves » dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 19 n°2, avril-juin 1972, p. 348.

<sup>1123</sup> Réédité : « Individualistički komunizam » [Le communisme individualiste], dans Miloš Jovanović, *Izabrani spisi Dragiše Stanojevića* [Écrits choisis de Dragiša Stanojević], Novi Sad, Istoriski Arhiv, 1957, p. 161-190. Il estime que le communisme individualiste est celui qui permet à l'homme de s'associer aux autres pour être plus libre, et non pour être exploité par la communauté.

<sup>1124</sup> William Bliss, *A handbook of socialism: a statement of socialism in its various aspects, and a history of socialism in all countries, together with statistics, biographical notes on prominent socialists, bibliography, calendar, chronological table and chart*, New-York, Cornell University Library, 1894, p. 160.

<sup>1125</sup> Woodford Mc Clellan, *Svetozar Marković and the origins of Balkan Socialism*, Princeton, Princeton university Press, 1964, p. 127.

<sup>1126</sup> Balazs Trencsenyi et alii, *A history of modern political thought in East Central Europe. 1, Negotiating modernity in the "long nineteenth century"*, Oxford, Oxford university press, 2016, p. 380.

notamment Nikola Pašić. De retour en Serbie, il propose un certain nombre de mesures sociales et, en 1871, fonde le premier journal socialiste de Serbie, *Radenik* (puis *Radnik*), « le travailleur »<sup>1127</sup>. Il a attiré l'attention des Français : citons par exemple la publication d'un article intitulé « Svetosar Markowitch et le socialisme serbe » dans la *Revue socialiste* en 1888. Benoît Malon, auteur de l'article, est communard et fondateur de la revue. Dès l'introduction, Malon laisse transparaître son admiration pour la Serbie : « Par ses traditions de collectivisme communal, [...], par son passé révolutionnaire, par son sentiment très vif de la solidarité, de la justice, le peuple serbe paraissait devoir être l'un des premiers à entrer dans les grandes réalisations socialistes »<sup>1128</sup>. Il rappelle les principales dates de ce « passé révolutionnaire », qui sont les différentes insurrections contre les Turcs. Si ces dernières ne concernaient pas les combats portés par les socialistes, elles permettent à Malon de présenter les Serbes comme des révolutionnaires. Il consacre la première partie de son texte à Dragiša Stanojević (qu'il appelle Stephan Draguica), expose brièvement les théories publiées dans le *Communisme individualiste* mais observe son peu d'influence en Serbie<sup>1129</sup>. Il retrace ensuite longuement le parcours de Svetozar Marković, qu'il décrit comme « le jeune et brillant apôtre du socialisme »<sup>1130</sup>. Il le compare à Ferdinand Lassalle<sup>1131</sup>, théoricien socialiste allemand qu'il considère comme un pionnier et dont il a traduit un ouvrage en français. Malon évoque aussi la création du journal *Javnost*, puis le séjour de Marković en prison et la création du troisième journal, *Oslobodjenje*. Il ne relate cependant pas le procès et se contente de dépeindre les traits qui lui sont flatteurs. Ainsi Malon écrit-il qu'il « fut un de ces hommes qui honorent et font aimer l'humanité »<sup>1132</sup>. Il relate également l'amour qui aurait lié Marković à Milica Ninković<sup>1133</sup>, récit plein de lyrisme qui accroît la sympathie pour le jeune socialiste. Enfin, il conclut sur les conditions politiques qui ont empêché la Serbie de s'épanouir dans le socialisme et annonce l'avenir de la Serbie :

<sup>1127</sup> Sur Marković, voir Jean Mousset, « Le socialisme serbe à la croisée des chemins : bakunisme ou marxisme », dans *Revue des études slaves*, tome 23, fascicule 1-4, 1947. p. 102-119 et Yves Tomić, *La Serbie du prince Miloš à Milošević*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>1128</sup> Benoît Malon, « Svetosar Markowitch et le socialisme serbe », dans *La revue socialiste*, juillet 1888, p. 582.

<sup>1129</sup> En effet, Svetozar Marković ne parvient pas à établir solidement le mouvement socialiste dans la société serbe très rurale, où les formes de l'économie capitaliste sont peu développées. Yves Tomić, *La Serbie du prince Miloš à Milošević*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>1130</sup> Benoît Malon, « Svetosar Markowitch et le socialisme serbe », *op. cit.*, p. 586.

<sup>1131</sup> Ferdinand Lassalle est un célèbre théoricien et homme d'action socialiste allemand. Comme Marković, il meurt jeune.

<sup>1132</sup> Benoît Malon, « Svetosar Markowitch et le socialisme serbe », *op. cit.*, p. 590.

<sup>1133</sup> Milica Ninković (1854-1881) est une importante journaliste et traductrice, une des premières féministes serbes. Elle fait ses études à Zurich (la seule université européenne qui acceptait alors les étudiantes) avec sa sœur Anka et elles y rencontrent Svetozar Marković. Ainsi, il loge chez la famille Ninković lorsqu'il rentre à Novi Sad à l'été 1872. Les deux jeunes gens auraient vécu un amour platonique, et n'ont pu se marier puisque Marković est mort jeune. Milica Ninković épouse ensuite Pera Todorović, futur fondateur du *Narodna radikalna stranka*. Voir notamment Francisca de Haan, Krassimira Daskalova et Anna Loufti, *A Biographical Dictionary of Women's Movements and Feminisms*, Budapest, Central European University Press, 2006, p. 370-371.

« Pour personne, il ne fait doute que si la Serbie, au lieu d'être déprimée par de trop puissants voisins, était libre de ses actes, elle inaugurerait, première en Europe, la République sociale »<sup>1134</sup>.

Citons également Constant Bodenheimer, ultra-radical, qui, en 1889, fait aussi référence à la société serbe pour en louer l'égalitarisme :

Et, à propos de constitution politique et administrative, n'est-il pas clair qu'un abîme sépare la Russie autocratique de la Serbie démocratique, où il n'y a ni noblesse, ni privilèges de lieu et de naissance, mais en revanche une vie publique et parlementaire très développée ?<sup>1135</sup>

Au XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, la Serbie est encore très largement égalitaire. Lorsqu'ils évoquent la Serbie, Malon et Bodenheimer font également référence à la *zadruga* serbe, qui a plus largement intéressé les Français.

## B. Intérêt des Français pour la *zadruga*<sup>1136</sup>

### 1. Émile de Laveleye et la *zadruga*

Le socialiste Émile de Laveleye est belge, mais il écrit en français et il est beaucoup publié dans les revues et maisons d'édition françaises. C'est d'abord l'historiographie allemande qui se penche sur la *zadruga* au début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1137</sup>, puis, dans le courant du siècle, on trouve aussi des mentions de la structure familiale traditionnelle en France. Ainsi, en 1855, Frédéric Le Play, un des pionniers de la sociologie française, évoque-t-il la *zadruga* dans son œuvre *Les ouvriers européens*<sup>1138</sup>. On peut également lire dans le *Bulletin de la société de géographie*, en 1859, que « la *zadruga* est propre aux Serbes » et que :

---

<sup>1134</sup> Benoît Malon, « Svetosar Markowitch et le socialisme serbe », *op. cit.*, p. 595.

<sup>1135</sup> Constant Bodenheimer, « La situation économique en Serbie », *op. cit.*, p. 450.

<sup>1136</sup> La *zadruga*, « communauté de famille » ou « famille élargie » est une unité familiale qui comprend au moins deux familles restreintes (parents et enfants mineurs). Les femmes quittent la *zadruga* lorsqu'elles se marient et les hommes continuent donc, généralement, à y vivre avec leurs frères et leurs familles. Sous les auspices d'un chef, la *zadruga* partage la propriété de la terre, des outils et des troupeaux et les travaux d'exploitation agricole et pastorale. Si elle prospère, la *zadruga* peut se diviser. Si un membre le souhaite, il peut sortir de la communauté pour fonder une famille nucléaire.

<sup>1137</sup> Voir Jan Člaplović, *Slavonien und zum Theil Croatien*, Pest, 1819, p. 105-107. Johann Ewers, *Das alteste Recht der Russen, in seiner geschichtlichen Entwicklung dargetelit*, Dorpat, 1826, p. 262.

<sup>1138</sup> Frédéric Le play, *Les ouvriers européens*, Tours, Mame et fils, 2<sup>e</sup> édition, 1877, T. 4, p. 51-56. [Première édition 1855.]

[...] le bien reste à la famille ; tant pis pour celui qui s'en sépare et va courir le monde. Il pourra bien quelquefois être secouru par la famille ou aidé dans ses études, son commerce, etc., mais il n'a part aux bénéfices des travaux exécutés en commun dans la famille que lorsqu'il y rentre. Voilà la solution de l'énigme de *l'absence des pauvres slaves dans toute la Turquie d'Europe*.<sup>1139</sup>

Laveleye n'est donc pas le premier à écrire en français sur la *zadruga*. Pourtant, la publication en 1872 de son texte « Les communautés de familles et le bail héréditaire » dans la *Revue des Deux Mondes* fait date. Son article part d'un constat : « À mesure que progresse ce que nous avons coutume d'appeler la civilisation, les sentimens [sic] et les liens de la famille s'affaiblissent et exercent moins d'empire sur les actions des hommes »<sup>1140</sup>. Il regrette l'évolution de la société américaine, dans laquelle chacun est libre de faire ce qu'il veut. À l'inverse, « dans les sociétés primitives, tout l'ordre social est concentré dans la famille »<sup>1141</sup>. La première partie de son texte est ainsi consacrée à la *zadruga* chez les Slaves du Sud. Il retrace l'arrivée des Slaves en Europe et présente leur système de communauté familiale et la force du sentiment familial qui régnait dans leur société (« l'unité sociale élémentaire »<sup>1142</sup>). Laveleye, qui a voyagé dans les Balkans, observe que « leur vie semble heureuse », parce que « leur sort est assuré et qu'ils ont moins de soucis que les peuples de l'Occident, qui s'efforcent de satisfaire des besoins chaque jour plus nombreux et plus raffinés »<sup>1143</sup>. Il explique aussi que le désir de s'enrichir n'existe pas au sein de la *zadruga*, ce qui évite les inquiétudes des prolétaires, les privations des paysans ou les ambitions qui troublent les existences. On retrouve, clairement exprimées, les idées socialistes de Laveleye.

Laveleye considère aussi que la *zadruga* serbe a d'autres avantages : elle permet, d'après lui, de bénéficier des avantages de la grande culture (les outils notamment) mais aussi de ceux de la petite propriété (chacun a sa part). De plus, l'association allège les charges sociales ou les accidents de la vie, qui sont plus facile à gérer pour la communauté que pour l'individu. La communauté peut ainsi pourvoir aux besoins de celui qui en a besoin : « les liens et les devoirs

---

<sup>1139</sup> « De la constitution primitive de la société serbe », dans *Bulletin de la société de géographie*, T. XVII, janvier 1859, p. 432.

<sup>1140</sup> Émile de Laveleye, « Les formes primitives de la propriété. III. Les communautés de familles et le bail héréditaire », dans *La Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1872, p. 38.

<sup>1141</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>1142</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>1143</sup> *Ibid.*, p. 45.

de la famille remplacent la charité officielle »<sup>1144</sup>. Il souligne que le travail n'est, dans ce cas, pas une marchandise, que chacun est copropriétaire et qu'il n'y a ainsi « ni paupérisme endémique, ni même misère accidentelle »<sup>1145</sup>. Il loue également la mise en commun du travail, qui permet de libérer une partie de la communauté, qui peut s'occuper à d'autres travaux. D'après lui, la communauté de famille permet aussi de diminuer la criminalité : l'absence de misère ainsi que la surveillance mutuelle qui découle de la vie en groupe maintiennent l'ordre et développent la sociabilité. Il en loue également le rôle politique, en tant qu'intermédiaire entre l'individu et la commune, rapprochant l'administration de la communauté familiale à celle d'une commune ou d'une société, avec le *gospodar* qui remplit le rôle du directeur, rend des comptes aux siens et engage avec eux des discussions. Ainsi, il déclare que les Serbes ont fait l'apprentissage de la vie parlementaire au sein des *zadrugas*. Enfin, d'après Laveleye, la structure communautaire développe les vertus, telles que l'affection entre parents, le support mutuel, la discipline et l'habitude d'agir ensemble pour un même but, sans compter qu'elle empêche aussi les hommes de considérer la famille pour son héritage : puisqu'on n'y hérite pas, chacun ayant droit à une part, la cupidité ne rencontre pas l'affection familiale. À cela il ajoute que cette vie commune est aussi agréable pour les femmes.

Ces nombreuses louanges de la *zadruga* laissent transparaître une admiration tout à fait consciente de Laveleye pour ce système patriarcal. Il ne s'en cache pas et formule le regret de voir la modernité européenne faire reculer les communautés de familles dans les Balkans :

Ai-je trop vanté les mérites des communautés de familles, tracé un tableau flatté de l'existence patriarcale qu'on y mène ? Je ne le crois pas. Il suffit de visiter les pays slaves situés au sud du Danube pour retrouver exactement l'organisation sociale que je viens de décrire. Et pourtant cette organisation, malgré tous ses avantages, tombe en ruines et disparaît partout où elle entre en contact avec les idées modernes. [...] Cette soif de s'élever et de jouir toujours davantage qui agite l'homme moderne est incompatible avec l'existence des associations de familles, où la destinée de chacun est fixée et ne peut guère être différente de celle des autres hommes.<sup>1146</sup>

On retrouve son admiration pour la *zadruga* dans plusieurs de ses écrits, avec, toujours, le regret de la voir menacée par l'évolution des sociétés modernes, qu'il associe à l'avancée de

---

<sup>1144</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>1145</sup> *Ibid.*

<sup>1146</sup> *Ibid.*, p. 51.



l'individualisme. Il répète ainsi dans son ouvrage *De la propriété et de ses formes primitives* (1874) que la *zadruga* permet de lutter contre l'individualisme et la concurrence à outrance<sup>1147</sup>. Il évoque également la structure traditionnelle dans *Le socialisme contemporain* (1881), en opposition au progrès qu'il considère comme une source de division et de misère :

Quand j'ai visité les *zadrugas* de la Serbie et de la Croatie, j'ai été [...] séduit par les charmes de cette vie rurale si simple, si douce, si poétique. [...] Quand ce que nous appelons le progrès vient secouer la torpeur de cette vie patriarcale et qu'ainsi naissent de nouveaux besoins, les associés ne veulent plus travailler pour le bien de la communauté : ils réclament la division. L'esprit d'individualisme détruit peu à peu la *zadruga* slave, comme déjà, au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, il avait fait disparaître les communautés de l'ancienne France. Isolées, les familles sont-elles plus heureuses ? Il s'en faut. Souvent elles vendent leurs propriétés et tombent dans la misère. Mais elles veulent la liberté et l'indépendance, même au prix de ses responsabilités et de ses déceptions.<sup>1148</sup>

Cinq ans plus tard, il évoque encore la *zadruga* et ses avantages dans *La péninsule des Balkans* :

[...] il n'y a point de paupérisme ; les infirmes, les vieillards et les malades sont soutenus par leurs proches [...]. Presque tout ce qu'il faut aux habitants des campagnes, qui forment les neuf dixièmes de la population [...] est confectionné sur place par les industries domestiques. Est-il si urgent de tuer celles-ci par une concurrence subventionnée, qui remplacera les bonnes et fortes étoffes de laine [...] par des cotonnades à bas prix, à l'imitation de celles de l'Autriche et de l'Allemagne ?<sup>1149</sup>

Les nombreuses références de Laveleye à la *zadruga*, dans différents ouvrages, illustrent donc sa fascination. Organisation familiale collective, communauté de famille, elle comble les idéaux socialistes de Laveleye et lui apporte un élément de comparaison pour condamner l'individualisme des sociétés occidentales. Plus qu'un intérêt personnel, ces citations permettent de mettre en avant l'intérêt qu'il fait naître chez ses contemporains.

---

<sup>1147</sup> Émile de Laveleye, *De la propriété et de ses formes primitives*, Paris, Alcan, 1891, 4<sup>e</sup> édition, p. 74. [Première édition 1874.]

<sup>1148</sup> Émile de Laveleye, *Le socialisme contemporain*, Bruxelles, Muquardt, 1881, p. 263.

<sup>1149</sup> Émile de Laveleye, *La péninsule des Balkans*, *op. cit.*, T. I, p. 319.

## 2. Les experts français et la *zadruga*

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, les références à la *zadruga* se multiplient à la suite de l'article novateur de Laveleye (1872). Ces références doivent être interrogées par le prisme du développement des idées socialistes mais aussi des circulations entre la France et la Serbie. Citons tout d'abord quelques exemples qui illustrent la croissance de cet intérêt. En 1874, la thèse d'Émile Jobbé-Duval (« Étude sur la condition résolutoire en droit romain, l'histoire du retrait lignager et la vente à reméré ») se sert de la structure familiale serbe comme élément de comparaison<sup>1150</sup>. En 1878, un article paru dans le *Journal des économistes* présente Laveleye comme « l'un des adversaires les plus spirituels de la propriété foncière »<sup>1151</sup> et lui reproche son admiration pour la *zadruga*, « bien qu'il sache que la forme actuelle de la propriété est un progrès »<sup>1152</sup>. L'auteur, Maurice Block<sup>1153</sup>, s'oppose au socialisme dans les années qui suivent et sa position politique renforce l'idée d'un lien entre socialisme et intérêt pour la *zadruga*. En 1883, Laveleye et son analyse de la communauté de famille sont cités, sans commentaires, dans les *Principes de sociologie*, traduit de l'anglais<sup>1154</sup>. Dans la revue *La réforme sociale*, en 1886, le secrétaire de la Société d'économie sociale, Gabriel Ardant, expose ses recherches<sup>1155</sup> ainsi que celles de Rudolf Meyer<sup>1156</sup> et d'Henri Lorin<sup>1157</sup>. Meyer a fait un voyage d'étude en Serbie pour recueillir des informations pour la rédaction d'une *Histoire politique de la petite propriété*, il y a été accueilli par une famille paysanne et a pu observer le fonctionnement de la *zadruga*. Lorin, lui, a fait un séjour en Croatie, accueilli par Strossmayer, et y a fait des observations qui complètent celles de Mayer.

D'après Ardant, la place que la région balkanique occupe dans l'actualité et la disparition progressive de la *zadruga* justifient l'exposé d'une étude encore inachevée. Il reconnaît l'apport

---

<sup>1150</sup> Émile Jobbé-Duval, *Étude sur la condition résolutoire en droit romain, l'histoire du retrait lignager et la vente à reméré*, Paris, Faculté de droit, 1874, p. 52.

<sup>1151</sup> Maurice Block, « La quintessence du socialisme de la chaire », dans *Journal des économistes*, octobre 1878, p. 201.

<sup>1152</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>1153</sup> Maurice Block est issu d'une famille juive allemande. Il arrive à Paris où il fait d'abord carrière dans l'administration. Il devient ensuite statisticien et économiste.

<sup>1154</sup> Herbert Spencer, *Principes de sociologie*, vol. 3, Paris, Baillière, p. 734-735. Traduit par Émile Cazelles.

<sup>1155</sup> C'est ici la publication de la séance du 14 décembre 1885 à la société d'économie sociale. La *zadruga* est le premier sujet abordé ce jour-là.

<sup>1156</sup> Rudolf Meyer est Allemand, il a immigré en Autriche puis en France. Il adopte, dans les grandes lignes, les idées de l'économiste allemand Karl Rodbertus, inventeur du socialisme d'État. A écrit notamment sur le mouvement agraire dans la péninsule des Balkans. Il estime que l'État doit être le régulateur de la production et le distributeur de la richesse.

<sup>1157</sup> Henri Lorin est issu de la grande bourgeoisie catholique et monarchique et devient un des leaders du catholicisme social.

de Laveleye dans le domaine mais constate qu'« en dépit de la vulgarisation éloquente qu'en a faite M. de Laveleye, la *zadruga* est [...] une institution encore peu connue en Occident »<sup>1158</sup>. Il précise que la *zadruga* avait empêché la création du prolétariat, que son influence ne servait qu'à « contenir et protéger ses membres »<sup>1159</sup> et que « la Serbie réunissait les conditions de la vraie civilisation, de celle qui apporte à tous la liberté et la paix »<sup>1160</sup>. Il ajoute que ce système communautaire permettait de maintenir le bien-être des familles et empêchait les écarts de fortune, en opposition aux sociétés occidentales. En 1888, l'article du socialiste Benoît Malon sur Svetozar Marković, cité plus haut, fait également référence à la *zadruga* et à ses avantages<sup>1161</sup>. Comme chez Laveleye, l'admiration pour la *zadruga* est clairement exprimée : elle apparaît comme un modèle pour une nouvelle construction socialiste de la société. Dans un autre article, intitulé « L'évolution de la propriété et le socialisme », publié dans *La revue socialiste* en 1890, il cite d'ailleurs Laveleye et ses réflexions<sup>1162</sup>. On retrouve la rencontre des socialistes avec la Serbie autour de leur intérêt pour la communauté de famille. De plus, cet intérêt a mené des Français à voyager dans les Balkans, apportant une forme concrète aux circulations.

La *zadruga* est aussi évoquée à l'occasion de réflexions plus générales, comme à la réunion des délégués des sociétés savantes de Paris et des départements, au ministère de l'Instruction publique en 1885. L'ordre du jour appelle la discussion de la question « Étudier la législation relative aux portions ménagères et communales en France et à l'étranger » et la discussion commence par l'évocation de la *zadruga*<sup>1163</sup>, qui sert d'exemple dans un exposé des différentes formes de propriété. Sa mention montre que les experts français ont connaissance de l'existence et du fonctionnement de la communauté de famille. En juin 1888, le *Bulletin de la société de législation comparée* publie une « note sur la *zadruga* en Croatie », écrite par Albert Rivière, ancien magistrat. Il y cite *En deçà et au-delà du Danube* de Laveleye, et synthétise des idées tirées de son article de 1872. Le souci de la protection des pauvres ainsi que les louanges du modèle de société coopérative laissent transparaître des sympathies socialistes chez l'auteur, et Rivière reprend aussi les observations de Laveleye sur les liens entre modernité et

---

<sup>1158</sup> « La *zadruga*, séance du 14 décembre 1885 », dans *La réforme sociale, bulletin de la société d'économie sociale et des unions de la paix sociale*, 2<sup>e</sup> série, T. 1, janvier-juin 1886, p. 142.

<sup>1159</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>1160</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>1161</sup> Benoît Malon, « Svetosar Markowitch et le socialisme serbe », *op. cit.*, p. 587.

<sup>1162</sup> Benoît Malon, « L'évolution de la propriété et le socialisme », dans *La revue socialiste*, janvier 1890, p. 429-430.

<sup>1163</sup> *Journal officiel de la République française*, journaux officiels, Paris, n° 140, 25 mai 1888, p. 6.

individualisme. En 1888, le *Bulletin du comité des travaux historiques* évoque aussi la *zadruga* à l'occasion de réflexions menées en législation comparée et y fait notamment référence à l'intérêt des économistes<sup>1164</sup>.

La communauté de famille intéresse donc les experts français, notamment économistes et sociologues, de la fin du siècle. Même Durkheim et y fait référence<sup>1165</sup>, et notons qu'il est proche de Jaurès. Citons encore Millet<sup>1166</sup>, Bodenheimer<sup>1167</sup>, Gubernatis<sup>1168</sup> ou Mallat<sup>1169</sup>, auteurs déjà cités, qui décrivent eux aussi longuement la *zadruga*. Ces exemples ne sont pas exhaustifs, mais ils sont représentatifs des nombreuses mentions de la communauté de famille dans les publications sociologiques, économiques et politiques de la fin du siècle. La structure familiale est mentionnée pour nourrir des réflexions juridiques et pique l'intérêt des socialistes. Elle devient ainsi un facteur d'échanges entre la France et la Serbie, surtout chez les intellectuels socialistes. Ces experts publient des articles ou des ouvrages, et d'autres expriment ce même intérêt dans le milieu politique.

### C. Les députés socialistes et l'Europe orientale

#### 1. Le voyage de Camille Dreyfus en Serbie

Les débats parlementaires laissent entrevoir des liens entre le monde socialiste français et la Serbie. Si les radicaux serbes insistent sur leurs liens idéologiques avec la démocratie française, le député d'extrême gauche Camille Dreyfus se rend aussi en Serbie en 1891, lors d'un voyage dans les Balkans. Son voyage lui permet de mettre en avant son expérience des bonnes relations entre les Serbes et les Français, en insistant sur le monde politique :

[...] j'ai rencontré dans ce pays de nombreuses et de vives sympathies pour la France parmi les membres du Parlement serbe, de la Skoupchtina, qui avaient fait leurs études à Paris, et qui avaient conservé pour leur pays d'adoption une vive amitié ; j'ai également rencontré parmi les officiers serbes un certain nombre d'entre eux qui étaient venus soit dans nos

---

<sup>1164</sup> Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques. Section des sciences économiques et sociales, comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 1888, p. 117 : section des sciences économiques et sociales, séance du 25 mai 1888, M. Passez, délégué de la Société de législation comparée, donne lecture d'un mémoire, publié dans le Bulletin.

<sup>1165</sup> Stjepan Meštrović (dir.), *The Road from Paradise. Prospects for Democracy in Eastern Europe*, Lexington, University Press of Kentucky, 1993, p. 88.

<sup>1166</sup> René Millet, *La Serbie économique et commerciale*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>1167</sup> Constant Bodenheimer, « La situation économique en Serbie », *op. cit.*, p. 439-440.

<sup>1168</sup> Angelo de Gubernatis, *La Serbie et les Serbes... op. cit.*, notamment p. 116-117 et p. 123-125.

<sup>1169</sup> Joseph Mallat, *La Serbie contemporaine... op. cit.*, T.2, notamment p. 130-132 et p. 139-140.

écoles, soit dans nos régiments, et qui avaient été les compagnons d'armes de nos officiers français<sup>1170</sup>

Camille Dreyfus fut très bien reçu en Serbie : un important banquet fut organisé en son honneur et l'enthousiasme serbe illustre les idéaux politiques partagés entre les radicaux serbes et la gauche française<sup>1171</sup>. Les radicaux serbes issus du groupe de Svetozar Marković s'éloignent de sa conception de la propriété foncière collective, qui est incompatible avec les intérêts des petits propriétaires ruraux<sup>1172</sup>. On ne retrouve pas en France la hauteur de l'enthousiasme que la Serbie lui porte, mais, ici, Camille Dreyfus se fait tout de même le porte-parole d'un intérêt français : député de la République, il ne voyage pas comme un simple particulier, mais bien comme un « collègue »<sup>1173</sup> pour ses homologues serbes. Après son voyage, lors d'une discussion sur le budget, sur le chapitre « Allocations aux établissements français en Orient », il encourage ainsi la Chambre à se faire une place en Serbie pour lutter contre l'influence autrichienne :

[...] j'ai constaté, dis-je, que l'Autriche jouait en Serbie, comme dans presque toute la péninsule des Balkans, un rôle prépondérant qu'on pourrait comparer à celui qu'elle jouait autrefois dans les principautés du nord de l'Italie. Or messieurs, je suis obligé, quelque étrange que cela puisse paraître de ma part, de reprendre une expression dont se servait tout à l'heure M. le ministre des Affaires étrangères quand il disait que notamment dans ces pays d'Orient les questions religieuses ont un caractère national. Cela est vrai pour la Serbie, et la situation que je veux signaler à M. le ministre des Affaires étrangères est la suivante : Vous savez que dans ces pays d'Orient les réunions religieuses sont en même temps des réunions nationales ; que c'est aux jours d'office que les gens appartenant au même culte et aussi à la même nationalité trouvent l'occasion de se réunir et de causer de la patrie. A Belgrade, on peut constater le fait suivant : il n'y a qu'une seule église catholique, et cette église est située dans les bâtiments de la légation d'Autriche ; elle dépend donc de la triple alliance. Le prône et le sermon y sont faits en allemand, par un prêtre autrichien.<sup>1174</sup>

Il propose que le gouvernement français lutte contre cette influence autrichienne en pourvoyant aux besoins religieux des catholiques en Serbie. Les catholiques dont il parle sont surtout les Français vivant en Serbie, auxquels il souhaite assurer de bonnes conditions. De cette façon,

---

<sup>1170</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso, op. cit., p. 127. Séance du 20 janvier 1893.*

<sup>1171</sup> Dušan Bataković, *Les sources françaises...* *op. cit.*, p. 297.

<sup>1172</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>1173</sup> Cité par : *ibid.*, p. 297 (AMAE, Correspondance politique, Serbie, 22 février 1892).

<sup>1174</sup> *Ibid.*, p. 128.

Camille Dreyfus se fait donc acteur du rapprochement avec la Serbie, grâce à sa place à la Chambre qui lui permet de diffuser ses idées.

## 2. La crise de la Crète

Plus largement, la crise de la Crète permet de mettre en lumière la diversité des opinions françaises sur la politique que la France doit mener dans les Balkans. En 1897, les insurrections crétoises contre la domination ottomane relancent les débats parlementaires sur la question d'Orient et permettent de souligner la façon dont une sensibilité de gauche s'exprime pour les populations balkaniques<sup>1175</sup>. Cet épisode, en effet, mérite d'être développé : s'il ne concerne pas directement la Serbie, il permet de comprendre l'intérêt de la gauche française pour les populations de l'Europe orientale. Jules Méline, président du Conseil, estime qu'il n'est pas raisonnable de prendre le parti de la Grèce : il évoque le principe des nationalités qui, bien que séduisant, ne correspond pas aux intérêts de la France :

Je suis plein de sympathie pour la Grèce, mais j'aime encore mieux la France. [...] L'intégrité de l'empire ottoman n'est pas un dogme assurément, mais c'est une nécessité de notre situation. Il est trop évident qu'il serait souverainement imprudent de favoriser l'ouverture d'une succession dont le partage provoquerait des conflits inévitables, et très probablement la guerre générale.<sup>1176</sup>

Jean Jaurès prend la parole pour répondre à Méline. Il élargit le débat, considérant que l'intervention de la France dans cette crise doit illustrer et annoncer la ligne de conduite de la France républicaine : « Ce n'est pas sur la solution particulière du problème crétois que vous allez vous prononcer ce soir, mais bien sur toute la direction de notre politique étrangère dans le monde à l'heure actuelle »<sup>1177</sup>. Jaurès reprend les arguments du gouvernement en faveur de l'Empire ottoman (maintenir la paix, ne pas troubler le concert européen, ne pas porter atteinte à l'accord de la France avec la Russie) puis s'applique à les déconstruire et à les remplacer par ses propres arguments en faveur de la défense des Crétois. Ainsi explique-t-il que c'est le soutien à l'Empire ottoman qui risque de provoquer des conflits, lui assurant l'impunité et le sentiment de tenir l'Europe entre ses mains. Il accuse également le gouvernement d'orienter sa

---

<sup>1175</sup> Sur ces insurrections crétoises, voir François Georgeon, « Le dernier sursaut (1878-1908) », dans Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit., p. 559.

<sup>1176</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso*, op. cit., T. I, p. 769. Séance du 15 mars 1897.

<sup>1177</sup> *Ibid.*, p. 772.

politique orientale en fonction de la puissance financière des porteurs de bons ottomans, contre lesquels il met en avant « d'autres intérêts plus généraux, plus humains »<sup>1178</sup>.

Jaurès ajoute que les craintes opposées au soutien de la Grèce par le gouvernement ne sont pas justifiées et il met en avant l'existence d'une solidarité balkanique :

[...] à l'heure actuelle, dans les Balkans, en Bulgarie, en Serbie, malgré les jalousies que pourraient exciter le développement nouveau de la Grèce, il y a aussi ce sentiment profond que la croissance dans l'Orient de l'Europe d'un État libre comme la Grèce peut assurer par contre-coup [sic] des garanties nouvelles d'indépendance et d'autonomie à tous ces peuples qui ne veulent pas être absorbés. Voilà pourquoi, messieurs, tandis qu'on nous menaçait depuis quelques semaines, si nous n'arrêtons pas brutalement les prétentions de la Grèce, des convoitises et du déchaînement de la Bulgarie, le chef du gouvernement bulgare a déclaré qu'il ne considérerait pas l'annexion de la Crète à la Grèce comme un titre à la Bulgarie de réclamer un agrandissement territorial, et vous avez pu voir – c'est là la traduction même du sentiment national – que de Sofia les étudiants bulgares ont envoyé aux étudiants hellènes à Athènes une adresse fraternelle, associant dans une même espérance d'avenir la Bulgarie et la Grèce.<sup>1179</sup>

Jaurès défend les populations balkaniques, avec le soutien de l'extrême gauche. Il élargit le débat pour rappeler que la question crétoise concerne aussi les autres populations balkaniques, dont les Serbes, qui ne doit pas toutefois pas forcément mener à une vague de revendications. À l'inverse de stéréotypes déjà mentionnés, Jaurès dépeint des populations raisonnables. Il demande au gouvernement d'obtenir l'appui politique de la Russie, avec laquelle la France pourrait s'allier dans le soutien à la Grèce. Pour donner du poids à ses arguments, Jaurès rattache les mouvements nationaux à la Révolution française :

M. le Président du Conseil, permettez-moi de vous dire que lorsqu'on vous demande de ne pas aller écraser en Grèce et en Crète une nationalité qui a le droit de s'affirmer, on ne vous demande pas de vous jeter dans une aventure. Et, après tout, vous, qui vous réclamez toujours contre nous des souvenirs de la Révolution française, vous n'avez pas le droit d'oublier que c'est la Révolution française, il y a un siècle, qui a suscité partout, parmi les peuples, ces mouvements d'indépendance qui se sont traduits par l'affirmation des nationalités (*applaudissements à l'extrême gauche*).<sup>1180</sup>

---

<sup>1178</sup> *Ibid.*, p. 773.

<sup>1179</sup> *Ibid.*

<sup>1180</sup> *Ibid.*, p. 775.

Il rappelle l'influence de la Révolution française sur le développement des mouvements nationaux, jusqu'à la formulation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et cherche ainsi à rappeler que la construction nationale en Europe orientale s'est faite en parallèle de la construction républicaine française. Ce schéma tend à convaincre le gouvernement d'une communauté de destins entre la France et l'Europe orientale, qui expliquerait que la France doive son soutien aux populations qui ont suivi son libéralisme.

La discussion se poursuit sur des bancs agités. Jaurès se voit attribuer un blâme ainsi qu'un rappel à l'ordre pour ses critiques du gouvernement. Après la clôture de la discussion, le président de la séance reçoit dix ordres du jour :

Proposition	Auteur(s)	Affinités politiques	Contenu <sup>1181</sup>
1	Bernard Montaut	Gauche radicale	« La Chambre, refusant de s'associer à toute mesure coercitive contre la Grèce, passe à l'ordre du jour. »
2	Albert Gauthier de Clagny, René Le Hérisse, Marcel Habert, Charles Le Senne, André Castelin, César Paulin-Méry, Pierre Richard, Albert Chiché	Nationalisme	« La Chambre, convaincue que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, dont la France a toujours réclamé l'application, est le seul moyen d'assurer en Orient comme dans le reste de l'Europe une paix solide et équitable, engage le gouvernement de la République à s'inspirer de ce principe national dans les négociations en cours, et passe à l'ordre du jour. »
3	René Goblet	Socialisme radical	« La Chambre, résolue à n'engager l'action de la France à l'extérieur que pour une politique conforme à ses intérêts essentiels et à ses traditions, passe à l'ordre du jour. »
4	Édouard Vaillant, Eugène Baudin, Emmanuel Chauvière, Victor Dejeante, Arthur Groussier, Marcel Sembat,	Socialisme	« La Chambre, soucieuse non moins de la dignité, de la liberté et de l'indépendance de la nation que du maintien nécessaire de la paix internationale, condamne toute participation à une action quelconque dirigée contre la Crète ou la Grèce et contre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et passe à l'ordre du jour. »

<sup>1181</sup> Propositions relevées dans les débats parlementaires. *Ibid.*



	Albert Walter, Eugène Coutant		
5	Alexandre Millerand, Gabriel Deville, Jean Jaurès	Socialisme	« La Chambre, considérant que la politique française en Orient ne saurait se proposer d'autre but que la défense de nos intérêts, le respect de nos traditions et le maintien de la paix, invite le Gouvernement à s'abstenir de toute action matérielle contre la Grèce et à collaborer avec les puissances européennes à une solution pacifique et libérale de la question crétoise, et passe à l'ordre du jour. »
6	Amédée Renault- Morlière, Louis Marchegay, Albin Rozet, Henri Blanc	Centre	« La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement, passe à l'ordre du jour. »
7	Charles Rameau	Alliance républicaine	« La Chambre, considérant l'intervention des grandes puissances dans la question crétoise comme un premier pas vers la solution par voie d'arbitrage des conflits qui peuvent surgir entre elles ; considérant que pour produire son résultat de justice et de paix, cette intervention doit s'effectuer dans les conditions proposées par le Gouvernement, passe à l'ordre du jour. »
8	Jules Guesde	Socialisme	« La Chambre, considérant que la paix est inséparable du droit des populations de disposer d'elles-mêmes, invite le Gouvernement de la République à s'entendre avec les puissances pour que, sous la haute direction de l'Europe, les forces de la Turquie et de la Grèce retirées de l'île, les Crétois soient appelés, par voie de libre suffrage, à décider de leur sort, et passe à l'ordre du jour. »
9	Louis Brunet	Républicain radical	« La Chambre, fidèle à la politique traditionnelle de la France et affirmant son respect du principe des nationalités, passe à l'ordre du jour. »
10	Philippe Grenier	Gauche radicale	« La Chambre, confiante dans le désir manifesté par le gouvernement pour le maintien de la paix générale, persuadée qu'il fera tous ses efforts auprès de la Russie et de la Grèce pour obtenir de l'une de ces deux puissances son appui amical et pour obtenir de l'autre

			des déterminations sages et réfléchies, afin de ne pas affaiblir en des circonstances graves l'action du Gouvernement, approuve dans leur ensemble et sauf les mesures de coercition active poussées jusqu'à effet et impliquant une déclaration de guerre au peuple grec, les propositions apportées à la tribune par M. le ministre des Affaires étrangères et passe à l'ordre du jour. »
--	--	--	---

Pour simplifier la décision de la Chambre, Millerand rattache la proposition de son groupe à celle de Montaut (« qui exprime le même sentiment que le nôtre »<sup>1182</sup>). René Goblet affirme alors que Montaut lui ayant cédé la priorité, celle-ci revient à son ordre du jour. Suite à quoi Raymond Poincaré estime, sous les rires de l'Assemblée, que c'est « le concert des puissances de l'extrême gauche »<sup>1183</sup>. On voit en effet que la gauche de l'Assemblée se réunit dans la défense du droit des Crétois et des mouvements nationaux de l'Europe orientale<sup>1184</sup>. Les socialistes, avec notamment René Goblet, Jean Jaurès ou Jules Guesde, s'expriment clairement dans ce sens, contre une intervention du gouvernement en faveur de l'Empire ottoman. La Chambre refuse par un vote la cession de la priorité à Goblet et le président déclare que « la Chambre a indiqué par ce vote qu'elle entend voter, au fond, sur l'ordre du jour de M. Renault-Morlière et ses collègues »<sup>1185</sup>, qui est celle qui soutient le plus clairement la position du gouvernement. Une discussion agitée reprend, puis la proposition d'Amédée Renault-Morlière est effectivement mise au vote : elle est adoptée à la majorité absolue. Gauthier de Clagny propose d'y ajouter la mention « ...mais réservant le droit imprescriptible des peuples de disposer d'eux-mêmes par leurs libres suffrages... » :

Il nous reste du moins un dernier devoir, c'est de ne pas abandonner le principe qui seul nous permet de garder toutes nos espérances et de maintenir toutes nos revendications (*Mouvements divers*) : c'est le principe en vertu duquel les peuples et les nations conservent toujours le droit imprescriptible de rester maîtres de leurs destinées par l'expression libre de leur volonté. (*Très bien ! et applaudissements à l'extrême gauche.*) [...] Je dis que le gouvernement français peut, avec l'espoir d'être soutenu par la chancellerie russe, réclamer

<sup>1182</sup> *Ibid.*

<sup>1183</sup> *Ibid.*, p. 776.

<sup>1184</sup> On peut citer l'analyse de Maria Todorova selon laquelle les élites occidentales, au XIX<sup>e</sup> siècle, s'identifient plus facilement aux seigneurs ottomans qu'aux jeunes États indépendants, ce qui construit deux schémas perceptifs différents. Cette analyse peut s'appliquer à notre étude et expliquer que les socialistes s'intéressent davantage à ces petits États. Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 166-167.

<sup>1185</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso*, *op. cit.*, T. I, p. 776. Séance du 15 mars 1897.

suivant les traditions nationales de notre pays, le droit imprescriptible pour les peuples de rester maîtres de leurs destinées. Si vous ne le faites pas, vous serez nécessairement amenés à renoncer à toutes nos plus chères et plus légitimes espérances<sup>1186</sup>

Sous les applaudissements de la gauche et de l'extrême gauche, Gauthier de Clagny tente d'assouplir la proposition retenue. Boulangiste, puis candidat sous le patronage du « parti national » en 1889 et inscrit au groupe nationaliste en 1895, Clagny rejoint les socialistes sur le droit des populations à décider pour elles-mêmes. Sa proposition d'ajout ne reçoit toutefois pas suffisamment de votes. La Chambre a donc voté un soutien à l'action du gouvernement, sans aucune restriction.

Dans ces débats, les différents mouvements socialistes se prononcent donc en faveur du principe des nationalités et mettent en garde le gouvernement sur les conséquences de ses actes. On peut souligner une sensibilité « de gauche » pour les événements politiques en Europe orientale, en parallèle des intérêts cités plus haut pour le socialisme et la *zadruga* serbes – et en écho à l'intérêt serbe pour les valeurs républicaines françaises. Alors que les socialistes serbes s'inspirent de la Révolution et des divers mouvements révolutionnaires français, les Français, aussi, s'intéressent donc aux idées serbes et, plus généralement, orientales. L'analyse des sources met en avant des circulations entre la France et la Serbie : les idées s'échangent entre socialistes serbes et français et cela participe à l'évolution des représentations.

\*\*\*

L'intérêt français pour la Serbie progresse donc par vagues, qui permettent de développer la présence de la Serbie en France : après 1840, 1878 a initié un nouveau mouvement. La reconnaissance de l'indépendance serbe marque en effet une étape avec la politique et les intérêts français, mais aussi le développement de parcours individuels qui tissent des liens entre les deux pays. Les acteurs de ce nouvel intérêt sont des diplomates et des intellectuels, parmi lesquels les socialistes jouent un rôle dans la circulation des idées et des images. Les représentations de la Serbie, qui évoluent pour la rapprocher de la France, utilisent l'antagonisme entre Orient et Occident qui prévaut pendant le siècle<sup>1187</sup> et le dépassent. Ce dépassement fait déjà apparaître une spécificité de l'exemple franco-serbe, nuanciant le

---

<sup>1186</sup> *Ibid.*, p. 776-777.

<sup>1187</sup> Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire... op. cit.*, p. 80.

balkanisme défini par Maria Todorova. Ces transformations se font sur les plans politique, culturel et social et incarnent une réponse, par la construction de nouvelles images, aux intérêts politiques et économiques qui voient le jour dans les Balkans à l'indépendance de la Serbie. Les stéréotypes sur les Serbes n'ont pas changé, mais ils suivent l'évolution de la société française et servent de nouveaux objectifs politiques. Aux images romantiques succèdent donc des représentations au service de la construction républicaine. Peut-on pour autant parler d'un rapprochement entre la France et la Serbie ? Alors que la sphère politique commence à s'intéresser à la Serbie, qu'en est-il de la société ? Pour répondre à ces questions, il importe de s'interroger sur les pratiques réceptives des Français.



## Chapitre 4

# Réception des acteurs et des discours serbes : représentations et pratiques

Création, médiation et réception forment le triptyque défini par Pascal Ory pour étudier les pratiques culturelles<sup>1188</sup>. Pourtant, l'étude de la réception est souvent complexe et laissée de côté ; Géraldine Poels évoque ainsi la « boîte noire »<sup>1189</sup> des études culturelles. Après la mise en lumière de la construction des représentations de la Serbie et des médiateurs qui opèrent entre les deux pays au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut donc s'interroger sur la réception des images, des récits, des connaissances, mais aussi des acteurs<sup>1190</sup>. Plus difficile à saisir, cette réception est pourtant indispensable pour se représenter la place réelle de la Serbie dans la société française et pour questionner l'existence d'un rapprochement entre les deux pays, et, le cas échéant, d'une « question serbe »<sup>1191</sup>. Au-delà des sphères politiques, la société joue un rôle actif en réservant ou non une bonne réception aux images et aux discours. À condition déjà que cette réception existe. Ainsi l'étude de la réception permet-elle de mettre en avant des pratiques et présuppose une relation dynamique entre les acteurs et les images, discours et interlocuteurs<sup>1192</sup>.

---

<sup>1188</sup> Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, PUF, collection « Que sais-je ? », 2011, p. 78-89.

<sup>1189</sup> Géraldine Poels, « De l'autre côté de l'écran : faire l'histoire des publics et de la réception télévisuelle », dans *Sociétés & Représentations*, n° 35, 2013/1, p.119.

<sup>1190</sup> Comme historien de la lecture, Roger Chartier insiste aussi sur cette question de la réception, dans le sillage de critiques comme Roland Barthes pour qui l'écriture n'est rien par rapport à la lecture, donc la production par rapport à la réception. Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *op. cit.*

<sup>1191</sup> Voir introduction.

<sup>1192</sup> Voir l'introduction méthodologique de Claude de Grève, *La réception de Gogol en France (1838-2009)*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 9-25. Claude de Grève évoque cette dynamique entre le texte et le lecteur et sa méthode est applicable à la relation entre différents types d'acteurs et d'objets. Le concept de réception ne doit pas être étudié en un sens passif, la réception est une action de captation qui implique une appropriation. Sur les images d'un pays dans un autre, voir par exemple les travaux sur la Chine ou sur l'Inde : Marié Dollé et Geneviève Espagne (dir.), *Idées de la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle : entre France et Allemagne*, Paris, les Indes savantes, 2014 ; Sanjay Subrahmanyam, *L'Inde sous les yeux de l'Europe : mots, peuples, empires, 1500-1800*, Paris, Alma éditeur, 2018.

Voir également « Les études de réception », dans Pierre Brunel et Yves Chevrel (dir.), *Précis de littérature comparée*, Paris, Presses Universitaires, 1989, p. 163-213. Pour le détail de la théorie des réceptions, voir Marcel de Grève et Claude de Grève, « Réception », dans Jean-Marie Grassin (dir.) *Dictionnaire international des termes littéraires*, 2006.

Ces pratiques réceptives sont à interroger et à déconstruire. Les images d'un pays sont d'abord celles de ses ressortissants : la présence de Serbes en France produit un imaginaire qu'il importe d'étudier<sup>1193</sup>. Ceux qui ont résidé en France ont-ils été bien reçus par les Français ? Quelles images ont-ils diffusées ? Il faut aussi s'interroger sur les Français qui ont appris le serbe, sur leur nombre et sur leurs profils. Si les connaissances sur la Serbie se développent, elles ne prennent sens que s'il existe un public. Hans Jausse pose ainsi la question du lecteur en tant qu'objet d'étude<sup>1194</sup>, réflexion qui nous mène à interroger le lectorat des ouvrages sur la Serbie. Quels Français ont lu ces ouvrages ? Où les Français ont-ils pu trouver des informations sur la Serbie ? La réception influence et façonne les représentations, elle crée une dynamique et un horizon d'attente en même temps qu'elle permet de caractériser les sentiments des Français vis-à-vis des Serbes.

---

<sup>1193</sup> Cette question de l'influence de la présence étrangère sur les représentants de l'étranger est traitée dans Claude Markovits, *De l'Indus à la Somme : les Indiens en France pendant la Grande Guerre*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2018.

<sup>1194</sup> Hans Robert Jausse, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, voir la préface de Jean Starobinski p. 12.

## I. Réception des Serbes qui résident en France

Un des moyens de définir la réception de la Serbie en France est de se pencher sur la façon dont sont perçus les Serbes qui y vivent. À Paris, les Français sont amenés à croiser des Serbes dont il faut sonder la réputation. Laisser de côté les acteurs politiques et les institutions permet de s'interroger sur la réception par « en bas » et de caractériser le rôle des forces sociales dans la construction des images de la Serbie. Parmi les Serbes amenés à passer du temps à Paris, Milan et Nathalie Obrenović sont les plus connus et le couple royal véhicule des images ambivalentes qu'il faut comparer et analyser. Interroger la perception des Serbes qui vivent dans la capitale française permet ainsi de formuler des hypothèses sur les pratiques réceptives des Français et de s'interroger sur l'existence d'un intérêt particulier pour la Serbie.

### A. Réception de la colonie serbe à Paris

#### 1. Une colonie surtout composée d'étudiants

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Serbes qui vivent en France sont peu nombreux et la colonie serbe<sup>1195</sup> à Paris est surtout constituée de diplomates et d'étudiants. Les circulations sont alors fréquentes dans le milieu universitaire et les étudiants des pays balkaniques se rendent majoritairement en France et en Allemagne<sup>1196</sup>. Puisque l'université serbe n'ouvre qu'en 1905, environ 70 % de l'intelligentsia serbe fait alors ses études à l'étranger et le choix du pays se fait en fonction des connaissances attendues (les critères religieux et politiques ne semblent pas avoir compté)<sup>1197</sup>.

Ljubinka Trgovčević a fait une typologie précise des boursiers serbes à l'étranger. Le recensement des boursiers a l'avantage de bénéficier de sources centralisées, contrairement aux étudiants qui se rendent en France par leurs propres moyens. L'intérêt des Serbes se concentre

---

<sup>1195</sup> Le terme « colonie » correspond à l'usage sémantique de l'époque. La colonie française désigne les Serbes qui vivaient à Paris. On parle aussi de colonie tchèque par exemple. Sur les diasporas, voir Stéphane Dufoix, *La dispersion. Une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011. Sur le thème de l'exil, voir aussi Stéphane Dufoix, *Politiques d'exil : Hongrois, Polonais et Tchécoslovaques en France après 1945*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

<sup>1196</sup> En Serbie, l'apprentissage du français est d'abord passé par l'allemand, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir Pera Polovina, *Francuski udžbenici kod srba do 1914 godine* [Les manuels français chez les Serbes jusqu'en 1914], *op. cit.*, p. 27.

<sup>1197</sup> Ljubinka Trgovčević, « La science européenne et les élites balkaniques : considérations statistiques sur les étudiants des pays balkaniques dans les universités allemandes et françaises au XIX<sup>ème</sup> siècle », dans *Balkanologie* [En ligne], Vol. IV, n° 1, septembre 2000, mis en ligne le 29 juillet 2010, consulté le 12 septembre 2018.



surtout sur Paris, ville qui les attire pour sa beauté et pour ses idées libérales : Victor Karady évoque cet attrait de Paris où l'architecture, les cafés, les monuments ou les salons provoquent l'engouement des étrangers et véhiculent une image mythifiée de la France<sup>1198</sup>. Le premier étudiant serbe, Jovan Marinović, y est envoyé en 1841 pour se préparer à l'exercice de fonctions diplomatiques. Il y séjourne quelques années et y retourne en 1847, puis y reste pour rapporter les événements français de 1848 au gouvernement serbe<sup>1199</sup>. Au milieu du siècle, les boursiers se rendent fréquemment à Berlin ou à Heidelberg avant d'arriver à Paris. Le nombre de boursiers envoyés à Paris augmente dans les dernières décennies du siècle et ils ne passent plus forcément par l'Allemagne avant d'arriver en France. En 1886-1887, 14 des 33 boursiers envoyés à l'étranger se rendent en France, puis 4 sur 8 en 1888-1889<sup>1200</sup>.

Boursiers serbes envoyés à l'étranger entre 1882 et 1902<sup>1201</sup>

Pays principaux de destination	Nombre de boursiers
France	85
Russie	115
Allemagne	123
Autriche-Hongrie	192

Parmi les boursiers recensés par Ljubinka Trgovčević, on compte 80 étudiants serbes envoyés en France entre 1882 et 1902. Parmi eux, 38 ont été envoyés par le ministère de l'Éducation, 31 par le ministère de l'Armée, 6 par le ministère de l'Intérieur, 2 par le ministère des Finances, 2 par le ministère de l'Économie nationale et 1 par le ministère de la Construction. La grande majorité est envoyée à Paris, mais certains vont aussi à Fontainebleau (école d'application de l'Artillerie et du Génie), à Maisons-Alfort (armée), à Amiens (armée), à Soissons (armée) ou à Nancy (médecine). Les étudiants serbes viennent surtout faire des études de droit en France, parce qu'ils cherchent avant tout à contribuer à l'amélioration de leur appareil d'État. Les

<sup>1198</sup> Victor Karady, « La migration internationale d'étudiants en Europe, 1890-1940 », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 145, n° 5, 2002, p. 56.

<sup>1199</sup> Vojislav Pavlović, « Srpski studenti u Parizu 1839-1856 » [Les étudiants serbes à Paris 1839-1856], dans *Istorijski časopis*, vol. XXXIII, Belgrade, 1987, p. 197-198.

<sup>1200</sup> Les informations sur les boursiers serbes sont tirées de Ljubinka Trgovčević, *Planirana elita* [Une élite planifiée], *op. cit.*, p. 42-43. Voir aussi l'introduction de Ljubinka Trgovčević, « Paris comme centre culturel de l'émigration serbe pendant la Première Guerre mondiale », dans Slavenko Terzić, *Jugoslovensko-francuski odnosi... op. cit.*, p. 198-199.

<sup>1201</sup> Tableau tiré du tableau plus large de Ljubinka Trgovčević qui liste les boursiers serbes du Royaume de Serbie de 1882 à 1914 : de Ljubinka Trgovčević, *Planirana elita*, *op. cit.*, p. 245-262.

étudiants provenant de l'Est de l'Europe sont soucieux de revenir chez eux avec un titre universitaire, tandis que les étudiants qui proviennent de l'Europe de l'Ouest sont davantage attirés par l'acquisition d'une culture ou d'expériences<sup>1202</sup>. Ainsi, en 1905, 55 % des professeurs serbes de droit ont été formés en France, contre 45 % en Europe centrale et aucun en Russie<sup>1203</sup>. Jusqu'à la fin du siècle, les étudiants serbes qui étudient les sciences naturelles en France sont rares. De même, les Serbes qui souhaitent rejoindre des écoles techniques se rendent plutôt en Allemagne qu'en France<sup>1204</sup>.

Ces résultats, toutefois, ne concernent que les boursiers. Or Ljubinka Trgovčević a comparé les chiffres des boursiers avec ceux qu'elle retrouve dans *L'annuaire statistique de France*, pour la fin du siècle, et conclut que le nombre de boursiers du gouvernement ne représente que la moitié du nombre total d'étudiants serbes en France. Pour certaines années, le nombre d'étudiants sans bourse est même huit à neuf fois plus important que le nombre d'étudiants boursiers. Elle note ainsi que le gouvernement serbe envoie 5 boursiers en France en 1898, alors que cette année-là les statistiques annoncent 27 étudiants serbes en France<sup>1205</sup>. Retrouver la trace des étudiants qui viennent en France sans bourse est plus compliqué car l'administration ne commence à les répartir par nationalité qu'au tournant du siècle. Aux archives nationales, les registres annuels des inscrits sont classés par faculté, ce qui rend le repérage des étudiants serbes extrêmement fastidieux<sup>1206</sup>. Il est toutefois possible de cibler des noms serbes. Ainsi le dépouillement des archives administratives de l'École des langues orientales vivantes nous a-t-il permis de noter l'inscription de plusieurs étudiants serbes : Gvozditch Svetozar, 28 ans, inscrit en 1873-1874, Louka Marinkovitch, 28 ans, inscrit en 1880-1881, Hajdi Popovitch, 26 ans, Svetozar Zozie, 27 ans, Svilokossitch, 27 ans et Kosta Dinitch, 27 ans, inscrits en 1881-1882, ou encore Douchan Savitch, 24 ans, inscrit en 1883-1884 (les noms sont ici orthographiés tels qu'ils sont transcrits dans les registres)<sup>1207</sup>.

---

<sup>1202</sup> Victor Karady « La migration internationale d'étudiants en Europe, 1890-1940 », *op. cit.*, p. 57.

<sup>1203</sup> Ljubinka Trgovčević, *Planirana elita*, *op. cit.*, p. 135. Autres chiffres significatifs : à la faculté serbe de philosophie en 1905, 39 % des professeurs ont été formés en France, mais ils ne sont pas majoritaires car 53 % ont été formés en Europe centrale et 8 % en Russie. *Ibid.*, p. 44.

<sup>1204</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>1205</sup> Ljubinka Trgovčević, *Planirana elita*, *op. cit.*, p. 123.

<sup>1206</sup> Pour la faculté de droit par exemple : AJ/16/1603 à 1738. 1806-1900. Fiches d'inscription des étudiants, nés avant 1905 ; pour la faculté des sciences : AJ/16/5131 à 5159. Répertoire alphabétique des candidats, 1820-1928 ; pour les médecins : AJ/16/6754 à 6944. Médecins reçus, 1807-1905 ; pour la faculté de lettres : AJ/16 /4760 à 4858. Registres d'examens, de certificats d'aptitude, de délivrance des diplômes, 1818-1925.

<sup>1207</sup> AN, fonds de l'école nationale des langues orientales vivantes. Liste générale des élèves : 62AJ/27 et registre des auditeurs libres : 62AJ/20.

Les jeunes femmes sont aussi concernées par ces mobilités. Comme la plupart des pays d'Europe centrale et orientale ne proposent pas l'accès aux études supérieures aux jeunes femmes, des pays comme la France ou la Suisse ont parmi leurs étudiantes une importante proportion d'étrangères<sup>1208</sup>. Parmi les boursiers envoyés à l'étranger par le royaume de Serbie entre 1882 et 1914, 5 % sont des femmes<sup>1209</sup>. Les choix des étudiantes serbes ne sont pas les mêmes que ceux des étudiants : elles se rendent surtout en Suisse et dans la monarchie austro-hongroise. Quelques-unes, cependant, viennent aussi faire leurs études en France : entre 1882 et 1914, 4 boursières serbes sont envoyées en France, parmi lesquelles une seule, Ljubica Vulović, avant 1903. Celle-ci réussit en 1901 l'examen d'entrée pour l'obtention du diplôme de professeure de langue française<sup>1210</sup>. Le registre des thèses soutenues permet de repérer deux autres étudiantes serbes en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, toutes les deux en médecine : Ljubica Đurić soutient à Paris en 1893 une thèse intitulée *Contribution à l'étude de l'indicaturie chez les enfants* et Anka Selaković, trois ans plus tard, soutient sa thèse sur *Certains accidents articulaires chroniques consécutifs au rhumatisme articulaire aigu*<sup>1211</sup>. Avec les épouses des diplomates, à propos desquelles les sources sont muettes, ces quelques étudiantes participent à la représentation que les Français peuvent se faire des Serbes.

De la fin du siècle à la Première Guerre mondiale, les étudiants serbes ont soutenu 72 thèses de doctorat de l'université française<sup>1212</sup>. S'il faut relativiser ce chiffre par rapport aux étudiants issus des autres pays<sup>1213</sup>, il témoigne tout de même de parcours étudiants aboutis. Certains, plus que d'autres, ont retenu l'attention des historiens. Mihailo Petrović, par exemple, est le premier Serbe à avoir été interne à l'École normale supérieure<sup>1214</sup>. En 1889, le chargé d'Affaires de Serbie à Paris demande au Quai d'Orsay que cet étudiant serbe suive les cours de

<sup>1208</sup> Victor Karady, « La migration internationale d'étudiants en Europe, 1890-1940 », *op. cit.*, p. 53. Il cite Nicolas Manidakis, « Les migrations estudiantines en Europe, 1890-1930 », dans *Migrations et migrants dans une perspective historique. Permanences et innovations*, Bruxelles, Peter Lang, 2000, p. 261.

<sup>1209</sup> Ljubinka Trgovčević, « O studentkinjama iz Srbije na stranim univerzitetima do 1914. Godine », [Sur les étudiantes serbes dans les universités étrangères jusqu'en 1914] dans Latinka Perović, *Srbija u modernizacionim procesima XX veka* [La Serbie dans les processus de modernisation au XX<sup>e</sup> siècle], *knj. II: Položaj žene kao merilo modernizacije* [La position de la femme comme critère de modernisation], *op. cit.*, p. 86.

<sup>1210</sup> *Ibid.*, p. 86 et 92-93.

<sup>1211</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>1212</sup> Ljubinka Trgovčević, « Les boursiers serbes en France de 1878 à 1914 », dans *Revue d'Europe centrale*, T. VII, n° 1, 1<sup>er</sup> semestre 1999, p. 48.

<sup>1213</sup> Pierre Moulinier a étudié les étudiants étrangers à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle et, pour l'Europe, mentionne le nombre de Russes et de Roumains, bien supérieur aux Serbes et autres ressortissants balkaniques. Voir Pierre Moulinier, « Les étudiants étrangers à Paris en 1900 », dans *Hommes & migrations*, 2014, n° 1308, p. 119-127 et Pierre Moulinier, *Les étudiants étrangers à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle. Migrations et formation des élites*, Rennes, Presses universitaires, 2012.

<sup>1214</sup> Et le seul pendant longtemps : le prochain élève de langue serbo-croate est un Yougoslave, inscrit en 1926-1927. Voir tableau des élèves étrangers à l'ENS : AN, 61AJ/193.

mathématiques de l'École et la demande est transmise par le ministère de l'Instruction publique<sup>1215</sup>. En 1890, il est autorisé à suivre les mêmes cours que les élèves français et il devient docteur en mathématiques en 1894, après deux licences en mathématiques et en physique<sup>1216</sup>. Mihailo Gavrilović est le premier Serbe à soutenir une thèse de doctorat en lettres à la Sorbonne en 1899<sup>1217</sup>. Intitulée *Étude sur le traité de Paris de 1259 entre Louis IX, roi de France, et Henri III, roi d'Angleterre* et réalisée sous la direction de Charles Bémont, sa thèse est publiée la même année et lui permet d'obtenir le titre de docteur de l'Université de Paris.

Les historiens serbes évoquent ainsi les différentes générations de « Parisiens » pour désigner l'élite serbe formée à Paris depuis le milieu du siècle. Les libéraux serbes, notamment, sont issus de cette formation française et pensent que le libéralisme peut rattraper le retard économique de la Serbie<sup>1218</sup>. La troisième génération de Parisiens apparaît dans les années 1880 et tente d'adapter la Serbie au nouvel ordre européen. Milovan Milovanović illustre cette génération : après des études de droit à Paris, il soutient une thèse intitulée *Les traités de garantie au XIX<sup>e</sup> siècle* et se fait une place dans le parti radical serbe à son retour<sup>1219</sup>. Ainsi faut-il souligner la particularité de la société serbe de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, marquée par la forte influence de l'étranger sur ses élites politiques et sociales<sup>1220</sup>.

## 2. Réception des étudiants serbes

Si cette présence d'étudiants serbe en France est parfois mise en avant par l'historiographie pour prouver un rapprochement entre la France et la Serbie, il faut pourtant creuser davantage : comment ces Serbes ont-ils été perçus en France ? Ont-ils véhiculé des représentations positives de leur pays ? Si ces parcours étudiants en France renforcent l'influence de la France sur la Serbie, la réciproque est-elle vraie ?

Le manque de sources rend la réception de ces étudiants difficile à saisir. Quelques traces permettent néanmoins d'émettre des hypothèses. Un ouvrage intitulé *De Montmartre à*

---

<sup>1215</sup> AN, 61AJ/193. Élèves étrangers admis à l'ENS : lettre du ministère de l'Instruction publique au directeur de l'ENS. Paris, décembre 1889.

<sup>1216</sup> Ljubinka Trgovčević, *Planirana elita*, op. cit., p. 125.

<sup>1217</sup> Aleksandra Kolaković, *U službi otadžbine... op. cit.*, p. 148.

<sup>1218</sup> Sur les Parisiens, voir Dušan Bataković, *Les sources française...*, op. cit., p. 109, 160 et 286.

<sup>1219</sup> Dimitrije Djordjević, *Milovan Milovanović*, Belgrade, Prosveta, 1962, p. 15-17.

<sup>1220</sup> Aleksandra Kolaković, *U službi otadžbine... op. cit.*, p. 144. Elle cite elle-même Mira Radojević et Ljubodrag, Dimić, *Srbija u Velikom ratu 1914-1918* [La Serbie dans la grande guerre 1914-1918], Belgrade, Srpska književna zadruga, p. 29-30.

*Montrouge : étude d'ethnographie parisienne*, publié en 1894, consacre un chapitre aux étrangers présents à Paris à la fin du siècle. Parmi les étudiants d'Europe centrale et orientale, il évoque les Russes, qui suivent la faculté de médecine, mais aussi d'autres nationalités, parmi lesquelles se trouvent les Serbes : « Les étudiants grecs, bulgares, monténégrins, serbes, etc., autrefois connue sous la dénomination générale de Valaques, se rencontrent à chaque pas sur le boulevard Saint-Michel »<sup>1221</sup>. Plusieurs sources mentionnent la présence des étudiants serbes au « café Soufflet » dans le Quartier latin, au-dessus de Cluny (vraisemblablement rue Soufflot, d'ailleurs certaines sources l'appellent le « café Soufflot »<sup>1222</sup>). En 1891, dans la rubrique du *Monde illustré* consacrée aux jeux d'échecs, on lit que « les étudiants serbes du café Soufflet » ont trouvé la solution du jeu n° 1053<sup>1223</sup>. Les lecteurs peuvent envoyer la solution aux jeux proposés par le journal, qui publie ensuite les noms de ceux qui ont trouvé la solution : cette publication révèle que les étudiants serbes jouent ensemble et envoient leurs résultats. Quelques années plus tard, en 1899, le guide intitulé *Guide des plaisirs à Paris* décrit aussi ce café en mentionnant la présence des étudiants serbes : « le café « chic », où l'on ne voit que polytechniciens dans leur uniforme, officiers de garnison de passage à Paris, fervents de la partie de witsch et de tric-trac, étudiants grecs, roumains, russes, serbes et allemands qui y lisent les journaux de leurs pays »<sup>1224</sup>. La même année, *Le Figaro* rapporte que ce café est le « rendez-vous des étudiants serbes »<sup>1225</sup>. La façon dont ces derniers font partie du paysage du quartier étudiant de Paris indique qu'ils se sont fait une place dans la capitale. La préfecture de police, qui surveille les étudiants, remarque également la création d'un cabinet de lecture : le 9 juin 1888, un rapport signale « qu'un certain nombre d'étudiants roumains, serbes, bulgares et grecs ont installé pour leur usage personnel un cabinet de lecture dans une boutique de la maison située rue Dolomieu n° 3 »<sup>1226</sup>. À quinze minutes de la Sorbonne, cet espace convivial nous confirme la concentration spatiale des étudiants serbes dans le Quartier latin, qui accueille par ailleurs des étudiants de tous les pays<sup>1227</sup>. Le rapport précise le loyer annuel du local (400 francs), décrit le mobilier et ajoute que les étudiants y reçoivent de nombreux journaux étrangers, parmi lesquels plusieurs feuilles russes. De plus, les réunions au café ainsi que ce cabinet de lecture nous laissent penser que les étudiants serbes se construisaient des cercles de

---

<sup>1221</sup> Théophile Duprey Le Mansois, *De Montmartre à Montrouge : étude d'ethnographie parisienne*, Paris, Jouvot et Cie, 1894, p. 82.

<sup>1222</sup> « Hors Paris », *Le Figaro*, 18 septembre 1899, p. 1.

<sup>1223</sup> « Échecs », *Le Monde illustré*, 14 novembre 1885, p. 14.

<sup>1224</sup> *Guide des plaisirs à Paris*, Paris, édition photographique, 1899, p. 157.

<sup>1225</sup> « Hors Paris », *Le Figaro*, 18 septembre 1899, p. 1.

<sup>1226</sup> Archives de la préfecture de Paris, BA27 : cabinet du préfet, affaires générales.

<sup>1227</sup> Pierre Moulinier observe en effet que « les cinq continents se retrouvent dans les rues du Quartier latin ». Voir Pierre Moulinier, *Les étrangers à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 137.

sociabilité avec les autres étudiants orthodoxes de l'Europe balkanique mais aussi, plus largement, avec les étudiants slaves. Il est également intéressant de constater que les Français mentionnent souvent les étudiants serbes avec d'autres étudiants balkaniques<sup>1228</sup>.

Aux funérailles de Victor Hugo, la présence des étudiants serbes est remarquée par la presse : « L'une des premières couronnes destinées à figurer dans le cortège mortuaire de Victor Hugo a été commandée par les étudiants serbes qui suivent les cours de nos facultés »<sup>1229</sup>. Un groupe appelé « jeunesse serbe de Paris » fait en effet partie des sociétés admises aux funérailles de Victor Hugo le 1<sup>er</sup> juin 1885<sup>1230</sup>. On comprend l'importance de l'hommage des étudiants serbes à la lumière de l'influence que ce dernier a eu dans la diffusion d'images romantiques de la Serbie en France<sup>1231</sup>. Dans l'ouvrage sur Paris cité plus haut, l'auteur s'interroge sur la réputation des étudiants grecs, bulgares, monténégrins et serbes qu'il mentionne : « Les fournisseurs, qui leur ont fait crédit, prétendent qu'ils retournent quelquefois dans leurs familles sans payer leurs dettes. Est-ce une médisance ? Est-ce une calomnie ? »<sup>1232</sup> S'il est difficile de savoir s'il faut prendre ces affirmations en considération<sup>1233</sup>, quelques étudiants serbes ont, en effet, été confrontés à la police pendant leur séjour à Paris dans de petites affaires. Les archives de la préfecture de police mentionnent par exemple un étudiant en médecine du nom de Pierre Mitrovitch, arrêté pour vol en janvier 1887<sup>1234</sup>. On suppose ici sa nationalité serbe d'après son nom, méthode suggérée par Ljubinka Trgovčević<sup>1235</sup>. En 1899, la presse mentionne un autre étudiant serbe arrêté par la police :

La huitième chambre correctionnelle a infligé, hier, quinze jours de prison avec sursis à un étudiant en droit d'origine serbe, Louboumir Wassilewicz, qui mardi dernier, dans un groupe, rue du Cardinal-Lemoine, avait crié « À bas Loubet ! » et bousculé les agents intervenus pour l'arrêter.<sup>1236</sup>

Toujours dans le 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris, l'étudiant serbe est ici intégré dans un « groupe », qui semble indiquer des contacts entre étudiants français et étrangers, et prend part à la vie

---

<sup>1228</sup> Voir chapitre 1 : au XIX<sup>e</sup> siècle, un discours général se développe pour caractériser les populations qui se trouvent au cœur de l'actualité avec la question d'Orient.

<sup>1229</sup> « Les délégations », *Le Radical*, 27 mai 1885, p. 3.

<sup>1230</sup> *Journal officiel de la République française*. Lois et décrets, 31 mai 1885, p. 2790.

<sup>1231</sup> Voir le poème publié dans les *Orientales*, « Le Danube en colère » (chapitre 1), mais aussi l'article « Pour la Serbie » publié en 1876 dans *Le Rappel* qui parle en fait de la Bulgarie (chapitre 2).

<sup>1232</sup> Théophile Duprey Le Mansois, *De Montmartre à Montrouge... op. cit.*, p. 82.

<sup>1233</sup> Voir chapitre 1 et 3 pour la construction et l'évolution des stéréotypes.

<sup>1234</sup> Archives de la préfecture de Paris : BA27, cabinet du préfet, affaires générales.

<sup>1235</sup> Ljubinka Trgovčević, *Planirana elita... op. cit.*, p. 123.

<sup>1236</sup> « Nouvelles judiciaires », *Le Radical*, 26 février 1899, p. 3.

politique du pays. Si on ne connaît pas la nationalité des autres étudiants de ce groupe, on peut imaginer que le journaliste aurait précisé s'ils n'avaient pas été Français. Et le président, d'ailleurs, de déclarer : « Ça va bien, si les étrangers s'en mêlent maintenant »<sup>1237</sup>.

Deux ans plus tôt, la presse évoque aussi un étudiant serbe qui, cette fois-ci, est aidé par la police :

Un étudiant en droit, Démétrius Z..., sujet serbe, âgé de vingt-six ans, avait fait la connaissance, au café d'Harcourt, d'une fort jolie fille, Alexandrine Redoux, âgée de vingt-deux ans, chez laquelle il alla passer la nuit dans un hôtel meublé de la rue Monge.

Il y avait à peine cinq minutes que les deux amoureux étaient au lit, que, de derrière les rideaux de la croisée, surgissait un individu, le souteneur de la dame, qui, un couteau à la main, se rua sur l'étudiant. Mais le Serbe put éviter le coup de couteau qui lui était destiné et, grâce à sa force herculéenne, maintenir le gremlin jusqu'à l'arrivée du personnel de l'hôtel, attiré par ses cris. On remit le bandit entre les mains de deux agents qui le conduisirent au commissariat de police du quartier [...] <sup>1238</sup>

Le souteneur (proxénète) et sa complice sont finalement arrêtés et la brève est intéressante parce qu'elle diffuse des stéréotypes sur les Serbes, avec cet étudiant, d'une force « herculéenne », et qu'elle retrace la façon dont les étudiants serbes ont pu, autant que les autres, croiser les milieux peu recommandables de la capitale. De manière générale, les étudiants serbes ont rarement eu affaire à la police : si elles ne soulignent pas une spécificité des étudiants serbes, ces affaires permettent non seulement aux Français d'en entendre parler mais aussi de retrouver des indices de leur vie quotidienne à Paris.

Les boursiers s'orientent vers des carrières d'État et sont donc peu nombreux à rester en France après leurs études. Ljubinka Trgovčević note toutefois la bonne réception de certains d'entre eux dans la société française. Milovan Milovanović, déjà cité, est remarqué pour la thèse qu'il soutient en janvier 1888 à la faculté de droit de Paris. Il reçoit un prix et le livre tiré de sa thèse est salué par la *Revue des Deux Mondes* et la revue des *Archives diplomatiques*<sup>1239</sup>. Ce futur ministre des Affaires étrangères en Serbie, réside lui aussi dans le Quartier latin et fréquente des Français tels qu'Auguste Boppe et Albert Malet. Il tisse ainsi des réseaux entre les deux

---

<sup>1237</sup> *Ibid.*

<sup>1238</sup> « Nouvelles diverses. Les amours d'un Serbe », *Le Journal*, 15 septembre 1897, p. 3.

<sup>1239</sup> Ljubinka Trgovčević, « Les boursiers serbes en France de 1878 à 1914 », *op. cit.*, p. 48.

pays pour sa carrière<sup>1240</sup>. Mihailo Petrović, également déjà cité pour son séjour à l'ENS, est très bien reçu par le milieu universitaire français. Il passe le concours de l'école après s'être préparé pendant 18 mois. Les archives de l'ENS précisent qu'il ne réussit pas les épreuves écrites d'admission et qu'il « fut reçu néanmoins hors cadre et donna assez de satisfaction pour qu'une année supplémentaire lui fût accordée en vue du doctorat »<sup>1241</sup>. Le règlement intérieur de l'école précise en effet que « les élèves étrangers sont admis à l'École pour un an ; ils peuvent y être maintenus, dans la limite des places disponibles pour une deuxième, puis pour une troisième année, sur la demande de leur gouvernement » : Mihailo Petrović y a passé quatre ans, de 1890 à 1894<sup>1242</sup>. Son admission, malgré son échec au concours, semble répondre au règlement qui stipule que les étudiants de nationalité étrangère « subissent les épreuves du concours d'admission considéré pour eux comme un examen de capacité » et qu'« aucune condition de classement n'est imposée en principe pour ces candidats ; la dispense de certaines épreuves peut même leur être accordée »<sup>1243</sup>. Une fois admis, Mihailo Petrović prouve ses qualités à ses professeurs et un an seulement après la fin de ses études, il est élu membre de la Société mathématique de France en 1895 et publie quatorze de ses travaux dans le *Bulletin* de la Société<sup>1244</sup>. Trgovčević mentionne enfin Djordje Jovanović, sculpteur qui est venu à Paris pour étudier à l'Académie Julian en 1887. Deux ans plus tard, il reçoit la médaille de bronze pour son œuvre *Le joueur de guzla*, présentée à l'Exposition universelle de 1889<sup>1245</sup>. S'il est difficile de comprendre comment se construisent ces parcours de réussite et de quoi ils sont le signe, la façon dont ces étudiants serbes sont salués permet tout de même de souligner leur bonne réception par la critique et les milieux universitaires. Cosmopolite, le milieu intellectuel de la fin du siècle fait une place aux quelques Serbes qui ont fait leurs preuves.

On retrouve aussi quelques traces des étudiants serbes non boursiers à travers les trajectoires des étudiants serbes inscrits à l'École des langues orientales vivantes. Kosta Dinitch (orthographe française), par exemple, inscrit en 1881-1882, soutient une thèse de médecine à Paris en janvier 1888<sup>1246</sup> et s'est donc bien intégré dans le milieu universitaire français, où ses

---

<sup>1240</sup> Dušan Bataković, *Les sources françaises de la démocratie serbe*, op. cit., p. 288.

<sup>1241</sup> AN, 61AJ/193. Rapport « Note sur les étrangers admis à l'école d'après les dossiers du ministère ». Le rapport n'est pas daté, mais il date probablement des années 1920 car le dernier exemple cité y date de 1920.

<sup>1242</sup> *Ibid.*, Rapport « Élèves étrangers à l'école ». Pas daté, cf. ci-dessus.

<sup>1243</sup> *Ibid.*, règlement intérieur : « Dispositions concernant l'admission des élèves étrangers ». Extraits des articles 42 et 43.

<sup>1244</sup> Ljubinka Trgovčević, « Les boursiers serbes en France de 1878 à 1914 », op. cit., p. 49.

<sup>1245</sup> *Ibid.*

<sup>1246</sup> Kosta Dinitch, *Le Kéfir ou Champagne lacté du Caucase, origine, morphologie du champignon*, thèse de Paris, 1888.



études sont publiées régulièrement<sup>1247</sup>, même s'il retourne ensuite en Serbie où il devient médecin particulier du roi Pierre Karadjordjević. Citons aussi Douchan Savitch (orthographe française), exemple encore plus parlant puisqu'il reste en France après ses études. Inscrit en 1883-1884, il est admis membre titulaire dans la Société pour la propagation des langues étrangères en France en 1895, alors qu'il est calculateur au Bureau des longitudes de Paris<sup>1248</sup>. Puis, au début du XX<sup>e</sup> siècle, il y devient attaché et obtient la nationalité française<sup>1249</sup>.

Malgré la bonne réception ou l'intégration de quelques étudiants serbes dans la société française, ou du moins parisienne, ces trajectoires demeurent anecdotiques. Il faut en effet fouiller longtemps pour retrouver ces quelques traces qui ne suffisent donc pas à faire de la présence serbe un élément constitutif des imaginaires sociaux des Français. De plus, les images que les étudiants serbes véhiculent, aux rares occasions où ils font parler d'eux, sont tantôt positives, tantôt négatives, et ne permettent pas de formuler des conclusions significatives. Si la société française s'intéresse aux étudiants étrangers, c'est en fait surtout pour qu'ils répandent une bonne image de la France. Ainsi lit-on dans les archives de l'ENS que le ministre Victor Duruy évoque dès 1867 les avantages pour la France à accueillir des étudiants roumains :

Par une lettre du 22 décembre 1867, il annonça à M. Boullier, directeur de l'École, que le chargé d'affaires de Roumanie en France lui présenterait deux jeunes « Valaques », élèves de nos lycées et de la conférence de licence de Louis-le-Grand, et il le pria de les recevoir comme demi-pensionnaires. « Ils retourneront bientôt dans leur pays, disait-il, pour y porter nos méthodes, nos connaissances, au grand profit de l'influence française en Orient. »<sup>1250</sup>

De la même façon, lors d'un débat au conseil municipal de Paris en mars 1891 qui évoque la possibilité d'exclure les étudiants étrangers du concours de l'internat de médecine<sup>1251</sup>, le journaliste Gustave Rouanet conclut :

---

<sup>1247</sup> Voir par exemple l'année de la soutenance : Louis Figuier, *L'Année scientifique et industrielle : ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger*, Paris, Hachette et cie, 1888, p. 382. Ou quelques années plus tard : L. Hallion et Carrion, *Le Kéfir et la kéfirothérapie*, Paris, Carré et Naud, 1901, p. 8

<sup>1248</sup> « Nouveaux membres titulaires », dans *Bulletin de la Société pour la propagation des langues étrangères en France*, Paris, juin 1895, p. 113.

<sup>1249</sup> Le *Journal des débats* le mentionne comme Français en 1912, alors qu'il se rend à Belgrade pour donner une conférence. « À l'étranger », *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 mars 1912, p. 2.

<sup>1250</sup> AN, 61AJ/193. Rapport « Élèves étrangers à l'école », *op. cit.*

<sup>1251</sup> Une loi sur le recrutement donne droit aux étudiants de ne faire qu'un an de service militaire s'ils sont internes ou docteurs avant leur vingt-sixième année. Certains estiment alors que les étudiants étrangers sont favorisés car, ne faisant pas leur service militaire, ils peuvent concourir pour l'internat plusieurs années de suite, jusqu'à 28 ou 30 ans.

[...] qu'il y a un intérêt essentiellement français, de premier ordre, à ce que la France non seulement n'oblige pas de se rendre à Berlin les étudiants serbes, roumains, américains, c'est-à-dire les nationaux des puissances où la science est moins développée qu'en Allemagne et en France, mais qu'il importe encore que rien ne puisse faire penser que l'on songe à restreindre en rien l'admission des étudiants étrangers qui viennent puiser à Paris notre esprit, nos mœurs et notre civilisation, qui les façonnent à l'image de la France.<sup>1252</sup>

Si les étudiants serbes sont ici mentionnés, ce n'est pas pour leur spécificité. Repousser les étudiants étrangers reviendrait en effet à les pousser vers l'Allemagne, idée peu réjouissante dans le contexte de l'anti-germanisme qui anime la société française. Très clairement, l'assemblée s'enthousiasme ici (« Très bien ! »<sup>1253</sup>) pour la façon dont les étudiants étrangers, y compris les Serbes, peuvent valoriser et faire rayonner la France, ainsi que donner naissance à des réseaux qui lui seront utiles. Plus largement, la France et l'Allemagne, mais aussi l'Angleterre, se livrent d'ailleurs une compétition en matière d'enseignement dans certains pays de l'Asie, comme la Chine ou le Japon, où elles fondent écoles et université et rivalisent pour y attirer les étudiants locaux, à des fins de rayonnement. Si la réception des étudiants serbes en France n'est pas très significative, ces derniers participent en effet à la projection des valeurs françaises, notamment par le biais des générations de « Parisiens » mentionnées plus haut. Plus largement, Pierre Moulinier évoque cette influence pour les différents étudiants étrangers qui diffusent la langue et la culture françaises<sup>1254</sup>.

### 3. Une colonie discrète et soudée

Plus largement, il faut interroger la réception de la colonie serbe dans son ensemble. En 1893, *Le Figaro* publie un article intitulé « La colonie serbe à Paris » qui explique que « constituée presque exclusivement d'étudiants, [elle] est peu connue à Paris, car elle ne se prodigue guère dans les réunions mondaines et ne sort point du Quartier latin où elle vit en cercle très fermé »<sup>1255</sup>. La même année, *Le Matin* affirme :

---

<sup>1252</sup> *Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris*, Paris, imprimerie municipale, 28 mars 1891, p. 695. Séance du 27 mars 1891.

<sup>1253</sup> *Ibid.*

<sup>1254</sup> Pierre Moulinier, « Les étudiants étrangers à Paris en 1900 », op. cit., p. 127. Voir aussi Ovidiu Bozgan, « L'université de Budapest et la France de 1864 aux années 1940 », dans *Cahiers d'histoire*, Lyon, 1992, vol. 37, n° 2, p. 151-171 ; Dan Berindei, « Paris et Vienne, centres de formation des cadres intellectuels roumains au XIXe siècle », dans *Études danubiennes*, Strasbourg, 1989, vol. V, n° 2, p. 8.

<sup>1255</sup> « La colonie serbe à Paris », *Le Figaro*, 18 novembre 1893, p. 1.

Cette colonie est peu nombreuse. En dehors du personnel diplomatique et consulaire, elle se compose d'une soixantaine d'étudiants, de quelques officiers et fonctionnaires détachés en France pour y étudier notre art militaire et le fonctionnement de nos administrations publiques. Peu ou point de commerçants.<sup>1256</sup>

À en croire ces articles, les Serbes en France sont donc essentiellement les étudiants déjà cités. Il importe pourtant de s'interroger sur l'existence d'un discours spécifique et plus large sur cette colonie. Pour ce faire, il faut chercher les occasions qui ont provoqué de tels discours ainsi que celles qui ont pu faire sortir les Serbes de leurs cercles fermés. Ces discours constituent des indices sur ce que les Français ont pensé des Serbes vivant en France. À l'occasion des visites des souverains serbes, par exemple, la presse évoque la colonie serbe et la préfecture produit des rapports de surveillance. Ainsi, l'arrivée du roi Alexandre Obrenović à Paris le 27 janvier 1895 est racontée dans la presse :

Le roi Alexandre de Serbie est arrivé, hier matin, à Paris, par l'Orient-Express. [...] La gare de l'Est avait été, pour la circonstance, superbement décorée et pavoisée. Les murs étaient ornés de faisceaux de drapeaux français et serbes, et des gerbes de plantes rares avaient été disposées partout à profusion. [...] Lorsque le train d'Orient est annoncé, les personnages venus pour saluer le jeune souverain quittent le salon d'attente et se rendent sur le quai. [...] Deux cents jeunes Serbes, pour la plupart étudiants à Paris, se pressent sur le quai.<sup>1257</sup>

Si cet épisode est raconté dans les différents titres de presse, il n'y a en fait pas grand-chose à en dire et tous les articles se contentent de reprendre les mêmes informations : horaire d'arrivée, décoration de la gare, personnalités présentes pour accueillir le roi, etc. Il est toutefois intéressant de souligner que la police ne tient pas exactement le même discours : d'après le rapport de la préfecture, « le roi a été reçu à la descente du wagon au cri de « vive le roi ! » par une délégation de Serbes qui se composait d'environ 50 personnes »<sup>1258</sup>. La presse, peut-être, a voulu exagérer le nombre de Serbes présents à la gare pour faire de l'arrivée du roi un événement digne d'être raconté. La police, à l'inverse, se contente d'aller à l'essentiel et conclut surtout qu'« il ne s'est produit aucun incident »<sup>1259</sup>.

Des événements plus graves sont l'occasion de produire des discours plus prolixes. Le 14 novembre 1893, le ministre plénipotentiaire serbe Milan Djordjević est agressé à Paris : un

---

<sup>1256</sup> « Dans la colonie serbe », *Le Matin*, 15 avril 1893, p. 1.

<sup>1257</sup> « Mondanités », *Le Gaulois*, 28 janvier 1895, p. 2.

<sup>1258</sup> Archives de la préfecture. Documentation : EA 49, dossier Milan Obrenović, rapport du 27 janvier 1895.

<sup>1259</sup> *Ibid.*

individu se précipite pour lui donner un coup de tranchet alors qu'il dîne au Bouillon Duval, rue des Petits-Champs. La presse, tout d'abord, croit à une « affaire tout intime »<sup>1260</sup>, car les rumeurs racontent que l'agresseur et la victime se connaissaient. Rapidement, pourtant, cette information est démentie et cette piste écartée. Dès le lendemain, l'interrogatoire de Léon Leauthier, auteur des faits, révèle en effet un acte anarchiste. Le dossier de la police relève que Leauthier avait chez lui une brochure de *La revue anarchiste* qui glorifiait l'attentat contre le maréchal Martínez Campos<sup>1261</sup> et que le jeune homme, âgé de 20 ans, voulait « se venger de la société »<sup>1262</sup> car il était dans la misère. Ce dernier affirme ne pas avoir su qui il attaquait et avoir choisi sa cible « parce qu'il était bien mis et décoré » et qu'il avait ainsi reconnu que « c'était un bourgeois »<sup>1263</sup>. Une lettre, adressée à Sébastien Faure, publiciste socialiste connu, quatre jours avant l'agression, est retrouvée et publiée dans la presse. Leauthier y écrit qu'il ne « tuera pas un innocent en tuant le premier bourgeois venu »<sup>1264</sup>. La presse s'empare de l'affaire qu'elle décrit longuement car elle concerne en fait la société française plutôt que le diplomate. Ce dernier n'a été la victime de Leauthier que parce qu'il a croisé sa route. Cet attentat donne tout de même lieu à quelques discours sur la population serbe de Paris, qui se précipite autour de son ministre. On lit par exemple dans *Le Temps* du 15 novembre que « pendant toute la matinée, les membres de la colonie serbe à Paris sont venus s'inscrire à l'hôtel Windsor », où réside le ministre, et que ce dernier « est soigné par un médecin serbe de ses amis ainsi que par deux étudiants, ses compatriotes »<sup>1265</sup>. Différents titres décrivent cet empressement de la colonie serbe auprès de son représentant et véhiculent l'image d'une colonie unie.

Plus tôt en 1893, ce sont des événements de la politique serbe qui donnent lieu à des commentaires sur la colonie serbe. Alors que la nouvelle du coup d'État d'Alexandre Obrenović est annoncée, les Français s'interrogent sur les réactions des Serbes qui vivent à Paris. Ainsi trouve-t-on dans *Le Matin* du 15 avril 1893 un article intitulé « Dans la colonie serbe. Premières impressions recueillies », dans lequel le journaliste cherche à connaître les impressions de la colonie serbe de Paris. Comme à l'occasion de l'attentat cité ci-dessus, l'article met en avant l'unité de la colonie serbe :

---

<sup>1260</sup> « Attentat contre un ministre », *L'Intransigeant*, 15 novembre 1893, p. 2.

<sup>1261</sup> Arsenio Martínez-Campos Antón (1831-1900) est un militaire et homme d'État espagnol, acteur important de la Restauration bourbonienne en 1874. Le 23 septembre 1893, il est victime d'un attentat anarchiste à Barcelone, alors qu'il est capitaine général de Catalogne, dont il ne sort que légèrement blessé.

<sup>1262</sup> Archives de la préfecture. Affaires générales, dossier Léon Leauthier : BA 1144.

<sup>1263</sup> *Ibid.*

<sup>1264</sup> *Ibid.* Voir aussi par exemple « Attentat contre un diplomate – une lettre anarchiste », *Le Petit Parisien*, 16 novembre 1893, p. 2.

<sup>1265</sup> « La tentative d'assassinat contre M. Georgewitch », *Le Temps*, 15 novembre 1893, p. 4.

Nous avons pu constater que l'opinion de la grande majorité d'entr'eux [sic] était tout en faveur du jeune roi. Son acte d'énergie était loué -avec quelques réserves, suivant les tempéraments- car, ici comme à Belgrade, la situation était considérée comme intenable. [...] L'attitude équivoque des régents et des principaux membres du cabinet balayé, lesquels semblaient vouloir favoriser les visées autrichiennes, avait éveillé les soupçons du public serbe. La décision soudaine d'Alexandre I<sup>er</sup> est donc saluée comme un acte de délivrance nationale. Telles sont les impressions que nous avons recueillies auprès des membres de la colonie serbe de Paris.<sup>1266</sup>

Les divergences de points de vue sur le coup d'État semblent ici n'être qu'une question de caractère et la population serbe est décrite comme un groupe uniforme. L'analyse n'est pas très approfondie et l'article ne mentionne que de façon très superficielle les enjeux politiques liés à cet événement. Si l'article est court et qu'il ne tire pas des conclusions très originales, il reflète la conscience de la présence de cette population serbe à Paris et le désir de l'interroger. La colonie serbe, bien que peu nombreuse, et probablement pas représentative, constitue une vitrine de la population serbe dans son ensemble, ou du moins est-elle utilisée comme telle par les Français qui s'interrogent sur les Serbes.

Quelques années plus tard, en 1899, les Serbes ont la parole dans la presse dans le contexte de l'Affaire Dreyfus. Un nouveau témoin surgit au procès de Rennes<sup>1267</sup> et se déclare Serbe : un dénommé Eugène Czernusky (ou Cernusky, selon les titres) y intervient le 4 septembre. Il met en avant sa mauvaise maîtrise de la langue française pour que son témoignage soit lu et sa lettre affirme avoir appris au ministère des Affaires étrangères de Vienne que Dreyfus aurait été une des quatre personnes qui faisaient de l'espionnage en France pour les Allemands. Czernusky déclare aussi connaître d'autres éléments qu'il ne dévoilera qu'à huis clos. Ce nouveau témoin à charge soulève pourtant des interrogations : on se demande pourquoi il n'a pas témoigné plus tôt et son récit nécessite des vérifications auprès des institutions étrangères légitimes (il s'agit de vérifier si les documents énumérés ont bien été livrés). De plus, son identité fait débat, et *Le Figaro* contredit le nouveau témoin dès le lendemain de sa déposition :

En ce qui concerne M. de Cernusky, démentons d'abord une information qui avait pour objet de donner quelque consistance au témoin de M. de Beaurepaire. On a répandu le bruit à Rennes, et on a aussitôt télégraphié à Paris, que M. de Cernusky appartient à une ancienne

---

<sup>1266</sup> « Dans la colonie serbe », *Le Matin*, 15 avril 1893, p. 1.

<sup>1267</sup> Le second procès de Dreyfus a lieu à Rennes en août et septembre 1899. Après les réactions à la prise de position publique de Zola, c'est un procès en révision qui se déroule à Rennes, loin de l'agitation parisienne.

famille ayant régné en Serbie. Il n'y a jamais eu que deux familles souveraines en Serbie : les Obrénovitch et les Karageorgevitch. L'information désignait donc les Karageorgevitch. Or, nous sommes en mesure d'affirmer que M. de Cernusky n'appartient, ni directement ni indirectement, à cette famille. M. Eugène-Lazar Hüdeck de Cernusky est né à Budweiss (Autriche-Hongrie), le 5 septembre 1869. Lieutenant dans l'armée autrichienne, [il] fut mis à demi-solde pour fautes répétées dans le service.<sup>1268</sup>

Ainsi différents titres de presse accusent-ils les détracteurs de Dreyfus d'avoir construit ce nouveau témoignage, censé apporter une preuve décisive au dernier moment. Alors qu'il véhicule une image négative de la Serbie, la colonie serbe se mobilise pour montrer qu'il n'est pas serbe. *L'Aurore* réalise une enquête dans le Quartier latin et publie les témoignages :

Nous avons vu hier trois membres de la colonie serbe, dont un médecin, qui connaissent fort bien le personnage, ayant vécu, eux aussi, dans son intimité. Le portrait qu'ils nous en ont tracé est bien tel que nous pouvions nous le représenter d'après ce que nous savons déjà.

Cernusky, nous dirent-ils, n'a jamais été Serbe de sa vie. Il est Tchèque et originaire d'Olmütz ou de Prague. Il ne sait pas un mot de serbe et parle une sorte de patois mi-allemand, mi-bohémien aussi correct que le français dont il fait usage. C'est un déséquilibré, section des persécutés.<sup>1269</sup>

*Le Figaro* affirme également que « M. de Cernusky jouit, aussi, dans la colonie serbe, de la plus mauvaise réputation. Les Serbes de Paris l'ont, dès la première heure, répudié comme l'un des leurs, en raison de ses allures singulières et de son ignorance complète de la langue serbe. »<sup>1270</sup>. Alors que le journal mentionne un membre de la colonie serbe qui lui aurait prêté de l'argent, ce dernier écrit au *Figaro* pour rectifier ces informations :

M. Slavko Y. Grouitch<sup>1271</sup>, contrairement à ce qui a été dit, n'a jamais été lié avec M. de Czernucky et n'a eu avec lui aucun rapport d'argent. Il ne le connaît que pour l'avoir vu quelquefois, en 1896, au café Soufflot qui était alors le rendez-vous des étudiants serbes à Paris, et ses relations avec lui se sont bornées à l'échange de quelques rares et banales paroles. [...] [il] a bien écrit, à trois ou quatre reprises, à M. de Czernucy [sic], mais c'était comme secrétaire et trésorier d'un Comité formé par les Serbes de Paris, et uniquement

---

<sup>1268</sup> « Le nouveau témoin de M. Quesnay de Beaurepaire. M. de Cernusky », *Le Figaro*, 5 septembre 1899, p. 1.

<sup>1269</sup> « Les témoins honorables de Q. », *L'Aurore*, 5 septembre 1899, p. 2.

<sup>1270</sup> « Le nouveau témoin de M. Quesnay de Beaurepaire. M. de Cernusky », *op. cit.*, p. 2.

<sup>1271</sup> Il est alors attaché à la légation royale de Serbie à Constantinople.

pour lui réclamer le paiement [sic] d'une certaine somme que M. de Czernučky [sic] avait souscrite et qu'il n'a, d'ailleurs, jamais versée.<sup>1272</sup>

Le 5 septembre, Czernusky témoigne à huis clos mais n'apporte pas de nouveaux éléments. Puis, le lendemain, il ne se présente pas au tribunal et disparaît. Il n'est donc pas question, pour les Serbes, d'être associés à cet homme, qu'un rapport de police décrit comme atteint de troubles mentaux, endetté et coupable de parjure<sup>1273</sup>. Ce témoin *in extremis* est finalement qualifié de « pseudo-Serbe »<sup>1274</sup> et son témoignage déclenche une enquête qui conclut au faux témoignage. Czernusky, réfugié à Londres, se rétracte, mais la police ne parvient pas à le retrouver et se concentre sur ses complices. Ainsi, certaines affaires anecdotiques et médiatisées impliquant ou censées impliquer des Serbes (comme l'agression d'un Serbe par un proxénète citée plus haut) mettent, un peu par hasard, les Serbes sur le devant de la scène parisienne. Ainsi faut-il donc distinguer les épisodes qui relèvent d'un intérêt spécifique pour les populations serbes de la capitale, comme l'enquête sur leurs réactions au coup d'État, de ce type d'affaires qui amènent par hasard les Serbes sous la lumière des sources journalistiques et judiciaires.

D'autres événements moins importants sont l'occasion de parler de la colonie serbe. Le discours du général russe Skobelev (« Scobeleff » dans les sources) en février 1882 à une députation d'étudiants serbes à Paris, par exemple, est mentionné dans de nombreux titres français (et étrangers) avec notamment ses propos sur l'ennemi allemand<sup>1275</sup>. La presse mentionne également la conférence sur le magyarisme organisée à Paris en 1896 par des étudiants roumains, serbes, tchèques et slovaques pour protester contre la Hongrie et permet de faire connaître leur point de vue sur le contexte européen<sup>1276</sup>.

Mis à part ces quelques événements et incidents, relativement marginaux, la colonie serbe ne fait pas parler d'elle. En effet, la majorité des Français ne connaît pas de Serbes et ne se préoccupe pas beaucoup de ceux, peu nombreux, qui vivent en France. Ces silences nous renseignent sur la véritable place de la Serbie en France.

---

<sup>1272</sup> « Hors Paris », *Le Figaro*, 18 septembre 1899, p. 1.

<sup>1273</sup> George R. Whyte, *The Dreyfus Affair: A Chronological History*, New-York, Palgrave Macmillan, 2005, p. 273.

<sup>1274</sup> « Le témoin de M. Quesnay de Beaurepaire. M. de Czernusky », *Le Figaro*, 6 septembre 1899, p. 2.

<sup>1275</sup> Voir par exemple « Paroles de guerre », *Le Petit Parisien*, 10 février 1882, p. 1.

<sup>1276</sup> Voir par exemple « Le magyarisme », *L'Univers*, 1<sup>er</sup> août 1896, p. 2.

## B. Réception des Obrenović en France

### 1. Les séjours de Milan Obrenović en France

Les membres de la famille Obrenović entretiennent des liens étroits avec la France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'origine de nombreux récits sur les Serbes et la Serbie. Milan Obrenović fait plusieurs séjours à Paris. Le premier commence en 1864, alors que son père adoptif l'envoie en France pour son éducation. À la mort de son père en 1861, Milan a été adopté par Michel Obrenović, cousin germain de son père, qui n'avait pas d'héritier. Sa fréquentation du lycée Louis-le-Grand est connue, mais elle n'est jamais explicitée. Il faut d'abord préciser qu'il n'y passe qu'un an. Les registres du lycée indiquent l'entrée d'« Obrenowitsch » au lycée le 1<sup>er</sup> octobre 1867<sup>1277</sup> et son inscription en 4<sup>ème</sup> D pour l'année 1866-1868<sup>1278</sup>. Il est externe libre et réside « chez M. Huet », au 95, boulevard Saint Michel<sup>1279</sup>. Les archives du lycée nous permettent aussi de consulter les relevés de notes et positions des élèves. Milan est dans la classe du professeur Chambon, composée de 39 élèves, il arrive 16<sup>e</sup> à la première version latine de l'année, 24<sup>e</sup> au premier thème de grec, 27<sup>e</sup> à la première version de grec et 25<sup>e</sup> à la première version latine. En novembre, il arrive 9<sup>e</sup> au premier devoir d'histoire et ses notes s'améliorent, dans l'ensemble, au cours de l'année<sup>1280</sup>. Le futur roi est donc relativement moyen et son séjour à Louis-le-Grand n'est pas particulièrement remarqué : il n'apparaît pas dans les registres de retenues et punitions<sup>1281</sup>. Ainsi le prince héritier semble-t-il avoir mené une jeunesse discrète et tranquille à Paris. Le philosophe François Huet avait été chargé par Michel Obrenović de son éducation, ce qui explique qu'il réside chez lui et son épouse pendant quatre ans<sup>1282</sup>. Après avoir été professeur à l'université de Gand, ce dernier retourne à Paris où il se consacre à la philosophie et donne des cours pour gagner sa vie. Il n'a laissé aucun écrit sur la Serbie.

Le 10 juin 1868, Michel Obrenović est assassiné et Milan quitte Paris, sans terminer son année scolaire, pour rentrer à Belgrade occuper la place qui lui revient. Dans le registre de sorties des élèves, on lit qu'il est « monté sur le trône de Serbie »<sup>1283</sup>. Le journaliste Louis Ganderax raconte, des années plus tard, qu'il avait entendu, en arrivant à Louis-le-Grand, « la surprenante

---

<sup>1277</sup> Archives de Paris (AP), D3T3 173 : lycée Louis-le-Grand, registre d'entrées et sorties (1864-1871), p. 269.

<sup>1278</sup> AP, D3T3 225 : lycée Louis-le-Grand, registre d'inscription des externes, Année 1867-1868, p. 66.

<sup>1279</sup> Voir registres cités ci-dessus.

<sup>1280</sup> AP, D3T3 309 : lycée Louis-le-Grand, relevés notes et positions. Année 1867-1868. Quatrième, 4<sup>e</sup> division (4e D), Professeur Mr Chambon.

<sup>1281</sup> AP, D3T3 410 : lycée Louis-le-Grand, retenues et punitions (1865-1883).

<sup>1282</sup> Charles Luy, *Notice sur François Huet*, Chartres, Imprimerie Durand, 1890, p. 6.

<sup>1283</sup> AP, D3T3 173, *op. cit.*, p. 266 et 269.



histoire d'un externe, – « un Vallaque », disait-t-on – qui avait eu la chance de partir six semaines avant les vacances pour régner sur son pays »<sup>1284</sup>. On imagine la sensation produite par le départ d'un élève de 4<sup>ème</sup> quittant sa classe pour être couronné et on remarque le qualificatif de « Valaque », qui rappelle l'extrait de *Montmartre à Montrouge* cité plus haut et montre que les camarades du prince n'ont pas vraiment idée de l'endroit d'où il vient. Milan n'a même pas 14 ans, il devient prince régnant et un conseil de régence est désigné. François Huet l'accompagne en Serbie : son ami Georges Perrot raconte la visite qu'il lui fait à Belgrade et relate que « par intérêt pour l'enfant qu'il a eu pendant plusieurs années à son foyer, et auquel sa femme et lui s'étaient vivement attachés, par intérêt pour le pays [...], [il] consentit à se séparer de ses vieux amis et à s'expatrier à Belgrade pour essayer s'achever ce qu'il avait commencé à Paris »<sup>1285</sup>. Ainsi le philosophe français poursuit-il l'éducation du prince, mais seulement jusqu'en 1869, car il décède lors d'un séjour de vacances en France. La majorité de Milan est célébrée en août 1872 et, un an plus tard, il fait un nouveau voyage à Paris.

Alors que Milan est présenté au président Mac Mahon, la presse profite de ce voyage pour se renseigner sur son séjour à Paris et rappeler ses années de jeunesse :

Le jeune Milan demeurait alors boulevard Saint-Michel, 95, au troisième, sur le derrière, dans le modeste appartement de M. François Huet, philosophe de l'école de Bordas-Démoulin. C'était un enfant vigoureux, qui promettait ce qu'il a physiquement tenu, et même un peu turbulent, si j'ose m'exprimer ainsi. Il aimait les exercices du corps et les culbutes lui plaisaient pour le moins autant que les thèmes. Les locataires et la concierge du numéro 95 ont gardé le souvenir du jeune prince qu'ils ont vu pendant quatre années parmi eux, sans le savoir promis si vite à ses royales destinées.<sup>1286</sup>

Maintenant que Milan est devenu prince de Serbie, le récit de sa jeunesse à Paris prend une saveur particulière. *Le Figaro* rapporte là des détails « familiers et amusants »<sup>1287</sup> qui n'avaient attiré aucune attention au moment des faits et qui cherchent à souligner les liens simples qui relient le prince à Paris.

---

<sup>1284</sup> « Épilogue », *Le Gaulois*, 8 décembre 1891, p. 1.

<sup>1285</sup> Georges Perrot, « Souvenirs d'un voyage chez les Slaves du Sud », *Le Tour du monde : nouveau journal des voyages*, n° XXI, 1870, 1<sup>er</sup> semestre. Georges Perrot raconte en plusieurs épisodes le voyage qu'il réalise à la fin des années 1860. Ce récit paraît avec du retard, ce qui explique qu'il paraisse après la mort de Huet.

<sup>1286</sup> « Paris au jour le jour », *Le Figaro*, 13 septembre 1873, p. 2.

<sup>1287</sup> *Ibid.*

On a déjà évoqué l'époque du divorce royal, où la presse et les ouvrages français véhiculaient une mauvaise image du roi<sup>1288</sup>. Pourtant, un an plus tard, en 1889, lorsque ce dernier abdique en faveur de son fils, il prend le titre de comte de Takovo<sup>1289</sup> et vient s'installer à Paris. Il y réside jusqu'en janvier 1894, date à laquelle son fils le rappelle à Belgrade. Lors de ce nouveau séjour long à Paris, Milan confirme la mauvaise réputation qu'il s'est forgée pendant son divorce. On lit dans la presse la description d'un « gros garçon, le parler rude et le geste violent »<sup>1290</sup>, d'un homme qui, « loin de rechercher dans le calme et le recueillement l'oubli de ses grandeurs passées, [...] ne dédaigne pas de recourir au nectar enivrant que verse à grands flots notre fastueuse capitale à ceux qui lui tendent une coupe richement parée »<sup>1291</sup>.

L'ancien roi joue et parie beaucoup, il fréquente le cercle très mondain de la Rue royale : alors que les cercles parisiens sont de moins en moins nombreux, les cercles qui font office de tripots mondains se maintiennent car leur succès est assuré par la richesse de leurs membres<sup>1292</sup>. Tandis que la société dénonce presque unanimement la passion du jeu comme un des « cancers de la vie parisienne »<sup>1293</sup>, Milan se fait remarquer à l'occasion de différents scandales. En mai 1892, par exemple, la presse rapporte un incident qui « fait l'objet de toutes les conversations dans les salons parisiens »<sup>1294</sup> : lors d'une partie, un des joueurs, le baron de Veauce, accuse Milan de triche après plusieurs gains d'affilée. Ce dernier s'offusque et cherche à faire radier le jeune baron. Après avoir quitté le cercle et constitué deux témoins pour demander réparation, il accepte finalement les excuses qui lui sont présentées<sup>1295</sup>. Le Paris mondain parle beaucoup de ce roi déchu, joueur acharné, qui s'énerve quand il perd. Ainsi la revue *La Semaine des familles* rapporte-t-elle une anecdote qui reflète la façon dont les Parisiens tournent Milan en ridicule : « [...] une autre fois, énervé, il prie une personne qui le regardait jouer de s'éloigner. « C'est étonnant, lui dit-il, comme je perds quand vous êtes derrière moi ! » À quoi l'interpelé répondit : 'Je n'étais pourtant pas derrière votre trône quand vous l'avez perdu' »<sup>1296</sup>. Un mois plus tard, l'ex-roi est à nouveau cité dans tous les journaux. Il parie à trente contre un sur les gagnants de

---

<sup>1288</sup> Voir chapitre 3, I, C, 2.

<sup>1289</sup> Le second soulèvement serbe contre les Ottomans, mené par Miloš Obrenović, a commencé dans le village de Takovo. En 1865, le prince Michel fonde l'ordre de Takovo pour récompenser les services rendus à l'indépendance serbe.

<sup>1290</sup> « Presse française – chez le roi Milan », *La Presse*, 20 février 1891, p. 2.

<sup>1291</sup> *Ibid.*

<sup>1292</sup> Benoît Lecoq, « Les cercles parisiens au début de la Troisième République : de l'apogée au déclin », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 32, n°4, octobre-décembre 1985, p. 615.

<sup>1293</sup> *Ibid.*, p. 616.

<sup>1294</sup> « Échos de partout », *Le Petit Journal*, 13 mai 1892, p. 1.

<sup>1295</sup> Voir par exemple « Un scandale royal », *Le Petit Parisien*, 13 mai 1892, p. 3.

<sup>1296</sup> « Chronique », *La Semaine des familles*, 28 mai 1892, p. 143.

quatre courses à l'hippodrome de Longchamp, mais, après trois victoires, au début de la quatrième course, le cheval sur qui il a parié est acheté par un bookmaker qui l'empêche ainsi de gagner<sup>1297</sup> Cette fois-ci, cependant, la presse est du côté de Milan, « parieur enragé »<sup>1298</sup>, car la pratique du bookmaker n'est pas bien vue. Ce dernier, de plus, était envoyé par le comte Louis de Turenne qui agissait lui-même pour M. Mathyssen, un des gros donateurs du Salon, qui tenait le pari face à Milan.

Ainsi, Milan s'est fait une place dans les milieux mondains et joueurs de la capitale, dans lesquels il est un membre actif et reçu comme tel. C'est pourquoi la presse s'étonne, en 1893, lorsqu'il fait mine de vouloir se réconcilier avec la reine Nathalie :

Qui donc songeait, il y a seulement deux mois, que [...] Milan Obrenovitch, qui courait nos cercles, ne manquait aucune réunion de Longchamp ou d'Auteuil, étonnait tout le monde par ses gros paris, ses pertes et ses gains, vivait joyeusement sans paraître suivre les événements de son ancien royaume, prendrait un beau jour l'Orient-express et tomberait chez sa femme pour lui dire « Oublions tout [...] » ?<sup>1299</sup>

Les deux époux ne se réconcilient pas, et l'auteur de l'article de suggérer que l'ancien roi manque d'argent et souhaite se rapprocher de Nathalie qui possède une fortune.

Une fois vraiment rentré à Belgrade, en 1894, à l'appel de son fils, Milan rencontre Alexandre Hepp, rédacteur du *Gaulois*, et lui confie ses sentiments à l'égard de la capitale. Ce dernier transmet alors ses adieux à Paris à la presse :

[...] je suis fixé en Serbie et non point rivé, mais en tout état de cause j'ai renoncé à Paris, je n'y résiderai plus. Cela vous semble impossible et même un peu ingrat ? Soyez assuré, au contraire, que je sais garder à Paris un souvenir reconnaissant, profond ; j'y ai passé mes années d'enfance, j'y ai vécu les heures d'exil, j'y laisse des amitiés chères, -mais j'y ai connu une souffrance, qui, pour certaines âmes, n'est pas des moindres, celle de se sentir comme enveloppé de suspicions et sous l'accusation sourde de ne pas payer les bons procédés de retour, de n'être pas vraiment l'ami de ce peuple qui m'avait fait un foyer. Le dirai-je ? Sans accuser personne, sans me plaindre, je n'ai pas rencontré toujours chez

---

<sup>1297</sup> « Majesté et Bookmaker », *La Presse*, 18 juin 1892, p. 1. C'est une course « à réclamer », c'est-à-dire que les chevaux peuvent être achetés avant le départ. Le coup réalisé face à Milan fait débat dans la presse sur la régularité de la conduite du bookmaker.

<sup>1298</sup> « Scandale aux courses », *Le Radical*, 19 juin 1892, p. 2.

<sup>1299</sup> « Réconciliation inattendue », *Le Rappel*, 24 janvier 1893, p. 1.

quelques-uns de ceux qui dans la presse créent l'opinion, la générosité chevaleresque, l'hospitalité dans toutes ses nuances, qui sont la coquetterie et la tradition de la France.<sup>1300</sup>

Ce discours illustre bien l'ambivalence de la réception de Milan à Paris. D'un côté, les Français s'accordent à lui reconnaître un statut de Parisien après ses divers séjours dans la capitale (il est, lorsqu'il prononce ces mots, « aussi Parisien d'allure que sur le boulevard »<sup>1301</sup>), ce qui semble constituer un ressort classique dans le traitement que la presse réserve aux étrangers les mieux insérés dans la vie de la capitale. De l'autre, ils véhiculent des représentations négatives du souverain et ne se montrent pas hospitaliers à son égard. Cette mauvaise réception se lit aussi dans *Gil Blas*, qui évoque Milan avec ironie en 1897 : « fort spirituel et fort sage. Ne l'a-t-il pas montré en abdiquant sans façons pour jouir tranquillement de la vie, loin des soucis politiques ? »<sup>1302</sup> Lorsqu'il quitte de nouveau Belgrade au moment du mariage de son fils avec Draga Mašin qu'il réprovoque, Milan s'exile d'ailleurs à Vienne et pas à Paris.

## 2. La « conversion »<sup>1303</sup> de Nathalie Obrenović au catholicisme

Après son installation à Biarritz en 1891<sup>1304</sup>, la reine Nathalie y passe quelques années avant de retourner à Belgrade lorsque son fils la rappelle en 1895. Pourtant, cinq ans plus tard, elle s'oppose à son mariage et se retrouve une fois de plus contrainte à l'exil. C'est en France qu'elle se rend, s'installant une nouvelle fois à Biarritz. Plusieurs années plus tard, c'est en France aussi que la reine prend la décision d'abjurer sa foi orthodoxe pour devenir catholique. La cérémonie est menée par l'abbé Soulange-Bodin, le samedi 12 avril 1902, dans la chapelle de l'hôpital Cazin-Perrochaud. Celui-ci est curé de Notre-Dame de Plaisance, à Paris, et a été spécialement délégué par l'autorité diocésaine. Cette chapelle se situe dans le Pas-de-Calais, à Berck-plage, où la reine a passé l'hiver chez une famille amie. S'il régnait, depuis le divorce, une certaine sympathie pour la reine, cette décision est relayée dans la presse sans pour autant susciter d'enthousiasme particulier. La nouvelle est succinctement rapportée par une dépêche de l'agence Havas le 15 avril 1902<sup>1305</sup>. Le lendemain, *Le Temps* publie un récit plus détaillé de la cérémonie, précisant le lieu et les circonstances de l'abjuration ainsi que l'émotion de la reine et de ceux qui l'ont accompagnée :

---

<sup>1300</sup> « Bulletin de l'étranger », *Le Temps*, 6 juin 1894, p. 2.

<sup>1301</sup> *Ibid.*

<sup>1302</sup> « Lettre d'un Parisien », *Gils Blas*, 16 juin 1897, p. 2.

<sup>1303</sup> La plupart des sources parlent de conversion, mais, en réalité, ce n'est pas le terme adapté : pour adhérer au catholicisme, les orthodoxes doivent seulement se confesser et abjurer leurs erreurs.

<sup>1304</sup> Voir chapitre 3, I, C, 2.

<sup>1305</sup> Voir par exemple « La reine Nathalie de Serbie », *Le Petit Journal*, 15 avril 1902, p. 4.

La reine Nathalie, en proie à une vive émotion, a déclaré avec fermeté qu'elle accomplissait son acte d'abjuration de sa propre et libre volonté. Après la cérémonie, le marquis de Castrillo vint baiser la main de la reine, et les sœurs franciscaines, suivant son désir, l'embrassèrent. Le lendemain, dimanche, dans le même sanctuaire, la néophyte a fait ses Pâques.<sup>1306</sup>

Le marquis de Castrillo est le témoin laïc de la reine, aux côtés de l'abbé Brébion, aumônier de l'hôpital où se déroule la cérémonie. Soulange-Bodin, lui, est le fils des voisins de Nathalie à Biarritz. Il est interrogé par le journaliste Édouard Alexandre et son témoignage paraît dans *L'Univers*, quotidien catholique. À la question de savoir comment il a été appelé à recevoir l'abjuration de la reine, ce dernier répond ainsi :

C'est bien simple, [...] Je passe une partie de mes vacances, chaque année, chez mes parents qui possèdent une maison de campagne, près de Biarritz. La reine Nathalie a fait construire une villa, nommé [sic] *Sachino*, non loin de l'habitation de mes parents qu'elle a honorés à plusieurs reprises de sa visite. Ayant appris que je dirigeais des œuvres ouvrières à Paris, la reine Nathalie, que j'avais rencontrée une ou deux fois chez mes parents, vint me trouver à Plaisance il y a quelques mois et me déclara qu'à la suite de sérieuses études et de longues lectures, elle se sentait chaque jour de plus en plus attirée vers l'Église catholique.<sup>1307</sup>

*Le Matin* aussi envoie une journaliste, Jeanne Brémontier<sup>1308</sup>, interroger l'abbé. Dans cette interview, l'abbé relate à peu près les mêmes faits, en insistant toutefois un peu plus sur la façon dont la souveraine a pris sa décision : « Il faut bien qu'on le sache, elle l'a prise seule, sans y avoir été incitée par qui que ce soit. Jamais, en effet, un prêtre catholique n'avait pénétré auprès de la souveraine et c'est de façon fortuite [...] que je fis moi-même sa connaissance »<sup>1309</sup>. Dans ce quotidien moins gagné à sa cause, l'abbé semble obligé de se justifier. On peut, en effet, s'interroger sur l'influence que ce dernier a pu avoir sur Nathalie. On lit d'ailleurs dans *La Croix*, en 1930, qu'il « ne fut sans doute pas étranger à la conversion de la reine »<sup>1310</sup>. L'article du *Matin* ne plaît pas à *L'Univers* qui estime que le quotidien « a voulu donner à son tour des détails sur la conversion de la reine Nathalie » : il lui reproche d'avoir inventé un ouvrage sur

---

<sup>1306</sup> « La conversion de la reine Nathalie », *Le Temps*, 16 avril 1902, p. 3.

<sup>1307</sup> « L'abjuration de la reine Nathalie », *L'Univers*, 16 avril 1902, p. 1.

<sup>1308</sup> Jeanne Brémontier est une journaliste républicaine et libre penseuse. Elle prône notamment la recherche de la vérité pendant l'Affaire Dreyfus et se fait remarquer pour être une des rares femmes sur les bancs de la presse. On l'appelle, avec Séverine et Marguerite Durand, « reporteresses » ou « tribunalières » du quotidien féministe *La Fronde*. Voir Colette Cosnier, *Rennes pendant le procès de Dreyfus*, Rennes, Ouest France, 1984, p. 60.

<sup>1309</sup> « Abjuration de reine », *Le Matin*, 18 avril 1902, p. 1.

<sup>1310</sup> « Courrier de la vie catholique – La reine Nathalie de Serbie », *La Croix*, 13 février 1930, p. 4.

le concile de Trente, avant d'ironiser sur ce journal « si incroyablement documenté sur les questions religieuses »<sup>1311</sup>. Les journalistes de *L'Univers*, en réalité, ont probablement été vexés de lire que « des journaux catholiques eux-mêmes [se sont] trompés » en parlant de conversion au lieu d'abjuration<sup>1312</sup>.

Après l'abjuration de la reine, des rumeurs circulent sur les raisons de son passage au catholicisme et la presse annonce un mariage à venir avec un « gentilhomme espagnol »<sup>1313</sup>. Pense-t-on au marquis de Castrillo ? Ce dernier, pourtant, vient assister à la cérémonie d'abjuration accompagné de son épouse. D'ailleurs, la reine ne s'est jamais remariée. Alors que Belgrade s'étonne de la conversion de Nathalie, évoquer un mariage a peut-être permis de sauver les apparences. *La Revue diplomatique*, en effet, rapporte qu'alors que la conversion de la reine semblait invraisemblable pour les Serbes, elle pouvait s'expliquer par un mariage<sup>1314</sup>. Nathalie, pourtant, dès 1902, décrit ses sentiments à Milica Orešković, ancienne dame de compagnie à la cour de Belgrade :

Je ne me suis pas du tout dépêchée, j'ai lutté contre l'attrance vers le catholicisme, qui m'attirait et vainquait tout. Pour moi la seule vérité était dans l'Eglise romaine ! Alors il fallait choisir : rester sans croyance, ce qui était impossible pour moi, ou partir là où se trouvait déjà mon esprit et mon cœur !<sup>1315</sup>

Mises à part les rumeurs sur un possible mariage de la souveraine, les Français ne se préoccupent pas particulièrement de son installation en France. *L'Univers*, en revanche, demeure un observateur attentif des faits de Nathalie : on peut y lire les étapes de son voyage en Italie, où, après un séjour à Bologne et à Florence, elle se rend à Rome pour prier sur la tombe des apôtres et obtenir la bénédiction du pape<sup>1316</sup>. Puis, le quotidien ne manque pas de relater la façon dont « les pèlerins saluent avec respect deux grandes et nobles chrétiennes »<sup>1317</sup>,

---

<sup>1311</sup> « Au jour le jour », *L'Univers*, 19 avril 1902, p. 1.

<sup>1312</sup> Voir « Abjuration de reine », *Le Matin*, 18 avril 1902, p. 1.

<sup>1313</sup> « Conversion et mariage », *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, 24 avril 1902, p. 1.

<sup>1314</sup> « Serbie », *La Revue diplomatique*, 27 avril 1902, p. 4.

<sup>1315</sup> Ljubinka Trgovčević, Svetlana Tomić et Ivana Hadži-Popović ont publié une partie de la correspondance de la reine Nathalie dans *Ruža i Trnje* [La rose et l'épine] Belgrade, Laguna, 2015. Voir ici p. 418, Lettre à Milica Orešković, écrite de Bologne le 2 mai 1902. Texte original : « Nisam nimalo žurila, borila sam se protiv sklonosti ka katoličanstvu, koja me je vukla i koja je sve pobedila. Za mene je jedina istina u Rimskoj crkvi ! Trebalo je znači izabrati : ostati bez vere, što je za mene bilo nemoguće, ili krenuti tamo gde su mi se već nalazili duh i srce ! »

<sup>1316</sup> Voir Ljubinka Trgovčević, Svetlana Tomić et Ivana Hadži-Popović, *Ruža i Trnje*, op. cit., p. 418, et « La reine Nathalie », *L'Univers*, 6 mai 1902, p. 4. La reine obtient une audience avec le pape le 10 mai et en sort « très émue par l'affabilité que lui avait montrée le Saint-Père ». « Nouvelles de Rome », 13 mai 1902, *L'Univers*, p. 1.

<sup>1317</sup> « Fête du sacré-cœur à Paray-le-Monial », *L'Univers*, 8 juin 1902, p. 3.

dont la reine Nathalie fait partie, à la fête du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial, ainsi que son voyage à Lourdes en septembre 1902, où « Sa Majesté [...] a paru fort impressionnée par le spectacle, si touchant et si grandiose, auquel elle venait d'assister pour la première fois en humble et heureuse enfant de la sainte Église »<sup>1318</sup>.

C'est peut-être la sobriété de la vie de Nathalie qui explique le silence des Français sur sa nouvelle vie en France, où elle termine sa vie<sup>1319</sup>. On pouvait s'attendre à une réception plus chaleureuse, au vu des discours élogieux que la presse publiait pour la décrire dans les années 1880. Finalement, les Français se sont intéressés à Nathalie quand l'affaire de son divorce faisait sensation, mais, une fois qu'elle décide de mener une vie discrète, seule la presse catholique continue à s'intéresser à elle. Ce silence, comme celui sur la colonie serbe en général, illustre le désintérêt des Français pour la Serbie, en opposition avec l'intérêt que lui porte la sphère politique.

---

<sup>1318</sup> « La reine Nathalie à Lourdes », *L'Univers*, 29 septembre 1902, p. 4. Le quotidien, d'ailleurs, s'interroge dès le mois d'avril sur le rôle de Lourdes dans l'adhésion de Nathalie au catholicisme. Alors qu'elle s'était abonnée en septembre 1901 au *Journal de la grotte*, le journal se questionne : « Serait-il téméraire de croire que les merveilles de Lourdes ont contribué à hâter pour la reine Nathalie le moment de son entrée dans la véritable Église ? », « La reine Nathalie », *L'Univers*, 28 avril 1902, p. 3.

<sup>1319</sup> Dans les années 1930, une nouvelle rumeur court sur Nathalie et on peut lire dans la presse qu'elle se trouve dans une situation précaire. Le directeur des renseignements généraux mène une enquête et retrace sa vie pour en informer le préfet de police. Elle a alors 71 ans et réside en tant que pensionnaire au couvent des Dames de Sion, après avoir fait don d'une de ses deux villas de Biarritz à une œuvre de bienfaisance. Elle a également légué une partie de ses biens en Serbie mais conserve des revenus. Voir Archives de la préfecture de Paris, cabinet du préfet : 1 W 2068 dossier 112249. Ainsi termine-t-elle sa vie, de façon modeste, sans pour autant avoir perdu sa confortable fortune. Elle décède en 1941 et est enterrée dans le cimetière de Lardy, dans l'Essonne.

## II. Réception des connaissances et des discours sur la Serbie

Si les Français ne s'intéressent pas aux Serbes qui vivent à leurs côtés, il faut s'interroger sur la réception des connaissances et des discours qui se sont développés depuis le Congrès de Berlin. Alors que la perception de la colonie serbe relève plutôt du réflexe, avec des réactions spontanées face à des événements quotidiens, l'analyse de la réception des discours tend à interroger les réflexions des Français sur l'histoire et la situation serbes. Le fonctionnement des images permet de définir un système de représentations. La multiplication des ouvrages et le développement d'un champ de connaissance de plus en plus précis doivent donc être comparés mais aussi confrontés à l'existence d'un public. La signification des cours de serbe et des publications n'est pas la même selon s'ils ont eu un public ou non. Il faut donc chercher à définir ces publics, ou, s'ils n'ont pas existé, à comprendre la signification de ces silences dans la société française.

### A. Le public des cours de serbe à l'École des langues orientales vivantes

#### 1. Statistiques<sup>1320</sup>

Les cours de serbe à Paris sont un autre moyen d'étudier les pratiques réceptives. En janvier 1874, Louis Leger est chargé d'un cours complémentaire de langue serbe à l'École des langues orientales vivantes de Paris<sup>1321</sup> qu'il faut apprécier en fonction de son public. Les archives de la scolarité indiquent avoir enregistré 11 inscriptions pour le cours de serbe mis en place en 1874, ce qui en fait le cours complémentaire le plus suivi de l'école après celui de grec moderne (20 inscrits). Parmi ces 11 inscrits, notons qu'il y a un Serbe et un retraité. Les cours de serbe sont maintenus l'année suivante, mais seuls deux élèves les suivent, alors que Louis Leger est chargé d'un cours complémentaire de langue russe qui accueille 27 élèves et devient donc le cours complémentaire le plus suivi. Pour élément de comparaison, l'École accueille environ 136 élèves cette année-là. En septembre 1875, les cours de serbe et de russe sont remplacés par un cours complémentaire de « langues slaves », largement suivis (26 inscrits pour l'année 1875-1876), dans lesquels Louis Leger enseigne « spécialement [le] russe »<sup>1322</sup>.

---

<sup>1320</sup> Chiffres tirés des archives de l'École nationale des langues orientales : AN, liste générale des élèves (62AJ/27), registre des élèves réguliers (62AJ/16) et registre des auditeurs libres (62AJ/20).

<sup>1321</sup> Voir chapitre 2, I, B.

<sup>1322</sup> Louis Leger, « La langue russe. Leçon d'ouverture du cours complémentaire de langues slaves professé à l'école spéciale des langues orientales vivantes », Florence/Paris, Rivista Europea/Leroux, s. d., p. 3.



Puis, au début des années 1880, un cours de serbe est de nouveau proposé aux élèves de l'École. En 1881-1882, on compte ainsi 16 inscrits au cours de serbe, parmi lesquels 4 Serbes, un Autrichien, un Allemand et un Brésilien. L'année suivante, il y a 12 inscrits, dont 5 réguliers, un Brésilien et un Roumain. Parmi eux, 6 élèves suivent les cours de serbe pour la deuxième année consécutive. En 1883-1884, les cours de serbe sont suivis par 18 inscrits, dont 5 réguliers, un Serbe, un Autrichien et un Russe. Parmi ces derniers, 6 élèves en sont à leur troisième année de serbe, et 3 sont en deuxième année. Si quelques femmes sont inscrites pendant les années 1880, aucune d'entre elles ne suit les cours de serbe. Après 1884, les cours de serbe sont de nouveau suspendus et ne reprennent que pendant la Première Guerre mondiale<sup>1323</sup>. Les cours de serbe ne sont donc pas réguliers, mais ils témoignent de l'existence d'un public intéressé. D'où vient cet intérêt pour les cours de serbe et quels sont les profils de ces inscrits ?

## 2. Profils des inscrits

Louis Leger lui-même s'étonne de voir qu'il existe un public pour les cours de serbe<sup>1324</sup>. Il est difficile de faire une typologie précise de ces inscrits. Si certains d'entre eux sont de jeunes bacheliers, en lettres ou en sciences, d'autres ont déjà étudié à l'université ou sont déjà dans le monde du travail. Ainsi René David, 41 ans en 1882, est-il ingénieur, membre de la société de linguistique de Paris et inscrit en cours de serbe à partir de 1881, aux côtés de Jean-Paul Bonnefon, jeune bachelier en lettres de 20 ans.

Parmi ces profils variés, on remarque toutefois qu'un certain nombre d'élèves se destinent à la diplomatie. Citons par exemple Jean Girard de Rialle, qui a 33 ans lorsqu'il suit les cours de serbe en 1874 et qui devient chef du service des archives au ministère des Affaires étrangères de 1880 à 1888 avant d'occuper la légation de France à Santiago de Chili. La même année, Raymond Pilet suit les mêmes cours de langue serbe et se destine aussi à une carrière diplomatique, notamment à Cracovie où il est consul de 1897 à 1914. Il n'y a pas que des élèves français qui s'inscrivent à l'École des langues orientales pour se préparer à une carrière dans la diplomatie. Anatole Neratow, jeune élève russe de 20 ans, suit les cours de serbe en 1883-1884

---

<sup>1323</sup> *Cent-cinquantième de l'école des langues orientales. Histoire, organisation et enseignements de l'école nationale des langues orientales vivantes*, Paris, Imprimerie nationale de France, 1948, p. 267.

<sup>1324</sup> Louis Leger, « Mes débuts dans l'enseignement... », *op. cit.*, p. 16 : « À ma grande surprise, cet enseignement qui ne décernait ni prix ni diplôme eut dès le début un public restreint mais choisi d'auditeurs très sérieux. »

et se destine à une carrière au sein de la diplomatie russe<sup>1325</sup>. Exemple plus original, Bandeira de Souza, Brésilien et docteur en droit, a 28 ans lorsqu'il s'inscrit aux cours de serbe. Près de trente ans plus tard, il obtient un poste important de délégué pour le Brésil dans le cadre de conférences organisées par le Quai d'Orsay<sup>1326</sup>. Le serbe est une langue peu connue et peut constituer un atout pour des jeunes hommes qui voudraient faire carrière, même dans des pays où il n'est pas parlé. L'École met d'ailleurs en avant l'aspect pratique de ses enseignements, qui doivent rendre service au commerce ou à la diplomatie, et le Quai d'Orsay envoie de nombreux courriers à l'école pour obtenir des traductions, et ce notamment pour des textes en serbe.

Pour comprendre le profil des hommes qui suivent ces cours, il faut aussi remarquer qu'ils sont inscrits à plusieurs cours et ne sont donc pas dans cette École seulement pour apprendre le serbe. Par exemple, en 1882-1883, 7 élèves qui suivent le cours de serbe apprennent aussi le russe<sup>1327</sup>. Ainsi, beaucoup d'inscrits au cours de serbe n'ont pas un intérêt spécifique pour le serbe et semblent attirés par le monde oriental en général, probablement encouragés dans ce sens par les autorités du Quai d'Orsay. Henri Letalenet, par exemple, suit les cours de serbe en 1874 et devient membre de la conférence d'étudiants Olivaint à l'automne<sup>1328</sup>, où il donne des conférences variées : *Les origines de l'empire de Chine* (1876), *Étude sur une inscription assyrienne* (1876), *Le déluge, d'après un poème assyrien* (24 janvier 1877). Léon Caubert, qui est resté un certain temps à l'école et qui y a notamment suivi les cours de serbe pendant trois ans à partir de 1881-1882 et reçu le diplôme de russe en 1885, explique sa démarche dans un ouvrage publié dix ans plus tard :

Lorsque, le 19 novembre 1876, j'entrai à l'École nationale des Langues orientales vivantes, je ne songeais nullement à obtenir de nouveaux diplômes pour faciliter mon admission dans l'une des carrières de l'Etat. Je n'avais d'autre but que celui de compléter mes études classiques par la comparaison du développement de notre civilisation occidentale avec l'histoire des civilisations orientales.<sup>1329</sup>

---

<sup>1325</sup> En 1905, il est fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères russe, chargé de renseigner la presse. En 1911, il est suppléant du ministre des Affaires étrangères de Russie.

<sup>1326</sup> Notamment à la conférence internationale pour la répression de la traite des blanches au printemps 1910 ou à la conférence internationale relative à la répression de la circulation des publications obscènes. Il est aussi membre de l'ordre des avocats et de l'Académie brésilienne et personnage important de la colonie brésilienne à Paris.

<sup>1327</sup> Archives de l'École... *op. cit.*, Registre des auditeurs libres : Mic 62AJ/20.

<sup>1328</sup> Sur la conférence, voir David Colon, *La conférence Olivaint (1875-1940). Un cercle d'étudiants catholiques sous la Troisième République*, Mémoire de DEA, Institut d'études politiques de Paris, 1996.

<sup>1329</sup> Léon Caubert, *Souvenirs chinois*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1891, p. 5.

Il explique avoir souhaité acquérir une vue d'ensemble, et, finalement, il se focalise sur la Chine qui l'intéresse davantage que le « petit Orient »<sup>1330</sup>. Léon Caubert loue la pédagogie moderne de Louis Leger et exprime le plaisir d'avoir profité de son « érudition des plus réelles et un talent d'exposition hors de pair »<sup>1331</sup>. De nombreux inscrits ont ce profil : ce sont des curieux pour qui l'apprentissage du serbe ou d'autres langues orientales ne sert pas forcément une carrière ou un plan défini. Gustave Millescamps, par exemple, inscrit au cours de serbe en 1874, est historien, archéologue et membre de la société d'anthropologie de Paris et semble être à l'École des langues orientales par curiosité ou pour élargir ses connaissances sur des espaces peu abordés par les universités françaises. Jean Alfred Dupond s'inscrit aussi à l'École à 21 ans, en 1882-1883, et y suit les cours de serbe en parallèle de l'École des chartes. Parfois, l'intérêt pour les langues orientales et le passage à l'École permet de former des experts et mène certains érudits à s'exprimer sur des sujets pointus. Ainsi, Jules Albert Augustin Preux, qui suit ces cours pendant trois ans et est diplômé de russe en 1884, devient secrétaire-adjoint et bibliothécaire du comité de législation étrangère et écrit *La question des langues et des conflits de nationalités en Autriche* en 1888. Son ouvrage s'interroge sur les succès de la politique de conciliation menée par le ministre Taaffe à l'égard des différentes nationalités en Cisleithanie, considérant que la langue incarne la nationalité. Dans sa conclusion, il se montre assez critique sur les événements au moment où une tendance à germaniser les écoles s'observe en Autriche et affirme son attachement au développement des langues nationales<sup>1332</sup>. Enfin, les cours de serbe peuvent aussi mener à l'acquisition de compétences en traduction. Auguste Giron, par exemple, suit pendant trois ans le cours de serbe puis traduit des nouvelles de l'auteur serbe Janko Veselinović dans les années 1880<sup>1333</sup>, puis, en 1891, l'ouvrage *La Serbie au Congrès de Berlin*<sup>1334</sup>.

Une partie des inscrits au cours de serbe se destine donc à la diplomatie ou, parfois, à une expertise plus spécifique. La variété du public illustre l'insertion du serbe dans un champ de curiosité français. Avides de connaissances, nombre d'inscrits semblent apprendre le serbe par curiosité, pour se différencier de leur génération ou pour s'éloigner des études classiques. Cette diversité des profils révèle également qu'il n'y a pas de typologie précise chez les Français qui

---

<sup>1330</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>1331</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>1332</sup> Jules Preux, *La question des langues et les conflits de nationalités en Autriche sous le ministère du comte Taaffe (1879-1888)*, Paris, Pichon, 1888, p. 38.

<sup>1333</sup> « Sortilèges » [Čini] (parue dans la *Revue internationale*, n° 15, 1887), « Frères » [Braća] (parue dans la *Revue internationale*, n° 18 1888).

<sup>1334</sup> Vladan Georgevitch, *La Serbie au Congrès de Berlin*, Paris, E. Leroux, 1891.

ont appris le serbe en France et qu'on ne peut donc pas mettre en avant des pratiques particulières.

### 3. Quelques médiateurs dans l'ombre

Parmi ces inscrits, curieux ou carriéristes, quelques-uns se sont véritablement intéressés à la Serbie. Souvent moins prolixes, et donc moins connus, que les médiateurs déjà cités, ils ont aussi été à l'origine de discours français sur la Serbie.

L'année de l'ouverture du cours, Julien Girard de Rialle, cité plus haut, suit le cours de serbe de l'École des langues orientales. En 1861, déjà, il publie un ouvrage intitulé *Slaves et Grecs devant la Turquie*, puis, en 1862, un autre intitulé *Belgrade* : « Au moment où l'atroce conduite des Turcs a fait tourner tous les yeux vers la Serbie, et vers Belgrade en particulier, j'ai cru qu'il n'était pas sans intérêt de publier mes souvenirs de la capitale serbe et de donner un court aperçu de son histoire »<sup>1335</sup>. Il y explique avoir « sérieusement étudié la question d'Orient »<sup>1336</sup> et se prononce, quinze ans avant le congrès de Berlin, pour la reconnaissance d'un État serbe indépendant. Il encourage les puissances à intervenir en ce sens et on ne s'étonne pas qu'il souhaite apprendre le serbe lorsque des cours sont proposés à Paris. Si sa carrière l'éloigne ensuite de son intérêt pour la Serbie, il fait donc partie de ceux qui y sont déjà allés avant de s'inscrire à l'École des langues orientales. On imagine sans peine les échanges, plus ou moins politiques, auxquels il a pu participer à l'occasion des cours.

La même année, Hippolyte Mondain s'inscrit aussi au cours de serbe. Il a 62 ans et est colonel à la retraite. Son parcours est très original. En 1853, le gouvernement serbe s'inquiète de ses capacités à se défendre et demande au Quai d'Orsay la mise à disposition d'un officier du génie pour lui servir de conseiller : Mondain se rend en Serbie de 1853 à 1855 pour une première mission<sup>1337</sup>. Puis, en 1861, Belgrade demande au gouvernement français l'autorisation de l'embaucher pour œuvrer à l'amélioration de l'organisation de l'armée serbe. Mondain retourne donc en Serbie et y devient directeur des Travaux publics puis directeur de l'Organisation militaire. Six mois plus tard, il est le premier ministre de la Guerre et des Travaux publics de Serbie. Il se charge alors d'inspecter les routes, les ponts, les bâtiments militaires, fait des

---

<sup>1335</sup> Julien Girard de Rialle, *Belgrade*, Paris, E. Dentu, 1862, p. 7.

<sup>1336</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>1337</sup> Pour le parcours d'Hippolyte Mondain, voir : Uroš Tatić, « Le plus serbe des Français. Hippolyte Mondain, officier du génie et premier ministre de la Guerre de Serbie », dans *Revue historique des armées. France-Serbie*, n° 280, 2015, p. 15-33.

rapports, cherche à améliorer l'organisation de l'armée et y introduit des éléments du système français. Il rentre en France en 1865 et prend sa retraite en 1871. Il continue à entretenir une correspondance avec Garašanin et profite de sa retraite pour apprendre le serbe en assistant au cours de Louis Leger. Son intérêt pour la Serbie n'a pas besoin d'être souligné davantage et ses divers rapports constituent des sources précieuses pour l'histoire des relations franco-serbes<sup>1338</sup>. S'il n'a pas été très visible (notamment parce que sa première mission à Belgrade devait rester secrète), Mondain a été un médiateur important entre la France et la Serbie et a contribué, par son expérience, à véhiculer des discours sur la Serbie au sein de l'École des langues orientales. Il reçoit finalement en 1898 le titre honorifique de général de l'armée serbe.

Dans les années 1880, d'autres élèves s'intéressent de près à la Serbie. En 1881, Émile Haumant s'inscrit au cours de serbe alors qu'il n'a que 22 ans. Élève régulier de l'École, il entreprend un voyage en Autriche-Hongrie après l'obtention de son diplôme (1886) puis est chargé d'un cours de russe à la faculté de lettres de Lille en 1891. En 1897, il y devient enseignant de langue et littérature russes et des peuples slaves, puis, en 1902, il est nommé maître de conférences de langue et de littérature russes à la faculté des lettres de Paris<sup>1339</sup>. Il suit le cours de serbe pendant trois ans et publie tout au long de sa carrière sur les Balkans et la Russie. Il écrit notamment sur la Serbie et la Yougoslavie pendant et après la Première Guerre mondiale, faisant preuve d'un intérêt et d'une sympathie pour les Serbes<sup>1340</sup>.

L'année suivante, en 1882, Georges Demanche arrive sur les bancs du cours de serbe. Titulaire d'une licence en droit, il a 27 ans. Cette même année, il fait un voyage dans les Balkans où il rencontre Mgr Strossmayer puis y retourne pour cinq semaines en 1887 dans le cadre d'un voyage organisé par l'abbé Barral, qui organise depuis dix ans des caravanes scolaires avec le collège d'Arcueil<sup>1341</sup>. De retour en France, il publie en 1888 les *Aventures d'une caravane scolaire en pays slave*. Il y explique l'intérêt d'un voyage pédagogique dans les Balkans, où

---

<sup>1338</sup> Rapports et correspondances à consulter au Service historique de la Défense : Pensions militaires (4Y), dossier Mondain (n° 11822/4) ; Attachés militaires, mission en Serbie et mission Mondain (7N1573).

<sup>1339</sup> Sur Émile Haumant, voir : Christophe Charle, « Haumant (Juste, Émile) », dans *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris – Dictionnaire biographique 1909-1939*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, 1986, p. 103-105.

<sup>1340</sup> Il publie par exemple *La nationalité serbo-croate* aux éditions Colin en 1914, *Les origines de la liberté serbe : d'après les mémoires du protopope Matia Nenadovitch*, aux éditions F. Alcan en 1915, « Karageorges : son armée, ses adversaires » dans la *Revue historique* en 1916 (T. CXXII), *Histoire des Yougoslaves*, aux éditions de la Bibliothèque des Amis de la Yougoslavie en 1932, etc.

<sup>1341</sup> Les caravanes scolaires sont des expéditions pédestres pour les élèves, mises en place par le club alpin français à partir de 1874 et menées par les professeurs pendant les congés. Ces programmes s'inscrivent dans les débats sur les réformes du système éducatif. Voir Olivier Hoibian, « L'œuvre des « caravanes scolaires » : un programme d'éducation globale à la périphérie de l'école républicaine (1874-1934) », dans *Revue française de pédagogie*, n° 195, 2016, p. 25-36.

l'on retrouve de nombreux « souvenirs historiques »<sup>1342</sup>. Il rapporte aussi sa discussion avec Nikita, prince du Monténégro :

Le prince était un peu surpris de voir tant de Français réunis dans son palais ; aussi s'enquit-il avec intérêt du but de notre voyage, de notre itinéraire, de nos courses et ascensions. Et quand il apprit que notre voyage devait se terminer à Diakovo, il ne put s'empêcher d'exprimer sa satisfaction de penser que nous contribuerions à faire connaître en France ces populations slaves qui nous sont si sympathiques.<sup>1343</sup>

En effet, Demanche prend la défense des Slaves du Sud dans son ouvrage et exhorte la « civilisation occidentale » à « ne pas détruire, sous prétexte de progrès, ce que la nature et la civilisation de l'Orient présentent encore de séduisant aux regards du touriste »<sup>1344</sup>. Il fait aussi un portrait laudatif de Strossmayer et, au terme des cinq semaines, raconte qu'il poursuit le voyage avec les aînés du groupe vers la Vieille Serbie et la Bulgarie. Si on ne peut l'affirmer avec certitude, on peut toutefois supposer que les cours de serbe ont accru l'intérêt de Demanche pour les Slaves du Sud et l'ont encouragé à entreprendre des voyages dans les Balkans. Il devient plus tard rédacteur en chef de la *Revue française de l'étranger et des colonies*.

Citons encore Amédée de Caix de Saint-Aymour, qui suit le cours de serbe en 1883-1884. Linguiste, archéologue et historien, il fait un voyage en Bosnie-Herzégovine en 1879, alors qu'il a soif d'aventures. Il passe deux mois au bord de la Save et du Danube (il évoque une « destination baroque »<sup>1345</sup>) et rédige ses observations à son retour en France, qu'il décide de publier en 1883, après les insurrections qui éclatent en 1882. Ses notes paraissent d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* avant d'être réunies dans un ouvrage intitulé *Pays sud-slaves de l'Austro-Hongrie*. Il y fait part de ses observations, s'estimant « être le premier Français qui, depuis bien longtemps, et en dehors de nos agents consulaires, fut admis à parcourir aussi complètement ces contrées dont plusieurs ont été si récemment ouvertes à l'Europe civilisée »<sup>1346</sup>. Il déplore l'indifférence des Français et cherche à leur rappeler que les Slaves méridionaux méritent leur attention. C'est au moment où Amédée de Caix de Saint-Aymour

---

<sup>1342</sup> Georges Demanche, *Aventures d'une caravane scolaire en pays slave (10<sup>e</sup> caravane d'Arcueil)*. De Trieste à Diakovo, Paris, Victor Lecoffre, 1888, p. 2.

<sup>1343</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>1344</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>1345</sup> Caix de Saint-Amour, *Les pays sud-slaves de l'Austro-Hongrie (Croatie, Slavonie, Bosnie, Herzégovine, Dalmatie)*, Paris, Plon, 1883, p. I.

<sup>1346</sup> *Ibid.*, p. III.

décide de publier ses notes qu'il s'inscrit pour apprendre le serbe. Connue pour ses récits sur la Croatie et la Bosnie<sup>1347</sup>, ce dernier illustre la construction d'un intérêt pour les Balkans.

Ainsi cette école est-elle un lieu d'échanges, où les élèves se côtoient et ont, le cas échéant, l'occasion de se raconter leurs voyages en Serbie. Les discussions ont probablement contribué à diffuser des idées et des représentations, parmi les élèves qui s'y sont rendus mais aussi auprès de ceux qui ne connaissent la Serbie que par les livres et les professeurs. On imagine aisément l'École des langues orientales comme un lieu d'échanges privilégiés à Paris, alors qu'il est rare en France de croiser des gens qui s'intéressent à la Serbie.

## B. La réception des ouvrages

### 1. De bonnes critiques...

L'analyse des critiques des ouvrages publiés sur la Serbie est un autre moyen d'interroger la réception de la Serbie à la fin du siècle. En effet, la presse publie de nombreuses critiques, consciente de l'actualité des écrits autour de la question d'Orient. Ainsi peut-on lire en 1843 dans la *Revue critique des livres nouveaux* : « Depuis que la question d'Orient est à la mode, il n'est pas de petit politique de café qui n'ait dit son mot sur les moyens de la résoudre »<sup>1348</sup>, ajoutant qu'on « ne saurait être surpris si les écrivains s'empressent à l'envi de l'exploiter ». La revue fait ici une chronique sur l'ouvrage de Cyprien Robert, *Les Slaves de Turquie*, présente les enjeux qu'il soulève et lui reconnaît l'érudition nécessaire à une bonne compréhension du contexte : « Si l'on n'y trouve pas la solution du problème, on y puisera de précieuses notions sur des pays fort peu connus et dignes à bien des égards de fixer l'attention publique »<sup>1349</sup>. Le seul reproche fait à l'auteur concerne son manque de rigueur dans la citation des sources, preuve du regard scientifique du critique. Cinquante ans plus tard, Victor Bérard souligne encore l'importance de cet ouvrage, qui, dit-il, a permis à l'Europe de connaître les Bulgares<sup>1350</sup>. En 1859, Hippolyte Valmore publie un compte rendu très complet sur le recueil de poésies populaires d'Auguste Dozon et le rapproche, aussi, du contexte politique : « Les

---

<sup>1347</sup> Voir la publication *En Croatie et Bosnie habsbourgeoises*, publié chez Non Lieu en 2018 avec introduction et notes de Bernard Lory et postface de Philippe Gelez.

<sup>1348</sup> « Les slaves de Turquie, serbes, monténégrins, bosniaques, albanais et bulgares ; leurs ressources, leurs tendances et leurs progrès politiques, par M. Cyprien Robert », dans *Revue critique des livres nouveaux*, novembre 1843, p. 332.

<sup>1349</sup> *Ibid.*, p. 333-334.

<sup>1350</sup> Victor Bérard, *La Turquie et l'hellénisme contemporain*, Paris, F. Alcan, 1897, p. 177.

yeux sont aujourd'hui fixés sur le Danube inférieur, où trois races réclament leur émancipation »<sup>1351</sup>. Il évoque « un choix très bien fait », un « volume [...] assez mince pour n'effrayer personne »<sup>1352</sup> puis décrit longuement les poésies et les thèmes qu'elles abordent. Citons comme autre exemple la critique d'*Impressions d'Orient* de Gilliodts<sup>1353</sup> publiée dans la *Revue diplomatique* à la fin du siècle : « C'est dans un très joli opuscule que M. Juan O. Gilliodts nous donne ses impressions narrées avec beaucoup de tact »<sup>1354</sup>. Si la presse publie des critiques comme celles-ci, elles concernent davantage les ouvrages généraux sur les Balkans ou sur les Slaves que ceux spécifiquement consacrés à la Serbie.

Surtout, certains auteurs sont beaucoup plus médiatisés que d'autres. Saint-René Taillandier, par exemple, bénéficie d'une importante couverture médiatique dès la sortie de son ouvrage *La Serbie*. On lit, dans *La Revue politique et littéraire* la critique suivante :

Encourager l'essor de ces peuples, humbles par l'histoire, mais grands par l'avenir, est pour l'Europe le meilleur moyen d'enlever à la Russie l'influence qu'elle exerce sur eux. Parmi ces peuples, aucun ne mérite plus l'attention que le peuple serbe, auquel Saint-René Taillandier vient de consacrer un beau livre. [...] M. Saint-René Taillandier en raconte l'histoire depuis la guerre de l'indépendance jusqu'au moment présent, avec le talent et le savoir qu'on lui connaît. [...] [il] est au premier rang parmi ces écrivains qui font honneur à la littérature politique et son livre sur la Serbie est le bien venu [sic].<sup>1355</sup>

L'année suivante, Henry Trianon lui consacre un long article dans *Le Constitutionnel*, dans lequel il affirme que la Serbie « ne pouvait trouver, auprès de l'Europe occidentale et particulièrement en France, un avocat mieux informé, plus pratique et plus éloquent »<sup>1356</sup>. Le critique littéraire Armand de Pontmartin, lui, évoque un « excellent ouvrage »<sup>1357</sup>, un « éminent écrivain »<sup>1358</sup>, un « beau récit »<sup>1359</sup> et fait référence à l'histoire « qu'[il] débrouille d'une main si ferme et raconte avec une énergie si communicative et si vraie »<sup>1360</sup>.

---

<sup>1351</sup> « Mélanges. Poésies serbes », dans *Revue européenne : lettres, sciences, arts, voyages, politique*, 1859, T. 3, p. 639-640.

<sup>1352</sup> *Ibid.*, p. 639.

<sup>1353</sup> Juan O. Gilliodts est un diplomate belge d'origine espagnole, il a fait ses études en France et publie son ouvrage *Impressions d'Orient* en français après un voyage dans les Balkans.

<sup>1354</sup> H. Cats, « Juan O. Gilliodts - Impressions d'Orient », dans *La Revue diplomatique : politique, littérature, finances, commerce international*, Paris, 31 juillet 1898, p. 9.

<sup>1355</sup> « Bibliographie », dans *La Revue politique et littéraire*, 1871, p. 667.

<sup>1356</sup> Henry Trianon, « Bibliographie. La Serbie, Kara-Georges et Milosch, par Saint-René Taillandier », dans *Le Constitutionnel*, 13 février 1872, p. 4.

<sup>1357</sup> Armand de Pontmartin, « La Serbie », dans *Nouveaux samedis*, 9<sup>e</sup> série, 1873, p. 105.

<sup>1358</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>1359</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>1360</sup> *Ibid.*, p. 103.



Laveleye est également applaudi par les critiques pour son ouvrage *La péninsule des Balkans*. *Le Journal officiel* rapporte le don d'un exemplaire par l'auteur à l'Académie des sciences, et Pierre Émile Levasseur, économiste et historien, présente les « impressions de voyage, écrites au jour le jour avec le charme de la narration familière et avec les connaissances variées et les vues originales qui caractérisent le talent de M. de Laveleye »<sup>1361</sup>. On lit aussi dans le recueil mensuel *Archives diplomatiques* qu'« On trouverait difficilement un livre à la fois plus intéressant et plus instructif que cet ouvrage [...]. Le célèbre économiste, qui est doublé d'un historien et aussi, ce qui ne gêne rien, d'un homme d'esprit, nous fait part de ses impressions en toute franchise et en toute simplicité ; elles n'en ont que plus de prix »<sup>1362</sup>.

Dès la sortie de l'ouvrage de René Millet, la librairie Hachette annonce qu'elle « vient de mettre en vente plusieurs ouvrages du plus grand intérêt. L'un d'eux-mêmes, les *Souvenirs des Balkans*, de M. René Millet, est appelé à un grand retentissement »<sup>1363</sup>. Et la revue *La vie parisienne* de remarquer que « si la politique de nos ambassadeurs valait leur littérature, les choses iraient mieux »<sup>1364</sup>. Quelques mois plus tard, la critique salue unanimement le livre de Millet. *L'Intransigeant* s'appuie sur l'importance de la question d'Orient dans la politique européenne pour en souligner l'utilité :

Tout le monde en parle ; on en discute beaucoup ; bien peu la connaissent. Pour bien la comprendre, il faut se placer successivement au point de vue des peuples qui y sont le plus directement intéressés. Toutes ces notions qui sont encore des secrets pour la grande masse du public européen, nous les acquérons facilement sans fatigue, avec un intérêt croissant, en lisant le livre de M. René Millet. *Souvenirs des Balkans* est le guide le plus sûr dans ce voyage où les détails de la route intéressent autant que le but du voyage [...]<sup>1365</sup>

La *Revue des Deux Mondes* célèbre aussi cet ouvrage, dont elle avait publié anonymement les extraits avant sa publication, et mentionne « la richesse des observations et la délicatesse des impressions », « la sûreté des aperçus », « l'impartialité des jugements », un « élégant écrivain » ainsi que son « esprit philosophique »<sup>1366</sup>.

---

<sup>1361</sup> *Journal officiel de la République française*. Lois et décrets, Journaux officiels, Paris, 10 septembre 1886, p. 4180.

<sup>1362</sup> « Chronique – La péninsule des Balkans par Émile de Laveleye », dans *Archives diplomatiques : recueil de diplomatie et d'histoire*, Paris, Amyot, 1886, p. 357.

<sup>1363</sup> « Petite gazette », dans *Le Figaro*, 20 février 1891, p. 3.

<sup>1364</sup> « Les livres de la semaine », dans *La vie parisienne : mœurs élégantes, choses du jour, fantaisies, voyages, théâtres, musiques, modes*, 3 janvier 1891, p. 139.

<sup>1365</sup> « Souvenirs des Balkans. De Salonique à Belgrade et du Danube à l'Adriatique, par M. René Millet », dans *L'Intransigeant*, 22 avril 1891, p. 3.

<sup>1366</sup> « Bulletin bibliographique », dans *La Revue des Deux Mondes*, mars 1891, p. 18.

Louis Leger, sans trop de surprise, est également loué par les critiques. À l'occasion de la parution du *Monde slave*, *La Revue politique et parlementaire* rapporte qu'il « a été le premier, il y a plus de trente ans, à appeler l'attention, non pas sur tel ou tel peuple isolé, mais sur tout l'ensemble de la race slave » et que « Dans ce monde si intéressant et si nouveau, on ne saurait trouver un guide plus sûr que M. Louis Léger [sic]. Ses études répondent à nos préoccupations politiques et constituent en même temps de précieux documents historiques. »<sup>1367</sup>. Le succès ne s'arrête pas aux frontières et la *Bibliothèque universelle*, publiée à Lausanne, fait aussi de Leger un portrait flatteur :

Les lecteurs de la *Bibliothèque universelle* connaissent dès longtemps le talent à la fois aimable et sérieux de M. Louis Leger. Ils savent que l'éminent professeur de littérature slave au Collège de France connaît comme personne l'Europe orientale, qu'il a étudiée aux meilleures sources et qu'il a visitée.<sup>1368</sup>

Ce sont donc les hommes en vue sur la scène politique et culturelle qui bénéficient de ces critiques dans la presse. Celles-ci sont laudatives, elles mettent en avant la nouveauté des thèmes abordés ainsi que l'actualité de thèmes politiques qui intéressent l'opinion publique, mais, surtout, elles louent leurs auteurs et renforcent leurs positions. Si les milieux savants saluent la publication d'ouvrages sur les Balkans ou la Serbie, il faut toutefois relativiser le but et la portée de leurs louanges et s'interroger sur l'existence d'un lectorat pour ces ouvrages.

## 2. ... d'ouvrages réservés à un cercle restreint

Michel de Certeau souligne la différence fondamentale entre la trace écrite et ses lectures. Si la trace écrite est fixe et durable, ses lectures en sont plurielles, éphémères et nécessaires pour lui donner une signification<sup>1369</sup>. Si les ouvrages sur la Serbie se multiplient dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, y a-t-il eu un public pour les lire ?

En 1883, dans un ouvrage qu'il écrit sur la Serbie, Émile de Borchgrave remarque que « les ouvrages qui s'en occupent sont rares et peu lus »<sup>1370</sup>. D'après lui, la raison en incombe au

---

<sup>1367</sup> « M. Louis Léger, Le Monde slave », dans *Revue politique et parlementaire : questions politiques, sociales et législatives*, janvier 1898, p. 226.

<sup>1368</sup> « Russes et Slaves par Louis Leger, professeur au Collège de France », dans *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, Lausanne, 1890, p. 442.

<sup>1369</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990, vol. 1, *Arts de faire*, p. 251 et 247.

<sup>1370</sup> Émile de Borchgrave, *La Serbie administrative... op. cit.*, p. 5.

manque de voies de communication entre la Serbie et le reste de l'Europe. S'il observe que les voyageurs se font tout de même de plus en plus nombreux, il ne se prononce pas sur la multiplication des lecteurs. Trois ans plus tard, H.-G. Montferrier publie son *Voyage de fantaisie politique en Autriche-Hongrie, en Serbie et en Bulgarie* et ne se fait pas beaucoup d'illusions sur le succès qu'il doit remporter : « Si mon livre se vend, j'en serai charmé ; s'il ne se vend pas, ce qui est probable, je me consolerais en me classant moi-même parmi les beaux esprits méconnus »<sup>1371</sup>. En 1885, Pierre-Julien Hamard, lui aussi, se prononce sur le lectorat des ouvrages sur la région : « Dire que l'on connaît peu la région des Balkans, ce n'est point assurément calomnier le grand public. Tous les jours, j'en trouve la preuve dans les journaux qui fourmillent d'erreurs soit sur ces pays soit sur leurs habitants. Et si les journalistes en sont là, que dire de leurs lecteurs ! »<sup>1372</sup> Vraisemblablement, les auteurs ne s'attendaient donc pas à être lus du grand public.

La *Revue d'histoire diplomatique* fait à la fin du siècle un rapport sur les ouvrages parus sur l'Europe orientale. Cette revue, qui publie régulièrement des chroniques sur les ouvrages parus sur la Serbie, estime que le champ de publication sur ce pays est vaste pour la zone d'Europe centrale mais remarque aussi cet écart entre la multiplication des ouvrages et leur mauvaise diffusion auprès du public :

Si le nombre des hommes versés dans les connaissances [...] n'est pas encore aussi grand qu'il faudrait, ce n'est pas que les éléments d'instruction fassent défaut. Ces éléments sont, bien au contraire, aussi nombreux que complets ; mais ils ne sont pas généralement assez connus. Il nous a paru opportun de les rappeler à l'attention des hommes d'État, des publicistes et même de quelques diplomates.<sup>1373</sup>

Il semble donc que peu de Français aient lu les ouvrages parus sur la Serbie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ceux qui les ont lus, en revanche, sont ceux qui s'intéressent déjà aux Balkans. Beaucoup d'entre eux s'appuient sur l'historiographie allemande, en citant notamment

---

<sup>1371</sup> H.-G. Montferrier, *Voyage de fantaisie politique... op. cit.*, p. II.

<sup>1372</sup> Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans... op. cit.*, p. VI.

<sup>1373</sup> « Chronique », dans *Revue d'histoire diplomatique*, Société d'histoire générale et d'histoire diplomatique, Leroux, Paris, 1898, p. 458.

Ranke<sup>1374</sup>, ainsi que sur quelques auteurs anglais<sup>1375</sup>, mais surtout sur les écrits antérieurs en français. Une étude des appareils critiques des ouvrages montre en effet que les diplomates, historiens, géographes et autres curieux qui s'intéressent à la Serbie s'étaient tous lus les uns les autres. Citons par exemple Mas Latrie qui précise que « La première série des rois de Serbie est établie d'après les notions puisées aux sources slaves et obligeamment communiquées par M. L. Léger [sic], professeur au Collège de France et par M. Émile Picot, professeur à l'École des langues orientales vivantes »<sup>1376</sup> ou René Millet qui explique n'avoir « point prétendu faire une description complète du pays et de ses institutions. Ce travail a déjà été entrepris par M. de Borchgrave »<sup>1377</sup>. Les références citées par Joseph Mallat, en 1902, sont aussi un bon exemple de la connaissance qu'il a des ouvrages déjà parus sur la Serbie<sup>1378</sup>.

On pourrait multiplier ces citations, pour tout le siècle, qui attestent que les auteurs se citent et se connaissent entre eux. Ainsi Dozon évoque-t-il « le très estimable travail que j'ai déjà cité, « la bataille de Kossovo », de [son] ami M. d'Avril »<sup>1379</sup>. À force de se citer abondamment, certains auteurs finissent d'ailleurs par se copier. On peut citer le scandale autour de François Lenormant qui a reproduit des pages entières d'Ubicini (*Les Serbes de Turquie*, Paris Dentu, 1865) dans son ouvrage *Turcs et Monténégrins* paru en 1866<sup>1380</sup>.

Le public des ouvrages publiés sur la Serbie est donc restreint et semble se limiter au lectorat déjà conquis, c'est-à-dire au petit cercle d'acteurs qui s'intéressent à l'Europe balkanique. Aimé Puech évoque d'ailleurs « l'estime du public savant »<sup>1381</sup> dont bénéficiait Leger : public savant qui a probablement été le seul à lire sur la Serbie plus que ce qui paraissait dans la presse. Cette

---

<sup>1374</sup> La *Revue d'histoire diplomatique* citée ci-dessus relève ainsi qu' « en fait d'histoire proprement dite, l'une des premières mentions [de la Serbie] est due à l'illustre historien allemand Léopold Ranke, dont le récit commence aux premières traces de la race serbe pour s'arrêter au règne d'Alexandre Karageorgevitch [...] », *Ibid.*, p. 464-465. Voir aussi la publication d'une chronique sur Ranke : « Leopold von Ranke. Serbien und die Türkei im neunzehnten Jahrhundert » dans *Revue historique*, septembre 1881, p. 195. Auguste Dozon (qui cite par ailleurs de nombreux ouvrages allemands) estime d'ailleurs que les auteurs français, à force de s'appuyer sur les documents allemands, altèrent trop les noms et les mots serbes. Auguste Dozon, *L'épopée serbe... op. cit.*, p. VIII. Il est intéressant de noter que l'anti-germanisme politique n'affecte pas ces relations intellectuelles.

<sup>1375</sup> René Millet, par exemple, cite John Galt, *Voyages and Travels, 1809-1811*, Adam Neale, *Travels through Turkey*, 1818, etc. Voir René Millet, *Souvenirs des Balkans... op. cit.*, p. 345

<sup>1376</sup> Louis de Mas Latrie, *Les rois de Serbie*, *op. cit.*, p. 4.

<sup>1377</sup> René Millet, *La Serbie économique et commerciale*, *op. cit.*, p. IX.

<sup>1378</sup> Joseph Mallat, *La Serbie contemporaine... op. cit.*, T. 1, p. 89 notamment il cite les cartes allemandes, et p. 95-99 il cite très longuement Leger.

<sup>1379</sup> Auguste Dozon, *L'épopée serbe... op. cit.*, p. LXXIX.

<sup>1380</sup> Voir par exemple *Le Gaulois*, 12 décembre 1869, p. 3.

<sup>1381</sup> Aimé Puech, *Notice sur la vie et les travaux de Louis Leger, lue dans la séance du 31 octobre 1924*, Paris, Institut de France, 1924, p. 24.

réception restreinte nous permet de mesurer la place limitée de la Serbie dans la société de la fin du siècle.

### C. L'accès aux connaissances

#### 1. Les bibliothèques

Une autre façon de questionner la réception est de s'interroger sur la façon dont les Français ont pu avoir accès aux connaissances sur la Serbie et aux ressources la concernant dans les bibliothèques. La politique de dépôt légal fait entrer tous les ouvrages français à la Bibliothèque nationale et assure donc aux ouvrages spécialisés une présence au moins dans cette institution. Toutefois, le nombre des registres (des centaines, voire des milliers pour la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) qui recensent l'arrivée de ces ouvrages empêche leur analyse<sup>1382</sup>. Pour les autres bibliothèques, il est également difficile de déterminer la place des ouvrages sur la Serbie. Il existe bien des revues et ouvrages qui tendent à recenser certains fonds, comme le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*<sup>1383</sup> (dès le début du siècle) ou la *Revue des bibliothèques*<sup>1384</sup> (à partir du début des années 1880), mais là encore leur étude par année et par fonds est trop lourde pour être entreprise<sup>1385</sup>.

Quelques éléments, toutefois, nous permettent de suggérer une faible présence. Plus généralement, Aimé Puech, dans son étude sur Louis Leger, met en avant les manques dans les bibliothèques à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : « Nos bibliothèques, sans en excepter les plus riches, étaient dénuées d'ouvrages slaves »<sup>1386</sup>. Il cite Louis Leger qui observe que « la Bibliothèque nationale elle-même ne songeait pas à mettre un dictionnaire russe à la disposition de ces lecteurs » et estime que cette pénurie est un stimulant pour ce dernier qui se constitue une bibliothèque personnelle impressionnante : « Les six mille volumes, écrits en quatorze langues,

---

<sup>1382</sup> Le département Littérature et Art de la BNF permet la consultation des registres manuscrits, grand format, dans lesquels, au fil des années, les ouvrages acquis ont été inscrits les uns après les autres, dans leur ordre d'arrivée à la bibliothèque. Mises à part les dates d'arrivée, il n'existe aucun ordre ou classement thématique : rechercher un ouvrage ou une catégorie d'ouvrages nécessite, pour la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de dépouiller et de passer en revue ligne à ligne une liste constituée de plusieurs milliers de pages. D'autre part, les mentions bibliographiques indiquées sur ces registres d'entrées, souvent réduites à une ligne, parfois translittérées, peuvent être sommaires, voire incomplètes.

<sup>1383</sup> D'abord appelée *Revue du bibliophile*, la revue est fondée en 1834, à Paris, sous la direction de Techener.

<sup>1384</sup> La *Revue des bibliothèques* est une revue mensuelle publiée à Paris, aux éditions Émile Bouillon. Le directeur de la revue est Émile Chatelain. On y trouve diverses analyses de fonds, par thèmes ou par lieu.

<sup>1385</sup> Cela pourrait, peut-être, constituer un sujet de thèse à part entière.

<sup>1386</sup> Aimé Puech, *Notice sur la vie et les travaux de Louis Leger... op. cit.*, p. 15.

que la Bibliothèque Thiers a hérités de lui, attestent qu'il n'exagérait rien »<sup>1387</sup>. Les fonds de la bibliothèque des langues orientales vivantes font également état du manque d'ouvrage sur la Serbie : on peut lire dans une brochure datée de 1975 à destination des lecteurs que « dans le département slave, le fonds russe est le plus important et le plus anciennement constitué, à partir de 1870 environ »<sup>1388</sup>. Pour les fonds correspondant aux autres langues slaves, la bibliothèque ne commence à constituer des collections qu'au début des années 1920<sup>1389</sup>. Pour trouver des ouvrages sur la Serbie à l'École des langues orientales vivantes, il semble donc qu'il ait fallu attendre le début du XX<sup>e</sup> siècle, avec, notamment, la création d'une chaire de serbo-croate en 1927.

Comme pour les comptes rendus d'ouvrages, les bibliothèques offrent, dans le meilleur des cas, plutôt l'accès à des ouvrages sur les Slaves en général ou sur la Russie et permettent donc de confirmer l'impression d'une réception très limitée des ouvrages centrés sur la Serbie.

## 2. Les dictionnaires

Puisque les ouvrages spécialisés sont peu connus et peu accessibles dans les bibliothèques, les dictionnaires constituent un moyen d'accès plus général aux informations sur la Serbie. Faute de lire des ouvrages spécialisés, les Français avaient-ils tout de même accès à des informations sur la Serbie ? De ce côté-là, les recherches sont plus fructueuses et les dictionnaires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle proposent des articles complets. La nouvelle génération de vulgarisateurs et de pédagogues<sup>1390</sup> n'oublie pas la Serbie : en témoigne l'exemple caractéristique du *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse qui paraît alors que la Serbie est encore dans l'Empire ottoman. On trouve l'article « Serbie ou Servie (principauté de) » dans le tome 14, qui s'étale sur huit colonnes de la page 582 à la page 584<sup>1391</sup>. La taille de l'article est révélatrice, en comparaison par exemple à celui sur la Bulgarie, qui, dans le tome 2, tient sur trois colonnes seulement<sup>1392</sup>. L'article sur la Serbie commence par décrire la situation géographique de la Principauté et ses « limites naturelles bien marquées, qui lui donnent

---

<sup>1387</sup> *Ibid.*

<sup>1388</sup> Brochure « Service slave. Notice à l'usage des lecteurs », Bibliothèque de l'Institut national des langues et civilisations orientales, 1975, p. 2.

<sup>1389</sup> *Ibid.*

<sup>1390</sup> Voir l'introduction de Lise Andries de l'ouvrage Lise Andries (dir.), *Le partage des savoirs XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003, p. 15.

<sup>1391</sup> Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, 1867-1890, T. 14, p. 582-584.

<sup>1392</sup> *Ibid.*, T. 2, p. 1399.

d'excellentes frontières et garantissent en quelque sorte son autonomie »<sup>1393</sup>. On y lit une description assez détaillée des caractéristiques géographiques et géologiques (sols, cours d'eau, climat) ainsi que de l'agriculture et du commerce « peu actif ». De longs paragraphes décrivent ensuite l'État serbe, son gouvernement, son administration, ses forces armées ainsi que ses finances, puis l'article retrace les grandes lignes de l'histoire serbe. Ainsi peut-on lire le rappel des faits marquants depuis le Moyen Âge mais surtout les différentes étapes qui ont jalonné le XIX<sup>e</sup> siècle. Après avoir insisté sur les personnages qui ont mené la Serbie à l'autonomie, l'article résume la politique extérieure serbe des années précédentes, estimant que « sous la régence et depuis la majorité (1873) du prince Milan, la Serbie, dirigée par un gouvernement libéral, n'a cessé de se développer paisiblement »<sup>1394</sup>. Ce sont enfin la langue et la littérature serbes qui sont évoquées : les principales périodes et œuvres littéraires occupent trois colonnes, dont la moitié est consacrée aux chants populaires. L'article se conclut par une bibliographie succincte, qui fait référence à quelques auteurs qui ont écrit des ouvrages spécialisés, comme Cyprien Robert, Ubicini ou Saint-René Taillandier.

En trois pages, le lecteur peut donc se représenter assez précisément la situation de la Serbie, même si l'article propose une vue très simplifiée de la politique serbe et qu'il ne mentionne ni les conflits au sein de cette politique ni la position compliquée des Serbes en Europe, entre les influences russe et autrichienne. On trouve dans ce dictionnaire d'autres articles qui peuvent intéresser le lecteur à la recherche d'informations sur la Serbie : un article sur *Le monde slave*, par exemple, reprend quelques idées principales de l'ouvrage de Louis Leger<sup>1395</sup>. Quelques années plus tard, alors que la Serbie a obtenu son indépendance, les lecteurs peuvent consulter d'autres dictionnaires, comme le *Nouveau dictionnaire encyclopédique universel illustré*, paru à la fin du siècle, qui reprend à peu près les mêmes informations<sup>1396</sup>. Dans ce dictionnaire également, l'article sur la Serbie paraît relativement complet (plus de trois colonnes), en comparaison avec celui sur la Roumanie par exemple (moins de deux colonnes)<sup>1397</sup>.

À la fin du siècle, les lecteurs français peuvent donc se faire en quelques pages une idée générale sur la situation de la Serbie grâce à ces dictionnaires. Comparés à ceux d'autres pays de la

---

<sup>1393</sup> *Ibid.*, T. 14, p. 582.

<sup>1394</sup> *Ibid.*, p. 583.

<sup>1395</sup> *Ibid.*, p. 784.

<sup>1396</sup> Jules Trousset (dir.), *Nouveau dictionnaire encyclopédique universel illustré : répertoire des connaissances humaines*, Paris, Librairie illustrée, 1885-1891, vol. 5, p. 259-260.

<sup>1397</sup> *Ibid.*, p. 150-151.

région, les articles sont plutôt complets. Même s'ils sont peu lus, la multiplication d'ouvrages savants sur la Serbie permet donc de faire avancer la connaissance commune.

### 3. Les manuels scolaires et pédagogiques

La présence d'informations sur la Serbie dans des ouvrages destinés à l'éducation illustre également cette évolution de la connaissance commune. Plusieurs exemples nous renseignent sur l'évocation de la Serbie en classe, en cours d'histoire et de géographie. Ainsi l'atlas scolaire édité par Levasseur en 1882 pour la classe de huitième, en adéquation avec les programmes publiés cette année-là, présente divers exercices qui nécessitent de connaître la situation de la Serbie : « Montrez sur une carte la Suisse, la Serbie [sur une carte muette de l'Europe] »<sup>1398</sup>, « Quelle est la capitale de la Serbie ? »<sup>1399</sup>, etc.

De la même façon, un *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, publié entre 1882 et 1893, permet aux professeurs d'obtenir un certain nombre d'informations sur la Serbie. À l'entrée « Serbie », on lit qu'il faut se référer aux articles « Turquie » pour la géographie et à l'article « Slaves » pour l'histoire<sup>1400</sup>. Un paragraphe intitulé « les Serbes » y reprend en effet brièvement les faits majeurs de l'histoire serbe qui pourraient être utiles à l'enseignant. Si le paragraphe est court, il n'oublie cependant pas de mentionner que la Serbie « doit compter avec la rivalité de l'Autriche »<sup>1401</sup>. Dans l'article sur la Turquie, on trouve une description géographique des Balkans<sup>1402</sup> mais aussi des paragraphes thématiques par pays, comme ceux qui font état de la situation politique des différents pays de la région :

La Serbie, indépendante depuis le traité de Berlin, en 1878, forme aujourd'hui un royaume. Elle est soumise au régime parlementaire et le suffrage y est à peu près universel. Sous ce rapport, c'est, de tous les États de la péninsule, celui qui se rapproche le plus de la Constitution de notre pays.<sup>1403</sup>

On peut donc imaginer que les enseignants sont allés récupérer des informations ciblées dans cet article « Turquie », qui rassemble de façon surprenante, pour la fin du siècle, des

---

<sup>1398</sup> Émile Levasseur, *Atlas scolaire, cours de géographie rédigé conformément aux programmes officiels*, Paris, C. Delagrave, 1884, p. 6.

<sup>1399</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>1400</sup> Ferdinand Buisson (dir.), *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette, partie 2, T. 2, p. 2021.

<sup>1401</sup> *Ibid.*, p. 2040.

<sup>1402</sup> *Ibid.*, p. 2246-2248.

<sup>1403</sup> *Ibid.*, p. 2249.



informations sur les pays de la péninsule balkanique. Comment expliquer la construction démodée de cet article ? Peut-être par souci de simplification, pour faciliter les recherches de lecteurs peu renseignés sur les nouveaux États indépendants de la péninsule.

La participation d'Albert Malet<sup>1404</sup> à la publication d'ouvrages pédagogiques est aussi à signaler. Après son séjour à Belgrade, ce dernier est professeur au lycée à Paris mais conserve ses relations avec la Serbie. Ainsi peut-on par exemple trouver de nombreuses informations sur l'histoire de la Serbie dans un ouvrage d'Ernest Lavisse auquel il contribue : dans *L'histoire générale du IV<sup>e</sup> siècle à nos jours*, publié entre 1893 et 1901, Albert Malet participe à l'écriture du chapitre « Les Slaves du Danube et de l'Adriatique » sur les institutions, les souverains, mais aussi la culture serbes<sup>1405</sup>. Ainsi les manuels « Malet et Isaac » ont-ils été bien plus connus que le séjour de celui-ci à la cour de Serbie.

Si la réception des ouvrages sur la Serbie nous renseigne sur la faible diffusion de ces ouvrages savants, la Serbie entre cependant dans un champ de connaissance plus large. À la fin du siècle, l'histoire et la géographie de la Serbie font partie des connaissances communes au sein de la société française.

---

<sup>1404</sup> Voir chapitre 3, II.

<sup>1405</sup> Stojan Novakovitch et Albert Malet, « Chapitre XVIII. Les Slaves du Danube et de l'Adriatique », dans Ernest Lavisse (dir.), *Histoire générale du IV<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Colin & cie, 1893-1901, p. 893-918.

### III. Les Français et la Serbie à la fin du siècle

L'étude des positions de l'opinion publique sur la Serbie permet de les comparer avec l'intérêt de la sphère politique pour la région. Pour cela, il faut interroger les imaginaires français et la place que la Serbie y trouve, mais aussi les pratiques réceptives qui font évoluer les stéréotypes. Questionner le récepteur offre ainsi une nouvelle approche pour l'histoire des relations franco-serbes : définir la place de la Serbie dans les esprits français ainsi que leurs horizons d'attente permet de compléter les représentations politiques et d'interroger une expression telle que la « question serbe ».

#### A. Place de la Serbie dans les esprits français

##### 1. Sympathie ou antipathie ?

Dès 1967, Michel Cadot interrogeait la nature des sentiments éprouvés par les Français à l'égard des Russes et cherchait à percevoir ce que les Français avaient pensé de la Russie entre 1839 et 1856<sup>1406</sup>. Beaucoup plus récemment, Éric Aunoble s'interroge à son tour sur la réception des Russes en France et analyse la figure, tantôt héroïque tantôt totalitaire, du Bolchévique, qui provoque des sentiments contradictoires dans la société française<sup>1407</sup>. Il rappelle que la sympathie et l'antipathie sont d'abord suscitées par les images qui circulent dans la société. Ces travaux sur la Russie se placent du côté du récepteur pour définir les émotions et sentiments des Français. Pour la Serbie, les historiens n'ont pas interrogé la nature des sentiments français puisque la sympathie s'est peu à peu imposée dans l'écriture de l'histoire<sup>1408</sup>. Pourtant, à la lecture des sources mobilisées dans ce chapitre, il est possible d'émettre de nouvelles hypothèses. Si le portrait du Serbe est plutôt laudatif, provoque-t-il pour autant une sympathie chez les Français ? Les médiateurs dépeignent un portrait en adéquation avec les attendus sociaux des lecteurs et l'étude de la réception permet de s'interroger sur la réaction de ces derniers.

---

<sup>1406</sup> Michel Cadot, *L'image de la Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, op. cit., p. 9.

<sup>1407</sup> Éric Aunoble, *La Révolution russe, une histoire française. Lectures et représentations depuis 1917*, Paris, La fabrique des éditions, 2016, p. 17.

<sup>1408</sup> On pense notamment au titre de l'ouvrage dirigé par Dušan Bataković, *La France et la Serbie, une alliance atypique*, op. cit. Voir introduction.

Pour définir les sentiments français vis-à-vis de la Russie (et, surtout, de la révolution russe) Éric Aunoble interroge l'influence du contexte politique, l'évolution historiographique ainsi que les représentations culturelles. Cette méthode peut être utilisée pour la Serbie. Le contexte politique, tout d'abord, incite les Français à se rapprocher de la Serbie lorsque l'alliance franco-russe et le contexte de l'anti-germanisme poussent la France à adopter la bienveillance russe vis-à-vis des nations balkaniques. L'évolution des connaissances historiques et politiques incite également les Français à se tourner vers la Serbie en multipliant les sources d'accès aux informations. Pourtant, à la différence de la Russie, il n'y a pas de pièces ou de romans importants qui mettent en scène la Serbie à cette époque. La culture peut permettre à un public de se familiariser avec un objet<sup>1409</sup>, mais elle ne joue pas ce rôle dans la relation des Français à la Serbie. Si l'historiographie du XX<sup>e</sup> siècle a surtout mis en avant des positions et des sentiments tranchés entre la France et la Serbie<sup>1410</sup>, l'étude de la réception nous conduit plutôt à observer des pratiques modérées. On ne peut conclure ni à des sentiments d'amitié ni à l'existence d'une inimitié : si on met de côté les médiateurs très investis, la presse ne fait pas preuve d'un enthousiasme particulier sans pour autant véhiculer des images dépréciatives. De plus, la réception des ouvrages sur la Serbie est tellement limitée qu'elle reflète le manque d'intérêt des lecteurs et fait perdre du sens au développement du champ d'informations<sup>1411</sup>. Ainsi, tout laisse à penser que les Français de la fin du siècle avaient des sentiments relativement indifférents pour la Serbie et ses habitants.

Cette indifférence peut s'expliquer par plusieurs facteurs. La situation de la Serbie, tout d'abord, n'influe pas sur celle des Français. Si les crises d'Orient émeuvent ces derniers, ils ne se sentent ni concernés ni menacés par la situation dans les Balkans. Le peu de Serbes vivant en France contribue également à expliquer ce sentiment d'indifférence : alors que les Français ne fréquentent pas de Serbes, les représentations qui circulent ne suffisent pas à construire un sentiment de sympathie ou de proximité. Alors que les romantiques du début du siècle suscitaient une sympathie pour les Serbes en soulignant leurs aspirations à l'indépendance et en rapprochant les Serbes des Français, par opposition avec les Turcs, le Royaume de Serbie provoque beaucoup moins d'enthousiasme dans la société française. Si la Serbie s'est rapprochée de la France, par le développement des connaissances et des technologies, les

---

<sup>1409</sup> Éric Aunoble, *La Révolution russe, une histoire française*, op. cit., p. 16.

<sup>1410</sup> Voir introduction.

<sup>1411</sup> Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit., voir notamment préface de Jean Starobinski p. 12.

Français se sont éloignés des Serbes, en raison du contexte géopolitique et de leurs propres préoccupations sociales et culturelles.

## 2. De l'exotisme à l'objet savant

De plus, les travaux des médiateurs qui cherchent à rapprocher les Serbes des grilles de perception françaises entraînent un changement de paradigme. Alors qu'au début du siècle les romantiques mettaient en avant la couleur locale et l'exotisme de la Serbie et de ses habitants, l'évolution des stéréotypes et le développement des sciences humaines provoquent un changement général de perception et de réception. L'étude de la réception nous permet en effet d'établir que la Serbie n'a plus le même statut auprès des Français : la multiplication des ouvrages et leur faible réception témoignent du fait qu'elle n'est plus un objet de fantasme mais un objet d'étude, presque un objet (de) savant.

Entrée dans le champ des connaissances communes, la Serbie fait moins rêver les Français qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La représentation de la Serbie fait de moins en moins appel, en effet, à l'imaginaire oriental, et son indépendance ne lui permet plus d'être un symbole de la Turquie d'Europe. Lorsque le stéréotype tirait sa force d'un désir de connaissance, l'inconnu avait l'avantage de faire naître les images espérées par le lecteur. Maintenant que les dictionnaires et les manuels pédagogiques décrivent la Serbie, la part de mystère, qui la rapprochait du rêve, s'étirole. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les imaginaires sont dépendants de l'évolution des modes de locomotion et les Européens ont conscience du rétrécissement des distances dû au développement des chemins de fer<sup>1412</sup>. La Serbie se fait donc plus précise dans les esprits et l'imaginaire social s'accroche à d'autres objets fantasmatiques. Alors que l'imagination s'est essoufflée, les sphères savantes, qu'elles soient professionnelles ou pas, se sont emparées de la Serbie pour en faire un objet d'étude historique, géographique ou littéraire. On pense au texte de Sylvain Venayre « Aller chercher des images, voilà tout »<sup>1413</sup> qui raconte comment Maxime du Camp avait agacé son ami Gustave Flaubert lors de leur voyage en Orient (1849-1851). Celui-ci voulait se renseigner sur les récoltes, les mœurs et la consommation des habitants, tandis que Flaubert, qui rêvait d'art et de littérature, pensait qu'un voyage en Orient devait servir

---

<sup>1412</sup> Voir la préface de Sylvain Venayre dans Philipp Felsch, *Comment August Petermann inventa le pôle Nord*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, p. VIII.

<sup>1413</sup> Référence à Chateaubriand qui expliquait ainsi les raisons de son voyage en Orient.

à autre chose<sup>1414</sup>. Si la recherche savante orientaliste entretient et cultive l'imaginaire<sup>1415</sup>, les lecteurs français de la fin du siècle ne sont pas spécialement attirés par les ouvrages statistiques ou historiques sur la Serbie qui ne correspondent sans doute pas à l'image qu'ils se font de l'Orient.

## B. Interprétation des pratiques réceptives

### 1. Liens entre réception et création

L'esthétique de la réception (*Rezeptionsästhetik*)<sup>1416</sup> se base notamment sur la prise de connaissance de l'objet étudié et propose des pistes pour interpréter les pratiques réceptives. La théorie du lecteur découle notamment de ce champ d'étude et désigne plusieurs modalités de lecture induites par l'œuvre, mettant en avant l'existence de « lieux vides »<sup>1417</sup>, laissés à la disposition du lecteur, qui lui permettent d'infléchir sa lecture de façon personnelle<sup>1418</sup>. De la même façon que « la lecture n'est pas déjà inscrite dans le texte, sans écart pensable entre le sens assigné à celui-ci [...] et l'usage ou l'interprétation qui peut en être fait »<sup>1419</sup>, les images de la Serbie se construisent dans la réception que les Français en ont. La méthode qui se dégage de la théorie du lecteur, en effet, est applicable aux liens entre les Français et la Serbie dont la réception contribue donc à façonner les représentations.

Ainsi, la faible réception des discours observée dans ce chapitre implique qu'un petit groupe de Français se retrouve détenteur de « lieux vides » et donc de l'évolution des représentations de la Serbie. Ils monopolisent l'appropriation des représentations et contrôlent leurs trajectoires, confinant la Serbie dans un champ limité : plus les récepteurs sont restreints à des savants, plus les discours et les images se façonnent à leur destination. Dès lors, les « écarts » théorisés par Jauss (entre l'œuvre et son récepteur)<sup>1420</sup> ne constituent pas un outil très concluant pour ce terrain puisque les sphères émettrice et réceptive se rejoignent et donnent lieu à des créations

---

<sup>1414</sup> Raymond Escomet (photographies) et Sylvain Venayre (texte), *Impressions d'Orient*, Grane, Créaphis, 2015, p. 10.

<sup>1415</sup> Edward Saïd, *L'orientalisme*, op. cit.

<sup>1416</sup> Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit.

<sup>1417</sup> Voir Wolfgang Iser, *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, Sprimont, Pierre Mardaga, 1976.

<sup>1418</sup> Yves Chevrel, « Réceptions de l'œuvre étrangère », dans *La littérature comparée*, Paris, Que sais-je, 2016, p. 25-26.

<sup>1419</sup> Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, op. cit., p. 7.

<sup>1420</sup> Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit. Les écarts peuvent être intégrés dans l'horizon d'attente des lecteurs ultérieurs ou alors mener à un changement d'horizon et modifier les goûts du public.

homogènes. Ces observations, à la lueur de la théorie, forment un indice supplémentaire pour déterminer la place réelle de la Serbie dans la société française.

## 2. L'horizon d'attente des Français vis-à-vis de la Serbie

Tenter de caractériser le rôle des récepteurs dans la construction des représentations conduit également à s'interroger sur le concept théorique de l'horizon d'attente de l'œuvre (*Erwartungshorizont*)<sup>1421</sup>. Cet outil permet d'émettre des hypothèses sur les dispositions des Français vis-à-vis de la Serbie et de supposer la construction de jugements prédéfinis. Dans son étude de la réception de Paul Éluard en RDA, Jérôme Okecki explique en effet que les préjugés (au sens de « jugement porté *a priori* sur un objet ») forment un horizon d'attente qui « subsume des jugements portés *a priori* sur une œuvre, en fonction d'une image que le lecteur a de l'auteur et souvent avant la première confrontation avec l'œuvre à proprement parler »<sup>1422</sup>. Il importe donc d'essayer de définir cet horizon d'attente, constitué à la fois d'expériences individuelles et de représentations collectives<sup>1423</sup>.

Le lien observé entre les inscriptions à l'École des langues orientales et les carrières diplomatiques, ainsi que la coïncidence du Congrès de Berlin et du retour de la France dans le concert européen et l'appropriation des représentations par un public savant sont autant d'éléments qui nous permettent de conclure au déplacement des représentations de la Serbie vers un imaginaire social politique : dans ces différents cas, la Serbie apparaît comme un outil politique au service de perspectives personnelles (professionnelles ou non) ou nationales et reflète le désintérêt de la société. Alors que le début du XIX<sup>e</sup> siècle plaçait la Serbie dans un imaginaire littéraire et fantasmatique, prompt à provoquer l'émotion, les Français de la fin du siècle ont relégué la Serbie à la sphère politique. C'est donc un horizon d'attente politique qui se construit, dénué d'émotions et d'interactions sociales : avant même d'approcher « l'œuvre »

---

<sup>1421</sup> Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, *op. cit.*, p. 49 : L'horizon d'attente est « Le système de références objectivement formulable qui, pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne. » L'expression « objectivement formulable » peut bien sûr être discutée mais l'horizon d'attente demeure un outil utile pour l'étude du public plutôt que de l'œuvre. Voir Claude de Grève, *La réception de Gogol en France (1838-2009)*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>1422</sup> Jérôme Okecki, « Horizon d'attente et élargissement d'horizon. Réception de l'œuvre de Paul Éluard en ZOS/RDA 1946-1991 », dans *Germanica*, vol. 59, n° 2, 2016, p. 149.

<sup>1423</sup> On se réfère ici à la méthode d'Yves Chevrel, « Réceptions de l'œuvre étrangère », dans *La littérature comparée*, *op. cit.*

(telle qu'elle est définie par Jérôme Okecki<sup>1424</sup>), les Français se disent que la Serbie est une affaire de politique. Cela ne signifie pas que les Français ne lisent plus les auteurs romantiques du début du siècle<sup>1425</sup>, mais les images romantiques perdent du poids dans la société et il existe un décalage entre le nouvel intérêt de quelques médiateurs et savants et l'absence de lecteurs pour les nouvelles publications. Ainsi les producteurs et médiateurs que sont les auteurs, les journalistes et les diplomates engagent-ils une évolution qui s'opère sans provoquer l'engouement de la population, comme cela avait été le cas au début du siècle. Ce glissement vers le politique et le désintérêt des Français se croisent pour s'expliquer mutuellement. La Serbie fait désormais partie de l'univers politique de référence et trouve naturellement sa place dans les informations publiées dans la presse. À l'inverse, puisque ce champ politique ne fait pas appel aux sentiments des Français, l'opinion publique se détache des enjeux qui y sont liés. Ces jugements *a priori* (association à la sphère politique) s'ajoutent aux stéréotypes pour former un champ de projection : au moment où les stéréotypes évoluent pour servir les intérêts politiques et économiques (chapitre 3), l'horizon d'attente politique renforce l'évolution des cercles de réception de la Serbie en France.

\*\*\*

L'étude de la réception conduit surtout à émettre des hypothèses et à observer des tendances, puisqu'il est malheureusement impossible d'obtenir une liste des lecteurs des ouvrages ou de retrouver l'avis explicite des Français sur les Serbes ayant vécu à Paris. On reconnaît également la limite de telles recherches puisque les traces retrouvées ne sont que celles d'une élite (publicistes, hommes de lettres ou politiques). Toutefois, le passé a semé quelques pistes qui, combinées à un peu d'imagination<sup>1426</sup>, nous permettent de tirer un certain nombre de conclusions. Des élèves des cours de serbe à la réception de la colonie serbe à Paris, en passant par les comptes rendus et les articles de dictionnaire, on voit apparaître des pratiques qui nous renseignent sur la consistance des relations entre la France et la Serbie. Si la multiplication des

---

<sup>1424</sup> Jérôme Okecki, « Horizon d'attente et élargissement d'horizon. Réception de l'œuvre de Paul Éluard en ZOS/RDA 1946-1991 », *op. cit.*

<sup>1425</sup> Dominique Kalifa s'intéresse à ces décalages et montre que les différentes strates d'imaginaire sur la Belle Époque produites tout au long du siècle peuvent se superposer chez un seul lecteur contemporain. Dominique Kalifa, *Véritable histoire de la Belle Époque*, Paris, Fayard, 2017.

<sup>1426</sup> Sylvain Venayre cite les mots d'Alain Corbin : « Et puis, lors de ses enseignements, Alain Corbin reprenant Lucien Febvre aimait à répéter que l'imagination est l'une des plus grandes qualités de l'historien. » Voir Olivier Thomas, « On a retrouvé Sylvain Venayre ! », dans *L'Histoire*, janvier 2013.

médiateurs et des ouvrages fait entrer la Serbie dans le champ des connaissances communes, et que cette évolution est à souligner, l'étude de la réception nous permet surtout de conclure qu'il n'existait pas de « question serbe » en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On pense alors au travail de Charles Corbet qui lui permet d'affirmer que les dates de parution des ouvrages ne signifient rien et que le développement des savoirs n'annonce pas leur assimilation<sup>1427</sup>. De la même façon, l'indifférence générale de la société française pour la Serbie et les Serbes ne nous permet pas de parler d'une question serbe : la situation de la Serbie ne provoque ni intérêt ni complications chez les Français. Si la politique tend à exploiter un rapprochement en lien avec ses intérêts, on ne peut donc pas conclure à un rapprochement réel entre la France et la Serbie à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Le cercle des Français qui s'intéressent à la Serbie est très limité et n'est pas représentatif de la société.

---

<sup>1427</sup> Charles Corbet, *À l'ère des nationalismes... op. cit.*, p. 9.





## Conclusion partie II

À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, le discours de l'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Serbie à l'occasion de son accréditation, le 12 avril 1900, mentionne le désir de « développer encore davantage les rapports d'amitié traditionnelle entre la République française et le Royaume de Serbie »<sup>1428</sup>. Ce discours permet de revenir sur deux aspects : d'une part, l'importance de la politique et la multiplication des médiateurs entre la France et la Serbie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et, d'autre part, la référence à une amitié qui n'est pas du tout représentative des pratiques mise en lumière par l'étude de la réception. On ne peut pas dire, à la fin du siècle, qu'il existe une amitié entre la France et la Serbie, et, encore moins, que celle-ci soit traditionnelle. Si Émile Loubet reprend ces termes<sup>1429</sup>, c'est qu'ils construisent une rhétorique de flatterie réciproque qui convient bien au développement de relations diplomatiques. Parler d'un rapprochement peut se justifier dans une toute petite sphère rassemblée autour des médiateurs et savants déjà évoqués. Toutefois, ce rapprochement n'a pas de sens dans la société française en général puisque les pratiques réceptives, qui façonnent les représentations, ne répondent pas à ce mouvement. Ainsi, l'étude de la réception nous amène à conclure à l'absence d'une « question serbe » dans la société française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'expression n'apparaît pas dans les sources et les Français ne se préoccupent pas des enjeux liés à la sortie de l'Empire de la Serbie. Cette expression apparaît-elle au début du XX<sup>e</sup> siècle ? Ou plus tard ?

De plus, il faut souligner que le double cercle de réception analysé pour la période précédente, entre opinion publique et monde politique (partie I), s'inverse : tandis que la politique commence à s'intéresser à la Serbie, l'opinion publique, elle, s'en détache. Il importe alors de s'interroger sur l'évolution de ces cercles au début du XX<sup>e</sup> siècle afin de poursuivre l'étude de la place de la Serbie en France. Les événements de 1903 réveillent-ils l'intérêt des Français ? Font-ils ressurgir les stéréotypes orientaux ? Comment les cercles de réception évoluent-ils au début du XX<sup>e</sup> siècle ? Dans ce contexte, il faut aussi se pencher sur les horizons d'attente serbes, qui deviennent flagrants au début du XX<sup>e</sup> siècle lorsque l'arrivée de Pierre I<sup>er</sup> sur le trône de Serbie engage son pays dans une nouvelle mise en scène des liens avec la France.

---

<sup>1428</sup> AN, fonds Émile Loubet : Serbie (1899-1906). Microfilm 473AP/13.

<sup>1429</sup> *Ibid.*



## **Troisième partie**

# **Diversité des représentations de la Serbie en France : évolution des images et nouveau portrait serbe (1903-1914)**



## Chapitre 5

# Changement dynastique serbe et pragmatisme français (1903-1908)

Le début du XX<sup>e</sup> siècle marque une nouvelle rupture en Serbie avec l'arrivée de Pierre Karadjordjević sur le trône en 1903. Celle-ci modifie l'équilibre entre puissances dans les Balkans : après la politique austrophile des Obrenović, Pierre I<sup>er</sup> engage un rapprochement avec la Russie et cette évolution fait réagir l'Autriche-Hongrie qui redoute les revendications panserbes. Alors que la Serbie et la Bulgarie discutent de la signature d'un traité commercial, la diplomatie autrichienne tente de mettre fin aux ambitions serbes d'émancipation en menaçant Belgrade d'une guerre commerciale. La « guerre des cochons » débute ainsi en 1906 et ferme les frontières austro-hongroises à la viande de porc qui est la principale denrée d'exportation de la Serbie. Le début du siècle est également marqué par de nouvelles crises de la question d'Orient avec les conflits en Macédoine, dans lesquels la Serbie est investie et que l'Europe occidentale observe de loin. Ainsi Jean-Baptiste Duroselle écrit-il que « l'historien se rend compte, rétrospectivement, que les années 1903-1905 ont compté parmi les plus dramatiques pour l'histoire de l'Europe »<sup>1430</sup>. Ces évolutions ont des conséquences sur les relations franco-serbes. Alors que la Serbie se rapproche de la Russie, l'alliance franco-russe trouve une nouvelle résonance dans les Balkans sur laquelle Pierre I<sup>er</sup> entend bien jouer.

Il importe donc de s'interroger sur l'évolution des relations franco-serbes et des représentations face aux nouveaux rapports de force en Europe, mais aussi de mettre en lumière les répercussions des choix politiques français dans les Balkans. Le changement dynastique serbe s'est fait au prix d'un violent coup d'État, avec la défenestration d'Alexandre Obrenović et de son épouse, dont la perception française a été peu étudiée<sup>1431</sup> : quelles images de la Serbie circulent après l'attentat ? Comment cet événement joue-t-il sur l'imaginaire des Français ? L'arrivée d'un nouveau roi éloigne la cour de l'influence autrichienne et permet au souverain de se tourner vers la France, soulevant la question de la concordance des horizons d'attentes

---

<sup>1430</sup> Jean-Baptiste Duroselle, *L'Europe de 1815 à nos jours*, *op. cit.*, p. 157.

<sup>1431</sup> Ljubodrag Ristić, « Srbija 1903/1904. godine u diplomatskim izveštajima : francuski pogled » [La Serbie de 1903-1904 dans les notes diplomatiques : le point de vue français], dans Mihailo Pavlović et Jelena Novaković, *Srpsko-francuski odnosi 1904-2004*, *op. cit.*, p. 245-259.

serbes et français. Si Pierre I<sup>er</sup> met en scène une proximité avec la France, l'opinion publique française réagit-elle à ce désir de rapprochement ? La politique française répond-elle aux efforts entrepris du côté serbe ? Dans l'Empire ottoman, les questions économiques et financières prennent le pas sur toutes les autres à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1432</sup> : la remarque vaut aussi pour les Balkans sortis de l'Empire et il ne faut pas négliger le pragmatisme de la politique française dans la région.

---

<sup>1432</sup> Jacques Thobie, *Intérêts et impérialisme français dans l'Empire ottoman*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1977, p. 3. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'Empire ottoman représente 10 % des investissements français à l'étranger.

# I. Perception française du coup d'État de 1903 : prudence politique et émotion des Français

La réaction française au coup d'État de 1903 a été peu étudiée, alors même que cet événement est présenté par l'historiographie comme le point de départ d'un rapprochement entre la France et la Serbie. Pour aborder le XX<sup>e</sup> siècle, il est donc nécessaire de commencer par étudier la perception française de l'attentat : dans un premier temps, la réaction du Quai d'Orsay et les choix politiques réalisés par les diplomates français à Paris et à Belgrade sont décisifs. Dans un second temps, l'étude de la réaction de l'opinion publique française à travers la presse est l'étape qui permettra de comparer les réactions de la sphère politique et de l'opinion publique, d'en tirer des conclusions plus générales sur la stratégie du Quai d'Orsay face à la nouvelle géopolitique balkanique et de s'interroger sur l'existence d'une évolution des perceptions françaises de la Serbie par rapport à la fin du siècle précédent.

## A. Le coup d'État

### 1. Les tensions à la cour de Serbie<sup>1433</sup>

Affaibli par l'humiliation de sa défaite dans la guerre serbo-bulgare ainsi que par les différents scandales de cour et la montée des radicaux, Milan Obrenović abdique en faveur de son fils qui n'a que treize ans en mars 1889. Avant son abdication, la dernière action de Milan est de convoquer une assemblée constitutionnelle. Alors qu'un conseil de régence est installé sous la direction de Jovan Ristić, la nouvelle Constitution est plus démocratique et libérale que la précédente<sup>1434</sup>. Pourtant, en 1893, Alexandre Obrenović proclame sa majorité et renvoie la régence par un coup d'État. En 1894, il suspend la Constitution et rétablit celle de 1869, qui lui accorde des pouvoirs étendus, inaugurant une phase autoritaire et s'appuyant sur l'armée. En 1901, il promulgue une nouvelle Constitution qui met en place un système bicaméral avec une Chambre haute dont 60 % des membres doivent être nommés par lui. Ce texte assez libéral ne plaît pas au parti radical qui craint que le bicamérisme ne réduise son influence. Alors que l'opposition des radicaux s'accroît, le roi suspend encore une fois la Constitution en avril 1903.

---

<sup>1433</sup> Pour l'histoire serbe au tournant du siècle : « Majski prevrat » [Le coup d'État de mai], dans Radoš Ljušić (dir.), *Enciklopedija srpskog naroda* [L'Encyclopédie du peuple serbe], Belgrade, Zavod za udžbenike, 2008, p. 605 ; Barbara Jelavich, *History of the Balkans, op. cit.*, Vol. 2, p. 28-33. Charles et Barbara Jelavich, *The Establishment of the Balkan national States 1804-1920, op. cit.*, p. 185-192.

<sup>1434</sup> La Constitution de 1888 définit les libertés civiles, accorde davantage de pouvoir au Parlement et renforce le gouvernement local. Elle prévoit aussi le secret du vote et le droit de vote à tous ceux qui payent des impôts.



L'Assemblée est dissoute, le Sénat suspendu et Alexandre promulgue une nouvelle Constitution qui reprend le texte de 1869 avec quelques modifications. Le Sénat est supprimé, un tiers des membres de l'Assemblée doit être nommé par le roi, les conseillers d'État sont nommés par le roi et inamovibles et la liberté de la presse est limitée. Avec ses coups d'État successifs, Alexandre Obrenović cherche à imposer des mesures anticonstitutionnelles. Il finit par humilier l'armée qui devait lui servir de pilier et le mécontentement s'accroît envers le régime ouvertement anti-démocratique : en quelques années, les libertés politiques acquises durant les décennies précédentes ont été abolies : la représentation nationale, la liberté de la presse, l'indépendance des tribunaux, le vote secret (par boules) et l'autonomie communale<sup>1435</sup>. Dès 1892, l'ambassadeur français à Vienne observe que « l'avenir s'assombrit donc de plus en plus en Serbie où la question dynastique sera très probablement posée »<sup>1436</sup>.

Aux tensions politiques s'ajoutent les scandales autour de Draga Mašin, ancienne dame d'honneur de la reine Nathalie et veuve de Svetozar Mašin, ingénieur tchèque qui travaillait en Serbie. Le jeune roi Alexandre s'éprend d'elle et ne se préoccupe ni de ses origines modestes ni de son passé. Milan et Nathalie s'opposent à ce choix et un bras de fer s'engage avec leur fils, jusqu'à leur bannissement de la cour. Alexandre et Draga se marient finalement en août 1899 et la reine se fait rapidement une place importante à la cour. La Russie profite de cet épisode pour regagner de l'influence à la cour serbe et le tsar est témoin par procuration au mariage royal. Ce mariage choque l'opinion publique et augmente encore l'impopularité du roi, jusqu'au nouveau scandale de la fausse grossesse de la reine. Draga, qui était stérile, simule une grossesse pour assurer sa place : cet épisode amplifie l'exaspération des opposants. De plus, on craint que la reine, sans enfants, cherche à faire reconnaître son frère comme héritier. Malgré tout cela, le roi refuse de divorcer.

## 2. L'assassinat d'Alexandre Obrenović et Draga Mašin

L'opinion publique s'élève contre les abus du roi et les facteurs de tensions mènent finalement à un coup d'État. Pendant la nuit du 10 au 11 (28 au 29 selon le calendrier julien) juin 1903, le roi Alexandre I<sup>er</sup> Obrenović et son épouse Draga sont assassinés dans leur palais à Belgrade. Des officiers de l'état-major, humiliés par leur souverain et convaincus qu'il nuisait à la Serbie, ont organisé un complot pour éliminer le couple royal. Cent-vingt conjurés, regroupés autour

---

<sup>1435</sup> Dušan Bataković, *Les sources françaises... op. cit.*, p. 345-346.

<sup>1436</sup> Ambassade de Vienne au MAE, 6 août 1892. SHD, GR7N1574.

du lieutenant Dimitrijević<sup>1437</sup>, abattent le roi et la reine à coups de revolver avant de lancer leurs corps par les fenêtres du palais. Les frères de la reine, le chef du gouvernement et quelques ministres sont aussi éliminés et ces assassinats marquent la fin de la dynastie Obrenović, après la mort de Milan en exil à Vienne en 1901. Les conjurés se tournent alors vers Pierre Karadjordjević, petit-fils de Karadjordje, en exil depuis quarante-cinq ans et seul candidat au trône. Un gouvernement provisoire est mis en place, les deux assemblées de la Constitution de 1901 sont convoquées et approuvent l'avènement de Pierre I<sup>er</sup>, nouveau roi de Serbie. Quelques jours plus tard, le 21 juin, une délégation serbe se rend à Genève pour informer le souverain du vote de l'Assemblée nationale.

Les différentes puissances occidentales se déclarent choquées par la violence de cet assassinat et notamment par la défenestration du couple royal qui fait resurgir différents stéréotypes : les Américains peuvent par exemple lire dans le *New York Times* que la défenestration est « une caractéristique raciale » des Slaves<sup>1438</sup>. Les Occidentaux estiment que cela n'aurait pu arriver dans leurs pays et les événements font la une des journaux européens<sup>1439</sup>. Pourtant, c'est le cinquième coup d'État en Serbie depuis 1842 et Vladimir Dedijer compte 89 assassinats politiques entre 1792 et 1914. L'événement n'est donc pas si extraordinaire<sup>1440</sup>. Il faut s'interroger sur ce décalage entre la violence politique ambiante en Europe et l'importance des réactions face à ce nouveau coup d'État, alors même que l'opinion publique européenne ne se préoccupait guère de savoir ce qu'il se passait en Serbie. La réaction de l'Angleterre est bien connue : elle répond avec fermeté au coup d'État et rompt ses relations diplomatiques avec la Serbie<sup>1441</sup>. La réaction de la France est plus discrète et peu étudiée par les historiens. Pourtant, elle en dit long sur la place que la France veut se faire en Europe et sur la façon dont les images s'effacent et ressurgissent au fur et à mesure de l'évolution du contexte européen. Il faut s'interroger sur la façon dont les Français perçoivent le coup d'État mais aussi sur la façon dont les images qui circulent à cette occasion donnent naissance à de nouvelles catégorisations.

---

<sup>1437</sup> Dragutin Dimitrijević, surnommé Apis, sera le chef de l'organisation de la Main noire, fondée en 1911 en réaction à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine.

<sup>1438</sup> Milica Bakić-Hayden, « Nesting orientalisms... », *op. cit.*, p. 6-7. Voir aussi Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 117.

<sup>1439</sup> Aleksandar Rastović, « Britanske novine o Majsom prevratu u Srbiji 1903. » [Les journaux britanniques et le coup d'État de 1903 en Serbie], dans *Zbornik matice srpske za istoriju*, n° 67/68, 2003, p. 105.

<sup>1440</sup> Vladimir Dedijer, *The road to Sarajevo*, Macgibbon & Kee, Londres, 1967, p. 449-451.

<sup>1441</sup> Sur la réaction anglaise, voir Aleksandar Rastović, « Britanske novine o Majsom prevratu u Srbiji 1903. », *op. cit.*, p. 105-119 ; Slobodan Markovich, *British perceptions of Serbia and the Balkans 1903-1906*, Paris, Prologue, 2000.

## B. La prudence de la diplomatie française

### 1. Le suivi des réactions européennes

Le 11 juin 1903 au matin, le gouvernement serbe publie un communiqué que l'agence Havas transmet au Quai d'Orsay : « Certains différends qui se sont produits à la cour ont provoqué l'intervention de l'armée et un conflit dans lequel ont péri le Roi Alexandre et la Reine Draga »<sup>1442</sup>. Malgré cette version des faits, Georges Benoît, ministre de France à Belgrade, prévient Delcassé qu' « une conspiration militaire a éclaté cette nuit »<sup>1443</sup>. Il relate que le roi et la reine ont été assassinés et rappelle que le roi avait récemment suspendu et modifié la Constitution. Le premier télégramme est bref et ne contient que des informations sommaires. Au ministère, Delcassé s'impatiente : « Que se passe-t-il exactement ? »<sup>1444</sup>. Leurs télégrammes se croisent et le Quai d'Orsay reçoit finalement le détail des événements avant la fin de la journée. Outre les circonstances de l'assassinat, Benoît évoque aussi le rappel de Pierre Karadjordjević, le calme qui règne à Belgrade, et, dès le lendemain, la présence de ministres radicaux dans le gouvernement provisoire.

Dès le 12 juin, les diplomates français rapportent au Quai d'Orsay la réaction des gouvernements auprès desquels ils sont accrédités. À Saint-Pétersbourg, Maurice Bompard, l'ambassadeur français, observe que « la mort du roi Alexandre et la disparition des Obrenovitch ne laissent aucun regret en Russie ; à la légation de Serbie, qui a cependant pris le deuil, on cache mal le soulagement qu'on en éprouve »<sup>1445</sup>. Bompard évoque également le caractère prémédité de l'attentat et les interrogations russes sur la présence de Karadjordjević à Belgrade. À Vienne, l'ambassadeur Reverseaux rapporte des sentiments assez semblables. S'il évoque des « conditions particulièrement tragiques et sanglantes », une « profonde stupeur » ainsi qu'une « violente émotion », il écrit également que « la mort du roi ne laisse aucun regret dans les deux parties de la Monarchie »<sup>1446</sup> et que « la réprobation n'empêche pas que leur disparition ne soit considérée comme un bienfait et un gage de paix »<sup>1447</sup>. Après des années d'instabilité où la Serbie a hésité entre l'Allemagne et la Russie, ni l'une ni l'autre ne peut en

---

<sup>1442</sup> Havas au MAE, 11 juin 1903. AMAE, Correspondance politique et commerciale nouvelle série Serbie 1897-1914 : politique intérieure et questions dynastiques 1903, 198CPCOM/3.

<sup>1443</sup> *Documents diplomatiques français. 1871-1914. 2e série, 1901-1911*. Tome 3, Ministère des affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914, Imprimerie nationale, 1931-1955, p. 385.

<sup>1444</sup> Delcassé à Benoît, 11 juin 1903. AMAE Correspondance politique..., *op. cit.*, 198CPCOM/3.

<sup>1445</sup> Bompard à Delcassé, 12 juin 1903, Saint-Pétersbourg. *Documents diplomatiques... op. cit.*, p. 388.

<sup>1446</sup> Reverseaux à Delcassé, 13 juin 1903, Vienne. *Ibid.*, p. 389-390.

<sup>1447</sup> *Ibid.*

effet plus supporter le roi Alexandre<sup>1448</sup>. Ainsi les deux puissances décident-elles de ne pas intervenir dans les affaires intérieures de la Serbie et laissent agir l'Assemblée serbe. L'Empereur autrichien avait également été marqué par les mauvais sentiments d'Alexandre vis-à-vis de son père, en exil à Vienne, et l'opinion publique autrichienne n'approuvait pas le mariage entre Alexandre et Draga. L'agent diplomatique de Bulgarie à Paris, Zolotovitch, affirme quant à lui que le gouvernement bulgare « fera [...] tout son possible pour maintenir avec cette nation-sœur les relations amicales existantes jusqu'à ce jour »<sup>1449</sup>. Autre réaction remarquable à Washington, où Jules Jusserand, l'ambassadeur français, fait grand cas des membres du nouveau gouvernement serbe. Son collègue d'Italie lui en a dit le plus grand bien et ce dernier fait l'éloge des fils de Karadjordjević qu'il a rencontrés en Italie<sup>1450</sup>. Le quai d'Orsay reçoit également un rapport du consulat français de Genève, car c'est là où résidait Pierre Karadjordjević. Le consul dresse un portrait flatteur de ce dernier et affirme qu'il « est représenté comme un homme accessible à tous, intelligent, énergique et droit, à l'esprit libéral, ayant des sympathies accusées pour la Russie [...] et pour la France »<sup>1451</sup>. À Londres, la réaction est tout autre et le *Foreign Office* déclare ne conserver de relations avec la Serbie qu'à condition que les assassins soient punis. Ces premières réactions reflètent la mauvaise réputation d'Alexandre Obrenović en Europe ainsi que le pragmatisme des cercles diplomatiques qui attendent les changements que l'arrivée du nouveau roi va provoquer.

Le 13 juin, Georges Benoît envoie un nouveau rapport à Delcassé et à ses collègues des capitales européennes, pour combler les lacunes et rectifier les inexactitudes des premiers envois. Les informations dont il dispose proviennent notamment du rapport de Pellarin, chef d'escadron et attaché militaire à Belgrade, qu'il joint à son courrier. Ce dernier a eu la possibilité d'approcher le palais trois heures après l'attentat ; bénéficiant de relations avec le milieu militaire (il est accompagné de l'attaché militaire d'Autriche lorsqu'il se rend au palais), il a à sa disposition les informations les plus complètes. Pellarin ne se contente pas de relater les événements, il les explique par le « favoritisme insupportable » que la reine avait introduit dans l'armée, par les « fautes politiques du Roi » ainsi que par « l'espèce d'ostracisme que les Cours européennes paraissent avoir prononcé à l'égard de celle de Belgrade »<sup>1452</sup>. D'après lui, enfin, « il semble

---

<sup>1448</sup> David Mackenzie, *Serbs and Russians*, New York, Columbia University Press, 1996, p. 303.

<sup>1449</sup> Zolotovitch à Delcassé, 12 juin 1903, Paris. *Documents diplomatiques... op. cit.*, p. 387.

<sup>1450</sup> Jusserand au MAE, 12 juin 1903, Washington, *Ibid.*

<sup>1451</sup> Consulat de France à Genève au MAE, 13 juin 1903, Genève. AMAE, Correspondance politique..., *op. cit.*, 198CPCOM/3.

<sup>1452</sup> Le chef d'escadron Pellarin, attaché militaire à Belgrade, à M. le Général André, ministre de la Guerre.

que les deux grandes puissances plus particulièrement intéressées, la Russie et l'Autriche, se mettront d'accord sur le nom du Prince Karageorgevitch »<sup>1453</sup>. Benoît se fie à l'analyse de Pellarin et c'est à partir de ces informations que le Quai d'Orsay peut décider de la marche à suivre, en fonction de ses affinités politiques.

## 2. « Veillez vous concerter avec votre collègue de Russie »

Après avoir reçu les impressions de ses agents, le Quai d'Orsay donne à Benoît ses premières consignes le 13 juin : « Je vous prie, jusqu'à nouvel avis, de borner vos rapports avec le Gouvernement provisoire aux questions concernant la sécurité et les intérêts de nos nationaux. Veuillez d'ailleurs vous concerter d'une manière générale avec votre collègue de Russie ». Lorsque, deux jours plus tard, Benoît lui communique le rapport de l'Assemblée serbe qui a proclamé roi le prince Pierre Karadjordjević, Théophile Delcassé demande à Maurice Bompard à Saint-Pétersbourg de s'informer des actions prévues par la Russie<sup>1454</sup>. Il apparaît donc très clairement que le Quai d'Orsay cherche à faire preuve de prudence en coordonnant ses actions avec celles des autres puissances et, surtout, de suivre la voie choisie par la Russie. Le rapprochement franco-russe offre ici une explication très nette des positions adoptées.

Très rapidement, Pierre I<sup>er</sup> est reconnu par la Russie et par l'Autriche, mais le roi n'ayant pas encore notifié au gouvernement français son élection au trône, Delcassé ne peut que maintenir ses premières consignes<sup>1455</sup>. À cette période, le représentant anglais est invité par son gouvernement à rentrer à Londres. Alors que l'arrivée du nouveau roi à Belgrade s'organise, le ministère des Affaires étrangères est bloqué par l'absence de notification officielle et craint le faux pas. Pour l'éviter, Delcassé autorise Benoît à s'éloigner de Belgrade le temps des fêtes prévues pour l'arrivée de Pierre I<sup>er</sup><sup>1456</sup>. Avant de partir à Budapest pour quelques jours, Benoît signale tout de même à Delcassé que ses collègues d'Autriche et de Russie ont reçu comme consigne d'assister à l'arrivée du roi à la gare en tenue de ville et que les autres ministres sont disposés à se joindre à eux. Cette information modifie la situation et Delcassé fait marche arrière : « Très urgent. [...] J'estime que vous devez faire comme la majorité de vos

---

Belgrade, 13 juin 1903. Rapport inséré dans la correspondance de Benoît à Delcassé. AMAE, Correspondance politique..., *op. cit.*, 198CPCOM/3.

<sup>1453</sup> *Ibid.*

<sup>1454</sup> Delcassé à Bompard, ambassadeur de France à St Pétersbourg, 16 juin 1903. *Documents diplomatiques... op. cit.*, p. 394.

<sup>1455</sup> Delcassé à Bompard, 20 juin 1903. *Documents diplomatiques... op. cit.*, p. 409.

<sup>1456</sup> Delcassé à Benoît, Paris, 21 juin 1903. *Documents diplomatiques... op. cit.*, p. 412.

collègues »<sup>1457</sup>. Il précise que si Benoît est déjà parti, le chargé d'affaires doit le remplacer. C'est en effet Henri Desportes, chargé d'affaires et premier secrétaire de la légation, qui prend le relai. Alors même que Delcassé affirmait deux jours auparavant que « dès la première heure nous n'avons pas cru, et aujourd'hui encore nous ne croyons pas davantage devoir entrer en relations avec le Gouvernement qui s'est constitué après le meurtre du Roi et de la Reine »<sup>1458</sup>, le Quai d'Orsay adopte une stratégie réaliste et s'adapte en fonction des autres puissances. L'intérêt pour la France est de se maintenir visible en Serbie, entre les influences russe et autrichienne. À Belgrade, Desportes rapporte finalement que les ministres de Russie et d'Autriche-Hongrie sont les seuls à se présenter à la gare. Les ministres d'Angleterre, de Turquie et des Pays-Bas ont quitté Belgrade et les ministres d'Allemagne, d'Italie, de Grèce et de Roumanie demeurent à Belgrade en s'abstenant de paraître à la gare ou aux autres festivités. Pour se conformer à la majorité, Desportes informe donc le Quai d'Orsay qu'il s'abstiendra également. Puisqu'ils sont seuls à se rendre à la gare, les ministres autrichien et russe décident d'affirmer leur entente de 1897 et d'y aller ensemble, en uniforme, avec tout leur personnel<sup>1459</sup>.

### 3. La concurrence pour l'influence dans les Balkans

Le 24 juin 1903, Pierre I<sup>er</sup> arrive à Belgrade et Desportes relate son arrivée à Delcassé. Le ministre de Russie, Tchakyroff, l'attendait sur le perron de la gare et a été présenté au roi par le ministre des Affaires étrangères. Le ministre d'Autriche, Dumba, attendait quant à lui dans la salle d'attente et a été présenté à son tour à Pierre I<sup>er</sup> par Tchakyroff. Desportes note également que la voiture du ministre russe a suivi de près celle de Pierre I<sup>er</sup> jusqu'au palais, tandis que le ministre autrichien suivait loin derrière, et précise que le roi a fait « à M. Dumba un accueil des plus cordiaux, mais moins empressé peut-être qu'à l'envoyé du tsar »<sup>1460</sup>. Tout de suite, les Français remarquent donc la prédominance de l'influence russe.

Dès le lendemain de son arrivée, Pierre I<sup>er</sup> invite les différents représentants étrangers à se rendre au palais en uniforme. Bien que le roi n'ait toujours pas notifié son accession au trône au Président français, Delcassé ne change pas ses consignes et autorise Desportes « à ne pas

---

<sup>1457</sup> Delcassé à Benoît, 23 juin 1903. *Ibid.*, p. 414.

<sup>1458</sup> Delcassé à Benoît, Paris, 21 juin 1903. *Ibid.*, p. 412.

<sup>1459</sup> Desportes à Delcassé, 23 juin 1903, Belgrade. AMAE, Correspondance politique..., *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1460</sup> Desportes à Delcassé, 25 juin 1903, Belgrade. *Ibid.*, 198CPCOM/3.

[se] séparer de la loyauté de [ses] collègues »<sup>1461</sup>. C'est en fait ce jour-là que Loubet reçoit la lettre de Pierre I<sup>er</sup> et, dans la foulée, le gérant de la légation de Serbie à Paris vient au Quai d'Orsay expliquer au directeur des Affaires politiques que la Russie, l'Autriche, l'Italie et le Monténégro avaient été prévenus avant les autres en raison de liens de famille ou d'amitié. Après cette notification officielle, Delcassé maintient ses consignes et le Quai d'Orsay attend prudemment de voir ce que décident les autres puissances.

Au moment où Benoît entre en relations officielles avec le gouvernement serbe, le 1<sup>er</sup> juillet, Reverseaux informe Delcassé de la mauvaise impression produite à Vienne par le rôle prédominant de la Russie à l'arrivée du roi serbe : « La main-mise [sic] de la Russie sur la dynastie des Karageorgevitch, si nettement affirmée par l'attitude de son représentant »<sup>1462</sup> fait réfléchir les hommes d'État autrichiens. L'ambassadeur français explique ainsi que « l'Autriche a trop d'intérêts en Serbie pour se désintéresser de la politique de sa voisine, et elle ne compte pas assez sur la sincérité de l'amitié de la Russie pour être rassurée sur l'usage que fera cette dernière de sa prépondérance dans le royaume »<sup>1463</sup>. De Saint-Pétersbourg aussi l'ambassadeur français commente le mécontentement autrichien<sup>1464</sup>, et l'arrivée du nouveau roi ouvre donc une nouvelle compétition pour l'influence dans les Balkans. Au même moment, la Russie nomme un attaché militaire au Monténégro, alors que jusqu'ici l'attaché militaire de Serbie passait également quelques jours à Cetinje chaque année<sup>1465</sup>, et affirme ainsi son désir d'accroître son influence dans la région.

Ces informations reflètent la place que la Russie cherche à prendre dans les Balkans après la chute des Obrenović. Dans ce contexte, la France n'a en Serbie qu'une place et une influence très négligeables. Elle ne prend d'ailleurs aucune initiative, se contentant d'être présente et de suivre la Russie, et éventuellement l'Autriche, tout en observant le jeu de concurrence qui s'installe entre les deux puissances.

---

<sup>1461</sup> Delcassé à Desportes, 25 juin 1903. AMAE, Serbie, politique étrangère. Relations avec la France 1897-1905, 198CPCOM/12.

<sup>1462</sup> Reverseaux à Delcassé, Vienne, 2 juillet 1903. *Documents diplomatiques... op. cit.*, p. 426-427.

<sup>1463</sup> *Ibid.*

<sup>1464</sup> Bompard à Delcassé, Saint-Pétersbourg, 9 juillet 1903. *Ibid.*, p. 443.

<sup>1465</sup> Souhart (ministre de France à Cetinje) à Delcassé, 2 juillet 1903. *Documents diplomatiques... op. cit.*, p. 427-428.

#### 4. Le pragmatisme du gouvernement français face à la violence

La réaction diplomatique française est très différente de la réaction anglaise. Les Anglais, qui se déclarent choqués, agissent en conséquence et mettent fin à leurs relations avec Belgrade, qui ne reprennent qu'en 1906. Les Français, eux, restent à Belgrade et cherchent à trouver leur place entre Russes et Autrichiens. Peut-on considérer que les diplomates n'ont pas été émus par les événements ? La violence des actes a-t-elle eu des conséquences sur la politique de la diplomatie française ? Le coup d'État réunit en effet plusieurs des facteurs d'émotion cités par Antoine Marès et Marie-Pierre Rey dans le cadre des relations internationales : surprise ou sidération, franchissement des règles sociales communément admises et mort d'individus lors d'un assassinat<sup>1466</sup>.

Dans les différents rapports transmis au Quai d'Orsay, on note le regard critique des Français sur le terrain, qui évoquent des « événements tragiques »<sup>1467</sup> et un « acte de sauvagerie »<sup>1468</sup>. La violence et la fatalité, stéréotypes associés à l'Orient, servent à Benoît pour expliquer les événements. Il relate que le mécontentement populaire « longtemps contenu devait fatalement faire explosion tôt ou tard » et, « avec des hommes aux passions violentes, comme les jeunes officiers serbes, se traduire par des actes de violence et de vengeance »<sup>1469</sup>. Benoît utilise aussi l'image de la reine et lui attribue un « pouvoir magique par lequel [...] elle avait ensorcelé le roi »<sup>1470</sup>. Ce stéréotype oriental, ainsi que les précédents, servent à justifier la violence des événements et à les mettre à distance. Benoît, choqué, affirme d'ailleurs que cet « horrible attentat [...] soulèvera en Europe et dans tout le monde civilisé la réprobation générale »<sup>1471</sup>. Si ce dernier n'est probablement pas surpris de la crise dynastique, qui était prévisible, il est ému par la violence des actes et, peut-être, par le calme qui règne à Belgrade face à la nouvelle situation. Maria Todorova cite un historien britannique qui, en 1903, souligne l'abîme existant entre les normes morales de l'Europe occidentale et celles des Balkans<sup>1472</sup>. Ce à quoi Slobodan Markovitch ajoute que ce n'est pas la violence en elle-même qui choque les Anglais mais l'idée que les assassins puissent être admis dans le nouveau gouvernement<sup>1473</sup>.

---

<sup>1466</sup> Antoine Marès et Marie-Pierre Rey, *Mémoires et émotions. Au cœur de l'histoire des relations internationales*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>1467</sup> Benoît à Delcassé, Belgrade, 13 juin 1903. AMAE, Correspondance politique... *op. cit.*, 198CPCOM/3.

<sup>1468</sup> Pellarin à M. le Général André, Ministre de la Guerre, 13 juin 1903. AMAE, Correspondance politique... *op. cit.*, 198CPCOM/3.

<sup>1469</sup> Benoît à Delcassé, 13 juin 1903. AMAE, Correspondance politique... *op. cit.*, 198CPCOM/3.

<sup>1470</sup> *Ibid.*

<sup>1471</sup> *Ibid.*

<sup>1472</sup> Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 178.

<sup>1473</sup> Slobodan Markovitch, *British perceptions of Serbia and the Balkans 1903-1906*, *op. cit.*, p. 65.



Au Quai d'Orsay, cependant, on ne prend pas en compte ces émotions et elles n'apparaissent dans aucun des courriers envoyés après le coup d'État. Contrairement au *Foreign Office*, le plus important pour la diplomatie française reste de se rendre visible. Ce pragmatisme révèle que les enjeux liés au changement dynastique et à l'équilibre des puissances dans les Balkans occupent davantage le gouvernement français. L'absence d'émotions s'observe aussi à l'Assemblée nationale, où les députés français ne se sentent pas du tout concernés par le coup d'État en Serbie. Lors d'une longue discussion sur des poursuites intentées contre un député sans que la Chambre n'ait été consultée, un orateur fait remarquer que ses adversaires ne l'ont « pas encore fait passer par les fenêtres du Palais-Bourbon, comme la noble armée serbe a fait passer le roi et la reine par les fenêtres du palais de Belgrade »<sup>1474</sup>. Les rires de l'assemblée nous renseignent sur la distance qui sépare les députés français des événements en Serbie. La violence du coup d'État leur paraît en effet totalement hors de propos en France. Le gouvernement français, dans son ensemble, ne s'émeut donc pas du coup d'État des officiers serbes.

### C. Images de l'attentat dans la presse française

#### 1. La violence de l'Orient

Pendant que le Quai d'Orsay est occupé à observer le jeu de la diplomatie européenne, les Français apprennent le coup d'État par la presse le 12 juin, à la une de tous les journaux. Ces derniers mentionnent encore plus directement l'Orient que le milieu diplomatique pour expliquer les événements. *Le Petit Journal*, par exemple, donne une description très caractéristique de la capitale serbe :

L'Orient commence à Belgrade, et l'Orient, selon un mot célèbre, est encore la terre des gouvernements absolus, tempérés par l'assassinat ; les évolutions lentes des Etats réguliers où l'opinion fait loi, y sont inconnues. Les changements s'opèrent brusquement, par violence, dans le drame et dans le sang. Alexandre est le fils de ce Milan dont la destinée fut si étrange, qui se maintint au pouvoir par une énergie sauvage, en terrorisant les conspirateurs qu'il punissait avec une extrême sévérité ; même démissionnaire et hors cadres, il domina jusqu'à la mort son peuples et ses adversaires.<sup>1475</sup>

---

<sup>1474</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso*, Paris, Imprimerie du Journal officiel, 1903, p. 2049-2050. Séance du 19 juin 1903.

<sup>1475</sup> « Assassinat du roi et de la reine de Serbie », *Le Petit Journal*, 12 juin 1903, p. 1.

*Le Temps* évoque un « Orient si fécond en massacres »<sup>1476</sup> et *Le Petit Parisien* affirme que « l'Europe occidentale a modifié ses usages »<sup>1477</sup> avec le recul du despotisme alors « qu'il n'en est point ainsi dans les jeunes États orientaux »<sup>1478</sup>. Ainsi les Français associent-ils les événements à un univers oriental qui ne les concerne pas. *Le Petit Parisien* rapproche également l'importance de l'armée serbe à son histoire ottomane (« Dans ces pays nouveaux, à peine émancipés du joug de l'Islam, l'armée est la première administration qui se constitue et elle forme seule [...] un contrepoids à l'absolutisme du prince »<sup>1479</sup>) et rappelle le thème du Serbe toujours armé, déjà présent chez Lamartine (« Nous admirions dans une cabane de Serviens une jeune mère qui allaitait deux jumeaux, et dont le troisième enfant jouait à ses pieds avec le yatagan<sup>1480</sup> de son père »)<sup>1481</sup>. À tout cela s'ajoute le stéréotype du « simplisme formidable des peuples enfants »<sup>1482</sup> et de la mission civilisatrice, qui réinstaure une hiérarchie entre la France et les plus petits États qu'elle cherche à civiliser.

Un siècle plus tôt, cette violence était valorisée, dans le cadre des revendications nationales au sein de l'Empire ottoman et de l'influence des romantiques. En 1903, le même stéréotype oriental de violence a perdu sa légitimité et se retourne contre les Serbes. Alors qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les Français avaient commencé à intégrer la Serbie dans des grilles de lecture occidentales, cet événement leur fait faire marche arrière. Il contredit les démarches d'appropriation culturelle des Français et met à mal l'évolution de perception du siècle précédent. Face à la surprise et au choc, les journaux s'empressent en effet de mettre à distance les acteurs serbes, quitte à revenir sur le dépassement de l'antagonisme entre Orient et Occident des dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1483</sup>. Les Français ne sont pas les seuls à réagir ainsi et on remarque que cette résurgence du stéréotype de la violence est aussi présente en Allemagne<sup>1484</sup>.

<sup>1476</sup> « Assassinés. Fin tragique du roi Alexandre et de la reine de Serbie », *Le Matin*, 12 juin 1903, p. 1.

<sup>1477</sup> « Drames royaux », *Le Petit Parisien*, 13 juin 1903, p. 1.

<sup>1478</sup> *Ibid.*

<sup>1479</sup> « Drames royaux », *Le Petit Parisien*, 13 juin 1903, p. 1.

<sup>1480</sup> Le yatagan est une arme turque, à la lame tranchante.

<sup>1481</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 773.

<sup>1482</sup> « Assassinés... », *Le Matin*, *op. cit.*

<sup>1483</sup> Voir conclusion du chapitre 3.

<sup>1484</sup> Milan Ristović, *Crni Petar i balkanski razbojnici : Balkan i Srbija u nemackim satiricnim casopisima (1903-1918) / Black Peter and Balkan Brigands. The Balkans and Serbia in German Satirical Journals (1903-1918)*, Belgrade, Udruženje za Drštvenu Istoriju, 2003, p. 23.

## 2. Les émotions des Français

Dans la presse, on observe l'émotion des Français face aux événements. Comme chez les diplomates, on retrouve le thème de la responsabilité de la reine Draga. *Le Petit Parisien* évoque « une femme qui [...] n'avait réussi qu'à se faire détester »<sup>1485</sup> et le roi est décrit comme un homme ensorcelé qui n'a pas pu se défendre. Comme à l'occasion du divorce de Milan et Nathalie, la presse s'étend très largement sur le rappel du mariage d'Alexandre et sur le scandale de la fausse grossesse. Bien que choqués, les Français prennent donc le temps de revenir sur les aspects grivois du mariage d'Alexandre. La reine est la première coupable et on lit que « c'est elle qui l'a tué »<sup>1486</sup> ou même que « c'est à cause d'elle, c'est d'elle que le malheureux vient de mourir ; car, suprême fait-divers, ce sont les querelles de femmes suscitées à sa cour par l'élévation soudaine de Mme Draga qui ont déchaîné toutes les haines et amené la nuit sanglante »<sup>1487</sup>. Le fait de se focaliser ainsi sur la reine permet à la fois de trouver une explication aux événements mais aussi de s'appuyer sur les stéréotypes associés aux femmes orientales. Presque sorcière, Draga qui ensorçèle est détentrice des pouvoirs féminins et orientaux fantasmés par les Occidentaux.

À ces différents stéréotypes orientaux et féminins s'ajoutent de longs récits des événements politiques qui ont affaibli le pouvoir du roi Alexandre et des portraits des membres importants des deux dynasties serbes. Tous ces éléments se mélangent à la une des journaux et la prolixité de ces récits, plus ou moins organisés, illustre l'émotion des Français face à la violence des actes commis à Belgrade. La surprise et la violence de la défenestration, nourris par tous les fantasmes cités ci-dessus, prennent les lecteurs de court et répondent à leur soif de lyrisme : « L'assassinat du roi [...] est un de ces événements tragiques dont on pouvait espérer que notre temps ne connaîtrait plus la honte »<sup>1488</sup>.

Face au coup d'État, le Quai d'Orsay refuse de s'émouvoir et demeure pragmatique, tandis que la presse fait appel aux représentations orientales, écartées depuis l'indépendance serbe. Cette différence de réactions annonce la stratégie politique française dans les Balkans, au moment où la Russie et l'Autriche sont en concurrence pour régner sur les Balkans. Après des années d'instabilité, le coup d'État de 1903 bouleverse les équilibres locaux : la chute des Obrenović

---

<sup>1485</sup> « La fin d'une dynastie », *Le Petit Parisien*, 12 juin 1903, p. 1.

<sup>1486</sup> « La fin d'une dynastie », *Le Temps*, 12 juin 1903, p. 1.

<sup>1487</sup> « Assassinés... », *Le Matin*, *op. cit.*

<sup>1488</sup> « La fin d'une dynastie », *Le Petit Parisien*, *op. cit.*

laisse place à un nouveau roi, rappelé à Belgrade après plusieurs décennies passées à l'étranger. Le parcours de Pierre Karadjordjević est intéressant pour les relations franco-serbes puisque ce dernier met en avant les années qu'il a passées en France ainsi que sa participation du côté français à la guerre franco-prussienne.

## II. Les relations inégales entre la France et les Karadjordjević

Le roi Pierre I<sup>er</sup> est mis en avant par l'historiographie pour illustrer un rapprochement entre la France et la Serbie au début du XX<sup>e</sup> siècle. Si les liens de Pierre Karadjordjević avec la France sont évidents et méritent d'être retracés, nous nous interrogerons ici surtout sur la réciproque et prendrons en compte la perception française du souverain et de son régime. Suite à la prudence du Quai d'Orsay face au coup d'État de 1903, comment la politique française réagit-elle au changement dynastique ? Les Français associent-ils le nouveau roi aux événements qui viennent de se produire ? L'arrivée d'un nouveau roi est l'occasion pour les Français de s'exprimer sur la Serbie et il est nécessaire d'analyser ces nouveaux discours. Ainsi l'arrivée de Pierre I<sup>er</sup> permet-elle de s'interroger sur la réalité des rapports franco-serbes au tournant du siècle et sur le rôle des acteurs politiques et sociaux dans ce changement.

### A. Les liens de Pierre Karadjordjević avec la France

#### 1. Éducation et guerre auprès des Français<sup>1489</sup>

Comme Milan Obrenović, Pierre Karadjordjević a passé plusieurs années en France. Fils d'Alexandre Karadjordjević, prince de Serbie depuis 1842, et petit-fils de Karadjordje, il devient l'héritier du trône après la mort de son frère aîné en 1847. Après son enfance à Belgrade, son père est détrôné et les Obrenović récupèrent le pouvoir. Le prince Pierre part donc en 1858 pour Genève où il doit poursuivre sa scolarité. Commencent alors de nombreuses années d'exil pour la famille Karadjordjević. Après un séjour en Suisse, Pierre se rend à Paris en 1861 où il est inscrit au collège Sainte-Barbe, dans le Quartier latin. Un an plus tard, il est admis à Saint-Cyr en qualité d'élève étranger, par décision ministérielle, et en ressort officier en octobre 1864. Il y fait partie de la promotion Puebla, dont le nom fait référence à la prise de Puebla, au Mexique, par le corps expéditionnaire du général Forey en 1863. Dragoljub Živojinović a retrouvé quelques lettres, mais il reste peu de traces de ses années à Paris et il est difficile de reconstituer les impressions du prince Pierre et sa vie d'alors<sup>1490</sup>. On ne peut, par exemple,

---

<sup>1489</sup> Sur le séjour de Pierre Karadjordjević en France et sa participation à la guerre de 1870, voir Dragoljub Živojinović, *Petar I Karadjordjević život i delo u inostranstvu 1844-1903. godine* [Pierre I<sup>er</sup> Karadjordjević, vie et œuvre à l'étranger 1844-1903], Belgrade, Beogradski izdavačko-grafički zavod, 1988, p. 36-59 et p. 93-106 ; Mile Bjelajac, « « King Petar I Karađorđević » », dans Peter Radan et Aleksandar Pavković (dir.), *The Serbs and their Leaders in the Twentieth Century*, Aldershot, Ashgate, 1997, p. 95-112 ; Jean Nouzille « Pierre I<sup>er</sup> de Serbie et la France », dans *La France et la Serbie du Congrès de Berlin à la crise de juillet 1914*, op. cit., p. 71-88.

<sup>1490</sup> Dragoljub Živojinović, *Petar I Karadjordjević...*, op. cit., p. 51.

retrouver dans les archives les notes du prince à Saint-Cyr comme c'était le cas pour Milan Obrenovic à Louis-le-Grand.

Après son départ de Saint-Cyr, en octobre 1864, Pierre Karadjordjević réside à Paris, boulevard Malesherbes, et s'occupe à la photographie et à la peinture. Djordje Simić, diplomate et homme politique serbe, rencontre le prince à Paris à cette époque et relate que ce dernier ne se rendait que rarement dans le Quartier latin, où sa fréquentation risquait de nuire à la carrière des Serbes qui y vivaient<sup>1491</sup>. Puis, de 1866 à 1868, le prince termine sa formation à Metz, où il entre à l'École militaire d'application. Les années que le prince Pierre a passées en France auraient contribué, au-delà de son éducation militaire, au développement de son attrait pour le parlementarisme, la démocratie et ses institutions.

Lorsque la guerre éclate en 1870, le prince Pierre s'engage volontairement dans la légion étrangère au mois d'août, sous le nom de Georges Kara, et combat contre les Prussiens. Il appartient au quinzième corps, mené par le général Martin Paggier, qui fait partie de la première armée de la Loire. Le prince se bat à Orléans, où il est fait prisonnier, puis parvient à s'échapper. En novembre 1870, il quitte l'armée de la Loire pour rejoindre l'armée de l'Est. Il est attaché à l'état-major de la 1<sup>ère</sup> division d'infanterie du dix-huitième corps, sous les ordres du colonel de Sacy. Le prince participe à de nombreux combats, notamment à Villersexel, jusqu'à ce que l'armée de l'Est se réfugie en Suisse. Il se met alors à la disposition de la délégation de la Défense nationale, qui est à Bordeaux. Mais la France doit signer l'armistice au début de l'année 1871 et le prince envoie sa lettre de démission début mars. En 1903, les journaux français racontent que Pierre Karadjordjević avait été décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, mais ce n'est qu'une légende. Si plusieurs propositions de décoration ont bien été faites en sa faveur, le prince écrit dans sa lettre de démission « n'avoir d'autre souvenir de cette période que le grade qui lui avait été conféré »<sup>1492</sup>.

Après la guerre, Pierre Karadjordjević retourne à Genève, qu'il quitte en 1875 pour se rendre en Bosnie-Herzégovine au moment où l'insurrection éclate. De retour en Suisse, il mène une vie studieuse et suit de loin les événements qui se déroulent en Serbie. Après un mariage bref qui le mène au Monténégro, il s'installe de nouveau à Genève en 1894 et conserve des relations

---

<sup>1491</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>1492</sup> Jean Nouzille, « Pierre I<sup>er</sup> de Serbie et la France », *op. cit.*, p. 76.

avec les adversaires des Obrenović. Soutenu par Saint-Pétersbourg<sup>1493</sup>, il devient aussi le candidat des libéraux et de l'armée qui forment dès 1901 une association secrète dont le but est de le faire monter sur le trône. En 1902, le prince adresse un appel à la population serbe, dans lequel il rappelle la gloire de ses ancêtres.

## 2. Le marquis de Rose

Pierre Karadjordjević est à Genève lorsqu'il apprend le coup d'État et un Français se trouve à ses côtés lorsqu'il revient à Belgrade après avoir été appelé par l'Assemblée. Desportes rapporte à Delcassé que le roi arrive à la gare « accompagné de sa maison militaire, de la délégation parlementaire qui avait été au-devant de lui jusqu'à Genève et d'un ami français, le marquis de Rose »<sup>1494</sup>. La présence du marquis de Rose donne le sentiment de relations privilégiées entre le roi et la France. Lorsqu'il arrive à Belgrade, le marquis se rend à la légation française et se met à sa disposition. Par son intermédiaire officieux, les Français peuvent continuer à discuter avec le gouvernement serbe avant que les relations régulières ne soient restaurées. Ancien compagnon d'armes de l'armée française, le militaire retraité entretient des relations personnelles avec le souverain depuis plusieurs années et Benoît perçoit rapidement les avantages qu'il y aurait à le conserver comme médiateur entre la diplomatie française et le roi serbe :

Après avoir passé plusieurs mois à Belgrade, le Lieutenant-colonel de Rose est rentré en France, où des affaires de famille réclamaient sa présence, mais il se propose de revenir bientôt en Serbie et de s'y fixer définitivement. Ses relations personnelles avec le roi Pierre, l'influence dont il jouit auprès de S.M., peuvent nous être très avantageuses, tant au point de vue politique, que pour la défense des intérêts français.<sup>1495</sup>

L'attaché militaire Pellarin va dans le même sens et souligne au même moment l'utilité du marquis de Rose auprès du ministre de la Guerre :

Ses relations personnelles avec le Roi lui permettent d'avoir, à toute heure, accès auprès de sa personne et l'autorisent à lui parler très ouvertement sur toutes choses. Cette situation

---

<sup>1493</sup> Les deux fils de Pierre Karadjordjević sont les filleuls du tsar Alexandre III et ont reçu leur éducation à l'école des Pages à Saint-Pétersbourg, au frais du tsar Nicolas II.

<sup>1494</sup> Desportes à Delcassé, 25 juin 1903, Belgrade. AMAE, Correspondance politique... *op. cit.*, 198CPCOM/3.

<sup>1495</sup> Benoît à Delcassé, Belgrade, 2 novembre 1903. SHD, GR7N1574.

peut être très avantageuse pour nous, au point de vue diplomatique et pour nos intérêts français.<sup>1496</sup>

Conscient de l'opportunité que représente l'arrivée au trône de son ami, le marquis de Rose s'adresse au ministère de la Guerre pour être nommé colonel de réserve et obtenir ainsi un grade qui lui permettrait d'avoir la préséance sur la plupart des officiers serbes de l'entourage du roi et donc de figurer en bonne place, et en uniforme, dans les cérémonies officielles. Benoît et Pellarin appuient sa demande et, à l'état-major de l'armée, le bureau contacté partage l'avis favorable du Quai d'Orsay, du ministre de France et de l'attaché militaire. Le 2<sup>e</sup> bureau « voit un intérêt supérieur à ce que la demande ci-dessus puisse recevoir satisfaction en raison des avantages diplomatiques et surtout industriels qui peuvent en résulter pour la France »<sup>1497</sup>. Malgré l'avis de la direction du contentieux, qui estime que cette nomination n'est pas possible, le ministre de la Guerre remarque que le cas analogue du lieutenant-colonel Monlezun, en septembre 1901 (qui avait été promu colonel de réserve malgré l'avis défavorable de la direction du contentieux), constitue un précédent qui pourrait être invoqué dans ces circonstances.

Ainsi, l'éducation du roi en France, sa participation à la guerre de 1870 et la présence d'un Français à ses côtés lors de son arrivée à Belgrade sont autant d'éléments qui peuvent être mis en avant pour illustrer le rapprochement que le changement dynastique doit entraîner.

### 3. La mise en scène du rapprochement

Il est primordial de constater que l'idée d'un rapprochement avec la France est mise en avant par Pierre I<sup>er</sup> dès le début de son règne. Plus largement, il évoque dès le mois de juillet 1903 la bonne réaction de toute l'Europe au changement dynastique en Serbie : « L'accord de l'Assemblée nationale avec les désirs de toute la nation a produit, je vous en donne l'assurance, la meilleure impression en Europe, par laquelle aujourd'hui la Serbie est estimée et respectée »<sup>1498</sup>. Pourtant, les réactions anglaises et françaises face à l'attentat, évoquées plus haut, permettent de tempérer l'enthousiasme du roi pour un équilibre qui n'a pas encore été trouvé.

---

<sup>1496</sup> Pellarin au ministre de la Guerre, Belgrade, 3 novembre 1903. *Ibid.*

<sup>1497</sup> Minute. Cabinet du ministre de la guerre. Paris le 2 décembre 1903. *Ibid.*

<sup>1498</sup> Discours de Pierre I<sup>er</sup> au dîner donné le 2 juillet 1903 dans son palais aux membres du gouvernement, grand nombre de sénateurs et de députés ainsi que plusieurs hauts fonctionnaires. Lettre de Benoît à Delcassé, Belgrade, 4 juillet 1903. AMAE, Correspondance politique... *op. cit.*, 198CPCOM/3.



À l'automne 1903, Pierre I<sup>er</sup> cherche plus particulièrement à mettre en avant ses liens avec la France. Lorsque Georges Benoît lui remet ses lettres de créances, le roi lui fait part de ses regrets de ne pas pouvoir se rendre à Paris pour assister au dîner annuel de sa promotion de Saint-Cyr. Aussi lui annonce-t-il qu'il aurait grand plaisir à recevoir ses anciens camarades à Belgrade l'année suivante<sup>1499</sup>. Benoît comprend très vite que le roi a vraiment l'intention de mettre ce projet en œuvre et qu'il en a déjà entretenu son entourage. Le journal *Samouprava*, organe du gouvernement, publie ainsi le 24 novembre 1903 un entrefilet à ce sujet :

Dans un an, à pareille époque, la ville de Belgrade aura le plaisir de voir dans ses murs un grand nombre d'officiers distingués de l'armée française, camarades de sa majesté le roi. La promotion Puebla comptait 250 membres. Les années ont emporté peu à peu beaucoup de ces vaillants officiers et aujourd'hui leur nombre se trouve réduit des deux tiers. Cette année, environ 90 anciens camarades doivent prendre part à la réunion habituelle. Espérons que l'année prochaine ils seront en nombre égal à Belgrade où, d'abord comme camarades de sa Majesté le roi et ensuite comme fils du noble peuple français, ils rencontreront le plus chaleureux accueil.<sup>1500</sup>

Pourtant, à ce moment-là, rien n'a encore été vraiment décidé et les officiers français doivent notamment recevoir l'autorisation de leur ministère. Avec les articles publiés à ce sujet dans la presse, dès la fin de l'année 1903, le roi cherche donc à faire la démonstration de ses liens avec la France. Benoît rapporte un article du même journal, daté du 25 novembre 1903, où les Serbes affirment franchement l'intérêt qu'ils suscitent en France :

Les événements des Balkans commencent à intéresser de plus en plus les hommes d'Etat français qui sentent que bientôt peut-être, se livrera sur le célèbre champ de bataille de Kossovo, le dernier combat entre l'élément slave et l'élément germanique et que l'issue de ce combat dépendra la répartition des Etats européens.<sup>1501</sup>

Si l'éducation et les séjours de Pierre Karadjordjević en France, comme ceux de de Milan Obrenović précédemment, reflètent bien les horizons d'attente des Serbes vis-à-vis de la France, la réciproque mérite d'être vérifiée. Si l'historiographie serbe met en avant les liens de ce roi « profondément francophile »<sup>1502</sup> avec la France, il faut s'interroger sur la perception française

---

<sup>1499</sup> Benoît à Delcassé, 26 novembre 1903, Belgrade. AMAE, Serbie, politique étrangère... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1500</sup> *Ibid.*

<sup>1501</sup> Benoît à Delcassé, 29 novembre 1903, Belgrade. *Ibid.*

<sup>1502</sup> Dušan Bataković, *Les sources françaises...* *op. cit.*, p. 383.

du nouveau roi serbe pour être au plus proche des réalités et éventuellement déceler une certaine asymétrie.

## B. La France et Pierre Karadjordjević

### 1. La méfiance française face à l'invitation de la promotion Puebla à Belgrade

Il faut en effet dépasser les épisodes français de la vie du roi Pierre I<sup>er</sup> pour caractériser ses relations avec la France. La frilosité française, au moment où le roi cherche à mettre en scène ses liens avec la France, est illustrée par la réaction du Quai d'Orsay à l'invitation de la promotion Puebla par le roi. En Serbie, l'annonce de la visite de la promotion du roi fait bonne impression et Benoît relate que « tous les journaux de Belgrade, sans distinction d'opinions, reproduisent cette information et expriment leur satisfaction de la venue en Serbie des officiers français »<sup>1503</sup>. En France, pourtant, les milieux politiques font preuve d'une certaine réticence face à l'invitation du roi.

Après la réception de la lettre de Benoît qui mentionne la volonté de Pierre I<sup>er</sup> d'inviter sa promotion à Belgrade, le Quai d'Orsay s'enquiert de l'avis du ministre de la Guerre<sup>1504</sup>. Au printemps 1904, celui-ci fait savoir qu'il est disposé à accorder aux officiers qui lui en feront la demande l'autorisation de se rendre à Belgrade pour la réunion organisée par le roi. Pourtant, au mois de juin, l'attaché militaire Pellarin est reçu en audience privée par le roi et fait part à Benoît de ses inquiétudes. Le roi lui a parlé de son intention d'inviter ses anciens camarades et a évoqué la mise à leur disposition d'un train, la visite de Munich et de Vienne à l'aller, de Budapest au retour, ainsi que trois jours passés à Belgrade, des fêtes organisées au palais royal et une réception au cercle militaire. L'attaché militaire craint que la fréquentation des officiers serbes à l'occasion d'une réception soit interprétée, en Serbie ou à l'étranger, comme une réhabilitation des officiers conjurés. Fin 1903-début 1904 a eu lieu une crise diplomatique, avec le départ des différents représentants étrangers de Belgrade, qui se dénoue en avril lorsqu'un décret annonce l'éloignement des officiers régicides de la maison du roi. Benoît préconise alors certaines précautions pour ne pas provoquer une nouvelle crise :

Afin d'éviter toute difficulté à ce sujet, il devrait être bien entendu que la visite de nos compatriotes conservera un caractère absolument privé, qu'ils seront seulement les hôtes

---

<sup>1503</sup> Benoît au MAE, Belgrade, 26 novembre 1903. AMAE Serbie, politique extérieure... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1504</sup> MAE à André (ministre de la Guerre), 9 décembre 1903, Paris. *Ibid.*

du Roi et n'accepteront aucune autre invitation, qu'enfin ils n'auront autant que possible de rapports qu'avec les officiers composant la maison militaire du Roi Pierre. Des instructions dans ce sens pourraient être données par le Ministre de la Guerre aux officiers qui solliciteront l'autorisation de venir à Belgrade.<sup>1505</sup>

Les arguments de Pellarin mènent le ministère de la Guerre à examiner de nouveau l'invitation de la promotion Puebla. Le ministre André observe qu'il pourrait ne pas accorder l'autorisation de s'y rendre à certains officiers, mais que cela risquerait d'être blessant pour le roi. Il suggère « qu'il conviendrait plutôt de présenter au roi des arguments tels qu'il se persuadât de l'opportunité de remettre son invitation à une date ultérieure »<sup>1506</sup>. Finalement, le ministère de la Guerre consent à accorder les autorisations nécessaires, mais à certaines conditions :

[...] sous réserve que leur voyage aura un caractère individuel, qu'ils voyageront en tenue civile, à titre privé, en quelque sorte, et sans utiliser le train spécial prévu. Je les prie, en outre, de n'accepter, durant leur séjour à Belgrade, aucune invitation émanant de personnes autres que le roi Pierre, et de n'avoir autant que possible de rapports qu'avec les officiers composant la maison militaire du roi.<sup>1507</sup>

Le ministre ajoute qu'il faudrait demander à Benoît de s'entendre avec le Maréchal de la Cour de Belgrade sur la nécessaire modification du programme et notamment sur la suppression de la réception au cercle militaire. En septembre, le ministère précise toutefois que les généraux français seront autorisés à revêtir leur uniforme à la réception que leur offrira le roi<sup>1508</sup>. C'est le général Hardy de Féry, commandant de la 8<sup>ème</sup> division d'infanterie et plus haut gradé du groupe, qui a été désigné pour régler les mesures d'ordre général avec le maréchal de la Cour. Quelques jours avant l'arrivée de la promotion Puebla à Belgrade, Delcassé renvoie un télégramme à la légation pour que le ministre de France rappelle aux officiers qu'on ne doit avoir « aucun doute sur le caractère privé de leur voyage »<sup>1509</sup>. La tension du Quai d'Orsay est palpable. L'inquiétude s'accroît lorsque Benoît prévient Delcassé que, malgré les précautions prises, le roi a prévu un dîner avec divers officiers compromis. L'intervention de Benoît auprès d'Hardy de Féry permet de l'éviter. Finalement, si les Français « ont été profondément touchés de l'accueil cordial et chaleureux qui leur a été fait par leur ancien camarade »<sup>1510</sup>, cet épisode illustre surtout la frilosité du gouvernement français face à la Serbie et à la cour de Pierre I<sup>er</sup>.

---

<sup>1505</sup> Benoît au MAE, 27 juin 1904, Belgrade. *Ibid.*

<sup>1506</sup> André au MAE, 6 août 1904, Paris. *Ibid.*

<sup>1507</sup> André au MAE, 30 août 1904, Paris. *Ibid.*

<sup>1508</sup> André au MAE, 12 septembre 1904, Paris. *Ibid.*

<sup>1509</sup> Delcassé à Benoît, 8 octobre 1904, Paris. *Ibid.*

<sup>1510</sup> Benoît à Delcassé, 19 octobre 1904, Belgrade. *Ibid.*

La crainte de paraître proche des officiers conjurés dicte à la politique française une prudence qui ne répond pas à l'amitié mise en scène par le roi serbe. Au départ de la promotion, Benoît se félicite d'ailleurs d'avoir évité une crise : « Les incidents fâcheux qui auraient pu se produire en raison des conditions dans lesquelles s'effectuait cette visite, ont été évités. Rien ne s'est passé, pendant ces trois journées, qui puisse donner lieu à la critique ou à des commentaires malveillants »<sup>1511</sup>.

Dans le même esprit, on peut aussi mentionner la réponse du gouvernement à la demande de nomination du marquis de Rose au grade de colonel de réserve. Malgré le précédent du lieutenant-colonel Monlezun, en 1901, André rappelle au Quai d'Orsay que la loi ne permet pas de nommer un lieutenant-colonel mis à la retraite à un grade supérieur<sup>1512</sup>. Le ministre précise que la santé du marquis de Rose ne lui permettrait pas, le cas échéant, de rejoindre la mobilisation et ajoute que « cet ancien officier supérieur est signalé comme manifestant ouvertement des sentiments hostiles à nos institutions politiques »<sup>1513</sup>. Là encore, un potentiel rapprochement avec la Serbie ne suffit pas à justifier une prise de risque par le gouvernement français. L'État n'accepte pas de faire entorse à la loi pour cet acteur, aussi utile puisse-t-il être en Serbie. La minute qui en informe l'attaché militaire à Belgrade ne mentionne cependant que le souci légal.

## 2. La diversité des images de Pierre I<sup>er</sup>

La diversité des représentations du roi serbe confirme l'inégalité des relations entre les Karadjordjević et la France car ce dernier n'est pas toujours présenté comme l'ami des Français. À la nouvelle du coup d'État, tous les journaux évoquent l'éducation française de Pierre ainsi que sa participation volontaire à la guerre de 1870, mais les différents titres font aussi le portrait du nouveau roi en mettant en avant son caractère oriental. Physiquement, les images publiées associent Pierre à l'Orient par sa tenue et sa coiffe :

---

<sup>1511</sup> *Ibid.*

<sup>1512</sup> André au MAE, 10 décembre 1903, Paris. SHD, GR7N1574.

<sup>1513</sup> *Ibid.*



« Assassinat du roi et de la reine de Serbie », *Le Petit Journal*, 12 juin 1903, p. 1.

La résurgence des stéréotypes orientaux, liée à la violence du coup d'État, s'applique au nouveau souverain. Le fait que celui-ci soit le petit-fils de Karadjordje joue aussi dans les imaginaires français. Le souvenir du héros de 1804 fait ainsi du roi Pierre un héritier des combats de la question d'Orient. Non seulement les images publiées associent ce dernier à l'Orient, mais on peut aussi lire que ses « yeux noirs d'ébène [...] brillaient de cet éclat particulier qu'on ne rencontre qu'en Orient »<sup>1514</sup> ou encore que le roi Pierre est « distingué, d'ailleurs, malgré des gestes brusques de sauvage et une langue qui avait toujours conservé le parfum slave »<sup>1515</sup>. Proche de la France par son éducation et son engagement dans la légion étrangère, le nouveau roi apparaît pourtant bien éloigné des critères politiques et sociaux occidentaux.

L'année suivante, on trouve une critique acerbe du roi dans *L'Humanité*, signée par René Viviani, qui montre que la Serbie n'incarne plus les idéaux de liberté pour les socialistes, comme c'était le cas au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1516</sup> :

Pour l'heure, Pierre I<sup>er</sup> goûte l'encens des louanges, substitue une cour aux comités, sourit, fait baiser sa main sur le dos et la retourne immédiatement pour qu'on la remplace. Pour l'heure, il perçoit la supériorité de la Monarchie sur la République, la monarchie étant,

---

<sup>1514</sup> Carle des Perrières, « Le nouveau roi Pierre Karageorgevitch », *Le Gaulois*, 12 juin 1903, p. 1.

<sup>1515</sup> *Ibid.*

<sup>1516</sup> Voir chapitre 3, III.

comme on sait, au-dessus des classes. Elle est même au-dessus du Code pénal, ce qui achève de la rendre tout à fait supérieure, au-dessus de la morale la plus vulgaire et de la plus élémentaire probité. Quel dommage que la pauvre Draga et son triste époux n'aient pu, avec un peu de circonspection, ajourner leur assassinat. Ils auraient bien dû, tout de même, ne se faire tuer qu'en ce moment.<sup>1517</sup>

L'ironie de René Viviani exprime un vif ressentiment et reflète la réprobation de la gauche à l'égard de la monarchie serbe. La position de Pierre I<sup>er</sup> ne fait pas l'unanimité en France, et, en 1907, Roger Clause, chargé d'affaires de France en Serbie, observe d'ailleurs qu'« à vrai dire le sultan est le seul souverain dont le roi détienne la sympathie. L'attitude équivoque de Pierre Karageorge [sic] pendant ses années de jeunesse ne lui a été profitable qu'à Constantinople »<sup>1518</sup>. Clause évoque les relations tendues avec l'Autriche et la Russie, et ne fait pas mention des relations avec la France. Ces quelques exemples, pris entre 1903 et 1908, permettent d'observer que les représentations du roi serbe ne sont pas homogènes en France. Ce tableau est beaucoup plus sombre que celui décrit par Pierre I<sup>er</sup> et permet de relativiser les effets de la francophilie du souverain.

### 3. La mauvaise image du prince Georges

Si Pierre I<sup>er</sup> provoque différentes réactions, son fils Georges, héritier au trône, a vraiment mauvaise réputation auprès des milieux politiques français. Parallèlement à l'invitation de la promotion de Puebla, le roi fait une nouvelle démonstration de son amitié pour la France en demandant la nomination d'un Français comme gouverneur pour son fils. Des discussions en ce sens sont engagées dès novembre 1903 avant de prendre un tour plus officiel au printemps 1904<sup>1519</sup>. Le ministère de la Guerre propose au Quai d'Orsay la nomination du chef de bataillon Léon Levasseur, de l'État-major particulier des troupes coloniales<sup>1520</sup>, et Delcassé transmet la proposition à Benoît le 31 mai 1904. Le 22 juin, Pašić fait savoir que la candidature de Levasseur a été agréée et le roi espère qu'il pourra arriver le plus rapidement possible.

---

<sup>1517</sup> René Viviani, « Sa majesté Pierre I<sup>er</sup> », *L'Humanité*, 22 septembre 1904, p. 1.

<sup>1518</sup> Clause à Pichon, 1<sup>er</sup> mai 1907, Belgrade. AMAE P18770 : Serbie. Politique étrangère... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1519</sup> Benoît à Delcassé, 3 mai 1904, Belgrade. AMAE Serbie, politique extérieure... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1520</sup> Léon Levasseur, né en 1865, est un ancien élève de Saint-Cyr. Il a participé à de nombreuses campagnes : Sénégal, Soudan, Guinée (en guerre) du 1<sup>er</sup> septembre 1887 au 17 août 1893, Algérie (en paix, service géographique) 1895 et 1896, Indo-Chine (en guerre) 17 décembre 1899-6 avril 1903 (chef du bureau militaire du gouvernement général). Il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1890 et figure au tableau de concours pour le titre d'officier de la Légion d'honneur pour faits de guerre. Il obtient ce titre le 31 mai 1904.

Alors que cette nomination aurait pu resserrer les liens entre la France et la cour de Pierre I<sup>er</sup>, il s'avère très vite que ce ne sera pas le cas. Martin, qui remplace Benoît pendant son absence, fait ainsi part de ses inquiétudes à Delcassé :

Le gouverneur aura du fil à retordre avec son élève qui, d'après tout ce qui me revient, est une simple petite fripouille, giflant les serviteurs, grossier avec ses professeurs quand il était aux cadets à Pétersbourg, familier avec les meilleurs assassins de Belgrade. Il a reçu, paraît-il, une royale rossée de son père il y a peu de temps. Je n'ai pas donné tous ces détails peu engageants à Levasseur qui vient de me demander quelques renseignements sur son élève et sur la tâche qu'il aurait à remplir.<sup>1521</sup>

Un an après son arrivée à Belgrade, Levasseur profite en effet d'un congé à Paris pour aller informer le Quai d'Orsay que son poste « lui pèse beaucoup, que son élève a une mauvaise nature dont il n'y a aucun parti à tirer »<sup>1522</sup>. Il affirme qu'il retournera à Belgrade mais que le ministère doit être conscient du « caractère ingrat de sa mission »<sup>1523</sup>. Trois mois après son départ pour la France, Levasseur revient à Belgrade, malgré les rumeurs qui annonçaient son départ définitif. S'ils en avaient déjà parlé avant son congé, c'est à ce moment-là que le cousin et confident du roi, Nenadović, et Levasseur discutent de la rupture à l'amiable du contrat de ce dernier. Pourtant, il faut trouver une raison à ce départ et Joseph de Fontenay, chargé d'affaires de France à Belgrade, rapporte que l'on paraît « fort embarrassé au Palais pour présenter ce départ anticipé du gouverneur d'une manière satisfaisante »<sup>1524</sup>. Le gouvernement serbe propose d'invoquer la santé de Levasseur, ce qu'il refuse, puis lui suggère d'écrire une lettre au roi pour lui annoncer qu'il considère sa mission terminée car le prince a atteint sa majorité. Levasseur, pourtant, refuse de prendre la responsabilité de la rupture. Le gouvernement serbe, de son côté, ne voudrait pas qu'une initiative de sa part donne l'impression d'une crise avec la France.

Le roi prend finalement l'initiative et, au prétexte de la majorité du prince, rompt le contrat de Levasseur le 25 octobre 1905. La lettre envoyée qui lui est envoyée insiste sur l'accomplissement de sa mission et cherche en fait à en atténuer l'échec<sup>1525</sup>. Quelques jours avant le départ du gouverneur, un nouvel incident vient illustrer cet échec : le prince Georges a été le trouver pour lui adresser des remarques violentes et désobligeantes. Le roi fait interner

---

<sup>1521</sup> Martin au MAE, 28 juillet 1904, Belgrade. AMAE, Serbie, politique extérieure... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1522</sup> Notes de la direction du MAE, 28 septembre 1905, Paris. *Ibid.*

<sup>1523</sup> *Ibid.*

<sup>1524</sup> Fontenay à Rouvier, 19 octobre 1905, Belgrade. *Ibid.*

<sup>1525</sup> Zujović à Levasseur, 25 octobre 1905, Belgrade. *Ibid.*

son fils dans la citadelle de Belgrade pour le punir, renvoie l'officier qui l'accompagnait et présente ses excuses à Levasseur, décoré de l'ordre de l'Aigle blanc. La presse de l'opposition serbe s'empare de cet épisode et craint qu'il ne produise mauvais effet en France<sup>1526</sup>. En France, cependant, la presse ne se préoccupe pas du prince héritier serbe à cette période. En 1906, de nombreux articles lui sont consacrés au moment où la presse viennoise répand la rumeur de son aliénation mentale<sup>1527</sup>. Une fois la rumeur démentie, le prince est de nouveau oublié par les journalistes.

Le gouvernement français est, dès cette période, bien convaincu de l'incapacité du prince héritier à régner<sup>1528</sup>. Lors d'un voyage du roi dans l'Est de la Serbie, en septembre 1906, un rapport de Roger Clausse adressé à Léon Bourgeois observe que « le Prince, complètement inapte à jouer un rôle officiel, s'est abstenu de toutes communications avec les personnages notables de la localité et est resté constamment entouré de ses aides de camps [...] »<sup>1529</sup>.

Du point de vue français, les Karadjordjević ne sont donc pas aussi proches de la France que voudrait le faire croire Pierre I<sup>er</sup>. Les relations officielles entre la France et la Serbie sont asymétriques et le désintérêt général des Français, ainsi que le pragmatisme du gouvernement, permettent de mettre en lumière le décalage entre les réalités de la politique française et l'analyse proposée par l'historiographie serbe. Dušan Bataković écrit par exemple que « le roi adopta une politique nettement pro-française, ce qui changea la politique balkanique de Paris dans les années 1903 et 1914 »<sup>1530</sup>. Si la politique de Pierre I<sup>er</sup> est bien francophile, les nombreux éléments évoqués plus haut permettent de remettre en question la deuxième partie de la phrase.

---

<sup>1526</sup> Benoît au MAE, 25 novembre 1905, Belgrade. *Ibid.*

<sup>1527</sup> Voir par exemple « L'Héritier de Serbie est-il fou ? », *Le Petit Parisien*, 18 novembre 1906, p. 1.

<sup>1528</sup> Le prince Georges renonce au trône en 1909.

<sup>1529</sup> Clausse à Bourgeois, 16 septembre 1906, Belgrade. CADN, 19POA60.

<sup>1530</sup> Dušan Bataković, « Le modèle français en Serbie avant 1914 », dans Dušan Bataković (dir.), *La Serbie et la France une alliance atypique*, op. cit., p. 24.



### III. Désintéret et intérêts français

Alors que la perception française de Pierre I<sup>er</sup> met en lumière un décalage entre le désir du roi de se rapprocher de la France et la méfiance française, élargir la focale éclaire le désintéret français. Si l'alliance franco-russe semblait engager une nouvelle politique française dans les Balkans, la compréhension du contexte européen permet d'expliquer la frilosité du gouvernement face à la Serbie. Dans ce contexte, prendre en compte la diversité des opinions qui s'expriment dans la presse et les mettre en relation avec les affinités politiques des journalistes permet de comprendre les sentiments des Français. Ainsi le début du siècle voit-il s'opposer le désintéret général des Français pour la Serbie et les intérêts qui apparaissent dans la région : comment cette contradiction se résout-elle ?

#### A. La frilosité du gouvernement français face à la Serbie

##### 1. La crainte de froisser les autres puissances

Le désintéret et la méfiance du gouvernement français ne s'observent pas seulement à travers ses relations avec les Karadjordjević. Plusieurs autres signes indiquent que la Serbie est un élément secondaire de la politique française et qu'elle peut même, parfois, constituer une gêne dans la politique européenne de la France.

Après le changement dynastique, une crise à la légation de France à Belgrade reflète les craintes de la France de paraître trop proche de la Serbie. Par un télégramme du 17 décembre 1903, Benoît prévient le Quai d'Orsay qu'une manifestation serbe a eu lieu la veille devant la légation pour le remercier de ne pas avoir quitté Belgrade, contrairement aux représentants autrichiens qui ont condamné par leur départ la présence des officiers conjurés auprès du roi<sup>1531</sup>. Prévenu le jour-même, Benoît s'est adressé au gouvernement serbe pour le prier d'intervenir et de faire annuler la manifestation. Pourtant, le ministre serbe des Affaires étrangères, Nikolić, répond que les manifestants sont déjà réunis et que leur interdire la manifestation pourrait créer des troubles. Finalement, « vers une heure environ, 300 personnes, principalement des étudiants,

---

<sup>1531</sup> Quelques jours plus tôt, Benoît informe le MAE que les ministres d'Autriche, d'Allemagne et le chargé d'affaires de Russie ont reçu pour instruction de n'accepter aucune invitation et de n'assister à aucune réception au palais tant que le roi n'a pas éloigné les officiers mêlés à l'assassinat d'Alexandre. Notamment pour les réceptions du jour de l'an. Les ministres de Turquie et de Roumanie suivront la même ligne de conduite, les autres chefs de mission en ont référé à leurs gouvernements ; il sollicite les instructions du quai d'Orsay.

précédés d'une musique, se sont groupés devant la légation ; on a joué la Marseillaise et crié 'Vive la France !'. Après dix minutes, les manifestants se sont retirés sans incident »<sup>1532</sup>. La jeunesse serbe étudiante de la « Grande École » de Belgrade (élevée au rang d'université avec cinq facultés en 1905) à l'occasion du meeting de sa société *Pobratinstvo* (Fraternité), a en effet adopté une résolution qui fait la part belle à la France :

1. La jeunesse étudiante est convaincue que cet événement n'est pas un cas fortuit, mais qu'il se rattache à une série de tentatives faites depuis le 29 mai, dans le but de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Serbie et d'entraver l'établissement de l'ordre et du développement régulier survenu depuis cette date.

2. Affirmant que l'acte du 29 mai a été le seul moyen de mettre fin à un régime tyrannique pour la Serbie et une manifestation des aspirations du peuple serbe, déterminée par la situation politique d'alors, la jeunesse étudiante estime que l'Autriche et les gouvernements qui, en cette matière, se sont rendus solidaires avec elle, n'avaient pas à se prononcer sur la moralité de cet événement qui, par la cruauté et par le nombre des victimes, reste bien loin derrière les brutalités qui se commettent dans ces pays.

3. La jeunesse s'indigne de cette manœuvre diplomatique que la presse libérale d'Europe a appelé une comédie diplomatique, et condamne l'attitude peu énergique du gouvernement serbe, à l'égard de ces procédés, qui constituent une atteinte à l'exercice des droits du peuple serbe sur son territoire.

4. Convaincue de la sincérité du peuple français envers la Serbie et de l'attitude correcte du représentant de la France à l'occasion de cette dernière tentative dirigée contre le régime parlementaire et même contre l'indépendance de la Serbie, la jeunesse rend hommage au peuple français et à son représentant.<sup>1533</sup>

Une fois encore, la France ne répond pas aux attentes serbes : cet épisode, pourtant bref, met en évidence la frilosité du gouvernement français vis-à-vis de la Serbie et sa crainte de se mettre à dos les autres puissances. Une participation de Benoît à la manifestation aurait condamné l'attitude de ses collègues autrichiens et son attitude indifférente tente de sauver les apparences. Le journal *Narodni List*, hostile au gouvernement de Pierre I<sup>er</sup>, pointe du doigt ces difficultés et estime que la manifestation a « non pas honoré, mais bien attaqué la Légation française »<sup>1534</sup>.

---

<sup>1532</sup> Benoît au MAE, 17 décembre 1903, Belgrade. AMAE, Serbie, politique extérieure... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1533</sup> Déclaration de la jeunesse étudiante de la Haute École, en annexe de la lettre de Benoît au MAE, 19 décembre 1903. *Ibid.*

<sup>1534</sup> Benoît au MAE, 19 décembre 1903, Belgrade. *Ibid.* Le journal estime que la manifestation a eu lieu la nuit, pour éviter que Benoît ne prenne la fuite ou demande au gouvernement de l'empêcher, ce qu'il a effectivement fait.

Les réactions ne tardent pas à se faire entendre et le marquis de Reverseau, ambassadeur à Vienne, rapporte la fâcheuse impression que la manifestation a produite dans le monde politique autrichien. Le comte Adam Goluchowski reproche à la France de faire bande à part dans l'affaire des officiers conjurés. Le Quai d'Orsay, qui voulait éviter de se différencier du concert des grandes puissances, se retourne contre Benoît et l'accuse de ne pas avoir quitté Belgrade avant qu'une telle crise n'éclate. Ce dernier se défend d'avoir fait comme la majorité de ses collègues, et, pour éviter que sa présence donne lieu à de nouvelles fausses interprétations, il quitte finalement lui aussi Belgrade le 12 janvier 1904 pour une quinzaine de jours<sup>1535</sup>.

Face aux événements serbes, la France cherche avant tout à suivre la conduite de la Russie et de l'Autriche et cette manifestation d'amitié de la part de la Serbie la met donc dans une situation délicate. Les efforts de Benoît pour contrer l'enthousiasme des étudiants serbes illustre cette absence d'intérêts du côté de la France à paraître proche des Serbes à la fin de l'année 1903.

## 2. Les réticences du ministère de la Guerre

La frilosité du gouvernement français s'observe aussi à travers les réticences du ministère de la Guerre à créer de nouveaux liens avec la Serbie. La crise des officiers conjurés complique les relations avec le milieu militaire serbe et empêche les attachés militaires de bien jouer leur rôle. Le commandant Jullian, attaché militaire partagé entre Bucarest et Belgrade, informe son ministère de ces difficultés :

Il résulte de cet état de choses que mes moyens d'investigation sont extrêmement limités, et c'est pourquoi j'ai cru devoir marquer cette situation singulière, qui n'a probablement jamais rien eu d'analogue dans l'histoire des attachés militaires.<sup>1536</sup>

Deux jours plus tard, Jullian fait pourtant part au ministère de la Guerre d'une possibilité de créer des liens entre la France et la Serbie. Il rapporte la demande officieuse qui lui a été faite par le colonel Rešić, inspecteur de l'artillerie serbe, d'envoyer des stagiaires serbes dans les régiments français d'artillerie. L'inspecteur serbe souligne sa volonté d'envoyer des élèves en France plutôt qu'en Russie ainsi que son désir, outre les commandes de matériel, d'adopter les

---

<sup>1535</sup> Benoît à Delcassé, 7 janvier 1904, Belgrade. *Ibid.* Et Benoît au MAE, 12 janvier 1904, Belgrade, *Ibid.*

<sup>1536</sup> Jullian à Berteaux, 1<sup>er</sup> mai 1905, Belgrade. *Ibid.*

procédés et méthodes de tirs français. Ainsi la formation des élèves serbes en France permettrait-elle de les y former directement. Jullian soutient la demande serbe en arguant que « La France a tout avantage à montrer de l'intérêt pour la Serbie qui engage en ce moment une lutte méritoire contre l'influence autrichienne (ou allemande) »<sup>1537</sup>. Dans le même courrier, Jullian ajoute que l'inspecteur serbe souhaiterait obtenir l'autorisation d'assister aux prochaines manœuvres d'attaque et de défense de l'armée française. Pour faire bonne impression auprès de son ministère, l'attaché militaire ne manque pas de préciser que le colonel Rešić « n'appartient en aucune manière au clan des conjurés »<sup>1538</sup>.

Malgré ces précautions, le courrier de Jullian ne reçoit pas la réponse escomptée. Quelques jours plus tard, une lettre en provenance du ministère de la Guerre explique à Jullian que des Bulgares ont été envoyés en France l'année précédente, que leur séjour a posé certaines difficultés et qu'il « n'est donc pas probable que des autorisations analogues et dans la même mesure [...] puissent être accordées à des officiers serbes »<sup>1539</sup>. Jullian doit adresser au ministère un rapport officiel pour exprimer les demandes du gouvernement serbe qui ne peuvent pas passer par les voies officieuses. Le bureau qui lui répond indique par ailleurs à Jullian qu'« en ce qui concerne les manœuvres d'attaque et de défense des places ou les manœuvres de forteresse, il devait en avoir cette année, mais elles ont été décommandées »<sup>1540</sup>. La sécheresse de cette réponse et le manque d'enthousiasme du ministère à l'idée d'accueillir des élèves serbes illustrent de nouveau la différence entre les attentes serbes et françaises.

### 3. Le refus d'intervenir auprès de l'Angleterre

La même année, les fonctionnaires français en poste en Serbie rapportent au quai d'Orsay la volonté serbe de se rapprocher de l'Angleterre et donnent à la diplomatie française une nouvelle occasion d'exprimer ses priorités. En novembre 1905, Fontenay, chargé d'affaires à Belgrade, annonce que le gouvernement serbe va entreprendre des démarches par l'intermédiaire de l'Italie, auprès du roi d'Angleterre, pour connaître les conditions pour renouer leurs relations diplomatiques<sup>1541</sup>. Face à ces démarches, Fontenay estime qu'« il est à souhaiter que le roi

---

<sup>1537</sup> Jullian à M. le colonel chef du 2<sup>e</sup> bureau du ministère de la Guerre, 3 mai 1905, Belgrade. SHD, GR 7N1574.

<sup>1538</sup> *Ibid.*

<sup>1539</sup> Ministère de la guerre à Jullian, 11 mai 1905, Paris. SHD, GR7N1574.

<sup>1540</sup> *Ibid.*

<sup>1541</sup> Fontenay à Rouvier, 14 novembre 1905, Belgrade. AMAE, Serbie politique extérieure... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

Edouard ne se montre pas trop exigeant et qu'il ne réclame pas l'impossible »<sup>1542</sup> et soutient donc un rapprochement entre la Serbie et l'Angleterre. Alors que la Serbie fait appel à l'Italie, l'ambassadeur italien à Londres, Tommaso Tittoni, cherche à obtenir l'appui français dans ses démarches. Paul Cambon, ambassadeur français à Londres, fait alors part de ses réticences à Maurice Rouvier, ministre des Affaires étrangères :

En tout cas c'est un sujet difficile à aborder, et puisque le gouvernement serbe s'est adressé à l'Italie, je me demande pourquoi nous assumerions la moindre responsabilité dans une entreprise aussi délicate. [...] je trouverais souverainement imprudent de nous mêler d'une affaire qui ne nous regarde pas et dont le gouvernement serbe a confié la direction à d'autres qu'à nous.<sup>1543</sup>

Ainsi, Cambon estime que l'Italie met la France dans l'embarras en réclamant son appui et prône la neutralité de la France tant que le gouvernement britannique ne lui demande pas son avis (« s'[il] nous consulte, nous appuierons l'action [des Italiens] »)<sup>1544</sup>. Finalement, au printemps 1906, c'est le gouvernement serbe qui demande l'intervention de la France pour amener l'Angleterre à faire connaître ses intentions au sujet de la reconnaissance du roi Pierre. Le dossier général des archives du quai d'Orsay contient toutes les pièces relatant le difficile aboutissement de cette reconnaissance à laquelle l'Angleterre pose pour condition préliminaire le renvoi de la cour de Serbie des officiers conjurés. La France (en l'occurrence Paul Cambon, ambassadeur à Londres) n'intervient que très discrètement et pour confirmer à la Serbie l'importance que le gouvernement anglais attachait au renvoi des régicides<sup>1545</sup>. Les Français ne voient pas les raisons pour lesquelles ils interviendraient en faveur pour la Serbie, deux ans seulement après la signature de l'Entente cordiale avec l'Angleterre.

Parallèlement, les Serbes se sont réjouis de l'élection de Fallières et les articles parus dans la presse serbe rendent plus criante encore la différence entre les attentes serbes et les intentions françaises :

Ce sont surtout les peuples balkaniques, à qui la France a toujours témoigné une sincère sympathie et a prêté son appui amical dans les jours difficiles, qui peuvent se réjouir de ce que M. Loubet, au moment où il cherche le repos dans la vie privée, après avoir accompli si heureusement sa tâche, a trouvé dans le nouveau président de la République française un

---

<sup>1542</sup> *Ibid.*

<sup>1543</sup> Cambon à Rouvier, 25 novembre 1905, Londres. *Ibid.*

<sup>1544</sup> *Ibid.*

<sup>1545</sup> Dossier général et fiche de renvoi sur les relations entre la Serbie et l'Angleterre, avril 1906. *Ibid.*

homme capable de réaliser les plus belles espérances, non seulement des Français, mais de tous les peuples civilisés.<sup>1546</sup>

Alors que la presse serbe suit avec confiance les évolutions de la vie politique française, la frilosité du gouvernement français à l'égard de la Serbie montre le déséquilibre des relations et le pragmatisme dont la France fait preuve dans la priorisation de ses intérêts. Ainsi la France continue-t-elle à agir en fonction de la conduite de la Russie et ne se détourne pas de la stratégie définie en 1903 : elle cherche à rester présente dans les Balkans sans pour autant risquer de se faire remarquer par les autres puissances.

## B. Désintérêt des Français et diversité des représentations

### 1. Désintérêt de l'opinion publique

Si la Serbie n'entre pas dans la politique du gouvernement français, les Français ne se sentent pas plus concernés par les événements serbes qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Très peu d'ouvrages paraissent sur la Serbie au début du siècle et, parmi les quelques ouvrages publiés entre 1903 et 1908, la grande majorité est rédigée par des Serbes<sup>1547</sup>. Ils ne permettent donc pas d'attester d'un intérêt français mais plutôt, comme au XIX<sup>e</sup> siècle, de mobilités de la Serbie vers la France. Plusieurs thèses, notamment, sont rédigées par des Serbes : *La zadrouga : les communautés familiales chez les Serbes* de Dragolioub Novakovitch en 1905 ; *La Turquie d'Europe et le problème de la Macédoine et de la vieille Serbie*, de M.-G. Miloievitch en 1905 ; ou encore, par exemple, *L'Europe et la résurrection de la Serbie (1804-1834)* de Grégoire Yakschitch en 1907. Ce dernier, toutefois, bénéficie d'une préface écrite par Émile Haumant, alors chargé de cours à la Sorbonne et membre correspondant de l'Académie royale de Serbie. Haumant y vante le mérite de l'auteur, son « impartialité [et] une objectivité qui ne se démentent jamais »<sup>1548</sup>. Surtout, il fait référence à un vieil intérêt français pour la Serbie :

L'intérêt que nous portons aux Slaves du Sud est déjà ancien, mais parfois nous nous en défions ; nous craignons d'être dupes de quelque mirage romantique. En nous montrant la

---

<sup>1546</sup> Benoît au MAE, 19 janvier 1906, Belgrade. *Ibid.* Cite un article paru dans *Odjek*, journal radical indépendant et organe officieux du cabinet Stojanović.

<sup>1547</sup> Il faut quand même consacrer une note au roman pornographique du « Polonais » Guillaume Apollinaire, *Les onze mille verges ou les amours d'un hospodar*, qui paraît en 1907. Les différentes péripéties mènent notamment le héros, un prince roumain, en Serbie. Le cadre géographique de ce roman cherche, sans nul doute, à renforcer l'exotisme nécessaire à l'atmosphère exaltée du récit.

<sup>1548</sup> Grégoire Yakschitch, *L'Europe et la résurrection de la Serbie : 1804-1834*, Paris, Hachette, 1907, préface d'Émile Haumant, p. II.

réalité, qui n'a pas besoin d'être ornée, M. Yakschitch affermira de vieilles sympathies : puisse-t-il, en même temps, par le tableau de certaines convoitises, inspirer aux émancipés d'hier, d'avant-hier et peut-être de demain, le désir d'une union fraternelle ! <sup>1549</sup>

Haumant mentionne des « sympathies » françaises, probablement académiques étant donné le milieu dans lequel il évolue, mais, entre les lignes, évoque la perte d'intérêt des Français et l'influence dépassée du romantisme. Ainsi espère-t-il que la publication de la thèse de Grégoire Yakschitch puisse réveiller cet intérêt. D'autres ouvrages écrits en français par des Serbes ont ce même objectif, comme par exemple *La question de la Vieille-Serbie*, publié par Paul Orlovitch en 1903, qui explique profiter d'un mouvement d'intérêt de l'opinion publique pour sensibiliser les Français sur les enjeux serbes au Kosovo. Là encore, le lyrisme de l'auteur souligne surtout son espoir de toucher un public : « C'est sans doute le signe que les souffrances de la Vieille-Serbie touchent enfin le cœur des hommes vraiment hommes, c'est-à-dire humains »<sup>1550</sup>.

Parmi les quelques ouvrages publiés par des Français, on trouve des rééditions<sup>1551</sup> et quelques nouveaux ouvrages, comme *La justice militaire dans les États danubiens (Bulgarie, Serbie, Roumanie)* publié par le capitaine de génie Léon Lamouche en 1903, ou les *Notes de voyage* publiées par Gabriel-Louis Jaray en 1906. Si ces ouvrages ne révolutionnent pas le champ, il faut souligner le parcours intéressant de Gabriel-Louis Jaray : il se rend plusieurs fois en Europe centrale et orientale en tant que haut fonctionnaire chargé de mission du gouvernement ou comme envoyé de la Société de Géographie de Paris et organise un cycle de conférences sur l'Autriche-Hongrie et les nationalités à l'École libre des sciences politiques de Paris<sup>1552</sup>. Il évoque dans son ouvrage sur la Serbie le « serbisme » et les regards serbes tournés vers l'extérieur : « Au-delà du Danube, dans l'État hongrois, vivent des Serbes, qui ne diffèrent d'eux en rien, ni de race, ni de religion, ni de dialecte, ni de mœurs »<sup>1553</sup>. Les quelques ouvrages écrits par des Français ne représentent rien face aux dizaines d'ouvrages publiés au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : le désintérêt des Français pour la Serbie observé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle se confirme

---

<sup>1549</sup> *Ibid.*, p. II-III.

<sup>1550</sup> Paul Orlovitch, *La question de la Vieille-Serbie*, Paris, Hachette, 1903, p. 1.

<sup>1551</sup> Citons notamment la réédition de l'ouvrage de Pierre-Julien Hamard, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans : Autriche méridionale, Serbie, Bulgarie, Turquie & Grèce*, publié en 1891, mais aussi, la réédition de *La Turquie et l'hellénisme contemporain : la Macédoine, hellènes, bulgares, valaques, albanais, autrichiens, serbes* de André Bérard ou encore de la *Grammaire de langue serbo-croate* traduite par Feuvrier dès 1877.

<sup>1552</sup> Voir René Girault, « Gabriel Louis-Jaray, Les Slaves en Autriche-Hongrie », dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1996, n° 41-42, p. 30-32.

<sup>1553</sup> Gabriel-Louis Jaray, *Chez les Serbes. Notes de voyage*, Paris, Bureau des questions diplomatiques et coloniales, 1906, p. 32.

et tend à s'accroître. Depuis son indépendance, la Serbie ne suscite plus le même intérêt car sa défense n'incarne plus les idéaux romantiques et politiques de liberté face à l'oppression impériale. À ce changement de paradigme s'ajoutent peut-être aussi les conséquences du coup d'État de 1903 : choqués par la violence de la défenestration et par l'absence de punition des conjurés, les Français se détachent encore un peu plus de la Serbie.

En novembre 1903, Paul Deschanel regrette ce manque d'intérêt et évoque la place de la France dans les Balkans lors d'une discussion à la Chambre des députés. Il mentionne les relations de la France avec l'Angleterre et se félicite du rapprochement avec l'Italie avant d'aborder la question d'Orient :

J'ai été surpris d'entendre M. le président du Conseil dire à Tréguier<sup>1554</sup> que, dans les troubles des Balkans, nos intérêts ne sont pas en jeu. Je croyais que la France, avec son rôle séculaire en Orient, avec son commerce qui est de 150 millions, le double de celui de l'Allemagne, avec ses 2 milliards 500 millions de capitaux répandus dans l'empire, avec ses écoles, ses hôpitaux, ses droits traditionnels, que ceux-là même qui les critiquent ne laisseraient pas tomber sans demander une compensation, je croyais que la France occupait la première place.<sup>1555</sup>

Sous les applaudissements des députés, Deschanel évoque l'influence importante de l'Allemagne dans la région et estime que les Français doivent agir en Orient, tout en conservant la Russie au cœur de leur politique extérieure. Il poursuit son discours en mentionnant le désintérêt français pour les événements dans les Balkans :

C'est, pour une grande démocratie comme la nôtre, un danger grave que le défaut d'esprit public en matière de politique extérieure. Ce pays se passionne, avec raison, pour la politique intérieure, mais il y a une disproportion inquiétante entre l'attention qu'il donne aux choses du dedans et celle qu'il accorde aux choses du dehors.<sup>1556</sup>

Ses observations font écho à la diminution des publications mais aussi, plus généralement, à l'indifférence des Français pour la Serbie. Ce discours, pourtant, ne bouleverse pas les positions de l'opinion publique et, quelques années plus tard, les députés critiquent l'engagement

---

<sup>1554</sup> En septembre 1903, Émile Combes, accompagné d'Anatole France (leader reconnu de la gauche intellectuelle depuis la mort d'Émile Zola), fait un voyage à Tréguier dans les Côtes d'Armor pour inaugurer la statue d'Ernest Renan. De nombreuses festivités et discours sont organisés à l'occasion de cette visite.

<sup>1555</sup> « Courrier du Parlement. Chambre, séance du 19 novembre », dans *Journal des débats politiques et littéraires*, 21 novembre 1903, p. 2.

<sup>1556</sup> *Ibid.*



commercial français vis-à-vis de la Serbie. Ainsi Louis de la Trémoille, membre de la gauche démocratique, considère-t-il en 1907 que la France fait trop de concessions :

L'exposé des motifs fait miroiter à nos yeux éblouis de nombreuses concessions sur son tarif actuel, qui n'est appliqué que depuis un an à peine. Or, la comparaison des pseudo-concessions qui nous sont accordées et des droits antérieurs fait ressortir quatre-vingt-sept majorations et vingt-huit diminutions seulement ! En échange de ces beaux avantages, nous avons concédé à ce pays, comme autrefois, notre tarif minimum, et nous avons facilité de plus, l'émission d'un emprunt serbe à Paris, payé, je le sais, d'une commande à notre industrie. [...] De quelque côté que nous tournions les regards, nous voyons que notre politique commerciale est partout la même : nous faisons toutes les concessions ; jamais elles ne sont payées en retour.<sup>1557</sup>

Ce nouveau discours reflète l'état d'esprit des Français, qui ne voient pas les avantages d'un rapprochement avec la Serbie. Face à ce désintérêt, la presse est finalement le seul médium de transmission d'informations sur la Serbie auprès des Français. Dans ce contexte labile, les conflits en Macédoine réveillent en effet l'intérêt des Français pour la péninsule balkanique.

## 2. Les conflits en Macédoine

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la Macédoine, conquise au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, fait toujours partie de l'Empire ottoman. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les chrétiens macédoniens espèrent l'application des réformes promises par le sultan en 1878, qui doivent leur être favorables. Alors qu'ils n'obtiennent pas satisfaction, plusieurs sociétés secrètes nationalistes et révolutionnaires apparaissent pour lutter contre les Turcs. En octobre 1893, l'Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne (ORIM) est créée et réclame « la Macédoine aux Macédoniens »<sup>1558</sup>. Le pouvoir turc, qui met du temps à percevoir la menace représentée par l'ORIM, commence à emprisonner et torturer des membres de l'organisation à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1559</sup>. Le Comité macédonien est créé en mars 1895, sous la présidence d'un député bulgare. Les relations sont compliquées entre l'ORIM et le Comité et les différents groupes s'opposent fréquemment. Les rivalités entre Macédoniens et l'enchevêtrement des convoitises avantagent ainsi les Ottomans alors qu'au mois de mai 1903, l'ORIM organise une insurrection générale. Après quelques

---

<sup>1557</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso*, Paris, Imprimerie du Journal officiel, 1907, p. 1213. Séance du 7 juin 1907.

<sup>1558</sup> Ernest Weibel, *Histoire et géopolitique des Balkans, op. cit.*, p. 228.

<sup>1559</sup> Christophe Chiclet et Bernard Lory, *La République de Macédoine*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 43.

succès, les insurgés sont écrasés et les Turcs répriment très violemment les Macédoniens. L'opinion internationale est émue par cette répression et les grandes puissances s'inquiètent de la déstabilisation de la péninsule. Les Français ne sont pas en reste et s'intéressent à cette nouvelle facette de la question d'Orient : l'intellectuel Victor Bérard, notamment part en Macédoine faire des enquêtes dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1560</sup>.

Dans le discours de Paul Deschanel cité plus haut, ce dernier évoque les conflits en Macédoine pour inciter la France à intervenir dans les Balkans : « Dans cette péninsule des Balkans, ce n'est pas seulement le destin de la Macédoine qui est en cause, c'est une partie plus haute qui se joue, et si la question se résout sans nous, soyez assurés qu'elle sera résolue contre nous ! »<sup>1561</sup>. Un mois plus tard, lors de la reprise de la discussion du budget, Édouard Millaud, rapporteur, s'adresse au ministre des Affaires étrangères à propos de la politique extérieure de la France et évoque à son tour l'importance d'une intervention française dans la péninsule balkanique :

Pourquoi faut-il qu'après tant de signes pacifiques, tant de symptômes heureux, nous ayons tant d'ombres encore du côté de l'Orient. La Macédoine n'est plus maintenant un pays éloigné. À trois jours de nous par l'Express-orient, nous voyons se renouveler chaque année les mêmes férocités, les mêmes pillages, les mêmes exodes, les mêmes scènes de terreur et d'effroi ! Si la France semblait ignorer ce qui se passe du côté des Balkans, elle ne serait plus la France. Sans doute, la Russie et l'Autriche, plus directement intéressées, ont les intentions les meilleures ; mais nous avons de tels intérêts d'ordre supérieur à défendre et de telles traditions à garder, qu'il nous est impossible de fermer les yeux et de paraître nous recueillir. Noblesse oblige.<sup>1562</sup>

Édouard Millaud fait ici de la défense des nationalités un thème constitutif de la définition française. La référence à la tradition rappelle l'engouement des romantiques pour la question d'Orient et il faut souligner la conscience du rapprochement de la péninsule grâce aux voies ferrées. Et le député d'ajouter : « Je ne crois pas suffisants les moyens employés jusqu'à ce jour. À côté de la Russie et de l'Autriche, notre action peut être plus efficace qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour »<sup>1563</sup>. Ainsi, pour ces deux députés, les conflits en Macédoine doivent fournir à

---

<sup>1560</sup> Ivan Savev, « Victor Bérard et la Macédoine », dans *Cahiers balkaniques*, 2011, n° 38-39, p. 149-166.

<sup>1561</sup> « Courrier du Parlement. Chambre, séance du 19 novembre », dans *Journal des débats politiques et littéraires*, 21 novembre 1903, p. 2.

<sup>1562</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Sénat : compte rendu in-extenso*, Paris, Imprimerie du Journal officiel, 1903, p. 1676. Séance du 26 décembre 1903.

<sup>1563</sup> *Ibid.*

la France l'occasion d'affirmer sa position en Europe et sont l'occasion d'introduire les Balkans à l'Assemblée nationale. Les différentes revendications nationales sur la Macédoine, ne sont, elles, pas évoquées.

La presse parle aussi beaucoup des conflits en Macédoine. Ainsi la une du *Petit Parisien*, le 16 mars 1904, attire-t-elle l'attention des lecteurs sur les nouveaux enjeux de la question d'Orient :

La guerre russo-japonaise, qui soulève le grave problème d'Extrême-Orient, ne doit pas nous empêcher de suivre avec attention et de nous inquiéter d'un problème plus passionnant encore, qui est presque à nos portes, qui touche aux intérêts vitaux de quatre grandes puissances européennes, nous voulons parler de la question d'Orient, de la question macédonienne. La péninsule balkanique attire depuis trois ans l'attention publique par les insurrections qui l'ensanglantent. Sur ce coin de terre, l'Autriche-Hongrie, la Russie, l'Allemagne, l'Italie, ont des visées territoriales, sans parler de la Bulgarie, de la Serbie, de la Roumanie et de la Grèce, qui y luttent d'influences et de forces [...]<sup>1564</sup>

Pour connaître au mieux les événements, le journal informe ses lecteurs de l'envoi d'un collaborateur, Gaston-Routier de Beaulieu<sup>1565</sup>, pour mener une enquête auprès des acteurs importants des différents États balkaniques. Sont ensuite publiés régulièrement des articles intitulés « Le Petit Parisien dans les Balkans », et rassemblés fin 1904 dans un ouvrage intitulé *La Macédoine et les puissances. L'enquête du Petit Parisien en Autriche, en Hongrie, en Serbie, en Bulgarie, en Turquie, en Grèce, en Macédoine*. Dans ces analyses, il est souvent question de la Serbie. Le 24 mars 1904, Beaulieu évoque par exemple les revendications serbes en Macédoine et prête à l'ambassadeur de Russie à Vienne, Pierre Kapnist, les paroles suivantes : « Je ne saurais mieux comparer la Serbie, la Grèce, la Bulgarie, la Roumanie, et coetera [sic], qu'à des neveux impatients de se partager l'héritage de la vieille tante malade »<sup>1566</sup>. Le mois suivant, Beaulieu se rend en Serbie pour interroger le général Sava Grujić, Premier ministre. Il relate son séjour à Belgrade dans un article et commence par décrire la place du marché de la capitale serbe :

Et c'est un spectacle vraiment des plus pittoresques que le grouillement de cette foule bigarrée dont les costumes sont aussi divers que disparates ; les bonnets pointus de

---

<sup>1564</sup> « Le Petit Parisien en Macédoine », *Le Petit Parisien*, 16 mars 1904, p. 1.

<sup>1565</sup> Gaston-Routier de Beaulieu a déjà publié, quelques mois auparavant, un ouvrage intitulé *La question macédonienne*, Paris, Le Soudier, 1903.

<sup>1566</sup> J.-R. de Beaulieu, « Le Petit Parisien dans les Balkans. Chez le comte Kapnist », *Le Petit Parisien*, 24 mars 1904, p. 2.

fourrures des paysans, leurs gilets couverts de broderies criardes, leurs pantalons et leurs jambières multicolores, les foulards rouges ou verts des femmes, les toques en tapisserie des paysannes vêtues d'une sorte de boléro en drap épais couvert de brandebourgs voyants, aux jambes emprisonnées dans de larges culottes de tapisseries serrées autour des chevilles et des mollets [...] <sup>1567</sup>

Cette description rappelle les récits ethnographiques publiés au XIX<sup>e</sup> siècle et replonge les lecteurs dans un univers oriental. Beaulieu explique aussi avoir trouvé auprès du général Grujić « la preuve des sentiments patriotiques des Serbes » <sup>1568</sup> et rapporte les paroles de ce dernier qui lui affirme espérer voir les liens se resserrer entre la France et la Serbie. Beaulieu, sceptique, commente alors « qu'il faudrait pour cela autre chose que de simples paroles ! » <sup>1569</sup>. Si ses articles ne prennent pas parti dans l'évocation des relations franco-serbes, ils n'en demeurent pas moins des occasions pour les lecteurs de lire sur la Serbie à une période où la politique et l'édition s'en sont détournées.

### 3. Prises de position en fonction des affinités avec la Russie

Dans la presse, plus généralement, la diversité des représentations de la Serbie s'explique en partie par les positions politiques des journaux. La comparaison des différents titres montre que les affinités ou non avec la Russie dictent aux journaux leur position vis-à-vis de la Serbie. La critique acerbe de Pierre I<sup>er</sup> dans *L'Humanité*, citée plus haut, montrait déjà la réprobation de la monarchie serbe par les socialistes. La ligne éditoriale du journal est très critique envers la Russie tsariste et, outre les articles sur les socialistes serbes, le journal est aussi généralement critique envers la Serbie. Ainsi peut-on trouver un article qui critique et moque l'indignation serbe face à l'Autriche <sup>1570</sup>. Ou un autre qui relate le deuil de la cour de Belgrade à la nouvelle de la mort du roi portugais Carlos et de son fils, assassinés par des révolutionnaires : « Le roi Pierre de Serbie a ce qu'on peut appeler du culot ! » <sup>1571</sup>. *L'Humanité* reproche au roi serbe son hypocrisie et les critiques de la Serbie semblent réprocher un État soutenu par la Russie <sup>1572</sup>.

---

<sup>1567</sup> J.-R. de Beaulieu, « Chez le général Grouitch », *Le Petit Parisien*, 3 avril 1904, p. 1.

<sup>1568</sup> *Ibid.*

<sup>1569</sup> *Ibid.*

<sup>1570</sup> « Hors de France. La question balkanique », *L'Humanité*, 20 février 1908, p. 2.

<sup>1571</sup> « Mots pour rire », *L'Humanité*, 4 février 1908, p. 2.

<sup>1572</sup> « A la Chambre. Un deuil de 5 minutes. L'impôt sur le revenu », *L'Humanité*, 4 février 1908, p. 2.

La rubrique internationale du journal est tenue par Léon Rémy et Jean Longuet<sup>1573</sup>, et plusieurs articles de ce dernier, petit-fils de Karl Marx et membre important de la SFIO, évoquent les relations entre l'Angleterre et la Russie et louent l'intervention d'un militant du Parti du travail anglais qui a dénoncé à la Chambre des Communes la visite du roi Edouard VII en Russie. Les positions françaises vis-à-vis de la Russie, à l'inverse, lui semblent tout à fait scandaleuses :

Quel contraste entre ces nobles paroles d'un simple journal libéral anglais et l'attitude humiliante de nos gouvernants français qui multiplient les plus abjectes marques de servilité à l'égard du tsarisme ! [...] N'annonce-t-on pas un emprunt russe en octobre ? Nous ne savons si on osera nous imposer la honte d'un voyage du chef de l'État républicain français à Saint-Pétersbourg. Nous osons encore espérer que non. Mais ce que nous savons bien, c'est que tant que les socialistes de France auront quelque sang dans les veines, ils ne toléreront pas à Paris la présence de Nicolas Romanov, ce *tsar, rouge* -du sang de 50.000 hommes, femmes et enfants, lâchement assassinés.<sup>1574</sup>

Par ailleurs, le journal admet ses difficultés à traiter des événements qui se déroulent en Europe orientale et se défend de ne pas favoriser les intérêts français dans ses analyses, malgré le manque de moyens :

Il nous faut revenir un peu sur les événements qui se passent actuellement en Orient. Notre travail à *L'Humanité* est difficile. Trop souvent, malheureusement, nous ne pouvons éclaircir les renseignements que nous fournissent les agences. Ils arrivent tardivement, nous n'avons aucun moyen de les contrôler et la plupart du temps nous sommes obligés de nous borner à produire à nos lecteurs les quelques lignes qu'on nous communique. [...]

Tous ces problèmes sont fort compliqués. Qu'on nous excuse donc s'il y a parfois un peu de flottement dans les notes, trop brèves, que nous publions sur l'étranger et quelques contradictions dans les dépêches que l'on nous fournit.<sup>1575</sup>

Alors que la position de *L'Humanité* envers la Russie lui dicte un ton critique vis-à-vis de la Serbie, la situation est bien différente avec *La Croix*. Traditionnaliste, ce journal soutient la Russie et le rappelle à maintes reprises à l'occasion de la guerre russo-japonaise : « Nous avons

---

<sup>1573</sup> Gilles Cendar, *Jean Longuet (1876-1938) : un internationaliste à l'épreuve de l'histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, chapitre 3.

<sup>1574</sup> Jean Longuet, « Nicolas II et l'Europe », *L'Humanité*, 28 mai 1908, p. 2.

<sup>1575</sup> Léon Remy, « Questions d'Orient », *L'Humanité*, 7 septembre 1908, p. 1.

dit les raisons de nos vœux pour le succès des armes de la Russie »<sup>1576</sup>. L'autre journal traditionnaliste important du début du siècle, le quotidien *L'Action française*, est fondé en 1908 et n'évoque pas les événements en Serbie avant l'annexion de la Bosnie-Herzégovine<sup>1577</sup>. Il semble alors surtout préconiser qu'on s'occupe davantage de ce qu'il se passe en France. Il s'exprime ainsi dans un article sur les Turcs : « Et la France ? on ne parle même plus de notre mort dans ce papier-là. Nous sommes rayés, nous sommes absents »<sup>1578</sup>. L'engagement catholique de *La Croix* permet d'expliquer sa position vis-à-vis des chrétiens des Balkans et les lecteurs ont pu lire, en octobre 1906, les effets des lois antireligieuses françaises en Serbie :

La fermeture de certains couvents en France a ici une fâcheuse répercussion, puisque les meilleures familles serbes sont accoutumées à envoyer leurs filles dans les écoles françaises tenues par des religieuses. Les demoiselles dont les études sont ainsi interrompues seront dirigées à présent sur Vienne, au grand regret des parents qui tiennent, ici comme en Roumanie, qu'un fonds français est indispensable pour la formation d'esprit de toute jeune fille supérieure.<sup>1579</sup>

Si le journal ne se prive pas d'une certaine ironie sur les attentats de 1903<sup>1580</sup>, on y lit toutefois un soutien à la Serbie avec, notamment, la confiance dans son rôle à jouer dans les Balkans : « La Serbie fera dans l'avenir des sacrifices que lui impose l'insécurité de sa frontière ; elle restera la gardienne de la paix et de l'ordre légal dans les Balkans, en espérant que les réformes européennes amélioreront bientôt la situation de ses nationaux. »<sup>1581</sup> De manière générale, on trouve d'ailleurs plus d'articles sur la Serbie dans *La Croix* que dans *L'Humanité*, avec de fréquentes nouvelles dans la rubrique « En Serbie », dans les « Nouvelles de l'étranger » ou encore dans les « Petites dépêches »<sup>1582</sup>. À l'inverse de *L'Humanité* qui moquait les positions antiautrichiennes de la Serbie, *La Croix* blâme franchement l'attitude de l'Autriche et condamne la politique du comte Goluchowski :

---

<sup>1576</sup> A.P-B, « Le sujet rouge ! », *La Croix*, 19 février 1904, p. 1.

<sup>1577</sup> *L'Action française* est née en 1899 dans le contexte de l'Affaire Dreyfus mais ce n'est alors qu'une revue bimensuelle. Voir Laurent Joly, « Les débuts de l'Action française (1899-1914) ou l'élaboration d'un nationalisme antisémite », dans *Revue historique*, 2006, vol. 639, n° 3, p. 695-718.

<sup>1578</sup> « Pour ou contre l'Europe ? », *L'Action française*, 27 août 1908, p. 3.

<sup>1579</sup> « Nouvelles de l'étranger », *La Croix*, 10 octobre 1906, p. 4.

<sup>1580</sup> On ressent par exemple le ton ironique dans ce court article : « Longévité serbe. Si nous croyons les statistiques, ce seraient les Serbes qui détiendraient le record de la longévité. En effet, dans ce pays, sur 2 250 000 habitants, on trouve 576 centenaires. [...] Il faut dire qu'en Serbie il n'y a que les simples citoyens qui bénéficient de cette longévité nationale, d'habitude les souverains et les ministres y meurent très jeunes. Il est vrai qu'on les y aide un peu. » « Gazette », *La Croix*, 8 avril 1904, p. 1.

<sup>1581</sup> « En Serbie », *La Croix*, 18 octobre 1905, p. 3.

<sup>1582</sup> Voir par exemple « En Serbie » le 2 août 1905, p. 3, ou « Petites dépêches » le 13 octobre 1905, p. 3.

En d'autres termes, il a fait ce qu'il pouvait faire de pire pour que la retraite des Serbes fût humiliante et honteuse. Son but était moins de faire prévaloir les intérêts de la monarchie austro-hongroise que d'obliger la Serbie à confesser devant l'Europe qu'elle est l'humble vassale de l'Autriche-Hongrie. La Serbie a refusé, et la guerre douanière s'engage.<sup>1583</sup>

Outre ce soutien régulier à la Russie et aux Serbes, un feuilleton paru dans *La Croix*, avec les Balkans comme décor, est l'occasion de véhiculer des représentations de la région à un large public.

#### 4. « Les pionniers du Balkan »

Le feuilleton « Les pionniers du Balkan » paraît dans *La Croix* en 38 épisodes d'octobre 1905 à janvier 1906 et reflète une nouvelle fois l'intérêt et la bienveillance du journal envers la péninsule balkanique. Pendant trois mois, il présente les Balkans auprès d'un large public<sup>1584</sup>.



Premier épisode du feuilleton « Les pionniers du Balkan »,

*La Croix*, 18 octobre 1905, p. 3.

L'action a lieu à l'été 1902. Tom et Fanny Salver sont Américains et se trouvent en Normandie pour trouver un époux riche à cette dernière. D'après Tom, la France sait produire des titres de noblesse mais il faut aller en Hongrie ou dans les Balkans pour trouver des familles fortunées. Mikael Trezza, un riche Hongrois, est justement séduit par la jeune Américaine mais celle-ci s'éprend de Boris Silvanoff, un jeune bulgare encore plus riche. Son frère lui demande de faire bonne figure et les fiançailles entre Fanny et Mikael Trezza sont annoncées. Pendant ce temps,

<sup>1583</sup> « Lettres d'Autriche », *La Croix*, 25 janvier 1906.

<sup>1584</sup> Nicolas Pitsos estime le tirage de *La Croix* à environ 140 000 à la veille de la Première Guerre mondiale : Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu*, op. cit., p. 33.

Boris tombe sur Paul Merville, un vieil ami de l'époque à laquelle il était venu faire ses études à Centrale. Paul lui présente ses sœurs et conduit Boris chez lui, à Terregrise, où les religieuses ont reçu l'ordre de regagner leur maison-mère ou de se disperser dans un délai de huit jours. Sœur Valérie décide de s'exiler et accepte de se rendre en Bulgarie avec Boris pour enseigner dans son village. Pendant que Fanny épouse Mikael, son frère cherche un moyen de s'emparer aussi de la fortune de Boris : il tente de le faire financer les comités insurrectionnels bulgares, par l'intermédiaire d'un banquier corrompu. Pendant qu'il monte ses arnaques, Tom rend visite à sa sœur qui est devenue princesse et Mikael meurt après avoir pris une voiture trafiquée. Fanny est désormais libre de séduire Boris. Fort heureusement, le conseiller de Boris réalise les coups montés par les Salver. Après de nombreux rebondissements, Jeanne Merville épouse Boris et le suit en Bulgarie. Avant de quitter la France, elle rassemble des habits auprès de ses connaissances et les offre aux réfugiés de Macédoine, échappés des massacres commis par les soldats turcs.

L'auteur du feuilleton, Romain Le Monnier<sup>1585</sup>, est fervent catholique, écrivain et correspondant de *La Croix*. Il utilise le contexte des crises en Macédoine, bien connu des lecteurs, et les différents épisodes révèlent qu'il est renseigné sur certains points, comme l'influence de la Russie dans les Balkans et la construction des chemins de fer. Tout le récit est prétexte à décrire « le Balkan » : du cheval de Trezza qui s'appelle Danube bleu aux voyages dans la péninsule balkanique, en passant par les nombreuses descriptions de Boris. Paul présente son ami bulgare comme « un ancien sujet du Grand Turc »<sup>1586</sup> et Boris a l'impression de passer ainsi pour « un sauvage à demi-dégrossi »<sup>1587</sup>. Il affirme être « Slave et dévoué à [sa] race »<sup>1588</sup>, on mentionne sa « mobilité des tempéraments slaves »<sup>1589</sup> et il est décrit comme un « fils des valeureux champions de l'indépendance »<sup>1590</sup>. Les Balkans apparaissent très exotiques et le récit fournit de nombreuses mentions des combats contre les Turcs. Ainsi Boris explique-t-il sa présence en France par l'envie de fuir une zone agitée : « Le Balkan est triste, je ne me sens pas de goût pour me ceinturer de handjars et de pistolets et guerroyer contre les Turcs »<sup>1591</sup>. Les lecteurs

---

<sup>1585</sup> Jules Romain Le Monnier (1870-1941) est géomètre de profession et écrivain aux éditions Bayard. Il publie aussi sous le pseudonyme de Xavier Tesnière, entre 1928 et 1934, et relate des scènes réalistes d'un village en Normandie.

<sup>1586</sup> Romain Le Monnier, « Les pionniers du Balkan », *La Croix*, 21 octobre 1905, p. 3.

<sup>1587</sup> *Ibid.*

<sup>1588</sup> *Ibid.*, 1<sup>er</sup> novembre 1905, p. 3.

<sup>1589</sup> *Ibid.*

<sup>1590</sup> *Ibid.*

<sup>1591</sup> *Ibid.*, 21 octobre 1905, p. 3.



trouvent aussi de nombreuses références aux combats des populations balkaniques pour la liberté :

Pendant le reste de la soirée, ce ne furent qu'anecdotes sur les maîtres d'écoles bulgares, propagateurs de l'idée de liberté, chefs d'insurrection dans la montagne, remisant, le matin, le sabre et les pistolets qui, la nuit, ornaient leur ceinture ou jetaient bas les Turcs ; pour reprendre le plus pacifique martinet ou l'abécédaire. Et l'on rit fort à la pensée de Sœur Valérie déguisée en chef de rebelles, prêchant la guerre sainte contre l'opresseur turc.<sup>1592</sup>

L'humour, ici, provient du fait qu'on imagine mal une religieuse dans un environnement aussi violent. La prédominance des armes reflète également la violence des Balkans, que le jeune Américain découvre en arrivant en Bulgarie lorsque qu'on le met en garde : « Les rues d'une ville d'Orient ne ressemblent pas aux avenues de New-York ou aux boulevards de Paris. Avant d'avoir parcouru cinq cents mètres, vous seriez assassinés par quelque rôdeur ou dévoré par les chiens »<sup>1593</sup>.

Si le récit évoque surtout la Bulgarie, plusieurs épisodes mentionnent aussi directement la Serbie. Ainsi Tom a-t-il par exemple investi des sommes importantes dans les fonds serbes, ou Boris fait-il preuve d'une grande joie lorsque son train passe en Serbie, où il est « agréablement réveillé par des accents familiers »<sup>1594</sup>. De même, plusieurs scènes se passent à Belgrade. Mais ce sont surtout les descriptions des Balkans en général qui sont intéressantes, et le feuilleton dans son ensemble mène les lecteurs à s'habituer au décor de cette région d'Europe. Au cours du voyage vers les Balkans, Boris note d'ailleurs que si « la distance paraît effrayante, la réalité prouve le contraire »<sup>1595</sup> et une des sœurs Merville attire l'attention sur le fait que l'Europe ignore tout des pays balkaniques et que Boris pourrait les faire connaître. Et celle-ci de faire remarquer fièrement : « Maintenant, je sais distinguer la Roumanie et la Serbie »<sup>1596</sup>.

Il importe aussi de constater que Boris est catholique et que plusieurs éléments de l'intrigue tendent à aborder la question cléricale en France. En visitant le village des Merville, Boris observe que les « arbres, en France, ont du moins cet avantage de n'être point les témoins de massacres perpétuels des chrétiens réfugiés à leur ombre »<sup>1597</sup>, ce à quoi la sœur de Paul lui

---

<sup>1592</sup> *Ibid.*, 11 novembre 1905, p. 3.

<sup>1593</sup> *Ibid.*, 22 novembre 1905, p. 3.

<sup>1594</sup> *Ibid.*, 15 novembre 1905, p. 3.

<sup>1595</sup> *Ibid.*

<sup>1596</sup> *Ibid.*, 25 novembre 1905, p. 3.

<sup>1597</sup> *Ibid.*, 25 octobre 1905, p. 3.

répond sentencieusement que « les catholiques de France ont aussi leurs Turcs »<sup>1598</sup>. Boris lui-même finit par s'en rendre compte et se trouve choqué par l'intervention de la police pour déloger les religieuses : « C'est plus fort qu'en Turquie ; les bachibouzouks ne se mettent que quatre pour martyriser une chrétienne »<sup>1599</sup>. Les méthodes des anticléricaux français apparaissent donc plus violentes que celles des Turcs et le fait d'avoir un personnage balkanique permet une comparaison. L'auteur démontre ainsi que le combat des cléricaux en France est aussi important que celui de l'indépendance, qui avait été soutenu quelques décennies auparavant. Le feuilleton tend à remarquer que les Français avaient soutenu les chrétiens hors de France alors qu'ils laissent tomber ceux qui vivent en France : « Une fois de plus, au chevaleresque pays de France, devenu le pays de l'oppression, la force l'emportait sur le droit »<sup>1600</sup>.

Les Balkans, enfin, apparaissent comme une région où la France est admirée et cette dimension du récit plaît vraisemblablement aux lecteurs. Boris affirme qu'« il est en Europe une contrée où la France est vénérée, où la plus grande ambition est d'imiter les Français, d'adopter leurs idées généreuses : j'ai nommé le Balkan »<sup>1601</sup>. Ce feuilleton, original par ses intrigues et son décor balkanique, constitue un exemple rare de récit sur les Balkans qui semble avoir été beaucoup lu au début du siècle. Dans un contexte où les mentions des Balkans sont rares en dehors des articles politiques sur la Macédoine, il dénote la persistance des stéréotypes balkaniques du XIX<sup>e</sup> siècle.

### C. Pragmatisme français face aux intérêts en Serbie

#### 1. Le développement des intérêts

Si l'opinion française ne s'intéresse pas à la Serbie au début du XX<sup>e</sup> siècle, il faut pourtant constater que les intérêts français s'y développent<sup>1602</sup>. Depuis 1893, la France cherche à suivre

---

<sup>1598</sup> *Ibid.*

<sup>1599</sup> *Ibid.*, 08 novembre 1905, p. 3.

<sup>1600</sup> *Ibid.*, 10 novembre 1905, p. 3.

<sup>1601</sup> *Ibid.*

<sup>1602</sup> Ces informations sont tirées de Stanislav Sretenović, *La France et le nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, *op. cit.*, p. 42-53; Andrej Mitrović, « Les intérêts français en Serbie à la veille de la Première Guerre mondiale », dans Dušan Bataković, *La Serbie et la France une alliance atypique*, *op. cit.*, p. 231-250 ; Mihailo Vojvodić, « La Serbie et la France. Les relations économiques de 1896 à 1906 », *Ibid.*, p. 147-165 ; Vojislav Pavlović, *De la Serbie vers la Yougoslavie*, *op. cit.*, p. 60-94 ; Liljana Aleksić, « Rad srpske vlade na zajmu 1904-1906. godine » [Les démarches du gouvernement serbe relatives à l'emprunt de 1904 à 1906], dans *Istorija XX veka*, 1962, n° IV, p. 141-166 ; Raymond Poidevin, « Les intérêts financiers français et allemands en Serbie », dans *Revue historique*, 1964, n° CCXXXII, p. 51-58.

la politique économique de sa nouvelle alliée russe vis-à-vis de la Serbie. Lorsque Pierre I<sup>er</sup> arrive au pouvoir, la situation financière du pays est très mauvaise et le changement dynastique la déséquilibre encore un peu plus. Après des premiers emprunts contractés en France en 1884, la Serbie doit recourir une nouvelle fois aux financiers français. Pašić propose que la Serbie achète ses armes en France, en échange d'un nouveau crédit à cette fin. La Serbie a besoin de canons et elle rejette la possibilité de s'adresser à l'Autriche (canons de l'usine Škoda), pour ne pas engager de nouveaux rapports de dépendance. Ainsi le gouvernement serbe se tourne-t-il vers les canons Schneider-Creusot. Une première demande est repoussée par Maurice Rouvier, ministre des Finances, qui craint la concentration des emprunts serbes à Paris, trop risquée pour les banques françaises. Puis, Pašić adresse une nouvelle demande, pour un seul emprunt qui servirait aux chemins de fer et à l'armement. Rouvier voit les avantages de cette nouvelle demande, dont la moitié est destinée à un usage profitable. Si l'état préoccupant des finances serbes risque de faire peur aux banques françaises, le ministre ne voit plus de raisons de s'opposer au nouvel emprunt.

Après de nouvelles modifications, trois groupes, français, allemand et autrichien, parviennent à un accord entre décembre 1904 et février 1905 pour se partager l'emprunt serbe. Le groupe français Naville est celui qui est chargé de la plus grosse part (40 % contre 30 % pour les deux autres groupes). Une Société franco-allemande est également créée pour se charger de la construction des chemins de fer. Pourtant, l'Autriche n'est pas satisfaite de ces conditions et les pressions autrichiennes (dans le milieu diplomatique mais aussi dans la presse) empêchent l'Assemblée serbe de ratifier l'emprunt. Stanislav Sretenović souligne la dimension politique de cette question de l'emprunt, autour de laquelle se joue l'influence autrichienne en Serbie<sup>1603</sup>. L'Autriche-Hongrie, de plus, craint un trop grand renforcement de la Serbie qui risquerait d'attirer les Slaves du Sud de la monarchie.

Après plusieurs échecs, c'est finalement La Banque ottomane<sup>1604</sup> qui signe le contrat de prêt à la Serbie en novembre 1906 et, après une compétition avec des groupes allemands et autrichien, mais aussi un autre groupe français (Saint-Chamond), l'industrie Schneider-Creusot reçoit une commande importante<sup>1605</sup>. Ainsi la Serbie s'émancipe-t-elle de la tutelle austro-hongroise en

---

<sup>1603</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, op. cit., p. 49.

<sup>1604</sup> La banque ottomane est un établissement à capitaux anglais et français, née d'une convention signée le 4 février 1863 avec le gouvernement ottoman.

<sup>1605</sup> 45 batteries de champ, 9 batteries de montagne et 2 batteries de cavalerie.

s'appuyant sur la politique russe d'une part et sur l'économie française d'autre part. Le nouvel emprunt et la commande accroissent les intérêts économiques français en Serbie qui est le pays balkanique où les investisseurs français sont les plus présents, devant la Roumanie et, bien plus loin, la Grèce, la Bulgarie et le Monténégro<sup>1606</sup>. La présence d'entreprises françaises en Serbie, au début du siècle, recensées en 1909 pour mettre à jour la nomenclature des affaires politique et commerciales du Quai d'Orsay, reflète aussi les investissements français dans la région<sup>1607</sup>.

## 2. L'influence culturelle

Stanislav Sretenović et Aleksandra Kolaković insistent aussi sur le développement de l'influence culturelle française en Serbie. Cette dernière met en avant le rôle des associations franco-serbes présentes en Serbie au début du siècle pour promouvoir la langue et la culture françaises<sup>1608</sup>. Ces associations s'inscrivent dans le contexte du modèle français de diplomatie culturelle et incarnent le *soft power* français dans la région. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un « club français » est fondé à Belgrade et obtient des subventions du Quai d'Orsay, puis, devant le succès du premier club, un nouveau est ouvert à Niš. Salvator Patrimonio, ministre plénipotentiaire à Belgrade entre 1889 et 1897, soutient le développement de ces clubs et remarque que « l'influence de notre pays ne peut qu'y gagner »<sup>1609</sup>. En 1904, deux Français, Paul Vaillant et Arthur Gasseaux, tous deux conseillers de commerce extérieur, fondent la « Réunion française » à Belgrade pour propager l'étude de la langue et de la littérature et des arts français<sup>1610</sup>. Les statuts de la Réunion déclarent que le président doit être français mais qu'un des deux vice-présidents doit être serbe. L'entrée se fait par cooptation, les membres versent une cotisation mensuelle et il est interdit d'y aborder des sujets politiques ou religieux. La protection de la légation aboutit à des subventions annuelles du Quai d'Orsay et les comptes rendus des assemblées générales font état d'un développement important qui oblige l'institution

---

<sup>1606</sup> Andrej Mitrović, « Les intérêts français en Serbie à la veille de la Première Guerre mondiale », *op. cit.*, p. 237.

<sup>1607</sup> On trouve dans les archives les courriers des entrepreneurs français en Serbie qui décrivent leurs affaires pour l'établissement de la nomenclature. Voir CADN, 79POA166.

Les Français ont notamment un rôle dans la construction des chemins de fer dans la région : voir Stanislav Sretenović, *La France et le nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, *op. cit.*, p. 53-62.

<sup>1608</sup> Aleksandra Kolaković, « Delatnost i članstvo francusko-srpskih udruženja početkom 20. veka » [Activité et membres des associations franco-serbes au début du XX<sup>e</sup> siècle], dans *Mešovita grada – Miscellanea*, n° XXXVIII, Belgrade, 2017, p. 153-179.

<sup>1609</sup> Patrimonio au Quai d'Orsay, 5 juillet 1891, Belgrade. CADN, 79POA168.

<sup>1610</sup> Benoît au MAE, 17 février 1905, Belgrade. CADN, 79POA59.

à changer de local en 1906 puisque la Réunion passe de 35 membres en 1904 à 138 membres en 1907<sup>1611</sup>.

La permanence de ce genre d'institutions depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ne permet ni de les relier à l'arrivée au pouvoir de Pierre I<sup>er</sup> ni de conclure au développement de liens importants entre la France et la Serbie. Le rapport de l'Assemblée générale de la Réunion, en 1907, estime en effet que « l'amitié réciproque des deux nations n'a fait que s'affermir davantage »<sup>1612</sup>. Pourtant, encore une fois, l'institution permet surtout de mettre en avant le désir des Serbes de se rapprocher de la France ou même, simplement, l'enthousiasme « de femmes désireuses de culture »<sup>1613</sup>. Il faut en effet souligner la place importante des femmes et des jeunes filles à la Réunion française et le statut dont bénéficient la langue et la culture françaises dans les bonnes familles. Le fait, enfin, que la Réunion française soit fondée par des conseillers de commerce extérieur témoigne de l'intérêt français pour ce genre d'initiatives.

La création de la *Revue slave* en 1906 constitue un autre exemple intéressant pour le début du siècle. La préface du premier numéro met en avant les objectifs de la revue en les rapprochant du contexte du panslavisme :

Ce n'est donc pas faire seulement œuvre politique, mais bien encore œuvre française, que d'aider à un mouvement dont la portée ne peut échapper à aucun esprit avisé. Et c'est dans ce but que la « Revue slave » a été créée : elle constituera une sorte de tribune libre, largement ouverte à toutes les opinions sincères – Ecrivains, penseurs, économistes, hommes politiques de nationalité slave y pourront faire entendre leur voix, exposer leurs idées, développer le programme de leurs aspirations légitimes, donner au public français et occidental un aperçu exact de leurs mœurs familiales, de leurs traditions si nobles, de leur littérature à la fois si riche et pittoresque.<sup>1614</sup>

La revue donne aussi la parole à des auteurs français pour réunir « le plus grand nombre de bonnes volontés »<sup>1615</sup>. Elle permet de faire connaître des auteurs serbes contemporains et, surtout, des traductions des chants nationaux et des contes populaires. Pourtant, il faut de

---

<sup>1611</sup> Pour plus d'informations sur la Réunion française de Belgrade, voir Aleksandra Kolaković, « Delatnost i članstvo francusko-srpskih udruženja početkom 20. veka », *op cit.* Dans les années 1910, d'autres Réunions françaises ouvrent en Serbie, notamment à Niš, Šabac et Zaječar.

<sup>1612</sup> Rapport présenté à l'Assemblée générale annuelle de la Réunion française, 4/17 février 1907. CADN, 79POA61.

<sup>1613</sup> Descos au MAE, 14 février 1908, Belgrade. CADN, 79POA61.

<sup>1614</sup> « Préface », *La Revue slave*, N° 1, 1906, p. 3.

<sup>1615</sup> *Ibid.*

nouveau relativiser son rôle et son importance, puisque le regain d'intérêt pour la Serbie ne se fait pas sentir avant la Première Guerre mondiale<sup>1616</sup>. Au début du siècle, la *Revue slave* demeure un exemple isolé d'intérêt pour l'Europe centrale et orientale.

### 3. Le tournant politique du conflit austro-serbe

Dans le contexte des conflits entre la Serbie et l'Autriche, les nouveaux intérêts économiques et culturels français en Serbie sont intimement liés à la politique. Après l'arrivée au pouvoir de Pierre I<sup>er</sup>, la Serbie et la Bulgarie se rapprochent sous l'œil approbateur de la Russie. Si les deux pays ne parviennent pas à s'entendre sur la Macédoine, ils réalisent qu'ils peuvent s'aider sur le plan économique. Un traité d'union douanière est ainsi projeté entre les deux pays en 1905, et celui-ci réveille les velléités autrichiennes. À Sofia, le ministre de France fait remarquer au ministre des Affaires étrangères que « le cabinet de Vienne comprend parfaitement que cette union douanière aura [...] pour effet d'émanciper dans une certaine mesure au point de vue économique la Serbie de la lourde tutelle que l'Autriche fait peser sur elle »<sup>1617</sup> et que l'Autriche cherche donc à empêcher un rapprochement entre la Serbie et la Bulgarie. Celle-ci menace alors la Serbie de la fermeture des frontières par lesquelles passe notamment le commerce porcin, important dans l'économie serbe.

La diplomatie française observe attentivement l'évolution des relations austro-serbes et une correspondance importante permet de tenir informé le Quai d'Orsay depuis les différentes capitales de la région. En février 1906, un rapport intitulé « Le conflit austro-serbe » est envoyé depuis Vienne, probablement écrit par l'ambassadeur Reverseaux. Ce document décrit longuement les enjeux des tensions balkaniques et les compare à la guerre qui oppose la Russie et le Japon. Pendant un an et demi, les impérialismes russe et japonais se sont affrontés pour l'accès au Pacifique et l'annexion de la Mandchourie et de la Corée. En France, le conflit a suscité un véritable tourbillon médiatique et la presse s'est appliquée à couvrir les événements en temps réel en envoyant des journalistes au Japon et en Russie. Les victoires militaires du Japon provoquent la stupeur en Europe où les nations doivent reconsidérer l'ordre établi ainsi que son rôle sur la scène internationale<sup>1618</sup>. Ainsi le rapport « Le conflit austro-serbe » traduit

---

<sup>1616</sup> Milivoj Srebro, « La réception de la littérature serbe en France jusqu'en 1945 », dans *Serbica* [en ligne, consulté le 3 avril 2019], 2013.

<sup>1617</sup> Allizé à Rouvier, Sofia, 10 janvier 1906. AMAE, Serbie, politique extérieure... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1618</sup> Dany Savelli (dir.), *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise (1904-1905)*, Paris et Poitiers, Kailash et Le Torii, 2005.

ce choc face à la défaite russe et y associe l'indignation face à la conduite autrichienne dans les Balkans :

Le conflit austro-serbe aura été, toutes proportions gardées, un fait comparable à l'acte d'agression du Japon contre la Russie. Peu de personnes auraient supposé, il y a cinq ans, qu'un peuple des races de couleur pût oser s'attaquer à une grande puissance européenne, et pareillement, peu de personnes auraient prévu, il y a deux mois, qu'un Etat balcanique [sic] entreprît de tenir tête à l'un des deux empires regardés jusqu'ici comme surveillants et suzerains de la péninsule des Balkans : une longue tradition avait appris à concevoir la situation des peuples de couleur vis-à-vis de leurs puissants protecteurs, d'une manière qui rendait ces éventualités chimériques.<sup>1619</sup>

Cette comparaison est significative de la perception des rapports de force dans les Balkans. Le rapport ajoute d'ailleurs que le conflit austro-serbe paraissait encore plus invraisemblable que le conflit russo-japonais car les États balkaniques « semblaient fixés à jamais par leurs dissensions et leur petitesse dans leur condition d'impuissance, de docilité et de servage »<sup>1620</sup>. L'intérêt que les Français témoignent pour ce conflit illustre leur conscience de pouvoir assoir leur présence dans la région. Refusant jusqu'à présent d'intervenir en faveur des Serbes, que ce soit auprès de l'Angleterre ou de l'Autriche, le Quai d'Orsay change sa ligne de conduite au cours de l'année 1906. Un rapport de mission, envoyé au ministère par Charles Sallandrouze de Lamornaix<sup>1621</sup>, inspecteur des finances, permet de mettre en lumière cette évolution en 30 pages. Le rapport s'intitule « Mission de Serbie. Situation financière, économique et politique en 1901 et 1906 ». S'il insiste surtout sur la situation économique et financière de la Serbie, il s'applique aussi à dépeindre les différents enjeux politiques serbes du début du siècle et notamment les relations entre la Serbie et l'Autriche. L'inspecteur souligne la dépendance de la Serbie vis-à-vis de l'Autriche au tournant du siècle et évoque avec ironie le chantage économique de l'Autriche sur sa voisine serbe :

Le cabinet de Vienne croyait-il avoir à se plaindre du gouvernement serbe ?  
Immédiatement bœufs, porcs, volailles avaient la maladie et leur exportation était

---

<sup>1619</sup> Reverseaux [le rapport n'est pas signé mais semble avoir été écrit par l'ambassadeur français en poste à Vienne], « Le conflit austro-serbe », Vienne, 23 février 1906. SHD, GR7N1574.

<sup>1620</sup> *Ibid.*

<sup>1621</sup> Charles Maurice Octave Sallandrouze de Lamornaix (1859-1934) travaille au ministère des Finances avant d'être envoyé en mission en Belgique en 1892 puis en Serbie en disponibilité au conseil d'administration des monopoles de 1901 à 1907. À partir de 1909, il deviendra conseiller financier du gouvernement ottoman, puis président du conseil d'administration de la dette ottomane de 1918 à 1922. F. Cardoni, N. Carré de Malberg, M. Margairaz (dir.), *Dictionnaire historique des inspecteurs des finances 1801-2009*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2012, p. 919.

suspendue jusqu'à ce que l'Autriche ait obtenu satisfaction. A ce moment l'épidémie cessait de paraître redoutable et la frontière était rouverte.<sup>1622</sup>

Sallandrouze de Lamornaix évoque aussi les pressions autrichiennes à propos des commandes de canons, ainsi que la préférence française du gouvernement serbe, mentionnées plus haut. Lorsque le gouvernement de Pašić considère la possibilité de s'opposer à l'Autriche, il cherche à s'assurer du soutien français en cas de guerre douanière. L'inspecteur des finances revient alors en France le temps de sonder les intentions du gouvernement français :

Reçu le jour même par M. le ministre des Affaires étrangères, celui-ci me fit connaître que, malgré tout son désir de ne pas paraître user à l'égard de l'Autriche d'un procédé peu amical, il ne lui semblait pas possible de sacrifier les intérêts français engagés en Serbie. Il était certain que si, dans les conditions actuelles, le gouvernement français refusait tout appui financier au gouvernement serbe, non seulement une commande importante échapperait à notre industrie, mais encore l'influence française se trouverait singulièrement affaiblie dans les Balkans. Toutefois, le ministre estimait qu'il fallait faire une nouvelle tentative pour amener une entente avec le gouvernement autrichien. « Si celui-ci refuse, déclara M. Bourgeois, chaque pays sera libre alors de courir sa chance. » Les démarches faites dans ce sens par l'ambassadeur de France à Vienne demeurèrent sans résultat.<sup>1623</sup>

C'est à la suite de cet entretien que Sallandrouze de Lamornaix est autorisé à informer Pašić que le gouvernement français consentirait à accorder la cote à un emprunt serbe si l'ensemble des commandes d'artillerie était effectué à l'industrie française. Bourgeois demande alors que les négociations n'aient pas lieu à Paris pour éviter de paraître donner à la Serbie un appui diplomatique face à l'Autriche. Malgré ces précautions, la France finit tout de même, d'une certaine façon, par s'immiscer entre l'Autriche et la Serbie. Si la France cherche à éviter une crise diplomatique avec l'Autriche, elle estime qu'elle a davantage à gagner à maintenir ses investissements en Serbie. Ce pragmatisme du Quai d'Orsay a des conséquences sur les relations franco-serbes puisqu'il permet à la Serbie d'assumer son éloignement de l'Autriche et modifie ainsi l'équilibre dans les Balkans. Le rapport du ministère précise d'ailleurs que l'Autriche ne doit pas retrouver « d'ici longtemps la situation privilégiée qu'elle occupait en Serbie où l'influence française semble avoir remplacé l'influence allemande »<sup>1624</sup>. La guerre douanière, dite « guerre des cochons », a notamment permis aux Français de trouver une place

---

<sup>1622</sup> Sallandrouze de Lamornaix, « Mission de Serbie. Situation financière, économique et politique en 1901 et 1906 », 1906. AMAE, Serbie, politique extérieure... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1623</sup> *Ibid.*

<sup>1624</sup> *Ibid.*



dans les exportations serbes. Les relations franco-serbes profitent donc du conflit et Clause, chargé d'affaires à Belgrade, note cette évolution :

La reprise prochaine des relations commerciales entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie aura-t-elle pour conséquence de modifier le courant des échanges qui ont été heureusement établis entre la France et la Serbie pendant la durée de la fermeture de la frontière austro-serbe ?<sup>1625</sup>

À cette époque, une librairie parisienne vend une méthode intitulée *Le Français en Serbie*, « simple et facile pour parler de suite le serbe à l'aide d'une prononciation figurée et très ingénieuse »<sup>1626</sup>, éditée par une maison allemande. Des grammaires serbes avaient déjà paru, mais elles étaient probablement destinées aux universitaires. Cette méthode, en revanche, se targue d'être utile à tous ceux qui voudraient se rendre en Serbie et de contenir « tout ce dont on a besoin pour la vie pratique »<sup>1627</sup>. La préface indique que la méthode est destinée aux voyageurs et qu'elle permet « de se tirer d'affaire partout »<sup>1628</sup> : elle propose du vocabulaire pour différentes situations quotidiennes (gare, hôtel, poste, coiffeur, etc.). La vente d'un tel ouvrage à Paris montre qu'on considère que les Français sont susceptibles de se rendre en Serbie, ce qui n'était pas le cas au XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, l'établissement d'intérêts français en Serbie semble réduire la distance qui sépare la Serbie de la France, même si l'opinion publique ne s'en préoccupe pas.

\*\*\*

Entre 1903 et 1908, les relations entre la France et la Serbie ne sont donc ni équilibrées ni réciproques. Le coup d'État de 1903 surprend et choque les Français, mais le gouvernement français fait surtout preuve d'une grande prudence et cherche avant tout à suivre la conduite russe. Entre le gouvernement français et la dynastie Karadjordjević, les relations ne sont pas aussi bonnes que ce que Pierre I<sup>er</sup> met en scène. Son éducation en France, ainsi que sa participation à la guerre de 1870 du côté français, signifient beaucoup pour les Serbes mais pas grand-chose pour les Français. La France, en effet, ne fait pas d'efforts pour répondre aux

---

<sup>1625</sup> Clause à Pichon, 10 juin 1907, Belgrade. *Ibid.*

<sup>1626</sup> *Le Français en Serbie*, Bonn, C. Georgi, 1908, page de couverture. L'ouvrage est vendu par Boyveau et Chevillet, librairie spécialisée en langues étrangères à Paris.

<sup>1627</sup> *Ibid.*

<sup>1628</sup> Préface de J. F. Magnasco, *Ibid.*, p. I.

attentes serbes, et la politique ne bascule que lorsque les intérêts économiques et financiers, renforcés par le développement de l'influence culturelle, deviennent suffisamment importants. Le soutien que la France apporte à la Serbie face à l'Autriche en 1906 n'est donc ni politique ni idéologique mais répond au pragmatisme du gouvernement français : pour étendre son influence dans les Balkans, la Serbie est un pays stratégique. Depuis l'indépendance de la Serbie, celle-ci n'incarne plus les idéaux romantiques de liberté auprès des Français qui s'en sont donc détachés. Les socialistes sont un bon exemple de cette évolution et leurs critiques acerbes de la monarchie serbe dénotent leur déception. La perte d'intérêt de l'opinion française pour la Serbie, observée pour la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans le chapitre précédent, se confirme et l'absence d'ouvrages publiés à cette période est éloquente. Dans ce contexte, les représentations de la Serbie dépendent des positions politiques des interlocuteurs et notamment de leurs relations à la Russie. Ainsi *La Croix*, traditionnaliste et favorable au tsar, a-t-elle une ligne éditoriale plus sensible aux Serbes que *L'Humanité* qui se moque de l'hypocrisie du roi Pierre I<sup>er</sup>. Cette diversité des représentations précise la vision homogène des Balkans évoquée par Maria Todorova : si les Serbes entrent bien dans des catégories rigides, avec notamment les stéréotypes liés à la violence ou à la simplicité, la Serbie du début du siècle suscite des sentiments contradictoires auprès des Français<sup>1629</sup>.

Les Français parlent facilement de « question macédonienne »<sup>1630</sup>, ou de « question des Balkans »<sup>1631</sup>, mais ne mentionnent pas de « question serbe ». On en trouve bien une mention, sous la plume de Descos à la légation de Serbie<sup>1632</sup>, pour faire référence aux positions qui différencient le courant panserbe du courant panslave. Celui-ci vit en Serbie et a peut-être utilisé une expression déjà entendue ; en France, les sources ne l'emploient pas. Dans l'ensemble, les Français ont conscience des tensions qui grandissent dans les Balkans, mais ils ne s'intéressent pas vraiment au sort de la Serbie. En octobre 1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine vient bouleverser l'échiquier balkanique et le manque de soutien à la Serbie témoigne de la limite des intérêts français tout en rappelant que le gouvernement français souhaite surtout conserver un équilibre avec l'Autriche.

---

<sup>1629</sup> Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, op. cit., p. 175-179.

<sup>1630</sup> Voir par exemple « Le Petit Parisien en Macédoine », *Le Petit Parisien*, 16 mars 1904, p. 1. Ou voir l'ouvrage de Gaston-Routier de Beaulier, *La question macédonienne*, op. cit.

<sup>1631</sup> Voir par exemple « La question des Balkans », *La Croix*, 6 mars 1908, p. 4.

<sup>1632</sup> Descos au MAE, 18 juillet 1908, Belgrade. AMAE, P18770. « Les Serbes ne sont évidemment pas préparés à envisager la question serbe en dehors de son aspect purement local. »



## Chapitre 6

# Résurgence de la Serbie dans la politique et la société françaises et naissance d'un mythe (1908-1914)

En 1908, la Bulgarie proclame son indépendance et l'Autriche-Hongrie annexe la Bosnie-Herzégovine. La crise européenne se focalise sur l'annexion et les regards des puissances convergent une nouvelle fois vers les Balkans. Vienne proclame l'annexion le 5 octobre 1908 alors que l'administration provisoire des deux provinces turques lui avait été confiée par le Congrès de Berlin en 1878. Si la révolution jeune-turque apparaît comme l'élément déclencheur de l'annexion<sup>1633</sup>, c'est surtout le mouvement pan-serbe qui motive la décision unilatérale de Vienne<sup>1634</sup>. Le ministre autrichien des Affaires étrangères, Alois Lexa Aehrenthal, cherche à se débarrasser de la menace serbe au sein de son Empire et la réaction la plus violente vient de Belgrade où les nationalistes espéraient intégrer les deux provinces à une Grande Serbie. Cette crise bosniaque est souvent considérée comme « la dernière crise de la classique question d'Orient »<sup>1635</sup>. L'annexion avait été précédée de discussions entre Aehrenthal et Isvolsky, ministre russe des Affaires étrangères, qui avait obtenu le soutien autrichien pour un changement de l'accord sur les Détroits. Mais la Russie ne s'attend pas à ce que l'Autriche agisse immédiatement et elle apprend simultanément la proclamation de l'indépendance bulgare et l'annexion de la Bosnie-Herzégovine<sup>1636</sup>. Cela provoque une crise diplomatique qui remet en question l'entente austro-russe scellée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La fin de cette entente a des conséquences dans les Balkans : la Russie soutient l'organisation d'une ligue balkanique

---

<sup>1633</sup> En juillet 1908, le sultan Abdul-Hamîd envoie la troupe pour mater l'insurrection mais ses hommes se joignent à elle. La révolution force le sultan à renouveler la Constitution de 1876 qui faisait mention de l'indivisibilité du territoire turc. L'Autriche craint donc que la Turquie ne réclame la restitution des deux provinces. Sur le mouvement jeune-turc, voir : Paul Dumont et François Geogon, « La mort d'un empire (1908-1923) », dans Robert Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman, op. cit.*, p. 577-599.

<sup>1634</sup> Winfried Baumgart, « Les antécédents de la crise bosniaque », dans Catherine Horel (dir.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, cent ans après*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 18.

<sup>1635</sup> Robert Frank et Catherine Horel, « Préface », dans Catherine Horel (dir.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, cent ans après, op. cit.*, p. 10.

<sup>1636</sup> Charles and Barbara Jelavich, *The Establishment of the Balkan National States 1804-1920, op. cit.*, p. 215. Sur la proclamation de l'indépendance bulgare, voir Bernard Lory, « La proclamation de l'indépendance bulgare. Vulgate et zones d'ombre », dans Catherine Horel (dir.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, cent ans après, op. cit.*, p. 115-131.

qui voit le jour en 1912. Ainsi peut-on considérer les guerres balkaniques de 1912 et 1913 comme les conséquences de la crise bosniaque<sup>1637</sup>. En octobre 1912, le Monténégro, la Serbie, la Grèce et la Bulgarie attaquent l'Empire ottoman pour que ses provinces européennes accèdent à l'autonomie et soient divisées selon les nationalités. Après la victoire de la Ligue balkanique, la Bulgarie estime que plus de territoires doivent lui revenir et une deuxième guerre oppose la Bulgarie à la Serbie, la Grèce et la Roumanie<sup>1638</sup>. Dans les Balkans, la guerre a donc commencé avant 1914 et il faut prendre en compte la continuité de cette chronologie : les représentations doivent elles aussi être analysées dans leur continuité de 1908 au début de la Grande Guerre.

Ce contexte mouvementé fait ressurgir les Balkans dans la politique et la société françaises et mène les Français à discuter de la Serbie puis à s'émouvoir de son sort. De 1908 à 1914, la presse française publie presque quotidiennement des nouvelles de l'Europe balkanique, des ouvrages sur la Serbie sont de nouveau publiés et les événements occupent une place plus importante que jamais au Parlement. Profusion de discours qu'il faut comparer et opposer au silence qui prévalait depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut aussi souligner la diversité des discours qui circulent sur les Balkans ainsi que les débats que les événements suscitent à la Chambre et au Sénat. Progressivement, et de différentes façons, les Français expriment leur intérêt pour la Serbie ou leur soutien à ce pays. Malgré les intérêts français qui se développent dans la région depuis le début du siècle, il faut attendre les guerres balkaniques pour que les différents cercles de réception se positionnent conjointement et clairement en faveur de la Serbie. Les raisons et les mécanismes de cette évolution permettent de mettre en lumière la construction d'un mythe qui s'épanouit ensuite pendant la Première Guerre mondiale.

---

<sup>1637</sup> Winfried Baumgart, « Les antécédents de la crise bosniaque », *op. cit.*, p. 19.

<sup>1638</sup> Pour une histoire détaillée des guerres balkaniques, voir Dušan Bataković (dir.), *Balkanski ratovi 1912-1913* [Les guerres balkaniques 1912-1913], Belgrade, Srpska književna zadruga, 1993 ; Jean-Paul Bled et Jean-Pierre Deschodt (dir.), *Les guerres balkaniques 1912-1913*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2014 ; Richard Hall, *The Balkan Wars, prelude to the first World War*, Londres, Routledge, 2000 ; Jean-Jacques Becker, « La guerre dans les Balkans (1912-1919) », dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps : Les peuples des Balkans face à l'histoire et à leur histoire*, n°71, 2003., p. 4-16.

# I. Diversité des positions politiques françaises vis-à-vis des Balkans

L'annexion de la Bosnie-Herzégovine et les guerres balkaniques donnent lieu à l'expression de nouvelles opinions françaises sur les Balkans et la profusion de discours doit être analysée à la lueur de sa diversité. Tandis que la presse retranscrit les événements avec attention, il faut établir une typologie des opinions exprimées en fonction des affinités politiques des différents titres. La presse politique n'est pas la seule à s'emparer des événements et les Balkans font leur retour dans le débat politique : quels enjeux attirent l'attention des parlementaires français pendant les conflits balkaniques ? Pourquoi un nouvel intérêt pour la Serbie apparaît-il à cette époque ? La dernière crise de la question d'Orient, qui déclenche ensuite de nouveaux conflits balkaniques, permet de mettre en lumière la diversité mais aussi la mobilité des images et de nuancer l'homogénéité du discours balkaniste.

## A. La politique étrangère de la France dans les Balkans

### 1. Le manque de clairvoyance des Français

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le « concert européen » prime en Europe, c'est-à-dire que les six grandes puissances (la France, la Russie, l'Allemagne, le Royaume-Uni, l'Autriche-Hongrie et, dans une certaine mesure, l'Italie) règlent les conflits européens<sup>1639</sup>. Malgré cette surveillance à l'échelle européenne et les très nombreux échanges diplomatiques, les Français ne sont pas conscients des crises qui sont sur le point d'éclater dans les Balkans. Avant l'annexion, la presse fait surtout grand cas de l'arbitrage européen entre les Bulgares et les Turcs<sup>1640</sup>. À l'été 1908, l'attaché militaire à la légation française de Belgrade, Raoul de Thomasson, remarquait que le départ du comte Goluchowski avait amélioré les rapports austro-serbes et que les relations entre la Serbie et la Bulgarie étaient de plus en plus tendues sur la question de la Macédoine. Ce dernier écrit au ministre de la Guerre que, sur ce point, « l'alerte a même été plus chaude qu'on ne le croit généralement en France »<sup>1641</sup>. Ces deux exemples montrent non seulement que les

---

<sup>1639</sup> Georges-Henri Soutou, « Les grandes puissances et la question des nationalités en Europe centrale et orientale pendant et après la Première Guerre mondiale : actualité du passé ? », dans *Politique étrangère*, n°3, 1993, 58<sup>e</sup> année, p. 698.

<sup>1640</sup> Voir par exemple « Bulgares contre Turcs. L'arbitrage européen », dans *Le Petit Parisien*, 2 octobre 1908, p. 1.

<sup>1641</sup> Thomasson à Picquart, 28 juillet 1908. AMAE, Serbie. Politique étrangère, dossier général. Politique balkanique, etc. 1905-1914. P18770.

Français ne voient pas venir la crise bosniaque mais aussi que les agents du Quai d'Orsay sur le terrain croient plutôt à un nouveau conflit entre Serbes et Bulgares qu'à celui à venir entre Serbes et Autrichiens.

Quelques années plus tard, la situation est plus frappante encore à la veille du déclenchement des guerres balkaniques. Le ministre plénipotentiaire Léon Descos décrit le calme qui règne dans les Balkans et écrit en août 1911 que les mouvements des bandes grecques ou bulgares ne sont pas inquiétants et que « les Balkans se sont subitement calmés »<sup>1642</sup>. Pierre Fournier, nommé attaché militaire aux légations françaises en Roumanie, en Serbie et au Monténégro en juin 1912, fait état *a posteriori* de ce manque de clairvoyance des Français :

Bien que l'agitation dans les Balkans fût, pour ainsi dire, à l'état endémique, il ne régnait [...] pas, aussi bien au ministère de la Guerre qu'à celui des Affaires étrangères une véritable inquiétude sur la situation et personne, en France, ne soupçonnait le développement rapide qu'allaient prendre les événements et l'explosion soudaine des guerres balkaniques, prélude de la grande crise européenne de 1914<sup>1643</sup>

Si les ministères français ne pressentent pas les événements, Pierre Fournier précise que la majorité des diplomates en poste dans la région ne voient rien venir non plus :

M. Descos, diplomate d'un caractère un peu spécial [...], ayant plus l'allure et la mentalité d'un explorateur colonial que d'un homme de la carrière, affectait de ne pas prendre très au sérieux les gens et les affaires du pays dans lequel il était accrédité. Il ne croyait pas à l'éminence d'un conflit grave dans les Balkans. Son opinion paraissait partagée par nombre de diplomates de Belgrade, mais non par tous. Mon collègue anglais [...] était très pessimiste. Il se montrait inquiet et croyait à une explosion prochaine. Ceux qui



<sup>1642</sup> Descos au MAE, 17 août 1911. AMAE, Serbie. Politique étrangère... P18770.

<sup>1643</sup> Rapport de Pierre Fournier, « Ma mission dans les Balkans (1912-1915) », I<sup>ère</sup> partie : Le conflit balkanique – Guerre des alliés balkaniques contre la Turquie (1912-1913) SHD, GR7N1572.

savaient, c'est-à-dire les diplomates russes et balkaniques ainsi que les officiers serbes, ne disaient rien. [...] Tout paraissait calme à Belgrade et cependant quelques jours plus tard allait éclater le conflit par la mobilisation générale des armées balkaniques contre la Turquie. À cette époque, les préparatifs étaient terminés, les accords signés entre les États balkaniques, mais le secret avait été bien gardé et peu de gens, même dans les chancelleries les mieux informées, se doutaient de la proximité de la crise.<sup>1644</sup>

Ainsi peut-on relever dans la presse française un vocabulaire qui caractérise de façon passive la reprise des conflits : les journaux évoquent en 1908 la « réouverture »<sup>1645</sup> ou, comme dans la célèbre une du supplément illustré du *Petit Journal*, le « réveil »<sup>1646</sup> (ci-contre) de la question d'Orient.

## 2. État de la recherche sur la France et les crises balkaniques

La position et le rôle de la France lors de la crise bosniaque et des guerres balkaniques ont été déjà bien étudiés par les historiens. S'il n'existe pas encore de monographie sur la France et l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, Uroš Tatić et Georges-Henri Soutou sont notamment les auteurs d'articles précis sur le sujet<sup>1647</sup>. Tous deux évoquent la volonté première de la France de maintenir la paix et le Quai d'Orsay, en effet, insiste sur la position désintéressée de la France<sup>1648</sup>. Georges-Henri Soutou explique que la réaction française en 1908 constitue un bon exemple de la prudence de Georges Clemenceau et du Quai d'Orsay, dirigé par Stephen Pichon, au moment où les élites politiques françaises sont partagées entre les partisans du concert européen traditionnel et ceux d'un équilibre reposant sur les deux systèmes d'alliance opposés, Triple et Triple Entente<sup>1649</sup>. Différentes conceptions des nationalités cohabitent dans le paysage politique français et permettent d'appréhender ce contexte : les conservateurs, comme Gabriel Hanotaux, estiment que l'annexion ne constitue pas une grave atteinte à l'équilibre européen ; d'autres, comme Charles Loiseau, pensent qu'il faut tenir compte des attentes des

---

<sup>1644</sup> *Ibid.*

<sup>1645</sup> « La crise d'Orient s'est rouverte », *Le Petit Parisien*, 5 octobre 1908, p. 1.

<sup>1646</sup> « Le réveil de la question d'Orient », *Le Petit Journal Supplément illustré*, 18 octobre 1908, p. 1.

<sup>1647</sup> Liljana Aleksić-Pejković évoque aussi ces questions dans différents passages de son ouvrage *Odnosi Srbije sa Francuskom i Engleskom 1903-1914*, *op. cit.*

<sup>1648</sup> De France au MAE, 14 octobre 1908. AMAE, Serbie. Politique étrangère... P18770.

<sup>1649</sup> Georges-Henri Soutou, « La France et le concert européen dans la crise bosniaque », dans Catherine Horel (dir.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, cent ans après*, *op. cit.*, p. 21-22.



États Balkaniques ; les partisans idéologiques des nationalités, comme Jean Péliissier<sup>1650</sup>, sont relancés par la crise bosniaque ; les fervents défenseurs des Slaves, enfin, sont représentés par Louis Leger et rêvent du regroupement de leurs forces face au germanisme<sup>1651</sup>.

La première réaction de la France à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine est mesurée, le président Fallières répondant à François-Joseph sans faire d'objection et le gouvernement soutenant mollement la tenue d'une conférence européenne pour discuter de la modification du traité de Berlin. La réserve française s'explique par le désir de ne pas remettre en cause les négociations en cours avec l'Allemagne sur le Maroc<sup>1652</sup>. La France ne perçoit pas les projets offensifs de l'Autriche et la Russie est affaiblie depuis sa défaite contre le Japon dans la guerre de Mandchourie. Une autre raison de la faiblesse française, mise en lumière par Georges-Henri Soutou, est la façon dont Paris hésite longuement entre deux options qui remettent en question de façon cruciale le système européen en place depuis 1815 : d'une part la possibilité d'une conférence européenne et, de l'autre, la conclusion d'une série de règlements bilatéraux<sup>1653</sup>. Alors que l'Autriche est la première à vouloir éviter la réunion d'une conférence européenne, c'est ensuite Izvolski qui n'y tient plus, à cause de la Douma et des États balkaniques. Début 1909, les tensions s'aggravent entre Vienne et Belgrade : Londres propose de suggérer à la Serbie l'envoi d'une note reconnaissant l'annexion, mais la Russie accepte finalement de reconnaître l'abrogation de l'article 25 du traité de Berlin pour éviter le déclenchement d'une guerre. Si Saint-Pétersbourg recule ainsi très nettement pour éviter la guerre, Londres et Paris exigent de Vienne et Berlin la fin du conflit austro-serbe avant de reconnaître à leur tour l'annexion de la Bosnie-Herzégovine<sup>1654</sup>. Suite à ces décisions, Belgrade reconnaît l'annexion et s'engage à entretenir de bonnes relations avec Vienne. Uroš Tatić insiste plus particulièrement sur l'attitude des Français vis-à-vis de la Serbie pendant la crise de 1908 et ce manque de soutien met en lumière les intérêts de la France à ne pas se mettre l'Autriche à

---

<sup>1650</sup> Jean Péliissier fonde en 1911 avec Joseph Gabrys, héros de l'indépendance lithuanienne, un « Office central des nationalités » et, un an plus tard, une revue intitulée *Les Annales des nationalités*. Voir D.R. Watson, « Jean Péliissier and the Office Central des Nationalités, 1912–1919 », dans *The English Historical Review*, vol. CX, n° 439, novembre 1995, p. 1191–1206.

<sup>1651</sup> Georges-Henri Soutou, « La France et le concert européen dans la crise bosniaque », *op. cit.*, p. 22-25.

<sup>1652</sup> En 1905, une crise internationale qui oppose les puissances européennes est déclenchée au Maroc. Après la conclusion de l'Entente cordiale, la France laisse la Grande-Bretagne agir en Égypte, en échange de l'installation d'un protectorat au Maroc. Mais en mars 1905, un discours de l'empereur Guillaume II à Tanger soutient un État marocain indépendant, afin d'y maintenir les intérêts allemands. La conférence internationale d'Algésiras, en 1906, reconnaît un droit de regard à l'Allemagne sur les affaires marocaines mais aussi des droits particuliers à la France et à l'Espagne qui sont désormais en charge de la police des ports et ont obtenu le droit de créer une banque d'État internationale.

<sup>1653</sup> Georges-Henri Soutou, « La France et le concert européen dans la crise bosniaque », *op. cit.*, p. 29-31.

<sup>1654</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

dos<sup>1655</sup>. La France a eu dans cette crise des réactions parfois paradoxales, puisqu'elle cherche à maintenir le concert européen mais finit par accepter des accords régionaux, qu'elle ne soutient pas franchement la Russie, considérant que la question n'est pas vitale pour Saint-Pétersbourg, mais cherche néanmoins à maintenir son alliance avec elle. Humiliée, la Russie s'investit quant à elle davantage dans les Balkans et soutient la formation d'une ligue balkanique.

La position de la France pendant les guerres balkaniques a quant à elle été abordée par une riche bibliographie, dont la thèse de Biljana Stojić, *Francuska i balkanski ratovi (1912-1913)* [La France et les guerres Balkaniques (1912-1913)] et celle de Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu. Perceptions françaises de la question d'Orient à la veille de la Grande Guerre*, ont été toutes deux publiées en 2017<sup>1656</sup>. Le 13 mars 1912, la Serbie et la Bulgarie signent une alliance, suivie d'une autre alliance entre la Grèce et la Bulgarie signée le 29 mai 1912, avant que le Monténégro n'assure son soutien aux différents pays et que ce dernier ne déclare la guerre à la Turquie à l'automne. Si les grandes puissances n'interviennent pas directement dans les guerres balkaniques, il faut néanmoins évoquer la position de la France lors de ces conflits. Le manque de soutien de la France à la Russie en 1908 ainsi que la faiblesse de la réaction russe en 1911, lorsque l'Allemagne a envoyé un navire de guerre devant le port d'Agadir<sup>1657</sup>, avaient marqué l'affaiblissement de l'alliance franco-russe. Mais Poincaré se rend tout de même en Russie en août 1912 pour prendre connaissance des documents qui constituent la ligue balkanique<sup>1658</sup>. Alors que lors de la crise bosniaque de 1908 la France s'était distanciée des positions russes, le gouvernement de Poincaré soutient cette fois-ci les positions de son allié russe<sup>1659</sup>. Plus précisément, Paris souhaite conserver sa neutralité et obtenir l'adhésion de la Russie au maintien du statu quo dans la péninsule balkanique. Si la France ne parvient pas à s'opposer aux guerres balkaniques, qui menacent la paix européenne, Biljana Stojić met en

---

<sup>1655</sup> Uroš Tatić, « Francuska u Aneksionoj krizi 1908-1909 » [La France dans la crise de l'annexion 1908-1909], dans *Zbornik matice srpske za istoriju*, n° 81, 2010, p. 33-35.

<sup>1656</sup> Voir aussi Catherine Durandin et Cécile Folschweiller (dir.), *Alerte en Europe : la guerre dans les Balkans (1912-1913)*, Paris, L'Harmattan, 2014 ; Katrin Boeckh et Sabine Rutar (dir.), *The Balkan Wars from Contemporary Perception to Historic Memory*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2016.

<sup>1657</sup> En 1911 a lieu la seconde crise marocaine. Alors que le sultan Moulay Adb ah-Hafid est menacé par une révolte, il demande de l'aide à la France qui intervient dans plusieurs villes marocaines. L'Allemagne estime que les accords d'Algésiras ont été violés et envoie une canonnière dans la baie d'Agadir, cherchant à faire reculer l'expansion française au Maroc et à affaiblir l'Entente cordiale. L'intervention allemande a les effets inverses et Londres menace Berlin. Un accord franco-allemand est finalement signé en novembre 1911 à Berlin, qui laisse les mains libres à la France au Maroc. Voir Jean-Claude Allain, *Agadir 1911 : une crise impérialiste en Europe pour la conquête du Maroc*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1976.

<sup>1658</sup> Jean-Jacques Becker, « La France et la Russie face aux guerres balkaniques », dans Catherine Durandin et Cécile Folschweiller (dir.), *Alerte en Europe : la guerre dans les Balkans (1912-1913)*, op. cit., p. 13-14.

<sup>1659</sup> Biljana Stojić, *Francuska i balkanski ratovi (1912-1913)* [La France et les guerres balkaniques (1912-1913)], Belgrade, Istorijски Institut, p. 438.

avant le niveau d'intérêt de la France, notamment à travers sa participation importante aux discussions diplomatiques dans toutes les phases des deux guerres<sup>1660</sup>. Georges-Henri Soutou évoque les consultations diplomatiques permanentes au sein du concert européen<sup>1661</sup>, tandis que Fabrice Jesné et Mathieu Jestin considèrent d'ailleurs les consuls français et italiens en poste à Salonique pendant les guerres balkaniques comme « des acteurs à part entière de la vie quotidienne d'une 'ville en guerre' »<sup>1662</sup>. Les diplomates du Quai d'Orsay ont comme consigne de participer à protéger la paix générale et de défendre les intérêts français dans les Balkans, et les interventions des consuls se multiplient en raison du contexte de guerre. Les diplomates français servent de médiation aux belligérants à plusieurs reprises<sup>1663</sup> et prennent part, par exemple, à l'organisation de la conférence de Londres qui met fin à la première guerre balkanique.

Lors de la seconde guerre balkanique, l'implication française se traduit aussi par sa participation à la mission Carnegie<sup>1664</sup>. En 1913, la Dotation Carnegie pour la paix internationale constitue une commission pour enquêter sur les « massacres qui viennent d'ensanglanter les Balkans »<sup>1665</sup>. La commission d'enquête internationale est dirigée par le sénateur français Paul d'Estournelles de Constant<sup>1666</sup> et Justin Godart<sup>1667</sup> est le secrétaire de la commission pendant le voyage dans les Balkans qui dure cinq semaines (du 20 août au 28 septembre 1913). Le rapport

---

<sup>1660</sup> *Ibid.*

<sup>1661</sup> Georges-Henri Soutou, « Les grandes puissances et la question des nationalités en Europe centrale et orientale... », *op. cit.*, p. 699.

<sup>1662</sup> Fabrice Jesné et Mathieu Jestin, « Les consuls de France et d'Italie à Salonique face aux guerres balkaniques », dans Catherine Horel (dir.), *Les guerres balkaniques (1912-1913). Conflits, enjeux, mémoire*, Bruxelles, Peter Lang, 2014, p. 182.

<sup>1663</sup> Jean-Noël Grandhomme, « Un observateur et commentateur français de la première guerre balkanique : le général Georges Herr (1855-1932), dans Jean-Paul Bled et Jean-Pierre Deschodt (dir) *Les guerres balkaniques, op. cit.*, p. 184.

<sup>1664</sup> Sur la mission Carnegie lors des guerres balkaniques, voir Nadine Akhund, « Une enquête internationale dans les Balkans. La commission Carnegie de l'expédition au rapport de 1913-1914 », dans Catherine Horel (dir), *Les guerres balkaniques... op. cit.*, p. 201-217 ; Dzovinar Kévonian, « L'enquête, le délit, la preuve : les « atrocités » balkaniques de 1912-1913 à l'épreuve du droit de la guerre », dans *Le Mouvement Social*, vol. 222, n° 1, 2008, p. 13-40 ; Annette Becker, « Droit, observations et interventions humanitaires dans les Balkans, 1912-1914 », dans Catherine Durandin et Cécile Folschweiller (dir.), *Alerte en Europe : la guerre dans les Balkans (1912-1913), op. cit.*, p. 39-54 ; Laurent Barcelo, « La mission Carnegie dans les Balkans (août-septembre 1913) », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 184, octobre 1996, p. 3-13.

<sup>1665</sup> Rapport du communiqué de presse cité par Nadine Akhund, « Une enquête internationale dans les Balkans... », *Ibid.*, p. 201.

<sup>1666</sup> Paul d'Estournelles de Constant (1852-1924), petit-neveu de Benjamin Constant, est diplomate et a été notamment membre de la délégation française au congrès de Berlin. Il est, avec Léon Bourgois, l'un des plus actifs propagandistes en France de l'idée de paix et de conciliation internationale au début du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>1667</sup> Justin Godart (1871-1953) est maire de Lyon, député puis sénateur du Rhône à partir de 1926. Membre du parti radical-socialiste, il se consacre aux questions sociales et s'engage dans l'action sanitaire : défendre les « petits » est le sens de son engagement politique. Spécialiste de droit social, il participe notamment à la création de l'Organisation internationale du travail où il représente la France.

Carnegie, publié en anglais et en français en mai-juin 1914, est adressé à l'opinion publique, nouvel acteur des relations internationales<sup>1668</sup>. Maria Todorova met en avant la façon dont l'Occident met à distance les événements balkaniques et s'interroge sur « le devoir du monde civilisé dans les Balkans »<sup>1669</sup>. Stanislav Sretenović souligne quant à lui les représentations péjoratives de la Serbie dans le rapport de la commission qui insiste notamment sur les exactions de l'armée serbe<sup>1670</sup>. Au-delà des représentations des Balkans, le rapport de la mission met aussi en lumière le nouveau rôle d'un groupe d'influence dans la conduite des affaires internationales et annonce le rôle à jouer par les organisations non gouvernementales au XX<sup>e</sup> siècle<sup>1671</sup>. Après de l'opinion publique, la presse sert de relais plus large et Nicolas Pitsos qualifie ces deux guerres balkaniques de « batailles médiatiques »<sup>1672</sup> car les différents titres cherchent à publier des nouvelles sensationnelles et exclusives, dans le contexte d'une nouvelle forme de journalisme qui favorise les nouvelles et les reportages<sup>1673</sup>. Dès 1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine donne lieu à une déferlante d'articles dans la presse française qu'il faut analyser en fonction des positions politiques des journalistes.

## B. Le suivi quotidien des événements balkaniques dans la presse politique

### 1. À l'extrême gauche : la légitimité serbe

Dès le lendemain de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine (le 5 octobre 1908), la presse politique française s'empare du sujet et publie quotidiennement des nouvelles des Balkans. La comparaison de *L'Humanité* et de *L'Action française* permet de mettre en relief la différence de traitement des événements balkaniques d'un extrême à l'autre de l'échiquier politique français. *L'Humanité* publie de très nombreux articles inaugurés par Jean Jaurès lui-même. Il signe le 6 octobre 1908 un article qui commence par une question caractéristique des

---

<sup>1668</sup> Sont membres de la commission d'enquête deux Français, deux Britanniques, un Américain, un Russe, un Autrichien et un Allemand. Une version allemande du rapport était prévue mais n'a pas été publiée à cause de la guerre, un chapitre est publié en bulgare en 1919 et une traduction turque avait été mentionnée mais n'a pas vu le jour à cause d'un coût trop élevé.

<sup>1669</sup> Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 20. Elle cite notamment Mary Edith Durham : « Tout au long, je n'avais cessé de me répéter que la guerre est quelque chose de si obscène, si dégradant, si dépourvu de toute étincelle rédemptrice qu'elle ne pourrait se produire en Europe occidentale. C'était ma seule consolation au milieu de toute cette barbarie. » *Ibid.*, p. 23.

<sup>1670</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le royaume des Serbes... op. cit.*, p. 66-67.

<sup>1671</sup> Nadine Akhund, « Une enquête internationale dans les Balkans... », *op. cit.*, p. 216.

<sup>1672</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 685.

<sup>1673</sup> Christian Delporte, *Les journalistes en France 1880-1930. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999, p. 202.

préoccupations socialistes : « Est-ce la guerre ? »<sup>1674</sup> On retrouve là l'écho de son inquiétude face à la montée des tensions ainsi que de son action passionnée pour la paix<sup>1675</sup>. Ce sont ensuite Jean Longuet et Léon Rémy, en charge de la rubrique internationale, qui prennent le relais dans la rédaction d'articles sur les événements balkaniques. Alors qu'au début du siècle *L'Humanité* percevait la Serbie par le spectre de sa russophobie, l'attitude de l'Autriche en 1908 fait évoluer son point de vue. Le journal se moquait de l'hypocrisie de Pierre I<sup>er</sup> en février<sup>1676</sup>, mais, trois jours après l'annexion, Jean Longuet condamne l'hypocrisie et le cynisme autrichien. Plus précisément, ce dernier affirme que « c'est toute la question d'Orient qui a été ré-ouverte par l'Autriche, dont la responsabilité apparaît de plus en plus grave »<sup>1677</sup>. Si l'attitude de la Russie, dont Jean Longuet condamne l'ambiguïté, continue à susciter la désapprobation des journalistes socialistes, les nouvelles positions vis-à-vis de l'Autriche donnent naissance à un autre regard sur la Serbie.

Moins d'un mois plus tard, dans un article intitulé « Les revendications serbes », Jean Longuet estime que les revendications serbes sont légitimes et il soutient l'idée de la consultation des populations. Ce dernier évoque « la gravité du coup de force autrichien pour les Serbes »<sup>1678</sup> et justifie les revendications de du gouvernement serbe auprès de l'Autriche : « Qu'on se rende bien compte que nous ne sommes plus en présence de revendications chauvines démesurées. Il n'est pas douteux que la revendication actuelle en Serbie part d'un sentiment plus élevé et plus unanime et constitue réellement un minimum »<sup>1679</sup>. Ces positions contrastent avec le ton employé avant l'annexion pour évoquer la Serbie et celles-ci semblent avoir été influencées par les socialistes serbes, avec lequel le journal est en relation depuis sa fondation :

À ce point de vue, la protestation très documentée que nous fait parvenir notre camarade Stayanovitch, rédacteur en chef du *Socialiste*, de Belgrade, indique que nos amis socialistes serbes, qu'on ne saurait certes accuser de passions nationalistes, élèvent actuellement, aussi énergiquement que quiconque, la voix contre les coups de force perpétrés par les diplomates de François-Joseph. Notre camarade Stayanovitch dénonce justement l'hypocrisie des soi-disant raisons « civilisatrices » qu'on a mises en avant à Vienne, pour justifier l'annexion, et il fait un tableau émouvant des souffrances et des exactions que les

---

<sup>1674</sup> Jean Jaurès, « En Orient », *L'Humanité*, 6 octobre 1908, p. 1.

<sup>1675</sup> Sur Jean Jaurès et la paix, voir notamment Jean-Jacques Becker, « Jaurès, la paix, la guerre et l'utopie », dans *Cahiers Jaurès*, vol. 180, n° 2, 2006, p. 21-26.

<sup>1676</sup> Voir chapitre 5 : « Mots pour rire », *L'Humanité*, 4 février 1908, p. 2.

<sup>1677</sup> Jean Longuet, « La conférence balkanique », *L'Humanité*, 8 octobre 1908, p. 1.

<sup>1678</sup> Jean Longuet, « Dans les Balkans – les revendications serbes », *L'Humanité*, 4 novembre 1908, p. 1.

<sup>1679</sup> *Ibid.*

populations de Bosnie et d'Herzégovine subissent depuis trente ans du fait de l'administration autrichienne.<sup>1680</sup>

Le socialiste serbe estime que la seule solution serait l'autonomie de la Bosnie et Jean Longuet ajoute que les populations bosniaques devraient donc être consultées sur cette question. Il ne faut plus, écrit-il, « [traiter] les peuples comme des troupeaux de moutons que se volent les uns aux autres les grands brigands couronnés »<sup>1681</sup>. Jean Longuet en appelle aussi aux socialistes autrichiens et leur intime de faire entendre la voix de la justice à Vienne. Une interview du socialiste autrichien Victor Adler<sup>1682</sup> avait été publiée le 13 octobre et ce dernier exprimait son opposition à la politique d'Aerenthal qui risquait de provoquer la guerre et de développer les discordes au sein de l'Empire austro-hongrois<sup>1683</sup>.

Si les articles sur les Balkans sont majoritairement écrits par Jean Longuet, Léon Rémy<sup>1684</sup> en signe aussi quelques-uns. Il condamne lui aussi la « brutalité autrichienne » qui risque de provoquer la guerre et accuse les Autrichiens de s'attaquer à la dignité des Serbes<sup>1685</sup>. Pourtant, un de ses articles dévie un peu de la ligne éditoriale observée dans son ensemble : le 12 octobre 1908, Léon Rémy publie un article pour avancer que « plaindre les Bosniaques est [...] un peu exagéré »<sup>1686</sup>. Après avoir réaffirmé une solidarité avec les socialistes autrichiens et condamné l'indifférence internationale face à la crise bosniaque, Léon Rémy présente un nouveau point de vue sur l'annexion autrichienne :

Abstraitement parlant, la justice et le bon droit sont du côté des Serbes. Ils doivent avoir la faculté de se libérer, et si, voulant pousser à bout leurs revendications, ils ne craignant pas d'en appeler à la fortune des armes et risquer une guerre redoutable pour arracher leur unité nationale, il serait difficile de leur opposer trop d'objections. Pourtant, vue sous une autre face, la question mérite d'être étudiée. Pendant trente ans, les Bosniaques ont subi le régime autrichien sans que l'ombre d'une Constitution ne leur fût accordée. C'étaient les

---

<sup>1680</sup> *Ibid.*

<sup>1681</sup> Jean Longuet, « Dans les Balkans – les revendications serbes », *op. cit.*

<sup>1682</sup> Victor Adler (1852-1918) est un médecin et homme politique autrichien né à Prague. Il fonde en 1888 le Parti ouvrier social-démocrate d'Autriche et le préside jusqu'à sa mort. Il participe un an plus tard à la fondation de la II<sup>e</sup> Internationale.

<sup>1683</sup> Jean Longuet, « Les socialistes autrichiens et la question balkanique », *L'Humanité*, 13 octobre 1908, p. 1.

<sup>1684</sup> Léon Rémy (1870-1910) est un homme de lettres, syndicaliste et militant socialiste. Après des affinités pour l'anarchisme, il revient au socialisme et entre à *L'Humanité* en 1904 pour y traiter des questions de politique étrangère jusqu'à ce que la maladie l'oblige à se retirer. Il entre à la SFIO en 1905. Voir la notice en ligne Léon Rémy par Justinien Raymond <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article84858>, version mise en ligne le 30 mars 2010, dernière modification le 3 novembre 2018 [consulté en juin 2019]

<sup>1685</sup> Léon Rémy, « Autriche et Serbie – déclarations inquiétantes », *L'Humanité*, 3 mars 1909, p. 2.

<sup>1686</sup> Léon Rémy, « La crise orientale. Les Serbes et l'Autriche », *L'Humanité*, 12 octobre 1908, p. 1.

délégations austro-hongroises qui, chaque année, votaient le budget, les Bosniaques n'avaient pas la parole, ils n'étaient pas représentés. Que leur demande-t-on maintenant ? De se révolter au moment où ils deviennent tous électeurs à la diète provinciale, au moment où ce seront leurs élus qui choisiront les ministres chargés d'administrer le pays.

Ainsi Léon Rémy souligne-t-il que l'Autriche a établi le suffrage universel, dont pourront bénéficier les habitants de Bosnie-Herzégovine, et qu'il ne faut pas jouer le jeu du tsarisme dans les Balkans en s'y opposant. Il estime aussi qu'il est trop tard pour s'indigner d'une situation qui a commencé au congrès de Berlin. On retrouve les mêmes idées sur les avantages de l'annexion dans les propos de Victor Adler publiés le lendemain. Ce dernier signale que la représentation politique apportera une meilleure visibilité aux socialistes : « Il faut bien dire aussi que l'annexion des deux anciennes provinces turques par l'Empire ne présente pas que des inconvénients pour nous »<sup>1687</sup>. À noter que Gabriel Hanotaux, publiciste important et ancien ministre des Affaires étrangères, partage aussi cet avis et affirme que l'annexion permettrait de civiliser la région et rendrait service à l'Europe<sup>1688</sup>. Il faut remarquer enfin que dans cet article de Léon Rémy le ton semble aussi dicté par l'antipathie que les socialistes portent au roi serbe et à sa politique russophile<sup>1689</sup> : « Et c'est un regret pour nous de voir Pierre I<sup>er</sup>, qui s'est assis dans un trône souillé du sang d'une femme, reconquérir une popularité qu'il n'avait plus »<sup>1690</sup>

Pendant les guerres balkaniques, les socialistes sont rassurés de la modération exprimée par Poincaré<sup>1691</sup> et la presse radicale et socialiste témoigne aussi une certaine bienveillance vis-à-vis de la Serbie. Nicolas Pitsos a en effet observé que la presse radicale perçoit favorablement les actions serbes pendant la première guerre balkanique car, en Serbie, c'est un parti se présentant comme radical qui est au pouvoir. La presse socialiste française loue alors la Serbie et la Bulgarie qu'elle décrit comme des sociétés égalitaires, en adéquation avec ses conceptions sociopolitiques<sup>1692</sup>.

Lors de la crise bosniaque, *L'Humanité* ne prend donc plus seulement en compte sa russophobie dans l'analyse des événements, et si Jean Longuet rappelle qu'il faut détruire le tsarisme pour établir l'équilibre européen, il note aussi qu'« entre la brutalité autrichienne et l'intrigue russe,

---

<sup>1687</sup> Jean Longuet, « Les socialistes autrichiens et la question balkanique », *op. cit.*

<sup>1688</sup> Georges-Henri Soutou, « La France et le concert européen dans la crise bosniaque », *op. cit.*, p. 22. Ce dernier cite notamment l'ouvrage de Gabriel Hanotaux intitulé *La politique de l'équilibre*, paru en 1912.

<sup>1689</sup> Voir chapitre 5 : René Viviani, « Sa majesté Pierre I<sup>er</sup> », *L'Humanité*, 22 septembre 1904, p. 1.

<sup>1690</sup> Léon Rémy, « La crise orientale. Les Serbes et l'Autriche », *op. cit.*

<sup>1691</sup> Gilles Candar et Vincent Duclert, *Jean Jaurès*, Paris, Fayard, 2014, p. 459.

<sup>1692</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 682.

il n'y a guère lieu de se prononcer »<sup>1693</sup>. La mise en avant des revendications serbes contre la « brutalité » autrichienne en 1908 et les affinités mentionnées par Nicolas Pitsos en 1912-1913 rappellent la sensibilité de gauche et l'intérêt pour le socialisme serbe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les conflits dans les Balkans entre 1908 et 1913 permettent en effet de remettre l'Europe balkanique dans le viseur des socialistes : après une période de désapprobation de la royauté serbe et de ses choix russophiles, les socialistes ont de nouveau l'occasion de se prononcer en faveur des nationalités et de mettre en avant leurs liens avec les socialistes serbes et balkaniques. Ainsi, à l'occasion de l'annexion et des guerres balkaniques, les Balkans incarnent de nouveau des idéaux de liberté pour les socialistes.

## 2. À l'extrême droite : la crainte de l'affaiblissement français

Dans *L'Action française*, l'annexion de 1908 n'est pas du tout présentée sous le même angle. Il faut d'abord remarquer que les articles sur les Balkans y sont moins nombreux. De plus, force est de constater que la France constitue le thème principal des articles sur les Balkans. Dans le quotidien traditionnaliste et nationaliste, Jacques Bainville, qui signe de ses initiales, est chargé de la rubrique de politique extérieure. En plus de véhiculer des informations relayées partout dans la presse, ce dernier fait l'analyse de la situation et incarne la position du journal sur les conflits dans les Balkans. Ainsi, dès le 10 octobre, il craint que la France ne sacrifie ses privilèges en Orient et évoque « cette fureur d'immolation nationale »<sup>1694</sup> : d'après lui, la France est le seul gouvernement qui risque de ne rien retirer d'une crise où elle prend pourtant des risques. Cette idée revient régulièrement sous la plume du journaliste ; d'après lui, les intérêts français doivent rester au cœur de la politique française. Christophe Dickès rappelle que Bainville dénonce le testament de Napoléon à Sainte-Hélène en faveur des nationalités, dans son ouvrage *L'Histoire de trois générations*, dont la défense s'est conjuguée avec les idées révolutionnaires et que ces idéaux ont bouleversé l'équilibre européen<sup>1695</sup>. Bainville distingue « nation » et « nationalité » pour opposer un nationalisme légitime à un autre, dangereux et fruit

---

<sup>1693</sup> Jean Longuet, « La crise balkanique – le dénouement », *L'Humanité*, 30 mars 1909, p. 2.

<sup>1694</sup> J. B., « La Question d'Orient – Un congrès international », *L'Action française*, 10 octobre 1908, p. 2.

<sup>1695</sup> Christophe Dickès, « Jacques Bainville, une géopolitique française », dans Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.), *Jacques Bainville. Profils et réceptions*, Berne, Peter Lang, 2010, p. 49-50. Christophe Dickès a réalisé une thèse sur Jacques Bainville sous la direction de Georges-Henri Soutou : *Jacques Bainville. Les lois de la politique étrangère*, Paris, Bernard Giovanangeli éditeur, 2008.



de la modernité. C'est ainsi qu'il justifie la défense de la nation française tout en refusant aux autres leur légitimité<sup>1696</sup>.

Jacques Bainville estime aussi que la politique étrangère française a tendance à servir l'intérêt de l'étranger<sup>1697</sup>. Plus largement, il exprime à plusieurs reprises l'idée selon laquelle le gouvernement français ne doit pas avoir de politique étrangère :

Nous nous contentons de dire et de constater que ce gouvernement ne peut pas faire de politique extérieure, qu'il est d'avance voué soit à l'échec, soit à l'immobilité. Nous faisons, depuis que ce journal existe, des réserves sur la solidité des alliances et des amitiés de la France et sur la confiance qu'il convient de leur accorder. Nous continuons de penser que des doutes raisonnables s'imposent.<sup>1698</sup>

Quelques jours plus tard, Bainville précise son idée et explique que les actions des ministres français risquent de nuire au pays :

Nous avons toujours dit que la France devait trembler chaque fois que, sous la République, un ministre des Affaires étrangères avait des idées et entreprenait d'attacher son nom à de vastes projets. « Pas de zèle », formule de la sagesse, serait en ce moment la maxime du salut. Ce n'est pas, assurément, que l'inertie des bureaux nous garantisse contre rien. Mais leur activité nous expose à toute sorte de périls.<sup>1699</sup>

Ses critiques visent l'institution républicaine dans son ensemble : d'après lui, les hommes d'État sont « manœuvrés »<sup>1700</sup> dans un « vaste réseau d'intrigues »<sup>1701</sup>. Bainville ajoute qu'il n'y a pas deux journaux qui se positionnent de la même façon sur la question d'Orient et que cela reflète l'incapacité de la République à tenir une politique extérieure cohérente. Si les Français sont divisés sur les événements, en l'occurrence ici dans les Balkans, il considère qu'ils ne doivent pas agir. Le régime parlementaire dans son essence lui semble incompatible avec une politique extérieure car il ne mène qu'à des discussions et la fréquence des changements de gouvernement empêche la continuité. Il l'oppose au gouvernement allemand qui fait preuve d'autorité<sup>1702</sup>.

---

<sup>1696</sup> Yaël Dagan, « Jacques Bainville en Première Guerre mondiale », dans Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.) *Jacques Bainville. Profils et réceptions, op. cit.*, p. 80.

<sup>1697</sup> J. B., « La Question d'Orient – Un congrès international », *L'Action française*, 11 octobre 1908, p. 1.

<sup>1698</sup> *Ibid.*

<sup>1699</sup> J. B., « Etranger – le rôle de la France dans les affaires d'Orient », *L'Action française*, 27 octobre 1908, p. 2.

<sup>1700</sup> J. B., « Etranger – Ce qui se passe en Orient », *L'Action française*, 25 octobre 1908, p. 2.

<sup>1701</sup> *Ibid.*

<sup>1702</sup> Dimitry Queloz, « L'Action française et les questions militaires avant la Première Guerre mondiale », dans Georges-Henri Soutou et Martin Motte (dir.), *Entre la vieille Europe et la seule France. Charles Maurras, la politique extérieure et la défense nationale*, Paris, Economica, 2010, p. 228. D'après les monarchistes, la Troisième République était l'œuvre de Bismarck qui avait cherché à affaiblir la France : le régime républicain devait

Dans le même état d'esprit, un article non signé répond à un appel au soutien français publié par la jeunesse serbe de Paris après l'annexion en remarquant que celle-ci devrait savoir « que depuis longtemps la 'démocratie française' est guérie du goût des interventions en faveur des peuples et qu'elle a bien trop à faire chez elle sans s'occuper d'autrui », ajoutant que « tout ce que les Français, dans l'intérêt de la France elle-même, doivent d'ailleurs demander à la démocratie, c'est de se tenir tranquille en ce qui concerne les choses de l'extérieur »<sup>1703</sup>. Ces positions reflètent la vision traditionnaliste de *L'Action française* et le journal perçoit surtout la politique extérieure comme le développement de la puissance de la France et le contrôle des ambitions des autres puissances<sup>1704</sup>.

Pendant les guerres balkaniques, la presse nationaliste et germanophobe attribue la responsabilité du déclenchement des guerres balkaniques à la Triplice et voit la première guerre balkanique comme une guerre de libération, une nouvelle croisade<sup>1705</sup>. Dans *L'Action française*, Charles Maurras plaide en faveur de la guerre et Jacques Bainville observe que les républicains ne peuvent intervenir dans le conflit<sup>1706</sup>. Le journal met en avant le rôle de l'Église serbe pour mener la « revanche de Kosovo »<sup>1707</sup> et profite de la victoire des États balkaniques pour exprimer ses affinités avec les royaumes des Balkans et pour promouvoir la cause royaliste<sup>1708</sup>. Alors que l'annexion avait surtout suscité des inquiétudes pour les intérêts français, les guerres balkaniques sont une occasion pour *L'Action française* de prendre parti pour les États balkaniques face à la Turquie du mouvement Jeune-turc. Par rapport au début du siècle, on observe donc une évolution des positions dans le journal d'extrême-droite. Alors que la russophilie constituait un argument suffisant pour soutenir le point de vue des Serbes, ce sont les intérêts français qui priment en 1908, au détriment du devenir des États balkaniques. En revanche, lors des guerres balkaniques, la turcophobie de *L'Action française* constitue un nouvel argument pour soutenir la Serbie et ses voisins. Les positions du journal vis-à-vis de la Serbie ne présentent donc pas de traits distinctifs et dépendent de la conjoncture européenne. L'exemple turc est, notamment, caractéristique des enjeux différents que le contexte européen représente pour la droite et la gauche française.

---

l'éloigner des monarchies européennes et la ronger de l'intérieur grâce à des querelles qu'il associait au régime démocratique. *Ibid.*

<sup>1703</sup> « La Question d'Orient – Un congrès international », *L'Action française*, 14 octobre 1908, p. 2.

<sup>1704</sup> Dimitry Queloz, « L'Action française et les questions militaires avant la Première Guerre mondiale », *op. cit.*, p. 234.

<sup>1705</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu...* *op. cit.*, p. 667 et 666.

<sup>1706</sup> *Ibid.*, p. 510-511.

<sup>1707</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>1708</sup> *Ibid.*, p. 316.

### 3. Différentes perceptions de la révolution turque

Au moment de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, la révolution turque est un thème récurrent dans *L'Action française* et *L'Humanité*. Dès le 6 octobre, juste après l'annexion, Jean Jaurès montre la proximité de *L'Humanité* avec la Turquie en écrivant que la France devrait « aider au moins la Turquie à traverser cette dure épreuve morale en demandant à l'Europe de garantir contre toute nouvelle surprise du dehors le développement de ce noble peuple turc »<sup>1709</sup>. À ses débuts, la révolution jeune-turque a en effet suscité un immense espoir et une certaine euphorie, comparables ultérieurement aux effets de la révolution russe. Jaurès, particulièrement, montre beaucoup de vigueur et de résolution dans son soutien à la Turquie nouvelle, bien au-delà du soutien exprimé par ses amis socialistes<sup>1710</sup>. Il soutient le mouvement jeune-turc pour lui-même et pour les conséquences qu'il devrait avoir en Orient. Madeleine Rebérioux précise que Jaurès aurait personnellement connu des militants jeunes-turcs pendant leurs études en France et que cela a pu contribuer à renforcer sa confiance pour la révolution turque<sup>1711</sup>. Cette proximité donne une place importante à la Turquie dans les articles sur l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Jean Longuet estime lui aussi que l'annexion a bafoué les droits de la nation turque et considère que la politique française abandonne à Vienne les intérêts de la Turquie<sup>1712</sup>. Pour donner du poids à ses arguments, Jean Longuet assure que *L'Humanité* n'est pas la seule à condamner la politique du gouvernement :

L'attitude louvoyante et quelque peu oblique de nos gouvernants, dans la crise orientale, n'a pas soulevé que nos seules critiques. De divers côtés, on commence à s'émouvoir des évolutions étranges du Quai d'Orsay à Vienne et de sa façon toute particulière de comprendre en ce moment son rôle d'ami de la Turquie démocratique et d'allié de l'Angleterre libérale.<sup>1713</sup>

Du côté de *L'Action française*, si les journalistes condamnent la politique du Quai d'Orsay, leurs positions vis-à-vis de la Turquie sont diamétralement opposées à celles de *L'Humanité*. Jacques Bainville considère que « la turcophilie de M. Jaurès fait tache d'huile »<sup>1714</sup> et qu'il ne

---

<sup>1709</sup> Jean Jaurès, « En Orient », *L'Humanité*, 6 octobre 1908, p. 1.

<sup>1710</sup> Gilles Candar et Vincent Duclert, *Jean Jaurès, op. cit.*, p. 452.

<sup>1711</sup> Madeleine Rebérioux, « Jaurès et la Turquie », dans *Bulletin de la SEJ*, n° 109, avril-juin 1988.

<sup>1712</sup> Jean Longuet, « La politique de M. Pichon et l'Autriche-Hongrie », *L'Humanité*, 1<sup>er</sup> novembre 1908, p. 2. Gilles Candar et Vincent Duclert notent toutefois que dès 1909 Jean Longuet commence à se montrer sévère vis-à-vis de la révolution turque, alors que Jaurès continue de manifester une confiance de principe. Gilles Candar et Vincent Duclert, *Jean Jaurès, op. cit.*, p. 453.

<sup>1713</sup> Jean Longuet, « La politique de M. Pichon et l'Autriche-Hongrie », *L'Humanité*, 1<sup>er</sup> novembre 1908, p. 2.

<sup>1714</sup> J. B., « La Question d'Orient – Un congrès international », *L'Action française*, 10 octobre 1908, p. 2.

faut pas se « dépouiller en faveur des Jeunes Turcs »<sup>1715</sup>. Plus largement, ce dernier considère que si le Quai d'Orsay défend l'idée d'accorder des compensations à la Turquie, alors « ce n'est pas seulement le programme de M. Pichon, c'est le programme de M. Jaurès »<sup>1716</sup>. Enfin le journaliste estime aussi que la possibilité d'accorder un emprunt à la Turquie constitue une « plaisanterie [...] assez mauvaise »<sup>1717</sup>.

Le constat est toujours valable quelques années plus tard : Nicolas Pitsos remarque cette animosité de *L'Action française* pour la nouvelle Turquie pendant les guerres balkaniques. Il cite Charles Maurras qui affirme en octobre 1912 que « la monarchie bulgare est victorieuse de la Turquie parlementaire »<sup>1718</sup> ou encore Jacques Bainville qui déclare que la révolution n'a pas régénéré l'Empire ottoman mais a, au contraire, « divisé ses forces et précipité sa ruine »<sup>1719</sup>. Les détracteurs des Jeunes Turcs les décrivent comme un groupe homogène et ne distinguent pas les différents courants de pensée qui existent au sein du mouvement<sup>1720</sup>. À l'inverse, la presse libérale, radicale et socialiste considère le mouvement jeune-turc comme un agent d'occidentalisation de l'Empire ottoman, en vertu de ses attachements théoriques à la Révolution et de ses pratiques sociales<sup>1721</sup>.

#### 4. La critique de la faiblesse marocaine

Les intérêts français au Maroc sont un autre thème récurrent dans *L'Humanité*, qui reproche au gouvernement la modération de ses réactions face à l'Autriche :

Mais la France est-elle libre ? Ah ! quel crime que ce Maroc, qui fait de notre diplomatie l'esclave de tous ceux qui flattent sa manie misérable et imbécile ! Je n'ai cessé de répéter que notre châtiment le plus dur serait d'avoir perdu le droit de parler au nom du droit et avec l'autorité du désintéressement dans la question balkanique. L'Autriche aussi sait qu'elle nous tient. On ne peut lire sans colère et sans honte que dans la même entrevue, où

---

<sup>1715</sup> *Ibid.*

<sup>1716</sup> J. B., « La Question d'Orient – Un congrès international », *L'Action française*, 16 octobre 1908, p. 2.

<sup>1717</sup> J. B., « La Question d'Orient – Un congrès international », *L'Action française*, 15 octobre 1908, p. 2.

<sup>1718</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 316.

<sup>1719</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>1720</sup> Sur la perception des différentes composantes de la révolution turque dans la presse française à la veille des guerres balkaniques, voir Nicolas Pitsos, « Unionistes contre Ententistes : regards français sur un conflit ottoman », dans *IDEA, a Journal of Humanities*, 2010, n°2, p.132-154.

<sup>1721</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 681.

l'ambassadeur d'Autriche est venu annoncer à notre gouvernement les desseins de son maître sur la Bosnie-Herzégovine, on a parlé du Maroc.<sup>1722</sup>

L'Autriche, en effet, a fait pression sur Berlin pendant la crise marocaine pour encourager les rapports franco-allemands, ce qui lui a permis d'obtenir une attitude modérée du côté de la France au moment de l'annexion. Jaurès évoque ainsi l'« ignoble pourboire marocain »<sup>1723</sup> et condamne la politique complaisante de la France, enchaînée face à l'Autriche. La position de Jaurès vis-à-vis du Maroc doit être explicitée : il soutient que la France doit aider les Marocains à assurer leur indépendance et que la présence française doit être pacifique. Il voit là la possibilité d'une présence française durable<sup>1724</sup>. Son intérêt prononcé pour le Maroc lui vaut parfois d'être surnommé de « Marocain » ou d'être la cible de caricatures<sup>1725</sup>. Jean Longuet tient le même raisonnement et considère que le Quai d'Orsay abandonne la Turquie « en échange de la promesse faite par le cabinet de Vienne d'appuyer les entreprises de brigandage de nos coloniaux au Maroc »<sup>1726</sup>. Ce à quoi il ajoute que les convoitises françaises au Maroc risquent de sacrifier les intérêts les plus élevés de la France en Europe.

Pendant les guerres balkaniques encore, les journalistes de *L'Humanité* condamnent les conflits au Maroc et reprochent aux chefs du parti catholique d'avoir exaspéré l'islam au Maroc et dans les Balkans<sup>1727</sup>. Le journal critique la sauvagerie dont les Français sont capables au Maroc et cette violence lui permet de relativiser les atrocités auxquelles les Balkaniques sont associés dans les représentations véhiculées par la presse. *L'Humanité* remet ainsi en question l'approche orientaliste/balkaniste de la violence des guerres balkaniques<sup>1728</sup> et témoigne d'une nouvelle façon, plus indirecte, son soutien aux populations des Balkans.

Si la presse permet ainsi de cerner les manifestations quotidiennes des positions diverses sur les conflits balkaniques, l'analyse des débats parlementaires met aussi en lumière le retour des Balkans et de la Serbie au sein même du débat politique français.

---

<sup>1722</sup> Jean Jaurès, « En Orient », *L'Humanité*, 6 octobre 1908, p. 1.

<sup>1723</sup> *Ibid.*

<sup>1724</sup> Gilles Candar et Vincent Duclert, *Jean Jaurès, op. cit.*, p. 386.

<sup>1725</sup> *Ibid.*

<sup>1726</sup> Jean Longuet, « La politique de M. Pichon et l'Autriche-Hongrie », *L'Humanité*, 1<sup>er</sup> novembre 1908, p. 2.

<sup>1727</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 96.

<sup>1728</sup> *Ibid.*, p. 460-461.

## C. Retour des Balkans et de la Serbie dans le débat politique français

### 1. Les critiques de la politique menée par le Quai d'Orsay

À la Chambre des députés et au Sénat, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et les guerres balkaniques ont pour conséquence de nombreuses mentions des Balkans dans les débats. Les débats parlementaires accordent une nouvelle visibilité à la région, notamment lorsqu'elle suscite des critiques de la politique menée par le Quai d'Orsay. Entre 1908 et 1914, le maintien du concert européen est au cœur des priorités du ministère des Affaires étrangères qui se targue d'avoir réussi à maintenir la paix aux côtés de la Russie et de l'Angleterre. Pourtant, le concert européen ne suffit pas à satisfaire les parlementaires et cette gestion de la politique étrangère engendre des critiques. En décembre 1909, le député Denys Cochin, porte-parole du parti catholique, retrace la crise européenne de l'annexion et constate que les alliés importants de la France (la Russie et l'Angleterre), ne lui ont pas permis de se faire entendre sur la scène européenne : « Et nous, qui avons réussi à faire cette formidable entente, qu'avons-nous obtenu ? Il faut dire que lorsque de si grandes puissances n'obtiennent pas un résultat tangible, non plus par la guerre, mais par la diplomatie, leurs négociations aboutissent à un échec »<sup>1729</sup>. Cochin estime que les alliances de la France devraient lui permettre de défendre certains pays avec plus d'énergie face à la Triplice et ajoute que la France devrait soigner davantage sa diplomatie. En 1897 déjà, pendant la crise de la Crète, il s'était beaucoup exprimé à la Chambre sur les affaires d'Orient et avait notamment émis des doutes sur le concert européen, qu'il accusait d'être trop changeant dans ses soutiens<sup>1730</sup>. À ces deux époques, les Balkans cristallisent un espace stratégique dans les relations européennes. Au début du siècle, ils représentent déjà un enjeu potentiel entre la Triplice et la Triple Entente.

Quelques jours après le discours de Denys Cochin, Francis de Pressensé déclare à son tour qu'il a des critiques à adresser à la diplomatie de la France et des puissances libérales en général. Il condamne « l'excès de gratitude »<sup>1731</sup>, qui pousse une nation à rester tournée vers celle qui lui a rendu des services et fait référence à la façon dont la diplomatie occidentale a assuré la mainmise de la Russie sur la Bulgarie. Il reproche aussi aux grandes puissances « de se

---

<sup>1729</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso, op. cit.*, 1909, p. 3714. Séance du 23 décembre 1909.

<sup>1730</sup> Le 15 mars 1897, il disait : « On nous a parlé du concert européen. Le concert européen existait contre la Turquie avant d'exister contre la Grèce. » *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1897, T. I, p. 776. Séance du 15 mars 1897.

<sup>1731</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1909, p. 3786-3787. Séance du 27 décembre 1909.

retourner toujours contre le petit et le faible et de lui faire payer les frais et fautes qui n'ont pas été commises exclusivement par lui »<sup>1732</sup>. D'après lui, la Serbie aurait dû recevoir certaines compensations après l'annexion. Pressensé siège à la Chambre avec le groupe socialiste, d'où émanent plusieurs critiques. Comme dans la presse, Jaurès reproche au gouvernement la question marocaine : « Voilà pourquoi je vous dis, clame-t-il, [qu'] il faut en finir avec ce haillon de la question marocaine ; il faut liquider cette entreprise finie, sans délai, sans hésitation »<sup>1733</sup>. Régulièrement, Jaurès revient pour critiquer la politique du Quai d'Orsay et dépasse la question marocaine. En 1911, il évoque les « tristes scènes diplomatiques »<sup>1734</sup> et déplore l'opacité des relations internationales :

Le danger n'est pas que [les nations] déclarent volontairement et systématiquement la guerre ; le danger, c'est qu'elles soient surprises par des manœuvres soudaines, par des combinaisons de mensonge, par des intrigues déloyales qui, ourdies dans les coulisses d'une diplomatie obscure, peuvent subitement déchaîner les paniques et les malentendus.<sup>1735</sup>

Alors que le gouvernement met en avant la fiabilité du concert des nations, Jaurès demande au ministre des Affaires étrangères que le peuple français soit assuré de connaître ce qu'il se passe en Europe et les affaires dans lesquelles la France est engagée. On retrouve là ses inlassables condamnations de l'hypocrisie des États<sup>1736</sup>. Si les discours de Poincaré sur son désir d'éviter les conflits plaisent aux socialistes<sup>1737</sup> et si Jaurès a eu l'occasion de complimenter Pichon pour sa prudence pendant la crise de 1908 et les guerres balkaniques<sup>1738</sup>, cela ne le protège pas complètement des critiques et Édouard Vaillant rappelle que les socialistes considèrent que l'alliance avec la Russie a failli entraîner la France dans la guerre pour des enjeux qui ne la concernent pas<sup>1739</sup>. Des manifestations sont ainsi organisées en France pour s'opposer à la guerre, comme la manifestation pour la paix par la Ligue des droits de l'homme à l'École des hautes études sociales, le rassemblement au Pré-Saint-Gervais des manifestants socialistes,

---

<sup>1732</sup> *Ibid.*

<sup>1733</sup> *Ibid.*, p. 26. Séance du 15 janvier 1909.

<sup>1734</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1911, p. 33. Séance du 13 janvier 1911.

<sup>1735</sup> *Ibid.*

<sup>1736</sup> Gilles Candar et Vincent Duclert, *Jean Jaurès, op. cit.*, p. 458.

<sup>1737</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1912, p. 3430-3433. Séance du 21 décembre 1912.

<sup>1738</sup> Gilles Candar et Vincent Duclert, *Jean Jaurès, op. cit.*, p. 459.

<sup>1739</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés..., op. cit.*, 1911, p. 1013. Séance du 7 mars 1911.

anarchistes et syndicalistes pour protester contre la guerre ou encore un congrès de la CGT qui met la guerre dans les Balkans à l'ordre du jour (« La CGT contre la guerre »)<sup>1740</sup>.

Face aux reproches des socialistes, le sénateur François Deloncle<sup>1741</sup>, de la gauche démocratique<sup>1742</sup>, prend la parole pour exprimer le point de vue du groupe de la majorité. Il évoque l'évolution de la politique étrangère française en Orient depuis le ministère Decazes lors de la troisième crise d'Orient. Tandis que ce dernier avait mis en œuvre en 1877 la neutralité la plus absolue de la France face aux événements en Orient (voir chapitre 2), Deloncle considère que Poincaré est sorti de la tradition de réserve et qu'il est devenu l'âme d'une « politique de paix d'une agissante vigueur »<sup>1743</sup>. Plusieurs points méritent d'être précisés sur ce sujet : tout d'abord, la France avait fait son retour dans le concert européen dès le congrès de Berlin (1878) et les propos de Deloncle tiennent donc de l'effet rhétorique. De plus, l'expression qu'il emploie est assez ambiguë puisqu'elle renverse les perspectives. C'est justement la politique du concert européen et la peur de la guerre qui empêchent parfois la France d'« agir » dans les Balkans.

Si la gauche désapprouve certains aspects de la politique du Quai d'Orsay, les critiques les plus virulentes viennent de la droite. Ainsi le sénateur Gustave de Lamarzelle, qui siège parmi les conservateurs, déplore-t-il l'échec du concert européen au moment de la crise bosniaque : « Ainsi donc, suivant les principes bismarckiens, le traité de Berlin se fondait [sic]. C'était une capitulation. On a dit que c'était une capitulation de la Serbie et de la Russie ; en réalité, c'était une capitulation de l'Europe »<sup>1744</sup>. Sous les applaudissements de la droite, Lamarzelle continue son discours et présente l'annexion comme une victoire allemande. Malgré les critiques, le Quai d'Orsay continue de considérer le concert européen comme sa priorité et, en 1913 encore, Poincaré souligne l'importance de l'unité européenne :

---

<sup>1740</sup> Nicolas Pitsos, « La guerre des Balkans n'aura pas lieu. Réactions contre la guerre dans l'espace français pendant les guerres balkaniques » dans Bled Jean-Paul, Deschodt Jean-Pierre (dir.), *Les guerres balkaniques, op. cit.*, p. 216-218.

<sup>1741</sup> François Deloncle (1856-1922) entre en 1873 à l'École des langues orientales vivantes, où il est professeur d'hindi et participe à des traductions du persan. Il devient ensuite consul au Vietnam puis vice-consul au Yémen. Spécialisé sur les questions orientales, il intervient surtout sur les questions coloniales lorsqu'il devient député. Il a notamment été secrétaire de la Société de géographie et de la Société des études maritimes et coloniales.

<sup>1742</sup> La gauche démocratique relève de l'Alliance démocratique, principale formation du centre gauche puis du centre droit de la Troisième République. Elle est le pilier de la majorité des gouvernements jusqu'en 1940.

<sup>1743</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1912, p. 3430-3433. Séance du 21 décembre 1912.

<sup>1744</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Sénat... op. cit.*, 1911, p. 380. Séance du 6 avril 1911.



Telle a été, messieurs, la politique de la France. Elle a été conforme au sentiment qui, à mon avis, doit nous réunir tous et qu'exprimait si bien M. Léon Bourgeois<sup>1745</sup> dans une lettre récente : faire que l'Europe ait une âme, qu'elle soit une personne morale (*Très bien ! très bien !*), que sa conscience domine dans l'intérêt de la paix les divisions des Etats qui la composent, qu'elle affirme le droit et qu'elle comprenne son devoir.<sup>1746</sup>

Poincaré consolide l'alliance française avec la Russie et s'assure une protection face à l'Allemagne. Dans ses Mémoires, intitulés *Au service de la France*, dont deux tomes sont consacrés aux *Balkans en feu*, il justifie sa proximité avec la Russie et insiste sur l'esprit désintéressé de la France<sup>1747</sup>. Cette nouvelle intervention fait réagir Adrien Gaudin de Villaine qui, dix jours plus tard, se moque du manque de clairvoyance des diplomates avant les crises balkaniques : il souligne que « tout avait échappé à leur flair diplomatique... »<sup>1748</sup> et reproche au gouvernement ses choix face aux événements dans les Balkans :

Il a parlé de « l'âme de l'Europe ! Faire de celle-ci une personne morale ! Saluer la sagesse méritoire de l'Autriche ! Souligner la haute conscience de la Russie ! » Ces affirmations [...], venues du Quai d'Orsay, ne semblent-elles pas quelque peu téméraires ou enfantines ? [...] L'« âme de l'Europe », chantée par l'honorable M. Pichon, peut être satisfaite : les 6 000 Monténégrins morts dans les tranchées, devant la cité vaincue, n'auront pas, pour prix de leur sacrifice, la consolation suprême de reposer éternellement à l'ombre de leurs drapeaux victorieux... Le « concert européen » en a décidé autrement, et nos petits soldats de France, avec nos pires ennemis d'hier et de demain, montent cette garde sacrilège !<sup>1749</sup>

L'ironie de Gaudin de Villaine provoque l'hilarité à la Chambre ainsi que de nombreux applaudissements à droite. Adversaire résolu du régime républicain, ce dernier fait une critique acerbe de la politique étrangère française, affirmant que celle-ci n'est faite que d'abandons successifs et que la France laisse l'Allemagne dominer l'Europe.

À droite comme à gauche, la politique menée par le gouvernement français pendant les conflits dans les Balkans entre 1908 et 1914 suscite donc des critiques. Plus que de se mesurer aux

---

<sup>1745</sup> Léon Bourgeois est ministre du Travail dans le gouvernement Poincaré.

<sup>1746</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1913, p. 1429. Séance du 16 mai 1913.

<sup>1747</sup> Georgiana Medrea, « Les guerres balkaniques dans les mémoires de Poincaré », dans Bled, Deschodt (dir.), *Les guerres balkaniques, op. cit.*, p. 211 et 213.

<sup>1748</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Sénat... op. cit.*, 1913, p. 671-673. Séance du 26 mai 1913.

<sup>1749</sup> *Ibid.*

arguments de leurs adversaires, députés et sénateurs prennent à parti le gouvernement et lui réclament des comptes. Depuis la troisième crise balkanique (1875-1878) et la crise crétoise (1897), les Balkans n'avaient pas été aussi mentionnés au Parlement. La richesse de ces débats révèle que les Balkans se font une place, pour la troisième fois en presque un siècle, dans la vie politique française. Dans ces débats, il faut souligner que la question des relations franco-autrichiennes est récurrente et constitue un autre élément des critiques adressées au Quai d'Orsay.

## 2. Soutenir ou non l'Autriche

Alors que la France décidait en 1906 qu'elle avait suffisamment d'intérêts dans les Balkans pour risquer d'intervenir là où l'Autriche avait une influence majeure<sup>1750</sup>, sa réaction modérée au moment de l'annexion rappelle que le Quai d'Orsay tient tout de même et surtout à une bonne entente avec l'Empire austro-hongrois. L'Autriche-Hongrie, en effet, fait partie du plan européen cher au Quai d'Orsay et il ne s'agit pas de se la mettre à dos. Si le concert européen est critiqué dans son ensemble, la question des relations avec l'Empire divise les Parlementaires en deux groupes. D'un côté, ceux qui estiment que la politique pro autrichienne détourne la France de ses intérêts et, de l'autre, ceux qui soutiennent les manœuvres du Quai d'Orsay dans son désir de maintenir le *statu quo* en Europe. Ces avis peuvent aussi être compris à la lueur des divergences de point de vue sur l'équilibre européen, entre partisans des systèmes d'alliances opposés et partisans du concert traditionnel. En novembre 1908, Paul Deschanel regrette ainsi que la politique autrichienne du Quai d'Orsay l'empêche d'être attentif à l'équilibre balkanique :

Le gouvernement de la République attache le plus haut prix à nos bonnes relations avec l'Autriche-Hongrie, et ce n'est certes pas moi qui l'en blâmerai. Nous avons toujours soutenu que la politique antrichienne [sic] du Second Empire a été un des anachronismes les plus funestes de notre histoire. [...] Mais nos bonnes relations avec l'Autriche-Hongrie ne doivent pas nous faire perdre de vue les intérêts légitimes des nationalités des Balkans, car l'équilibre balkanique est un élément de l'équilibre européen.<sup>1751</sup>

---

<sup>1750</sup> Voir chapitre 5 : Sallandrouze de Lamornaix, « Mission de Serbie. Situation financière, économique et politique en 1901 et 1906 », 1906. AMAE, Serbie, politique extérieure... *op. cit.*, 198CPCOM/12.

<sup>1751</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, Paris, 1908, p. 2668-2669. Séance du 26 novembre 1908.

Jouant sur le thème de l'équilibre européen, Deschanel reprend les idées qu'il avait déjà présentées à la Chambre en 1903 : il déplore le manque d'intérêt français pour les Balkans et leurs populations et demande aux Français de s'en préoccuper davantage. Toujours dans ce sens, le socialiste Francis de Pressensé, un an plus tard, choisit aussi le sujet européen pour affirmer que l'Autriche mène une politique égoïste :

[...] il me semble qu'il suffit de connaître l'histoire de l'Autriche pour savoir que, depuis des siècles, il n'y a pas de pire fiction que celle qui la représente comme une des clés de voûte, une des pierres d'assise de l'équilibre européen et de la sécurité internationale. Qu'on remonte à la guerre de Trente Ans, à Maximilien, en passant par Marie-Thérèse, par Kaunitz et par Metternich, on trouve toujours que l'Autriche a poursuivi une politique d'ambition égoïste et étroite, qu'elle a toujours essayé d'augmenter son territoire sans se préoccuper de savoir, d'une part, si cela porterait atteinte à l'équilibre européen et, d'autre part, si cela n'entraînerait pas pour elle des conséquences infiniment dangereuses ; oui, conséquences dangereuses pour elle-même.<sup>1752</sup>

Ces deux exemples proviennent de politiques de gauche et s'expliquent en partie par l'intérêt pour les nationalités mentionné plus haut. Jaurès, début 1911, déclare d'ailleurs à son tour que la France ne doit pas trop attendre de l'Autriche<sup>1753</sup>. Mais ces accusations constituent aussi un autre volet des critiques de la politique menée par le Quai d'Orsay. Face à celles-ci, le ministère des Affaires étrangères soutient ses positions dans la durée. Ainsi, en 1911 Stephen Pichon assène : « Nous n'avons pas à être les adversaires de l'Autriche »<sup>1754</sup>. Il fonde son argumentation sur le désir d'éviter des ennemis à la France ainsi que sur celui de maintenir la paix : « Nous serions ses adversaires peut-être, si nous poursuivions une politique de guerre. Mais voulant la paix et, par conséquent, l'équilibre entre les forces européennes, nous devons entretenir avec le gouvernement austro-hongrois des rapports de conciliation »<sup>1755</sup>. Le Quai d'Orsay a donc reculé, par rapport à l'époque de la guerre commerciale où il trouvait que l'Autriche allait trop loin : il cherche, à partir de 1908, à utiliser ses relations avec l'Autriche pour conserver la paix.

---

<sup>1752</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1909, p. 3786-3787. Séance du 27 décembre 1909.

<sup>1753</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1911, p. 33. Séance du 13 janvier 1911.

<sup>1754</sup> *Ibid.*, p. 16-21. Séance du 12 janvier 1911.

<sup>1755</sup> *Ibid.*

Le député François Deloncle, qui s'exprime pour la majorité, avance des arguments différents. Ce dernier estime qu'à trop vouloir plaire à la Russie, la France en a oublié que l'Autriche lui a rendu service :

Et puis, comment M. le président du conseil a-t-il pu oublier ainsi, un instant, pour faire plaisir à nos amis de Saint-Pétersbourg, et peut-être aussi à des hommes d'État italiens, comment a-t-il pu oublier un instant les ménagements que la France doit à l'Autriche ?

L'Empire des Habsbourg, bien que ne faisant pas partie, à proprement parler, de notre système d'ententes, n'a jamais cessé d'avoir avec nous une politique loyale et franche depuis que sa défaite à Sadova [sic] a préparé Sedan et que la fatalité des choses l'a obligée à devenir l'alliée de son vainqueur. Nous avons pu apprécier la sûreté de ses relations à la conférence d'Algésiras. Elle nous a rendu des services dont nous lui avons été reconnaissants en 1909, et qui avaient créé entre nous de vrais rapports de confiance.<sup>1756</sup>

Après la défaite de Sadowa, un rapprochement a bien eu lieu entre la France et l'Autriche et le compromis de 1867 a reçu un accueil favorable en France. Si le compromis semble rendre possible une étroite collaboration politique, économique et militaire entre les deux pays, la conception erronée de la « politique de Salzbourg »<sup>1757</sup> ne permet pas de la réaliser<sup>1758</sup>. Après avoir hésité entre une alliance blanche avec les puissances catholiques et une alliance avec la Russie, la diplomatie française s'est finalement tournée vers cette dernière<sup>1759</sup>. Deloncle fait notamment référence aux affaires marocaines et il applaudit Poincaré lorsque celui-ci évoque la « sagesse méritoire de l'Autriche »<sup>1760</sup> en 1913. Si la politique à mener vis-à-vis de l'Autriche est controversée, les divergences sur ce sujet sont directement liées à la Serbie.

### 3. Un nouvel intérêt pour la Serbie au Parlement

L'intérêt pour les événements balkaniques chez les parlementaires a des conséquences importantes pour la perception de la Serbie dans le monde politique français. Poincaré fait grand cas du rôle de la France face aux nationalités (« La France, dit-il, renierait ses traditions de

---

<sup>1756</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1912, p. 3430-3433. Séance du 21 décembre 1912.

<sup>1757</sup> Essai d'alliance entre l'Autriche-Hongrie et la France.

<sup>1758</sup> André Lorant, *Le compromis austro-hongrois et l'opinion française en 1867*, Genève, Droz, 1971, p. 193-195.

<sup>1759</sup> Pour un article de synthèse, voir Catherine Horel, « La France et l'Empire d'Autriche, 1815-1918 », dans *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 2010/2, n° 32, p. 57-79. DOI : 10.3917/bipr.032.0057. URL : <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-l-institut-pierre-renouvin1-2010-2-page-57.htm>

<sup>1760</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1913, p. 1429. Séance du 16 mai 1913.

générosité, si elle ne jugeait pas avec sympathie l'œuvre de ces nations grandissantes »<sup>1761</sup>) mais aussi de la neutralité à conserver en Europe. Comment se caractérise donc l'engagement de la République pour les nationalités ? Face à l'ambiguïté des discours du Quai d'Orsay, les parlementaires, en effet, lui demandent de soutenir davantage les nationalités. Après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, l'idée apparaît que la Serbie doit pouvoir « respirer ». Jaurès, dès janvier 1909, affirme qu'il « faudra [...] arracher la Serbie à l'étouffement économique où elle languit »<sup>1762</sup>. Francis de Pressensé, en décembre 1909, évoque lui aussi cette sensation d'étouffement ressentie par les Serbes : « 'On me retire l'air, j'étouffe, on m'enlève tout débouché !' quand le comte d'Aerenthal avait lancé son projet de chemin de fer de Novi-Bazar. Ce fut bientôt autre chose quand se produisit soudainement, comme une surprise, comme un mauvais coup, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine »<sup>1763</sup>. Derrière la description de cet étouffement se trouve le soutien aux revendications serbes qui réclament un débouché sur l'Adriatique. Après avoir remédié à l'asphyxie économique lors de la guerre commerciale avec l'Autriche, les Serbes craignent un étouffement politique et demandent des compensations territoriales<sup>1764</sup>. Après avoir constaté que la Serbie n'avait pas bonne presse, Francis de Pressensé justifie les réactions serbes à l'annexion : « Alors en Serbie naturellement il y eut des manifestations violentes, turbulentes, qui est-ce qui peut reprocher à un peuple quand il s'agit pour lui de questions qu'il estime vitales, de se livrer à des démonstrations de ce genre ? »<sup>1765</sup> Si effectivement les parlementaires, jusqu'en 1908, n'ont pas une bonne image de la Serbie, ces représentations évoluent et donnent naissance à un soutien.

Jaurès évoque aussi la brutalité autrichienne dont la Serbie a souffert<sup>1766</sup> mais les socialistes ne sont pas les seuls à prendre le parti de la Serbie. Denys Cochin évoque la situation de la Crète puis déclare « Un autre pays a souffert, et celui-là s'est trouvé mêlé à de si graves événements qu'il faut en peu de mots les exposer. C'est la Serbie »<sup>1767</sup>. Ce thème de la souffrance serbe contribue à façonner le soutien à la Serbie dont les contours apparaissent progressivement :

<sup>1761</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Sénat... op. cit.*, 1912, p. 1595-1596. Séance du 21 décembre 1912.

<sup>1762</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1909, p. 26. Séance du 15 janvier 1909.

<sup>1763</sup> *Ibid.*, p. 3786-3787. Séance du 27 décembre 1909.

<sup>1764</sup> Vojislav Pavlović, « Le volet serbe de la crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine », dans Catherine Horel (dir.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, cent ans après, op. cit.*, p. 104-108.

<sup>1765</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1909, p. 3786-3787. Séance du 27 décembre 1909.

<sup>1766</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1911, p. 33. Séance du 13 janvier 1911.

<sup>1767</sup> *Ibid.*, p. 16-21. Séance du 12 janvier 1911.

Cochin mentionne la volonté que l'Autriche a eue de faire reconnaître l'annexion à la Serbie et observe que « ceux qui s'intéressaient particulièrement à la Serbie trouvèrent que la question était bien durement posée au noble pays serbe »<sup>1768</sup>. Ainsi les termes employés à la Chambre reflètent l'évolution des perceptions et Cochin conclut son argumentation en déclarant qu'« il ne faut pas abandonner la Serbie »<sup>1769</sup>.

L'annexion a donc focalisé les regards des parlementaires sur les Balkans et suscité l'émotion sur la situation de la Serbie. Cet intérêt s'est poursuivi pendant les guerres balkaniques et jusqu'à la Première Guerre mondiale. En décembre 1912, par exemple, le ministre des Affaires étrangères fait un bilan sur les discussions tenues à Londres<sup>1770</sup> et mentionne la proposition garantissant à la Serbie un accès commercial à l'Adriatique :

Dans la mise au point de cette combinaison, messieurs, nous tâcherons, d'ailleurs, de la rendre le plus favorable possible à la Serbie. On lui assurera, évidemment, les garanties indispensables car, si dans l'intérêt de la paix européenne, on lui demande le sacrifice d'une partie de ses ambitions, il est, du moins, juste et nécessaire de lui procurer tous les moyens de vivre et de respirer.<sup>1771</sup>

Dans ce discours, Poincaré juxtapose les intérêts français pour la paix européenne et les revendications serbes. Cette prise en considération des intérêts serbes est une nouveauté. Les vifs applaudissements qui suivent le discours de Poincaré reflètent d'ailleurs l'engouement général qui se dessine pour la Serbie. Comme au moment des combats pour son indépendance, le sort de la Serbie passionne les politiques. Contrairement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas seulement une sensibilité de gauche qui se développe puisque la droite aussi contribue à l'évolution des images.

---

<sup>1768</sup> *Ibid.*

<sup>1769</sup> *Ibid.*

<sup>1770</sup> À partir de décembre 1912, les grandes puissances organisent une conférence à Londres pour garder une maîtrise sur les conséquences de la guerre en cours. La conférence aboutit au traité de Londres signé en mai 1913.

<sup>1771</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1912, p. 3430-3433. Séance du 21 décembre 1912.

## II. Résurgence de la Serbie dans la société française

L'évolution des images ne se cantonne pas au champ politique : au moment où les tensions s'accroissent dans les Balkans, l'opinion publique s'intéresse aussi à la Serbie et ce nouvel intérêt fait évoluer la perception de la Serbie. La nouvelle visibilité que les événements apportent à la Serbie et les enjeux politiques liés au contexte européen soulèvent de nouvelles questions : pourquoi l'opinion publique soutient-elle la Serbie ? Quels indices nous renseignent sur la rupture qui s'opère dans les mentalités françaises ? Quel est le rôle des acteurs de terrain dans cette évolution des images et quels nouveaux médiateurs s'affirment entre les deux pays ? Si, dans le même temps, les liens franco-serbes se développent, il est essentiel de constater que les représentations évoluent plus rapidement que la réalité des liens sur le terrain.

### A. Une grande visibilité

#### 1. Une nouvelle vague d'ouvrages en soutien à la Serbie

À partir de 1908, les ouvrages sur la Serbie se multiplient, jusqu'à la Première Guerre mondiale où leur nombre explose. L'absence d'ouvrages publiés depuis le début du siècle avait laissé un vide vite comblé. Les ouvrages parus entre 1908 et 1914 prennent le parti des Serbes et cherchent à sensibiliser les lecteurs à leur cause. Plus encore que les parlementaires, les auteurs qui publient sur la Serbie cherchent à véhiculer des images laudatives. L'idée est de contribuer à des représentations en adéquation avec l'intérêt qui se développe :

La Serbie, il faut bien le dire, est aussi inconnue du public français que la Sibérie. Je vais tâcher de vous en donner une idée, mais auparavant je vous prie d'oublier tout ce qu'ont raconté les journaux ; on ne sait presque rien chez nous de la Serbie. Les nouvelles fausses qu'on a publiées depuis un an vous ont trompés, elles émanaient de source autrichienne, et partant, étaient malveillantes et toujours à caution.<sup>1772</sup>

Ces quelques lignes sont extraites d'un ouvrage de Paul Labbé et sont représentatives des ouvrages publiés à partir de 1908. Ce dernier est secrétaire général de la Société de géographie commerciale de Paris et son ouvrage est le texte d'une conférence faite à la Société normande de géographie pour raconter un voyage en Serbie. Ses liens avec le général Dodds, vice-président de la Société de géographie commerciale et ancien camarade de Pierre I<sup>er</sup> à Saint-Cyr,

---

<sup>1772</sup> Paul Labbé, *A travers la Serbie. Impressions d'un récent voyage*, Rouen, E. Cagniard, 1910, p. 5.

lui ont permis d'effectuer un voyage dans de très bonnes conditions : un fonctionnaire serbe avait été détaché de son service et mis à sa disposition pour toute la durée de son séjour. Comme dans cet extrait, on retrouve dans les ouvrages publiés à cette époque la question du rôle à jouer par l'Autriche, mentionné par les politiques. Si les Français avaient l'habitude d'employer l'expression de « joug ottoman » au XIX<sup>e</sup> siècle, on trouve désormais celle de « joug autrichien »<sup>1773</sup>. Ce point de vue vise à soutenir les revendications des Serbes face à l'annexion : Paul Labbé relate qu'ils ont été cruellement déçus et que « le droit du plus fort a eu gain de cause une fois de plus »<sup>1774</sup>. Le comte de Landemont écrit quant à lui que l'annexion « est [...] un danger permanent pour toute l'Europe »<sup>1775</sup> et que les États occidentaux aussi risquent d'en subir des conséquences funestes. Ainsi la France et ces derniers doivent-ils « ne pas laisser se consolider l'annexion »<sup>1776</sup>. Le comte de Landemont passe la majeure partie de sa vie en Bretagne, où il est maire d'Ancenis puis président d'une société agricole. Il entreprend toutefois des voyages en Europe orientale qui lui inspirent des ouvrages sur les questions balkaniques<sup>1777</sup>. Édouard Nouvel, professeur à l'école alsacienne, évoque quant à lui en 1910 « l'annexion par l'Autriche de deux pays que la Serbie considérait à juste titre comme siens »<sup>1778</sup>. Après l'annexion, le procès d'Agram fait comparaître 53 Serbes de la Monarchie austro-hongroise, accusés d'avoir conspiré contre le pouvoir, en connivence avec le gouvernement serbe. Ce procès provoque aussi des réactions de soutien en France, comme la publication de l'ouvrage *Le Procès d'Agram et l'opinion européenne*, paru en 1909 à Paris à l'instigation de Victor Bérard. Albert Malet<sup>1779</sup>, Émile Haumant<sup>1780</sup> et Ernest Denis<sup>1781</sup>, notamment, y publient des textes pour protester contre le procès et soutenir les populations de l'Empire.

---

<sup>1773</sup> Comte de Landemont, *De l'oppression à l'indépendance. L'avenir dans les Balkans (Russie, Bulgarie, Roumanie, Serbie, Monténégro). Notes et impressions de voyage en 1908*, Rennes, Oberthur, 1909, p. 202.

<sup>1774</sup> Paul Labbé, *A travers la Serbie... op. cit.*, p. 24.

<sup>1775</sup> Comte de Landemont, *De l'oppression à l'indépendance... op. cit.*, p. 155.

<sup>1776</sup> *Ibid.*

<sup>1777</sup> Extrait de Jean Jolly, *Dictionnaire des Parlementaires français*, sur le site du Sénat. URL [https://www.senat.fr/senateur-3eme-republique/de\\_landemont\\_ambroise1273r3.html](https://www.senat.fr/senateur-3eme-republique/de_landemont_ambroise1273r3.html).

<sup>1778</sup> Édouard Nouvel, *La Serbie*, Paris, Gustave Vitry, 1910, p. 4.

<sup>1779</sup> « Je veux espérer que votre appel à l'opinion aura pour les victimes du scandaleux procès de Zagreb l'effet favorable que vous espérez. Fût-il certain que l'effort sera vain, vous avez bien fait de le tenter et je vous suis profondément reconnaissant de m'avoir demandé de m'y associer. Serbophile convaincu, je ne puis m'empêcher de penser que ce procès sert la cause serbe et qu'il va juste contre le but poursuivi, parce qu'il révèle à l'Europe ignorante toute l'étendue du peuple serbe. Jamais le mot fameux de Talleyrand ne s'est mieux appliqué ici : 'c'est plus qu'un crime, c'est une faute'. » *Le Procès d'Agram et l'opinion européenne...* p. 31.

<sup>1780</sup> « Je compatissais, naturellement, au sort des victimes de ce monstrueux procès d'Agram. Vous dirai-je pourtant qu'il faut se féliciter de la lumière qu'il jette sur certaines réalités. L'Occident vivait, depuis longtemps, sur la légende d'une Hongrie chevaleresque et généreuse ; il ne croyait pas aux voix qui lui dénonçaient l'oppression des Slovaques, des Roumains, des Serbes, des Croates. Maintenant, tout le monde est fixé ». *Ibid.*, p. 28-29.

<sup>1781</sup> « [...] Aux Serbo-Croates qui, depuis de longs mois, souffrent et luttent, nous envoyons avec nos sympathies les plus ardentes, nos félicitations les plus émuees : ils sont pour le moment les champions de la lutte que, depuis l'aurore de l'humanité le bien soutient contre le mal, la liberté contre l'oppression, le droit contre l'injustice. Quel



Les ouvrages publiés avant la Première Guerre mondiale traitent aussi des guerres balkaniques, plus ou moins directement. Avant même qu'elles ne débutent, le comte de Landemont déclare que la Serbie et la Bulgarie sont faites pour s'entendre et pose une question qui aura sa réponse quelques années plus tard : « À quand la constitution d'une Confédération dans les Balkans ? »<sup>1782</sup> Gaston Gravier, lui, affirme en 1913 que les guerres balkaniques ont prouvé que les pays des Balkans devaient être pris au sérieux :

La carte politique de la Péninsule est transformée. Les petits États que l'on considérait, il y a un an encore, comme des jouets entre les mains des grandes puissances, doivent être pris, désormais, au sérieux : ils ont montré leur vaillance et le moindre d'entre eux, hormis le Monténégro, va avoir presque trois fois la superficie de la Belgique et compter, pour l'instant, de 4 à 5 millions d'habitants. L'Europe qui, jusqu'au bout, avait voulu s'acquitter de son rôle de tutrice, a vu successivement ses efforts déjoués et ses résolutions, toutes ou presque, méconnues.<sup>1783</sup>

Surprise par la victoire de la Ligue balkanique, les grandes puissances n'avaient anticipé ni la motivation nationale des États balkaniques ni le nombre d'hommes qu'ils ont pu réunir alors que l'Empire ottoman était mobilisé à différents endroits de son territoire. Gaston Gravier est un médiateur majeur entre la France et la Serbie à cette époque. Après des études de russe à Lille, il devient lecteur de français à l'université de Belgrade en 1909. En Serbie, il explore le pays, parfois accompagné par le géographe Jovan Cvijić, et prépare des travaux sur les régions naturelles et sur la formation territoriale de la Serbie. Il fonde en 1911 la Société littéraire française à Belgrade qui organise des cours de français, réunit une importante bibliothèque et ouvre des filiales dans d'autres villes serbes<sup>1784</sup>. Gravier considère que les succès de la Serbie lors des guerres balkaniques lui permettent désormais de se consacrer à son développement intérieur et d'occuper une place centrale dans le nouvel ensemble balkanique, affirmant que « ni le chiffre de leur population, ni le degré de leur civilisation, ni enfin leur force militaire ne justifiaient les prétentions des Bulgares ». Il évoque aussi le risque d'étouffement qui menace la Serbie et il reprend ainsi les arguments relevés dans les discours des parlementaires ou dans l'ouvrage de Paul Labbé (« ils étouffent au milieu de tout ce qui les entoure »<sup>1785</sup>).

---

que soit le verdict, ils sont sûrs du jugement de l'histoire. Nous saluons leur courage, nous admirons leur fermeté. [...] » *Ibid.*, p. 34.

<sup>1782</sup> Comte de Landemont, *De l'oppression à l'indépendance... op. cit.*, p. 201.

<sup>1783</sup> Gaston Gravier, *La nouvelle Serbie*, Coulommiers, Imprimerie Paul Brodard, 1913, p. 1.

<sup>1784</sup> Voir Albert Demangeon, « Gravier (Gaston) », dans *Annales de Géographie*, T. 23, n°132, 1915, p. 454-458.

<sup>1785</sup> Paul Labbé, *A travers la Serbie... op. cit.*, p. 24.

L'ouvrage d'Alphonse Muzet est lui aussi emblématique. *Aux pays balkaniques* est publié en 1913, avec une note de l'éditeur qui précise : « Le présent ouvrage était sous presse lorsque ont éclaté les hostilités. La victoire des Pays Balkaniques est le corollaire de leurs vaillants efforts pour devenir des Pays modernes »<sup>1786</sup>. Alphonse Muzet est ingénieur civil et a passé plusieurs années dans les Balkans, notamment comme administrateur d'une banque en Serbie. Lui aussi prédit un avenir « très brillant »<sup>1787</sup> à la Serbie et souligne la nécessité d'un accès à la mer pour l'épanouissement de son économie. Henry Barby, lui, est journaliste au *Journal* et envoyé dans les Balkans pendant les guerres balkaniques pour y être correspondant. Il tire deux ouvrages de ses voyages : *Les victoires serbes* sur la première guerre balkanique, paru en 1913, et *La guerre serbo-bulgare. Bregalnitsa* sur la seconde guerre balkanique et paru en 1914. Henry Barby y loue le patriotisme et l'esprit de sacrifice des Serbes, avouant qu'après avoir cru à la victoire des Turcs, « l'enthousiasme [des Serbes le] gagna »<sup>1788</sup>. Citons enfin Louis Leger qui se réjouit du nouvel intérêt français pour les populations des Balkans : « Après avoir été longtemps méconnues ou dédaignées les nations [...] se sont imposées à l'attention de l'Europe »<sup>1789</sup>. Ce dernier rappelle ses efforts pour faire connaître les Slaves du Sud et constate que les événements ont confirmé son point de vue sur l'importance de ces populations en Europe.

Des thèmes récurrents apparaissent donc dans la description élogieuse de la Serbie à partir de 1908 et un nouveau groupe de médiateurs entre la France et la Serbie voit le jour. Les auteurs cités se sont rendus en Serbie entre 1908 et 1914, ont souhaité partager leur expérience et donner à leurs lecteurs l'envie de s'y rendre : « Aidons les Serbes de toute notre influence et de tout notre cœur. Les Français doivent toujours mettre en avant le principe des nationalités »<sup>1790</sup> écrit ainsi Paul Labbé. Sur le plan pratique, Alphonse Muzet évoque également les avantages à investir des capitaux français vers la Serbie, souligne que les groupes allemands, autrichiens et anglais n'ont pas attendu et qu'il faudrait que la France en profite aussi<sup>1791</sup>. Il conclut son ouvrage en affirmant qu'il serait « heureux que ce modeste ouvrage suggérât à quelques lecteurs le désir de refaire sur place les excursions que nous avons décrites ici [...] » et « très fier d'avoir contribué un peu à fixer leur attention sur des peuples qui la méritent plus que d'autres »<sup>1792</sup>.

---

<sup>1786</sup> Alphonse Muzet, *Aux pays balkaniques. Monténégro, Serbie, Bulgarie*, Paris, Pierre Roger & cie, 1913, p. 7.

<sup>1787</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>1788</sup> Henry Barby, *Les victoires serbes*, Paris, Bernard Grasset, 1913, p. 8.

<sup>1789</sup> Louis Leger, *Serbes, Croates et Bulgares : études historiques, politiques et littéraires*, Paris, Jean Maisonneuve & fils, 1913, p. V.

<sup>1790</sup> Paul Labbé, *A travers la Serbie... op. cit.*, p. 25.

<sup>1791</sup> Alphonse Muzet, *Aux pays balkaniques... op. cit.*, p. 118.

<sup>1792</sup> *Ibid.*, p. 231.

## 2. Les traces de la mission de Pierre Fournier dans les Balkans

En plus de la publication des ouvrages cités ci-dessus, les guerres balkaniques permettent la circulation d'autres formes de discours provenant du terrain. Des attachés militaires sont envoyés dans les Balkans et communiquent des rapports au ministère de la Guerre. La fonction d'attaché militaire est ancienne mais connaît son apogée au XIX<sup>e</sup> siècle, un attaché militaire étant un officier supérieur chargé d'assister les ambassadeurs sur les questions militaires et techniques<sup>1793</sup>. L'absence de conflit majeur en Europe au début du XX<sup>e</sup> siècle mène à une évolution de la fonction d'attaché militaire vers la politique étrangère. Ainsi, pendant les guerres balkaniques, l'état-major français tente de rénover sa structure d'attachés militaires pour en faire un réseau efficace de renseignement<sup>1794</sup>. Dès 1903, en Serbie, l'attaché militaire en poste à la légation de Belgrade était d'ailleurs mieux renseigné que le ministre plénipotentiaire<sup>1795</sup>. Le chef d'escadron Pierre Fournier, notamment, a laissé de longs rapports, ainsi qu'un journal tenu quotidiennement et des papiers personnels. Le processus de diffusion des savoirs par les militaires et les diplomates se déroule en trois temps : le temps de l'action, celui du retour d'expérience et celui de la remémoration<sup>1796</sup>. Dans le cas des attachés militaires envoyés dans les Balkans avant la Première Guerre mondiale, ces trois temps sont utiles pour appréhender les discours en circulation.

Les archives de Pierre Fournier nous renseignent sur le point de vue d'un militaire sur les Balkans à partir de 1912 et permettent de préciser les discours et idées qui circulent dans les cercles militaires français. La prolifération de ces témoignages reflète d'ailleurs une volonté médiatrice de la part de son auteur. Outre ses papiers personnels, Fournier a laissé un journal tenu du 8 novembre au 4 décembre 1912 et transmis au ministère de la Guerre le 15 décembre de la même année, ainsi que des rapports très volumineux intitulés « Ma mission dans les Balkans (1912-1915) », que Fournier a commencé à rédiger en septembre 1938 et qui reproduisent les divers télégrammes et rapports qu'il avait transmis au ministère. Après un séjour aux États-Unis et un autre en Amérique du Sud, Pierre Fournier est nommé attaché

---

<sup>1793</sup> Sur les attachés militaires, voir Alfred Vagt, *The military attaché*, Princetown, Princetown University Press, 1967. Sur les attachés militaires français en Russie, voir Arthur Beneteau, « Servir les intérêts français en plein chaos révolutionnaire. Étude des attachés militaires en Russie, 1916-1920 », dans *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, Vol. 47, n° 1, 2018, p. 61-72.

<sup>1794</sup> Voir Christian Blareau, « L'état-major français face aux Guerres balkaniques », mémoire de maîtrise, Université Paris VIII, direction René Girault, 1975.

<sup>1795</sup> Voir chapitre 5.

<sup>1796</sup> Frédéric Dessberg et Antoine Marès (dir.), *Militaires et diplomates français face à l'Europe médiane. Entre médiations et construction des savoirs*, Paris, Eur'Orbem éditions, 2017, p. 6.

militaire aux légations françaises de Roumanie, de Serbie et du Monténégro. Il arrive à Belgrade le 16 septembre 1912 par l'Orient Express et ses notes témoignent de son enthousiasme : « Excellente impression, temps superbe. Ville pittoresque, vue merveilleuse au confluent du Danube et de la Save »<sup>1797</sup>. Avant d'arriver, Fournier commandait un groupe d'artillerie de campagne au camp de Chalons et venait d'être inscrit au tableau d'avancement pour être nommé lieutenant-colonel. Il utilise les semaines qui précèdent son départ pour prendre connaissance des archives du ministère de la Guerre sur tout ce qui concerne sa mission dans les Balkans. Attaché à la Serbie, à la Roumanie et au Monténégro, Fournier doit résider à Bucarest et faire des séjours à Belgrade et Cetinje. Mais le déclenchement de la première guerre balkanique très peu de temps après son arrivée, bouleverse les plans.

Début novembre 1912, Fournier, accompagné des attachés militaires italien, autrichien, anglais et russe (ce dernier les rejoint quelques jours plus tard) partent pour un séjour auprès des armées serbes en Macédoine. Il relate dans son journal leurs activités et y livre ses observations quotidiennes sur le paysage, l'organisation de l'armée ou du ravitaillement. À Uskub (Skopje), où est installé le quartier général serbe, Fournier aide à l'installation d'une mission de la Croix Rouge française qui vient d'arriver. Le général de Sancy, qui conduit la mission, est un ancien camarade de Saint-Cyr de Pierre I<sup>er</sup>.

Des liens ambigus se tissent entre les différents attachés militaires en poste sur le même terrain. Ces derniers s'échangent des informations mais sont plus ou moins en concurrence et privilégiés en fonction des relations de leur ministère avec le pays qui les reçoit<sup>1798</sup>. De fait, alors que Fournier signale à un colonel serbe la situation difficile des attachés militaires qui font l'objet d'une méfiance extrême, ce dernier lui fait part de la suspicion serbe envers les Autrichiens : « Le colonel m'explique que cette attitude ne me vise pas personnellement, mais qu'elle est justifiée par la présence de notre collègue autrichien considéré comme un véritable espion et traité comme un ennemi dangereux »<sup>1799</sup>. Si les belligérants sont réticents à divulguer des informations pendant les guerres balkaniques, la méfiance vis-à-vis de l'Autriche accentue la réserve des Serbes. Le lendemain, le prince Georges reçoit Fournier et son collègue russe, le

---

<sup>1797</sup> Papiers personnels du colonel Fournier, 16 septembre 1912. SHD, GR7N1576.

<sup>1798</sup> Olivier Cosson, « Expériences de guerre et anticipation à la veille de la Première Guerre mondiale. Les milieux militaires franco-britanniques et les conflits extérieurs », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 50-3, n° 3, 2003, p. 127-147.

<sup>1799</sup> Journal tenu par le chef d'escadron Pierre Fournier attaché militaire de France, du 8 novembre au 4 décembre 1912 inclus, pendant son séjour près des armées serbes en Macédoine. Mardi 12 novembre 1912. SHD, GR7N1568.

colonel Artamonoff et leur propose de se rendre au quartier général de la 1<sup>ère</sup> armée pour assister aux opérations devant Monastir. Fournier et Artamonff doivent cacher leur départ aux autres attachés, et Fournier est conscient que c'est là le seul moyen de récolter des renseignements sérieux. Ainsi le Français et le Russe sont-ils privilégiés par les Serbes. Ils bénéficient de quatre jours avant que leurs collègues n'obtiennent la permission de les rejoindre, après des demandes véhémentes. Pendant ces quatre jours, Fournier observe « l'ensemble des mouvements de la zone de l'arrière de la 1<sup>ère</sup> armée » et note que « le spectacle a été fort instructif »<sup>1800</sup>. Ses notes sur l'armée serbe sont élogieuses et révèlent que les Serbes ont eu raison de lui faire confiance :

Je trouve partout un ordre réel et une grande activité avec une grande simplicité de moyens. L'organisme simple et rustique est sain et fonctionne bien. Le rendement est sûr. Tout le mérite en revient au paysan serbe et à ses bœufs. Les uns et les autres font mon admiration. L'ordre qui règne ici n'est pas fait de contrainte et ne résulte pas de la présence et de l'action continuelle du chef, car tous ces convois sont à peine encadrés. Il est fait du sentiment de discipline et de devoir qui anime le paysan serbe. La vie que celui-ci mène en campagne ne diffère pas beaucoup de son existence habituelle en temps de paix.<sup>1801</sup>

Ces descriptions, en effet, traduisent son soutien à l'armée serbe. Si la France observe une stricte neutralité pendant ces conflits, les remarques de Fournier, transmises au ministère de la Guerre, laissent transparaître la sympathie qui se construit chez les militaires français. Comme Fournier, le général Georges Herr est bien reçu par les Serbes et « animé d'un préjugé nettement serbophile »<sup>1802</sup>. Les nombreux tomes de la « Mission dans les Balkans », écrits par Fournier *a posteriori*, reviennent aussi sur les différents épisodes des guerres balkaniques<sup>1803</sup> et sont l'occasion pour lui de décrire différents aspects de la vie politique et militaire en Serbie. Il relate par exemple ses rencontres avec le milieu politique serbe et décrit Pašić en des termes élogieux :

---

<sup>1800</sup> *Ibid.*, samedi 16 novembre 1912.

<sup>1801</sup> *Ibid.*

<sup>1802</sup> Jean-Noël Grandhomme, « Un observateur et commentateur français de la première guerre balkanique : le général Georges Herr (1855-1932) », dans Jean-Paul Bled et Jean-Pierre Deschodt (dir.), *Les guerres balkaniques, op. cit.*, p. 193. Georges Herr a lui aussi rédigé un journal pendant son séjour dans les Balkans, analysé par Jean-Noël Grandhomme : *Sur le théâtre de la guerre des Balkans – mon journal de route, 17 novembre 1912-15 décembre 1912*, Paris/Nancy, Berger-Levrault, 1913.

<sup>1803</sup> I<sup>ère</sup> partie : Le conflit balkanique – Guerre des alliés balkaniques contre la Turquie (1912-1913) ; II<sup>ème</sup> partie : Le conflit de l'été 1913 entre les alliés balkaniques ; III<sup>ème</sup> partie : A la commission de délimitation de l'Albanie septentrionale (1913-1914) ; IV<sup>ème</sup> partie : La Grande Guerre, succès des armées serbes contre les Austro-Hongrois (août décembre 1914) ; V<sup>ème</sup> partie : La Grande Guerre, l'année 1915 jusqu'à l'attaque austro-allemande-bulgare contre la Serbie (janvier à octobre 1915) ; VI<sup>ème</sup> partie : La Grande Guerre, offensive austro-allemande-bulgare contre les Serbes, octobre-novembre 1915 ; VII<sup>ème</sup> partie : La Grande Guerre, séjour des troupes serbes en Albanie, leur transfert à Corfou (décembre 1915-janvier 1916).

Ce fut mon premier contact avec cet homme remarquable qui a joué un rôle prépondérant dans la direction de son pays pendant les années de la crise balkanique et européenne. Très intelligent, fin et même rusé sous un aspect rassurant de patriarche à longue barbe, M. Pachitch [sic] parlait français avec quelque difficulté et ne le comprenait plus dès qu'on lui posait quelque question embarrassante.<sup>1804</sup>

Les archives de Pierre Fournier attestent donc des représentations laudatives de la Serbie qui circulent dans les milieux militaires français avant la Première Guerre mondiale. Les guerres balkaniques, d'ailleurs, sont l'occasion pour la Serbie d'utiliser les armes que leur avait vendues la France et Albert Malet remarque à cette époque que « c'est notre canon qui est victorieux dans les Balkans »<sup>1805</sup>.

### 3. L'apparition d'un nouveau vocabulaire

Outre les ouvrages et les rapports qui circulent en France à partir de 1908, la nouvelle visibilité de la Serbie dans la société française s'exprime aussi par l'apparition d'un nouveau vocabulaire dans le récit des événements balkaniques. La crise bosniaque fait évoluer le langage des diplomates français et que expressions « question yougoslave » et « yougoslavisme »<sup>1806</sup> apparaissent à ce moment-là, liées, pour Descos, au panslavisme (mouvement dirigé par la Russie au XIX<sup>e</sup> siècle) ou au néoslavisme (mouvement jeune sans prépondérance russe qui cherche à obtenir l'union des Slaves du Sud). Sur la Serbie, les expressions équivalentes font leur apparition : dès 1908, Léon Descos évoque par exemple la « crise du serbisme »<sup>1807</sup> dans une lettre qui revient sur les fondements des revendications serbes face à l'annexion. Le ministre plénipotentiaire observe que « cet événement se produit au moment où les populations jougo-slaves [sic] commencent à prendre conscience de leur nationalité commune »<sup>1808</sup>. Le nationalisme serbe, en effet, hésite entre le panserbisme et le yougoslavisme et les deux points de vue apparaissent dans les sources françaises qui ne perçoivent pas toujours les différences. Parler de serbisme, ou de grandserbisme, revient à faire référence au désir des Serbes orthodoxes d'intégrer à leur pays les populations serbes qui vivent ailleurs et, particulièrement,

---

<sup>1804</sup> Pierre Fournier, « Ma mission dans les Balkans (1912-1915) », I<sup>e</sup> partie.

<sup>1805</sup> Jean-Jacques Becker, « La France et la Russie face aux guerres balkaniques », *op. cit.*, p. 15.

<sup>1806</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le royaume des Serbes...* *op. cit.*, p. 40-41. Stanislav Sretenović évoque aussi l'opposition de la notion de « slavisme catholique » (politique autrichienne soutenue par le Vatican dans les Balkans dans les années 1860 avec comme objectif de créer un grand empire slave catholique) à celles de panslavisme ou de serbisme.

<sup>1807</sup> Descos au MAE, Belgrade, 11 novembre 1908. CADN, 79POA61.

<sup>1808</sup> *Ibid.*

dans l'Empire austro-hongrois. Descos remarque alors que « l'affaire serbe cesse presque entièrement d'être une question balkanique pour devenir la plus importante des questions autrichiennes »<sup>1809</sup>. Un an et demi plus tard, une autre lettre de Descos, intitulée « Situation présente de la Serbie et du serbisme », affirme que tout le monde se réjouit de voir « la question serbe [...] définitivement placée au premier plan des préoccupations européennes »<sup>1810</sup>. Au-delà de l'optimisme exagéré du ministre, il faut mettre en lumière sa perception de la situation serbe :

Quant au serbisme en général, la seule existence du Royaume, dans ses conditions actuelles, suffit à l'influencer de la façon la plus désagréable pour la politique de Vienne. La renaissance du prestige de la Serbie à l'étranger, le relèvement de son crédit, les marques de sympathie qui lui viennent, les souscriptions mêmes qui se multiplient, en faveur des inondés de Kragoujevatz [sic], de la part des souverains et chefs d'États ne peuvent qu'impressionner les Slaves du Sud, sujets austro-hongrois.<sup>1811</sup>

D'après lui, l'amélioration de la situation en Serbie<sup>1812</sup> doit influencer le développement des nationalités au sein de l'Empire austro-hongrois et ses différentes lettres reflètent la façon dont il adopte l'enthousiasme du nationalisme serbe.

À la même époque, la presse reprend ces nouvelles expressions. Dans *L'Humanité*, Jean Longuet écrit par exemple que « de plus en plus, il paraît que le gros point noir en Orient, la seule question à propos de laquelle on ne paraît pas avoir fait le moindre progrès dans la voie des négociations pacifiques, est la question serbe »<sup>1813</sup>. Cet emploi n'est pas associé à la sensibilité socialiste puisque *L'Action française* utilise aussi l'expression de « question serbe »<sup>1814</sup> et le nouveau vocabulaire est donc intégré à droite comme à gauche.

Ces usages lexicaux sont nouveaux et marquent une rupture avec l'avant 1908. Maria Todorova souligne l'importance du vocabulaire et prend l'exemple de la dénomination « Balkans » qui s'impose au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : le terme remplace l'expression « Turquie d'Europe » et se charge ensuite de connotations politiques<sup>1815</sup>. De la même façon, l'emploi des expressions

---

<sup>1809</sup> *Ibid.*

<sup>1810</sup> Descos au MAE, Belgrade, 12 mai 1910. CADN, 79POA62.

<sup>1811</sup> *Ibid.*

<sup>1812</sup> Descos évoque un an plus tard l'« épanouissement serbe ». Descos au MAE, 19 juillet 1911. AMAE, Serbie. Politique étrangère, dossier général... *op. cit.*, P18770.

<sup>1813</sup> Jean Longuet, « Dans les Balkans – les revendications serbes », *L'Humanité*, 4 novembre 1908, p. 1.

<sup>1814</sup> Voir par exemple : « Étranger », *L'Action française*, 2 mars 1909, p. 3.

<sup>1815</sup> Maria Todorova, *L'imaginaire des Balkans*, *op. cit.*, p. 53-55.

« question serbe » et « serbisme » est révélateur de l'évolution des réflexions françaises. Les grilles de lecture de ces derniers évoluent et marquent un cheminement dans l'opinion publique française : les Français adoptent désormais le point de vue serbe sur les questions balkaniques, ou, au moins, leurs outils conceptuels. L'emploi de ces termes, en effet, illustre l'évolution des pratiques réceptives de la Serbie qui sont à mettre en perspective avec les années précédentes : adopter le point de vue serbe révèle la construction d'une empathie, qui prend le pas sur l'indifférence constatée à la fin du siècle précédent.

#### 4. La visite de Pierre I<sup>er</sup> à Paris en 1911

La visite officielle de Pierre I<sup>er</sup> à Paris permet aussi de constater l'évolution des représentations de la Serbie dans la société française. Lors du voyage du souverain bulgare à Paris, en juin 1910, les Serbes, qui s'estiment isolés sur la scène européenne, expriment leur jalousie<sup>1816</sup>. À Belgrade, le Ministre russe insiste pour que le roi aille en France avant d'aller en Autriche rencontrer l'empereur<sup>1817</sup>. Finalement, après deux reports, dus à l'accident à Issy-les-Moulineaux qui cause la mort du ministre de la Guerre Maurice Berteaux en mai, et à la catastrophe du cuirassé Liberté qui endeuille la France en septembre, le voyage du roi serbe est fixé à l'automne 1911. Le roi arrive à Paris le 16 novembre et en repart le 19<sup>1818</sup>. La presse célèbre de façon unanime ce voyage et les commentaires des journalistes sont extrêmement enthousiastes. Si les Serbes avaient exprimé de la jalousie à l'égard de la bonne réception du roi bulgare à Paris, une comparaison entre les articles sur les deux visites met en lumière l'accueil spécialement chaleureux réservé au roi de Serbie. Lors de la visite de Ferdinand I<sup>er</sup>, *Le Petit Parisien*, par exemple, publie en une le récit l'arrivée du souverain dans la capitale :

Cent mille curieux, sympathiques et déferents, se pressaient hier aux alentours de la gare des Souverains – ainsi nomme-t-on maintenant la gare de la Porte-Dauphine- où devaient débarquer, à deux heures cinquante, le tsar Ferdinand I<sup>er</sup> et la reine Eléonore, souverains de Bulgarie, arrivés à midi 4, à Châlons-sur-Marne- premier arrêt, en France, de leur train

---

<sup>1816</sup> Descos au MAE. Belgrade, 6 juillet 1910. AMAE, Serbie. Politique étrangère, dossier général.... *op. cit.*, P18770.

<sup>1817</sup> Descos au MAE. Belgrade, 26 octobre 1911. AMAE, Serbie, politique étrangère. Relations avec la France... *op. cit.*, P18771.

<sup>1818</sup> Un ouvrage retrace les étapes du voyage du roi à Paris : Henri Daragon et A. Burrus de Dangeran, *S.M. Pierre I<sup>er</sup> de Serbie en France (16-19 novembre 1911). Programme des fêtes, réceptions, discours...*, Paris, Daragon, 1911.



spécial. Dans cette ville, le préfet de la Marne, M. Chaperon, les avait salués, au nom du gouvernement.<sup>1819</sup>

Les articles sont nombreux à décrire cette visite, mais ils sont très descriptifs dans l'ensemble et se contentent de retracer les étapes du voyage du souverain. L'année suivante, dans le même journal, le ton est bien différent et l'arrivée du roi serbe est décrite à grand renfort d'adjectifs dithyrambiques :

L'accueil fait par Paris au plus parisien des souverains d'Europe, à ce roi Pierre de Serbie que tant de souvenirs émouvants et chevaleresques ont rendu cher à tous les cœurs français, a été empreint de la sympathie la plus déférente en même temps que la plus chaleureuse. Plusieurs milliers de personnes, massées tant aux abords de la gare du Bois-de-Boulogne que sur le parcours suivi par le cortège, avaient tenu à saluer, dès son arrivée, le monarque qui compte dans la capitale tant d'amis fidèles et d'anciens frères d'armes.<sup>1820</sup>

La comparaison est nettement à l'avantage du roi serbe. La presse met en avant ses liens avec la France et se montre très élogieuse. La presse illustrée s'empare elle aussi du voyage de Pierre I<sup>er</sup> à Paris et les Français ne peuvent qu'avoir vu les images et les photographies qui envahissent les journaux fin novembre 1911. Les unes, en effet, rendent hommage au souverain serbe et occupent l'espace médiatique.

---

<sup>1819</sup> « Les souverains bulgares sont les hôtes de Paris », *Le Petit Parisien*, 24 juin 1910, p. 1.

<sup>1820</sup> « Le roi de Serbie en France – Paris a acclamé hier Pierre I<sup>er</sup> », *Le Petit Parisien*, 17 novembre 1911, p. 1.



« Le président de la République remet la médaille de 1870 à S. M. le roi Pierre de Serbie », *Le Petit Journal. Supplément du dimanche, 26 novembre 1911, p. 1*



« Pierre I<sup>er</sup>, roi de Serbie », *Le Petit Parisien. Supplément littéraire illustré, 26 novembre 1911, p. 1.*

Si la presse est unanimement élogieuse, il faut souligner le décalage qui existe entre cette bonne réception et la description du souverain par les diplomates et militaires français en poste en Serbie. Six mois avant la visite du roi à Paris, un rapport de la légation française à Belgrade donne des indications au Quai d'Orsay sur les rapports à entretenir avec le roi serbe et ne fait pas du tout preuve du même enthousiasme :

En général, il paraîtrait inopportun d'aborder soit avec le Roi de Serbie, soit avec son ministre des Affaires étrangères des questions de politique générale afférentes à l'Affaire ~~serbe~~ [sic]. Celle-ci qui est la pierre d'achoppement dans les rapports entre l'Autriche et la Russie, est particulièrement délicate et ne peut nous intéresser que très indirectement. En cas de besoin, une allusion très discrète à la conformité de notre attitude avec celle de la Russie pourrait suffire.<sup>1821</sup>

Cette réserve de la légation traduit la politique de neutralité du Quai d'Orsay et la peur de se brouiller avec l'Autriche. Elle relativise la proximité mise en avant par la presse, en rappelant les débats autour de la position à tenir face à l'Autriche ainsi que le désir du ministère, mentionné plus haut, de ne pas s'en faire une adversaire. Le Quai d'Orsay distingue bien les intérêts économiques et culturels de la France des questions politiques, même si, à l'étranger, l'influence économique et culturelle pouvait passer pour un engagement politique<sup>1822</sup>.

Pour le roi lui-même, Léon Descos évoque une « loque royale »<sup>1823</sup> lorsqu'il relate le voyage de Pierre I<sup>er</sup> à Paris. L'année suivante, lorsque Pierre Fournier rencontre le roi, il note dans son carnet : « Reçu aujourd'hui en audience par le roi Pierre. Type de vieux militaire. Très sourd. Conversation très peu intéressante »<sup>1824</sup>. Ce dernier fait pourtant un effort puisqu'il écrit au ministre de la Guerre qu'« au cours de l'entretien le Roi s'est montré fort gracieux ; il s'est plu à rappeler les souvenirs de jeunesse qui le rattachent par des liens si forts à notre pays et à notre armée »<sup>1825</sup>. Ce décalage est significatif de la volonté de la société française de mettre la Serbie à l'honneur. Alors que sur le terrain, l'admiration pour le roi n'existe pas plus qu'au début du siècle, les articles qui paraissent dans la presse reflètent la construction d'une nouvelle image de la Serbie. À la cour serbe d'ailleurs, le renvoi de Madame de Cahusac en mai 1910, dame de

---

<sup>1821</sup> Note de la légation française à Belgrade pour le MAE. Belgrade, 10 mai 1911. AMAE, Serbie, politique étrangère. Relations avec la France... *op. cit.*, P18771.

<sup>1822</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, *op. cit.*, p. 63.

<sup>1823</sup> Descos au MAE. Belgrade, 21 décembre 1911. AMAE, Serbie. Politique étrangère, dossier général.... *op. cit.*, P18770.

<sup>1824</sup> Papiers personnels du colonel Fournier, 21 septembre 1912. SHD, GR7N1576.

<sup>1825</sup> Fournier à Millerand. Belgrade, 25 septembre 1912. SHD, GR7N1576.

compagnie de la princesse Hélène, illustre que les relations avec la France ne sont pas les plus importantes. Son renvoi semble avoir été orchestré par la légation russe, car la précédente dame de compagnie était russe<sup>1826</sup>.

## B. Le développement des liens franco-serbes

### 1. Le développement de la colonie française en Serbie

Dans une lettre datant de juillet 1911, Léon Descos remarque que « dans ces deux ou trois dernières années, le développement des affaires françaises en Serbie a amené la formation, à Belgrade, d'une petite colonie française »<sup>1827</sup>. Le même jour, dans un autre courrier, il constate le développement d'« une poussée appréciable d'ardeurs francophiles »<sup>1828</sup> à Belgrade. En effet, depuis 1908, les affaires françaises se sont développées en Serbie. Après la crise bosniaque, Milovanović s'est adressé au gouvernement français pour consolider l'économie serbe en s'appuyant exclusivement sur des capitaux français<sup>1829</sup>. À partir de 1910, les capitaux français commencent à dépasser le cadre des emprunts d'État et prennent progressivement le contrôle du marché financier serbe ; ainsi la Serbie cherche-t-elle à se libérer du contrôle austro-hongrois, qui pouvait déstabiliser le marché financier serbe et qui ne s'est pas privé de le faire pendant la crise bosniaque<sup>1830</sup>. En juillet 1910, la banque franco-serbe est fondée à Belgrade et devient la plus grande banque à capital étranger en Serbie. Léon Descos et Clément Simon (délégué puis chargé d'affaires à Belgrade) avaient fermement soutenu ce projet qu'ils considéraient indispensable pour l'accroissement de l'influence politique et économique de la France en Serbie<sup>1831</sup>.

Dans ce contexte, de nouvelles entreprises voient le jour en Serbie et agrandissent la colonie française qui y réside. Peut-être aussi qu'une meilleure image de la Serbie dans la société a pu encourager les Français à s'installer en Serbie : Stanislav Sretenović compte qu'à la veille de la

---

<sup>1826</sup> Descos au MAE. Belgrade, 24 mai 1910. CADN, 79POA62.

<sup>1827</sup> Descos au MAE. Belgrade, 19 juillet 1911. AMAE, Serbie, politique étrangère. Relations avec la France... *op. cit.*, P18771.

<sup>1828</sup> Descos au MAE. Belgrade, 19 juillet 1911. AMAE, Serbie. Politique étrangère, dossier général.... *op. cit.*, P18770.

<sup>1829</sup> Vojislav Pavlović, *De la Serbie vers la Yougoslavie... op. cit.*, p. 120-121.

<sup>1830</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>1831</sup> *Ibid.*, p. 129.

Première Guerre mondiale, 260 Français sont installés en Serbie pour leur travail<sup>1832</sup>. La Société franco-serbe d'entreprises industrielles et de travaux publics est créée en juin 1912 et obtient notamment la construction de lignes de chemins de fer. Elle participe à la création de la Société des cimenteries et charbonnages franco-serbes qui œuvre en Serbie centrale. La Société française d'entreprises, aussi, s'engage dans la construction de routes en Serbie et en Bulgarie. L'exploitation minière, enfin, attire les Français : la Compagnie française des mines de Bor existe depuis 1904 pour exploiter le plus important gisement de cuivre d'Europe et une nouvelle Société voit le jour aux mines de Studena en 1912<sup>1833</sup>.

Selon Stanislav Sretenović, le gouvernement français aurait offert un soutien économique à la Serbie en échange de son acceptation de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine<sup>1834</sup>. Il évoque une période charnière après la crise bosniaque et fait référence aux différentes manifestations culturelles de la nouvelle influence française en Serbie. La crise annexionniste a pour conséquence des bouleversements au sein de la franc-maçonnerie serbe : la loge serbe *Pobratim* (« confrère ») sort de la protection de la Grande Loge de Hongrie qui ne voulait pas soutenir les revendications serbes. L'indépendance de *Pobratim* fait évoluer le paysage maçonnique serbe et une loge appelée « Union », rattachée au Grand Orient de France, est créée en 1909<sup>1835</sup>. Descos met en avant l'influence que la France gagne grâce à cette loge, notamment face à l'influence allemande :

L'influence allemande y domine dans les deux loges *Pobratim* et *Choumadia*. [...] Néanmoins, nos gens de la loge *Union*, qui ont tous été élevés en France ou en Belgique, m'affirment que leur action tend à se faire dominante, que leurs tenues sont les plus suivies, les conférences souvent faites en français, les documents rédigés en serbe et en français, la correspondance, même avec Hambourg, en français.<sup>1836</sup>

La loge *Pobratim*, en effet, est la plus nombreuse. Toutefois, la France a gagné avec la loge *Union* un nouvel instrument d'influence et les francs-maçons français confortent les Serbes dans leur intention de se rapprocher de la France<sup>1837</sup>. De plus, l'agrandissement du territoire

---

<sup>1832</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, op. cit., p. 73. Il évoque aussi 8 300 Français en Turquie, 1 122 en Grèce, 600 en Roumanie, 200 en Bulgarie, 10 au Monténégro et 8 en Albanie.

<sup>1833</sup> *Ibid.*, p. 71-72.

<sup>1834</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>1835</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>1836</sup> Descos au MAE. Belgrade, 4 octobre 1911. AMAE, Serbie, politique étrangère. Relations avec la France... op. cit., P18771.

<sup>1837</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, op. cit., p. 65.

serbe en Macédoine en 1912-1913 fait passer les écoles congrégationnistes françaises des frères Lazaristes et des filles de la Charité, ainsi que l'école de l'Alliance israélite universelle à Monastir (Bitolj) en territoire serbe<sup>1838</sup>. Les relations culturelles franco-serbes s'étendent ainsi au domaine religieux.

La très riche correspondance de la légation avec le ministère des Affaires étrangères mentionne d'autres liens entre la France et la Serbie. L'ingénieur français Édouard Léger est par exemple engagé en 1911 pour entreprendre des travaux importants à Belgrade : pavage des rues, création de parcs et de promenades, construction du port<sup>1839</sup>. Léon Descos s'applique à assurer la liaison entre Paris et Belgrade, mais son style, parfois ironique, est remarqué et critiqué à l'été 1909. Un de ses télégrammes au Quai d'Orsay est ainsi commenté :

Il serait bon d'indiquer à M. Descos – tout au moins dans une lettre personnelle – que les télégrammes officiels ne comportent pas ce degré de fantaisie. Lorsqu'on les rédige il faut toujours penser qu'ils doivent être susceptibles de figurer dans un « Livre jaune ». L'extrême fantaisie de son esprit gêne les meilleures qualités de notre ministre à Belgrade.<sup>1840</sup>

Cette mise en garde peut être replacée dans le contexte de la prise d'importance de la légation de Belgrade. Alors que de nouveaux enjeux, notamment économiques, apparaissent dans les Balkans et en Serbie après la crise de 1908, le poste de Descos prend lui aussi de l'importance. Ses courriers sont davantage surveillés et le ministre perd en liberté.

## 2. Les appels des Serbes

Face à ces liens qui se renforcent, les Serbes cherchent à obtenir le soutien français. À Paris, les auteurs des ouvrages mentionnés plus haut se côtoient et fréquentent également des Serbes. En mars 1909, une association franco-slave est créée à l'Université de Paris et rassemble des Français et des Slaves pour tisser des liens entre eux et faire naître des relations culturelles plus

---

<sup>1838</sup> *Ibid.*, p. 67-68.

<sup>1839</sup> Descos au MAE, Belgrade, 7 janvier 1911 et 1<sup>er</sup> novembre 1911. AMAE, Serbie, politique étrangère. Relations avec la France... *op. cit.*, P18771. Sur ces travaux, voir Mirjana Roter Blagojević et Ana Radivojević, « Les espaces publics et la vie publique à Belgrade au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle et leur transformation au XX<sup>e</sup> siècle », dans *Études balkaniques*, n°14, 2007, p. 107-142.

<sup>1840</sup> Note manuscrite sur un télégramme de Descos au MAE. 18 août 1909. AMAE, Serbie. Politique étrangère, dossier général.... *op. cit.*, P18770.

fortes<sup>1841</sup>. Les Serbes occupent une place non négligeable dans l'association (en 1910, l'association rassemble 3 Monténégrins, 17 Serbes et 1 Slovène sur 150 inscrits) et les intellectuels serbophiles y jouent un rôle important, notamment lors des conférences bimensuelles<sup>1842</sup>.

Dans ce contexte, la colonie serbe de la capitale fait plusieurs fois appel au soutien des Français. L'affiche de la Jeunesse serbe de Paris, mentionnée plus haut, en est un exemple. Juste après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, en octobre 1908, les Serbes y demandent l'alliance française contre l'invasion allemande en Orient. Nicolas Pitsos évoque aussi l'appel de Madame Vesnić, épouse du ministre serbe de Paris, pendant la première guerre balkanique. Alors que la colonie serbe de Paris, principalement constituée d'étudiants, se vide à la déclaration de guerre, la femme du diplomate demande de l'aide aux Françaises dans *Le Figaro* pour organiser des soins pour les blessés de son pays<sup>1843</sup>. Ces appels, entendus en partie puisque différentes missions médicales se rendent notamment dans les Balkans pendant les guerres balkaniques, prouvent une évolution de la société française. La Serbie s'est rapprochée des Français, géographiquement et mentalement.

Depuis Belgrade aussi, les Serbes cherchent à attirer le regard des Français. En 1908, un journal intitulé *La Question serbe* et rédigé en français commence à y paraître, en réaction à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine : « Lorsque l'Autriche-Hongrie spolia par un acte téméraire deux provinces purement serbes, elle arracha un cri de douleur à la nation serbe et provoqua les justes protestations de la Serbie officielle »<sup>1844</sup>. Le premier numéro du journal est publié le 15/28 novembre 1908 et 57 numéros sont conservés à la Bibliothèque nationale de Belgrade. Le journal est hebdomadaire et subventionné par le ministère serbe des Affaires étrangères et rédigé par des employés du ministère ainsi que par des professeurs de l'université dont certains ont fait leurs études en France. Léon Descos estime que c'est la première fois qu'un journal rédigé en français semble viable en Serbie et que sa parution marque un changement dans les habitudes serbes :

Bien que le nombre d'étudiants serbes envoyés en France tende constamment à s'accroître et que la connaissance de notre langue se répande de plus en plus, la Serbie n'en restait pas

---

<sup>1841</sup> Elisabeth Joel, « Les intellectuels français et la Serbie à la veille de la Première Guerre mondiale », dans *Revue d'Europe centrale*, T. VII, n° 1, 1<sup>er</sup> semestre 1999, p. 117-119.

<sup>1842</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>1843</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 274.

<sup>1844</sup> « Avant-propos », *La question serbe*, 15/28 novembre 1908, p. 1.

moins complètement livrée à l'influence germanique ; c'était la culture allemande qui l'avait touchée la première et, par paresse de penser et d'agir, elle y restait invinciblement attachée. [...] L'apparition de « La Question serbe » constitue un heureux témoignage d'énergie nationale et de désillusion germanique.<sup>1845</sup>

La parution d'un journal en français, qui a vocation à toucher les différents pays européens, reflète en effet la place grandissante du français en Serbie mais aussi la volonté de construire un nouveau lien avec les Français. *La Question serbe* publie surtout des articles déjà parus dans des journaux de différents pays. Dans le premier numéro, un avant-propos explique que le journal ne souhaite pas condamner le public étranger qui a été trompé par de fausses informations et présente les objectifs du journal :

Il est incontestable que les États européens ont tout intérêt à mieux connaître une nation qui tôt ou tard sera appelée à jouer un rôle dans l'histoire universelle. Après tant d'injustices faites au peuple serbe et après tant de souffrances endurées par lui, le moment est arrivé où la *Question serbe* est posée et où l'Europe a besoin, pour la résoudre équitablement, de bien le connaître. Et ce n'est pas seulement au point de vue politique qu'il importe de faire connaître la Serbie et la nation serbe, c'est aussi au point de vue économique et financier. C'est cette tâche que nous voulons prendre sur nous : renseigner tout le monde et le plus exactement possible sur tout ce qui concerne l'État et la nation serbes, défendre leurs droits et lutter contre leurs ennemis.<sup>1846</sup>

Alors que l'opinion publique française se tourne vers la Serbie, les Serbes font donc le même mouvement et espèrent obtenir un nouveau soutien de la part de la France. Contrairement au début du siècle, les attentes serbes et françaises se rejoignent et l'asymétrie des relations devient moins frappante.

---

<sup>1845</sup> Descos au MAE. Belgrade, 1<sup>er</sup> décembre 1908. CADN, 79POA61.

<sup>1846</sup> « Avant-propos », *La question serbe*, 15/28 novembre 1908, p. 1.



### III. Rencontre de la politique et de l'opinion publique pour un nouveau portrait du Serbe

Entre 1908 et 1914, la politique et l'opinion publique françaises se rejoignent pour la première fois dans leur perception de la Serbie. Les conséquences de la réunion de ces deux cercles de réception, jusque-là en décalage, doivent être analysées du point de vue des représentations : pourquoi l'évolution des cercles de réception donne-t-elle naissance à un nouveau portrait du Serbe à la veille de la Première Guerre mondiale ? Quels sont les enjeux politiques liés à ces images ? Alors qu'une certaine empathie apparaît dans l'opinion publique, la rhétorique de l'amitié constitue un nouvel outil politique interne et influence les représentations, ce qui nous renseigne sur la société française et la transformation des stéréotypes liés au Serbe en un véritable mythe.

#### A. Un nouveau portrait du Serbe

##### 1. Résurgence des images romantiques

Pour comprendre le déferlement de références à la Serbie dans la politique et la société françaises, il faut en analyser les spécificités. Alors que les revendications serbes sont menacées par la politique autrichienne, les représentations de l'héroïsme serbe, très largement utilisées au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ressurgissent dans les différents cercles de réception français. Après l'indifférence qui a suivi l'indépendance de la Serbie, c'est donc un imaginaire romantique qui ressurgit à partir de 1908. À la Chambre des députés, Francis de Pressensé fait appel, dès 1909, aux images des Serbes combattant pour leur indépendance :

Mais tout cela ne touche pas particulièrement au paysan du Danube, aux braves porchers que sont les Serbes. Ces porchers qui furent héroïques, jadis, qui conquièrent leur indépendance, à l'heure actuelle s'occupent exclusivement de l'élevage de leurs porcs, pour qui la glandée est la question principale, ils n'ont aucune part, aucune responsabilité, soit dans les scandales de la cour, soit dans la tragédie dont je viens de parler.<sup>1847</sup>

Pressensé distingue la responsabilité des Serbes et de leurs dirigeants, notamment dans la « tragédie », qui désigne ici le coup d'État de 1903. Le député cherche à mettre en avant les

---

<sup>1847</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1909, p. 3786-3787. Séance du 27 décembre 1909.

qualités de la population serbe : l'héroïsme du Serbe combattant pour sa liberté et sa simplicité de paysan sont des représentations qui ont été véhiculées par le mouvement romantique. Plus directement, Poincaré fait d'ailleurs référence à Lamartine et à Victor Hugo lors d'un discours au Sénat :

C'est, messieurs, une grande chose que cette union des peuples balkaniques, en vue de l'indépendance des nationalités. Ce qui a été longtemps un rêve est devenu une réalité. La pensée qui avait hanté, dès 1844, le célèbre patriote serbe Ilija Garaschanine, celle qui avait inspiré, après 1860, le prince Michel Obrenovitch, celle qui avait séduit en Occident des hommes tels que Lamartine, Michelet, Victor Hugo, Gambetta, [...], cette pensée, messieurs, elle a maintenant pénétré la conscience des peuples eux-mêmes, et elle les a poussés à de soudaines entreprises, au nom de la justice et de la liberté.<sup>1848</sup>

Poincaré fait ici référence au *Načertanje* d'Ilija Garašanin (1844) et à l'engouement des romantiques pour les populations en quête de liberté. Le parallèle qu'il établit entre les combats des populations balkaniques pour leur indépendance et la création de la Ligue balkanique revient alors à exprimer un soutien à cette dernière tout en soulignant l'attachement de la politique française aux idéaux de liberté.

On retrouve aussi les caractéristiques romantiques du Serbe dans les papiers de Pierre Fournier. Dans son journal de 1912, il décrit la simplicité et la sobriété du paysan serbe. Il rapporte aussi l'anecdote d'un soldat qui se fait enlever une balle sous l'omoplate sans ciller, qui « ne pousse ni un cri ni un gémissement »<sup>1849</sup> puis qui met la balle dans sa poche, pour la garder en souvenir, avant d'aller se reposer. Cette image du soldat serbe qui ne craint pas la douleur rappelle le courage des héros nationaux, tant vanté par les romantiques pour justifier l'existence d'une nation serbe. Pierre Fournier dépasse ces descriptions et se livre à des réflexions générales sur l'armée. Il constate que l'armée ne peut être que le reflet de la nation et donne l'exemple des armées balkaniques qui doivent, d'après lui, leur permettre de tirer des leçons :

Tout ce qui développe outre mesure le luxe et le bien être dans la classe commune rend une nation moins apte à la guerre. [...] Les succès obtenus par les États balkaniques sont dus surtout à la vigueur, à la rusticité des paysans serbes et bulgares, en même temps qu'au puissant sentiment national qui les anime, à l'esprit de discipline et d'abnégation que ces

---

<sup>1848</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Sénat : compte rendu in-extenso*, Paris, Imprimerie du Journal officiel, 1912, p. 1595-1596. Séance du 21 décembre 1912.

<sup>1849</sup> Journal tenu par le chef d'escadron Pierre Fournier.... *op. cit.* Samedi 16 novembre 1912.

petits peuples ont montré. Je crois que cette constatation constitue le plus importants des enseignements à tirer de la guerre actuelle.<sup>1850</sup>

Au-delà des mises en garde pour l'armée française, la rusticité et la vigueur balkaniques présentées par l'attaché militaire renvoient également à des images romantiques liées à l'exotisme. La vision, aussi, de « petits peuples » capables de se dresser face à un Empire grâce à leur engouement national, n'est pas sans rappeler les thèmes chers à Lamartine et Victor Hugo<sup>1851</sup>.

Dans les ouvrages qui paraissent entre 1908 et 1914, les différents auteurs dépeignent un portrait très précis du Serbe. Citons par exemple Édouard Nouvel et Alphonse Muzet :

Le Serbe est aimable, gai, très fier, plein de dignité ; il a au plus haut degré le sentiment de la famille et l'esprit de solidarité ; il est hospitalier au point que l'hôte est vraiment le maître de la maison où il est reçu [...] D'intelligence vive, le Serbe se plaît à la poésie et à la musique ; ce n'est pas un travailleur acharné comme son voisin le Bulgare et sa fierté répugne aux besognes domestiques ; il flâne volontiers, s'attarde complaisamment dans ses vieilles routines, moins peut-être par esprit conservateur que par indolence, mais il a, en revanche, plus de goût pour les occupations intellectuelles et pour l'art.<sup>1852</sup>

Le Serbe est en effet très fier, et d'un amour-propre immodéré ; sa confiance en lui-même est énorme, et il aime sa patrie, sa terre, son champ, avec tout l'orgueil légitime d'un peuple qui a versé son sang pendant de longs siècles pour conquérir son indépendance. Plutôt mourir que d'être asservi, telle est sa noble devise.<sup>1853</sup>

Ces deux portraits, pour ne citer qu'eux<sup>1854</sup>, sont représentatifs d'un nouveau désir de caractériser la population serbe dans un contexte de racisme physionomique (*Le Matin* parle d'ailleurs d'une « puissante race »<sup>1855</sup> dans une page entière très laudative consacrée à la Serbie). On y retrouve presque trait pour trait les stéréotypes construits au début du XIX<sup>e</sup> siècle : fierté, indolence, solidarité, hospitalité, ou encore attachement à la terre et à la patrie. Le

---

<sup>1850</sup> *Ibid.*, mercredi 20 novembre 1912.

<sup>1851</sup> Sur ce thème, il faut citer aussi Gaston Gravier et sa description de Belgrade. Il écrit que la ville « demeurerait [...] la capitale des Serbes, - sentinelle qui veille sur les destinées de la race, symbole de l'idée nationale qui n'abdique pas ». Gaston Gravier, *La nouvelle Serbie*, *op. cit.*, p. 32.

<sup>1852</sup> Édouard Nouvel, *La Serbie*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>1853</sup> Alphonse Muzet, *Aux pays balkaniques... op. cit.*, p. 99.

<sup>1854</sup> Voir aussi : Henry Barby, *Les victoires serbes*, *op. cit.*, p. 267-271.

<sup>1855</sup> « Les origines de la Serbie. Son passé, son présent, son avenir », *Le Matin*, 18 septembre 1910, p. 6.

costume national est de nouveau brandi et reflète la volonté de mettre en avant le passé serbe<sup>1856</sup>. La République valorise la continuité historique et le passé de la Serbie sert à justifier ses revendications. Plus spécifiquement, les références aux difficultés de ce passé<sup>1857</sup> permettent de donner une consistance à la nation, de la même façon que les romantiques utilisaient le passé pour lui donner des raisons d'exister. Pendant les guerres balkaniques, les États utilisent d'ailleurs le passé pour justifier leurs revendications territoriales : les Serbes, notamment, revendiquent des frontières en adéquation avec l'Empire médiéval serbe<sup>1858</sup>.

Alors que l'indépendance de la Serbie l'avait rapprochée des critères occidentaux, cette définition n'est plus très claire et la Serbie est de nouveau rattachée à l'Orient. Alphonse Muzet écrit par exemple que le Serbe « n'est plus un Oriental, [mais...] n'est pas encore tout à fait un Européen »<sup>1859</sup>. La ville de Belgrade, aussi, inspire des commentaires sur son orientalité : Pierre Fournier note par exemple en arrivant à Belgrade que « c'est déjà l'Orient avec ses costumes pittoresques, ses mœurs spéciales »<sup>1860</sup>. La différence entre la perception d'une ville orientale et la réalité d'une ville qui se rapproche en fait des villes occidentales<sup>1861</sup> met en exergue la volonté de rattacher la Serbie à un univers oriental : la résurgence d'images romantiques nécessite l'exotisme de l'Orient et la Serbie ne peut être tout à fait occidentale si elle veut susciter l'admiration et la protection des Français.

Ainsi, les Français utilisent les images construites par les romantiques dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment du développement du mouvement national en Europe centrale et orientale. On voit resurgir le portrait stéréotypé du Serbe, la couleur locale, la fascination pour l'exotisme, mais aussi l'idéal de liberté. Au moment où le concert européen régit les relations entre les pays et que les Européens commencent à craindre un conflit, la grandeur et la liberté romantiques constituent des idéaux capables de mobiliser les esprits.

---

<sup>1856</sup> Voir par exemple Édouard Nouvel, *La Serbie*, *op. cit.*, p. 13-15 ou Alphonse Muzet, *Aux pays balkaniques...* *op. cit.*, p. 95-97.

<sup>1857</sup> Alphonse Muzet évoque par exemple « leur passé douloureux de luttes héroïques et de souffrances accumulées ». Alphonse Muzet, *Aux pays balkaniques...* *op. cit.*, p. 231.

<sup>1858</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu...* *op. cit.*, p. 682.

<sup>1859</sup> Alphonse Muzet, *Aux pays balkaniques...* *op. cit.*, p. 100.

<sup>1860</sup> Papiers personnels du colonel Fournier, 16 septembre 1912. SHD, GR 7N1576.

<sup>1861</sup> Mirjana Roter Blagojević et Ana Radivojević évoquent les différentes périodes qui caractérisent l'aménagement de la ville de Belgrade. Création de l'apparence orientale de Belgrade aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles tout d'abord, ainsi transformation en une ville baroque au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les Autrichiens se battent pour sa conquête et création d'un aspect occidental dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir Mirjana Roter Blagojević et Ana Radivojević, « Les espaces publics et la vie publique à Belgrade au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle et leur transformation au XX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*

## 2. Contexte de résurgence des stéréotypes

La résurgence des images romantiques et des stéréotypes qui y sont liés doit être rattachée à la position de la Serbie à partir de 1908. Dans le contexte compliqué qui l’oppose à l’Autriche, bien plus puissante qu’elle, la Serbie se retrouve dans une position où elle doit être défendue. Les Français se saisissent de cette occasion, au même titre que les romantiques avaient pris le parti des groupes nationaux au début du siècle précédent, prenant la défense des petits États (en devenir) contre les grands. Dans ce contexte des tensions austro-serbes, en effet, puis des guerres balkaniques, les Français se sentent investis d’une « mission » de défense de l’opprimé. Appuyés par la germanophobie, les ressentiments serbes vis-à-vis de l’Autriche atteignent l’opinion publique française : progressivement, les Français s’emparent de « la question serbe », entrée dans le vocabulaire courant, et construisent la sympathie pour les Serbes. Le fait que les stéréotypes romantiques aient déjà existé au siècle précédent permet aux différents acteurs de les récupérer sans trop d’efforts. Ainsi ces représentations ressurgissent spontanément et envahissent l’espace représentationnel : des images intactes sont réutilisées et confirment la force de leur caractère stéréotypique, ancré dans la simplification et la répétition. Marquant les esprits et dépassant les enjeux directement liés à la Serbie, elles sont associées aux idéaux de liberté dans les imaginaires français et servent de caisse de résonance aux idées républicaines à une époque où les symboles de la République s’affirment et conquièrent le décor urbain<sup>1862</sup>.

Si les causes de la renaissance de ces stéréotypes trouvent leurs racines dans la société, la conséquence de leur récupération est d’ordre politique. Les représentations romantiques véhiculées auprès des Français légitiment les revendications serbes et leur attribuent une place dans les préoccupations des Français. Pendant les guerres balkaniques, la violence est justifiée par un objectif noble, lié au sentiment national, comme c’était le cas au moment des combats pour l’indépendance. Progressivement, les représentations qui s’imposent dans la société française imposent donc un soutien à la Serbie et la font entrer dans un catalogue mental qui se consolide jusqu’à la Première Guerre mondiale. Ce soutien s’affirme dans les différents cercles de réception, même s’il ne fait pas toujours l’unanimité (cf. débats mentionnés plus haut). La « galerie représentationnelle »<sup>1863</sup> qui se met en place pendant les guerres balkaniques nous renseigne sur les imaginaires français de l’époque, et les différents belligérants endossent une

---

<sup>1862</sup> Nicolas Rousselier, « Les caractères de la vie politique dans la France républicaine 1880-1914 », dans Serge Berstein et Michel Winock (dir.), *L’invention de la démocratie 1789-1914*, Paris, Seuil, 2002, p. 467-470.

<sup>1863</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 679.

caractéristique dominante : le Bulgare est laborieux, le Juif est comploteur, l'Albanais du Nord est plus guerrier que l'Albanais du Sud, etc.<sup>1864</sup> Ces représentations sont parfois ambivalentes (le Grec, par exemple, est soit indiscipliné soit idéalisé, le Turc, lui, est soit incapable de faire du mal soit essence de la cruauté), mais, contrairement à la période romantique, la figure du Serbe a perdu ses représentations ambivalentes (expression de la supériorité française contre tendance à valoriser le Serbe sans nuances). Dans cette composition mentale et schématique, le Serbe, en effet, est héroïsé et les images qui lui sont associées sont unanimement laudatives.

### 3. Le rôle de la photographie

Face à la résurgence des images romantiques, il faut noter l'apport de la photographie dans la construction d'un nouveau portrait du Serbe. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la presse et la photographie se rencontrent, notamment grâce à la technique de la similitravure qui permet d'associer facilement texte et image dans la mise en page des journaux. Progressivement, la presse choisit la photographie pour relayer l'actualité en images car son authenticité doit conforter l'impartialité recherchée des journaux<sup>1865</sup>. Les agences de photographies de presse jouent un rôle dans la fabrication de l'information visuelle, face à la demande croissante de photographies d'actualité<sup>1866</sup>. En France, Maurice Branger et Marcel Rol ouvrent leurs agences de photographie de presse en 1904 et couvrent l'actualité grâce à une diffusion rapide des photographies mais grâce aussi à la fondation de banques d'images qui permettent aux éditeurs de presse d'y piocher selon leurs besoins. Des photographes amateurs envoient aussi leurs clichés à la presse et, au tournant du siècle, le métier de reporter photographe voit le jour. Cette pratique est apparue au moment de la guerre de Crimée et la guerre de Sécession est le premier conflit véritablement médiatisé<sup>1867</sup>. Peu à peu, la passion du public pour les guerres rend les correspondants et les reporters indispensables. Au début du siècle, la guerre russo-japonaise est largement illustrée par des photographies dans la presse française et cette fascination se confirme pendant la Première Guerre mondiale : bien qu'elle respecte une stricte autocensure, *L'Illustration* obtient son meilleur tirage en 1915 avec 300 000 exemplaires vendus<sup>1868</sup>.

---

<sup>1864</sup> *Ibid.*

<sup>1865</sup> Thierry Gervais et Gaëlle Morel, « Les formes de l'information », dans André Gunthert et Michel Poivert (dir.), *L'art de la photographie des origines à nos jours*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2016, p. 304.

<sup>1866</sup> Thierry Gervais, *La fabrication de l'information visuelle. Photographies et magazines d'actualité*, Paris, Textuel, 2015, p. 36.

<sup>1867</sup> Pierre Albert, « La presse et la guerre », dans Michel Mathien (dir.), *L'information dans les conflits armés. Du Golfe au Kosovo*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 67.

<sup>1868</sup> Thierry Gervais et Gaëlle Morel, « Les formes de l'information », *op. cit.*, p. 323.

Que ce soit à l'occasion de la visite du roi à Paris ou, surtout, des guerres balkaniques, de nombreuses photographies de la Serbie et des Serbes sont diffusées en France entre 1908 et 1914. L'agence Rol joue un rôle important dans cette diffusion et on retrouve aujourd'hui dans les fonds de l'agence à la Bibliothèque nationale quantité de photographies de la Serbie et des Serbes. De manière générale, les photographies qui paraissent au tournant du siècle ne correspondent pas aux représentations traditionnelles de la guerre et permettent au public de s'en faire une idée plus réaliste. Leur présence importante témoigne



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

d'ailleurs de l'intérêt croissant pour ces réalités et la photographie permet au lecteur de devenir spectateur du déroulement de l'action guerrière<sup>1869</sup>. Lors des guerres balkaniques, en effet, les lecteurs français se sentent investis dans le conflit et les photographies leur permettent de se figurer les acteurs et les paysages de la guerre. On



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

assiste à une « spectacularisation » et à l'« immédiatisation » de la guerre en 1912-1913<sup>1870</sup>. Les Français voient sur ces photographies des soldats serbes dignes et bien habillés (photographie ci-contre<sup>1871</sup>), mais aussi des scènes plus dramatiques, comme ces soldats paysans venus chercher des nouvelles de leurs fils dans le froid à l'hiver 1913 (photographie ci-contre<sup>1872</sup>). Pendant les guerres balkaniques, l'illustrateur français Georges Scott voyage

<sup>1869</sup> Thierry Gervais, *La fabrique de l'information visuelle... op. cit.*, p. 48.

<sup>1870</sup> Nicolas Pitsos, *Marianne face aux Balkans en feu... op. cit.*, p. 238.

<sup>1871</sup> « Soldat serbe », 1912, Agence Rol. Source : Gallica.

<sup>1872</sup> « Paysans serbes se rendant à Belgrade afin d'avoir des nouvelles de leur fils », 1913. *Ibid.*,

aussi dans les Balkans et photographie et dessine des scènes de guerre qui présentent une vision idéalisée des Bulgares pendant la première guerre balkanique, beaux et victorieux, face à des Turcs laids et vaincus. Pendant la seconde guerre balkanique, en revanche, il attribue aux Bulgares tous les traits négatifs et met en scène les Grecs dans des situations avantageuses<sup>1873</sup>.

Les femmes sont aussi les objets de photographies et deux figures s'imposent : les femmes en vêtements traditionnels et les infirmières auprès des soldats blessés (photographies ci-contre<sup>1874</sup>). Ces figures de femmes permettent d'humaniser la population serbe et de mettre en valeur d'autres aspects que les combats. Comme les hommes, elles ont perdu les représentations ambivalentes qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, prédominaient : la femme sensuelle et violente a laissé la place à la femme sage et attachée à la tradition. Par leurs costumes nationaux, les femmes photographiées rappellent leur attachement au passé, de la même façon que la figure de l'infirmière met en exergue le rôle maternel et l'attachement serbe aux valeurs familiales. La ville de Belgrade, enfin, est un autre thème récurrent des photographies en circulation à cette époque, grâce auxquelles les Français se font désormais une idée plus précise des paysages serbes<sup>1875</sup>.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

<sup>1873</sup> Frédéric Guelton, « Georges Scott et la fabrication de l'information. Un illustrateur français avec l'armée grecque en 1913 », dans Catherine Horel (dir.), *Les guerres balkaniques... op. cit.*, p. 266-267.

<sup>1874</sup> « Albanie, la population serbe à Dibra en costume national », 1912 et « Infirmière dans l'hôpital de la rue Doubrovatchva à Belgrade », 1913. Agence Rol. Source : Gallica.

<sup>1875</sup> Voir les photographies en annexes.



Avant la Grande Guerre, des photographies de la Serbie circulent donc en France et influencent les représentations. Ces dernières se font plus concrètes et la Serbie n'est plus un objet lointain : les Français savent à quoi ressemblent les Serbes et leur pays. En ce sens, le développement de la photographie de presse contribue à rapprocher les Serbes des Français. Les thèmes du courage, de la solidarité, de la continuité historiques ou encore de la simplicité et de l'exotisme prennent corps au travers de ces photographies et s'inscrivent plus facilement dans les esprits français. Si elle en est le vecteur principal, la presse n'est cependant pas la seule à publier des photographies de la Serbie. Les ouvrages publiés à cette



époque les utilisent aussi, pour offrir aux lecteurs des illustrations de leurs propos. Alphonse Muzet, par exemple, agrmente son ouvrage *Aux pays balkaniques* d'un certain nombre de photographies : vues de Belgrade et de la Save, marché et champs de Niš, paysans dans les champs ou revenant du marché, ou encore fabrication des tapis par des femmes (photographie ci-contre<sup>1876</sup>).

## B. La construction de l'amitié franco-serbe

### 1. Les références à l'amitié franco-serbe

À partir de 1908, une autre évolution réside dans la multiplication significative des références à l'amitié franco-serbe. Si les politiques font aujourd'hui un usage très récurrent de la notion d'amitié<sup>1877</sup>, celle-ci n'a pas séduit les historiens. En histoire des relations internationales, ces derniers considèrent non seulement que ses rapports au subjectif lui font frôler l'anthropomorphisme mais aussi que l'inimitié est un problème plus important pour la politique

<sup>1876</sup> Alphonse Muzet, *Aux pays balkaniques... op. cit.*, p. 144.

<sup>1877</sup> Yves Viltard cite par exemple le discours d'investiture de Barack Obama (« Sachez que l'Amérique est l'amie de toutes les nations et de tous les hommes, femmes et enfants qui aspirent la paix et la dignité ») ou la une du Monde à l'occasion de la visite de Vladimir Poutine à la famille Bush en 2009 (« Poutine et Bush renouent leurs liens d'« amitié » »). Yves Viltard, « Que faire de la rhétorique de l'amitié en Relations Internationales ? », dans *Raisons politiques*, vol. 33, n°. 1, 2009, p. 127-147.

internationale, la guerre demeurant plus étudiée que la paix. Pourtant, la notion d'amitié est pertinente et pas moins légitime que celle d'ennemi. Derrière la notion d'amitié se cache la dichotomie ami/ennemi et le concept d'amitié représenterait donc la moitié de la structure politique des relations internationales<sup>1878</sup>. Ce changement de point de vue, qui rappelle la façon dont l'historiographie s'est penchée sur les défaites après s'être concentrée sur les victoires<sup>1879</sup>, permet en effet de se questionner sur les relations franco-serbes.

Les occurrences du champ lexical lié à l'amitié pour décrire les relations franco-serbe s'observent dans les différents espaces de la société. Au Parlement, après la lecture d'une lettre de l'Assemblée serbe à la veille du voyage de Pierre I<sup>er</sup> à Paris, le président de séance Henri Brisson évoque « la vive reconnaissance que nous inspire ce précieux témoignage d'amitié »<sup>1880</sup>. Après le séjour du roi, le député Amédée Thalamas mentionne ensuite Pierre I<sup>er</sup> comme un « souverain ami »<sup>1881</sup>. Si ces expressions semblent relever du langage politique, leur multiplication est significative. On retrouve en effet ces mêmes mots dans la presse où Pierre I<sup>er</sup> est par exemple présenté comme « un ami de la France ». Paul Labbé, lui, dans son ouvrage sur la Serbie, espère plus largement : « Souhaitons donc de nous faire des amis des Serbes »<sup>1882</sup>, tandis que Louis Leger va plus loin : « Ils ne doivent pas être seulement pour nous des amis, mais surtout des alliés »<sup>1883</sup>. À la légation de Belgrade aussi, le chargé d'affaires écrit au Quai d'Orsay que « nous passons pour des amis politiques sinon plus attentifs et plus sûrs, du moins plus désintéressés que la Russie elle-même »<sup>1884</sup>.

La répétition de ces termes et leur diffusion sont significatives. Le chargé d'affaires évoque également le point de vue serbe : après la visite de Pierre I<sup>er</sup> à Paris, il ajoute que le journal serbe *Politika* exalte la France et déclare que la Serbie doit « pour se montrer digne d'une telle amitié, [...] être avant tout prudente et sage »<sup>1885</sup>. D'après lui, cette amitié rehausse Pierre I<sup>er</sup> dans l'estime de sa population et lui accorde une certaine popularité. Il se montre assez critique

---

<sup>1878</sup> Alexander Wendt, *Social Theory of International Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 298-299.

<sup>1879</sup> Corine Defrance, Catherine Horel et François-Xavier Nérard (dir.), *Vaincus ! Histoires de défaites. Europe, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Nouveau monde, 2016.

<sup>1880</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés... op. cit.*, 1911, p. 3053. Séance du 15 novembre 1911.

<sup>1881</sup> *Ibid.*, p. 3381. Séance du 28 novembre 1911.

<sup>1882</sup> Paul Labbé, *A travers la Serbie... op. cit.*, p. 25.

<sup>1883</sup> Louis Leger, *Serbes, Croates et Bulgares... op. cit.*, p. V.

<sup>1884</sup> Clément Simon au MAE. Belgrade, 22 novembre 1911. AMAE, Serbie, politique étrangère. Relations avec la France... *op. cit.*, P18771.

<sup>1885</sup> *Ibid.*

lorsqu'il observe que les Serbes se sont attribués les acclamations s'adressant à Pierre I<sup>er</sup>, qui avait combattu auprès des Français, et qu'ils « commencent à nous traiter de nation sœur »<sup>1886</sup>. Nouvelle résurgence du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1887</sup>, la métaphore familiale prend de l'ampleur quelques années plus tard, pendant la Grande Guerre. En 1911, elle semble pourtant exagérée au fonctionnaire français, conscient des réalités des rapports entre les deux pays. En 1913, Léon Descos écrit que l'opinion serbe est touchée de l'intérêt que lui témoigne la politique française et que l'impression se généralise que « la France est seule à [...] prendre sérieusement en main la cause serbe »<sup>1888</sup> à la conférence de Londres. Après la déception du manque de réaction française face à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, les Serbes se retournent donc vers la France et la construction d'un sentiment amical a donc eu lieu aussi bien en France qu'en Serbie. Le cas de la construction d'une proximité avec la Roumanie, aussi, illustre la mise en circulation de ces discours en parallèle des discours dépréciatifs sur les Balkans<sup>1889</sup>.

Malgré le caractère répétitif de ces discours, il faut constater que les relations franco-serbes du début du siècle ne correspondent pas aux règles d'amitié mentionnées par Alexander Wendt : non violence et promesse d'aide mutuelle, qui doivent être respectées de façon concomitante et sans limite de temps (à la différence d'une alliance, qui a une limite temporelle et qui peut être brisée selon les besoins)<sup>1890</sup>. Avant la Première Guerre mondiale, la France n'est pas prête à agir pour protéger la Serbie (son absence de réaction à l'annexion le prouve), et, si la Russie est un lien entre les deux pays, l'amitié mentionnée a donc d'autres significations. Au regard de la dichotomie ami/ennemi, il est difficile de définir qui est l'ennemi commun qui doit rapprocher la Serbie et la France. Si la germanophobie est bien présente en France, le Quai d'Orsay continue jusqu'en 1914 à vouloir préserver ses relations avec l'Autriche. Enfin, l'amitié suppose des rapports horizontaux auxquels les rapports asymétriques entre la France et la Serbie ne répondent pas. L'amitié franco-serbe mentionnée par les Français est donc une construction en renfort des représentations analysées plus haut.

---

<sup>1886</sup> *Ibid.*

<sup>1887</sup> En 1891, René Millet écrit : « Des torrents d'hommes se sont écoulés aux pieds de ces collines, avec un mugissement de flot qui passe, jusqu'au jour où les Serbes ont relevé la tête et conquis le droit de vivre pour eux-mêmes. Et nous, les enfants gâtés de l'Europe, nous serions sévères pour ces frères cadets si dignes de pitié, qui viennent sur le tard réclamer leur part d'héritage ? ». René Millet, *Souvenirs des Balkans... op. cit.*, p. 71.

<sup>1888</sup> Descos au MAE. Belgrade, 22 janvier 1913. AMAE, Serbie, politique étrangère. Relations avec la France... *op. cit.*, P18771.

<sup>1889</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans... op. cit.*, p. 73.

<sup>1890</sup> Alexander Wendt, *Social Theory of International Politics, op. cit.*, p. 299.

La rhétorique de l'amitié comporte une spécificité politique et parler d'amitié en politique peut-être une façon de prendre de l'avance sur l'opinion publique, comme lorsque les pouvoirs publics français et allemands ont encouragé les jumelages de villes, juste après la Seconde Guerre mondiale, pour consolider la réconciliation<sup>1891</sup>. Ainsi les discours précèdent-ils aussi les actes dans les relations franco-serbes et les mots « ami » et « amitié » construisent-ils de nouveaux horizons d'attente. Ce recours au champ lexical de l'amitié constitue un leurre, supposé entraîner des réactions en chaîne dans la construction de la perception de la Serbie, mais aussi de la France.

### 3. La Serbie comme reflet flatteur de la France

L'évolution des représentations de la Serbie constitue aussi un angle pour aborder la société française car elle sert la construction des images que les Français ont d'eux-mêmes. Une nation ne peut être appréhendée dans sa globalité et n'apparaît que sous la forme d'une narration<sup>1892</sup> : à la veille de la Première Guerre mondiale, la France a déjà choisi sa façon de représenter la Serbie et celle-ci lui renvoie une image flatteuse d'elle-même. En représentant la Serbie, les Français mettent en avant les éléments d'un portrait idéal. De plus, lorsque les Serbes sont dépeints comme une population qui doit être défendue, à renfort d'exagérations romantiques, les Français décrivent aussi la figure du défenseur qu'ils s'attribuent plus ou moins implicitement. Décrire l'Autre permet de modeler une image de soi-même et les images de la Serbie flattent les Français en leur donnant un rôle à jouer en Europe. La politique de neutralité menée par le Quai d'Orsay limite son champ d'action et la circulation d'images flatteuses pour les Français apparaît comme une façon de compenser cette inaction. En choisissant ce récit, les Français expriment le désir de se sentir actifs et importants. Parfois, la construction d'un parallèle entre Serbes et Français sert à cette construction réciproque. Lors de sa conférence à la Société normande de géographie, Paul Labbé déclare par exemple :

Je vous demande pardon, Mesdames et Messieurs, si je m'étends aussi longuement. Je voulais vous intéresser à ce pays, non seulement parce que j'y ai été reçu avec beaucoup de sympathie, mais parce que les Serbes méritent d'être aimés. Les Serbes comme les

---

<sup>1891</sup>Yves Viltard, « Que faire de la rhétorique de l'amitié en Relations Internationales ? », *op. cit.*

<sup>1892</sup>Heinz Wismann, « Un regard philosophique », dans Jean-Noël Jeanneney, *Une idée fausse est un fait vrai, op. cit.*, p. 29.

Français aiment leur patrie et aiment aussi la France. Il faut le leur rendre ; et ils ont à Vienne et à Berlin les mêmes ennemis que nous.<sup>1893</sup>

Autre exemple chez Édouard Nouvel, qui établit un parallèle entre les drapeaux français et serbe et suggère une proximité patriotique : « Le drapeau serbe est tricolore comme le nôtre, rouge, bleu, blanc de haut en bas »<sup>1894</sup>. Ce thème de la ressemblance entre Serbes et Français existe déjà au XIX<sup>e</sup> siècle et sa récupération permet de justifier le rapprochement qui apparaît à travers les représentations et grâce auquel la métaphore familiale peut ensuite s'épanouir. En se tournant vers les Serbes, les Français cherchent aussi à s'assurer une admiration et une reconnaissance qui n'a pas manqué de se développer. Les Français veulent retrouver un statut privilégié en l'Europe centrale et orientale, comme c'était le cas lorsque la Révolution française et le mouvement romantique y ont servi de modèle au développement des idées nationales.

Par rapport au balkanisme, le discours franco-serbe du début du XX<sup>e</sup> siècle est spécifique et constitue en quelque sorte son pendant positif. En effet, les représentations de la Serbie permettent de nuancer l'homogénéité du discours balkaniste : entre 1908 et 1914, les images qui s'imposent en France n'ont pas comme priorité de décrire la sauvagerie du Serbe mais d'en vanter l'héroïsme. Les Français construisent avec la Serbie une figure de projection, qui leur permet de définir leurs propres valeurs morales. Si les romantiques ont construit les stéréotypes, le début du XX<sup>e</sup> siècle opère un changement de paradigme : alors que le stéréotype renvoie à la catégorisation, les représentations de la Serbie, à la veille de la Première Guerre mondiale, relèvent de la symbolisation<sup>1895</sup>. L'exemplarité indiscutable de la figure serbe, vantée par la société française, la transforme en un objet mythifié. La sublimation et, surtout, le culte qui s'installe pendant la Première Guerre mondiale, donnent ainsi naissance à un mythe serbe dans la société française.

\*\*\*

L'annexion de la Bosnie-Herzégovine et les guerres balkaniques ont attiré une nouvelle fois le regard des Français sur les Balkans. À la Chambre et au Sénat, les mentions de la Serbie n'ont

---

<sup>1893</sup> Paul Labbé, *A travers la Serbie...* op. cit., p. 24.

<sup>1894</sup> Édouard Nouvel, *La Serbie*, op. cit., p. 24.

<sup>1895</sup> Henri Boyer propose une réflexion sur les trois modalités de sémiotisation que sont le stéréotype, l'emblème et le mythe : Henri Boyer, « Stéréotype, emblème, mythe. Sémiotisation médiatique et figement représentationnel », dans *Mots. Les langages du politique* [En ligne], n° 88, 2008, mis en ligne le 01 novembre 2010, consulté le 17 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/14433> ; DOI : 10.4000/mots.14433

jamais été aussi nombreuses depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle et la diversité des positions mène à des débats animés. Cette présence des Balkans dans la sphère politique marque un tournant et met en exergue la diversité des positions françaises qui s'y expriment. Contrairement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas seulement une sensibilité de gauche qui se manifeste puisque la droite aussi contribue à l'évolution des discours en soutien à la Serbie. Parallèlement à cet intérêt politique, la Serbie ressurgit dans la société française. Une nouvelle vague d'ouvrages comble le vide constaté depuis le début du siècle et les guerres balkaniques font circuler de nombreux récits de reporters, voyageurs ou militaires. Un nouveau vocabulaire apparaît, introduisant « la question serbe », « la cause serbe » et « le serbisme » dans l'actualité des Français. Le fait que l'opinion publique s'intéresse aussi à la Serbie fait évoluer le modèle de perception de la Serbie : pour la première fois depuis 1804, la politique et l'opinion publique françaises s'intéressent à la Serbie au même moment.

Cette rencontre des cercles de réception, qui se fuyaient depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, donne naissance à un nouveau portrait du Serbe et à la constitution d'un mythe. Les stéréotypes romantiques ressurgissent et relèvent désormais de la symbolisation, alors que les Français se réattribuent la mission de défense de l'opprimé. Ces images servent de caisse de résonance aux idéaux définis par la société et les conséquences de cette évolution sont politiques puisqu'elles légitiment les revendications serbes. Grâce à la photographie, les images se font plus concrètes et les Serbes se rapprochent des Français. Alors que les relations entre les deux pays ne répondent pas à la définition d'amitié qui repose sur des rapports horizontaux, l'emploi du champ lexical de l'amitié constitue un leurre et un nouvel horizon d'attente pour les Français : cette amitié est une construction en renfort des représentations. Le portrait idéal et idéalisé du Serbe est un reflet flatteur pour les Français qui se projettent à la fois dans la figure du défenseur et dans celle de l'opprimé, puisqu'ils dessinent un Serbe qui leur ressemble. Les représentations de la Serbie constituent un pendant positif du balkanisme et la symbolisation de la figure serbe renforce son impact sur la société. Ainsi cette force des images de la Serbie se confirme-t-elle dès 1914 puis lorsque Français et Serbes combattent ensemble sur le Front d'Orient : la mythologie née dans le contexte agité de 1908 à 1914 s'épanouit avec le déclenchement de la Première Guerre mondiale.



## Conclusion partie III

L'évolution des représentations de la Serbie ne s'opère donc pas dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Après l'indifférence qui s'installe à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le coup d'État de 1903 ne bouleverse pas les relations entre la France et la Serbie. Le changement dynastique brutal choque les Français mais le Quai d'Orsay fait preuve d'une grande prudence et la priorité reste de se conformer à l'attitude russe. Malgré la mise en scène par Pierre I<sup>er</sup> d'un rapprochement avec la France, cette dernière ne fait pas d'efforts pour répondre aux attentes serbes. Seuls les intérêts économiques et financiers de la France dans les Balkans finissent par susciter l'intérêt du gouvernement français. Le soutien de la Serbie face à l'Autriche en 1906 est donc pragmatique et la mollesse de la réaction française face à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine confirme le désir de ne pas provoquer le mécontentement de l'Autriche-Hongrie. La crise bosniaque de 1908 bouleverse cependant l'équilibre en Europe centrale et orientale et influence les représentations. En France, si le gouvernement reconnaît facilement l'annexion, la politique et la société s'emparent du sujet qui fait la une de tous les journaux. Progressivement, les discours évoluent et un soutien à la Serbie se dessine. Les silences qui prévalaient à la fin du siècle précédent sont comblés et l'espace représentationnel envahi d'images romantiques qui ressurgissent. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'opinion publique et la sphère politique françaises se croisent dans leur intérêt pour la Serbie : l'opinion publique française se prend d'intérêt pour la Serbie dans la première moitié du siècle alors que la politique commence à s'y intéresser ensuite, lorsque les Français s'en éloignent. Les tensions qui agitent les Balkans au début du XX<sup>e</sup> siècle font évoluer ces cercles réceptifs et, pour la première fois depuis 1804, la sphère politique et l'opinion publique se rejoignent dans leur intérêt pour la Serbie à partir des guerres balkaniques.

L'évolution des discours et des représentations modifie les horizons d'attente, notamment par le recours au champ lexical de l'amitié, et une mythologie serbe naît en France dans les années qui précèdent le premier conflit mondial. Le mythe est un stéréotype qui a une histoire<sup>1896</sup> : la longue histoire des stéréotypes serbes, nés au début du XIX<sup>e</sup> siècle, leur apporte une portée symbolique et les transforme en mythe pendant la Première Guerre mondiale. Les images

---

<sup>1896</sup> Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, op. cit., p. 66-67.



passent de la catégorisation à la symbolisation et le portrait mythique du Serbe s'épanouit en France pendant la guerre, ainsi que le mythe de la réciprocité des relations franco-serbes.

# Épilogue

Le 28 juin 1914, l'héritier archiduc autrichien François Ferdinand est assassiné à Sarajevo. Sa visite dans la capitale de la Bosnie-Herzégovine le jour de l'anniversaire de la bataille de Kosovo polje était apparue comme une provocation et avait excité le nationalisme serbe<sup>1897</sup>. Alors que l'Autriche espère pouvoir se débarrasser de la Serbie et la « rayer du monde »<sup>1898</sup>, l'engrenage des alliances entraîne rapidement l'Europe dans la guerre. Plus encore que les guerres balkaniques, 1914 met la Serbie au cœur des discours français : la Première Guerre mondiale constitue l'apogée du mythe serbe par l'utilisation de plus en plus fréquente de l'essentialisation du portrait du Serbe. Idéalisé, il devient un personnage mythique et exemplaire.

Avec la guerre, la Serbie retrouve le statut de nation opprimée qui lui avait valu l'attention des Français en 1804 ou en 1908. Dès le mois d'août 1914, René Viviani condamne l'attitude autrichienne qui met en cause « l'indépendance d'un peuple vaillant »<sup>1899</sup>. Quelques mois plus tard, en décembre 1914, Paul Deschanel évoque « l'héroïque Serbie »<sup>1900</sup> et René Viviani mentionne le combat des alliés pour rétablir l'équilibre du monde :

Aujourd'hui, comme hier, comme demain, n'ayons qu'un cri : la victoire ; qu'une vision : la patrie ; qu'un idéal : le droit. C'est pour lui que nous luttons, que luttent la Belgique qui a donné à cet idéal tout le sang de ses veines (*Toute la Chambre, debout, applaudit vivement*), l'inébranlable Angleterre, la Russie fidèle, l'intrépide Serbie, l'audacieuse marine japonaise, les héroïques Monténégrins. (*Très vifs applaudissements.*) Si cette guerre est la plus gigantesque que l'histoire ait enregistrée, ce n'est pas parce que des peuples se heurtent pour conquérir des territoires, des débouchés, un agrandissement de la vie

---

<sup>1897</sup> Sur les relations entre la France et la Serbie après l'attentat, voir Liljana Aleksić-Pejković, « La France et la Serbie durant la Crise de juillet 1914 », dans Dušan Bataković, *La Serbie et la France : une alliance atypique*, op. cit., p. 251-287. Sur leurs relations pendant la guerre, voir Liljana Aleksić-Pejković, « La France et la Serbie pendant la Première Guerre mondiale – alliance non-formelle d'intérêts d'états communs et d'amitié sincère des deux peuples », dans Mihailo Pavlović et Jelena Novaković, *Srpsko-francuski odnosi...* op. cit., p.33-42. Sur la perception de l'attentat par la presse française, voir Ksenia Smolović, « Discours français au lendemain de l'attentat de Sarajevo (1914) », *Études et travaux d'Eur'Orbem*, 2017, p. 5-22.

<sup>1898</sup> Liljana Aleksić-Pejković, « La France et la Serbie durant la Crise de juillet 1914 », op. cit., p. 251.

<sup>1899</sup> *Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés...* op. cit., 1914, p. 3111. Séance du 4 août 1914.

<sup>1900</sup> *Ibid.*, p. 3123. Séance du 22 décembre 1914.

matérielle, des avantages politiques et économiques ; c'est parce qu'ils se heurtent pour régler le sort du monde. (*Applaudissements.*) »<sup>1901</sup>

Comme pendant les guerres balkaniques, une galerie représentationnelle se met en place et chaque population alliée y a des caractéristiques propres. « Intrépide », le Serbe ne recule pas face au danger : il est aussi courageux que ce qu'avaient affirmé les romantiques au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est intéressant de constater que les Serbes et les Monténégrins ont l'apanage du courage dans cette grille de lecture. Peu à peu, et dès le début de la guerre, la Serbie occupe donc une place importante dans la propagande chargée de mobiliser les esprits. La solidarité qui s'exprime à partir de 1914 se renforce à l'automne 1915 lorsque la Serbie est occupée par l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et la Bulgarie.

La presse française exprime sa sympathie pour la Serbie dans d'innombrables articles et des revues apparaissent pour exprimer ce soutien, comme *La Patrie serbe* qui paraît entre octobre 1916 et décembre 1918<sup>1902</sup>. Les ouvrages aussi fleurissent, comme ceux d'Ernest Denis<sup>1903</sup>, de Paul Labbé<sup>1904</sup>, d'Henry Barby<sup>1905</sup>, d'Émile Haumont<sup>1906</sup>, de Victor Bérard<sup>1907</sup>, ou de nombreux autres<sup>1908</sup>. Ils contribuent à l'idéalisation du Serbe, courageux et héroïque, qui sert de référence pour les Français qui vont se battre mais aussi pour soutenir le moral de l'arrière. Alors qu'avant la guerre les représentations servaient surtout les imaginaires et le portrait du Français lui-même, elles sont désormais un outil de la propagande active. Les photographies et les cartes postales jouent aussi un rôle majeur dans la propagande, représentant notamment l'amitié entre les soldats français et serbes<sup>1909</sup>. Les Français ont besoin de croire à la supériorité des alliés, et la figure serbe est une des images qui leur permet de se projeter<sup>1910</sup> : la résistance serbe

---

<sup>1901</sup> *Ibid.*, p. 3125.

<sup>1902</sup> Tamara Valčić-Bulić, « Deux périodiques serbes dans la France de la Grande Guerre », dans *Revue de littérature comparée*, vol. 315, n° 3, 2005, p. 341-346.

<sup>1903</sup> Ernest Denis, *La Serbie héroïque*, Paris, Foi et vie, 1916 ou aussi *La Grande Serbie*, Paris, Delagrave, 1915. Voir Jean-Paul Bled, « Ernest Denis et 'La Grande Serbie' », dans Dušan Bataković, *La Serbie et la France : une alliance atypique*, *op. cit.*, p. 289-295.

<sup>1904</sup> Paul Labbé, *L'Effort serbe : la Serbie fidèle*, Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1918.

<sup>1905</sup> Henry Barby, *L'épopée serbe... op. cit.*

<sup>1906</sup> Émile Haumont, *Les origines de la liberté serbe : d'après les mémoires du protopope Matia Nenadovitch*, Paris, Alcan, 1915 ou aussi *Karageorges : son armée, ses adversaires*, Paris, Daupéley-Gouverneur, 1916.

<sup>1907</sup> Victor Bérard, *La Serbie : la Serbie et son histoire, les victoires serbes, le peuple serbe*, Paris, Armand Colin, 1915.

<sup>1908</sup> Voir l'introduction récapitulative de Mihailo Pavlović, *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie 1912-1918/Francuzi o Srbima i Srbiji 1912-1918*, *op. cit.*, p. 25-32.

<sup>1909</sup> Danilo Sarenac et Mathilde Meyer, « Sources iconographiques pour l'histoire de la Serbie, 1914-1918 », dans *Revue historique des armées*, n° 258, 2010, p. 126-129.

<sup>1910</sup> Catherine Durandin, « La Roumanie et ses avocats au Congrès de la Paix (1919). Esquisse d'analyse d'une mythologie », dans *Ethnopsychologie*, vol. XXVIII, n° 4, 1973, p. 407-423.

notamment, attaquée par plus forts qu'elle, sert à la fois de modèle et de projection. Le thème de la ressemblance entre Français et Serbes s'épanouit aussi pendant la guerre (« le caractère du Serbe lui a valu le surnom de 'Français des Balkans' »<sup>1911</sup>) et renforce encore le culte et la propagande proserbes. La force de ces images peut s'expliquer par leur enracinement dans le temps long : leur présence dans les imaginaires depuis plus d'un siècle les rend crédible et rend leur mobilisation plus facile. Le fait que les images romantiques aient ressurgi dans les différents cercles de réception français dès 1908 permet de les mobiliser de façon immédiate au service des idéaux de la guerre. Ce lyrisme romantique tombe à point nommé pour servir une rhétorique belliqueuse et calmer les incertitudes qui hantent la société. Contrairement aux conflits précédents, les combats se déroulent désormais aussi sur le territoire français et la diffusion des représentations serbes sert un objectif de défense nationale. D'un autre côté, pour les intellectuels français traumatisés par la guerre de 1870, la Serbie joue un rôle décisif pendant la guerre en fermant la route de l'Orient aux Allemands<sup>1912</sup>. Dans ce contexte, la figure du Serbe devient une image de référence dans l'imaginaire social<sup>1913</sup>.

Pour aider la Serbie à lutter contre les Empire centraux, deux missions militaires françaises sont envoyées dans les Balkans en 1915 et une mission de plus de cents médecins militaires se trouve à Belgrade entre avril et août pour lutter contre les épidémies qui se propagent<sup>1914</sup>. Lorsque la Serbie est envahie, l'armée serbe doit battre en retraite jusqu'à l'Adriatique à travers les montagnes monténégrines et albanaises pour rejoindre les forces alliées. Un tiers de l'armée succombe au froid et aux maladies pendant la retraite et cet épisode a non seulement marqué l'histoire serbe mais aussi les esprits français contemporains. Plus d'une dizaine de Français relatent cette retraite à travers des témoignages publiés pendant la guerre<sup>1915</sup> : une partie des ouvrages qui paraissent sont sur ce sujet, comme celui d'Henry Barby (« J'ai vécu, depuis la première heure, toutes les journées de l'atroce agonie de cette vaillante petite nation frappée en

---

<sup>1911</sup> V. Kuhne, « Le caractère serbe », *L'image de la guerre*, 1<sup>er</sup> août 1915, p. 10.

<sup>1912</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans... op. cit.*, p. 68.

<sup>1913</sup> Mihailo Pavlović retrace comment la Première Guerre mondiale a inspiré la présence d'étudiants serbes dans la pièce *Jazz* de Marcel Pagnol présentée au théâtre des Arts à Paris en 1926. Pagnol, en effet, avait connu des Serbes à Aix en Provence en 1918, il y était professeur au lycée et avait dans sa classe plusieurs élèves serbes. Mihailo Pavlović, « Les étudiants serbes dans une pièce de Marcel Pagnol », dans Jelena Novaković et Ljubodrag P. Ristić, *Srbi o Francuzima... op. cit.*, p. 15-20.

<sup>1914</sup> Alexis Troude, « La France et la Serbie 1915-1918 : coopération militaire, implantation économique et échanges culturels », dans Dušan Bataković, *La Serbie et la France : une alliance atypique, op. cit.*, p. 345.

<sup>1915</sup> Stanislav Sretenović, *Srpsko povlačenje 1915/16, francuska svedočanstva/La retraite serbe 1915/16, témoignages français, op. cit.*

pleine vie, en plein essor. »<sup>1916</sup>).<sup>1917</sup>. Le conflit est présenté comme une épopée et le sort des Serbes est associé au chemin du Golgotha (Calvaire), référence chrétienne à laquelle le public français est sensible<sup>1918</sup>.

Le milieu scolaire et universitaire est représentatif de l'engouement français général pour la Serbie<sup>1919</sup>. Dès le début de l'année 1915, une « Journée scolaire serbe » est instituée dans toutes les écoles de France. Le texte d'une conférence rédigé par Victor Bérard est envoyé à toutes les académies pour être lu devant les écoliers le 26 mars<sup>1920</sup>. Les universités ne sont pas en reste et des conférences y sont aussi organisées en l'honneur de la Serbie. Le ministre de l'Instruction publique Albert Sarraut donne lui-même cette conférence à la Sorbonne et son exemple est imité dans différentes villes françaises<sup>1921</sup>. La « Journée serbe » est un succès et elle est renouvelée le 25 juin 1916. Dans le même temps, des comités serbes s'organisent partout en France et un comité franco-serbe doit organiser à l'échelle nationale l'envoi de vêtements, de couvertures et de denrées alimentaires. Au moment de la retraite serbe, la question du secours des réfugiés est mêlée à la question scolaire lorsque le député Honnorat propose que le gouvernement offre « d'urgence aux élèves des gymnases serbes l'hospitalité de nos lycées [...] [et offre] en outre, dans toutes les mesures du possible et sous la même réserve, l'hospitalité de notre territoire à la population civile chassée de Serbie »<sup>1922</sup>. En décembre 1915, un comité universitaire de la jeunesse serbe est fondé à Paris pour coordonner l'accueil des Serbes et, à la fin du mois, les premiers bateaux partis de Macédoine arrivent à Marseille et à Bastia. Ainsi, au début de l'année 1916, des places sont créées pour les Serbes dans 73 établissements scolaires. En septembre 1916, le ministre serbe de l'Instruction publique Ljubomir Davidović estime que 3 500 élèves serbes ont déjà été accueillis en France<sup>1923</sup>. Tous ces Serbes accueillis

---

<sup>1916</sup> Henry Barby, *L'épopée serbe : l'agonie d'un peuple*, Paris, Berger-Levrault, 1916, p. 3.

<sup>1917</sup> Citons aussi Raoul Labry, *Avec l'armée serbe en retraite à travers l'Albanie et le Monténégro*, Paris, Perrin, 1916 ; Louis Thomson, *La retraite de Serbie*, Paris, Hachette, 1916 (préfacé par Ernest Denis) ; Auguste Boppe, *A la suite du gouvernement serbe : de Nich à Corfou : 20 octobre 1915-19 janvier 1916*, Paris, Bossard, 1917.

<sup>1918</sup> Stanislav Sretenović, *Srpsko povlačenje 1915/16... op. cit.*, p. 161-166.

<sup>1919</sup> Guillaume Tronchet, *Savoirs en diplomatie. Une histoire sociale et transnationale de la politique universitaire internationale de la France (années 1870-années 1930)*, thèse réalisée sous la direction de Patrick Weil, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2014, vol. 1, p. 316-327 ; Ljubinka Trgovčević, « Srbi u Francuskoj tokom Prvog svetskog rata » [Les Serbes en France pendant la Première Guerre mondiale], dans Mihailo Pavlović et Jelena Novaković, *Srpsko-francuski odnosi... op. cit.*, p. 43-55 ; Ljubinka Trgovčević, « Pariz kao kulturni centar srpske emigracije tokom prvog svetskog rata » [Paris comme centre culturel de l'émigration serbe pendant la Première Guerre mondiale], dans *Zbornik matice srpska istoriju*, n° 41, 1990, p. 83-97.

<sup>1920</sup> Victor Bérard, *La Journée scolaire serbe (26 mars 1915). Conférence sur les victoires et le rôle de la Serbie*, Paris, Armand Colin, 1915.

<sup>1921</sup> « La journée scolaire serbe à la Sorbonne », *Le Temps*, 26 mars 1915.

<sup>1922</sup> Guillaume Tronchet, *Savoirs en diplomatie... op. cit.*, p. 319.

<sup>1923</sup> *Ibid.*, p. 321. Voir aussi Amédée Moulins, *L'Université française et la jeunesse serbe*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1917.

et formés en France formeront une génération de francophiles, destinée à devenir la future élite intellectuelle serbe et prompte à diffuser des images laudatives de la France à leur retour en Serbie<sup>1924</sup>. En France, les manifestations en faveur de la Serbie se multiplient, comme celle organisée sur l'initiative de *La revue hebdomadaire* en janvier 1916 (en présence du président de la République Raymond Poincaré), durant laquelle le président du comité d'organisation, Fernand Laudet, affirme qu' « en France, nous aimions déjà la Serbie pour la beauté de son pays, pour son âme poétique, pour son amour de l'indépendance ; et quand les victoires de 1913 doublèrent presque son territoire [...] nos cœurs tressaillirent »<sup>1925</sup>. La continuité entre l'engouement qui ressurgit pendant les guerres balkaniques et l'idéalisation du Serbe pendant la Première Guerre mondiale met en lumière les mécanismes de construction du mythe serbe.

Sur le Front de Salonique, aussi, des liens se tissent entre Serbes et Français. Après une certaine méfiance, due à une méconnaissance réciproque, les poilus d'Orient se rapprochent de leurs homologues serbes<sup>1926</sup>. Un des enjeux actuels des recherches sur la guerre est de mettre en lumière comment elle a constitué un « moment interculturel »<sup>1927</sup> : le stationnement des soldats en Grèce et en Macédoine les mène à se confronter aux autres nationalités de façon très concrète. La camaraderie qui a pu être éprouvée sur le Front d'Orient nourrit de façon efficace la propagande mais aussi la mémoire du conflit. En septembre 1918, la percée décisive du front de Salonique est dirigée par le maréchal français Franchet d'Espèrey et l'historiographie insiste sur « l'amitié indéfectible » entre Serbes et Français, sur « la solidité des liens étroits entre Serbes et Français [qui] expliquait en partie la victoire obtenue Franchet d'Espèrey »<sup>1928</sup>. Le maréchal est devenu un acteur de la mémoire franco-serbe, symbolisant la proximité d'armes entre les deux pays, et un boulevard porte aujourd'hui son nom à Belgrade (*Bulevar Franše d'Eperea*).

L'épanouissement de cette essentialisation du Serbe consolide non seulement le mythe du héros serbe, dont les contours apparaissent sous forme de stéréotypes au début du XIX<sup>e</sup> siècle et qui s'affirme lors des guerres balkaniques, mais il fonde aussi un autre mythe : celui de la

---

<sup>1924</sup> Stanislav Sretenović, *La France et le Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes...* *op. cit.*, p. 87-88.

<sup>1925</sup> « Manifestation des alliés en faveur de la Serbie au grand amphithéâtre de la Sorbonne », *La revue hebdomadaire*, n° 6, 5 février 1916, p. 7. Une autre manifestation est organisée à la Sorbonne le 8 février 1917, intitulée « L'effort serbe » et organisée par le comité « L'effort de la France et de ses alliés ».

<sup>1926</sup> Alexis Troude, « La France et la Serbie 1915-1918 : coopération militaire, implantation économique et échanges culturels », *op. cit.*, p. 349-350.

<sup>1927</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans...* *op. cit.*, p. 68.

<sup>1928</sup> Alexis Troude, « La France et la Serbie 1915-1918 : coopération militaire, implantation économique et échanges culturels », *op. cit.*, p. 353-354.

réciprocité des relations franco-serbes. Après la guerre et l'expérience du Front d'Orient, le discours sur l'amitié franco-serbe intègre le discours patriotique français et l'écriture du passé. Aujourd'hui, cette mémoire des liens franco-serbes existe toujours et fait survivre l'idée d'une amitié (passée ou actuelle) entre les deux peuples. D'après Anne Madelain, « le refoulement de l'expérience individuelle des soldats pourrait en effet éclairer l'ambivalence des discours d'amitié franco-serbe et franco-roumaine, transmise aux générations suivantes »<sup>1929</sup>. À la lueur de ce travail, il faut souligner le décalage entre cette mémoire collective et l'histoire de l'inégalité des relations entre les deux pays. Ainsi, l'évolution cyclique des représentations françaises de la Serbie et la parenthèse de la Première Guerre mondiale ont permis la construction du mythe de la réciprocité des relations franco-serbes, utilisé jusqu'à aujourd'hui à différentes fins politiques.

---

<sup>1929</sup> Anne Madelain, *Une expérience française des Balkans... op. cit.*, p. 69.

# Conclusion

La première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle donne naissance à des représentations stéréotypées de la Serbie en France. Au début du siècle, les révoltes serbes contre les Ottomans attirent l'attention des Français et les romantiques s'emparent de la construction des représentations. Les événements serbes répondent à leur intérêt pour les petites nations ainsi qu'à certains de leurs thèmes de prédilection comme le courage face à la mort, la couleur locale ou la renaissance. Alphonse de Lamartine, Prosper Mérimée ou Victor Hugo évoquent ainsi la Serbie dans différents écrits. Les poésies populaires serbes, notamment, suscitent l'intérêt des Français et Claude Fauriel les présente comme une arme nationale pour s'affirmer contre les Ottomans. Plus largement, l'imaginaire poético-romanesque qui se construit autour de la Serbie se mêle à une curiosité sociale et politique : les constructions stéréotypées des Serbes qui apparaissent en France au début du XIX<sup>e</sup> siècle répondent à un désir de connaissance face à une Serbie encore lointaine. La première présence consulaire française en Serbie date de 1838 et les acteurs de terrain contribuent aussi à façonner ces images. Un réseau sémantique s'impose pour décrire un Serbe belliqueux, courageux, héroïque, violent et né pour l'indépendance. Ce portrait traduit un soutien politique des Serbes face au « joug ottoman », expression caractéristique de la période, mais aussi un authentique désir de connaissance.

En 1840, la création de la chaire de langue et littérature slave marque une nouvelle étape dans la construction des études slaves en France. Le singulier de l'appellation « langue et littérature slave » illustre l'ignorance qui règne en France et celui-ci est condamné par des intellectuels à la tête desquels se trouve Louis Leger. La langue et l'histoire serbes ont une importance non négligeable dans ces nouveaux enseignements et la Serbie se fait ainsi une place dans le milieu académique parisien. Politiquement parlant, la langue serbe offre une alternative pour aborder l'Est européen, évitant de se confronter à la polonophilie ou à la russophobie, et la brèche introduite par Louis Leger influence les publications dans lesquelles la Serbie est de plus en plus souvent mentionnée. Malgré les liens des représentations serbes avec la politique dès leur construction, le quai d'Orsay met tout en œuvre pour rester neutre pendant la troisième crise d'Orient et sa ligne d'action traduit le désengagement politique français vis-à-vis de la Serbie. Après la guerre de 1870, la France est isolée sur la scène européenne et se concentre sur ses



propres difficultés, elle refuse de s'engager au risque d'abîmer sa nouvelle stabilité et laisse la société s'émouvoir pour les Serbes en lutte pour leur indépendance.

La seconde moitié du siècle marque une nette évolution dans le type de perception de la Serbie en France. La reconnaissance de l'indépendance fait évoluer la politique française vis-à-vis de la Serbie et les intérêts économiques et culturels ainsi que le développement de parcours individuels tissent des liens entre les deux pays. Les diplomates et les intellectuels jouent un rôle essentiel dans la diffusion d'idées et d'images. Les socialistes, notamment, s'intéressent à la Serbie et diffusent sur elle un certain nombre de discours. Ces derniers s'intéressent à la *zadruga* (après un article novateur d'Émile de Laveleye) mais se prononcent aussi en faveur du principe des nationalités, laissant transparaître une sensibilité « de gauche » pour les événements d'Europe centrale et orientale. Les images des Serbes sont toujours aussi figées, mais les stéréotypes évoluent pour servir de nouveaux objectifs politiques lorsque l'anti-germanisme et l'alliance franco-russe modifient le paysage politique français. Les représentations dépassent les fantasmes orientaux qui ont prévalu pendant le siècle et s'éloignent du romantisme pour servir la construction républicaine française. Dans le contexte de l'idéologie de la « mission civilisatrice » de la Troisième République, le contenu des récits sur la Serbie a évolué. Ils ont désormais trait à la modernité et à la civilisation plutôt qu'à l'exotisme et à la couleur locale, ils reflètent l'ambivalence entre l'expression de la supériorité française et une tendance à valoriser la Serbie.

Malgré cet intérêt politique et la multiplication des ouvrages et des médiateurs, l'étude des pratiques réceptives incite à la nuance et met en lumière le désintérêt de la société française dans la seconde moitié du siècle. S'interroger sur le public des cours de serbe, sur la réception de la colonie serbe à Paris, mais aussi la réception des ouvrages ou l'évolution des articles de dictionnaires permet en effet de mettre en lumière le manque de consistance des relations franco-serbes : le rapprochement mis en scène par la sphère politique vise à servir les intérêts de la France dans les Balkans mais marque une dichotomie avec l'indifférence générale des Français. Dans la société, la Serbie est devenue un objet savant et le cercle de ceux qui s'y intéressent est très restreint. La Serbie ne suscite plus l'émoi romantique du début du siècle et les Français l'ont associée à la politique ou à la science pour en faire un objet savant. Parler de rapprochement ne peut donc se justifier que dans un tout petit milieu concentré autour de médiateurs tels que Louis Leger, Auguste Dozon, René Millet, Auguste Boppe, Albert Malet ou Salvator Patrimonio. L'enthousiasme romantique s'est dissipé face à l'indépendance serbe,

et, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas de « question serbe » en France dès lors que la situation de la Serbie ne provoque ni émoi ni intérêt auprès des Français.

Le début du XX<sup>e</sup> siècle, enfin, se caractérise par une grande diversité des images de la Serbie. Toutefois, l'évolution des représentations ne s'opère pas dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. En 1903, le coup d'État en Serbie qui mène la dynastie Karadjordjević sur le trône heurte les Français par la violence de la défenestration qui nourrit les stéréotypes balkaniques, malgré la fréquence des attentats politiques en Europe. Alors que l'attentat fait la une de tous les journaux français, le gouvernement fait preuve d'une grande prudence, cherchant avant tout à suivre la conduite russe et à ne pas se différencier de ses alliés. En Serbie, le nouveau roi Pierre I<sup>er</sup> met en scène les bonnes relations avec la France, grâce à sa scolarité à Saint Cyr et à sa participation à la guerre de 1870, mais un écart important existe entre ce que ce passé signifie pour les Français et pour les Serbes. Si les Serbes valorisent leurs relations avec la France, les Français, eux, ne portent pas leurs regards vers la Serbie. La politique française, en effet, ne se soucie pas de répondre aux attentes serbes et le désintérêt de la société se confirme à une période où l'absence de publications sur la Serbie est éloquent. Les socialistes qui s'intéressaient à la Serbie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne cachent pas leur déception et publient des critiques acerbes de la monarchie serbe. Les représentations de la Serbie sont variées au début du XX<sup>e</sup> siècle et dépendent notamment des positions politiques des acteurs et de leurs relations à la Russie. Les relations entre la France et la Serbie ne sont ni équilibrées ni réciproques et le soutien que la France apporte à la Serbie face à l'Autriche en 1906 ne s'explique que par la prise de conscience de l'importance des intérêts économiques et financiers dans la région. Le gouvernement français ne suit pas des idéaux, il agit par pragmatisme pour étendre son influence dans les Balkans.

C'est à partir de 1908 que la situation évolue : l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, puis les guerres balkaniques, attirent de nouveau le regard des Français vers les Balkans. Alors que la mollesse de la réaction française face à l'annexion confirme le désir du Quai d'Orsay de ne pas provoquer le mécontentement autrichien, les parlementaires et la société s'emparent du sujet qui fait la une de tous les journaux. Les mentions de la Serbie sont plus nombreuses que jamais dans les débats parlementaires et cette évolution traduit un changement dans la politique mais aussi dans la société française. Contrairement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la sensibilité qui se manifeste dépasse la partie gauche de l'hémicycle et la droite contribue elle aussi à diffuser des discours en soutien à la Serbie. Une nouvelle vague d'ouvrages est publiée et comble le vide laissé par les années précédentes, surtout au moment

des guerres balkaniques où de nombreux récits de reporters, voyageurs et militaires sont publiés. Un nouveau vocabulaire apparaît et illustre l'apparition d'un intérêt français pour les événements : des expressions telles que « la question serbe », « la cause serbe », et « le serbisme » font désormais partie de l'actualité des Français. À ce vocabulaire s'ajoute l'emploi du champ lexical de l'amitié, construction sémantique qui constitue un leurre et incarne un nouvel horizon d'attente pour les Français. L'amitié supposée entre la France et la Serbie intervient en renfort des représentations dans la construction d'un portrait idéal et idéalisé du Serbe. Ces images constituent un reflet flatteur pour les Français qui se projettent à la fois dans la figure du défenseur et dans celle de l'opprimé.

L'évolution des représentations trouve son apogée au moment de la Première Guerre mondiale. La presse française exprime sa sympathie pour la Serbie et la société entière exprime son enthousiasme pour la nation alliée. La propagande fait du Serbe un héros car ce dernier est une des images qui permet aux Français de croire à la supériorité des alliés et de se projeter, notamment grâce à des récits autour de la résistance serbe face aux ennemis. Ainsi la guerre donne-t-elle naissance au mythe serbe par l'utilisation fréquente d'un portrait idéalisé qui fait du Serbe un personnage mythique et exemplaire. La guerre mène aussi Français et Serbes à se fréquenter, que ce soit en France avec le rapatriement de nombreux réfugiés ou étudiants serbes, ou dans les Balkans où les Poilus côtoient des Serbes sur le Front d'Orient. L'épanouissement de ces images ainsi que le développement de ces contacts fondent alors aussi le mythe de la réciprocité des relations franco-serbes. Après la guerre, le discours sur l'amitié franco-serbe intègre le discours patriotique français mais aussi l'écriture du passé.

À partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle, un système de représentations s'est donc constitué autour de la Serbie et a connu différentes évolutions. Ce système se construit à partir des fantasmes romantiques et se modèle progressivement en fonction des événements politiques. Des premières révoltes serbes au déclenchement de la Première Guerre mondiale, il hérite différents traits des différentes périodes : l'héroïsme des romantiques, d'abord, puis la modernité républicaine, qui se croisent et se confortent lorsque les besoins de la propagande se font plus pressants. Ces éléments se superposent et atteignent les Français au fil du temps, mais il faut attendre les guerres balkaniques pour qu'un véritable imaginaire collectif se constitue autour de la Serbie dans la société française. Si les contours de cet imaginaire existent depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la récurrence des images qui lui permet de s'imposer et de se préciser. À cette période, en effet, les images déferlent dans la presse et dans les publications et la Serbie fait

partie, d'une certaine façon, du quotidien des Français. Il faut, de plus, insister sur la diversité des représentations qui forment ce système. Au fil de la période, l'ambivalence des images des Serbes leur permet de servir différents objectifs. Selon la période, mais aussi selon l'appartenance politique des acteurs, l'héroïsme du Serbe permet de justifier son identité nationale ou de condamner sa violence, les références à la civilisation permettent de mettre en avant son infériorité face au Français ou les traits qui les rapprochent. La diversité des représentations complète ainsi le balkanisme analysé par Maria Todorova. Les images françaises de la Serbie ne rentrent pas dans la grille d'analyse du discours balkaniste et invitent à le compléter. L'étude des représentations françaises de la Serbie permet de conclure que le regard français sur les Balkans n'est pas forcément négatif ou condescendant et met en lumière un pendant positif du balkanisme. À diverses reprises, en France, la société et la politique s'intéressent à la Serbie et les Français véhiculent des images laudatives des Serbes. Cet intérêt permet aux Français de se construire des images flatteuses d'eux-mêmes mais aussi des interlocuteurs à leur hauteur, alors qu'ils prennent conscience de leurs intérêts économiques et financiers dans la région. Dans le contexte de la question d'Orient, ces conclusions permettent de souligner le caractère évolutif des positions françaises : lorsqu'elle en éprouve l'intérêt, la France dépasse l'antagonisme entre Orient et Occident pour se rapprocher des Balkans.

L'évolution des représentations de la Serbie nous renseigne aussi sur le fonctionnement de la société française et des mécanismes de réception des images de l'Autre. De 1804 à 1914, en effet, on observe plusieurs mouvements au sein des cercles de réception de la Serbie. Dans un premier temps, l'opinion publique française, guidée par les romantiques, s'intéresse à la Serbie, alors que les milieux politiques préfèrent conserver la neutralité et assurer une stabilité à la France. À partir de 1878, le Congrès de Berlin modifie l'équilibre européen et la politique française commence à s'intéresser à la Serbie tandis que l'opinion publique s'en désintéresse : déjà indépendante, la Serbie ne suscite plus le même enthousiasme. Enfin, au début du XX<sup>e</sup> siècle, et pour la première fois depuis un siècle, l'opinion publique et la politique se rejoignent dans leur intérêt pour la Serbie. Cette superposition des cercles de réception permet aux images d'être plus visibles et de s'imposer durablement. Les images passent donc d'abord de la société à la politique, puis la politique réinsufflé de l'intérêt à la société. Lorsque l'opinion publique s'intéresse seule à la Serbie, les représentations qu'elle véhicule manquent de consistance et ne parviennent pas à s'imposer dans le temps. À l'inverse, lorsque la politique est la seule à s'intéresser à la Serbie, sans le soutien populaire, les images ne s'implantent pas dans les esprits. Dans le cas franco-serbe, les fantasmes du « bas » mènent donc peu à peu à la construction

d'une politique d'en « haut », mais ce sont des enjeux politiques qui guident l'intérêt populaire. Ces allers-retours mettent en lumière la façon dont les représentations s'imposent, jusqu'à constituer un imaginaire collectif.

L'évolution des représentations se perçoit aussi dans le vocabulaire utilisé lorsque des expressions telles que « question serbe » ou « serbisme » apparaissent en France, au moment où l'annexion de la Bosnie-Herzégovine marque un changement dans les perceptions françaises des Balkans. Les grilles de lecture des Français évoluent et traduisent le cheminement de l'opinion publique qui commence à adopter le point de vue serbe sur les questions balkaniques. C'est aussi la coïncidence des cercles de réception qui permet de donner naissance à un mythe serbe en France pendant la Première Guerre mondiale. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le nouvel intérêt romantique pour la Serbie donne naissance à des représentations stéréotypées qui perdurent jusqu'à la Première Guerre mondiale. Les stéréotypes s'adaptent aux besoins de la société et de la politique mais on retrouve au fil de la période l'héroïsme, la violence ou encore le caractère belliqueux du Serbe qui avaient été décrits par les romantiques. Une nouvelle évolution est visible pendant la Grande Guerre, lorsque les stéréotypes se transforment en un véritable mythe. Car le mythe est un stéréotype qui a une histoire<sup>1930</sup> : c'est justement parce que l'histoire du mythe serbe s'est construite au fil du XIX<sup>e</sup> siècle que celui-ci peut éclore pendant la Première Guerre mondiale. La mémoire de la Première Guerre mondiale n'est pas éteinte, et les mythes qui y sont nés non plus, comme l'illustre l'actualité du monument franco-serbe au cœur de Belgrade mentionnée en introduction. Cette mémoire est projective, elle se renouvelle au fur et à mesure des besoins politiques. Reste que la déconstruction des mythes ne doit rien enlever à leur existence historique : ces mythes ont compté, notamment en Serbie, et on ne peut réécrire l'histoire pour les faire disparaître.

Il faut, enfin, déconstruire l'idée d'une spécificité franco-serbe. Ce travail a montré par de nombreux exemples que la relation entre les deux pays est déséquilibrée et qu'une telle spécificité n'apparaît qu'au moment de la Première Guerre mondiale. Après la guerre, des efforts ont été faits pour faire remonter cette proximité au début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais ce travail ne peut que mettre en lumière la superficialité des conclusions allant dans ce sens. S'il y a eu un élan vers la Serbie, il y en a eu aussi vers la Grèce ou la Russie, pour ne citer qu'elles, et la nouvelle lecture des sources que nous avons proposée empêche de parler d'une telle spécificité

---

<sup>1930</sup> Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, op. cit., p. 66-67.

avant le déclenchement des guerres balkaniques. À l'inverse, l'étude des représentations et la confrontation des horizons d'attente serbes et français permettent de conclure à l'asymétrie des relations franco-serbes et au décalage entre les récits serbes et français de leur histoire commune. Alors que l'historiographie serbe donne beaucoup d'importance à la France, force est de constater que l'histoire française n'a pas fait de place spécifique à la Serbie. Au fur et à mesure de la progression de la question d'Orient, il a existé un décalage entre les attentes de la Serbie vis-à-vis de la France et la frilosité de celle-ci. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'équilibre européen demeure la priorité du Quai d'Orsay et l'emporte de loin sur les intérêts qui apparaissent dans les Balkans au fur et à mesure du recul ottoman. Si l'alliance franco-russe commence à modifier la situation, la peur de froisser l'Autriche demeure un thème récurrent chez les diplomates français et les empêche de s'investir dans les Balkans. Alors que les Serbes cherchent à s'appuyer sur la France, ils ne reçoivent que peu de satisfactions politiques et la permanence des regards des souverains serbes vers la France ne reçoit que peu d'écho. Pour la politique française, la Serbie est un pion balkanique qui ne doit pas interférer dans ses relations avec les autres puissances : malgré les enjeux économiques qui y apparaissent, ceux-ci ne valent pas une prise de risque. Alors que le nationalisme serbe a utilisé la France pour valoriser la Serbie, la réciproque n'est pas vraie et les périodes d'enthousiasme de l'opinion publique française ne doivent pas dissimuler les longs silences et le manque d'action qui caractérisent la place de la Serbie en France.

Il est en revanche important de rapporter les relations franco-serbes à leurs fondements et à leurs enjeux politiques. Au fil du long XIX<sup>e</sup> siècle, les Balkans et la Serbie en particulier ont représenté à trois reprises un enjeu pour la gauche française et leur ont permis de porter leurs idéaux. La droite aussi, au début du XX<sup>e</sup> siècle, contribue à l'évolution des images, notamment lorsque la turcophobie constitue un nouvel argument pour soutenir la Serbie. La multiplication des références à la Serbie dans les débats parlementaires à partir de 1908, plus nombreuses que jamais, traduit aussi la prédominance des enjeux politiques dans l'évolution des représentations ainsi que leur influence sur l'histoire franco-serbe.

Plus largement, ce travail soulève une question globale sur la politique étrangère de la France : qu'en est-il de son intérêt véritable pour les autres nations, en dehors des grandes puissances ? Au regard de l'exemple franco-serbe, on peut émettre l'hypothèse que le désintérêt de la France pour les petites nations a pu contribuer à expliquer sa perte d'influence depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En Europe centrale et orientale, notamment, le manque de réciprocité des

relations a pu en effet expliquer la façon dont les pays se sont éloignés de la France, à la recherche de nouveaux interlocuteurs. Ainsi en Serbie la Russie a-t-elle depuis longtemps remplacé la France dans le rôle de modèle. Du point de vue des représentations, la perception par la presse française des guerres qui ont mené à l'éclatement de la Yougoslavie a montré que les stéréotypes s'étaient inversés entre le début du XIX<sup>e</sup> et la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Violence et attachement à la nation ne sont plus légitimes dans la société française des années 1990 et les images qui y sont associées sont devenues dépréciatives, voire condamnables. Sans oublier que c'est désormais plutôt une sensibilité de droite qui se prononce pour la Serbie, contrairement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, ni la politique ni l'opinion publique ne s'intéresse à la Serbie en France. Le silence actuel des différents cercles de réception analysés dans ce travail traduit l'évolution des enjeux politiques européens, bien sûr, mais aussi des fantasmes et des imaginaires.

# Annexes

## Table des annexes

Les diplomates à Belgrade de l'indépendance serbe à la Première Guerre mondiale.....	428
Extraits d'un rapport sur la Serbie envoyé au MAE en 1826.....	429
« Un pluriel pour un singulier et le panslavisme est détruit dans son principe ».....	432
Réponse de Louis Leger .....	436
Consignes de Charles Savary à Joseph Reinach pour l'écriture de <i>La Serbie et le Monténégro</i> (1874) .....	439
Jean Jaurès et les Balkans en 1897 .....	443
Milan Obrenović au Lycée Louis-le-Grand (1867-1868) .....	448
École des langues orientales vivantes de Paris : inscrits en cours de langue serbe au XIX <sup>e</sup> siècle.....	451
Premier élève serbe à l'École normale supérieure .....	455
René Viviani et Pierre Ier de Serbie dans <i>L'Humanité</i> .....	458
Journal La question serbe .....	460
La Serbie à la Chambre des députés en 1909 .....	467
Extraits des papiers personnels du colonel Fournier, attaché militaire .....	471
La Serbie dans la photographie de presse au début du XX <sup>e</sup> siècle.....	473
Allocution de Paul Deschanel pendant la Première Guerre mondiale (extraits).....	476



## Les diplomates à Belgrade de l'indépendance serbe à la Première Guerre mondiale

1878-1879	Saint-Quentin (consul)
1879-1880	Baron des Michels
1880-1882	Comte de Lanclaux
1882-1884	Vicomte de Bresson
1884-1885	Marquis de Reverseaux
1885-1888	René Millet
1889-1897	Salvator Patrimonio
1897-1900	Hippolyte Marchand
1900-1903	Comte de Vauvineux
1903-1907	Georges Benoît
1907-1914	Léon Descos

## Extraits d'un rapport sur la Serbie envoyé au MAE en 1826

Mémoires et documents Turquie 50 MD, carton 13 (P/14946)

« Notes sur la Serbie.

24 mars 1826.

Le Sultan Muhammed II fit la conquête de la Serbie, dans la seconde moitié du 15<sup>e</sup> siècle, mais elle ne fut achevée qu'en 1521-22, par la soumission des places de Belgrade et de Sezabacz. Il paraît qu'aucune capitulation spéciale ne fut alors accordée aux Serviens ; soumis par la force des armes ottomanes, ils furent traités d'après les principes généraux qui réglaient la conduite de la Porte envers les peuples chrétiens devenus ses sujets, mais sans doute avec plus de ménagements, à cause du caractère énergique et belliqueux de cette nation, puisqu'il semble certain que les Serviens ont toujours continué de porter des armes.

La nouvelle province qui forma un grand gouvernement [...] fut divisé en 4 sandjaks [...]. Outre ces grandes divisions, la Serbie fut encore partagée, comme le reste de la monarchie ottomane, en cantons et sous-cantons judiciaires, et en fiefs militaires [...] où résidaient isolés les usufruitiers de ces dotations qui y jouissaient d'une certaine autorité sur la population chrétienne. Néanmoins la population musulmane a toujours été resserrée dans les limites des places fortes, occupées par les garnisons turques : tout le reste demeura chrétien et sur conserver ses mœurs et une sorte d'administration municipale. [...]

La Serbie a été souvent le théâtre des guerres sanglantes qui ont éclaté entre la Turquie et l'Autriche ; cette dernière puissance en est même restée maîtresse depuis la paix de Passarowitz (1718) jusqu'à celle de Belgrade en 1739. Occupée en grande partie de la guerre de 1788 à 1791 par les armées impériales, la Serbie fut obligée de prêter serment à Joseph II, et de fournir un corps de troupes de quelques milliers d'hommes. Mais la paix de Sistow la rendit aux Turcs. Cet abandon, qui fit rentrer dans leurs fiefs les spahis que la guerre en avait violemment expulsés [...], devint l'origine de la dernière insurrection (de 1804 à 1813), et pour rendre raison de la haine invétérée des Serviens contre l'Autriche et de leur horreur pour la domination de cette puissance.

Les causes et la marche de cette insurrection, d'abord négligée à dessein par la Porte, -fomentée et ensuite ouvertement favorisée par la Russie, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en présenter le tableau. Ce n'est pas d'ailleurs le but que l'on propose ici. Mais l'ordre de choses qui fut établi, durant cette époque, ayant servi de base à celui qui subsiste maintenant, nous allons essayer d'en donner une idée exacte. [...]

La paix de Bucharest en 1812 fixa, par l'article VIII du traité définitif, la manière dont la Porte devrait en agir envers les Serviens, rentrés sous la domination ottomane, et que la Russie semblait pourtant abandonner pour faire face à un ennemi qui allait l'attaquer avec des forces si imposantes. La Porte y accordait aux Serviens une amnistie entière ; et tout en rentrant en possession des places fortes, et en stipulant la destruction des nouvelles fortifications qui seraient jugées inutiles à la défense de la Province, elle promettait solennellement de mettre les Serviens à l'abri des vexations toujours à craindre de la part des garnisons turques. Elle leur faisait concession des privilèges accordés aux insulaires de l'archipel et autres rayas plus spécialement favorisés, c'est-à-dire du droit de s'administrer par eux-mêmes, suivant les coutumes et usages du pays ; enfin les impôts devaient être payés immédiatement à la Porte, sur un pied modéré et conformément aux mesures qui seraient réglées entre elle et le peuple servien.

Malgré ces stipulations avantageuses, l'insurrection fut prolongée encore ; Czerni Georges et le Sénat repoussèrent un traité qui remettait la Servie sous le joug turc ; et la Porte fut obligée de réunir contre les insurgés des forces considérables [...]. La campagne de 1813 termina cette guerre qui avait lassé la Turquie pendant dix années. Les clauses de leur soumission, qui suivit de près la fuite de Czerni Georges et de ses principaux partisans, furent à peu près les mêmes que celles dont on était convenu à Bucharest [...]. Les Ottomans reprirent possession des places fortes que les Serviens leur avaient enlevées [...].

[...] Quant au Bey ou prince actuel, le Knez Milosch Obrenovitch, il jouit de la confiance de ses compatriotes, et la Porte même agit envers lui avec beaucoup d'égards et une politique qui n'est pas dépourvue de sagesse. Il a été le compagnon et l'émule de Czerni Georges. C'est un homme de soixante ans, riche d'un patrimoine considérable, et distingué par ses talents, son désintéressement, et son dévouement pour les libertés de son pays. Sa conduite n'en est pas moins surveillée par toute la nation, dont l'esprit jaloux d'une précieuse indépendance ne s'endort jamais. [...]

Le peuple servien est en général doux, soumis, sans bassesse et sans humilité, à ses chefs supérieurs qui ne se maintiennent dans leurs emplois qu'autant que leur amour pour l'équité et la droiture, et leur dévouement pour leurs compatriotes restent intacts. Au surplus, les Knez de tous les rangs sont considérés par les Serviens comme des frères aînés, auxquelles toute la famille ne peut refuser une obéissance légitime. Tout Servien est soldat : il est armé pour

défendre sa liberté individuelle, les droits de son canton, et enfin la Serbie, qui est tout l'univers de ce peuple belliqueux et patriote.

Il est religieux, simple dans ses mœurs ; et quoique grossier et ignorant, on ne peut lui reprocher toutes les mauvaises qualités des Moldaves et des Valaques, ses voisins abrutis. Il ressemble bien plutôt au Bulgare. On lui reproche d'être individuellement fripon et menteur, mais il désavoue publiquement ces vices. Les crimes atroces sont presque inconnus en Serbie. Le clergé jouit toujours de son antique considération parmi ce peuple, qui est très attaché à l'Eglise d'Orient.

L'attitude des Serbiens depuis l'insurrection grecque est digne de remarque. La Porte est redevable à la sagesse du Prince Milosch et du Sénat, qui ont résisté à toutes les tentatives des hétéristes et de leurs apôtres. Ils ont même étouffé en un instant un mouvement suscité par des intrigues étrangères qui eussent attiré sur eux de grands malheurs, - et leur auraient peut-être fait perdre les avantages réels dont ils jouissent paisiblement aujourd'hui.

Ce fut pendant l'insurrection de 1804 que le gouvernement de Serbie s'organisa. [...] On accorde aux Serbiens une grande supériorité sur les Valaques et les Moldaves ; ils ont un esprit public qu'on compare à celui de certains cantons suisses. Ils sont leurs soldats et ils ne marchent qu'armés même en temps de paix. [...] »

**« Un pluriel pour un singulier et le panslavisme est détruit dans son principe »**

Lettre à MM. les ministres et Commissaires du Gouvernement chargés de la défense du Budget, et à MM. les Députés au Corps législatif. Par Casimir Delamarre, membre de la commission centrale de la société de géographie de Paris et de la société des économistes.

Paris, E. Dentu, 1868.

« Messieurs,

Le panslavisme, vous le savez, est ce plan politique de la Russie par lequel cette puissance s'efforce d'attirer vers elle les populations slaves de l'Autriche et de la Turquie, en se fondant sur une doctrine qui prétend que les divers groupes slaves ne forment, au point de vue ethnographique, qu'un seul et même peuple, parlant une seule et même langue, dont toutes les différences ne constitueraient qu'en de simples dialectes. Mais ce que beaucoup de personnes ignorent certainement, c'est que le panslavisme, si redoutable pour la paix de l'Europe, puisqu'il ne tend à rien moins qu'au renversement de la monarchie autrichienne et de l'empire ottoman, c'est que le panslavisme est né en France, a été formulé en projet de loi en 1840 par M. Cousin, ministre de l'instruction publique, a été soutenu par le cabinet d'alors que présidait l'honorable M. Thiers, enfin, a été décrété par la Chambre des députés, et est resté depuis vingt-huit ans une *loi française*, renouvelée chaque année par le vote de la Chambre élective.

C'est cette situation que vous pouvez retourner par une simple modification au budget, en changeant le titre de l'une des chaires du Collège de France, car il ne s'agit pas ici de la demande d'un crédit nouveau, mais simplement d'une modification de forme, de la substitution d'un pluriel à un singulier. Le point sur lequel l'auteur de cette lettre se permet d'attirer respectueusement votre attention est, en effet, de pure forme ; mais cette forme emporte le fond, car le panslavisme politique de la Russie n'a pu devenir possible que par la promulgation en France d'une loi décrétant le panslavisme scientifique.

En peu de mots, nous allons expliquer notre pensée, heureux si nous savons nous faire comprendre, car il s'agit de l'une des questions politiques les plus considérables de l'époque, de celle qui, la première, troublera sans doute la paix du monde.

Le budget ordinaire pour 1869 du ministère de l'instruction publique contient un crédit de 5,000 francs pour une chaire de *langue et de littérature slave* (note : Les auteurs de la loi ont tenu si particulièrement à laisser les mots *langue* et *littérature* au singulier, qu'ils y ont mis jusqu'à l'adjectif *slave*, bien qu'il qualifie deux substantifs. Que l'on ne croie pas à une erreur typographique, car tous les documents du temps contiennent cette faute grammaticale qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours), fondée au Collège de France en 1840 par une loi spéciale. Le titre

de cette chaire est basé sur une erreur scientifique tellement manifeste qu'il est à peine besoin de le signaler. Il est évident qu'il n'y a pas *une* langue et *une* littérature slaves, mais *des* langues et *des* littératures slaves. L'erreur dans laquelle sont tombés les fondateurs de cette chaire est aussi grossière que si l'on voulait soutenir qu'il n'existe *qu'une* langue et *qu'une* littérature néo-latines, tandis que tout le monde sait qu'il y a *les* langues italienne, française, espagnole, portugaise, et roumaine, et que chacune possède sa littérature propre, ou bien encore que si l'on affirmait qu'il n'existe *qu'une* langue et *qu'une* littérature germaniques, tandis qu'il y a *les* langues allemande, hollandaise, flamande, anglaise, danoise, norvégienne et suédoise, ayant chacune des littératures empreintes d'un génie très différent.

La même chose existe pour les Slaves, qui, avec les Germains et les Latins, forment les trois races toutes issues de la grande race aryenne qui ont peuplé l'Europe entière. Comme les Germains et les Latins, les Slaves sont divisés en groupes très-différents entre eux, parlant des langues très-dissemblables et non pas des dialectes, comme, dans l'intérêt de ses vues ambitieuses, la Russie s'efforce de l'établir. Bien plus, tous les peuples qui parlent une langue slave ne sont pas de race slave : il est en effet certain que la Russie possède des populations qui, tout en parlant le russe, sont évidemment tartares ; ces peuples ont adapté la langue imposée par la conquête à leurs tendances particulières et ont créé des littératures où le génie propre à la race arya-européenne fait complètement défaut. Il y a plus encore, les populations connues sous le nom scientifique de Grands-Russes ou Moscovites, qui recouvrent la plus grande partie de la Russie d'Europe à l'Est du bassin du Dnieper ne sont pas Slaves de race, bien que leur langue soit le russe. C'est un point que des hommes très-distingués, tels que MM. le sénateur Bonjean, Henri Martin, Michelet, Alfred Maury, de l'Institut ; Boué, de l'Institut, Viquesnel et plusieurs autres paraissent avoir pleinement établi.

Quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on professe à cet endroit, il est évident que la littérature russe s'écarte singulièrement des littératures des autres langues slaves ; elle est touranienne par le génie, tandis que celles-ci sont arya-européennes. Les savants professeurs qui se sont succédé au Collège de France ont tous été unanimes à reconnaître ces dissemblances profondes, malgré l'absurde unité légale inscrite dans le titre même de leur chaire. M. Alexandre Chodzko, le savant titulaire actuel, corrobore fortement cette opinion.

Il est donc impossible qu'il n'y ait qu'une langue et qu'une littérature slaves ; dans le fait on compte onze langues différentes outre un grand nombre de dialectes dont il n'y a pas lieu de s'occuper ici.

Ces onze langues sont :

- La langue liturgique (ancien cyrilien), langue morte ;

- La langue polonaise ;
- La langue russe ;
- Les deux langues ruthènes, dites aussi le petit-russe et le russe-blanc.
- La langue serbo-lusitze, parlée autour de Bautzen, dans le royaume de Saxe,
- La langue tchèque, parlée en Bohême ;
- La langue slovaco-morave, parlée en Moravie et dans le nord de la Hongrie ;
- La langue slovène (ou koruthan), parlée dans la Carinthie, etc. ;
- La langue serbo-croate, parlée en Serbie, dans la Bosnie et l'Herzégovine, dans le Montenegro (sic), dans la Slavonie, dans la Croatie et en Dalmatie ;
- La langue bulgare, parlée en Bulgarie.

Ces langues sont d'ailleurs si différentes, qu'on est obligé de traduire les ouvrages des uns et des autres : elles ont de plus leur littérature particulière.

En présence d'une diversité aussi grande, aussi clairement démontrée, il nous paraît indispensable que la chaire du Collège de France prenne à l'avenir la dénomination, qu'elle aurait toujours dû avoir, de chaire *des langues et des littératures slaves*. Tel est le seul changement que l'on désire voir apporter à la rédaction de ce chapitre du budget ; il serait facilement obtenu par la voie d'un amendement.

C'est question de pure forme, dira-t-on. Que nous importe ! Puisque toutes ces langues existent, ce n'est pas la chaire du Collège de France qui les fera disparaître.

C'est une grande erreur. Il importe beaucoup, car la reconnaissance *légal*e d'une unité de langue et de littérature slaves, une portée politique considérable, c'est l'inscription dans une *loi française* de la légitimité du *panslavisme* et de la création de ces immenses nationalités factices ne reposant absolument que sur la langue, et faisant abstraction des origines, des précédents historiques, enfin, qu'elles englobent et qu'elles tendent à anéantir.

Que l'on ne s'y trompe pas, la science vraie ou fausse est la base première de toutes les opinions des hommes ; la Russie l'a si bien compris qu'elle en a fait l'arme la plus puissante de sa politique et que c'est au nom du panslavisme, qui n'est pas autre chose qu'une doctrine scientifique, qu'elle mine sourdement l'Autriche et la Turquie, qu'il est de notre intérêt de soutenir. [...]

Loin d'être protectrice de l'élément slave, cette chaire a fondé intellectuellement le panslavisme en faisant, par une fausse dénomination, de ces peuples divers un seul peuple imaginaire. On s'en convaincra en se reportant aux documents du temps et aux explications fournies par le cabinet qui provoqua la création de la chaire.

Les paroles que l'on entendit alors à la tribune française sembleraient avoir été prononcées au sein d'une assemblée délibérant à Saint-Pétersbourg. La Russie les a recueillies, et ce sont les

conseils que nous lui donnons depuis vingt-huit ans qu'elle applique si cruellement en ce moment.

Au mois d'avril 1840, M. Cousin, Ministre de l'instruction publique dans le cabinet présidé par l'honorable M. Thiers, proposa à la Chambre des députés un projet de loi ayant pour but de créer une chaire de *langue et de littérature slave*, au Collège de France. Près de 70 millions d'hommes, dit le *Moniteur* des 20 et 21 avril 1840, parlent *la* langue slave, et cet idiome, si riche et si varié dans ses dialectes, offre aussi au plus haut point un intérêt politique (note : L'intérêt politique était précisément de ne pas créer une unité imaginaire qui, proclamée à Paris dans le sanctuaire intellectuel de l'Europe, est devenue le *panславisme*).

Sur le même sujet, l'exposé des motifs s'exprime ainsi : « Près de 70 millions d'individus parlent différents dialectes de *cette langue*. C'est près d'un tiers de la population européenne. *Tout l'empire russe est slave* (note : Quelle monstruosité ! Sans parler des Grands-Russes ou Moscovites, les Tartares, que depuis un siècle la Russie ne cesse de conquérir, sont-ils Slaves ? La Sibérie est-elle slave ? La Finlande, la Laponie, l'Estonie, les Arméniens, la Géorgie, la Bessarabie, le Caucase, sont-ils Slaves ? C'est tellement monstrueux que l'on reste confondu à la pensée qu'un Ministre de l'instruction publique de France ait pu approuver une pareille énormité. Le ministère de l'instruction publique de Saint-Pétersbourg ne parlerait pas autrement.) La discussion s'ouvrit dans la séance du 18 juin 1840, et M. Cousin vint à la tribune soutenir son Exposé des motifs. Une seule protestation s'éleva, ce fut celle de M. Auquis, député.

« Je voulais seulement, dit-il, demander à M. le Ministre de l'instruction publique si, dans l'état présent des connaissances linguistiques, il est bien convenable qu'on fonde au Collège de France une chaire établie pour enseigner la langue slave.

D'abord, me reportant à l'Exposé des motifs, je relèverai quelques erreurs qui me semblent très-grandes. On a confondu, dans la population qui compose l'empire de Russie et qui parle le slave, des populations qui appartiennent aux familles germaniques, finnoises, tartares, etc. »

Le projet de loi fut néanmoins voté, et, depuis cette époque, la doctrine de l'existence d'*une* langue slave *a force de loi en France*. Lutte donc maintenant contre le panslavisme, qui pourtant est une chose aussi monstrueuse que si nous voyions surgir un pangermanisme tendant à absorber les Etats scandinaves et l'Angleterre, ou un panlatinisme visant à fondre en un seul empire la France et les Péninsules italienne et ibérique !

[...] Depuis cette époque, le gouvernement de Saint-Pétersbourg n'a fait qu'accuser chaque jour davantage son rôle de prétendu protecteur des Slaves, et ses savants, se fondant sur la *loi française* qui proclamait une unité absurde, n'ont cessé d'enseigner partout cette unité elle-



même, prétendant que *le slave* que nous venions d'inventer si à propos et qu'il fallait bien au nom de la loi reconnaître quelque part, ne pouvait être que *le russe* et que toutes les autres langues slaves n'étaient que des dialectes de celui-ci.

Ces erreurs scientifiques sont propagées partout par la Russie. [...]

C'est le moment pour la France de renoncer à enseigner ces erreurs.

Oui, reconnaissons sans hésitations que MM. Thiers et Cousin se sont trompés, et, sans récriminer contre personne, sans rappeler l'isolement de la France en 1840 et les désirs du cabinet de se rapprocher momentanément de la Russie, même en sacrifiant l'avenir, cessons d'enseigner une chose qui n'existe pas, c'est-à-dire une langue slave ; cessons d'appeler la chaire du Collège de France chaire *de langue et de littérature slave*, afin qu'il n'y ait pas un jour *un seul peuple slave*, qui cette fois s'appellera bien *russe*.

A partir de 1869, donnons donc à cette chaire le titre officiel de chaire *des langues et des littératures slaves* ; non seulement le contre-coup de notre décision se fera vivement sentir à Saint-Pétersbourg, qui verra brisée entre ses mains l'arme scientifique que nous lui avons forgée comme à plaisir, mais les véritables slaves seront grandement reconnaissants à la France de la justice qu'elle leur aura rendue. [15] On voit que pour combattre le panslavisme, la plus grande menace de l'avenir, nous ne demandons ici ni aggravations des charges du budget, ni alignement de gros bataillons, mais simplement la substitution d'un pluriel à un singulier.

22 mai 1868. »

### **Réponse de Louis Leger**

*Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger* (aussi appelée *Revue politique et littéraire*), cinquième année, n°27 du 6 juin 1868, p. 438-439.

BNF Microfilm M-700 1868.

« Variétés. Le pluriel, le singulier, et le panslavisme.

M. Casimir Delamarre, membre de la commission centrale de la Société de géographie de Paris et de la Société des économistes, vient de publier chez Dentu une brochure dont le titre un est peu... je n'ose dire singulier : « *Un pluriel pour un singulier, et le panslavisme est détruit dans son principe*. Lettre à MM. les ministres et commissaires du gouvernement chargés de la défense du budget, et à MM. les députés au Corps législatif. » Il y a, dit M. Delamarre, au CDF une chaire dite de langue et de littérature slave. Or, il n'y a point de langue slave, mais bien des langues slaves (note : c'est ce que nous avons eu l'honneur de dire ici même dans le numéro du 17 janvier 1868, où nous réclamions pour la langue russe une chaire spéciale) : le polonais, le

russe, le bohême, le serbe, etc. Le singulier jusqu'ici employé par l'affiche officielle est une erreur votée en 1840 par la chambre des députés, et que celle de 1868 doit rectifier. Nous sommes complètement d'accord avec M. Delamarre sur ce point ; s'il faut une loi pour voter les trois s qu'il réclame, nous la sollicitons avec lui, et nous applaudirons de grand cœur le député assez hardi pour la proposer. Si une affiche du CDF annonçait que le professeur de chimie traitera des quatre éléments, Dieu seul sait quelles tempêtes cette hérésie soulèverait. Ne tolérons pas pour la linguistique et l'histoire ce qui nous révolterait dans les sciences naturelles. Au surplus, l'idée de M. Delamarre n'est pas nouvelle : l'infatigable apôtre de la doctrine du touranisme moscovite, M. Duchinski, avait, il y a bientôt deux ans, sollicité la Société de linguistique d'intervenir auprès du ministère pour réclamer de lui le pluriel en question. La Société avait cru devoir voter l'ordre du jour. M. Delamarre ne fait que reprendre aujourd'hui les idées du savant Polonais que nos lecteurs connaissent (note : voyez les leçons de M. Duchinski, analysées par M. Elias Regnault, dans notre 1<sup>ère</sup> année, pages 195, 209, etc.). Par exemple, M. Delamarre (ou plutôt M. Duchinski, dont il n'est que l'écho) s'abuse singulièrement sur les conséquences de la réforme orthographique [439] qu'il a, je le dis encore, raison de réclamer. Trois s de plus, s'écrit-il, et le panslavisme est détruit dans son principe ! Le panslavisme est une doctrine russe qui s'est développée grâce aux affiches successives du CDF. Je ne puis exposer ici les causes politiques du panslavisme, mais je puis apprendre à M. Delamarre que le panslavisme littéraire, l'idée d'une grande langue slave, est bien antérieure à la chaire de Mickiewicz. Les Slaves n'ont pas attendu la loi de 1840 pour constater leur solidarité. La célèbre brochure de Kollar sur la mutualité slave (*Wechselseitigkeit*) est de 1827. Son grand poème panslave, *La Fille de la Gloire* (Slavy Deera) est de 1821. Ni M. Cousin, qui a proposé le singulier à la chambre de 1840, ni la Russie n'ont rien à voir dans ces deux œuvres. Il y a plus : l'idée de l'unité slave se retrouve non seulement chez les premiers chroniqueurs : Nestor en Russie, Dalemil en Bohême, etc., mais encore chez les hommes d'Etat, les grammairiens et les historiens slaves, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Qu'on me permette quelques citations.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, Cunégonde, femme du roi de Bohême Premysl-Ottokar, se plaint dans une lettre des mauvais traitements que les moines allemands font subir aux moines tchèques et polonais. Elle les appelle *linguae slavicae fratres*.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, l'empereur Charles IV, roi de Bohême, et Tchèque par sa mère, écrit au tsar de Serbie, Douchan, et lui rappelle qu'ils parlent tous deux la même langue slave (*nobilis slavici idiomatis participatio*).

En 1466, des députés polonais viennent trouver Georges Podiebrad pour lui conseiller de faire la paix avec les seigneurs tchèques, dans l'intérêt de leur *langue commune*.

En 1587, le protestant Slovène Bohoritz publie à Wittemberg une grammaire *Slavicae linguae*, où il déclare à diverses reprises que les Slaves sont ?? [écriture que je ne sais pas déchiffrer].

Vers la même époque, Blahoslav, dans sa grammaire bohême, traite les langues slaves de dialectes.

En 1601, Orbinio publie à Pesaro un volume in-quatro intitulé *Il regno dei slavi*. « La langue slave (*la lingua slava*), dit-il, s'étend de la mer Caspienne jusqu'à la Saxe, et de l'Adriatique à la Baltique. Dans tous ces lieux se trouve la nation slave. »

Un peu plus tard, l'abbé Gradi de Raguso publie un *Discorso sopra i popoli di lingua slava*.

On trouvera un texte analogue dans la dissertation de Babinus (XVIII<sup>e</sup> siècle), *Pro lingua slavonica*, et dans la *Vie de saint Benoit*, publiée en 1784 à Raguse par l'écrivain dalmate Georgic.

Je me contente de ces textes ; mais j'en pourrais donner encore quelques-uns. Comme on le voit, les ordonnances de Louis-Philippe et les ukases de Nicolas n'ont pas dans l'idée du panslavisme une part aussi large que le veut M. Delamarre. Il est fâcheux de gâter une réclamation *très-juste* par des exagérations déplorables. Que M. Delamarre se défie de certaines assertions, comme celle qu'il émet ou plutôt qu'il répète sur le touranisme de la langue et de la littérature russes. J'ai dans ma bibliothèque Derjavine et Karamsine, Pouchkine et Gogol ; je viens de lire la dernière nouvelle de M. Tourgueneff. Je ne sais pas si l'aimable romancier est Indo-Européen (ce dont, du reste, je me soucie assez peu) : mais j'ose affirmer qu'il est tout aussi Européen que vous et moi.

L. LEGER. »

**Consignes de Charles Savary à Joseph Reinach pour l'écriture de *La Serbie et le Monténégro* (1874)**

BNF NAF 24 885.

« Monsieur et cher collègue,

Je vais au nom de la Commission d'Enquête sur les questions slaves, vous rappeler que cette commission vous a chargé du rapport relatif à la Serbie et vous donner les indications nécessaires pour établir une certaine unité et un lien de parallélisme entre les travaux de même nature qui sont confiés à divers rapporteurs sur les différents peuples de l'Europe orientale.

Vous savez que d'après le plan adopté par la Commission un premier rapport général confié à Cohn doit porter sur l'Ethnographie des peuples slaves. En outre un rapport d'ensemble résumera les travaux de la commission et sera spécialement consacré à la discussion des conclusions qu'elle aura adoptées et des vues auxquelles elle aura un devoir s'arrête sur l'avenir de l'Europe orientale et des peuples slaves. Les divers monographies qui seront faites par des rapporteurs spéciaux et dont l'une vous a été confiée ne devront pas faire double emploi avec ces rapports d'ensemble. Vous n'aurez donc point à vous livrer dans votre rapport, à un ensemble de dissertations théoriques sur l'avenir de la Serbie. Cette question doit faire l'objet du rapport d'ensemble et ne rentre dans le cadre de votre travail qu'en ce qui a trait aux civilisations que vous serez naturellement appelé à donner dans les aspirations du peuple qui forme le sujet de votre étude. [...]

Dans la pensée de la commission, le travail qui vous est confié devrait comprendre trois parties : La première partie serait consacrée à un résumé de l'histoire de la Serbie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque contemporaine.

La seconde partie comprendrait l'histoire contemporaine jusqu'à l'année courante.

La troisième partie serait consacrée à une étude sur la Serbie, au point de vue de son organisation politique naturelle, de ses institutions de ses finances, de son commerce, de son agriculture, de son développement religieux et littéraire.

1ere partie : Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'importance exceptionnelle que la commission attache à l'étude de l'histoire. Les questions que soulèvent dans l'Europe orientale les aspirations nationales des peuples qui y vivent ont toutes pour point de départ une thèse ou un souvenir d'histoire. Les rêves d'avenir qu'entretiennent chacun de ses peuples morcelés par

les invasions et par la politique ont pris naissance dans la contemplation d'un passé de gloire et d'indépendance que leurs vœux tendent à ressaisir. La plupart des droits ou prétendus droits qu'ils revendiquent sont des droits historiques. Le seul moyen de comprendre leurs prétentions et de se rendre compte de leur plus ou moins légitimité est donc de se mettre au courant de leur histoire.

Est-il nécessaire d'observer que dans le résumé historique au quel vous aurez à vous livrer, les points vers lesquels il y aura le plus à insister, sont ceux [qui] offrent un rapport direct ou indirect avec l'ensemble des questions qui nous occupent.

Tout ce qui concerne le passé de la Serbie, l'empire de Duchan, les luttes avec la Turquie, les conventions intervenues entre elles, les relations de la Serbie avec l'Autriche la Hongrie et les autres peuples slaves devra donc être mis en relief. Il serait bon également de préciser les vicissitudes politiques de la Serbie, ses limites politiques aux différentes périodes de son histoire les peuples qu'elle a subjugués ou auxquels elle a pu être soumise. De cet égard il est possible que la publication d'une ou plusieurs cartes de géographie vous semble utile. Dans le cas où cette utilité vous serait démontrée, vous voudriez bien m'en avertir et en conférer avec nous.

2<sup>e</sup> partie. C'est en général à la suite des traités de 1811 que les aspirations nationales ont pris naissance ou du moins qu'elles ont acquis une grande importance.

La seconde partie de votre travail sera consacrée [...] à la lutte nationale de la Serbie contre la Turquie, et des efforts pour conquérir l'indépendance. Cette étude sera comme la première une étude de l'histoire, mais une étude d'histoire contemporaine, embrassant un laps de temps beaucoup plus restreint que la première et par conséquent devant être moins allongée.

Vous aurez à retracer les phases de la lutte des 2 dynasties qui se sont disputé le pouvoir en Serbie, et ainsi que quelles ont été les plaintes et les réclamations du peuple serbe, quels ont été son état politique et son histoire intérieure.

3<sup>e</sup> partie. La troisième partie de votre travail ne comporte pas de longues explications. Elle consiste à prendre la Hongrie [Serbie ?] dans son état actuel et de faire à son sujet, quelque chose d'analogue à ?? des articles que M. Bloch consacre dans son dictionnaire de politique à chacun des grands Etats de l'Europe.

Toutefois je dois tant à propos de cette troisième partie qu'à propos des deux autres vous soumettre une observation générale. Il est désirable que l'ensemble du travail entrepris soit

aussi instructif que possible et aussi précis que possible. Vous ferez donc bien d'indiquer en note les sources aux quelles vous avez puisé.

Par la même raison je dois vous recommander de multiplier les renseignements statistiques, les tableaux, les pièces à ??

Dans cette autre visée une liste des princes de Serbie par exemple serait utile dans votre rapport. Le texte de la constitution Serbe serait fort utile en pièce justificative. Pourquoi même ne feriez vous pas à la fin de votre travail ce que Sir Edward Hervé a fait dans son livre intitulé Une page de l'histoire d'Angleterre où il a publié les noms des ministres et des membres du parlement en indiquant à côté de chaque nom par un signe indicatif le parti au quel le membre appartient.

Toujours dans le même ordre d'idées il y a certains documents diplomatiques ou législatifs certains manifestes dont vous aurez à parler dans le cœur de votre travail. Vous ferez bien de les transcrire et de les citer textuellement tout en vous appliquant à ne pas dépasser les limites que comporte votre rapport.

Points de contact avec d'autres rapports. [...] il y a des points où plusieurs rapports se rapprochent nécessairement. Il en est nécessaire de s'en préoccuper pour éviter les contradictions, les répétitions et les doubles emplois.

A ce point de vue je dois vous signaler l'existence des rapports suivants :

1 sur la Turquie

2 sur la Croatie

Je ne pense pas que le premier de ces deux rapports puisse vous causer d'embarras. Le sujet qu'il doit traiter est près a un point de vue beaucoup plus large que le votre, c'est à son rapporteur qu'il appartiendra de prendre soin de ne pas empiéter sur votre domaine.

En ce qui concerne la Croatie il est difficile de nier les lois intimes qui [existent?] au point de vue de la race, de l'histoire et des aspirations la nation croate à la nation serbe. Toutefois les 2 sujets sont distincts. C'est à vous qu'il appartiendra de traiter les questions générales qui concernent les deux peuples. Toutes les fois qu'une forme d'histoire concernant la Croatie rentrera dans l'histoire générale de la Serbie, vous aurez également à le faire rentrer dans votre rapport.

Le domaine du support spécial sur la Croatie est beaucoup plus restreint. Il ne contient que les questions exclusivement propres à la Croatie ou à des rapports avec la Hongrie. Le rapporteur retrouvera vis-à-vis de vous la situation où serait une histoire de l'Alsace ou de Lorraine vis-à-

vis d'une histoire de France. Par contre, le Monténégro qui a comme la Croatie des lois intimes avec la Serbie n'a point été confié à un rapporteur spécial. Il rentrera donc purement et simplement dans votre rapport et vous aurez à lui consacrer un chapitre spécial soit au point de vue de l'histoire soit au point de vue de l'étude comprise dans la 3<sup>e</sup> partie de votre travail.

Sources et documents à consulter. Outre divers ouvrages spéciaux, je tiendrai à votre disposition pour la partie contemporaine de votre travail les documents ci après :

1 l'annuaire historique de Lesur

2 l'annuaire des deux mondes

3 l'annuaire encyclopédique

4 The annual register

Enfin des collections d'articles de journaux depuis 1871.

[...]

Délai pour le dépôt du rapport. D'après la décision prise par la commission la date fixée pour le délai des rapports et celle du 15 octobre. Si votre rapport était prêt avant cette date je vous serais reconnaissant de me le faire parvenir dès qu'il sera terminé. Dans tous les cas la date du 15 octobre ne devra pas être dépassée.

En effet, non seulement il faudra le temps d'imprimer les travaux de la commission, mais avant que cette impression ne puisse avoir lieu il faudra que je puisse lire et étudier chaque rapport, soumettre à son auteur les obscurités [sic] qu'il complètera, lui proposer des modifications nécessaires pour le mettre en harmonie avec les autres rapports. Cet examen demandera ?? un certain temps et si les rapporteurs ne devaient point mettre une grande exactitude dans l'envoi de leurs travaux respectifs, un retard considérable serait à craindre.

Veillez ... et cher collègue l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le président de la commission

Ch. Savary »

## Jean Jaurès et les Balkans en 1897

*Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso, Imprimerie du Journal officiel, Paris, 1897, T. I, p. 772-777.*

15 mars 1897, Chambre des députés.

« **M. Jaurès.** Je n'affronterais pas à cette heure la fatigue de la Chambre et la mienne propre, si je ne considérais comme un devoir d'opposer une réponse à M. le président du conseil. Je n'entrerai pas dans l'examen des hypothèses que mon ami Millerand a discutées avec tant de force et de précision ; mais M. le président du conseil lui-même a donné à la question un tour nouveau en parlant du rôle qui devait appartenir dans le monde à la France républicaine, et M. le ministre des Affaires étrangères avait dit avant lui que s'il importait d'examiner avec soin la question crétoise, il importait aussi de dégager les conceptions générales qui à cette heure doivent régler la politique de la France dans le monde.

Je crois, en effet, messieurs, que ce n'est pas sur la solution particulière du problème crétois que vous allez vous prononcer ce soir, mais bien sur toute la direction de notre politique étrangère dans le monde à l'heure actuelle. (*Mouvements divers.*) Je suis d'accord avec M. le président du conseil sur la position même du problème. Il nous a dit qu'il ne s'agissait ni d'imagination ni de sentimentalité. Nous aussi, quelle que puisse être notre sympathie pour la race hellénique, quelle que puisse être notre espérance, dans le rôle qu'elle peut jouer en Orient, nous entendrons ne subordonner en rien à des considérations sentimentales les intérêts précis et positifs de la France. (*Très bien ! très bien !*) Mais quels sont ces intérêts ? Quels sont les périls qui nous ont été signalés ? Il y en a trois, qui ont été précisés par le Gouvernement. M. le ministre des Affaires étrangères et M. le président du conseil nous ont dit que la France et la Chambre devaient avoir trois préoccupations : la première, de maintenir la paix en Europe ; la seconde, de ne pas troubler ou même de ne pas affaiblir le concert européen ; et la troisième, de ne pas porter la plus légère atteinte à cet accord de la France et de la Russie qui pour la première fois depuis vingt-cinq ans avait fait sortir notre pays de l'isolement douloureux auquel il avait été condamné. Eh bien ! Messieurs, c'est moi qui ai le droit de dire à M. le président du conseil et au Gouvernement qu'il ne faut pas apporter à cette tribune et devant le pays des thèses générales ou des menaces vagues. Il ne faut pas seulement parler à la Chambre des périls qu'une autre attitude dans la question crétoise et dans la question grecque pourrait faire courir à la paix ; il faut encore, par l'analyse exacte de la situation présente, définir les causes qui pourraient compromettre la paix.



J'ai retenu de l'importante déclaration de M. le ministre des Affaires étrangères une parole sur laquelle j'appelle l'attention de la Chambre. Depuis quelques semaines, pour nous faire accepter successivement les mesures qui ont été adoptées à l'égard de la Crète, pour nous faire accepter le premier débarquement dans l'île, les premières hostilités des flottes européennes contre la population crétoise, et le blocus de la Crète et de la Grèce elle-même, pour nous faire accepter, messieurs, toutes ces mesures devant lesquelles, il y a un mois, auraient certainement reculé l'instinct de la Chambre toute entière et le sentiment du pays tout entier, que nous a-t-on dit ? On nous a dit que si nous permettions, directement ou indirectement, soit par l'annexion de la Crète à la Grèce, soit même par cette autonomie qui conduirait directement à cette annexion, on nous a dit que si nous consentions à un agrandissement territorial ou politique de la Grèce, les autres peuples des Balkans réclameraient un agrandissement égal ; que toutes les convoitises seraient allumées à la fois dans l'Orient, et que les grandes puissances de l'Europe seraient obligées à leur tour d'entrer dans cette conflagration générale. Messieurs, je ne conteste pas les rivalités qui en Orient opposent les différents éléments de la population balkanique. Tous ces peuples ; bulgares, serbes, grecs, savent que l'orient de l'Europe peut être appelé à de hauts destins, et ils s'essayent d'avance en s'efforçant de s'y marquer, de s'y retenir à eux-mêmes la place la plus large possible, et il est certain qu'entre tous ces peuples il y a des rivalités qui pourraient être un péril ; mais M. le ministre des Affaires étrangères a reconnu lui-même à cette tribune la sagesse des populations balkaniques, et en vérité il est aisé de comprendre à quelle préoccupations obéissent à l'heure actuelle et la Serbie et la Bulgarie. A coup sûr, elles peuvent désirer, comme la Grèce, des agrandissements de territoire ou d'influence, mais elles ont un autre souci qui les domine visiblement aujourd'hui. Ce souci, c'est de maintenir leur autonomie. Et l'autonomie de ces peuples serbe, bulgare est exposée à un double péril. Ils peuvent être guettés en effet par la Turquie, essayant de reconquérir sur eux l'ancienne domination. Mais ce péril n'est pas le seul, et les Serbes, les Bulgares, savent que leur indépendance nationale peut être menacée aussi par les grandes puissances européennes, ou par l'Autriche-Hongrie, ou par la Russie. Et voilà pourquoi, à l'heure actuelle, dans les Balkans, en Bulgarie, en Serbie, malgré les jalousies que pourraient exciter le développement nouveau de la Grèce, il y a aussi ce sentiment profond que la croissance dans l'Orient de l'Europe d'un Etat libre comme la Grèce peut assurer par contre-coup des garanties nouvelles d'indépendance et d'autonomie à tous ces peuples qui ne veulent pas être absorbés. Voilà pourquoi, messieurs, tandis qu'on nous menaçait depuis quelques semaines, si nous n'arrêtons pas brutalement les prétentions de la Grèce, des convoitises et du déchaînement de la Bulgarie, le chef du gouvernement bulgare a déclaré qu'il ne considérerait pas l'annexion de la Crète à la Grèce comme un titre à la Bulgarie de réclamer

un agrandissement territorial, et vous avez pu voir –c'est là la traduction même du sentiment national- que de Sofia les étudiants bulgares ont envoyé aux étudiants hellènes à Athènes une adresse fraternelle, associant dans une même espérance d'avenir la Bulgarie et la Grèce. (*Applaudissements à l'extrême gauche.*)

Par conséquent, de ce côté il n'y avait et il n'y a aucun péril, et c'est vous qui avez à dessein exagéré et suscité dans les esprits ce péril de guerre pour faire accepter contre la Grèce des mesures de coercition et de répression que personne, jusque-là, n'avait songé à exercer. (*Applaudissements à l'extrême gauche.*) Non ! Le péril pour la paix n'est pas là ! Il est précisément dans la politique que vous suivez. Et pourquoi ? Parce qu'elle va constituer, parce qu'elle constitue déjà pour le sultan l'encouragement le plus dangereux à la fois pour l'humanité et pour la paix. Tout à l'heure, l'honorable M. Denys Cochin demandait à M. le ministre des affaires étrangères de lier la question de la Turquie à celle de la Grèce et de menacer la Turquie si elle ne réalisait pas des réformes, comme il va menacer la Grèce si elle ne retire pas ses troupes. Et je m'étonnais de la confiance que paraît avoir encore l'honorable M. Denys Cochin dans l'espèce de coercition affectueuse à exercer sur le sultan. (*Nouveaux applaudissements à l'extrême gauche.*)

Mais, au-dessus des déclarations, il y a les leçons de choses que le sultan, à l'heure, à l'heure actuelle, reçoit de l'Europe. Lorsque le sultan voit que, pendant trois années, il a pu, grâce au sommet complaisant de l'Europe, conduire impuni des massacres qui n'ont peut-être pas de précédents dans les derniers siècles de l'histoire humaine (*Très bien ! très bien ! sur les mêmes bancs*), lorsqu'il voit l'Europe se levant dans le premier sursaut de ce réveil tardif, au lieu de se tourner vers les victimes du sultan pour guérir leurs blessures... (*Bruits au centre*), au lieu de se tourner vers les populations opprimées pour les aider à conquérir leur indépendance, se faire d'abord pour première démarche, pour première politique, la servante de ses intérêts à lui, il se dit qu'il tient l'Europe dans ses mains, qu'il peut, à son gré, jouer d'elle. (*Applaudissements à l'extrême gauche.*)

Et qu'a-t-il vu depuis trois semaines ? Quel spectacle de sa propre force, quelle glorification de sa propre impunité et son propre crime, allez-vous lui donner demain ? Il y avait eu des populations arméniennes résignées : pour celles-là, l'oubli. Il y a un petit peuple crétois qui se soulève, et l'Europe alors vient au secours du sultan, pour monter la garde autour de l'île de Crète et pour écraser ces populations opprimées. Comment voulez-vous que demain, lorsque, sur les conseils de M. Denys Cochin, vous irez proposer au sultan des réformes, celui-ci prenne votre langage au sérieux ? (*Applaudissements à l'extrême gauche.*) Dès maintenant, vous l'avez investi de l'impunité de l'Europe. Mais bien mieux ! avant que le sultan ait pu par de premières

mesures réformatrices se réhabiliter lui-même devant le monde de l'œuvre sanglante qu'il a accomplie, vous le choisissez pour collaborateur en Crète. Ah ! vous avez repoussé, -et c'est pourtant une proposition nouvelle que la sagesse de la diplomatie hellénique vous avait faite, - vous avez repoussé le concours des troupes grecques pour le rétablissement de l'ordre dans l'île de Crète ; vous avez dit aux troupes grecques qu'elles ne pourraient pas collaborer avec les troupes européennes ; vous avez refusé de mettre le drapeau de la Grèce libératrice à côté du drapeau français et du drapeau de l'Europe ; mais le drapeau du sultan, vous le maintenez sur la Crète, et l'ombre du drapeau du sultan continuera à se projeter sur la Crète au moment même où vous chasserez par la force les libérateurs du pays ! (*Applaudissements à l'extrême gauche.*) C'est vous qui jetez ainsi dans le monde et en Orient le plus redoutable germe de guerre. Ce ne sont pas là de vaines prophéties. Il semblait que le sultan, averti enfin par l'indignation tardive de l'Europe, allait suspendre les massacres arméniens, et M. le ministre des aff étr lui avait écrit, au lendemain des interpellations qui s'étaient débattues ici ; « Il ne faut plus qu'il soit versé une goutte de sang », avouant ainsi qu'il dépendait de la France de tarir plus tôt cette source de sang qui avait coulé pendant des années.

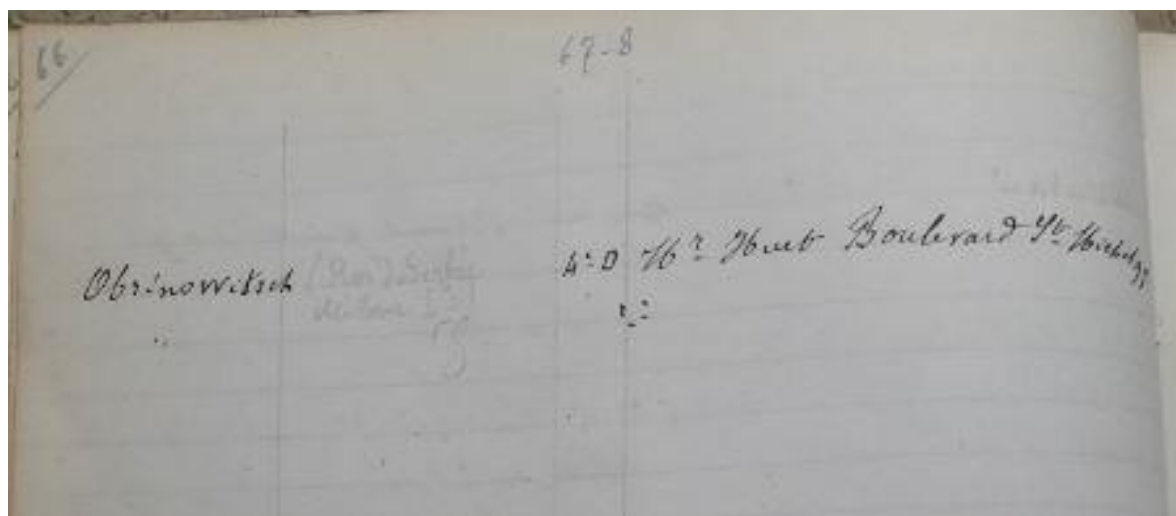
Mais il a repris confiance, il ne vous redoute plus ; il voit tout à coup que vous restez encore ses meilleurs soutiens et ses meilleurs amis. Et voici qu'à l'heure même où nous parons, les massacres d'Arménie recommencent, les populations arméniennes sont massacrées de nouveau, et le sultan ne nous permet pas d'oublier une minute à quelle collaboration vous vous résignez en acceptant l'action des troupes ottomanes pour la pacification de la Crète. (*Applaudissements à l'extrême gauche.*)

Jamais, messieurs, jamais plus insolente tyrannie ne vous avertit d'avance que toutes vos réclamations ultérieures seraient vaines. La Chambre sait donc ce qu'elle fait, ce qu'elle vote à cette heure. Ce qu'on lui demande d'instituer, ce n'est pas la paix, parce que la guerre sera déchainée de nouveau par les massacres renaissants et que les massacres renaîtront par la complicité, l'aveuglement et l'imprévoyance de l'Europe. (*Très bien ! très bien ! à l'extrême gauche.*) Et en vérité, messieurs, ce n'est pas profaner ce beau mot de paix que de l'appliquer à un régime européen, qui, depuis quatre années, permet d'aussi abominables crimes ? Est-ce la paix ? C'est peut-être notre paix, à nous, et pour un moment, notre paix étroite, notre paix égoïste. Mais ce n'est pas une paix que cette paix sanglante, c'est la caricature de la paix, c'est la forme la plus odieuse de la guerre ! (*Applaudissements à l'extrême gauche.*)

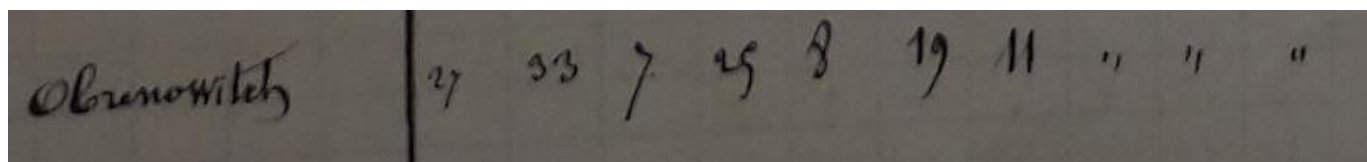
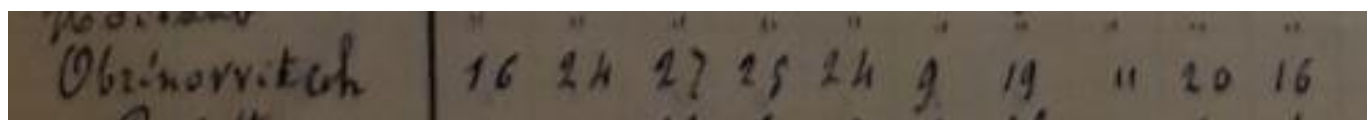
Non ! ce n'est pas la peur de la guerre, et ce n'est pas le désir passionné de sauver la paix qui vous conduit à la politique turque que vous faites. (*Très bien ! très bien ! à l'extrême gauche.*) Pour faire cette politique, vous avez deux raisons décisives et vraies, les raisons certaines qu'il

faut étudier à cette tribune et qu'il faut dire au pays. La première, M. Goblet y a fait allusion : c'est la puissance financière des porteurs de bons ottomans (*interruptions au centre – applaudissements à l'extrême gauche*), des porteurs de valeurs ottomanes, qui ont essayé de confondre la politique du pays avec leur propre intérêt et qui, soucieux avant tout de prolonger, même sans réformes, l'existence actuelle de l'empire ottoman, pour prolonger le service des coupons de la dette, ont imposé peu à peu à l'opinion publique, par les mille moyens dont ils disposent, précisément la politique aujourd'hui suivie. (*Applaudissements à l'extrême gauche – interruptions au centre.*) Si quelques rumeurs, éveillées par mes paroles, peuvent m'opposer un vague démenti, à coup sûr, M. le ministre des aff étr ne pourra pas contester la place très grande que les préoccupations et les intérêts de cet ordre ont tenue dans la conduite de notre politique, parce que c'est dans le Livre jaune même (*Très bien ! très bien ! à l'extrême gauche*), c'est dans les documents diplomatiques les plus certains qu'apparaît l'influence de ces porteurs de titres ottomans. »

**Milan Obrenović au Lycée Louis-le-Grand (1867-1868)**



Source : Archives de Paris. D3T3 225 : lycée Louis-le-Grand, inscription des externes.



Source : Archives de Paris. D3T3 309 : relevés notes et positions. Retranscription ci-dessous avec les matières.

Année 1867-1868. Quatrième, 4<sup>e</sup> division (4<sup>e</sup> D), Professeur Mr Chambon.

39 élèves.

Obrenowitsch :

Version latine, 15 octobre : 16

Thème latin, 22 octobre : 24

Version grecque, 5 novembre : 27

Version latine, 16 novembre : 25

Thème latin, 19 novembre : 24

Histoire, 28 novembre : 9

Thème grec, 3 décembre : 19

Langue vivante, 10 décembre : 11

Arithmétique, 17 décembre : 20

Récitation, 25 décembre : 16

Religion : -

Version latine, 7 janvier : 16

Thème latin, 14 janvier : 36

Version grecque, 21 janvier : 24

Thème grec, 4 février : 12

Version latine, 11 février : 9

Histoire, 18 février : 6

Version latine, 3 mars : 17

Arithmétique, 17 mars : 6

Thème latin, 24 mars : 26

Récitation, 31 mars : 21

Langue vivante, 10 mars :

Version grecque, 7 avril : 27

Thème grec, 28 avril : 33

Version latine, 5 mai : 7

Version latine, 12 mai : 25

Maths, 19 mai : 8

Thème latin, 26 mai : 19

Histoire, 9 juin : 11

Version grecque, 23 juin : -

Thème latin, 20 juin : -

Récitation, 18 juillet : -

Allemand, Mr Lévy : 1 et 6.

**École des langues orientales vivantes de Paris : inscrits en cours de langue serbe au XIX<sup>e</sup> siècle.**

Archives nationales, registre des auditeurs libres : Mic 62AJ/20.

Cours de serbe :

Seconde inscription de l'année scolaire 1873-1874

Noms et prénoms	âge	domicile	Titres, grades	Observations
Ribbentrop, Alphonse de	60	29, avenue Duquesne	Ancien magistrat	
Mondain Hippolyte	62	45, rue Saint Placide	Colonel retraité, membre de la société asiatique	
Grignan Gustave	19	279, rue de Vaugirard	Bach. ès lettres	
Létalenet Henri	29	8, rue de la chaise		
Boutier Ernest	30	50, rue Lemercier	Bach. ès lettres	
Millescamps Gustave	47	19, bd Malesherbes	Bach. ès lettres	
Gvozditch Svetozar	28	12, rue des Écoles		serbe
Girard de Rialle Julien	32	64 rue de Clichy	Bach. ès lettres	
Vérité Alfred	32	31 rue Gozlin	Pr en médecine	
Duparchy Jules	32	15 rue Foucart	Licencié ès [?]	
Pilet Raymond	21	39 rue Madame	avocat	

Langue serbe : année scolaire 1881-1882

Noms et prénoms	Âge	Domicile	Titres, grades	Observations
-----------------	-----	----------	----------------	--------------



Giron Auguste	26		Bachelier ès sciences	
Hadji Popovitch	26			Serbe
Svetozar zozie	27			Serbe
Svilokossitch	27			Serbe
Kossa Dinitch	27		Etudiant en médecine	Serbe
Kirstè Jean	30		Docteur ès lettres	Autrichien
Gruez Achille	33		Bachelier ès lettres	
Dusks Maximilien	35			Allemand
David René	41		Ingénieur	
David Paul	43		Docteur en droit	
Haumant Juste Emile	22		Bachelier ès lettres	Elève régulier
L'abbé Petit Alexandre	28			
Gaudelette Gustave	38		Capitaine de la garde républicaine	
Bonnefon Jean Paul	20		Bachelier ès lettres	
Preux Jules Albert Augustin	21		Bachelier ès lettres	
Caubert Louis Théodore Auguste	24		Bachelier ès lettres	

Langue serbe.

Année scolaire 1882-1883

Noms et prénoms	Âge	Domicile	Titres, grades	Observations
De Souza Bandeira 1	28	47, rue de Berri	Docteur en droit	Brésilien
Giron Auguste Silvain 2	26	23 bis av de Lamothe Piquet	Bachelier ès lettres	
David Paul 3	44	81, rue des Saint pères	Docteur en droit	
David René 3	42	60, rue des écoles	Ingénieur	
Bianu Jean 1	24	9, place du panthéon	Licencié ès lettres	Roumain
Demanche Georges 1	27	92, rue de la victoire	Licencié en droit	
Haumant Juste Emile 2	23	9, rue Toullier	Bachelier ès lettres	E. R.
Mantellier de Montrachy Philibert 2	23	19, rue Demours	Licencié en droit	E. R.
Dupond, Jean Alfred 2	21	21, rue de la terrasse	Bachelier ès lettres	E. R.
Preux Jules Albert Augustin 2	22	36, rue Vauneau	Bachelier ès lettres	E. R.
Caubert Louis Théodore 2	25	9, rue de grenelle	Bachelier ès lettres	E. R.
Dol Pierre	27	4, rue de brochant	Bachelier ès lettres	

Année scolaire 1883-1884

Noms et prénoms	Âge	Domicile	Titres, grades	Observations
-----------------	-----	----------	----------------	--------------

Mantellier de Montrachy Philibert	24	6, rue Gounod	Licencié en droit	E. R.
D'Alheim Pierre	21	136, bd Malesherbes	Bachelier ès lettres	E. R.
Preux Jules Albert Augustin	23	36, rue Vauneau	Bachelier ès lettres	
Haumant Jules Emile	24	9, rue Toullier	Bachelier ès lettres	
Caubert Louis Théodore	26	9, rue de Grenelle	Licencié en droit	E. R.
Dupond Jean Alfred	22	31, rue Truffaut	Bachelier ès lettres	E. R.
Monnier Joseph Louis Emile	24	4, place saint Sulpice	Bachelier ès lettres	E. R.
Dsichary Jean	29	96, rue de Rennes	Licencié en droit	
Demanche Georges	28	92, rue de la victoire	Licencié en droit	
Rivière Louis	30	128, rue st Lazare	Docteur en droit	
Giron Auguste Silvain	27	23 bis av de Lamothe Piquet	Bachelier ès lettres	
Poznanovitch Ljséridiou	24	6, rue de Verneuil	Elève de l'école des sciences politiques	Autrichien
David Paul	45	81, rue des saint pères	Docteur en droit	
David René	43	60, rue des écoles	Ingénieur	
L'abbé Martin Louis	30	7, rue de Madrid	Professeur de langues	
De Caix de Saint Aymour Amédée	40	4, rue Gound		
Savitch Douchan	24	18, rue Dauphine	Professeur	Serbe

Neratow Anatole	20	50, rue Jacob	Elève de l'école des sciences politiques	Russe
--------------------	----	---------------	--	-------

**Premier élève serbe à l'École normale supérieure**

(Archives nationales, 61AJ/193)

Direction  
DE  
l'Enseignement Supérieur  
2<sup>e</sup> Bureau

Paris, le 22 décembre 1889

Objet :

Monsieur le Directeur, M. le Ministre  
des Affaires Étrangères vient d'appeler mon attention  
sur un vœu exprimé par le Chargé d'affaires de  
Serbie, au sujet d'un de ses nationaux, M. Michel  
Petrovitch, ancien élève de l'Université de Belgrade,  
qui désirerait être autorisé à suivre, à titre  
étranger, comme élève externe, les cours de  
mathématiques de l'École Normale Supérieure.

Mon collègue me fait connaître que M.  
Michel Petrovitch se prépare à Paris depuis  
plusieurs mois, aux épreuves de concours exigées  
pour l'admission définitive à l'École Normale.

Je vous prie de vouloir bien me faire  
savoir, Monsieur le Directeur, si, dans ces  
conditions, il vous paraît possible de déférer  
au désir exprimé par M. le Chargé  
d'affaires de Serbie.

Recevez, Monsieur le Directeur,  
l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique,

et des Beaux Arts

POUR LE MINISTRE ET PAR AUTORISATION :

Le Directeur de l'Enseignement Supérieur

Monsieur le Directeur de l'École Normale Supérieure

MINISTÈRE  
DE  
L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Direction  
DE  
l'Enseignement Supérieur  
2<sup>e</sup> Bureau

Objet :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 12 fév. 1890

Monsieur le Directeur, j'ai l'honneur  
de vous informer que, conformément aux  
propositions contenues dans votre lettre du 10  
courant, j'autorise M. Petrovitch, sujet serbe,  
à prendre part, à titre étranger, au prochain concours  
d'admission à l'École normale supérieure (section  
des Sciences).

En informant M. le Ministre des affaires  
étrangères de cette décision, j'ai pu de faire savoir à  
M. Petrovitch que dans le cas où il serait admis à l'École  
normale il aura à acquitter, avant d'y entrer, les  
frais de trousser ainsi que le prix de la pension  
pour l'année scolaire 1890-1891.

Recevez, Monsieur le Directeur  
l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique,

*et des Beaux-arts*

POUR LE MINISTRE ET PAR AUTORISATION :

Le Directeur de l'Enseignement Supérieur

A Monsieur le Directeur de  
l'École normale supérieure

*Phiaut*

## René Viviani et Pierre Ier de Serbie dans *L'Humanité*

René Viviani, « Sa majesté Pierre Ier », *L'Humanité*, 22 septembre 1904, p. 1.

« Sa Majesté Pierre Ier.

J'ai eu, l'autre jour, la joie d'ailleurs contestable, et que seule une détestable curiosité peut expliquer, de contempler de près la couronne du roi Pierre Ier de Serbie. Vous pensez bien que, pour cela, je ne me suis pas risqué sur les bords du Danube. Cherchant, pour une villégiature, un pays plus sûr, j'ai préféré Paris à Belgrade. Quand donc je dis que j'ai pu voir la couronne du roi de Serbie, je ne dis pas la vérité complète. Je l'ai vue, mais dessinée sur le papier du journal *Le Matin*, qui avait bien voulu, en outre, pour l'émerveillement de ses lecteurs, nous faire une description de toutes les richesses dont cette couronne royale ruisselle : diamants, pierreries, rien n'y manque. Même une suprême et habile attention a disposé sur la tête branlante du roi un superbe rubis : cela, c'est pour rappeler la fixité éternelle de la tache de sang qui sera sur le blason du criminel.

A la réflexion, cependant, je pense que j'aurais pu me permettre, avec un sauf-conduit, d'aller à Belgrade, où, sauf l'ambassadeur russe, tous les ambassadeurs d'Europe et d'Asie sont allés transmettre les félicitations de leur gvt au nouveau couronné. L'ambassadeur de France est naturellement compris dans la nomenclature honorable des représentants de la civilisation qui sont allés offrir leurs sourires à Pierre Ier. On avait, pour les recevoir, mis un peu d'ordre dans cet appartement autrefois troublé et on assure que les meubles ne gardaient aucune trace des balles, des coups de sabre, des taches de sang, de tous les souvenirs dénonciateurs du massacre où même une femme ne fut pas épargnée. Qu'allait donc faire le représentant de la France dans ce bouge, et si l'étiquette l'a obligé aux cérémonies mensongères, que ne s'est-il déguisé en gendarme, au moins pour rappeler à cet honorable souverain qu'en France il eût peut-être reçu sur la tête autre chose qu'une couronne ?

Oui, à la réflexion, je pense, tardivement d'ailleurs, que j'aurais pu assister aux fêtes du couronnement. C'est que le prince Pierre Ier de Serbie n'est pas pour nous socialistes un inconnu : il a appartenu régulièrement, quand il était candidat sans espoir à un trône lointain, il a appartenu, étant à Genève, aux groupements prétendus révolutionnaires, les mêmes qui, plus tard, gémissaient sur 'nos compromissions', 'nos déviations', 'nos trahisons'. En 1899, lorsque Millerand accéda au ministère, de son plein gré et du gré aussi de quelques-uns de nous qui persistent à ne pas regretter leur œuvre, il y eut parmi nous une éclatante scission. Pierre Ier, qui n'avait pas encore le droit de faire figurer un numéro derrière son nom, qui même n'avait pas coutume de répondre au seul énoncé de son prénom ou du moins son ancien groupe, se rangea résolument parmi ceux qui protestaient contre la participation ministérielle. L'adresse de ce groupe fut une des plus violentes qui nous soient venues.

Je n'irai pas jusqu'à dire que Pierre a trahi ses principes. La subtilité d'esprit de cet ancien révolutionnaire nous montrerait vite que je me suis trompé et que j'ai calomnié ses intentions. Qu'est-ce que la participation au pouvoir ? C'est l'accession misérable d'un socialiste isolé à un gvt, c'est la remise précaire d'une partie du pouvoir. Pierre Ier, lui, était incapable de se

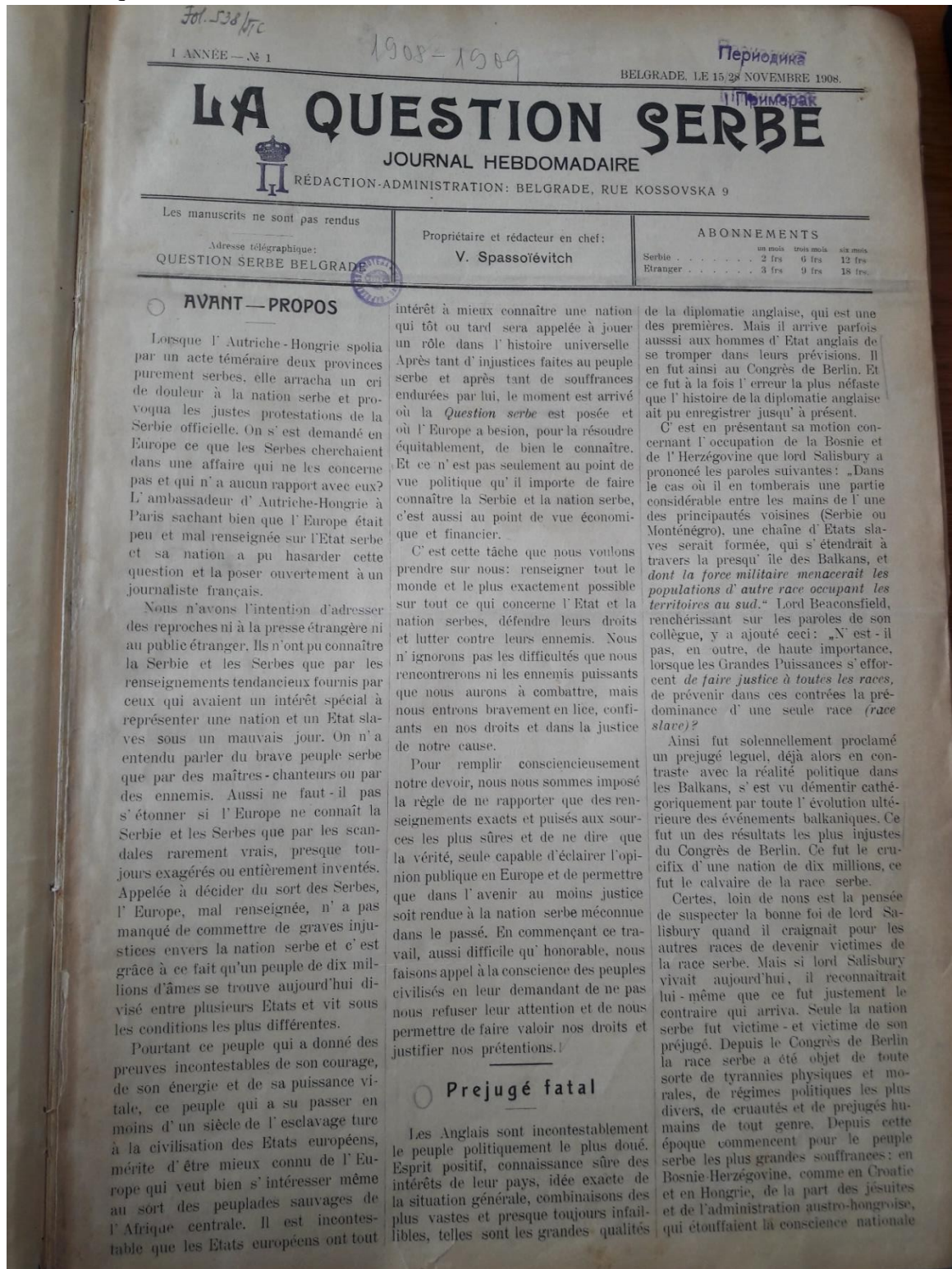
déshonorer de cette façon. Il a pris tout le pouvoir. Comme on le voit, il ne participe pas, il accapare, il ne détient pas une parcelle, mais la totalité. Et voyez la supériorité de sa manière sur ce fût la nôtre ! Lui, on ne peut pas le renverser. Qu'on nous parle de ce pouvoir admirable, prolongé, stable, qui n'est pas soumis aux fluctuations parlementaires, comme le navire aux flots ! On ne peut pas le renverser. Il est vrai qu'on peut toujours le tuer : mais je vous le demande, où est le pouvoir idéal ? Toujours par quelque vice l'œuvre humaine avoue son imperfection.

Pour l'heure, Pierre Ier goûte l'encens des louanges, substitue une cour aux comités, sourit, fait baiser sa main sur le dos et la retourne immédiatement pour qu'on la remplace. Pour l'heure, il perçoit la supériorité de la Monarchie sur la République, la monarchie étant, comme on sait, au-dessus des classes. Elle est même au-dessus du Code pénal, ce qui achève de la rendre tout à fait supérieure, au-dessus de la morale la plus vulgaire et de la plus élémentaire probité. Quel dommage que la pauvre Draga et son triste époux n'aient pu, avec un peu de circonspection, ajourner leur assassinat. Ils auraient bien dû, tout de même, ne se faire tuer qu'en ce moment. D'abord, ils auraient plus longtemps pris joie à la vie, si c'est une vie que de regarder toute la journée les mains de ses visiteurs pour voir si elles sont armées. Ils auraient appris la naissance du fils du tsar et du fils du roi d'Italie, ce qui les eût comblés de joie et incités peut-être à donner un futur collègue à ces jeunes espoirs du trône. Mais nous, nous aurions connu une autre joie, - et combien grande ! Pierre Ier, en vue du Congrès d'Amsterdam, aurait pu certainement donner mandat à son groupe de voter contre nos 'compromissions' détestables. Qui sait ? Il aurait pu même venir lui-même et nous aurions entendu une mâle protestation contre la participation, le gvt de M. Combes, l'anticléricalisme... Et puis, aujourd'hui, nous saluerions son avènement. On avouera que la destinée est cruelle qui nous ravit ce plaisir.

Mais je réfléchis qu'après tout, il n'y aurait pas dans ce changement à vue le contraste brutal que j'y aperçois. Les mêmes sentiments qu'aurait affirmés à Amsterdam le 'camarade' Pierre Ier il les pourrait exprimer sur son trône. Certes, il ne doit pas aimer le ministère républicain, ni le Bloc, ni la lutte anticléricale. Il est donc demeuré le même tandis que nous avons changé. Il est vrai qu'il est roi. Mais qu'est-ce, je vous le demande, que cette aventure ? Faut-il être possédé de mauvaise foi pour y faire allusion ? On vous expliquera que cette royauté n'est qu'une 'alliance provisoire' et non 'une alliance permanente' avec le trône. Dans ce pays-là surtout, on sait que les rois passent vite. Comme on le voit, la motion de Dresde n'est pas si draconienne, Pierre Ier la respecte, et si son peuple rompt 'l'alliance provisoire' sans toucher à ses jours, j'espère bien qu'il nous préparera, au prochain Congrès, une motion de Belgrade.

René Viviani. »







et tuient l'âme, en Vieille Serbie de la part des Albanais, en Macédoine de la part des terroristes bulgares, et en Turquie, sous l'ancien régime en général, du fanatisme et de l'anarchie administrative, qui détruisaient l'être physique de la nation serbe.

Depuis que l'Autriche-Hongrie est en Bosnie-Herzégovine, tout le problème balkanique est devenu plus compliqué que jamais. Et la responsabilité en retombe en premier lieu sur l'Angleterre. Si, à la place de l'occupation, lord Salisbury eût proposé l'autonomie de la Bosnie-Herzégovine, il aurait épargné à l'Angleterre même bien des difficultés et des soucis dans les Balkans, notamment à l'heure qu'il est. Mais, fasciné par un préjugé, lord Salisbury n'a pu en prévoir les conséquences. Dans l'autonomie les Anglais voyaient alors le danger et dans l'occupation la sauvegarde, pour certaines nations balkaniques. L'occupation, cependant, loin d'avoir été le salut pour quiconque que ce fût dans les Balkans, n'a été que le plus grand malheur pour la nation serbe. Elle a été aussi la cause persistante des maux et des troubles balkaniques et un des plus gênants obstacles pour la réalisation des combinaisons élevées et désintéressées de quelques Grandes Puissances amies de la devise «les Balkans aux peuples balkaniques».

Depuis que l'Autriche-Hongrie est en Bosnie-Herzégovine, l'équilibre de forces et d'influences est complètement disparu des Balkans. Une situation particulièrement privilégiée y est créée en faveur de l'Autriche-Hongrie seule, et au détriment de tous les autres États, grands et petits. Elle possède en Bosnie-Herzégovine un point politique et stratégique de premier ordre. Et il serait tout au moins imprudent de supposer qu'elle n'en profiterait jamais pour aller encore plus loin. L'appétit vient en mangeant, et l'Autriche-Hongrie, pourvu qu'on la laisse manger, saura se choisir de bonnes bouchées dans les Balkans. Avant tout il lui faudra pour cela la discorde entre États balkaniques et l'anarchie en Turquie. A cet effet, elle provoquera d'abord la guerre entre la Serbie et la Bulgarie; elle empêchera ensuite toute tentative de rapprochement entre ces deux États; elle fera échouer leur projet d'union douanière; elle essaiera ensuite de pousser la Bulgarie contre la Serbie; elle sèmera la division entre le Monténégro et la Serbie; elle fera toute sorte de pressions économiques et politiques sur la Serbie et les Serbes; elle rendra l'action des réformes stérile déjà dans son germe; elle demandera pour ses officiers tout le vilayet de Kossovo et n'y verra qu'une sphère de ses intérêts; elle fera tout pour empêcher la majeure partie de la Vieille Serbie de tirer aucun profit de réformes; elle fera jouer une comédie à ses officiers et à ses organes de réforme en Macédoine; elle y lancera les Bulgares sur les Serbes, les Grecs sur les Bulgares, les Arnaouts

sur les Serbes, et tous ensemble sur les Turcs et la réorganisation de la Turquie. Quand elle croira son œuvre mûre, l'Autriche-Hongrie fera craquer tout l'édifice, en échangeant les réformes contre le chemin de fer du Sandjak, mes contre le concert européen. Mais son audace ne s'arrêtera pas à ce coup d'essai. Contrariée dans son «gros-d'essai» par la révolution si merveilleusement réussie en Turquie, l'Autriche-Hongrie se décidera de tenter l'aventure du plus grand style par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, en portant ainsi une atteinte terrible au jeune régime turc, aux plus graves intérêts serbes, et à la paix de l'Europe.

En un mot, l'Autriche-Hongrie n'évitera aucune intrigue, aucune aventure, aucune spoliation, pour assurer le succès de sa politique balkanique. Son installation depuis trente ans en Bosnie-Herzégovine l'en encourage et l'excite dans cette voie. Le point de départ, nous le connaissons; ce fut le préjugé anglais. La fin, nous pouvons la prévoir: ce sera le tombeau de l'Autriche-Hongrie dans des Balkans.

Heureusement, le préjugé des hommes d'État anglais a pris fin aujourd'hui. Il ne viendra plus l'idée à personne de confier jamais un mandat à l'Autriche-Hongrie pour sauvegarder une race contre l'autre dans n'importe quel coin du monde. Tout le monde sait à présent, comment l'Autriche-Hongrie l'accomplirait. Son mandat en Bosnie-Herzégovine n'a été qu'un malheur, une calamité, pour les peuples balkaniques et pour l'Europe.

Les Balkans aux peuples balkaniques! C'est une loi géographique, ethnographique et historique. C'est un principe du droit public européen. C'est une vérité politique, et la vérité doit triompher. L'Autriche-Hongrie a le malheur de la méconnaître. Et bien! Elle se brisera contre cette loi, contre ce principe, contre cette vérité. L'Autriche-Hongrie a été chassée de la Confédération Germanique, de l'Italie, elle le sera aussi des Balkans. Aujourd'hui c'est la question serbe qui est ouverte; demain ce sera celle de l'Autriche-Hongrie. ✓

## ○ LA POPULATION DE LANGUE SERBE

Dans le tableau que nous publions ci-dessous on a calculé la population de langue serbe. Pour base de ce calcul on s'est servi des derniers recensements et on a obtenu, en calculant l'accroissement annuel, le chiffre de la population en 1908. Pour les provinces de la Turquie, Vieille-Serbie (avec le Sandjak de Novi-Bazar) et partie septentrionale de la Macédoine, il n'existe pas de recensements exacts. On a fixé le chiffre de la population serbe de ces contrées de la manière suivante. Les prêtres et les maîtres d'école serbes de ces contrées ont envoyé à l'Institut Géographique de

l'Université de Belgrade des données sûres pour la période de 1900 à 1906. Le nombre des Serbes fixé d'après ces données est, pour le moment, assurément le plus exact et la différence ne peut être que de 20 à 30.000. Pour la contrée d'Uskub on a employé la même méthode, d'après les données de l'année 1908 et celles qui ont été recueillies avant 1900 et publiées par Kntchoff, L'accroissement de la population étant inconnu pour la Turquie, l'état numérique actuel de la population n'a pas été fixé. Nous ne possédons pas de données même approximatives sur la population de langue serbe de la région de Scuttari. Suivant les données anciennes recueillies par Biankini en 1885 et adoptées par l'Institut Géographique et adoptées par Perthes, à Gota, il s'y trouvait 70.000 Serbes et Lubor Niederle, ethnographe tchèque connu, partant de ce chiffre a évalué que la contrée de Scuttari avec Plave et Goussinié contient environ 100.000 Serbes. Il nous semble cependant que ce nombre, aussi bien que celui donné par Biankini, sont exagérés.

## ○ La population de langue serbe

(calculée pour l'année 1908)

Serbie . . . . .	2,750.000
Monténégro . . . . .	environ 260.000
Bosnie-Herzégovine . . . . .	1,799.210
Hongrie (Banat, Batchka, Banania avec Riéka) . . . . .	679.000
Croatie et Slavonie . . . . .	2,270.000
Dalmatie . . . . .	623.000
Istrie . . . . .	155.000

Vieille-Serbie (principalement les données de 1900 à 1906):

1. Sandjak de Novi-Bazar, Kossovo et la Métochie jusqu'à la Char-Planina, environ . . . . .	450.000
contrée d'Uskub (kasas d'Uskub, de Tétovo (Kalkandelen), de Koumanovo, Préchévo, Kratovo, Kriva-Palanka, Kotchani, Peh-tchévo, Istip, et Radovichté): . . . . .	280.000
2. Macédoine (où habitent environ un million de Slaves, dont on peut éventuellement considérer comme Serbes au moins: . . . . .	300.000
Total	9,656.210 <sup>1</sup>

Sur ce nombre 2,915.600 sont catholiques.

(Institut géographique de l'Université de Belgrade). ✓

## ○ LES DÉMARCHES DES PUISSANCES

Nous demandons pardon à nos lecteurs d'insister sur ce sujet. Il est impossible de parler de la Serbie sans toucher les événements qui se déroulent actuellement dans les Balkans.

<sup>1</sup> D'après les données employées par L. Niederle il y a 250.000 Serbes en Amérique et dans les autres parties du monde. Si l'on ajoutait au nombre ci-dessus les Serbes d'Amérique et ceux de la contrée de Skadar (Scuttari) ou trouverait qu'il existe aujourd'hui environ 10,000.000 de Serbo-Groates.



On n'ignore pas que des démarches ont été faites à Belgrade par les représentants de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, de l'Italie et de la Russie. La dernière de ces démarches eut lieu le 18 novembre courant et c'est toujours, ainsi que les précédentes, qu'elle fut faite dans un esprit de conciliation. Les Gouvernements de ces Puissances veulent bien conseiller à la Serbie de licencier ses réservistes, d'éloigner son armée de la frontière et d'empêcher la formation éventuelle des bandes. Le Président du Conseil M<sup>r</sup> Vélimirovitch a donné aux représentants l'assurance que l'armée est dé à rentrée dans les casernes; que les bandes ne se formaient pas et que le Gouvernement serbe fera tout son possible pour empêcher leur formation éventuelle. Jusqu'à là tout va bien. Mais il y a en ces démarches et en ces conseils réitérés plusieurs points qu'il ne faut pas perdre de vue. Disons tout d'abord, que ces démarches étaient faites sur la demande de l'Autriche-Hongrie et que les puissances n'hésitent jamais à les faire quoique leurs représentants à Belgrade — sauf celui d'Allemagne peut-être — soient absolument sûrs qu'il n'y a pas des bandes en Serbie et qu'on ne songe pas à les former, de même qu'ils n'ignorent pas pourquoi et en quelles proportions la réserve serbe a été convoquée. Tant qu'une tempête de mécontentement général était déchainée et une effervescence du peuple serbe pouvait compromettre la paix, l'Autriche-Hongrie ne bronchait pas. Mais aujourd'hui quand les esprits se sont calmés et quand il n'y a aucun danger des actes irréfléchis de la part de qui que cela soit, elle mobilise son armée et elle émeut l'Europe par ses recrinations contre la Serbie. Ceci ne doit pas être perdu de vue et si les Puissances désirent remplir jusqu'au bout leur rôle des justiciers, elles doivent se donner la peine de comparer l'attitude de la Serbie à celle qu'avait pris l'Autriche-Hongrie. Oui, il y avait des manifestations en Serbie, un souffle belliqueux est passé par toutes les classes du peuple serbe, mais il faut songer aussi à la grandeur de l'injustice qui lui a été faite et à la douleur vive qu'il a ressentie par cet acte brutal de l'Autriche-Hongrie qui a surpris tout l'Europe. Pourtant, le Gouvernement serbe a su garder une attitude correcte et irréprochable. Si le Gouvernement serbe a convoqué et maintenu une partie de la réserve du pays ce n'est assurément pas pour exécuter un acte de brigandage mais pour sauvegarder le pays qui était menacé d'une attaque par surprise et garder son territoire des violations faites à maintes reprises par des groupes des soldats autrichiens.

Voyons maintenant l'attitude de l'Autriche-Hongrie. Avant d'accomplir cet acte auquel on veut donner le nom d'annexion et qui n'est qu'une spo-

liation, l'Autriche-Hongrie a inventé „l'idée panserbe“ pour pouvoir incarcarer les notables Serbes de Bosnie et d'Autriche-Hongrie. Ces martyrs sont encore aujourd'hui dans les casemates. Aujourd'hui l'Autriche-Hongrie emploie encore un procédé semblable en indiquant à l'Europe la Serbie comme un danger pour sa monarchie. Elle a doublé son armée en Bosnie où elle a actuellement plus de 80 000 d'hommes; elle a échelonné son armée le long des frontières serbes et ne cesse de transporter les munitions et d'exécuter en hate tous les travaux de fortifications. A Semlin, ville qui se trouve en face de la capitale de Serbie, elle a amené plusieurs régiments d'infanterie, cavalerie et artillerie. Et maintenant quand elle a mobilisé presque son armée, elle prévoit un danger de la part de la Serbie et exige que les réservistes Serbes soient licenciés. Avant, quand le peuple serbe exaspéré par un attentat à ses sentiments nationaux les plus chers, avait brûlé le pavillon autrichien, quand les cris „à bas l'Autriche“ retentissaient par toute la Serbie, l'Autriche se taisait, mais maintenant quand son armée massée sur les frontières n'attend que l'ordre d'avancer et que la Serbie est calme et patiente, c'est maintenant que l'Autriche ose se plaindre aux Puissances. N'est-ce encore une mesure qui doit précéder un nouvel coup qu'elle se propose à faire? Mais alors qui prendra la responsabilité d'un tel fait? Les Puissances peuvent-elles conseiller à la Serbie de se désarmer devant les régiments autrichiens pour reconnaître, après une catastrophe possible, un nouvel fait accompli? Si l'armée serbe est un danger pour la sécurité de la monarchie austro-hongroise, l'armée austro-hongroise constitue également un danger pour la Serbie d'autant plus qu'on n'a plus de raison pour croire à la loyauté d'un Etat pour lequel n'existent plus ni les traités ni le droit ni les usages internationaux.

**La Rédaction du journal se tient à la disposition des intéressés pour les renseignements les plus exacts sur tout ce qui concerne le commerce, l'industrie, et les finances de la Serbie. Pour obtenir une réponse prompte et précise, il suffit de s'adresser par écrit à la Rédaction de LA QUESTION SERBE — Belgrade, rue Kossovska, 9.**

#### LE SANDJAK DE NOVI-BAZAR

Le Sandjak de Novi-Bazar fait partie de la Vieille-Serbie qui comprend le vilayet de Kossovo et une grande partie du vilayet de Monastir (Bitolia). La Vieille-Serbie était le noyau de l'ancienne monarchie serbe et aujourd'hui encore on ne peut traverser cette région sans y rencontrer un très grand nombre de monuments du glorieux passé serbe. C'est justement cette partie de la Tur-

quie qui entre dans la sphère des prétentions autrichiennes et ce sont spécialement les sandjak de Sienitza et Plevlie (ou l'ancien sandjak de Novi-Bazar) qui sont visés par l'appétit insatiable de l'Autriche-Hongrie. Au congrès de Berlin elle fut modeste et se contenta du droit de tenir dans le sandjak de Novi-Bazar des garnisons qui devaient lui servir de postes avancés. Plus tard ses intentions se sont manifestées d'une façon plus précise au moment de l'introduction des réformes. On se rappelle que l'Autriche-Hongrie exigea avec insistance que le vilayet de Kossovo fût confié à ses officiers réformistes. Elle en fit même une condition *sine qua non*. Après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine elle se désista du sandjak de Novi-Bazar et retire ses garnisons, désirant montrer par la son désintéressement et donner une compensation à la Turquie. Nous n'insisterons ni sur cette abnégation ni sur ce sacrifice de droits qui n'ont rien de positif, mais nous croyons devoir reproduire ici un document qui se trouve en notre possession et qui pourra jeter un peu de lumière sur les méthodes que l'Autriche-Hongrie a l'habitude d'employer dans sa politique de conquêtes.

C'est une lettre de Mr Petroniévitch Ministre des Affaires Etrangères de Serbie, adressée le 3 avril 1868 au Prince Nicolas de Monténégro. En voici le texte :

„J'apprends d'un autre côté que les agents et les prêtres autrichiens transportent clandestinement d'Autriche en Bosnie-Herzégovine des armes et des munitions avec l'intention d'y provoquer une révolution et de fournir par là à l'Autriche un motif d'entrer en ces pays avec son armée sous prétexte d'y rétablir l'ordre et d'y rester“.

„Il est possible que l'occident désire que les hostilités commencent en Orient, pour y résoudre cette question tout d'abord et qu'il veuille régler ensuite le conflit en Allemagne. Si cela était, c'est alors l'Autriche qui cherche à provoquer un mouvement en Bosnie-Herzégovine pour s'y introduire et pour atteindre son but en rendant vaines nos aspirations générales“.

„Pour ne pas aider l'Autriche dans l'exécution de ce plan, il est nécessaire de renseigner le peuple là-dessus et de lui recommander d'éviter tout conflit, dût-il même en souffrir. Il faut ménager la force du peuple“.

Nous avons sous les yeux des lettres de la même époque par lesquelles certaines personnes de Bosnie-Herzégovine informent leurs amis en Serbie que les agents autrichiens parcourent la Bosnie sous différents prétextes et déguisements en excitant le peuple contre la domination turque.

On connaît le reste. Ces désordres redoutés se sont produits et l'Autriche-Hongrie est entrée en Bosnie-Herzégovine avec mission d'y rétablir l'ordre et d'y organiser une bonne administration. Après trente ans d'une tyrannie



indigne de siècle dans lequel nous vivons, elle a fini par s'approprier ces pays à la manière d'un pickpocket international.

Le même procédé est employé actuellement dans le sandjak de Novi-Bazar. Il faut savoir que ces contrées, autrefois habitées uniquement par les Serbes, furent infestées par une poussée des Albanais qui venant du sud vinrent s'implanter jusqu'aux frontières du Royaume de Serbie, de sorte qu'elles sont peuplées aujourd'hui de Serbes et Albanais. Sous l'ancien régime en Turquie, il y existait une grande différence de conditions entre les Albanais et les Serbes. Ceux-ci n'étaient que des rayastandis que les premiers étaient des maîtres absolus ne reconnaissant ni loi ni autorités. L'Autriche-Hongrie y a continué la même façon d'agir : elle poussait les Serbes à la révolte et elle aidait par l'argent et les armes les Albanais à faire acte d'insoumission. Elle retire aujourd'hui ses garnisons du sandjak de Novi-Bazar mais elle y laisse ses agents qui continuent avec zèle leur mission funeste. Si l'on entend parler d'un mouvement anti-constitutionnel on peut-être sûr que ce mouvement est soutenu et inspiré par ces agents qui cherchent à y provoquer des désordres aujourd'hui comme cela s'est pratiqué en Bosnie-Herzégovine avant 1876.

#### La Bosnie — Herzégovine avant l'occupation autrichienne<sup>1</sup>

Causes et débuts de l'insurrection. — Massacres de Podgoritza. — Assemblée de Travnik. — Ali Pacha et les délégués bosniaques. — Mort d'Ali Pacha, surnommé Père des Bosniaques. — Délégués bosniaques à Belgrade et à Cettigné. — Fameux coup de fusil de Névéssigné.

Au mois de septembre 1874, soixante dix Herzégoviniens de Névéssigné se réfugièrent au Monténégro pour échapper aux cruautés musulmanes. Un peu plus tard, dans le courant du mois d'octobre un serbe, Petar Popovitch, tue un notable albanais musulman de Podgoritza nommé Hussein. C'était jour de marché. Un grand nombre de Monténégrins avec leurs femmes s'y étaient rendus. A la nouvelle de meurtre de Hussein les musulmans de Podgoritza massacrèrent vingt six monténégrins et une femme pour se venger.

Le gouvernement monténégrin laissa passer sans protestation l'attentat dont ses sujets venaient d'être victimes.

Au mois de mai 1875 le prince Nicolas fait savoir aux réfugiés de Névéssigné que le gouvernement monténégrin ne peut plus subvenir à leurs besoins, et les engage à rentrer dans leurs foyers. A cette nouvelle les Bosniaques, chefs du mouvement national, de Bihatch, de Mostar et de Bania-Louka, se réunirent à Travnik pour se concerter sur les mesures à prendre en présence de la barbarie croissante des musul-

<sup>1</sup> Nous nous proposons d'imprimer ici trois articles sur la Bosnie — Herzégovine qui formeront un ensemble. Après le premier article que nous commençons aujourd'hui et qui traite les événements qui précédèrent l'occupation de ces pays par l'Autriche-Hongrie, viendra un article qui s'occupera de l'occupation et enfin le troisième qui aura trait sur l'annexion de la Bosnie — Herzégovine.

mans qui, depuis l'affaire de Podgoritza, massacraient et pillaient partout. A cette occasion ils relisent les lettres de leurs délégués à Constantinople en 1870-1874. Ces délégués avaient été envoyés dans la capitale de l'Empire Ottoman pour y représenter au Grand Vezir Ali Pacha la situation intolérable faite aux chrétiens de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'injustice, cruautés et violences des begs et des agas. Ali Pacha reçut les délégués et leur demanda s'il était vrai que le peuple de Bosnie et d'Herzégovine portait toutes ses sympathies vers la Serbie et le Monténégro. Sur la réponse affirmative des délégués Ali Pacha ajouta : „D'où viennent ces sympathies? La Serbie et le Monténégro n'ont-ils pas chez vous des agents qui travaillent pour chauffer ces sympathies. — Non, Seigneur, alléguèrent les Bosniaques, ces sympathies nous sont uniquement dictées par les liens du sang. Unissez la Serbie et le Monténégro avec la Bosnie — Herzégovine et la Turquie pourrait être tranquille. — Ce sera mon soin, répondit Ali Pacha.

Ali Pacha, d'origine serbe dont la famille demeura à Bania-Louka, surnommé le père des Bosniaques, vint malheureusement mourir en 1871. Sa mort impressionna douloureusement les Bosniaques qui perdaient en Ali Pacha un des plus sincères défenseurs de leurs droits. Ali Pacha mort, les Bosniaques n'avaient plus rien à espérer de Constantinople.

Les Bosniaques, réunis à Travnik, décidèrent d'envoyer des délégués à Cettigné et à Belgrade pour y exposer leurs griefs et demander aide et protection. Ils ont été résolus, si cette dernière démarche échoue, à proclamer l'insurrection et ils désignent même Tichkovitch comme point de ralliement éventuel.

A vrai dire l'insurrection avait déjà éclaté sur quelques points. Le mouvement cependant était loin d'être général.

C'est alors que quinze habitants notables de Bosnie, négociants, prêtres orthodoxes et catholiques adressèrent de Spalato au Sultan Abdul Aziz le télégramme suivant, que la presse française a été, en son temps, la première à publier :

„A Sa Majesté Impériale  
Le Sultan Abdul Aziz  
Constantinople.

„Nous, soussignés, négociants, popes et prêtres catholiques du vilayet de Bosnie, fideles sujets de Votre Majesté, venons vous supplier, Sire, de daigner nous accorder la liberté à laquelle nous aspirons. Notre situation actuelle est intolérable. Nous, marchands, si nous nous rendons dans les villes pour nos affaires, sommes traités d'insurgés, on nous vole nos marchandises, les fournitures faites à l'armée ne sont pas payées. On fait de nos maisons des casernes. Askers, rédifs, bachibozouks s'installent de force chez les chrétiens qu'ils battent et maltraitent comme du bétail, les prisons sont pleines de malheureux chrétiens en butte à toutes espèces de tortures.

Quant aux paysans, ils sont victimes de traitement odieux, leur bétail est pillé, leurs maisons sont incendiées, et tout cela sous prétexte que nous sommes des insurgés.

Il n'est pas permis aux malheureux de vendre leurs bois dans les villes. Leurs chevaux sont à chaque instant réquisitionnés pour les corvées, les tribunaux refusent d'accepter nos plaintes.

„Quant aux popes et aux prêtres catholiques, ils partagent le même sort. Quelques uns ont déjà été massacrés.

„Si une telle situation dure, nous sommes ruinés. Et il ne nous restera plus qu'une ressource : abandonner nos foyers et nous expatrier en Serbie, au Monténégro, en Autriche, ainsi que l'ont déjà fait beaucoup de nos malheureux frères.

Cette supplique au Sultan est datée du mois d'octobre 1875.

Au mois d'avril de la même année, l'Empereur François Joseph vient visiter Cattaro. Les réfugiés herzégoviniens profitèrent du passage du souverain d'Autriche pour s'adresser à lui, en lui exposant leurs souffrances. Dans leur requête écrite ils demandent aide et protection de l'Empereur et insistent sur cette circonstance qu'il leurs est interdit de rester au Monténégro et qu'il leur est impossible de rentrer dans leurs foyers. L'Empereur François Joseph répondit aux réfugiés en les engageant à rester au Monténégro et en leur promettant d'écrire au tsar Alexandre et d'agir de concert avec l'Empereur de Russie en vue d'obtenir une amnistie pour eux de la part de la Sublime Porte. Pendant ce temps la situation en Bosnie empirait. Les cruautés et les violences devenaient de plus en plus odieuses, surtout dans le sandjaks des Bania-Louka, Bihatch, Travnik et Mostar. C'est alors, au commencement du mois de mai, que la population de ces malheureuses contrées envoie ses délégués au Prince Milan.

Au commencement du mois de juillet les délégués vinrent représenter au jeune prince de Serbie que l'insurrection est sur le point d'éclater et de devenir générale. Les circonstances politiques étaient alors telles que le gouvernement serbe ne put pas se prononcer ouvertement et prendre aucun engagement.

Dans le courant du même mois, grâce à l'intervention de l'empereur Alexandre III le Sultan accorde l'amnistie aux réfugiés de Névéssigné. Ceux-ci à peine rentrés dans leurs foyers que Selim Pacha, mutessarif de Mostar, sur l'ordre de Derwich Pacha, Vézir de Bosnie, se rend à Névéssigné et demande aux réfugiés rapatriés où ils ont été et tout ce qu'ils ont fait à Belgrade et à Cettigné. Sans même attendre la réponse, Selim Pacha les fait immédiatement garrotter et les emmène prisonniers à Mostar, non sans résistance et revolte de la population. Le chef des zaptiés fut tué. Le premier coup de fusil a été tiré, signal de l'insurrection générale, depuis universellement connu comme coup de fusil de Névéssigné.

Le 1-er juillet l'insurrection était répandue partout en Herzégovine et au commencement d'août elle gagne la Bosnie où les violences des musulmans devenaient de jour au jour plus odieuses.

A la tête de l'insurrection en Herzégovine se trouvent Lazar Sotchitza, Peko Pavlovitch, Miloch Gouzina, Louka Petkovitch, Tripko Voukalovitch, Don Jvan Moussitch

(prêtre cath  
Zimonitch  
tchévitch e  
En Bosn  
ditch étent  
retva jusqu  
était à Tric  
bats au M  
hovo, à C  
armes fut  
tres bande  
à Kostain

NO

Une „  
peu en Se  
comédie  
bien nou  
naces a  
naux at  
royaum  
hongrois  
au tran  
faites  
fait mi  
sans ni  
rien qu  
la mor  
de si  
ter l'  
victor  
ront p  
l'affr  
terrib  
jour  
des p  
trave  
trich  
peut  
visu  
secri  
Serb  
l'an  
droi  
seri  
Anj

L

au  
bl  
de  
m  
le  
P  
di  
g  
la  
p  
t  
d  
s  
q  
f  
n  
e



(prêtre catholique). Lioubibratitch, Bogdan Zimonitch (prêtre orthodoxe), Stojan Kovatchévitch et Stévan Marinkovitch.

En Bosnie les insurgés sous Goloub Bačitch étendent leur ligne d'opérations de Neretva jusqu'à Bihatch. Le camp principal était à Tichkovatz. Dans une série de combats au Mont Prolog, à Glamotch, à Grachovo, à Oumatz, à Petrovatz, le sort des armes fut de côté de l'insurrection. D'autres bandes d'insurgés luttèrent sur la Save, à Kostalnitzka, à Gradichka, à Bitchka.

## NOUVELLES DIVERSES

**Une „compensation“ dont on se soucie peu en Serbie.** — Nous assistons à une petite comédie que notre aimable voisine veut bien nous jouer. Après une suite de menaces adressées à la Serbie par les journaux autrichiens, après le cernement du royaume exécuté par les troupes austro-hongroises, après toutes les difficultés créées au transit des marchandises et chicaneries faites journellement aux voyageurs, elle fait miroiter devant nos yeux des avantages sans nombre. La Serbie pourrait les obtenir rien qu'en consentant à se reconcilier avec la monarchie voisine. Et il s'agit pour elle de si peu de chose! Il n'y a qu'à accepter l'annexion de la Bosnie! Et alors les victorieux régiments autrichiens ne perdront plus leurs sabres sur le territoire serbe, l'affreux cauchemar que nous avons de ces terribles moniteurs s'envolera avec eux, les journaux autrichiens trouveront pour nous des paroles aimables, il n'y aura plus d'entraves au commerce, ou voyagera en Autriche-Hongrie, — en Bosnie-Herzégovine peut-être — sans passeports, avec une seule visite de douane et sans être suivi d'agents secrets etc. etc. Le rêve, quoi! Mais, si la Serbie s'obstine toujours à réclamer contre l'annexion de la Bosnie (et encore de quel droit s'il vous plaît?) alors... oh! alors ce sera terrible! La Serbie n'a qu'à choisir... Aujourd'hui encore, animée du désir de

voir ce petit royaume heureux et content, dans un élan de générosité, l'Autriche-Hongrie nous fait prévoir que le fameux traité de commerce sera peut-être voté par ses parlements. N'est-ce pas que c'est joli de sa part?... Mais voilà. Ces sauvages de Serbes qui n'en veulent rien savoir. Le „Trgovinski Glasnik“, organe des commerçants serbes, dit que la Serbie a, en ce moment, à s'occuper d'autres questions autrement graves que celle du sort d'un mauvais traité de commerce. „Nous serions contents — écrit ce journal — si l'Autriche-Hongrie ne soumettait pas à ses parlements ce traité de commerce. Qu'une nouvelle guerre douanière éclate! Nous n'avons jamais craint cette guerre et nous ne la craignons pas maintenant non plus. Au contraire, avec un Etat qui a ravi la Bosnie-Herzégovine et blessé jusqu'au cœur le peuple serbe, nous désirons même ne pas avoir de rapports commerciaux. Notre peuple considère une guerre douanière avec l'Autriche-Hongrie comme une chose toute naturelle. Il ne songe même plus à commercer avec l'Autriche-Hongrie“. Voilà. L'Autriche-Hongrie, noble et conciliante est prête à leur donner cette compensation pour le tort insignifiant qu'elle leur a fait et voilà comment ils répondent aux avances amicales! Les ingrats!

**Mouvement anti-constitutionnel parmi les Albanais.** — On nous mande de Férizovitch que les anciens brigands albanais Roustem Kabach, Issa Boliétimat et d'autres avaient convoqué une réunion albanaise pour protester contre le nouvel état constitutionnel en Turquie. On prévoyait en Turquie un danger de la part des Albanais qui étaient toujours sans respects des lois et des autorités. On craignait surtout ces quelques brigands célèbres qui sont capables de tout faire pour de l'argent. Aussi est-on décidé de répondre par des mesures sévères à tout mouvement de leur part. On a envoyé dernièrement deux bataillons et des canons à Férizovitch et la réunion albanaise n'a pas eu lieu. Roustem Kabach et ses com-

pagnons n'ont pu, du reste, réunir qu'un très petit nombre d'hommes de leur trempe et ils se sont dispersés à l'approche de l'armée.

**Elections en Turquie.** — Nous pouvons être contents des résultats des élections en Turquie. Les Serbes en Turquie comptent jusqu'à présent 3 députés et ils espèrent en avoir un quatrième. On prévoit 4 à 5 députés bulgares et jusqu'à 25 députés grecs.

**Nouvelles de Bosnie.** — Les journaux viennois nous annoncent chaque jour l'arrivée des députations bosniaques chargées d'exprimer la reconnaissance du peuple pour l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et on nous dit que le peuple est heureux et très content d'appartenir à l'Autriche-Hongrie. Mais en dépit de ce bonheur les autorités en Bosnie-Herzégovine ont retiré à tous les habitants leurs haches à couper le bois et on a interdit de porter des canifs plus long de 10 sm. Que craint-on d'un peuple qui nage dans la joie et dans le bonheur?

Vu l'abondance des matières la direction de la „Question Serbe“ s'est vue obligée de faire paraître ce premier numéro en huit pages. Nous avertissons nos lecteurs que le journal ne paraîtra régulièrement qu'en quatre pages dont la dernière est réservée pour les annonces.

## Le commerce extérieur de la Serbie

La Serbie est un pays entièrement continental comme la Suisse et le peuple serbe s'occupe principalement d'agriculture; l'industrie serbe n'est qu'à ses débuts. Par sa situation géographique et économique la Serbie s'est trouvée obligée de chercher à l'étranger des marchés pour ses produits agricoles et d'acheter des produits industriels. L'Autriche-Hongrie profita de cette situation

## LES CHANSONS POPULAIRES SERBES

Le sentiment épique, qui apparaît aussi au printemps de la vie des nations ressemble, si je puis ainsi m'exprimer à un fruit délicat sur le point de se nouer et que menacent la gelée ou la pluie, pour — que le fruit de l'inspiration ne coule point. Pour qu'il se forme et soit durable la condition première, c'est l'existence d'une langue régulière, formée et commune à toute la nation, et qui est comme le corps où la poésie vient s'incarner. Cette condition, trop rarement remplie, fit défaut aux poètes de notre moyen âge, à l'auteur de la *Chanson de Roland*, par exemple, qui disposant d'un instrument moins imparfait au capable, comme Dante, de le créer lui-même à son usage, nous eût peut-être légué un chef-d'œuvre. De même que, par un nouveau malheur, le jour où notre histoire vint nous offrir le plus beau sujet, que l'imagination puisse rêver: la vie de la Pucelle d'Orléans, il était déjà trop tard, la tendance sceptique et railleuse de notre

caractère, la prétendue naïveté gauloise avait pris le dessus et rendu impossible qu'il fût traité dans l'esprit convenable. Plus heureux, les poètes populaires serbes ont eu ce précieux avantage, et à un tel degré, que l'idiome vulgaire par eux élaboré a pu, au jour de l'émancipation, devenir immédiatement la base d'une langue écrite, intelligible à tous, et n'offrant point ces disparates de patois ou même de dialectes qui existent dans tant d'autres pays.

Cette langue, douce d'ailleurs et très variée dans son accentuation et son intonation offrait ainsi un instrument convenable, malheureusement la versification et la partie musicale laissent à désirer. Elles ont, en effet, aussi bien que les danses, pour caractère une grande monotonie. Les chansons, aux airs lents et mélancoliques, comme chez les autres peuples slaves, ont, il est vrai, une métrique plus variée; mais une grande partie des *pesmas* dites féminines, ainsi que tous les chants, héroïques, sont composés dans un vers de dix syllabes, coupé exactement comme le nôtre, c'est-à-dire après le quatrième pied, et offrant invariablement, et sans aucune exception un

sens complet, dont la chute répétée sonne désagréablement à l'oreille de l'étranger. Et l'accompagnement de la *gouslé* n'est pas fait pour en relever l'uniformité. Cet instrument façonné par les paysans eux-mêmes au moyen d'un morceau de bois qu'on creuse et revêt de peau de mouton, n'a qu'une corde, ce tient sur les genoux, et on en joue à l'aide d'un archet en forme d'arc, à peu près à la manière du violoncelle. Le chanteur débite ses vers, sur une mélodie analogue à celle des récitatifs d'opéra, d'une voix criarde et par couplets de cinq à six vers, après quoi il laisse un repos assez long pendant lequel le grincement de la corde continue à se faire entendre. Cette description n'a rien de séduisant, et pour moi, si j'ai goûté les *pesmas* sous cette forme, c'est lorsque, dans mes excursions de chasse, j'entrais dans quelque une de ces *mehanas* ou cabarets, grandes cabanes de clayonnage enduit de boue qu'on rencontre isolées au bord des chemins généralement dans le voisinage des fontaines. Là, entouré de mes chiens et assis sur un banc peu élevé devant le foyer qui occupe le milieu de la pièce, j'observais



pour attirer la Serbie à elle. C'est ainsi que le premier traité de commerce fut conclu avec l'Autriche-Hongrie et que tous les traités de commerce entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie contenaient le plus grand nombre d'articles prévus. En revanche, l'Autriche-Hongrie ouvrait des marchés aux produits et au bétail serbes. Les autres États se contentaient de conclure des traités sur la base du principe de la nation la plus favorisée et profitaient, en vertu de ce principe, des dispositions des traités de Commerce austro-serbes. Les chiffres sont là pour démontrer à quel point l'Autriche-Hongrie était arrivée à conquérir économiquement la Serbie. L'Autriche-Hongrie importait en Serbie 56% de toute l'importation et la Serbie exportait en Autriche-Hongrie 42% de toute son exportation. Ces chiffres prouvent que la Serbie était, au point de vue économique, dans une dépendance presque absolue vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie. C'est aussi par ce moyen-là que la monarchie austro-hongroise tenait en échec la politique de la Serbie. Les ministres austro-hongrois ne se gênaient pas pour dire que le bétail serbe était toujours malade (et son entrée en Autriche-Hongrie interdite) lorsque la politique serbe avait le malheur de déplaire à Vienne. Il est inutile de revenir ici sur cette guerre douanière entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie qui dura deux années entières. Nous nous bornerons à dire qu'une fois, en 1905, la Serbie refusa de remplir les conditions — entre autres l'achat des canons autrichiens Skoda —, qui furent posées par le Comte Goluchovski pour la conclusion d'un nouveau traité de commerce. Ce même ministre avait dit que la Serbie serait épuisée par cette guerre au bout de deux semaines et pourtant la Serbie la soutint vaillamment deux années entières et en sortit indemne. Enfin un traité de commerce fut conclu, sans que la Serbie fût obligée d'acheter les mauvais canons autrichiens. Ayant conservé toute sa liberté à cet égard, elle d'adressa à la

tout en savourant une tasse de café à la turque, les visages de ceux qui m'entouraient, souvent musulmans et serbes ensemble; leurs impressions se communiquaient peu à peu à mon esprit et je finissais par tomber sous le charme: la scène faisait passer le comédien, la pensée l'emportait sur l'exécution barbare.

Le tzar Lazare est assis à table, à ses côtés la tsarine Militza; et la tsarine ainsi lui parle:

„Tzar Lazare couronne d'or de la Serbie  
 „Tu pars demain pour Koçovo,  
 „avec toi tu emmènes serviteurs et voïvodes  
 „et au logis tu ne laisses,  
 „ô tzar! pas même un homme  
 „qui pût te porter un message  
 „à Koçovo, ou en rapporter  
 „Tu m'emmènes neuf frères aimés,  
 „neuf frères, les neuf Yougovitch  
 „Laisse-moi au moins un frère  
 „Un frère par qui une soeur puisse jurer“

„Lazare, le prince des Serbes, lui répond:  
 „Ma dame, tsarine Militza  
 „lequel de tes frères aimés - tu mieux

fabrique française Schneider. Après cette longue lutte qui lui attirera les sympathies du monde civilisé, la Serbie se retrouve aujourd'hui, par suite de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, dans une situation semblable envers l'Autriche-Hongrie et on pourrait dire que la guerre économique se prolonge entre ces deux États. Le traité de commerce, il est vrai, existe provisoirement, mais les rapports commerciaux sont réduits presque à rien. L'impossibilité d'exporter son bétail et ses produits agricoles en Autriche-Hongrie obligea la Serbie de chercher d'autres débouchés à son commerce et elle y réussit. Il reste encore à trouver à l'étranger les produits industriels dont elle a besoin. Les États étrangers qui n'avaient jusqu'à présent avec la Serbie que des traités de commerce sur la base du principe de la nation la plus favorisée viennent de conclure des traités de commerce avec des tarifs qui prévoient les articles industriels. Les événements politiques ont aidé les industries étrangères à refouler petit à petit le commerce autrichien. Une différence sensible se manifeste entre l'importation et l'exportation autrichiennes avant la guerre douanière et après cette guerre.

Nous présentons ici quelques données statistiques, qui sont exposées en détail dans la publication officielle de l'Etat Serbe: Statistique du commerce extérieur du Royaume de Serbie, pour montrer que l'importation de l'Autriche-Hongrie en Serbie a baissé sensiblement dans ces dernières années et qu'il en est de même de l'exportation de la Serbie en Autriche-Hongrie.

#### Importation

avant 1904 ..... environ 40 millions de frs  
 de marchandises

en 1906 ..... 22 206 498 frs

#### Exportation

Avant 1904 ..... environ 55 millions de frs  
 de marchandises

en 1906 ..... 30 032 477 frs.

Les autres États ont profité de cette circonstance pour développer leurs relations

commerciales avec la Serbie. Voici quelques chiffres qui font voir l'augmentation souvent considérable, des importations et exportations de ces États.

#### I Importation

	en 1904	en 1907
Allemagne	8 054 981 frs	20 320 391 frs
Angleterre	5 002 120 frs	10 230 270 frs
Belgique	560 893 frs	755 696 frs
France	974 586 frs	2 428 603 frs
Italie	8 054 981 frs	20 320 391 frs
Roumanie	1 254 540 frs	1 752 036 frs

#### II Exportation

Allemagne	2 606 517 frs	32 925 623 frs
Angleterre	2 500 frs	2 337 455 frs
France	220 220 frs	2 704 410 frs
Italie	137 976 frs	4 898 867 frs
Russie	45 412 frs	3 133 719 frs

La dernière attaque de l'Autriche-Hongrie faite au sentiment national serbe finira par rompre tout à fait les liens commerciaux existants entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie et un vaste champ s'ouvrira aux industries étrangères. Ce mouvement a commencé déjà à s'opérer et l'Autriche-Hongrie a essayé de conjurer le danger qui menace son industrie, en créant des difficultés au transit des marchandises étrangères destinées à la Serbie. Les États étrangers qui ont un profit incontestable à accroître leur commerce avec la Serbie, n'auront qu'à intervenir pour la protection de leurs commerçants en invoquant les principes du droit international.

### RENSEIGNEMENTS UTILES

#### Bulletin hebdomadaire

(Banque d'Exportation privilégiée du Royaume de Serbie)

Froment	les 100 klg	18	—18-20	Dinars
Avoine	„ 100 „	12-20	—12-60	„
Orge	„ 100 „			„
Maïs	„ 100 „	9-50	— 9-70	„
Haricots	„ 100 „			„
Noix	„ 100 „	27—	28	„
		logé, wagon	Belgrade.	

„que je te laisse dans notre blanc palais?  
 „— Laisse-moi Bochko Yougovitch“

Et Lazare, le prince des Serbes, reprend:

„Ma dame, tsarine Militza,

„demain, lorsque naîtra le jour blanc

„que naîtra le jour et se livra le soleil

„alors que s'ouvriront les portes de la ville,

„lève-toi, et va vers la porte

„par où sortira l'armée en ordre:

„tous les cavaliers avec leurs lances de guerre

„et à leur tête Bochko Yougovitch,

„portant l'étendard de la croix.

„Va de ma part le saluer (et lui dire)

„qu'il remette l'étendard à qui bon lui semble

„et demeure avec toi au logis“

Le lendemain lorsque parut le jour

et que les portes de la cité s'ouvrirent

la tsarine Militza sortit

à l'issue de la cité elle se tenait

quand voici venir les troupes en ordre:

tous les cavaliers avec leurs lances de guerre

et à leur tête Bochko Yougovitch

sur son aleanz tout chamarré d'or pur.

L'étendard de la croix l'enveloppait,

frères, (tombant) jusque sur le coursier

en haut de l'étendard est une pomme d'or

de la pomme (sortent) des croix d'or

aux croix pendent des glands d'or  
 qui flottent sur l'épaule de Bochko.

Alors la tsarine Militza s'avance  
 puis saisit l'alezan par la bride,

et passant les bras autour de cou de son frère  
 elle commence à lui parler doucement:

„O mon frère Bochko Yougovitch

„le tzar t'a donné à moi,

„pour que tu n'aies point guerroyer à Koçovo

„et il te fait saluer (et dire)

„de remettre l'étendard à qui bon te semble

„et de demeurer avec moi à Krouchevatz,

„afin que j'aie un frère par qui jurer“

Mais Bochko Yougovitch lui répond:

„Va-t-en, ma soeur, vers ta blanche tour

„pour moi, je ne voudrais point retourner

„ni laisser sortir de mes mains l'étendard

de la croix

„dût le tyran me donner Krouchevatz

„pour que l'armée dise de moi:

„voyez le lâche Bochko Yougovitch

il n'ose point aller à Koçovo,

pour la sainte croix verser son sang

et mourir pour la foi“

Puis il pousse son cheval vers la porte.

(à suivre)



ne, voici quel-  
l'augmentation  
importations et

en 1907  
20-320-391 frs  
10-220-270 frs  
755-696 frs  
2-428-603 frs  
20-320-391 frs  
1-752-636 frs

32-925-623 frs  
2-337-455 frs  
2-704-410 frs  
4-898-867 frs  
3-133-719 frs

Autriche-Hon-  
nal serbe fi-  
s liens com-  
rbie et l' Au-  
champ s' ou-  
s. Ce mou-  
s' opérer et  
e conjurer le  
e, en créant  
archandises  
e. Les Etats  
ontestable à  
la Serbie,  
a protection  
oquant les

TILES

Royaume de

20 Dinars

60 "

70 "

28 "

or  
ko.

son frère  
ment :

à Koçovo

semble  
vatz,

he tour  
tourner  
endard  
a croix  
vatz

g

orte.

Prunes sèches triées:

Garniture . . . . .	les 100 kg		Dinars
70/75 . . . . .	" 100 "	22-50	"
80/85 . . . . .	" 100 "	16-75	"
95/100 . . . . .	" 100 "	8-	"
110/120 . . . . .	" 100 "	---	"
125/130 . . . . .	" 100 "	---	"
Marmelade de prunes . . . . .		10-50	"
	franco Belgrade.		

Exportation Serbe en 1907.

DÉSIGNATION	Quantités exportées en tonnes	VALEUR
1 Céréales . . . . .	199,763.115	26,774.159
2 Fruits frais . . . . .	30,449.491	2,492.899
3 Pruneaux . . . . .	42,648.004	15,743.616
4 Marmelade de prunes . . . . .	13,305.682	4,257.932
5 Chevaux . . . . .	kg. 2.988	280.867
6 Boeufs, buffles, vaches . . . . .	12.976	2,065.580
7 Menu bétail . . . . .	62.212	610.671
8 Pores . . . . .	14.802	1,608.838
9 Volailles vivantes . . . . .	106.700	141.695
10 Viande fraîche et salée . . . . .	4,389.119	3,803.336
11 Lard . . . . .	381.034	365.650
12 Jambon . . . . .	43.943	52.728
13 Saucisson . . . . .	34.547	93.582
14 Viande de volaille . . . . .	79.200	72.180
15 Oeufs . . . . .	2,274.791	2,729.854
16 Saïndoux . . . . .	1,797.486	1,975.054
17 Plumes, duvets . . . . .	89.419	158.076
18 Cocons de vers à soie . . . . .	106.855	763.440
19 Peaux diverses . . . . .	1,155.022	3,063.841
20 Bois à brûler et bois de construction . . . . .		1,527.877
21 Farine . . . . .	2,984.517	805.815
22 Bière . . . . .	338.478	137.638
23 Son . . . . .	175.938	1,161.542
24 Beurre . . . . .	150.491	223.914
25 Fromages . . . . .	231.257	277.247
26 Minerais . . . . .	3,049.489	1,691.090
27 Charbons . . . . .	21,885.758	393.943
28 Briquettes . . . . .	8,131.400	243.942
29 Chanvre . . . . .	2,093.058	1,737.285
30 Cordages . . . . .	709.341	77.248
31 Cuivre . . . . .	1,391.853	2,605.066
32 Divers . . . . .		2,429.499
		81,907.102

Quelques maisons d'exportations en Serbie

1. Pour tous les produits agricoles:  
Banque privilégiée d'exportation du royaume de Serbie.  
Banque des Balkans.  
A. Vaillant Dr. de l'Annexe commerciale et industrielle de la Banque Slave, Belgrade.
2. Pour les fruits notamment les prunes, pruneaux (en sacs)  
Banque de commerce Belgrade.  
Banque de la Save.  
A. Vaillant Dr. de l'Annexe commerciale et industrielle de la Banque Slave.  
Edouard Satner Belgrade.  
Ilija Paranos à Chabatz.  
Milovan Lazarévitch à Lazarévatz.
3. Pour les céréales, fruits, et végétaux de commerce:  
A. Vaillant Dr. Annexe com-le et ind-le de la Banque Slave.  
Louise Dreyfus à Niche  
M. Neifeld et Cie "  
Léopold Pfeffermann "
4. Gros et petit Bétail, Volailles, Oeufs:  
Banque Zemaljska Belgrade.  
A. Vaillant Dr. Annexe com-le et ind-le de la Banque Slave.  
Milan Arsitch — Senjanin à Kragoujévatz.
5. Fromages et beurre:  
Union d'exportation à Pirot.
6. Farines:  
A. Vaillant Dr. Annexe com-le et ind-le de la Banque Slave.  
J. Balloni et fils Belgrade.  
Popovitch frères "  
Constantinovitch Zacharia Belgrade.

Radovitch à Kragoujévatz.  
Knégévitch et Radovanovitch à Kraliévo.

7. Bière:  
Weifert Belgrade.  
Balloni "  
Michel Kossovlianin Jagodina.
8. Bois et matériaux de constructions:  
Banque Prometna Belgrade.  
Banque des Balkans "  
A. Vaillant Dr. Annexe com-le et ind-le de la Banque Slave.  
Georgevitch frères Belgrade.  
S. Wolfner "  
Boja Jelitchitch à Brouse. (Serbie)
9. Viande et Conserves de viande:  
Société par actions des abattoirs de Belgrade.  
P. J. Kléfish Jagodina.  
P. Jovanovitch Mladénovatz.  
W. Schumacher Velika Plana.  
K. Scheuss "
10. Marmelade de prunes; Conserves de viande, de fruits, de légumes:  
A. Vaillant Dr. Annexe com-le et ind-le de la Banque Slave.  
Ilija Lizikas, à Kragoujévatz.
11. Chanvre et lin:  
Banque Zemaljska, Belgrade.
12. Cocons de vers à soie:  
Société par actions de la préparation de la soie à Lapovo.
13. Engrais chimiques etc.:  
M. Munk Belgrade.
14. Transports et expéditions:  
Schenker & Cie, Belgrade.  
Association internationale de transports, Belgrade.  
Alexa Popovitch, Belgrade.

# ADJUDICATION

La direction du monastère Manassiya procédera le 18 décembre 1908 à une adjudication sur soumissions pour céder en vue de l'exploitation la forêt du monastère Manassiya appelée „Velika Planina“ pour une durée de trente-trois ans.

**L' adjudication aura lieu à Belgrade, au tribunal ecclésiastique du diocèse de Belgrade, sur soumissions remises sous enveloppes fermées.**

*La forêt se compose principalement de hêtres dont le bois peut être employé au chauffage et à la construction.*

*Des renseignements plus détaillés sont donnés par le Ministère de l' Instruction Publique et des Cultes, le tribunal ecclésiastique du diocèse de Belgrade et la direction du Monastère Manassiya.*

## **La Serbie à la Chambre des députés en 1909**

*Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso*, Imprimerie du Journal officiel, Paris, 1909, p. 3786-3787.

Chambre des députés, 27 décembre 1909.

« Francis de Pressensé : [...] Et si elle ne pouvait être rompue [la paix] que de ce côté ! Mais si nous portons nos regards vers une autre frontière, la frontière Nord de la Turquie, ce sont d'autres dangers, et des dangers qui sont également graves. Je crois qu'il n'y a pas un esprit informé, qu'il n'y a personne qui ne soit occupé de ces choses, qui ne pense comme moi que, si on veut que d'une part la révolution turque puisse se développer librement et produire tous les fruits qu'elle doit produire, si d'autre part les populations émancipées de la péninsule des Balkans doivent suivre le cours de leurs destinées, il y a une condition, mais une condition nécessaire, c'est un rapprochement entre elles, un rapprochement nécessaire que je désignerais sous le nom de la fédération balkanique. (*Très bien ! très bien ! sur divers bancs*) Elle est indispensable, mais pour qu'elle soit possible, il faut parer à deux ordres de péril : il y a un péril évident, dont je vous parlais tout à l'heure, c'est la menace des ambitions du voisin du Nord-Ouest, de l'Autriche.

Il y a un autre péril qui est plus subtil ; et c'est ici que j'ai quelques critiques à adresser à la diplomatie, non seulement de la France, mais des puissances libérales en général. Le péril subtil dont je parle, c'est -comment dirai-je- l'excès de gratitude ; ce serait une nation tournée tout entière vers un passé dans lequel un grand empire lui a rendu certains services, en demeurant dans la dépendance de sa diplomatie. Ce qu'il faut faire, à l'heure actuelle, c'est travailler à ce que l'indépendance de la Bulgarie soit aussi complète, à l'égard de quelque puissance que ce soit, que l'est l'indépendance de la Serbie à l'égard de l'Autriche.

Ce qui est indispensable à l'heure actuelle, c'est de ne pas faire ce qu'on a fait au cours des négociations qui ont eu lieu l'été dernier. Il s'agissait, à ce moment, pour la Bulgarie, de faire reconnaître son indépendance à Constantinople ; il s'agissait pour elle de racheter le tribut qu'elle devait à l'empire turc et aussi les chemins de fer. Et alors qu'a-t-on fait ? La diplomatie occidentale s'est prêtée à une opération financière grâce à laquelle on peut dire que l'on a assuré, pour une période presque indéfinie, la mainmise de la Russie, non pas seulement sur la reconnaissance et sur la gratitude de la Bulgarie, mais sur ses intérêts matériels.

C'est là une faute capitale ; c'est là une faute qui compromet le résultat que je montre comme si nécessaire, et j'avoue que je ne peux pas comprendre qu'alors que tout proclame la nécessité



indispensable de la constitution de la fédération balkanique, on l'a en quelque sorte rendue d'avance impossible en déposant ce germe de mort dans son sein.

Si nous passons à la Serbie – ah ! ici, je crois, que nous avons des réserves encore plus considérables à faire à l'égard de la conduite qu'ont tenue les puissances. La Serbie, messieurs, je le sais très bien, n'a pas une bonne presse. Je ne vous dirai pas qu'elle mérite toujours une bonne presse. S'il ne s'agissait que de la cour de Serbie, il est certain qu'elle nous a, au cours de ces vingt-cinq dernières années, donné le spectacle que nous donnent quelquefois les dynasties des petits pays, le spectacle de ces rois qui se préparent au séjour permanent de Paris en qualité de rois en exil, en venant visiter nos boulevards en qualité de rois en ballade. Après cela, il avait semblé que ce souverain se proposait de montrer qu'on peut être roi d'un petit pays, d'autres l'ont aussi montré, mais qu'on peut en même temps atteindre la grandeur, tout au moins par le scandale, et rappeler, quand bien même on n'est à la tête que d'un état secondaire, les noms de Georges IV d'Angleterre et d'Auguste de Saxe et de Pologne. Il y avait eu, après cela, la tragédie sordide du konak de Belgrade où des héros revêtus de leur uniforme avaient assassiné une femme qui se traînait à leurs pieds et essayé de la déshonorer respectivement.

Mais tout cela ne touche pas particulièrement au paysan du Danube, aux braves porchers que sont les Serbes. Ces porchers qui furent héroïques, jadis, qui conquièrent leur indépendance, à l'heure actuelle s'occupent exclusivement de l'élève de leurs porcs, pour qui la glandée est la question principale, ils n'ont aucune part, aucune responsabilité, soit dans les scandales de la cour, soit dans la tragédie dont je viens de parler. Qu'y avait-il de plus naturel, de plus inévitable que de voir cette petite population serbe tout d'abord être sur le qui-vive, remplie d'inquiétudes quand elle avait vu la première mobilisation de la politique autrichienne, s'écrier : « On me retire l'air, j'étouffe, on m'enlève tout débouché ! » quand le comte d'Aerenthal avait lancé son projet de chemin de fer de Novi-Bazar. Ce fut bientôt autre chose quand se produisit soudainement, comme une surprise, comme un mauvais coup, l'annexion de la BiH.

Alors en Serbie naturellement il y eut des manifestations violentes, turbulentes, qui est-ce qui peut reprocher à un peuple quand il s'agit pour lui de questions qu'il estime vitales, de se livrer à des démonstrations de ce genre ? C'est inévitable. Mais j'ose dire que la diplomatie serbe, à ce moment-là, montra beaucoup plus de réserve et de sagesse qu'on n'aurait été en droit d'en attendre d'elle. Après tout, elle marcha pendant longtemps dans la voie qui lui était ouverte par les grandes puissances. Les grandes puissances avaient déclaré que l'acte de l'Autriche était un acte purement unilatéral et qu'il n'était pas possible d'admettre qu'on déchirât le traité de Berlin sans qu'il y eut une conférence, que cette conférence se réunirait et que là on examinerait alors

la question, que très probablement on ratifierait ce qui avait été fait, mais qu'enfin la sanction de l'Europe devrait intervenir et qu'on devrait établir le respect définitif du principe posé par le traité de Londres de janvier 1811. On avait dit alors à la Serbie : « Ce sera l'occasion de parler non de compensations politiques -mais de compensations économiques. Vous dites que vous étouffez, vous dites que vous avez besoin de débouchés, vous dites que vous avez besoin de voies de transport, ce sera l'occasion d'en parler. On examinera également un certain nombre des questions économiques qui pourront se présenter à ce moment. » La Serbie était entrée dans cette voie. Tout à coup, à la suite d'un certain nombre d'événements, d'une crise diplomatique assez grave, l'attitude des puissances européennes a singulièrement changé. Je ne leur reproche pas d'avoir fait ce qu'elles ont fait à ce moment-là ; je leur reproche de s'être mis dans la nécessité de le faire, de s'être mis dans la nécessité de se retourner toujours contre le petit et le faible et de lui faire payer les frais de fautes qui n'ont pas été commises exclusivement par lui. *(Très bien ! très bien !)*

C'est qu'en effet, à ce moment-là, venait de se produire la grande mobilisation de l'Autriche. Ah ! oui, l'Autriche a voulu montrer au monde que c'est une grande erreur de s'imaginer qu'une puissance est internationalement conservatrice parce qu'elle est une puissance ambitieuse et réactionnaire. Il n'était vraiment pas besoin de le démontrer, car il me semble qu'il suffit de connaître l'histoire de l'Autriche pour savoir que, depuis des siècles, il n'y a pas de pire fiction que celle qui la représente comme une des clés de voûte, une des pierres d'assise de l'équilibre européen et de la sécurité internationale. Qu'on remonte à la guerre de Trente Ans, à Maximilien, en passant par Marie-Thérèse, par Kaunitz et par Metternich, on trouve toujours que l'Autriche a poursuivi une politique d'ambition égoïste et étroite, qu'elle a toujours essayé d'augmenter son territoire sans se préoccuper de savoir, d'une part, si cela porterait atteinte à l'équilibre européen et, d'autre part, si cela n'entraînerait pas pour elle des conséquences infiniment dangereuses ; oui, conséquences dangereuses pour elle-même. Nous n'avons pas de conseils à donner ni au comte d'Aerenthal, ni aux inspireurs qu'il trouve presque sur les marches les plus élevées du trône ; mais il nous est bien permis de nous demander s'il était adroit et opportun de choisir le moment qu'il a choisi pour lancer l'Autriche dans la voie où il l'a lancée. Vraiment c'est un moment assez étrangement choisi que celui où tout gvt, qu'il s'agisse du gvt central, qu'il s'agisse des gvts des deux moitiés de la monarchie, était presque totalement impossible. Voilà des mois que l'organisme central, les délégués qui sont chargés de représenter les deux moitiés de la monarchie et qui seuls peuvent délibérer sur les questions de politique étrangère, voilà bien des mois qu'ils ne peuvent ni se réunir ni fonctionner. Et pendant que nous assistons à cette paralysie de l'organisme central, que se passe-t-il dans les

deux moitiés de la monarchie ? [3787] En Hongrie, on ne peut pas constituer de gvt depuis des mois ; on se débat dans des provisoires qui ne peuvent pas prendre fin ; on essaye de mettre la main sur des ministres et toujours ils se soustraient. Pourquoi ? Parce que la portion magyar de la Hongrie, celle qui a soulevé tant de naïves sympathies dans l'Europe démocratique pendant longtemps, à l'heure actuelle elle a voulu persister, d'une part, dans l'arrogance extraordinaire de ses prétentions à l'égard du gvt central autrichien, et, d'autre part, elle a adopté une ligne de conduite qui est véritablement scandaleuse à l'égard des autres nationalités qui se trouvent sur le sol de la couronne de Saint-Etienne.

[...]

[Sur la Cisleithanie] Enfin, bien qu'il ait fait ce qu'il était indispensable, on n'est pas encore sorti de la période du danger, et c'est le moment où l'organisme central ne fonctionne pas, c'est au moment où les deux moitiés de la monarchie offrent ce spectacle, qu'a choisi M. Aerenthal pour lancer l'Autriche dans cette voie d'aventure.

Il a abouti, du reste, à des premiers résultats qui ne sont pas de nature à augmenter considérablement l'autorité morale et le prestige de son empire ; on ne peut pas dire que le procès d'Agram, procès qui vient de se dérouler et de se dénouer devant les tribunaux de Vienne et du docteur Friedjung et des députés serbo-croates ait beaucoup ajouté au prestige et à l'autorité morale soit de l'empire autrichien, soit des hommes d'Etat qui sont à sa tête.

Au point de vue international, qu'a-t-il obtenu ? Sans doute la mobilisation de l'Autriche, des dépenses énormes qui ont été faites à un moment donné pour exercer une pression comminatoire sur la petite Serbie ; puis, il a obtenu à l'heure actuelle des suspicions tout à fait naturelles et légitimes non seulement en Serbie, mais dans le reste de la péninsule des Balkans, et je dirai particulièrement dans l'empire turc. »

## **Extraits des papiers personnels du colonel Fournier, attaché militaire**

SHD, GR 7N 1576.

« 16 septembre 1912.

Nommé attaché militaire à Bucarest, j'arrive aujourd'hui à Belgrade par l'Orient Express. Excellente impression, temps superbe. Ville pittoresque, vue merveilleuse au confluent du Danube et de la Save. Ville bouleversée par la réfection du pavage, mais sera bien, avec de larges rues. C'est déjà l'Orient avec ses costumes pittoresques, ses mœurs spéciales. Le calme règne partout. A la légation on ne croit pas à la guerre. M. Descos, accueillant, intelligent, lettré, qui me reçoit très aimablement. Déjeuner avec lui. [...] Vu M. Pachitch, président du conseil, qui parle mal le français. Conversation entre lui et M. Descos sur la situation. Mauvaises nouvelles du côté de Bérana.

[...]

21 septembre 1912.

Reçu aujourd'hui en audience par le roi Pierre. Type de vieux militaire. Très sourd. Conversation très peu intéressante. Audience a duré ½ heure. A surtout évoqué les souvenirs de son séjour en France et à St Cyr. Reçu l'après-midi par le prince héritier Alexandre. Petit jeune homme au teint bilieux. Paraît s'occuper des choses de l'armée. M'a parlé de l'aviation et m'a demandé le nom d'un livre sur l'aviation militaire. [...] Le palais royal est une grande et belle bâtisse avec un [?] moderne. [...] Un millionnaire quelconque peut se payer quelque chose de semblable.

[...]

Bucarest, 5 octobre. [...] Impression produite par le roi [roumain] : excellente. [...]

Belgrade, 5 novembre.

Depuis plus d'un mois j'ai assisté à des événements bien considérables. Mobilisation des quatre Etats balkaniques. Déclaration de guerre. Succès foudroyants des confédérés. Arrivé ici le 14 octobre, j'ai vu se développer tous les événements, et les ai relatés au jour le jour dans mes rapports. M. Descos, fort ennuyé de la tournure qu'on prise les affaires, parce qu'il ne l'avait nullement prévue, ne prend plus les choses à la blague. Il me tient très au courant de ce qu'il sait.

D'après les confidences que lui a faites il y a quelques jours M. Caradja, chargé d'affaires de Grèce en Serbie, l'initiative de la confédération viendrait de M. Venizelos. Vers le 20 août, il avait fait auprès des puissances balkaniques une démarche tendant à une entente et à une mobilisation générale, pour forcer la main aux puissances. M. Pachitch avait tardé à répondre, sans doute se donnant le temps de consulter la Russie. L'entente avait été conclue seulement vers le 25 septembre. On ne croyait pas encore être obligé d'aller jusqu'à la guerre. [...] On nous a annoncé ce matin au ministère de la guerre que nous sommes enfin autorisés à partir pour le théâtre des opérations. Nous partons après-demain matin. » [...]

7 juin 1913.

[...] Hier et aujourd'hui grande promenade en auto avec le ministre. Nous sommes allés à Chabatz et Pesnica ( ? ) ? Le pays est très beau et très riche. Nous avons visité près de Pesnica ( ? ) une « zadrouga » serbe. Véritable exploitation agricole complète assurant à la famille comme au vieux temps tout ce qui lui est nécessaire. Une maison pour chaque ménage, de nombreuses dépendances pour les industries agricoles. Le chef de la zadrouga est un ?? qui répartit le travail ou les bénéfices comme il l'entend. [...]

15 mars 1914. Nikolaïevitch avec qui je me promène le soir avant dîner me fait une série de révélations intéressantes sur la famille royale. Le roi est violent et de caractère difficile. En ce moment il paraît très préoccupé de la question du mariage du Prince héritier qui ne marche pas. [...] Il me dit que les deux princes G. et A. sont d'une mauvaise santé et impuissants, que le roi le sait, Pachitch aussi. Et que cette perspective de voir la dynastie sans succession est un véritable danger pour elle. Il pourrait se passer d'ici peu des événements graves en Serbie. »

## La Serbie dans la photographie de presse au début du XX<sup>e</sup> siècle



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« Belgrade, Serbie », Agence Rol, 1908. Source : Gallica.



« Place Terazije à Belgrade », Agence Rol, 1913. Source : Gallica.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« 17.11.11, Pierre Ier, roi de Serbie [Pierre Ier et M. Fallière dans un carrosse] », Agence Rol, 1911. Source : Gallica.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« Le roi de Serbie regardant le vol de Bellenger à St Cyr », Agence Meurisse, 1911. Source : Gallica.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« Guerre des Balkans, prise d'Andrinople [soldats serbes couchés en ligne prêts à tirer au milieu d'un champ] », Agence Rol, 1913. Source : Gallica.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

« Serbie, femmes en costume pittoresque attendant des nouvelles de leurs amis à l'extérieur de l'hôpital de Nisch », Agence Rol, 1914. Source : Gallica.



### **Allocution de Paul Deschanel pendant la Première Guerre mondiale (extraits)**

*Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso*, Imprimerie du Journal officiel, Paris, 1914, p. 3123-3125.

Chambre des députés, 22 décembre 1914.

« Paul Deschanel [...] la politique, elle aussi, a ses lois immuables : chaque fois qu'une hégémonie a menacé l'Europe, une coalition s'est formée contre elle et a fini par la réduire. Or, l'empire allemand, qui s'est constitué au nom du principe des nationalités, l'a violé partout (*Vifs applaudissements*), en Pologne, en Danemark, en Alsace-Lorraine (*Nouveaux applaudissements*), et nos provinces immolées sont devenues le gage de ses conquêtes.

Et voici que l'Angleterre, visée au cœur, affronte les nécessités nouvelles de son destin et, avec le Canada, l'Australie et les Indes, poursuit à nos côtés dans le plus vaste drame de l'histoire, sa glorieuse mission civilisatrice. (*Applaudissements unanimes.*) Voici que l'empire russe, à la voix de l'héroïque Serbie (*Vifs applaudissements.*), se dresse, vengeur des opprimés, vainqueur prédestiné des ambitions germaniques. (*Applaudissements.*) Voici que la Belgique (*Toute la Chambre se lève et applaudit longuement*), miracle d'énergie (*Cris de : Vive la Belgique !*), foyer d'honneur, offre à l'univers, sur ses ruines fumantes, l'exemple souverain de sa grandeur morale. (*Tous les députés, debout, applaudissent longuement. -Nouveaux cris de : Vive la Belgique !*) Voici que le Japon, réparant les injustices commises envers les peuples de l'Extrême-Orient, nous envoie l'heureux présage des délivrances nécessaires. (*Vifs applaudissements.*)

Le monde veut vivre enfin. L'Europe veut respirer. Les peuples entendent disposer librement d'eux-mêmes. (*Applaudissements prolongés.*)

[...]

René Viviani. [...] Pour vaincre, il ne suffit pas de l'héroïsme à la frontière ; il faut l'union au-dedans. (*Applaudissements répétés.*) Continuons à préserver de toute atteinte cette union. Aujourd'hui, comme hier, comme demain, n'ayons qu'un cri : la victoire ; qu'une vision : la patrie ; qu'un idéal : le droit. C'est pour lui que nous luttons, que luttent la Belgique qui a donné à cet idéal tout le sang de ses veines (*Toute la Chambre, debout, applaudit vivement*), l'inébranlable Angleterre, la Russie fidèle, l'intrépide Serbie, l'audacieuse marine japonaise, les héroïques Monténégrins. (*Très vifs applaudissements.*) Si cette guerre est la plus gigantesque que l'histoire ait enregistrée, ce n'est pas parce que des peuples se heurtent pour conquérir des territoires, des débouchés, un agrandissement de la vie matérielle, des avantages politiques et économiques ; c'est parce qu'ils se heurtent pour régler le sort du monde. (*Applaudissements.*) »

# Sources

## I. Archives

### A. Archives diplomatiques, site de la Courneuve

Correspondance politique Turquie, 133 CP.

Mémoires et documents Turquie 50MD.

Politique étrangère, dossier général, politique balkanique, microfilm P/18770.

Serbie, politique étrangère, relations avec la France, 198CPCOM/12, microfilm P/18770, P/18771.

Correspondance René Millet et Gabriel Hanotaux, PAAP 189/25.

Affaires politiques diverses Serbie (1815-1896), 68ADP.

Dont :

- Pochette n° 2 : Voyage de la reine de Serbie en France.
- Pochette n° 3 : Projet d'arrangement relatif aux décorations françaises et serbes.
- Pochette n° 4 : Fête du 14 juillet à Belgrade et à Nisch (1881)
- Pochette n° 5 : Corps diplomatique français : légation de France à Belgrade, demande d'un agent d'information.
- Pochette n° 9 : Cession d'armes par la Serbie à la France.
- Pochette n° 26 : Voyage à Bayonne et à Paris d'Alexandre Ier.
- Pochette n° 30 : Corps diplomatique étranger en Serbie.
- Pochette n° 32 : Vice-consulat de France à Nisch.
- Pochette n° 46 : Magron, chargé de la chaire de littérature française à Belgrade.
- Pochette n° 49 : Français en Serbie.

Correspondance politique et commerciale nouvelle série (1897-1914), 198CPCOM.

Dont :

- 198CPCOM/12 : Relations avec la France (1897-1904), microfilm P/18770.
- 198CPCOM/13 : Relations avec la France (1904-1914), microfilm P/18771.

- 198 CPCOM/34 : Protocole, corps diplomatique français (1899-1918), corps diplomatique étranger, corps diplomatique serbe, décorations, navigation.
- 198CPCOM/38 : Autorisations civiles, Français en Serbie (1897-1914), Serbes en France.

Correspondance politique Serbie (1871-1896), 119CP, microfilms P/14117, P/14118, P/14119 et P/325.

Dont :

- - Tome 1 : Serbie 1879 : Baron des Michels, vicomte de Beaucaire.
- Tome 2 : Serbie 1880 : Baron des Michels, comte de Sala, comte de Lanclaux.
- Tome 3 : Serbie 1881 : Comte de Lanclaux.
- Tome 4 : Serbie 1882-1883 : Comte de Sala janvier-mars 1882, comte de Lanclaux mars-avril 1882, vicomte de Bresson avril 1882-mai 1883, comte de Sala mai-décembre 1883, vicomte de Bresson décembre 1883.
- Tome 5 : Serbie 1884 : Vicomte de Bresson janvier-février, comte de Persan février-avril, vicomte de Bresson avril, marquis de Reverseaux avril-décembre.

Fonds nominatifs agents de Serbie :

- Vicomte Bresson, correspondance de Belgrade août 1882-avril 1884, 30PAAP.
- Maurice de Sala, dépêches politiques de Belgrade 1880-1883, 185 PAAP.
- Comte Andlau 1862-1863, 190APAAP.
- Gaston Wiet 1863-1867, 176PAAP.
- Auguste Boppe, 39DPAAP.

## **B. Centre des archives diplomatiques de Nantes**

Archives rapatriées du consulat puis légation de France à Belgrade (1838-1941), 79POA.

Dont :

- Carton 1 : MAE direction politique 1839-1852.
- Carton 4 : MAE direction politique 1871-1876.
- Carton 5 : MAE direction politique 1877-1879.
- Carton 9 : Ambassade de France à Constantinople 1853-1862, 1871, 1876, 1878.
- Carton 16 : Correspondances avec les particuliers 1865-1879.
- Carton 42 : Affaires protocolaires, décorations, célébrations *circa* 1843-1876.
- Carton 54 : MAE direction politique 1880-1881.

- Carton 55 : MAE direction politique 1882-1884.
- Carton 56 : MAE direction politique 1885.
- Carton 57 : MAE direction politique 1886.
- Carton 58 : MAE direction politique 1888-1897, 1902, 1904.
- Carton 59 : MAE direction politique 1905.
- Carton 60 : MAE direction politique 1906-1907.
- Carton 61 : MAE direction politique 1908-1909.
- Carton 62 : MAE direction politique 1910.
- Carton 63 : MAE direction politique 1911.
- Carton 64 : MAE direction politique 1912.
- Carton 65 : MAE direction politique 1913.
- Carton 66 : MAE direction politique 1914-1915.
- Carton 114 : Vice-consulat de France à Nisch 1880-1894.
- Carton 115 : Ambassades, consulats et agents consulaires français à Constantinople, Vienne, Bucarest, Budapest, Scutari, Salonique, Larisse, Fiume, Athènes, Smyrne, Cettigné, Jassy, Andrinople, Zagreb, Ljubljana, Split (1880-1896, 1905-1908, 1911-1914, 1919, 1925-1932).
- Carton 116 : Vice-consulat de France à Negotin 1908-1914, 1919.
- Carton 120 : Autorités locales 1880-1892.
- Carton 124 : Correspondances avec les particuliers 1880-1884.
- Carton 125 : Correspondances avec les particuliers 1885-1889.
- Carton 126 : Correspondances avec les particuliers 1890-1904.
- Carton 127 : Correspondances avec les particuliers 1905-1906.
- Carton 128 : Correspondances avec les particuliers 1907-1909.
- Carton 151 : Armes et munitions serbes envoyées en France (1886), commande de canons par l'armée serbe (1902-1907), production de matériel de guerre en Serbie et établissements de Creusot (1909-1914), fournitures d'armes et de munitions en Serbie (1909-1914), officiers serbes en France (1909-1910), rapports de l'attaché militaire français à Belgrade (1908-1914).
- Carton 154 : Banque franco-serbe (1910-1913).
- Carton 166 : Société franco-serbe d'entreprises industrielles et de travaux publics (1911-1914), entreprise Vezin (1909-1914), mines de Bor (1907-1914), entreprises françaises en Serbie (1910-1914).

- Carton 168 : Questions culturelles et religieuses : Alliance française (1888, 1895, 1905-1907), diffusion de la langue française en Serbie, clubs, associations (1891-1900), création d'une école française à Belgrade (1891-1901), étudiants serbes en France (1909-1914).
- Carton 171 : Questions culturelles et religieuses : Sociétés littéraires françaises en Serbie, Réunion française (1904-1905, 1909-1914, etc).
- Carton 178 : Corps diplomatique serbe en France (1892-1904), corps diplomatique français en Serbie (1898-1904), doyens diplomatiques en Serbie (1897-1913), liste du corps diplomatique en Serbie (1911).
- Carton 180 : Célébrations, fêtes nationales, réceptions, obsèques (1880-1941).
- Carton 181 : Décorations françaises pour des Serbes, décorations serbes pour des Français (1880-1912).
- Carton 200 : Situation intérieure en Serbie pendant la guerre : rapports et notes sur la violation des droits de l'Homme (1914-1918), analyses, rapports et notes sur l'occupation et la libération de la Serbie (1916-1918).
- Carton 201 : Analyses des issues possibles de la guerre et préparation des conférences de la paix (1916-1920).

### **C. Bibliothèque nationale de France, site François Mitterrand**

*Annales du Sénat et de la chambre des députés*, Imprimerie et librairie du Journal officiel, A. Wittersheim & cie, Paris.

*Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des députés : compte rendu in-extenso*, Imprimerie du Journal officiel, Paris.

*Journal officiel de la République française. Débats parlementaires. Sénat : compte rendu in-extenso*, Imprimerie du Journal officiel, Paris.

*Documents diplomatiques français 1871-1914 (DDF) : 1ère série (1871-1900), tomes I-XVI ; 2ème série (1901-1911), tomes I-XIV ; 3ème série (1911-1914)*, Tomes I-XI, Paris, Imprimerie nationale, Alfred Costas, L'Europe nouvelle, 1929-1959, 1930-1955, 1929-1936.

*Dokumenti o spoljnoj politici Kraljevine Srbije 1903-1914* [Documents sur la politique étrangère du Royaume de Serbie 1903-1914], T. 1 à 7, Belgrade, Srpska akademija nauka i umetnosti, 1980-2014.

GROOCH G. P., TEMPERLEY H. (dir.), *British Documents on the Origins of the War (1898-1914) (BDOW)*, Vol. V : *(The Near East, The Macedonian Problem and the Annexation of Bosnia, 1903-1909)*, H. M. Stationery Office, Londres, 1928. Microfiche M-13894.

*Gazette nationale ou le Moniteur universel*. Microfilms D-71 197, D-71 199 et D-71 200.  
*Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*, cinquième année, n°7, 18 janvier 1868, p. 117. Microfilm M-700 1868  
*Annuaire de la Conférence Molé-Tocqueville*, 8-F-196.  
*Travaux de la Conférence de Tocqueville pendant l'année 1874 – Première partie*, Paris, Anciennes maisons Gustave Retaux et Veuve Joubert, F. Pichon, librairie éditeur, 8-F-92.  
*Travaux de la Conférence de Tocqueville pendant l'année 1875 – Première partie*, Paris, Anciennes maisons Gustave Retaux et Veuve Joubert, F. Pichon, librairie éditeur, 8-F-92.  
*La République Française*, 1874 – 1920, MICR D – 117.  
Autorisations d'acquisition délivrées par le ministre de l'Instruction publique 1839-[1888], 2001/025/142.

Presse consultée sur Gallica :

*L'Action française*

*L'Humanité*

*La Croix*

*La Lanterne*

*La Revue des Deux Mondes*

*Le Figaro*

*Le Gaulois*

*Le Matin*

*Le Petit Journal*

*Le Petit Parisien*

*Le Temps*

#### **D. Bibliothèque nationale de France, site Richelieu (Manuscrits occidentaux)**

Correspondance entre Joseph Reinach et Charles Savary, NAF 24885.

Correspondance avec Gambetta, NAF 24900, Microfilms 20783 et MF 20784.

Correspondance avec personnalités féminines entre 1884 et 1902, NAF 24888, Microfilm 9723.

Correspondance (dépêche) avec Nicolas roi du Monténégro NAF 24883.

Lettres et papiers provenant de Joseph Reinach, deuxième série VI Joseph Reinach, *La Serbie et le Monténégro* (1876), 130 feuillets, décembre 1951. NAF 24905.

## **E. Service historique de la Défense**

Attachés militaires français : 7N 725, 7N 1453-3, 7N 1568-1577, 16N 1201, 16N 3061-1, 16N 3158-5.

Artillerie : 7N 1568-3 et 4.

Haut commandement de l'armée serbe : 7N 1568-4.

Bataillon universitaire serbe : 7N 2009.

Etudiants : 7N 2070.

Opinion : 6N 234-235, 7N 1568-4.

Réfugiés serbes : 16N 3162.

Guerre serbo-turque de 1912-1913 : 7N 1151, 7N 1568-4, 7N 1571-8.

Pierre Ier de Serbie : 7N 1568, 7N 1574-1, 16N 3057-3, 16N 3158-3.

Mission militaire française auprès de l'armée serbe : 7N 2175, 7N 2177, 7N 2191, 16N 3059-3, 17N 693-708, 20N 929-935, 26N 10-1 à 4.

Mission Piarron de Mondésir en Serbie : 7N 2192-2193.

Belgrade : 7N 1221-1, 7N 1568, 20N 513-1, 20N 514-2, 20N 449, 20N 728, 20N 929-939, 20N 1100-3.

Opérations des unités françaises en Serbie : 16N 3015-1, 16N 3060-1, 24N 3121-3122, 25N 607, 25N 612.

France : SN 19, SN 132-2, SN 146, SN 148, SN 152, 6N 22, 6N 32, 6N 47-3, 6N 234-235, 7N 383-385, 7N 1127-1, 7N 1568-4, 7N 1574-1, 7N 1576-4, 7N 1864, 7N 2173, 7N 2175, 7N 2184-2185, 7N 2191-2193, 8N 26, 10N 94, 16N 215, 16N 1204-2, 16N 1679, 16N 3158-1b, 20N 176-7, 20N 177-3, 20N 353.

## **F. Archives nationales**

Fonds Langues'O : 62AJ/9, 62AJ/10, 62AJ/13, 62AJ/27, 62AJ/20.

Elèves étrangers admis à l'ENS : 61AJ/193.

Dossier Albert Malet : F/17/23417

Fonds Émile Loubet, Serbie (1899-1906) : Microfilm 473AP/13

## **G. Archives de la préfecture de Paris**

Affaires générales. Dossier de la police Léon Leauthier : BA 1144.

Dossier Milan Obrenovic : EA 49

Cabinet du préfet, affaires générales, Rapport « cabinet de lecture d'étudiants étrangers » : BA27.

Cabinet du préfet. Dossier Nathalie Obrénovitch : 1 W 2068 dossier 112249.

## **H. Archives de Paris**

Lycée Louis-le-Grand, inscription des externes : D3T3 225

Lycée Louis-le-Grand, relevés notes et positions : D3T3 309

## **I. Collège de France**

Dossier personnel professeur Adam Mickiewicz 16 CDF 300.

Dossier personnel Chodzko, 16 CDF 71.

Dossier personnel professeur Cyprien Robert 16 CDF 366.

14 CDF art 66 BII Slavisme.

16 CDF 240 Dossier personnel Louis Leger.

Assemblée du 18 janvier 1885, cote 4 AT 234.

Affiches et programmes de cours en ligne : Salamandre 4 AFF 178-238, 4 AFF 192-208 [consulté en mai 2017].

## **II. Ouvrages imprimés**

### **A. Quelques écrits avant le XIX<sup>e</sup> siècle**

BOURBON Jacques de, *La grande et merveilleuse & très cruelle oppugnation de la noble cité de Rhodes, prise par Sultan Selymann...*, Paris, Pierre Vidoue, 1521.

CHESNEAU Jean, *Voyage de M. d'Aramon à Constantinople de 1543 à 1555*, Paris, Ernest Leroux, 1887 [1547].

FORTIS Alberto, *Voyage en Dalmatie*, Berne, Paris, Société typographique, 1778.

FUMÉE Martin, *Histoire des troubles de Hongrie...*, Paris, Foüet, 1608.

GASSOT Jacques, *Le Discours du voyage de Venise à Constantinople...*, Paris, François Jacquin, 1550



MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, Paris, Flammarion, 1992 [1721].

PRÉVOST Abbé, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, Paris, Lebégue, 1821 [1728-1731].

THÉVET André, *Cosmographie de Levant*, Lyon, I. de Tournes et G. Gazeau, 1554.

VOLTAIRE, *Œuvres complètes de Voltaire : 11 Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris, Garnier frères, 1878 [1756].

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les confessions*, Paris, Pocket, 1996 [1782], T. 1.

## **B. Début du XIX<sup>e</sup> siècle (1804-1840)**

BARRAULT Émile, *Occident et Orient, Etudes politiques, morales et religieuses pendant 1833-1834 de l'ère chrétienne, 1249-1250 de l'hégire*, Paris, A. Pougin, 1835.

BEAUJOUR Baron Félix de, *Le voyage militaire dans l'Europe ottomane ou description de ses frontières et de ses principales défenses, soit naturelles, soit artificielles, avec cinq cartes géographiques*, 2 vol., F. Paris, Didot, 1829.

BELLOC Louise Swanton, *Traduction inédite de poésies serviennes*, tirées du recueil de M. Wuk Stéphanovitch Karadjitch, *Le Globe*, Paris, 1827, t. V p. 322, 334, 345 et 356.

BENAZET Théodore, *La question d'Orient*, Paris, Gosselin, 1836.

BERTON Jean-Michel, *Les Turcs dans la balance politique de l'Europe au XIX<sup>ème</sup>, ou Considérations sur l'usurpation ottomane et sur l'indépendance de la Grèce*. Suivies d'une nouvelle traduction des lettres de lady Montagne sur la Turquie..., Paris, Doudey-Dupré, 1822.

BOHUSZ-SZESTRENCEWICZ Stanislas, *Précis des recherches historiques sur l'origine des Slaves ou Esclavons et des Sarmates*, Saint Pétersbourg, Académie impériale, 1824.

BOUÉ Ami, « Sur la Servie, d'après Pirsch et sur le Schipka-Balkan, ainsi que sur la Thrace, d'après M. le capitane de Hauslab », dans *Bulletin de la société géologique de France*, Paris, 1832, t. III, p. 91-100.

CASTELLAN Antoine-Laurent, *Mœurs, usages, costumes des Ottomans, et abrégé de leur histoire avec des éclaircissements tirés d'ouvrages orientaux et communiqués par M. Langlès*, Paris, Nepveu, 1812, 6 vol.

CHARMOY François-Bernard, « Relation de Masoudy et d'autres auteurs musulmans sur les anciens Slaves ; Mémoires des sciences politiques, d'histoire et de philologie », dans *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St.-Pétersbourg*, VI<sup>e</sup> série, Sciences politiques, histoire et philologie, Saint Pétersbourg, 1833, T.II, p. 298-408.

CHAUMETTE DES FOSSÉS Amédée, *Voyage en Bosnie dans les années 1807 et 1808*, Paris, J. Didot, 1822 [1816].

COLOMBEL Alexandre, *De la guerre d'Orient, ou Des plans d'invasion de la Russie et de la nécessité d'en garantir l'Europe*, Paris, P. Dupont, 1828.

CZAYKOWSKI Michel, « La Servie et le prince Miloch », *Revue du Nord*, Paris, II<sup>e</sup> série, 1837, t. V, p. 233-242.

DUFAU Pierre-Armand, *Du partage de la Turquie d'Europe entre la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et les Grecs, sous la médiation de la France*, Paris, Chanson, 1822.

DURDENT Jean-René, *Beautés de l'histoire de Turquie, comprenant les faits les plus remarquables de l'histoire musulmane, depuis Mahomet, les califs, ses successeurs et les souverains de l'empire ottoman, jusqu'à nos jours*, Paris, Eymery, 1816.

ECKSTEIN le baron, « Chants du peuple serbe », dans *Le Catholique*, Paris, 1826, tome I, p. 243-269 ; tome II, p. 373-410.

EICHHOFF Gustave, *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves, Russes, Serbes, Bohêmes, Polonais et Lettons*, Paris, A. Cherbuliez, 1839.

EICHHOFF Gustave, *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde, ou Etude des principales langues romanes, germaniques, slavones et celtiques, comparées entre elles et à la langue sacrée*, Paris, Impr. Royale, 1836.

FAURIEL Claude, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, Firmin Didot, 1824

GAUDIN Émile, *Du soulèvement des nations chrétiennes dans la Turquie européenne ; ses causes, résultats probables, son influence présumable sur les intérêts présents et futurs de l'Europe en général, et ceux de la France en particulier*, Paris, J. C. Trouvé, 1822, 120 p.

GIRAUDEAU Jean, *L'Italie, la Sicile, Malte, la Grèce, l'Archipel, les îles Joniennes et la Turquie. Souvenirs de voyages historiques et anecdotiques*, Paris, Delaunay, 1835.

GRIFFITHS John, *Nouveau voyage dans la Turquie d'Europe, d'Asie et en Arabie*. Traduit de l'anglais par M. B. Barrère de Vieuzac, Paris, Blankenstein, 1812, 2 vol.

HACQUET Balthasar, *L'Illyrie et la Dalmatie, ou Mœurs, usages et coutumes de leurs habitants et de ceux des contrées voisines*, traduit de l'allemand par J.-B. Breton, Paris, Nepveu, 1814, 2 vol.

HAMMER-PURGSTALL Joseph de, *Histoire de l'empire ottoman, depuis son origine jusqu'à nos jours*, traduit de l'allemand sur les notes et sous la direction de l'auteur, Paris, par J.J. Hellert, Belizard et cie, 1835-1843, 18 vol.

HUGO Victor, « Le Danube en colère », dans *Les Orientales*, Paris, Garnier Flammarion, 1968 [1829].

KAMENZKOI Ivan, *La Servie. Esquisse historique, géographique et statistique*, Berlin, s. n., 1808.

LAMARTINE Alphonse de, *Voyage en Orient*, Paris, Honoré Champion, 2000 [1835].

MAC-FARLANE Charles, *Constantinople et la Turquie en 1828*. Traduit de l'anglais par M. M. Nettement, Paris, Moutardier, 1829-1830, 3 vol.

MALTE-BRUN Conrad, « Lettres d'un voyageur russe sur la Serbie », dans *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, vol. XVII, 1812, p. 308-309.

MALTE-BRUN Conrad, *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, etc. T. XXI, XXII, XXIII et XXIV, tome XVII, 1812, p. 307-347.

MALTE-BRUN Conrad, *Précis de la géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau*. T. VI : Description de l'Europe orientale, Paris, Aimé-André, 1826, 773 p.

MARTENS Georg Friedrich von, *Nouveau recueil de traités d'alliance, de paix, de trêve, de neutralité, etc, et de plusieurs autres actes servant à la connaissance des relations étrangères des puissances et des Etats, tant dans leur rapport mutuel que dans celui envers les puissances et Etats dans d'autres parties du globe, depuis 1808 jusqu'à présent*, T. 1 (1808-1814), Dieterich, Göttingue, 1817.

MELLING Antoine-Ignace, LACRETELLE Charles de, BARBIÉ DU BOCAGE Jean-Denis, *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore d'après les dessins de M. Melling*, Paris, P. Didot, 1819.

MÉRIMÉE Prosper, *La double méprise suivie de La Guzla ou choix de poésies illyriques*, Paris, Calmann-Lévy, 1885 [1829].

NODIER Charles, *Mélanges de littérature et de critique*, Paris, Raymond, 1820.

NODIER Charles, *Statistique illyrienne, articles complets du Télégraphe officiel de l'année 1813*, publié par France DOBROVOLJĆ, Ljubljana, Satura, 1933.

OHSSON Ignace Mouradja d', *Tableau général de l'empire ottoman*, Paris, Imprimerie de Monsieur, 1787-1790, 2 vol.

PALLA E. *Histoire abrégée de l'empire ottoman, depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, Raymond, 1825.

PERTUSIER Charles, *La Bosnie, considérée dans ses rapports avec l'empire ottoman*, Paris, Gosselin, 1822.

PERTUSIER Charles, *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, Paris, H. Nicolle, 1815.

POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent de, *Itinéraire de Constantinople à Spalatro par Trawik... Pièce de mon voyage. (depuis Travnik jusqu'à Guilan, frontière de la Macédoine)*, texte manuscrit, s. n., 1806.

POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent de, *Itinéraire de Drame aux sources de l'Angitas*, texte manuscrit, s. n., 1821.

POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent de, *Mémoire sur la vie et la puissance d'Ali-Pacha, vizir de Janina*, Paris, Delaunay, 1820.

POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent de, *Voyage dans la Grèce* (5 vol.), Paris, Firmin Didot, 1820-1821.

POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent de, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'empire ottoman, pendant les années 1798 à 1801, avec des rapprochements entre l'état actuel de la Grèce et ce qu'elle fut dans l'antiquité*, Paris, Bossange et Masson, 1805.

POUQUEVILLE François-Charles-Hugues-Laurent, *Histoire de la régénération de la Grèce, comprenant le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824*, Paris, F. Didot, 1824, 4 vol.

QUIN Michel-Joseph, *Voyage sur le Danube, de Pesth à Roustchouk par navire à vapeur, et Notices de la Hongrie, de la Valachie, de la Serbie, de la Turquie et de la Grèce*. Traduit de l'anglais par Eyriès, Paris, A. Bertrand, 1836, 2 vol.

RABBE Alphonse, *Géographie de l'empire de Russie, du Royaume de Pologne et de l'empire de Turquie*, Paris, A. Dupont, 1828.

REIDER F.-A., « L'Empire turc, considéré par rapport à son existence future et à la cause des Grecs », dans *Nouvelles annales des voyages*, Paris, Tome XXV, 1825, p. 5-38.

RENOUARD de BUSSIÈRES Marie-Théodore, *Lettres sur l'Orient, écrites pendant les années 1827 et 1828*, Strasbourg, Levrault, 1829, 2 vol.

ROYER Alphonse, « Visite au Pacha de Belgrade, Huseïn Mollah, et au Knez de Servie, Miloch Obrénovitch, au mois d'août 1830 », dans *L'Europe littéraire*, Paris, 1833, t. II, p. 90-94, 111-116.

ROYER Alphonse, *Aventures de voyage. Tableaux, récits et souvenir du Levant*, Paris, Dumont, 1837, 2 vol.

SALABERRY Charles-Marie comte de, *Histoire de l'empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'à la paix de Yassi en 1792, avec des pièces justificatives et une carte de l'empire ottoman*, Paris, Le Normant, 1813, 4 vol.

SCHOELL Frédéric, *Tableau des peuples qui habitent l'Europe, classés d'après leurs langues et leurs religions*. Deuxième édition, revue et augmentée, Paris, F. Schoell, 1812 [1809].

SISMONDI Jean-Charles-Léonard de, *Conséquences que l'on peut désirer ou craindre pour la civilisation de la guerre des Russes dans le Levant*, Paris, Sédillot, 1829, 26 p.

THORNTON Thomas, *Etat actuel de la Turquie*, traduit de l'anglais par M. de Sansé, Paris, Dentu, 1812, 2 vol.

VAUDONCOURT Guillaume de, « Histoire et description du Monténégro » et « Notice sur l'empire de Servie », dans *Revue du Nord*, Paris, II<sup>e</sup> série, 1837, T. III, p. 99-138.

VIALLA DE SOMMIÈRES Jacques-Louis, *Voyage historique et politique au Monténégro*, Paris, A. Eymery, 1820.

WALSH R., *Voyage en Turquie et à Constantinople*, traduit de l'anglais par H. Vilmain et E. Rives, Paris, Moutardier, 1828.

### C. Milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (1840-1878)

AVRIL Adolphe d', *Voyage sentimental dans les pays slaves*, Paris, Librairie Victor Palmé, 1876.

AVRIL Alphonse d', *La bataille de Kossovo. Rhapsodie serbe*, Paris, Librairie du Luxembourg, 1867.

BALZAC de Honoré, *Les Paysans*, Calmann-Lévy, Paris, 1855.

BALZAC de Honoré, *Un début dans la vie*, Librairie Nizet, Paris, 1842.

BARTLETT William Henry et SAZERAC H. L., *Le Danube illustré. Vues d'après nature, dessinés par Bartlett, gravées par plusieurs artistes anglais*, Paris, H. Mandeville, 1849-1850, 2 vol.

BLANQUI Jérôme-Adolphe, *Considérations sur l'état social des populations de la Turquie d'Europe*, Paris, W. Coquebert, 1843.

BLANQUI Jérôme-Adolphe, *Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841*, Paris, W. Coquebert, 1843.

BORÉ Eugène, *Correspondance et Mémoires d'un voyage en Orient*, Paris, Olivier-Fulgence, 1840.

BOUÉ Ami, *Autobiographie du docteur médecin Ami Boué*, Vienne, Ferd. Ulrich et fils, 1879.

BOUÉ Ami, *La Turquie d'Europe ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, le commerce, les gouvernements divers, le clergé, l'histoire politique et l'état politique de cet empire*, Paris, A. Bertrand, 1840.

BOUÉ Ami, *Recueils d'itinéraires de la Turquie d'Europe*, Vienne, Librairie de l'Académie impériale des sciences, 1854.

BRUNSWIK Benoît, *La Serbie et la Turquie devant l'Europe*, Paris, Ernest Leroux, 1874.

BRUNSWIK Benoît, *Recueil de documents diplomatiques relatifs à la Serbie*, Constantinople, S.-H Weiss, 1876.

BUCHNER Alexandre, *Les chants populaires de la Serbie*, Caen, F. Le Blanc-Hardel, 1874.

BYSTRZONOWSKI Ludwik de, *Sur la Serbie, dans ses rapports européens avec la question d'Orient*, Paris, Librairie d'Amyot, 1845.

CHODZKO Alexandre, *Contes des paysans et des pâtres slaves*, Paris, Hachette, 1864.

CHOPIN Firmin, *Provinces danubiennes et roumaines : Bosnie, Serbie, Herzégovine, Bulgarie, Slavonie, Illyrie, Croatie, Dalmatie, Monténégro, Albanie, Valachie, Moldavie, Bukovine, Transylvanie, Bessarabie*, Paris, Firmin Didot, 1857.

CHOPIN Jean-Marie, *Provinces danubiennes, Serbie et Monténégro, Valachie et Moldavie : histoire et géographie de ces contrées*, Paris, F. Didot frères, 1856.

COLLAS Émile, *La France et la Question d'Orient*, Paris, V. Sarlit, 1869.

CONTAULT A. et GUICHARD R., *Cours d'art militaire. 3e partie, organisation des armées : Russie, Turquie, Roumanie, Serbie, Monténégro, Autriche*, Fontainebleau, Lithographie de l'école d'application de l'artillerie et du génie, 1877.

CUNIBERT Barthélémy-Sylvestre, *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie depuis 1804 jusqu'à 1850*, Leipzig, Brockhaus, 1855, 2 vol.

DELAMARRE Casimir, « La clé de mon pluriel. Carte linguistique, ethnographique et politique actuelle de l'Europe orientale. Russie. Autriche. Turquie », Paris, Lanés et Dentu, 1868.

DESPREZ Hippolyte, *Les peuples de l'Autriche et de la Turquie*, Paris, Lemon éditeur, 1850.

DOZON Auguste, *Poésies populaires serbes*, Paris, Dentu, 1859.

DUCHINSKI Franciszek Henryk, « Introduction à l'ethnologie des peuples rangés au nombre des Slaves » dans *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, II<sup>e</sup> Série. T. 2, 1867, p. 271-284.

EICHHOFF Gustave, *Essai sur l'origine des Slaves*, Lyon, Boitel, 1845.

FICQUELMONT Charles-Louis de, *Le côté religieux de la question d'Orient*, Paris, P. Amyot, 1854.

FLEURY Prosper-Paul de, *France et Panslavisme*, Senlis, impr. de Regnier, 1849.

FORCADE Eugène, *Histoire des causes de la guerre d'Orient d'après des documents français et anglais*, Paris, Michel-Lévy, 1854.

GAUTIER Théophile, « Guzla » et « Autre Guzla » dans *La Presse*, 28 avril 1845.

GHIO Auguste (impr), *La Serbie et la Bulgarie en 1876 explorées par un officier d'Etat-major attaché d'ambassade*, Paris, Auguste Ghio, 1876.

GOUROWSKI Adam, *Le panslavisme, son histoire, ses véritables éléments religieux, sociaux, philosophiques et politiques*, Florence, s. n., 1848.

HELL Xavier Hommaire de, *Voyage en Turquie et en Perse exécuté par l'ordre du gouvernement français pendant les années 1846-1847-1848*, Paris, édité par Mme A. Hommaire de Hell, 1854-1860, 3 vol.

HUGO Victor, « Pour la Serbie », dans *La République française*, 30 août 1876.

LAMARTINE Alphonse de, *Nouveau voyage en Orient*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.

LAMARTINE Alphonse de, *Vues, discours et articles sur la question d'Orient*, Paris, Gosselin, 1840.

LEGER Louis, « Souvenir d'un vieux professeur. Mes débuts à l'Ecole des langues orientales. Une mission en Russie », dans *Revue internationale de l'enseignement*, 1908, 28e année, vol. 55, n° 1, p. 290.

LEGER Louis, « Variétés. Le pluriel, le singulier, et le panslavisme », dans *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger*, cinquième année, n°27 du 6 juin 1868, p. 438.

LEGER Louis, *L'État autrichien : Bohême, Hongrie, Habsbourgs*, Paris, librairie du Luxembourg, 1866.

LEGER Louis, *Le Monde slave, voyage et littérature*, Paris, Didier et cie, 1873.

MALHERBE Raoul de, *L'Orient, 1715-1845, Histoire, politique, religion, mœurs etc*, Paris, Gide, 1846, 2 vol.

MARMIER Xavier, « Les chants serbes », dans *Revue contemporaine, Littérature étrangère*, tome X, 1853.

MARMIER Xavier, *Du Rhin au Nil*, A. Paris, Bertand, 1847, 2 vol.

MARMIER Xavier, *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro*, Bruxelles et Leipzig, Miessling, Schnée et comp., 1854.

MARMIER Xavier, *Souvenirs de voyage*, Paris, Charpentier, 1845.

MICKIEWICZ Adam, *Les Slaves, cours professé au Collège de France*, Paris, Comptoir des imprimeurs unis, 1849.

MONTAUD Édouard, *Le pays jougo-slave (Croatie Serbie) : son état physique et politique : sa fonction dans l'économie générale de l'Europe*, Paris, Germer-Baillère, 1874.

OBRENOVIĆ Miloš, *Milosch Obrénovitsch ou un coup d'œil sur l'histoire de la Serbie de 1813 à 1839*, pour servir de réponse à M. Cyprien Robert, Paris, A. Franck, 1850.

- PERROT Georges, *Le Prince Michel Obrenovitch et l'avènement du Prince Milan : Souvenirs d'un voyage en Serbie*, Paris, Bureau de la Revue des Deux Mondes, 1869, p. 117-151.
- QUERARD Joseph-Marie, *La Roumanie, Moldavie, Valachie et Transylvanie (ancienne Dacie), la Serbie, le Monténégro et la Bosnie : essai de bibliothèque française historique de ces principautés*, Paris, A. Franck, 1857.
- RECLUS Elisée, *Nouvelle géographie universelle : la terre et les hommes. I. L'Europe méridionale (Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal)*, Paris, Hachette & cie, 1876.
- RECLUS Onésime, *Grande géographie Bong illustrée. Les pays et les peuples*, Paris, Bong & cie, [18..], 5 vol.
- REINACH Joseph, *La Serbie et le Monténégro*, Paris, Calmann-Lévy, 1876.
- RIALLE Julien Girard de, *Belgrade*, Paris, E. Dentu, 1862.
- ROBERT Cyprien, « Les quatre littératures slaves : renaissance des lettres dans l'Europe orientale », dans *La revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1852, p. 1116-1147.
- ROBERT Cyprien, « Le [sic] Gusle et la poésie populaire des Slaves », dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1853, p. 1159-1200.
- ROBERT Cyprien, *De l'enseignement des langues et des littératures slaves au Collège de France*, Paris, n.d., 1846.
- ROBERT Cyprien, *Des origines slaves*, Paris, Passard, 1852.
- ROBERT Cyprien, *Le monde slave, son passé, son état présent et son avenir*, Paris, Passard, 1852, 2 vol.
- ROBERT Cyprien, *Les Slaves de Turquie : Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares*, Paris, L. Passard, 1844.
- STENDHAL, *Mémoires d'un touriste*, Paris, Michel Lévy frères, 1854
- SZAFRANIEC BYSTRZONOWSKI Louis de, *Sur la Serbie, dans ses rapports européens avec la question d'Orient*, Paris, Amyot, 1845.
- TAILLANDIER Saint-René, *La Serbie au XIX<sup>e</sup> : Kara Georges et Milosch*, Paris, Didier & cie, 1872.
- THIERS Henri, *La Serbie : son passé et son avenir*, Paris, Dramard-Baudry, 1876.
- UBICINI Abdolonyme, *Constitution de la principauté de Serbie*, annotée et expliquée par A. Ubicini, Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1871.
- UBICINI Abdolonyme, *La Serbie après le bombardement de Belgrade*, Paris, A. Franck A. L. Herold successeur, 1862.
- UBICINI Abdolonyme, *Les Serbes de Turquie*, E. Paris, Dentu, 1865.



UBICINI Abdolonyme, *Provinces danubiennes et roumaines*, Paris, Firmin Didot frères, 1856.  
UBICINI Jean-Henri, *La Serbie en 1862*, Paris, B. Duprat, 1863.  
YOVANOVISC Vladimir, *Les Serbes et la mission de la Serbie dans l'Europe d'Occident*, Paris, Librairie internationale, 1870.

#### **D. Fin du XIX<sup>e</sup> siècle (1878-1903)**

AVRIL Alphonse d', *La Serbie chrétienne*, Paris, Librairie E. Leroux, 1897.  
BADAIRE Alfred, *Un peuple ami de la France : les Slaves de l'Autriche*, Paris, Leroux, 1883.  
BALME L. J. A., *La principauté de Serbie*, Paris, Dentu, 1880.  
BÉRARD Victor, *La Turquie et l'hellénisme contemporain*, Paris, F. Alcan, 1897.  
BODENHEIMER Constant, « La situation économique en Serbie », dans *Bibliothèque universelle et revue suisse*, Lausanne et Paris, XCIV<sup>e</sup> année, troisième période, T. XLIV, p. 448.  
BOPPE Auguste, *Documents inédits sur les relations de la Serbie avec Napoléon Ier (1809-1814)*, Belgrade, Imprimerie d'État, 1888.  
BORCHGRAVE de Émile, « L'empereur Etienne Douchan de Serbie et la péninsule balkanique au XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Bulletin de l'Académie royales des sciences, des lettres et des beaux-arts de France*, Bruxelles, 1884, 53<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, T. VIII, n° 9-10, p. 264-292, 415-446.  
BORCHGRAVE Émile de, *La Serbie administrative, économique et commerciale*, Bruxelles, P. Weissenbruch, 1883.  
BRACHET François, *Quelques notes d'un voyage en Orient 1891-1892*, Albertville, Hodoyer, 1892.  
CAIX de SAINT-AMOUR Amédée de, *Les pays sud-slaves de l'Autro-Hongrie (Croatie, Slavonie, Bosnie, Herzégovine, Dalmatie)*, Paris, Plon, 1883.  
CAULET Eugène Ernest, *La fausse grossesse de la reine de Serbie*, Paris, Imprimerie de la semaine médicale, 1901.  
COUELLE Pierre, *Le royaume de Serbie*, Paris, Léon Vanier, 1894.  
DEMANCHE Georges, *Aventures d'une caravane scolaire en pays slave (10<sup>e</sup> caravane d'Arcueil). De Trieste à Diakovo*, Paris, Victor Lecoffre, 1888.  
DOZON Auguste, *L'épopée serbe : chants populaires héroïques. Serbie, Bosnie et Herzégovine, Croatie, Dalmatie, Monténégro*, Paris, Ernest Leroux, 1888.  
DUPREY LE MANSOIS Théophile, *De Montmartre à Montrouge : étude d'ethnographie parisienne*, Paris, Jouvot et Cie, 1894.

ENGELHARDT Édouard, *La Turquie et les principautés danubiennes sous le régime des capitulations. Etudes et projet de réforme applicable à la Roumanie et à la Serbie*, Paris, Cotillon, 1879.

GEORGEVITCH Vladan, *La Serbie au congrès de Berlin*, Paris, Ernest Leroux, 1891.

GIBERT Armand B., *Quelques jours en Serbie et à Constantinople*, n.d., mars avril 1885, n.d.

GILLIODTS Juan C., *Impressions d'Orient : voyage en Turquie, en Bulgarie et en Serbie*, s. n., Bruxelles, 1897.

GUBERNATIS de Angelo, *La Serbie et les Serbes : lectures et impressions*, Florence, B. Seeber, 1897.

HAMARD Pierre-Julien, *Par-delà l'Adriatique et les Balkans : Autriche méridionale, Serbie, Bulgarie, Turquie & Grèce*, Paris, Delhomme et Briguet, 1890.

LAVELEYE Émile de, « En deçà et au-delà du Danube. IV. Les nationalités croate et slovène, la Serbie », dans *La Revue des Deux Mondes*, 1885, p. 891-931.

LAVELEYE Émile de, « Les formes primitives de la propriété. III. Les communautés de familles et le bail héréditaire », dans *La Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1872, p. 38.

LAVELEYE Émile de, *La péninsule des Balkans : Vienne, Croatie, Bosnie, Serbie, Bulgarie, Roumélie, Turquie, Roumanie*, Paris, F. Alcan, 1886, 2 vol.

LAZARD Eugène, *La Serbie d'aujourd'hui*, Gembloux, Berce Hettich, 1900.

LEGER Louis, *La Save, le Danube et le Balkan. Voyage chez les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bulgares*, Paris, Plon, 1884.

LEGER Louis, *Le monde slave au XIX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Léopold Cerf, 1885.

LEGER Louis, *Russes et Slaves, études politiques et littéraires*, Paris, Hachette et cie, 1896.

LOISEAU Charles, *Le Balkan slave et la crise autrichienne*, Paris, Perrin, 1898.

Louis Leger, « La langue russe. Leçon d'ouverture du cours complémentaire de langues slaves professé à l'école spéciale des langues orientales vivantes », Florence/Paris, Rivista Europea/Leroux, s. d.

MALET Albert, *Histoire diplomatique de l'Europe, cours professé devant S. M. le roi Alexandre I<sup>er</sup> de Serbie en 1892-1893*, Paris, Dentu, 1898.

MALET Albert, *Dnevnik sa srpskog dvora/Journal de Serbie 1892-1894*, édition bilingue, Belgrade, Clio, 1999 [introduction et commentaires de Liljana Mirković]

MALKHAZOUNY I. de, *Le panslavisme et la question d'Orient : essai sur l'origine et l'établissement des Slaves méridionaux dans la péninsule illyrique : la Russie et la question des détroits : Serbie, Bulgarie, Monténégro, Macédoine, l'avenir de la presque île balkanique*, Paris, Féchoz, 1898.

MALLAT Joseph, *La Serbie contemporaine : études, enquêtes, statistiques*, Paris, J. Maisonneuve, 1902, 2 vol.

MALON Benoît, « Svetosar Markowitch et le socialisme serbe », dans *La revue socialiste*, juillet 1888, p. 582.

MARMIER Xavier, *Contes populaires de différents pays*, Paris, Hachette et cie, 1888.

MARMIER Xavier, *Du Rhin au Nil*, Paris, Victor Lecoffre, 1887.

MAS LATRIE Louis de, *Les rois de Serbie*, Paris, C. Klincksieck, 1888.

MICHELIS baron des, *Souvenirs de carrière (1855-1886)*, Paris, Plon, 1901.

MILLET René de, *Le commerce français en Orient. La Serbie économique et commerciale*, Paris, Berger-Levrault, 1889.

MILLET René, *Souvenirs des Balkans : de Salonique à Belgrade et du Danube à l'Adriatique*, Paris, Hachette et cie, 1891.

MILLIEN Achille, *Chants populaires de la Grèce, de la Serbie & du Monténégro*, Paris, A. Lemerre, 1891.

MIRKOVITCH Th., *Etude sur les eaux minérales en Serbie*, Paris, G. Steinheil, 1892.

MONTFERRIER H.-G., *Voyage de fantaisie politique en Autriche-Hongrie, en Serbie et en Bulgarie*, Paris, C. Lévy, 1885.

OBRENOVIĆ Nathalie, *Mémoires de Nathalie, reine de Serbie*, Paris, Dentu, 1891.

PAVLOVITCH Ivan, *Documents inédits concernant la péninsule balkanique et la Serbie (1795-1813)*, Belgrade, Imprimerie d'État du royaume de Serbie, 1890.

PERITCH Jivoïn, *Le traité de Berlin et la question de la nationalité par rapport à la principauté de Serbie*, Paris, A. Pedone, 1900, 36 p.

PREUX Jules, *La question des langues et les conflits de nationalités en Autriche sous le ministère du comte Taaffe (1879-1888)*, Paris, Pichon, 1888.

PYPINE et SPASOVIĆ, *Histoire des littératures slaves*, trad. du russe par Ernest Denis, Paris, Leroux, 1881.

RACHITCH Voïslav, *Le Royaume de Serbie, étude d'histoire diplomatique et de droit international*, Paris, A. Pedone, 1901.

RAU Frédéric Paul Sidney, *L'état militaire des principales puissances étrangères en 1902 : Allemagne, Autriche, Hongrie, Belgique, Bulgarie, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, Roumanie, Russie, Serbie, Suisse, Turquie*, Paris, Berger-Levrault & cie, 1902.

REINACH Joseph, *Essais de politique et d'histoire*, Paris, P.-V. Stock, 1899.

REINACH Joseph, *Voyage en Orient 1, Les premières stations, le Danube, le Bosphore*, Paris, Charpentier, 1879.

REINACH Joseph, *Voyage en Orient 2, La Grèce, la Grèce contemporaine, l'Adriatique, la question d'Orient en Orient*, Paris, Charpentier, 1879.

ROUSSET Léon, *États du Danube et des Balkans, Hongrie méridionale, Adriatique, Dalmatie, Monténégro, Bosnie, Herzégovine*, Paris, Hachette & cie, 1888, 2 tomes en 3 vol.

SENTUPERY Léon, *L'Europe politique en 1892 : gouvernement, parlement, presse*, Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1893-1895, 2 vol.

THERY Edmond, *La Serbie : histoire, économie, finances, Economiste européen*, Paris, Économiste européen, 1895.

VOGEL Charles, *L'Europe orientale depuis le traité de Berlin. Russie, Turquie, Roumanie, Serbie, autres principautés et Grèce*, Paris, Reinwald, 1881.

### **E. Début du XIXe siècle (1903-1914)**

ANDONOVIC Milan, *Carte ethnographique serbe avec les limites méridionales de la vieille Serbie et celles de la Serbie du tsar Douchan : ancienne édition des étudiants de l'université de Belgrade*, Belgrade, M. Staïtch, 1903.

BARBY Henry, *Les victoires serbes*, Paris, Bernard Grasset, 1913.

DARAGON Henri et BURRUS DE DANGERAN Armand, *S.M. Pierre 1er de Serbie en France (16-19 novembre 1911). Programme des fêtes, réceptions, discours...*, Paris, Daragon, 1911.

DUVELUY Édouard, *La Serbie : notes historiques, statistiques et commerciales*, Bruxelles, Gilleo, 1907.

GIBERT Frédéric, *Aperçu historique de la question d'Orient : la Serbie et le problème autrichien*, Versailles, M. Dubois, 1913.

GODCHAUX Georges, *Notes sur la Serbie*, Bruxelles, Hayez, 1910.

GRAVIER Gaston, *La nouvelle Serbie*, Coulommiers, Imprimerie Paul Brodard, 1913.

IOVANOVITCH D., *Les richesses minérales de la Serbie*, s. l., s. n., 1907.

IOVANOVITCH Douchan, *Serbie orientale : or et cuivre, historique et géologie, minéralogie, exploitation*, Paris, H. Dunod et E. Pinat, 1907.

JARAY Gabriel-Louis, *Chez les Serbes. Notes de voyage*, Paris, Bureau des questions diplomatiques et coloniales, 1906.

JOANOVIC L. R., *L'agriculture en Serbie : monographie composée à l'occasion de l'exposition universelle de 1900*, Paris, Imprimerie Chaix, 1900.

KANN Reginald, *La manœuvre serbe*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1913.

LA CHANONIE L. de, *Contes et légendes de Serbie*, Paris, Édition de La Revue slave, 1908.

LABBÉ Paul, *A travers la Serbie. Impressions d'un récent voyage*, Rouen, E. Cagniard, 1910.

LAMOUCHE Léon, *La justice militaire dans les Etats danubiens (Bulgarie, Serbie, Roumanie)*, Paris, Cotillon : F. Pichon successeur, 1903.

LANDEMONT Comte de, *De l'oppression à l'indépendance. L'avenir dans les Balkans (Russie, Bulgarie, Roumanie, Serbie, Monténégro). Notes et impressions de voyage en 1908*, Rennes, Oberthur, 1909.

LEGER Louis, *Serbes, Croates et Bulgares : études historiques, politiques et littéraires*, Paris, Maisonneuve et fils, 1913.

LEGER Louis, *Souvenirs d'un slavophile (1883-1897)*, Paris, Hachette, 1905.

MAGNASCO J. F., *Le Français en Serbie : méthode simple et facile pour parler de suite le Serbe*, Paris, Boyveay & Chevillet, 1908.

MILOJEVIĆ M.-G., *La Turquie d'Europe et le problème de la Macédoine et de la Vieille Serbie*, Paris, A. Rousseau, 1905.

MUZET Alphonse, *Aux pays balkaniques : Monténégro, Serbie, Bulgarie*, Paris, Pierre Roger éditeurs, 1908.

MUZET Alphonse, *Aux pays balkaniques après les guerres de 1912-1913*, Paris, Pierre Roger, 1914.

NOUVEL Édouard, *La Serbie*, Paris, Gustave Vitry, 1910.

NOVAKOVIC Stojan, *Les problèmes serbes*, Berlin, Weidmann, 1912.

NOVAKOVITCH Stoyan, *La Serbie au Moyen-Âge et le droit romain*, Belgrade, s. n., 1906.

NOVAKOVITCH Stoyan, *La Serbie régénérée par ses historiens*, Berlin, Weidmannsche Buchlandlung, 1910.

ORLOVITCH Paul, *La question de la vieille Serbie*, Paris, Hachette, 1903.

PELLETIERS Robert, *Protestation des Bulgares annexés à la Roumanie : la Macédoine est-elle grecque, serbe ou bulgare ?*, Paris, Eymard & cie, 1913.

PERITCH Jivoïn, *La nouvelle constitution du royaume de Serbie (proclamée le 6/19 avril 1901), commentée et expliquée*, Paris, Impr. Général Lahure, 1903.

PROTIC Stojan, *Le problème albanais, la Serbie et l'Autriche-Hongrie*, Paris, A. Challamel, 1913.

PROTIC Stojan, *Les Serbes et les Bulgares dans la guerre balkanique*, Coulommiers, P. Brodard, 1913.

ROUTIER DE BEAULIEU Gaston, *La question macédonienne*, Paris, Le Soudier, 1903.

SOKOLOVITCH P. P. de, *Pierre I<sup>er</sup> de Serbie et ses calomniateurs*, Édition de la Revue slave, Paris, 1909.

YAKSCHITCH Grégoire, *L'Europe et la résurrection de la Serbie : 1804-1834*, Paris, Hachette, 1907.

ZRNIĆ L., *La Serbie à l'exposition universelle de 1905 à Liège*, Belgrade, publication du ministère de l'agriculture, du commerce et de l'industrie serbe, 1905.

## **F. Première Guerre mondiale**

BARBY Henri, *L'épopée serbe : l'agonie d'un peuple*, Paris, Berger Levrault, 1916.

BARBY Henri, *Avec l'armée serbe*, Paris, Albin Michel, 1918.

BÉRARD Victor, *La Journée scolaire serbe (26 mars 1915). Conférence sur les victoires et le rôle de la Serbie*, Paris, Armand Colin, 1915.

BÉRARD Victor, *La Serbie et son histoire : les victoires serbes, le peuple serbe*, Paris, Colin, 1915.

BÉRARD Victor, *Les traités de 1915 et de 1916, discours à la réunion de la Serbie victorieuse*, Paris, Lang Blanchong & cie, 1919.

BOPPE Auguste, *A la suite du gouvernement serbe : de Nich à Corfou : 20 octobre 1915-19 janvier 1916*, Paris, Bossard, 1917.

CLAPIER Génina, *La Serbie légendaire : puisé dans le trésor des légendes, de la poésie et de l'histoire*, Paris, Delagrave, 1918.

Comité d'effort de la France et de ses alliés, *La Serbie victorieuse, l'hommage français*, Paris, Blond & Gay, 1919.

COOLUS Romain, *La Serbie, la France et l'après-guerre : discours prononcé le 23 janvier 1916*, Paris, Picard, 1916.

DAYOT, MALLETERRE, MILLET, VESNITCH, « La Serbie glorieuse », dans *L'art et les artistes*, n° 22, Paris, 1917.

DENIS Ernest, *La grande Serbie*, Paris, Delagrave, 1915.

DENIS Ernest, *La Serbie héroïque*, Paris, Foi et vie, 1916.

LABBÉ Paul, *Histoire d'un jeune Serbe*, Paris, Berger Levrault, 1918.

LABBÉ Paul, *L'effort serbe : la Serbie fidèle*, Paris et Barcelone, Bloud & Gay, 1916.

LABRY Raoul, *Avec l'armée serbe en retraite à travers l'Albanie et le Monténégro*, Paris, Perrin, 1916.

LEGER Louis, *Le panslavisme et l'intérêt français*, Paris, Flammarion, 1917.

- LORIN Henri, *L'héroïque Serbie*, Paris, Bloud & Gay, 1915.
- MERIGNHAC Alexandre, PRIVAT Édouard, *La journée serbe : conférence sur la Serbie alliée faite le 26 mars 1915*, à l'université de Toulouse, Toulouse, 1915.
- MOULINS Amédée, *L'Université française et la jeunesse serbe*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1917.
- MUZET Alphonse, *Le monde balkanique*, Paris, Flammarion, 1917.
- ORFER Léo, *Chants de guerre de la Serbie : étude, traduction, commentaires*, Paris, Payot, 1916.
- ORFER Léo, *La Serbie héroïque*, Bruxelles, s. n., 1916.
- THOMSON Louis, *La retraite de Serbie*, Paris, Hachette, 1916.
- VASSAL Joseph, Dardanelles, *Serbie, Salonique : impressions et souvenirs de guerre (avril 1915-février 1916)*, Paris, Plon, nourrit & cie, 1916.
- VASSAL Joseph, « Lettres de Serbie », dans *La revue de Paris*, Paris, 1<sup>er</sup> et 15 mai 1915.
- ŽUJOVIĆ Jovan, *La politique intellectuelle franco-serbe*, Paris, Patrie Serbe, 1918.

# Bibliographie

## I. Histoire culturelle et outils méthodologiques

AMOSSY Ruth, HERSCHBERG PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Armand Colin, 2016.

BARTHES Roland, *Rhétorique de l'image*, Paris, Seuil, 1964.

BECKER Jean-Jacques, « De l'opinion publique à l'imaginaire social », dans *Vingtième siècle*, n° 56, 1997.

BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, éditions de Minuit, 1980.

BOYER Henri, « Stéréotype, emblème, mythe. Sémiotisation médiatique et figement représentationnel », dans *Mots. Les langages du politique* [En ligne], n° 88, 2008.

BRUNEL Pierre et CHEVREL Yves (dir.), *Précis de littérature comparée*, Paris, Presses Universitaires, 1989.

CAUSSAT Pierre, ADAMSKI Dariusz, CRÉPON Marc, *La langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale du XVIIe au XXe siècles*, Hayen, Mardaga, 1996.

CAVALLO Guglielmo et CHARTIER Roger (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001.

CHARLES Christophe, *La dérégulation culturelle : essai d'histoire des cultures en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2015.

CHARTIER Roger, « Le monde comme représentation », *Annales*, nov.-déc.1998, n°6, p. 1505-1520.

COHEN Évelyne, GOETSCHER Pascale, MARTIN Laurent et ORY Pascal (dir.), *Dix ans d'histoire culturelle*, Villeurbanne, Presses de l'enssib, 2011.

DELPORTE Christian, MOLLIER Jean-Yves et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, PUF, 2010.

DMITRIEVA Katia, ESPAGNE Michel, *Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1996.



DOLLÉ Marié et ESPAGNE Geneviève (dir.), *Idées de la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle : entre France et Allemagne*, Paris, les Indes savantes, 2014.

DUFOIX Stéphane, *La dispersion. Une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011.

EDROM Julien, GUERIN Raphaël, GRIOT Witold, SMOLOVIĆ Ksenia et VILLARD Flavien, « Pour un usage du stéréotype en Histoire », *Hypothèses*, vol. 21, n° 1, 2018.

ESPAGNE Michel, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.

ESPAGNE Michel, WERNER Michael (dir.), *Philologiques*, T. III *Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, éditions de la MSH, 1994.

FELSCH Philipp, *Comment August Petermann inventa le pôle Nord*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013.

FRANK Robert (dir.), « Images et imaginaire dans les relations internationales depuis 1938 », dans *Les Cahiers de l'IHTP*, n° 28, Paris, CNRS, Juin 1994.

GERVAIS Thierry, *La fabrique de l'information visuelle. Photographies et magazines d'actualité*, Paris, Textuel, 2015.

GUILLAUMIN Colette, « Emploi positif et négatif des stéréotypes », dans *Enfance*, T. 33, n°4-5, 1980. Congrès international de psychologie de l'enfant. p. 198-199.

GUNTHERT André et POIVERT Michel (dir.), *L'art de la photographie des origines à nos jours*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2016.

HARTOG François, *Le miroir d'Hérodote. Essais sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1991.

ISER Wolfgang, *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, Sprimont, Mardaga, 1976.

JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

JEANNENEY Jean-Noël (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris, Odile Jacob, 2000.

KALIFA Dominique, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013.

LESCANO Alfredo, « Stéréotypes, représentations sociales et blocs conceptuels », *Semen* [En ligne], 35, 2013, mis en ligne le 22 avril 2015.

LINON-CHIPON Sophie, *Gallia orientalis. Voyages aux Indes orientales (1529-1722). Poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.

MARTIN Laurent et VENAYRE Sylvain (dir.), *L'histoire culturelle du contemporain*, Paris, Nouveau monde, 2005.

Maurel Marie-Claude et Mayer Françoise (dir.), *L'Europe et ses représentations du passé*, Paris, L'Harmattan, 2008.

MOSCOVICI Serge, *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1961.

NIQUEUX Michel, *L'Occident vu de Russie. Anthologie de la pensée russe de Karamzine à Poutine*, Paris, Institut d'études slaves, 2016.

ORY Pascal, *L'histoire culturelle*, Paris, PUF, collection « Que sais-je ? », 2011.

PAGEAUX Daniel-Henri, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994. Paris, L'Harmattan, 2008, 226 p.

PLUMYÈNE Jean, LASIERRA Raymond, *Le sottisier de l'Europe*, Paris, André Balland, 1970.

POELS Géraldine, « De l'autre côté de l'écran : faire l'histoire des publics et de la réception télévisuelle », dans *Sociétés & Représentations*, n° 35, 2013/1

POIRRIER Philippe (dir.), *L'Histoire culturelle : un 'tournant mondial' dans l'historiographie ?*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008.

PONTY Janine, « La permanence des stéréotypes dans l'histoire de l'immigration », dans *Accueillir*, n° 249-250, mars-juin 2009.

PROCHASSON Christophe, *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée*, Paris, Démopolis, 2008.

SAÏD Edward, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 2003 [1<sup>ère</sup> ed. française 1980].

SMITH Anthony, « War and ethnicity: the role of warfare in the formation, self-images and cohesion of ethnic communities », dans *Ethnic and Racial Studies*, octobre 1981, volume 4, n° 4, p. 375-397.

SUBRAHMANYAM Sanjay, *L'Inde sous les yeux de l'Europe : mots, peuples, empires, 1500-1800*, Paris, Alma éditeur, 2018.

VENAYRE Sylvain, *Panorama du voyage. Mots, figures, pratiques 1780-1920*, Paris, Belles Lettres, 2012.

VERNANT Jean-Pierre, *Entre mythes et politique*, Paris, Seuil, 1995.

VOVELLE Michel *Idéologies et mentalités*, Paris, Gallimard, 1992 [1982].

VOVELLE Michel, *De la cave au grenier. Un itinéraire en Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle. De l'histoire sociale à l'histoire des mentalités*, Québec, Serge Fleury Editeur, 1980.

WALAS Teresa (dir.), *Stereotypes and Nations*, Cracovie, Cultural Centre Cracow, 1995.

WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte, *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, 2004.

## II. Histoire de l'Europe, histoire des relations internationales

AMIN Samir, *L'Eurocentrisme. Critique d'une idéologie*, Paris, Anthropos, 1988.

ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La découverte, 1996.

ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth et TIFFIN Helen, *Key concepts in post-colonial studies*, Londres et New York, Routledge, 1998.

BADEL Laurence et JEANNESSON Stanislas, « Introduction. Une histoire globale de la diplomatie ? », dans *Monde(s)*, vol. 5, n° 1, 2014, p. 6-26.

BADEL Laurence et JEANNESSON Stanislas (dir.), *Diplomaties*, Paris, Armand Colin, 2010.

BADEL Laurence, *Diplomatie et grands contrats : l'État français et les marchés extérieurs au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010.

BADEL Laurence, FERRAGU Gilles, JEANNESSON Stanislas, MELTZ Renaud (dir.), *Écrivains et diplomates : l'invention d'une tradition*, Paris, Armand Colin, 2016.

BAILLOU J. (dir.), *Les affaires étrangères et le corps diplomatique français*, T. II 1870-1980, Paris, 1984.

BARDET Jean-Pierre, DUPARQUIER Jacques, *Histoire des populations de l'Europe*, T. II et III, Paris, Fayard, 1999.

BAUDRY Pascal, CHAUBERT François, DUBOSCLARD Alain (dir.), *Histoire culturelle des relations internationales. Carrefour méthodologique XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.

BENZONI Maria Matilde, FRANK Robert, PUZZETI Silvia Maria (dir.), *Images des peuples et histoire des relations internationales du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2008.

BRIDGE Francis, BULLEN Roger, *The Great Powers and the European States System, 1815-1914*, Londres, Longman, 1980.

BUFFET Cyrill, Heusser Beatrice, *Haunted by History: Myths in International Relations*, Oxford, Berghahn Books, 1998.

BUSSIÈRE Éric (dir.), *L'Europe centrale et orientale en recherche d'intégration économique (1900-1950)*, Louvain-la-Neuve, Institut d'études européennes, 1998.

CARLIER Claude, SOUTOU Georges-Henri (dir.), *1918-1925, comment faire la paix ?*, Actes du colloque international organisé à Vincennes les 26 et 27 novembre 1999, Paris, Economica, 2001.

COEURÉ Sophie, DULLIN Sabine, *Frontières du communisme. Mythologies et réalités de la division de l'Europe de la révolution d'Octobre au mur de Berlin*, Paris, La Découverte, 2007.

COSSON Olivier, « Expériences de guerre et anticipation à la veille de la Première Guerre mondiale. Les milieux militaires franco-britanniques et les conflits extérieurs », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 50-3, n° 3, 2003, p. 127-147.

DEFRANCE Corine, HOREL Catherine et NÉRARD François-Xavier (dir.), *Vaincus ! Histoires de défaites. Europe, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Nouveau monde, 2016.

DOISE Jean, VAISSE Maurice, *Diplomatie et outil militaire 1871-1969*, Paris, Imprimerie nationale, 1987.

DULPHY Anne, *Les relations culturelles internationales au XX<sup>e</sup>me siècle, de la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Bruxelles, Peter Lang, 2010.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Paris, Dalloz, 1981.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *Tout Empire périra*, Paris, Armand Colin, 1992.

FAURE Justine, *L'ami américain : la Tchécoslovaquie, enjeu de la diplomatie américaine, 1943-1968*, Paris, Taillandier, 2004.

FAURE Justine, PROST Yannick (dir.), *Relations internationales : histoire, questions régionales, enjeux*, Paris, Ellipses, 2008.

FEJTÖ François, *Requiem pour un Empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Paris, Lieu Commun, 1988.

FRANK Robert (dir.), *Pour l'histoire des relations internationales*, Paris, PUF, 2012.

GIRAULT René et FRANK Robert, *Turbulente Europe et nouveaux mondes*, tome II (1914-1941), Paris, Masson, 1988.

GIRAULT René, *Diplomatie européenne. Nations et impérialismes, 1871-1914*, Paris, Payot, 2004.

GIRAULT René, *Histoire des relations internationales contemporaines*, T. I : *Diplomatie européenne, nations et impérialismes 1871-1914*, Paris, Masson, 1979.

GIRAULT René, *Peuples et nations d'Europe au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1996.

HOBSBAWM Eric, *Nations et nationalismes depuis 1780 : programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, 1992.

HOBSBAWM Eric, *L'ère des Empires 1875-1914*, Paris, Hachette littérature, 2007.

KIERNAN Victor, *The lords of Human Kind : European Attitudes to the Outside World in the Imperial Age*, Harmondsworth, Penguin, 1972.

KURTI Laszlo, LANGMAN Juliet, *Beyond Borders: remaking cultural identities in the new East and Central Europe*, Boulder, Colo, 1997.

LAROCHE Pierre-Louis, « L'affaire Dutasta : les dernières conversations diplomatiques et militaires pour sauver l'Empire des Habsbourg (octobre-novembre 1918) », dans *Revue d'Histoire diplomatique*, n° 1, 1994, p. 51-76.

MAJSTOROVIĆ K., STANOJEVIĆ M., « Political influence and Activity of the Masonic Organizations », dans *International Review*, n° 1-2, 2013, p. 140-155.

MARÈS Antoine, *Culture et politique étrangère des démocraties populaires*, Paris, Institut d'études slaves, 2007.

MARÈS Antoine, *Histoire et pouvoir en Europe médiane*, Paris, L'Harmattan, 1996.

MARÈS Antoine, REY Marie-Pierre (dir.), *Mémoires et émotions au cœur de l'histoire des relations internationales*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014.

MICHEL Bernard, *Nations et nationalismes en Europe centrale XIXe-XXe siècle*, Paris, Aubier, 1995.

PALEOLOGUE Maurice, *Au Quai d'Orsay avant la tourmente 1913-1914*, Paris, Plon, 1947.

PANCRACIO Jean-Paul, *Dictionnaire de la diplomatie*, Paris, Dalloz, 2006.

RENOUVIN Pierre, *Histoire des relations internationales*, T. VI-2 (1871-1914) et T. VII (1914-1929), Paris, Hachette, 1955-1957.

ROCHE François (dir.), *La culture dans les relations internationales*, MEFRIM, T. 114-1, Rome, École française de Rome, 2002.

ROCHE François, PIGNIAU Bernard, *Histoire de la diplomatie culturelle française des origines à 1995*, Paris, La Documentation française, 1995.

SAPIRO Gisèle (dir.), *L'espace intellectuel en Europe. De la formation des États-nations à la mondialisation, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup>*, Paris, La Découverte, 2009.

SCHREIBER Thomas, *Les actions de la France à l'Est ou les absences de Marianne*, Paris, L'Harmattan, 2000.

SIBEUD Emmanuelle, « Post-Colonial et Colonial Studies : enjeux et débats », dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n° 51-4 bis, 2004/5, p. 87-95.

SOUTOU Georges-Henri, *Histoire de l'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, PUF, 2007.

THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 2001.

VAGT Alfred, *The military attaché*, Princetown, Princetown University Press, 1967.

VILTARD Yves, « Que faire de la rhétorique de l'amitié en Relations Internationales ? », dans *Raisons politiques*, vol. 33, n° 1, 2009, p. 127-147.

WENDT Alexander, *Social Theory of International Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

WINDLER Christian, *La diplomatie comme expérience de l'autre : consuls français au Maghreb, 1700-1840*, Genève, Droz, 2002.

### III. Histoire et perception des Balkans

ANDERSON Matthew, *The Eastern Question 1774-1923. A study in International Relations*, Londres, Macmillan, 1966.

BARCELO Laurent, « La mission Carnegie dans les Balkans (août-septembre 1913) », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 184, octobre 1996, p. 3-13.

BARIĆ Daniel, *Langue allemande, identité croate. Au fondement d'un particularisme culturel*, Paris, Armand Colin, 2013.

BATAKOVIĆ Dušan (dir.), *Balkanski ratovi 1912-1913* [Les guerres balkaniques 1912-1913], Belgrade, Srpska književna zadruga, 1993.

BECKER d'Annette, « Cruauté, brutalité, brutalisation : les Balkans des Guerres balkaniques à la Grande guerre (1912-1914), dans AMBROISE-RENDU Anne-Claud, ALMEIDA Fabrice d', ELDEMAN Nicole *Des gestes en histoires : formes et significations des gestualités médicale, guerrière et politique*, Paris, S. Arslan, 2006, p. 120-134.

BECKER Jean-Jacques, « La guerre dans les Balkans (1912-1919) », dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, juillet/septembre 2003, p. 4-16.

BERNADOTTE E. SCHMITT, *The Annexation of Bosnia, 1908-1909*, Cambridge, Cambridge University Press, 1937.

BJELIĆ Dušan, SAVIĆ Obrad (eds.), *Balkan as metaphor. Between Globalization and Fragmentation*, Mass, Cambridge, MIT Press, 2002.

BLED Jean-Paul, DESCHODT Jean-Pierre (dir.), *Les guerres balkaniques : 1912-1913*, Paris, PUPS, 2014.

BLED Jean-Paul, *Histoire de Vienne*, Paris, Fayard, 1998.

BLED Jean-Paul, *L'agonie d'une monarchie : Autriche-Hongrie 1914-1920*, Paris, Tallandier, 2014.

BOECKH Katrin et RUTAR Sabine (dir.), *The Balkan Wars from Contemporary Perception to Historic Memory*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2016.

BROWN Léon Carl, *Imperial legacy: the Ottoman imprint of the Balkans and the Middle east*, New York, Columbia University Press, 1996.

CABANES Pierre, *Histoire de l'Adriatique*, Paris, Seuil, 2001.

- CASTELLAN Georges, *Histoire des Balkans XIVE-XXe siècles*, Paris, Fayard, 1999.
- CASTELLAN Georges, *Le monde des Balkans, poudrière ou zone de paix ?*, Paris, Vuibert, 1994.
- CHARALAMBOUS Vasiliki, *La Guerre Russo-Turque de 1877-78, vue par la presse française et anglaise de l'époque*, mémoire réalisé sous la direction de Sylvain Venayre, Grenoble, Université Pierre Mandès-France, 2014.
- CHICLET Christophe et LORY Bernard, *La République de Macédoine*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- CLAYER Nathalie, BOUGAREL Xavier, *Les musulmans de l'Europe du Sud-Est. Des Empires aux Etats balkaniques*, Paris, IISMM-Karthala, 2013.
- CLAYER Nathalie, GRANDITS Hannes, PICHLER Robert, *Conflicting Loyalties in the Balkans. The Great Powers, the Ottoman Empire and Nation Building*, Londres, Tauris, 2011.
- CLELLAN Woodford Mc, *Svetozar Marković and the origins of Balkan Socialism*, Princeton, Princeton university Press, 1964.
- CONTE Voir Francis, *Les Slaves : aux origines des civilisations d'Europe centrale et orientale, VI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Albin Michel, 1996.
- COUDERC Anne, *États, nations et territoires dans les Balkans au XIX<sup>e</sup> siècle. Histoire de la première frontière gréco-ottomane (1832-1881)*, sous la direction de Sypros Asdrachas, Paris I Sorbonne, 2000.
- DECLEVA Enrico, « Droite et gauche en Italie face à la crise d'Orient (1876-1878) », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 27, janv-mars 1980, p. 114-135.
- DEDIJER Vladimir, *Sur la route de Sarajevo*, Paris, Gallimard, 1969.
- DJORDJEVIĆ Dimitrije, *Révolutions nationales des peuples balkaniques 1804-1914*, Belgrade, Institut d'histoire de Belgrade, 1965.
- DURANDIN Catherine et FOLSCHWEILLER Cécile (dir.), *Alerte en Europe : la guerre dans les Balkans (1912-1913)*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- Ernest Weibel, *Histoire et géopolitique des Balkans*, Paris, Ellipses, 2002.
- FRÉMEAUX Jacques, *La question d'Orient*, Paris, Fayard, 2014.
- GANGLOFF Sylvie (dir.), *La perception de l'héritage ottoman dans les Balkans*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- GARDE Paul, *Le discours balkanique : des mots et des hommes*, Paris, Fayard, 2004.
- GELEZ Philippe, *Safvet-beg Bašagić, 1870-1934 : aux racines intellectuelles de la pensée nationale chez les musulmans de Bosnie-Herzégovine*, Athènes, École française d'Athènes, 2010.

GELEZ Philippe et ANASTASSIADIS Anastassios, « Consuls dans l'empire ottoman. La concurrence des États dans les Balkans, entre la Guerre de Crimée et le Congrès de Berlin (1853-1878) », dans ULBERT Jörg, PRIJAC Lukian (dir.), *Consuls et services consulaires au XIX<sup>e</sup> siècle*, Hambourg, DOBU Verlag, 2010.

GEORGEON François, « Aux antipodes de l'État-nation : le monde pluriel des Ottomans », dans *Confluences Méditerranée*, vol. 73, n° 2, 2010, p. 21-30.

GEORGEON François, VATIN Nicolas, VEINSTEIN Gilles (dir.), *Dictionnaire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 2015.

GLENNY Misha, *The Balkans 1804-1999. Nationalism, War and the Great Powers*, Granta Books, 2000.

GROSRICHARD Alain, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Seuil, 1979.

GRUDZINSKA-GROSS Irena, *Eastern Europe: continuity and change (1987-1995)*, New York, Peter Lang, 2014.

HALL Richard, *Balkan Wars 1912-1913. Prelude to the First World War*, Londres-New York, Routledge, 1969.

HENTSCH Thierry, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.

HOREL Catherine (dir.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, cent ans après*, Bruxelles, Peter Lang, 2011.

HOREL Catherine (dir.), *Les guerres balkaniques (1912-1913). Conflits, enjeux, mémoire*, Bruxelles, Peter Lang, 2014.

HUPCHICK Dennis et COX Harold, *Les Balkans atlas historique*, Paris, Economica, 2001.

IORGA Nicolae, *Les voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, J. Gamber, 1927.

JELAVICH Barbara, *History of the Balkans. Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Vol. 1, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

JELAVICH Barbara, JELAVICH Charles, *The Establishment of the National Balkan States, 1804-1920*, University of Washington Press, 1977.

JELAVICH Charles, JELAVICH Barbara, *The Balkans in transition*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1963.

JOVANOVIĆ Vojislav, *Engleska bibliografija o Istočnom pitanju u Evropi* [Bibliographie anglaise sur la question d'Orient en Europe], Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 1978.

KARPAT K. H., *Ottoman population 1830-1914: Demographic and Social Characteristics*, University of Wisconsin Press, 1985.



- KITROMILIDES Paschalis, « "Balkan Mentality": History, legend, imagination », dans *Nations and nationalism*, vol. 2, n°2, Juillet 1996, p. 163-191.
- KOLAKOVIĆ Aleksandra, « French Intellectuals and the French policy Change in the Balkans (1912-1913) », dans *Journal of Turkish World Studies*, XII/2, 2012, p. 199-212.
- KOSTOVICOVA Denisa, *Transnationalism in the Balkans*, Routledge, New-York, Londres, 2008.
- KOVIĆ M., « Protector, Neighbour, Enemy: the Habsburg Empire and the Serbs (1780-1914) », dans *Studies in Ethnicity and Nationalism*, 81-102, 2005.
- KOVIĆ Miloš, *Disraeli and the Eastern Question*, Oxford University Press, 2010.
- LAMPE John R., MAZOWER Mark (dir), *Ideologies and National Identities: the Case of Twentieth-Century Southeastern*, Budapest, Central European University Press, 2004.
- LAURENS Henry, *Les crises d'Orient*, Paris, Fayard, 2017.
- LEJEAN Guillaume, *Voyages dans les Balkans 1857-1870. Textes édités et présentés par Marie-Thérèse Lorain et Bernard Lory*, Paris, Non Lieu, 2011.
- LOLIĆ Anica et MAKSIN Jelena, *Bibliografija jugoslovenske literature o velikoj istocnoj krizi 1875-1878* [Bibliographie de la littérature yougoslave sur la grande crise d'Orient 1875-1878], Belgrade, Prosveta, 1979.
- LORY Bernard, *De la transition post-ottomane à la transition post-communiste*, Istanbul, Isis, 1996.
- LORY Bernard, *L'Europe balkanique de 1945 à nos jours*, Paris, Ellipses, 1996.
- MACFIE Alexander, *The Eastern question 1774-1923*, Londres et New York, Longman, 1996.
- MANTRAN Robert (dir), *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, Fayard, 1989.
- MARKOVICH Slobodan, *British perceptions of Serbia and the Balkans 1903-1906*, Paris, Prologue, 2000.
- MAZOWER Mark, *The Balkans*, Londres, Weidenfled & Nicolson, 2000.
- MELTZ Renaud, HUDEMANN Rainer (dir.), *De part et d'autre du Danube. L'Allemagne, l'Autriche et les Balkans de 1815 à nos jours*, actes du colloque international en hommage à Jean-Paul Bled, Paris, Presses de la Sorbonne, 2014.
- MEŠTROVIĆ Stjepan (dir.), *The Road from Paradise. Prospects for Democracy in Eastern Europe*, Lexington, University Press of Kentucky, 1993.
- MINK Georges (dir.), *Le Passé au présent : gisements mémoriels et actions historicisantes en Europe centrale et orientale*, Nanterre, Michel Houdiard, 2010.
- MUDRY Thierry, *Histoire de la Bosnie-Herzégovine : faits et controverses*, Paris, Ellipses, 1999.

- NEDELJKOVIĆ Dragan (dir.), *Reflets de l'histoire européenne dans l'œuvre d'Ivo Andrić*. Actes du colloque international 31 mai, 1er et 2 juin 1985, Nancy, 1987.
- NOUZILLE Jean, *Le Prince Eugène de Savoie et le sud-est européen (1683-1736)*, Paris, Honoré Champion, 2012.
- OZIL Ayşe, *Orthodox Christians in the Late Ottoman Empire. A Study of Communal Relations in Anatolia*, New York, Routledge, 2013.
- PALAIRET Michaël, *The Balkan economies 1800-1914*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997.
- PITSOS Nicolas, « Unionistes contre Ententistes : regards français sur un conflit ottoman », dans *IDEA, a Journal of Humanities*, 2010, n°2, p.132-154.
- PITSOS Nikola, *Marianne face aux Balkans en feu : perceptions des guerres balkaniques de 1912-1913 dans l'espace médiatique français*, thèse réalisée sous la direction de Joëlle Dalègre, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 2014.
- PLATOV Ilya, « Barbare et infidèle », dans *Cahiers balkaniques*, n° 36-37, 2008, p. 293-320.
- REED John, *La guerre dans les Balkans*, Paris, Seuil, 1996.
- RISTOVIĆ Milan, *Crni Petar i balkanski razbojnici : Balkan i Srbija u nemackim satiricnim casopisima (1903-1918) / Black Peter and Balkan Brigands. The Balkans and Serbia in German Satirical Journals (1903-1918)*, Belgrade, Udruženje za Drštvenu Istoriju, 2003.
- TODOROVA Liljana, *Les Slaves du Sud au XIX<sup>e</sup> siècle vus par Xavier Marmier*, Paris, Publications orientalistes de France, 1980.
- TODOROVA Maria, « The Ottoman legacy in the Balkans », dans BROWN Carl (dir.), *Imperial Legacy : The Ottoman Imprint in the Balkans and the Middle East*, New York, Columbia University Press, 1995, p. 45-77.
- TODOROVA Maria, *Balkan identities: nation and memory*, Londres, Hurst & cie, 2004.
- TODOROVA Maria, *L'imaginaire des Balkans*, Paris, éditions de l'EHESS, 2011 [1997].
- TODOROVA Maria, *Remembering communism: genres of representation*, New York, Social Sciences Research Council, 2010.
- TRENCSENYI Balazs et alii, *A history of modern political thought in East Central Europe. 1, Negotiating modernity in the "long nineteenth century"*, Oxford, Oxford university press, 2016.
- WARNIER Raymond, « À propos du voyage en Orient », dans VIALLENEIX Paul (dir.), *Lamartine : le livre du centenaire*, Paris, Flammarion, 1971.
- WIEBEL Ernest, *Histoire et géopolitique des Balkans de 1900 à nos jours*, Paris, Ellipses, 2002.

WIJK Nicolaas van, *Les langues slaves. De l'unité à la pluralité*, Gravenhage, Mouton & Co, 1956.

WOLFF Larry, *Inventing Eastern Europe : The Map of Civilization on the Mind of Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994.

YERASIMOS Stéphane (dir.), *Le retour des Balkans 1991-2001*, Paris, Autrement, 2001.

YERASIMOS Stéphane, *Questions d'Orient : frontières et minorités des Balkans au Caucase*, Paris, La Découverte, 1993.

#### IV. Histoire de la Serbie

ANTIĆ Cedomir, *Ralph Paget. A diplomat in Serbia*, Belgrade, Institute for Balkan Studies, 2006.

ARNAOUTOVICH Dragomir, *Histoire des chemins de fer yougoslaves*, Paris, Dunod, 1937.

BANAC Ivo, *The national Question in Yougoslavia : Origins, History, Politics*, Ithaca, Cornell University Press, 1984.

BANDIĆ Dušan, *Carstvo zemaljsko i carstvo nebesko : ogleđ o narodnoj religiji* [L'empire terrestre et l'empire céleste : essai sur la religion nationale], Belgrade, Biblioteka XX vek, 1990.

BANKO Jean, « Mœurs et coutumes des Yougoslaves », dans *Cahiers du Sud*, Marseille, 1940.

BARIETY Jacques, « La naissance du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes », dans *Relations internationales*, n° 103, automne 2000, p. 318.

BATAKOVIĆ Dušan (dir.), *Histoire du peuple serbe*, Paris, L'âge d'homme, 2005.

BATAKOVIĆ Dušan, « La 'main noire' (1911-1917) : l'armée serbe entre démocratie et autoritarisme », dans *Revue d'Histoire diplomatique*, 1998, n° 2, p. 95-144.

BATAKOVIĆ Dušan, « Serbian government and Essad-Pasha Toptani », dans *Serbs and Albanians in the 20th century*, Academics conferences of the Serbian Academy of Sciences and Art, vol. LXI, Departement of historical sciences, n° 20, p. 57-78.

BATAKOVIĆ Dušan, « The Salonica Trial 1917: Black Hand vs Democracy (The Serbian Army from International Strife to Military Success) », dans *The Salonica Theatre of Operations and the Outcome of the Great War*, Thessalonique, 2005.

BATAKOVIĆ Dušan, *The Kosovo chronicles*, Belgrade, Plato, 1992.

BATAKOVIĆ Dušan, *Yougoslavie. Nations, religions, idéologies*, Paris, L'âge d'homme, 1994.

- BECKER J.-J., « L'ombre du nationalisme serbe », dans *Vingtième siècle*, n° 69, janv-mars 2001, p. 7-29.
- BOGDANOVIĆ Mirjana, *The Serbian labor movement in the period 1903-1914*, Amsterdam, Rijksuniversitet Groningen, 1988.
- CASTELLAN Georges, *La vie quotidienne en Serbie au seuil de l'indépendance 1815-1839*, Paris, Hachette, 1967.
- CASTELLAN Georges, *Serbes d'autrefois, aux origines de la Serbie moderne*, Brest, Armeline, 2005.
- CORDIER Louis, *L'héroïque défense de Belgrade. La bataille sur le quai du Danube, 5-9 octobre 1915*, Nancy, Bailly & Wettstein, 1939.
- CORNWALL Mark, « Serbia », dans *Décisions for War 1914*, New York, Saint Martin's Press, 1995.
- DESMAZES, NAOUMOVITCH, *Les victoires serbes en 1914*, Paris, Berger-Levrault, 1928.
- DJOKIĆ Dejan, « Whose Myth ? Wich Nation ? The Serbian Kosovo Myth Revisited », dans KARTHAUS Nicola et LICHTENBERGER Katharina, *Gebrauch und Missbrauch des Mittelalters, 19.-21. Jahrhundert*, Munich, Wilhelm Fink, 2009.
- DJORDJEVIĆ Dimitrije, *Carinski rat između Austro-Ugarske i Srbije 1906-1911* [La guerre douanière entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie], Belgrade, Institut d'histoire, 1962.
- DJORDJEVIĆ Dimitrije (dir.), *The creation of Yugoslavia 1914-1918*, Santa Barbara, Oxford England Clio books, 1980.
- DRAGNICH Alex, *Serbia Through the Ages*, Colombia, Colombia University Press, 2004.
- DRAGNITCH Alex N., *Serbia, Nikola Pašić and Yougoslavia*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1974.
- DUNAN Marcel, *L'automne serbe. Le drame balkanique de 1915. Notes d'un témoin*, Paris, Berger-Levrault, 1932.
- EKMEČIĆ Milorad, *Stvaranje Jugoslavije 1790-1918* [La création de la Yougoslavie], Belgrade, Prosveta, 1989.
- FORAN DE SAINT-BAR Thomas, *Les Karageorges rois de Serbie et de Yougoslavie*, Paris, Christian, 1999.
- FRYER Charles, *The Destruction of Serbia in 1915*, East European monographs, 1997.
- GERVEREAU Laurent, TOMIĆ Yves, *De l'unification à l'éclatement : l'espace yougoslave, un siècle d'histoire*, Nanterre, BDIC, 1998.
- HADROVICS Laszlo, *Le peuple serbe et son Eglise sous la domination turque*, 1947.

- ILIĆ Jovan TERZIĆ Slavenko, KRESTIĆ Vasilije *et alii*, *The Serbian question in the Balkans*, Belgrade, Université de Belgrade, 1995.
- JANJIĆ Dušan, *Serbia between the Past and the Future*, Institute of Social Sciences, Belgrade, Forum for Ethnic Relations, 1997.
- JELAVICH Charles, *South Slav Nationalism: Textbooks and Yugoslav Union before 1914*, Columbus, Ohio State University Press, 1990.
- JOVANOVIĆ Radmila, *After Yougoslavia : the cultural spaces of a vanished land*, Stanford, Stanford University Press, 2013.
- KARANOVIĆ Milenko, *The development of education in Serbia and emergence of its intelligentsia (1838-1858)*, Colombia University Press, 1995.
- KOVAC Miro, *La France, la création du royaume « yougoslave » et la question croate, 1914-1922 », Bruxelles, Peter Lang, 2001.*
- LE MOAL Frédéric, *La Serbie : du martyre à la victoire 1914-1918*, Paris, Editions 14-18, 2008.
- LJUŠIĆ Radoš (dir.), *Enciklopedija srpskog naroda* [Encyclopédie du peuple serbe], Belgrade, Zavod za udžbenike, 2008.
- LJUŠIĆ Radoš, *Karađorđevići [Les Karadjordjević]*, Karić fondacija, Belgrade, Narodna knjiga, 2001.
- LJUŠIĆ Radoš, *Kneževina Srbija, 1830-1839 [La Principauté de Serbie, 1830-1839]*, Belgrade, Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, 2004.
- LJUŠIĆ Radoš, *Srbija 19. Veka* [La Serbie au XIX<sup>e</sup> siècle], Belgrade, Vojna knjiga, 1994.
- LJUŠIĆ Radoš, *Vlade Srbije : 1805-2005* [Les gouvernements serbes : 1805-2005], Belgrade, Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, 2005.
- LORY Bernard, *La Serbie et la guerre de Crimée*, Belgrade, Sanu, 1991.
- MACKENZIE David, « Serbian Nationalist and Military Organizations and the Piedmont idea 1844-1914 », dans *East European Quarterly*, n° 3, 1982.
- MACKENZIE David, *Apis. The Congenial Conspirator. The life of Colonel Dragutin Ditrjjević*, New York, Columbia University Press, 1989.
- MACKENZIE David, *Serbs and Russians*, New York, Columbia University Press, 1996.
- MACKENZIE David, *The « Black Hand » on trial : Salonika, 1917*, New York, Columbia University Press, 1995.
- MACKENZIE David, *The Serbs and Russian Pan-Slavism 1875-1878*, Ithaca, Cornell University Press, 1967.

- MIHALJICÍĆ Rade, *The battle of Kosovo in history and in popular tradition*, Belgrade, Beogradski izdavačko-grafički zavod, 1989.
- MITROVIĆ Andrej, *Serbia's Great War 1914-1918*, Londres, Hurst & cie, 2007.
- MITROVIĆ Andrej, *Strane banke u Srbiji 1878-1914* [Les banques étrangères en Serbie 1878-1914], Belgrade, Stubovi kulture, 2004.
- MOUSSET Jean, « Le socialisme serbe à la croisée des chemins : bakunisme ou marxisme », dan *Revue des études slaves*, tome 23, fascicule 1-4, 1947. p. 102-119.
- MOUSSET Jean, *La Serbie et son Eglise 1830-1904*, Paris, Droz, 1938.
- OPAČIĆ Petar, *Srbija i Solunski front* [La Serbie et le front de Salonique], Belgrade, Jugoslovenskarevija, 1979.
- PAVLOVIĆ Mihailo, *Od Esklavonije ka Jugoslaviji* [De l'Esclavonie vers la Yougoslavie], Novi Sad, Sremski Karlovci, 1994.
- PAVLOVIĆ Mihailo, « Kosovski boj u francuskoj književnosti » [La bataille de Kosovo dans la littérature française », dans Radovan SAMARDŽIĆ (dir.), *Kosovski boj u evropskoj književnosti* [La bataille de Kosovo dans la littérature européenne], Belgrade, Srpska književna zadruga, 1994.
- PAVLOVIĆ Vojislav, « La mémoire et l'identité nationale : la mémoire de la Grande Guerre en Serbie », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 228, 2007, p. 51-60.
- PAVLOVIĆ Vojislav, SANDU Traian, « Guerres et sociétés en Hongrie, Yougoslavie et Roumanie, 1911-1946 », dans MOTTE Martin, THEBAULT Frédéric (dir.), *Guerre, idéologies, populations, 1911-1946*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 49-73.
- PAVLOWITCH Stevan K., *Serbia. The history behind the name*, Hurst & cie, Londres, 2002.
- PEROVIĆ Latinka, OBRADOVIĆ Marija, STOJANOVIĆ Dubravka, *Srbija u modernizacijskim procesima XX. veka* [La Serbie dans les processus de modernisation au XX<sup>e</sup> siècle], Belgrade, INIS, 1994.
- PETROVICH Michael Boro, *A History of Modern Serbia 1804-1918*, 2 vol., New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1976.
- POPOV Čedomir, *Istočno pitanje i srpska revolucija 1804-1918* [La question d'Orient et la révolution serbe 1804-1918], Belgrade, Srpska književna zadruga, 2008.
- POPOVIĆ Miodrag, *Kosovo : histoire d'un mythe. Essai d'archéologie littéraire*, Paris, Non lieu, 2010.
- RADAN Peter et PAVKOVIĆ Aleksandar (dir.), *The Serbs and their Leaders in the Twentieth Century*, Aldershot, Ashgate, 1997.

RASTOVIĆ Aleksandar, « Britanske novine o Majskom prevratu u Srbiji 1903. » [Les journaux britanniques et le coup d'État de 1903 en Serbie], dans *Zbornik matice srpske za istoriju*, n° 67/68, 2003.

ROTER BLAGOJEVIĆ Mirjana et RADIVOJEVIĆ Ana, « Les espaces publics et la vie publique à Belgrade au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle et leur transformation au XX<sup>e</sup> siècle », dans *Études balkaniques*, n° 14, 2007, p. 107-142.

SARENAC Danilo et MEYER Mathilde, « Sources iconographiques pour l'histoire de la Serbie, 1914-1918 », dans *Revue historique des armées*, n° 258, 2010, p. 126-129.

SMOLOVIĆ Ksenia, « Les récits serbes et français de la bataille de Kosovo : du mythe aux enjeux politiques européens », dans Isabelle Davion et Beatrice Heuser, *Les batailles et leurs mythes*, Paris, Belin, début 2020 (à paraître).

SOUTOU Georges-Henri (dir), « La Serbie au temps du traité de Paris : un pas vers l'Europe », dans *Le congrès de Paris (1856), un événement fondateur*, Bruxelles, PIE Peter Lang, 2009, p. 133-150.

TERZIĆ Slavenko, (dir.), *Srbija 1917 godine* [Colloque scientifique La Serbie en 1917], Belgrade, Istorijski institut, 1986.

TOMIĆ Yves, *La Serbie du prince Miloš à Milošević*, Bruxelles, Peter Lang, 2003.

TOŠIĆ Desimir, *Srpski nacionalni problemi* [Les problèmes nationaux serbes], Oslobođenje, Paris, 1952.

TRGOVČEVIĆ Ljubinka, « Obrazovanje kao činilac modernizacije Srbije u XIX veku : analitička skica » [L'éducation comme facteur de la modernisation de la Serbie au XIX<sup>e</sup> siècle : esquisse analytique], dans *Srbija u modernizacij skim procesima XX veka* [La Serbie dans les processus de modernisation au XX<sup>e</sup> siècle], Belgrade, Institut za noviju istoriju Srbije, 1994.

TRGOVČEVIĆ Ljubinka, TOMIĆ Svetlana et HADŽI-POPOVIĆ Ivana, *Ruža i Trnje* [La rose et l'épine], Belgrade, Laguna, 2015.

TROUDE Alexis, *Géopolitique de la Serbie*, Paris, Ellipse, 2006.

VOJVODIĆ Mihailo, *Putevi srpske diplomatije*, [Les chemins de la diplomatie serbe] Belgrade, Clio, 1999.

VOJVODIĆ Mihailo, *Srbija u međunarodnim odnosima krajem XIX i početkom XX veka* [La Serbie dans les relations internationales à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle], Belgrade, SANU, 1988,

VUCINITCH W. S., *Serbia between East and West. The events of 1903-1908*, Stanford, Stanford University Press, 1954.

VUKIĆEVIĆ Milenko, *Kralj Petar, od rođenja do smrti 1844-1921* [Le roi Pierre, de sa naissance à sa mort 1844-1921], Belgrade, Kultura, 1990.

VUKSANOVIĆ-ANIĆ Draga, « Francuske vojne misije u Srbiji 1853-1886 i pitanje narodne vojske » [Les missions militaires françaises en Serbie 1853-1886 et la question de l'armée populaire], dans *Recueil des travaux*, 10, Belgrade, Institut d'Histoire, 1990, p. 120-128.

WATCHEL Andrew, « Culture in the South Slavic lands 1914-1918 », dans ROSHWALD Avial, STITES Richard, *European culture in the Great War. The arts, entertainment and propaganda 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

WATCHEL Andrew, *Making a Nation, Breaking a Nation. Literature and Cultural Politics in Yugoslavia*, Stanford, Stanford University Press, 1998.

ŽIVOJINOVIĆ Dragojlob, *Kralj Petar I Karadjordjević, život i delo u otadžbini 1903-1914 godine* [Pierre I<sup>er</sup> Karadjordjević, vie et œuvre dans sa patrie 1903-1914], Belgrade, Beogradski izdavačko grafičkizavod, 1990.

ŽIVOJINOVIĆ Dragojlob, *Petar I Karadjordjević život i delo u inostranstvu 1844-1903. godine* [Pierre I<sup>er</sup> Karadjordjević, vie et œuvre à l'étranger 1844-1903], Belgrade, Beogradski izdavačko-grafički zavod, 1988.

## V. Histoire de la France

ALBERT Pierre, « La presse et la guerre », dans MATHIEN Michel (dir.), *L'information dans les conflits armés. Du Golfe au Kosovo*, Paris, L'Harmattan, 2001.

ALLAIN J.C., *Histoire de la diplomatie française*, Paris, Perrin, 2005.

APRILE Sylvie, *La révolution inachevée 1815-1870*, Paris, Belin, 2010.

AUTHEMAN André, *La Banque impériale ottomane*, Paris, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 1996.

BAILLOU Jean, *Les Affaires étrangères et le corps diplomatique français 1790-1980*, Paris, CNRS, 1984.

BELLANGER Claude (dir.), *Histoire générale de la presse française*, T. III : de 1871 à 1940, Paris, PUF, 1972.

BERNARD Antonia, *Histoire de la slavistique*, Paris, Institut d'études slaves, 2003.

BERNSTEIN Gisèle et Serge, *La troisième République*, Paris, MA éditions, 1987.

BIRNBAUM Pierre, *Les fous de la République*, Paris, Seuil, 1994.



BLANCHARD Pascal, BANCEL Nicolas, LEMAIRE Sandrine (dir), *La fracture coloniale : la société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La découverte, 2006.

BONIN Hubert, *La Banque de l'Union parisienne*, Paris, Plage, 2001.

BOUVIER Jean, GIRAULT René, THOBIE Jacques, *L'impérialisme à la française 1914-1960*, Paris, La découverte, 1986.

BROGLIE Gabriel de, *Histoire politique de la Revue des Deux Mondes de 1829 à 1979*, Paris, Perrin, 1979.

CANAT René, *L'hellénisme des romantiques. La Grèce retrouvée*, Paris, Didier, 1951.

CANDAR Gilles et DUCLERT Vincent, *Jean Jaurès*, Paris, Fayard, 2014.

CHAPPEY Jean-Luc, *La Société des observateurs de l'homme, 1799-1804 : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002.

CHARLE Christophe, *La République des universitaires, 1870-1940*, Paris, Seuil, 1994.

CHARLE Christophe, *Les élites de la République 1880-1900*, Paris, Fayard, 1987.

CHISS Jean-Louis, « Les linguistes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'identité nationale' et la question de la langue », dans *Langages*, vol. 182, n° 2, 2011, p. 41-53.

CITRON Suzanne, *Le mythe national. L'histoire de France revisitée*, Paris, Editions de l'Atelier, 2008.

CONKLIN Alice, *A Mission to Civilize. The Republican Idea of Empire in France and West Africa, 1895-1930*, Stanford, Stanford University Press, 1997.

CONSTANTINI Dino, *Mission civilisatrice. Le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité politique française*, Paris, La découverte, 2008.

COPANS Jean et JAMIN Jean, *Aux origines de l'anthropologie française*, Paris, Jean-Michel Place, 1994.

CORBIN Alain (dir.), *Histoire de la virilité, T. 2 Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2011.

COSNIER Colette, *Rennes pendant le procès de Dreyfus*, Rennes, Ouest France, 1984.

COUDERC-MORANDEAU Stéphanie, *Philosophie républicaine et colonialisme. Origines, contradictions et échecs sous la Troisième République*, Paris, L'Harmattan, 2008.

DANSETTE Adrien, *Histoire religieuse de la France contemporaine. De la révolution à la III<sup>e</sup> République*, Paris, Flammarion, 1948.

DARD Olivier et GRUNEWALD Michel (dir.), *Jacques Bainville. Profils et réceptions*, Berne, Peter Lang, 2010.

DASQUE Isabelle, « Une élite en mutation : les diplomates de la République (1871-1914) », dans *Histoire, économie & société*, vol. 26<sup>e</sup> année, n° 4, 2007, p. 81-98.

DELPORTE Christian, *Intellectuels et politique*, Paris, Castermann, 1995.

DELPORTE Christian, *Les journalistes en France 1880-1930. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999.

DIGEON Claude, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959.

DROZ Jacques, *Le socialisme démocratique 1864-1960*, Paris, Armand Colin, 1966.

FONTAINE Marion, PROCHASSON Christophe, MONIER Frédéric, *Une contre-histoire de la IIIe République*, Paris, La Découverte, 2013.

HOIBIAN Olivier, « L'œuvre des « caravanes scolaires » : un programme d'éducation globale à la périphérie de l'école républicaine (1874-1934) », dans *Revue française de pédagogie*, n° 195, 2016, p. 25-36.

JOANA Jean, *Pratiques politiques des députés français au XIX<sup>ème</sup> siècle : du dilettante au spécialiste*, Paris, L'Harmattan, 1999.

JOLLY Jean (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français*, I-VIII, Paris, Presses universitaires de France, 1960-1977.

JOLY Laurent, « Les débuts de l'Action française (1899-1914) ou l'élaboration d'un nationalisme antisémite », dans *Revue historique*, 2006, vol. 639, n° 3, p. 695-718.

LABORIE Pierre, *L'opinion française sous Vichy*, Paris, Seuil, 1990.

LABROUSSE Pierre (dir.), *Langues'O 1795-1995. Deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Paris, Hervas, 1995.

LE BEGUEC Gilles, « Les réseaux », dans MAYEUR Jean-Marie (dir.), *Les Parlementaires de la Troisième République*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003, pp. 241-261.

LE BEGUEC Gilles, « Les conférences d'éloquence parlementaire à la Belle Epoque : déclin ou renouveau ? », dans *Actes du 57<sup>e</sup> congrès du CIHAE : Assemblées et Parlements dans le monde, du Moyen-âge à nos jours*, Paris, Assemblée nationale, 2010.

LEVILLAIN Philippe, RIEMENSCHNEIDER Rainer (dir.), *La guerre de 1870-1871 et ses conséquences*, Bonn, Bouvier Verlag, 1990.

LEVY Arlette, *Joseph Reinach (1856-1921) : l'homme et son message*, Institut national des langues et civilisations orientales, thèse sous la direction de PHILIPPE Béatrice, Paris, 2006.

LEVY-LEBOYER Maurice (dir.), *La position internationale de la France. Aspects économiques et financiers XIXe-XXe siècles*, Paris, EHESS, 1977.

LOUIS Jérôme, *La question d'Orient sous Louis-Philippe*, Paris, SPM, 2015.

MARCARD Françoise, *La France de 1870 à 1918 : l'ancrage de la République*, Paris, Armand Colin, 1996.

MAYEUR Jean-Marie et CORBIN Alain (dir.), *Les immortels du Sénat 1875-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.

MAYEUR Jean-Marie, HILAIRE Yves-Marie (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, 1-10, Paris, Beauchesne, 1985-2001.

MAYEUR Jean-Marie, *La vie politique sous la Troisième République 1870-1940*, Paris, Seuil, 1984.

MOULINIER Pierre, « Les étudiants étrangers à Paris en 1900 », dans *Hommes & migrations*, 2014, n° 1308, p. 119-127.

MOULINIER Pierre, *Les étudiants étrangers à Paris au XIXe siècle. Migrations et formation des élites*, Rennes, Presses universitaires, 2012.

ORY Pascal, SIRINELLI Jean-François, *Les intellectuels en France, de l’Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986.

PELLATON Michel, *Histoire de la presse écrite*, Mouans-Sartroux, PEMF, 2005.

POINTEIL Félix, *L’éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848)*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.

PREVOST Michel, ROMAN D’AMAT Jean-Charles (dir.), *Dictionnaire de biographie française*, I-XX, Paris, Letouzey et Ané, 1985-2001.

PROCHASSON Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre*, Paris, Seuil, 1993.

PROCHASSON Christophe, *Paris 1900 : essai d’histoire culturelle*, Paris, Calmann-Lévy, 1999.

PROCHASSON Christophe, RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1996.

QUELOZ Dimitry, « L’Action française et les questions militaires avant la Première Guerre mondiale », dans SOUTOU Georges-Henri et MOTTE Martin (dir.), *Entre la vieille Europe et la seule France. Charles Maurras, la politique extérieure et la défense nationale*, Paris, Economica, 2010

RAUCH André, « Du *Joanne* au *Routard*. Le style des guides touristiques », dans CHABAUD Gilles et alii, *Les guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2000.

REBÉRIOUX Madeleine, « Jaurès et la Turquie », dans *Bulletin de la SEJ*, n° 109, avril-juin 1988.

RENAN Ernest, *Qu’est-ce qu’une nation et autres essais politiques*, textes choisis et présentés par Joël Roman, Paris, Pocket, 1992.

ROSANVALLON Pierre, *Le modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme de 1789 à nos jours*, Paris, Seuil, 2004.

- SALON Albert, *L'action culturelle de la France dans le monde : analyse critique*, 3 volumes, thèse de doctorat, Université de Paris I, sous la direction de DUROSELLE Jean-Baptiste, 1981.
- SHORROCK William I, « Prelude to Empire. French Balkan Policy 1878-1881 », dans *East European Quaterly*, XVI, n° 3, septembre 1982, p. 345-362.
- SINGARAVÉLOU Pierre, *Professer l'Empire : les sciences coloniales en France sous la III<sup>e</sup> République*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.
- SIRINELLI Jean-François (dir.), *De la Belle Époque à la Grande Guerre 1893-1918. Le triomphe de la République*, Paris, Librairie générale française, 1999.
- SOHN Anne-Marie, « Sois un homme ! » *La construction de la masculinité au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2009.
- SOUTOU Georges-Henri (dir.), *Recherches sur la France et le problème des Nationalités pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, PUPS, 1995.
- SOUTOU Georges-Henri, « Briand et l'Allemagne au tournant de la guerre (septembre 1916-janvier 1917), dans *Media in Francia*, Mélanges offerts à Karl Ferdinand Werner, Paris, Institut historique allemand, 1989.
- VILLATE Laurent, *La République des diplomates Paul et Jules Cambon (1843-1935)*, Paris, Science Infuse, 2002.
- WANDYCYZ Piotr, *France and her eastern Allies 1919-1925*, Minneapolis University Press, 1962.
- WEILL-RAYNAL Etienne, *La politique française des réparations*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1946.
- WILLARD Claude, *Jules Guesde, l'apôtre et la loi*, Paris, Ouvrières, 1991.
- WINOCK Michel (dir.), *L'invention de la démocratie 1789-1914*, Paris, Seuil, 2002.
- WINOCK Michel, *La Belle Époque. La France de 1900 à 1914*, Paris, Perrin, 2002.
- WINOCK Michel, *La fièvre hexagonale. Les grandes crises politiques 1871-1968*, Paris, 1999.
- WINOCK Michel, *La France républicaine : histoire politique XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>*, Paris, Robert Laffont, 2017.
- WINOCK Michel, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997.
- WINOCK Michel, *Le socialisme en France et en Europe*, Paris, Seuil, 1992.

## VI. La France et l'Europe centrale et orientale

AUNOBLE Éric, *La Révolution russe, une histoire française. Lectures et représentations depuis 1917*, Paris, La fabrique des éditions, 2016.

BARAC Antun, « Une française dans un roman croate », dans *Les annales de l'Institut français de Zagreb*, n° 2/3, 1953-1954, p. 47-59.

BENETEAU Arthur, « Servir les intérêts français en plein chaos révolutionnaire. Étude des attachés militaires en Russie, 1916-1920 », dans *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, Vol. 47, n° 1, 2018, p. 61-72.

BERINDEI Dan, « Paris et Vienne, centres de formation des cadres intellectuels roumains au XIX<sup>e</sup> siècle », dans *Études danubiennes*, Strasbourg, 1989, vol. V, n° 2.

BOGOJEVIĆ Dragan, *L'imaginaire du Monténégro chez les voyageurs français du XIX<sup>e</sup> siècle*, Podgorica, IVPE, 2006, p. 125.

BOZGAN Ovidiu, « L'université de Budapest et la France de 1864 aux années 1940 », dans *Cahiers d'histoire*, Lyon, 1992, vol. 37, n° 2, p. 151-171.

CADOT Michel, *L'image de la Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Paris, Fayard, 1967.

CARRIEU Guy, « Les relations entre la France et la Russie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> », dans Frédéric Guelton (dir.), *L'alliance franco-russe à l'épreuve de la Grande Guerre*, journées d'études 2016, La Marne.

CHROBÁK Tomáš, *Pour la Patrie, pour les Slaves. Les slavisants français et leur rôle dans la vie publique (1863-1920)*, thèse de doctorat sous la direction de Bernard Michel et Lud'a Klusákova, Université Paris I Panthéon Sorbonne et université Charles de Prague, 2008.

COEURÉ Sophie, *La grande lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique 1917-1939*, Paris, CRNS éditions, 2017.

CORBET Charles, *À l'ère des nationalismes. L'opinion française face à l'inconnue russe*, Paris, Didier, 1967.

DELAPERRIÈRE Maria, DOBERSZYC Joanna, DRWESKI Bruno, *La France et la Pologne au-delà des stéréotypes*, Paris, Institut d'études slaves, 2004.

DELPECH Pascale, *Bibliographie des littératures yougoslaves publiées dans l'édition en France et dans les pays francophones*, Paris, Centre culturel de R.S.F. de Yougoslavie, 1986.

DUFOIX Stéphane, *Politiques d'exil : Hongrois, Polonais et Tchécoslovaques en France après 1945*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

- DŽAKULA Branko, « Montesquieu, Bonneval et la question d'Orient », dans *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1975, 3<sup>e</sup> série, n° 1.
- FEJERDY Gergely, *L'Europe francophone et la Hongrie au début de la guerre froide, les relations diplomatiques et culturelles entre les pays francophones de l'Europe occidentale et la Hongrie de 1944 à 1956*, Paris, H. Champion, 2014.
- FERENČUHOVÁ Bohumila (dir.), *La France et l'Europe centrale. Les relations entre la France et l'Europe centrale en 1867-1914. Impacts et images réciproques*, Bratislava, AEP, 1995.
- GERBOD Paul, « D'une révolution à l'autre : les Français en Russie de 1789 à 1917 », dans *Revue des études slaves*, n° LVII, 1985, p. 605-620.
- GIRAULT René, *Emprunts russes et investissements français en Russie (1887-1884)*, Paris, Armand Colin, 1973.
- GRÈVE Claude de, *La réception de Gogol en France (1838-2009)*, Paris, Classiques Garnier, 2018.
- HAYAT Cécile, « Les relations culturelles franco-tchécoslovaques, la stratégie française entre espérance et désillusion (1948-1969) », dans *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 1999.
- HOREL Catherine, « La France et l'Empire d'Autriche, 1815-1918 », dans *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 2010/2, n° 32, p. 57-79.
- KARADY Victor, « La migration internationale d'étudiants en Europe, 1890-1940 », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 145, n° 5, 2002, p. 56.
- KATUNARIĆ Drazen, *Croatie/France, plusieurs siècles de relations historiques et culturelles*, Zagreb, Biblioteka Relations, 1995.
- KRAUSS Charlotte, *La Russie et les Russes dans la fiction française du XIX<sup>e</sup> siècle (1812-1917). D'une image de l'autre à un univers imaginaire*, Amsterdam, Rodopi, 2007.
- LORANT André, *Le compromis austro-hongrois et l'opinion française en 1867*, Genève, Droz, 1971.
- MARÈS Antoine (dir.), *La France et l'Europe médiane. Médiateurs et médiations*, Paris, Institut d'études slaves, 2016.
- MARÈS Antoine (dir.), *Militaires et diplomates français face à l'Europe médiane : entre médiation et construction des savoirs*, Paris, Eur'Orbem éditions, 2017.
- MARÈS Antoine, « André Mazon, un slaviste au XX<sup>e</sup> siècle. Profil politique d'un savant », dans *Revue des études slaves*, T. 82, fasc. 1, Institut d'études slaves, 2001, p. 69-94.
- MARÈS Antoine, « La vision française de l'Europe centrale du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle », dans *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n° 7, en ligne, 1991.

- MARÈS Antoine, *La Tchécoslovaquie, sismographe de l'Europe au XXème siècle*, Paris, Institut d'études slaves, 2009.
- MARTINO Pierre, *L'Orient dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1906.
- MAZON André, « Le Collège de France et les Etudes slaves », dans *Le Livre jubilaire composé à l'occasion du Quatrième centenaire du Collège de France*, Paris, Presses universitaires de France, 1932.
- MOLIER Hélène, « Une série de prestige des guides Joanne : l'Itinéraire d'Orient », dans *Les guides de voyage : au fil du Rhin et ailleurs... Actes de la journée d'études du 19 mars 2004*, Strasbourg, Breuillot et Beaufiles, 2005.
- PAVLOVIĆ Vojislav, « Une conception traditionnaliste de la politique orientale de la France », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 193, 1999, p. 69-82.
- ŠAMIĆ Midhat, « Les rapports intellectuels entre J. J. Strossmayer et le slavisant français Louis Leger », dans *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 2<sup>ème</sup> série, n° 20-21, Zagreb, 1968-1969, p. 65-89.
- ŠAMIĆ Midhat, *Les voyageurs français en Bosnie. A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle et le pays tel qu'ils l'ont vu*, Paris, Didier, 1960.
- SAVELLI Dany (dir.), *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise (1904-1905)*, Paris et Poitiers, Kailash et Le Torii, 2005.
- SEKERUŠ Pavle, « Le vocabulaire de l'image sud-slave dans les textes français du XIXe siècle », dans FREDET Florentina, LAURIAN Anne-Marie (eds.), *Linguistique contrastive, linguistique appliquée, sociolinguistique*, Bern, Berlin, Bruxelles, Francfort, New York, Oxford, Vienne, Peter Lang, 2006.
- SEKERUŠ Pavle, *Image des Slaves du sud dans la culture française (1830-1848)*, thèse de doctorat, Université Paris III Sorbonne Nouvelle, sous la direction de Daniel-Henri Pageaux, 1999.
- SOUTON Georges-Henri, « Les grandes puissances et la question des nationalités en Europe centrale et orientale pendant et après la Première Guerre mondiale : actualité du passé ? », dans *Politique étrangère*, n°3 - 1993 - 58<sup>e</sup> année. p. 697-711.
- SOUTOU Georges-Henri, « L'impérialisme du pauvre : la politique économique du gouvernement français en Europe centrale et orientale de 1918 à 1929 » dans *Relations internationales*, 1976, n°7, p. 219-239.

TERZIĆ Slavenko (dir.), *Evropa i istočno pitanje. Političke i civilizacijske promene* [L'Europe et la question d'Orient. Changements politiques et civilisationnels], Belgrade, Istorijski institut srpske akademije nauka i umetnosti, 2001.

THÉVENOT Stéphane, *Voyage du Levant*, introduction de Stéphane Yérasimos, Paris, FM/La Découverte, 1980.

THOBIE Jacques, *Intérêts et impérialisme français dans l'Empire ottoman (1895-1914)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1977.

TRGOVČEVIĆ Ljubinka, « La science européenne et les élites balkaniques : considérations statistiques sur les étudiants des pays balkaniques dans les universités allemandes et françaises au XIX<sup>ème</sup> siècle », dans *Balkanologie* [En ligne], Vol. IV, n° 1, septembre 2000.

## VII. La France et la Serbie

ALEKSIĆ Liljana, « Rad srpske vlade na zajmu 1904-1906. godine » [Les démarches du gouvernement serbe relatives à l'emprunt de 1904 à 1906], dans *Istorija XX veka*, 1962, n° IV, p. 141-166.

ALEKSIĆ Liljana, *Stav Francuske prema Srbiji za vreme druge vlade Kneza Miloša i Mihaila (1858-1868)* [L'attitude de la France envers la Serbie pendant le deuxième règne des princes Miloš et Mihailo (1858-1868)], Belgrade, Naučno delo, 1957.

ALEKSIĆ-PEJAKOVIĆ Ljiljana, *Odnosi Srbije sa Francuskom i Engleskom 1903-1914* [Les relations de la Serbie avec la France et l'Angleterre 1903-1914], Belgrade, Istorijski Institut, 1965.

ALLAIN Jean-Claude, « La France et les armistices de 1918 en Orient : Salonique (29 septembre) et Moudros (30 octobre) », dans *La France et la Grèce dans la Grande Guerre*, actes du colloque tenu en novembre 1989 à Thessalonique, 1992, p. 25-40.

AUBIN Michel, « La réception de Vuk Karadzic en France », dans AUBIN Michel, *Vuk Stef. Karadzic*, Paris, UER de slavistique Centre universitaire du Grand-Palais, 1988.

BANAŠEVIĆ Nikola, « Les romantiques français et la Serbie », dans *La revue des lettres modernes*, n° 10, novembre 1954, p. 9-31.

BANAŠEVIĆ Nikola, « La note serbo-croate dans le romantisme européen », dans *Revue des Etudes slaves*, t. 4, 1962, p. 119-124.

BARIETY Jacques, « La Grande Guerre (1914-1919) et les géographes français », dans *Relations internationales*, n° 109, printemps 2002.



- BATAKOVIĆ Dušan (dir.), *La Serbie et la France, une alliance atypique : relations politiques, économiques et culturelles 1870-1940*, Belgrade, Institut d'études balkaniques, Académie serbe des sciences et des arts, 2010.
- BATAKOVIĆ Dušan, *French influence in Serbia 1835-1914 : four generations of « Parisians »*, Belgrade, Institut d'études balkaniques, Académie serbe des sciences et des arts, 2011.
- BATAKOVIĆ Dušan, *La France et la Serbie 1804-1813*, Belgrade, Institute for balkan studies, 1991.
- BATAKOVIĆ Dušan, *Les sources françaises de la démocratie serbe 1804-1914*, Paris, CNRS Editions, 2013.
- BECIROVIĆ Komnen, « Curieuse omission au Collège de France : on rend hommage au plus grand poète slave, Adam Mickiewicz, en oubliant son amour pour les Serbes », dans *Balkans-infos*, février 1999, n° 30, p. 11.
- BLED Jean-Paul (dir.), « La France et la Serbie du congrès de Berlin à la crise de juillet 1914 », Actes du colloque franco-serbe de Strasbourg (décembre 1996), *Revue d'Europe centrale*, T. VII, n° 1, 1<sup>er</sup> semestre 1999.
- BOJOVIĆ Boško, « La réception de la poésie populaire serbe en France dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle », dans SREBRO Milivoj (dir.), *La Littérature serbe dans le contexte européen : texte, contexte et intertextualité*, Pessac, MSHA, 2013.
- BONNEFOI Nadine, *Le Temps : les conflits austro-serbes et leurs retentissements 1903-1919*, thèse sous la direction de Guy Petroncini, Paris 1, 1997.
- BOURLET Michaël, « Les Slaves du Sud dans l'armée française pendant la Première Guerre mondiale », dans *Revue Historique des Armées*, n° 1, 2002, p. 59-70.
- CORDIER Louis, *Souffrances et gloire des soldats d'Orient. Evocations et souvenirs, 1915-1919*, Aurillac, Editions U.S.H.A., 1971.
- CORDIER Louis, *Victoire éclair en Orient : 15-29 septembre 1918, bataille sur les cimes, triomphe du 2<sup>e</sup> bureau*, Aurillac, Editions U.S.H.A., 1970.
- DINIĆ Mihailo, « Tri francuska putnika o našim zemljama » [Nos régions vues par trois voyageurs français], dans *Godišnjica Nikole Čunića*, Belgrade, državne štamparije Kraljevine Jugoslavije, 1940, vol. XLIX, p. 85-118.
- DJORDJEVIĆ Dimitrije, « La Commune de Paris et les Yougoslaves » dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 19 n°2, avril-juin 1972.
- FASSY Gérard, *Le commandement français en Orient (octobre 1915-novembre 1918)*, Paris, Economica, 2003.

FRANCOIS Pierre-François, « La victoire de 1918 en Orient de la Tzerna au Danube. La « longue marche » de l'infanterie française et serbe », dans *Revue historique des armées*, n° 2, 1969, p. 56-65.

GAVRILOVIĆ Nikola, *Srbi i Francuzi* [Les Serbes et les Français], Belgrade, Elit, 1997.

GLUMAC-TOMOVIĆ Liljana, *Francuski klasičari kod nas* [Les classiques français en Serbie], Belgrade, Narodna knjiga, 2005.

HAMARD Bruno, « Quand la victoire s'est gagnée dans les Balkans : l'assaut de l'armée alliée d'Orient de septembre à novembre 1918 » », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 184, 1996, p. 29-42.

HAMILTON Richard, *Decisions for War 1914-1917*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2004.

HANNA Martha, *The Mobilization of Intellect. French Scholars and Writers during the Great War*, Cambridge, Harvard University Press, 1996.

IBROVAC Miodrag, *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecques et serbes*, Paris, Didier, 1966.

JAKŠIĆ Grgur, *Evropa i vaskrs Srbije 1804-1834* [L'Europe et la résurrection de la Serbie 1804-1834], Belgrade, Narodna misao, 1927.

JOEL Élisabeth, « Les intellectuels français et la Serbie à la veille de la Première Guerre mondiale », dans *Revue d'Europe centrale*, T. VII, n° 1, 1<sup>er</sup> semestre 1999, p. 117-119.

JOVANOVIĆ Miloš, *Francuski uticaj u delu Svetozara Markovića* [L'influence française dans l'oeuvre de Svetozar Marković], travaux annuels de la faculté de philosophie à Novi Sad, XI/1, 1968.

KAPIDŽIĆ-OSMANAGIĆ, *Le surréalisme serbe et ses rapports avec le surréalisme français*, Paris, Les Belles Lettres, 1968.

KOLAKOVIĆ Aleksandra, « Delatnost i članstvo francusko-srpskih udružena početkom 20. veka » [Activité et membres des associations franco-serbes au début du XXe siècle], dans *Miscellanea*, n° XXXVII, Belgrade, 2017, p. 153-179.

KOLAKOVIĆ Aleksandra, « The Aspects of French Literature in the Belgrade Journal Delo 1894–1915 », dans *Balkanica*, XL, 2009.

KOLAKOVIĆ Aleksandra, *U službi otadžbine : saradnja francuskih i srpskih intelektualaca 1894-1914* [Au service de la patrie : la coopération entre les intellectuels français et serbes 1894-1914], Belgrade, Institut za političke studije, 2016.

KORWIN-PIOTROWSKA de Sophie, *Balzac et le monde slave*, Slatkine, Genève, 1976.

KOVAČEVIĆ Božidar, « Balzakovi pašenosi – Jovan Riznići Stefan Ćirković » [Les beaux frères de Balzac - Jovan Riznići Stefan Ćirković], dans *Zbornik matice srpskeza kniževnost i jezik* 20, 1972.

LOWCZYK Olivier, « Ernest Denis, héraut des Slaves. De l'historien au publiciste, itinéraire militant d'un savant au cours de la Première Guerre mondiale », dans COUTAU-BEGARIE (dir.), *Les médias et la guerre*, Paris, Economica, 2007, p. 492-507.

MADELAIN Anne, *Une expérience française des Balkans ? Ruptures d'intelligibilité et mobilisations citoyennes face aux crises roumaine et yougoslaves (1989-1999)*, thèse de doctorat, EHESS, sous la direction de DUCREUX Marie-Elisabeth, 2015.

MARKOVIĆ Milan, « Alphonse Daudet et les Serbes », dans *Revue de littérature comparée*, n° 4, octobre-novembre 1947, p. 543-563.

MARKOVIĆ Milan, « Balzac et les Serbes », dans *Revue de littérature comparée*, n° 2, avril-juin 1950, p. 362-370.

MARKOVIĆ Milan, « Victor Hugo en Serbie », dans *Revue de littérature comparée*, n° 3, juillet-septembre 1952, p. 318-323.

MAZON André, « Une correspondance : Mickiewicz, Victor Cousin, Cyprien Robert », dans *Revue de littérature comparée*, 14<sup>e</sup> année, 1934, p. 555-566.

MAZON André, « Le Collège de France et les Etudes slaves », dans *Le Livre jubilaire composé à l'occasion du Quatrième centenaire du Collège de France*, Paris, Presses universitaires de France, 1932.

MICHEL Bernard, « Le rôle d'Ernest Denis et du journal La Nation tchèque », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, janv 1993, n° 169.

MITROVIĆ Andrej, « Les intérêts français en Serbie à la veille de la Première Guerre mondiale », dans *Godisnjak za društvenu istoriju*, 3, 1995, p. 364-378.

MITROVIĆ Andrej, « Otomanska imperialna banka o poslovima u Srbiji », dans *Godisnjak za društvenu istoriju*, 1-2, 1996, p. 130-133.

MONEV Ljubisa, *Žen-Žak Ruso kod srba* [Jean-Jacques Rousseau en Serbie], Belgrade, SANU, 1990.

NOVAKOVIĆ Jelena et RISTIĆ Ljubodrag P. (dir.), *Srbi o Francuzima – Francuzi o Srbima* [Les Serbes et les Français – Les Français et les Serbes], Belgrade, Društvo za kulturnu saradnju Srbija-Francuska, 2015.

PAVLOVIĆ Mihailo, *Du regard au texte. Ecrivains français et peuples yougoslaves. Od pogleda do teksta. Francuski pisci i jugoslovenski narodi*, Belgrade, Narodna knjiga, 1983.

- PAVLOVIĆ Mihailo, *Jugoslovenske teme u francuskoj prozi* [Les thèmes yougoslaves dans la prose française], Belgrade, Institut d'art et de littérature, 1982.
- PAVLOVIĆ Mihailo, NOVAKOVIĆ Jelena (dir.), *Srpsko-francuski odnosi 1904-2004/Relations franco-serbes 1904-2004*, Belgrade, Društvo za kulturnu saradnju Srbija-Francuska, 2005.
- PAVLOVIĆ Mihailo, *Témoignages français sur les Serbes et la Serbie 1912-1918. Francuzi o Srbima i Srbiji 1912-1918*, Belgrade, Narodna knjiga, 1988.
- PAVLOVIĆ Mihailo, *U dvostrukom ogledalu. Francusko-srpske kulturne i književne veze* [Dans un double miroir. Les liens culturels et littéraires franco-serbes], Belgrade, Prosveta, 1994.
- PAVLOVIĆ Vojislav, *De la Serbie vers la Yougoslavie. La France et la naissance de la Yougoslavie 1878-1918*, Belgrade, Institut des études balkaniques, 2015.
- PAVLOVIĆ Vojislav, « Influence culturelle de la France en Serbie à l'époque des Ustavobranitelji », dans *Recueil des travaux*, Institut d'histoire, Belgrade, p. 103-111.
- PAVLOVIĆ Vojislav, « Srpski studenti u Parizu 1839-1856 » [Les étudiants serbes à Paris 1839-1856], dans *Istorijski časopis*, vol. XXXIII, Belgrade, 1987.
- PAVLOVIĆ Vojislav, « Une conception traditionaliste de la politique orientale de la France. Le vicomte de Fontenay, envoyé plénipotentiaire auprès du roi Pierre I<sup>er</sup> Karageorgevitch (1917-1921) », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 193, 1999, p. 69-82.
- PETROVIĆ Nikola S., *Ogled francuske bibliografije o Srbima i Hrvatima 1544-1900/ Essai de bibliographie sur les Serbes et les Croates 1544-1900*, Belgrade, édition de l'académie royale de Serbie, 1900.
- PIARRON DE MONDÉSIR Général, *Souvenirs et pages de route*, Paris, Berger-Levrault, 1930.
- POIDEVIN Raymond, « Les intérêts financiers français et allemands en Serbie de 1895 à 1914 », dans *Revue historique*, CCXXXII, 1964, p. 49-66.
- POLOVINA Pera, *Udžbenici francuskog jezika kod Srba do 1914 godine* [Les manuels de langue française en Serbie jusqu'en 1914], 1964, Bibliothèque universitaire de Belgrade.
- POPOV Čedomir, « Le public serbe et la guerre franco-prussienne », dans *Les relations entre la France et les pays yougoslaves du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 66-72.
- POPOV Čedomir, *Francuska i Srbija 1871-1878* [La France et la Serbie 1871-1878], Belgrade, Srpska Akademija nauka i umetnosti, 1974.

POPOVIĆ Petar, *Francusko-srpski odnosi za vreme prvog ustanka (Napoleon i Karađorđe)* [Les relations franco-serbes à l'époque de la première insurrection (Napoléon et Karadjordje)], Belgrade, Kolarac, 1933.

POPOVIĆ Vasilj, *Politika Francuske i Austrije na Balkanu u vreme Napoleona III* [La politique de la France et de l'Autriche dans les Balkans à l'époque de Napoléon III], Belgrade/Zemun, Grafički zavod Makarije, 1925.

PUTNIK S., *Jedan kasni odjek sen-simonizma* [Un echo tardif du Saint-simonisme], Novi Sad, Rad vojvoćanskih muzeja, 1959.

SAMARDŽIĆ Radovan, *La ville de Belgrade et la Serbie du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles dans les écrits des contemporains français. Beograd i Srbija u spisima francuskih savremenika, XVI-XVII vek*, Belgrade, Istorijski arhiv Beograda, 1961.

SHANAFELT Gary W., *The secret enemy: Austria-Hungary and the German alliance: 1914-1918*, New York, Boulder, 1985.

SIVIGNON Michel, « Le politique dans la géographie des Balkans : Reclus et ses successeurs, d'une Géographie universelle à l'autre », dans *Hérodote* 2005/2 (n° 117), p. 153-182.

SMOLOVIĆ Ksenia, « Discours français au lendemain de l'attentat de Sarajevo (1914) », *Études et travaux d'Eur'Orbem*, 2017, p. 5-22.

SMOLOVIĆ Ksenia, « French Perception of Serbia at the 1900 World Fair: A Support to the Serbian National Construction », dans POULOT Dominique et STANKOVIĆ Isidora (dir.), *Discussing Heritage and Museums: Crossing Paths of France and Serbia, Choice of Articles from the Summer School of Museology Proceedings*, Paris, site de l'HiCSA, en ligne octobre 2017, p. 66-79.

SMOLOVIĆ Ksenia, « Réactions françaises face au régicide serbe de 1903. Émotion ou politique européenne ? », *Srpska Politička Misao/Serbian political thought*, Belgrade, 2018, n° 32.

SMOLOVIĆ Ksenia, « Insurrections et représentations stéréotypées des Serbes. Images romantiques et question d'Orient », *Hypothèses*, vol. 21, n° 1, 2018.

SMOLOVIĆ Ksenia, « Joseph Reinach et la conférence de Tocqueville -1874, forge de l'image de la Serbie en France », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin* n° 41, 2015.

SOUTOU Georges-Henri, « 1918, la fin de la Première Guerre mondiale ? », dans *Revue Historique des Armées*, n° 251, 2008, p. 1-17.

SOUTOU Georges-Henri, « La France et la crainte d'une paix de compromis entre la Serbie et les puissances centrales 1914-1918 », dans *Cahiers du CEHD*, n° 13, 2000, p. 7-29.

SOUTOU Georges-Henri, *L'or et le sang. Les buts de guerre économiques de la Première Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 1989.

SREBRO Milivoj, *La littérature serbe contemporaine vue par la critique française (1975-1995)*, thèse de doctorat, université Bordeaux III, 1997.

SRETENOVIĆ Stanislav, *La France et le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, 1918-1929 : des relations inter-étatiques inégales*, thèse réalisée sous la direction de Laurence Fontaine, Florence, Institut européen universitaire, 2006.

SRETENOVIĆ Stanislav, « Le monument à la France à Belgrade. La mémoire de la Grande Guerre au service de l'action politique et diplomatique », dans *Vingtième Siècle*, vol. 115, n° 3, 2012, p. 31-44.

SRETENOVIĆ Stanislav, *La retraite serbe 1915-16. Témoignages français/Srpsko povlačenje 1915-16. Francuska svedočanstva*, Belgrade, RTS et Institut za savremenu istoriju, 2016.

STOJIC Biljana, *Francuska i Balkanski ratovi (1912-1913)* [La France et les guerres balkaniques (1912-1913)], Belgrade, Istorijski institut, 2017.

TATIC Uroš, « Francuska u Aneksionoj krizi 1908-1909 » [La France dans la crise de l'annexion 1908-1909], dans *Zbornik matice srpske za istoriju*, n° 81, 2010.

TATIC Uroš, *Francuska i Srbija (1860-1868)* [La France et la Serbie (1860-1868)], thèse réalisée sous la direction de Miloš Ković, Belgrade, faculté de philologie, 2016.

TERZIC Slavenko (dir.), *Jugoslovensko-francuski odnosi. Povodom 150 godina od otvaranja prvog francuskog konzulata u Srbiji/Rapports franco-yougoslaves. À l'occasion des 150 ans de l'ouverture du premier consulat français en Serbie*, Belgrade, Istorijski Institut, 1990.

TERZIC Slavenko (dir.), *Evropa i Srbi/Europe and the Serbs*, Belgrade, Istorijski Institut, 1996.

TODOROVA Liljana, « Contribution à l'étude des contacts culturels franco-yougoslaves jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *Annuaire de la faculté de philosophie de Skopje*, T. 21, 1969.

TRGOVČEVIĆ Ljubinka, « Savants serbes – élèves français 1880-1914 » dans *Les relations entre la France et les pays yougoslaves du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Ljubljana, Centre culturel Charles Nodier, 1987, p. 81-84.

TRGOVCEVIĆ Ljubinka, *Paris comme centre culturel de l'émigration serbe pendant la Première Guerre mondiale*, Belgrade, Institut d'histoire, recueil des travaux, livre 10, 2000, p. 200.

TRGOVČEVIĆ Ljubinka, *Planirana elita : o studentima iz Srbije na evropskim univerzitetima u 19. veku* [Une élite planifiée : les étudiants serbes dans les universités européennes au XIX<sup>e</sup> siècle], Belgrade, Istorijski institut, 2003.

TROUDE Alexis, « Les relations entre soldats français et serbes au sein de l'Armée d'Orient entre 1915 et 1918 », dans *Cahiers du CEHD*, n° 30, 2007, p. 32-33.

VAILLANT André, « Serbo-croate (1920) », dans *Cent cinquantième de l'École des langues orientales vivantes*, Paris, Imprimerie nationale de France, 1948.

VALČIĆ-BULIĆ Tamara, « Deux périodiques serbes dans la France de la Grande Guerre », dans *Revue de littérature comparée*, vol. 315, n° 3, 2005, p. 341-346.

VUJOVIĆ Ana, *Srpsko-francuska susretanja* [Les rencontres franco-serbes], Belgrade, Učiteljski fakultet, 2011.

YOVANOVICH Voyslav, *"La Guzla" de Prosper Mérimée : étude d'histoire romantique*, Paris, Hachette, 1911.

## VIII. La France et la Yougoslavie

BARIETY Jacques, « La France et la naissance du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, 1914-1919 », dans *Relations internationales*, n° 103, automne 2000, p. 307-327.

BLED Jean-Paul, GRANHOMME Jean-Noël, PAVLOVIĆ Vojislav, *Les relations franco-yougoslaves dans l'entre-deux guerres (1918-1940)*, Paris, Groupe d'études de la Monarchie de Habsbourg, 2007.

GRUMMEL-JACQUIGNON François, « La France et la Yougoslavie de 1920 à 1940 », dans *Relations internationales*, n° 103, 2000.

GRUMMEL-JACQUIGNON François, *La Yougoslavie dans la stratégie française de l'entre-deux-guerres, 1918-1935. Aux origines du mythe serbe en France*, Peter Lang, Bern, 1999.

HOOPER Marie, *The Statesman's Burden: French Diplomats and the Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenians 1918-1929*, thèse de l'université de Pittsburgh, 1999.

KRIVOKAPIĆ-JOVIĆ G., « La perception française de l'espace yougoslave entre les deux guerres, l'amitié franco serbe et les intérêts stratégiques français », dans *Etudes danubiennes (Les relations franco-yougoslaves dans l'entre-deux guerres 1918-1940)*, t. XXIII, N° 1-2, 2007, p. 173-184.

- MINASSIAN Taline Ter, « Les géographes français et la délimitation des frontières balkaniques à la Conférence de la paix en 1919 », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 44-2, 1997.
- PAVLOVIĆ Vojislav, « France and the Serbian government's Yugoslav project », dans *Balkanica*, XXXVI, 2005, p. 162-201.
- PAVLOVIĆ Vojislav, « La France et le programme yougoslave du gouvernement serbe », dans *Balkanica* Vol. XXXVII, 2006, p. 171-193.
- STANIĆ Veljko, « Les instituts français en Yougoslavie à l'époque de l'entre-deux-guerres », dans *Etudes danubiennes*, T. XXVIII, 1-2, 2012, p. 73-95.
- TCHOUKARINE Igor, « Un espace offert au tourisme : les représentations de la Yougoslavie dans les guides touristiques imprimés français et yougoslaves au XXe siècle », dans *Etudes balkaniques*, n° 12, 2005, p. 221-251.
- TCHOUKARINE Igor, *Politiques et représentations d'une mise en tourisme : le tourisme international en Yougoslavie de 1945 à la fin des années 60*, thèse de doctorat, EHESS, sous la direction d'Alain Blum, 2010.
- VINAVER Vuk, *Jugoslavija i Francuska između dva rata : Da li je Jugoslavija bila francuski "satelit" ?* [La Yougoslavie et la France entre les deux guerres : la Yougoslavie a-t-elle été un « satellite » français ?], Belgrade, Institut za savremenu istoriju, 1985.





# Index

## A

Adler (Victor), 361, 362  
Aerenthal, 361, 376, 468, 469, 470  
Alexandre (Édouard), 264  
Alexandre (Obrenović), 26, 38, 40, 99, 100,  
102, 116, 117, 120, 183, 185, 187, 189, 190,  
192, 200, 201, 203, 205, 236, 254, 255, 256,  
262, 279, 297, 299, 300, 302, 308, 309, 310,  
312, 314, 324, 433, 452, 471, 477, 485, 489,  
493, 498  
Ardant (Gabriel), 229  
Auguis (Pierre-René), 95, 96, 102

## B

Badaire (Alfred), 189, 190  
Bainville (Jacques), 363, 364, 365, 366, 367,  
516  
Balat (Georges), 203  
Balme (L-J-A), 216  
Barby (Henry), 381, 398, 414, 415, 416  
Barral (abbé), 272  
Batbie (Anselme), 113  
Beaujour (Félix de), 58, 66, 68, 84  
Beaulieu (Gaston Routier de), 334, 335  
Bémont (Charles), 247  
Benoît (Georges), 175, 224, 225, 230, 261,  
302, 303, 304, 305, 306, 307, 314, 315, 316,  
317, 318, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 329,  
343, 428, 489, 494  
Bérard (Victor), 274, 330, 333, 379, 414, 416  
Bertauld (Alfred), 147  
Berteaux (Maurice), 326, 387

Berton (J-M), 63, 78, 79, 82  
Blanc (Louis), 143, 144, 145, 146, 148, 149,  
152, 155, 172, 222, 223, 236, 489  
Block (Maurice), 229  
Bodenheimer (Constant), 192, 214, 218, 225,  
231  
Boislecomte (baron), 58, 59, 61, 62, 64, 65, 66,  
67, 69, 70, 73, 74, 76, 77, 83, 84, 88  
Bompard (Maurice), 302, 304, 306  
Bonneton (Jean-Paul), 268, 452  
Bontoux (Eugène), 177, 211  
Boppe (Auguste), 198, 199, 201, 202, 250,  
416, 420, 478  
Borchgrave (Émile de), 176, 277, 279  
Boucher (Henry), 179  
Boué (Ami), 60, 61, 105, 121, 433, 488  
Bourgeois (Léon), 128, 130, 323, 347, 372  
Boutmy (Émile), 135  
Branger (Maurice), 401  
Branković (Vuk), 40, 49, 72  
Brébion (abbé), 264  
Brémontier (Jeanne), 264  
Broglie (Albert de), 113  
Brune (Guillaume), 62

## C

Cahusac (Madame de), 390  
Caix de Saint-Aymour (Amédée), 273  
Cambon (Paul), 199, 328, 519  
Carnot (Hippolyte), 107  
Cassany de Mazet (Fernand), 130  
Castellan (Antoine-Laurent), 80  
Castellane (Antoine de), 146

Castrillo (marquis de), 264, 265  
Caubert (Léon), 269, 270  
Chaumette des Fossés (Amédée), 58, 68, 69  
Chodzkievicz (Ladislas), 207, 209  
Chodzko (Alexandre), 26, 99, 100, 102, 111,  
116, 433, 483  
Clagny (Gauthier de), 235, 237, 238  
Clausse (Roger), 321, 323, 348  
Cochin (Denys), 369, 376, 445  
Collas (Émile), 142, 163, 217, 218  
Coquelle (Pierre), 190, 202, 203, 204, 205, 217  
Cornély (J.), 170  
Cousin (Victor), 94, 95, 96, 98, 99, 100, 102,  
432, 435, 436, 437, 526  
Cunibert (Barthélémy Sylvestre), 120, 121,  
122, 124, 202  
Cvijić (Jovan), 380  
Czartoryski (prince), 100  
Czernusky (Eugène), 256, 258

## D

Daudet (Alphonse), 185, 526  
David (René), 268  
De Poelitz, 170  
Decazes (Louis), 144, 145, 146, 149, 150, 151,  
152, 371  
Defert (Henry), 130  
Delamarre (Casimir), 103, 104, 105, 106, 432,  
436, 438  
Delaroière, 55  
Delcassé (Théophile), 302, 303, 304, 305, 306,  
307, 314, 315, 316, 318, 321, 322, 326  
Deloncle (François), 371, 375  
Delpit (Albert), 187, 188  
Denis (Ernest), 14, 96, 118, 125, 207, 208,  
209, 379, 414, 416, 486, 494, 526

Descos (Léon), 344, 349, 354, 385, 386, 387,  
390, 391, 392, 393, 394, 395, 406, 428, 471  
Desportes (Henri), 305, 306, 314  
Dinitch (Kosta), 245, 251  
Djordjević (Milan), 254  
Dodds (général), 378  
Dozon (Auguste), 194, 195, 196, 198, 204,  
207, 208, 209, 214, 217, 274, 279, 420  
Draga (Mašin), 189, 263, 300, 302, 303, 310,  
321, 459, 515  
Dreyfus (Camille), 191, 231, 232, 233, 256,  
257, 258, 264, 337, 516, 518  
Duchiński (Franciszek Henryk), 107  
Duclos (François), 67  
Dumba, 305  
Dupond (Jean Alfred), 270  
Durdent (Jean-René), 83, 84, 86  
Durkheim (Émile), 231  
Duruy (Victor), 110, 252  
Dušan, 15, 17, 18, 49, 62, 65, 71, 117, 137,  
139, 163, 180, 183, 184, 188, 200, 202, 207,  
232, 247, 251, 285, 300, 316, 323, 341, 352,  
413, 414, 415, 505, 510, 512, 523, 524

## E

Egger (Émile), 118  
Eichhoff (Frédéric Gustave), 94, 96, 99, 107  
Estournelles de Constant (Paul d'), 358  
Eugène de Savoie, 37, 60, 509  
Eyriès (Gustave), 167, 487

## F

Fallières (Armand), 328, 356  
Faucher (Léon), 93  
Faure (Sébastien), 255  
Fauriel (Claude), 43, 44, 47, 48, 49, 50, 52, 78,  
79, 88, 89, 107, 419, 525

Ferry (Jules), 144, 148, 179  
Fontenay, 322, 327, 527  
Fortis (Alberto), 35, 36, 41, 43, 44, 56, 57, 81,  
83  
Fournier (Pierre), 128, 354, 382, 383, 384,  
385, 390, 397, 399, 427, 471  
François I<sup>er</sup>, 34  
François-Joseph, 356, 360  
Freycinet (Charles de), 168, 170, 174, 176,  
178, 182

## G

Gaj (Ljudevit), 69  
Gambetta (Léon), 25, 128, 135, 144, 146, 148,  
397, 481  
Ganderax (Louis), 259  
Garašanin (Milutin), 201, 272, 397  
Gasseaux (Arthur), 343  
Gaudin de Villaine (Adrien), 372  
Gavrilović (Mihailo), 247  
Georges (Karadjordjevic), 321, 322, 383  
Gérando (baron de), 97, 99, 103  
Ghika (princesse), 188  
Gilliodts (Juan), 203, 204, 275  
Giron (Auguste), 270, 452, 453, 454  
Goblet (René), 186, 187, 235, 237, 447  
Godart (Justin), 358  
Goethe, 45, 50, 76, 79  
Goluchowski (Adam), 326, 337, 353  
Gravier (Gaston), 380, 398  
Grujić (Jevrem), 194  
Grujić (Sava), 334  
Gubernatis (Angelo de), 192, 203, 204, 217,  
218, 231  
Guesde (Jules), 222, 236, 237, 519  
Guizot (François), 48, 88, 90

## H

Hacquet (Baltazar), 57, 80, 81  
Hamard (Pierre Julien), 185, 188, 192, 193,  
205, 214, 217, 278, 330  
Hanotaux (Gabriel), 196, 355, 362, 477  
Hardy de Féry (général), 318  
Haumant (Émile), 272, 329, 330, 379, 414,  
452, 453, 454  
Hélène d'Anjou, 33  
Hepp (Alexandre), 262  
Herr (Georges), 358, 384  
Hervé (Édouard), 132  
Huet (François), 259, 260  
Hugo (Victor), 46, 47, 79, 153, 154, 156, 159,  
249, 397, 398, 419, 526

## J

Jaray (Gabriel-Louis), 330  
Jaurès (Jean), 26, 193, 222, 231, 233, 234, 235,  
236, 237, 359, 360, 362, 366, 368, 370, 374,  
376, 427, 443, 516, 518  
Jobbé-Duval (Émile), 229  
Jovanović (Djordje), 251  
Jullian (commandant), 326, 327  
Jusserand (Jules), 303

## K

Kaljević (Ljubomir), 117  
Karadjordje, 31, 42, 52, 62, 64, 84, 85, 86, 88,  
136, 137, 199, 301, 312, 320, 527  
Karadžić (Vuk), 19, 43, 49, 69, 195  
Kraljević (Marko), 50, 100, 102  
Kujundžić (Milan), 117

## L

Labbé (Paul), 378, 379, 380, 381, 405, 407,  
408, 414

Labry (Raoul), 416  
Lamartine (Alphonse de), 51, 52, 53, 54, 55,  
57, 78, 79, 83, 85, 86, 90, 123, 134, 136,  
159, 205, 212, 309, 397, 398, 419, 509  
Lamarzelle (Gustave de), 371  
Lamouche (Léon), 330  
Lanclaux (comte de), 175, 177, 178, 180, 181,  
182, 185, 207, 428, 478  
Landemont (comte de), 379, 380  
Larousse (Pierre), 281  
Laveleye (Émile de), 225, 226, 227, 228, 229,  
230, 276, 420  
Lazar Hrebeljanović, 49, 71, 72, 83, 138, 257  
Le Monnier (Romain), 339  
Le Play (Frédéric), 225  
Leauthier (Léon), 255, 482  
Léger (Édouard), 393  
Leger (Louis), 26, 93, 94, 96, 97, 100, 101,  
103, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113,  
114, 115, 116, 117, 118, 122, 125, 154, 156,  
157, 183, 190, 191, 197, 207, 208, 209, 210,  
211, 212, 213, 217, 218, 267, 268, 270, 272,  
277, 279, 280, 282, 356, 381, 405, 419,  
420, 427, 436, 483, 493  
Legrand (Louis), 169, 170, 172, 173, 176, 192  
Lejean (Guillaume), 121, 122, 137  
Letalenet (Henri), 269  
Levasseur (Léon), 276, 283, 321, 322  
Loiseau (Charles), 191, 355  
Longuet (Jean), 336, 360, 361, 362, 363, 366,  
368, 386  
Lorin (Henri), 229  
Louis-Philippe, 88, 122, 438, 517

## M

Mac Mahon, 147, 260  
Mac Mahon (Patrice de), 147, 260

Mademoiselle Jakob, 43  
Malet (Albert), 200, 201, 250, 284, 379, 385,  
420, 482  
Mallat (Joseph), 192, 204, 205, 213, 216, 217,  
218, 231, 279  
Malon (Benoit), 224, 225, 230  
Malte Brun (Conrad), 59, 60, 62, 76, 87, 89  
Malte-Brun (Conrad), 59, 60, 62, 76, 87, 89  
Marinkovitch (Louka), 245  
Marković (Svetozar), 223, 224, 232, 506  
Marmier (Xavier), 45, 120, 122, 124, 202, 509  
Mas Latrie (Louis de), 213, 279  
Maurras (Charles), 364, 365, 367, 518  
Mazade (Charles de), 148, 172  
Méline (Jules), 233  
Mérimée (Prosper), 35, 43, 44, 45, 46, 56, 69,  
76, 79, 82, 83, 159, 212, 419, 530  
Meyer (Rudolf), 229, 414  
Michels (baron de), 174, 176, 428, 478  
Mickiewicz (Adam), 26, 45, 93, 96, 99, 100,  
102, 107, 156, 437, 483, 524, 526  
Milan (Obrenović), 27, 117, 166, 173, 180,  
181, 182, 183, 184, 185, 187, 188, 190, 192,  
201, 243, 254, 259, 260, 261, 262, 263, 282,  
299, 300, 301, 308, 309, 310, 312, 316, 427,  
448, 483, 491, 495, 509, 526  
Millaud (Édouard), 333  
Millerand (Alexandre), 236, 237, 390, 443,  
458  
Millescamps (Gustave), 270  
Millet (René), 175, 177, 178, 186, 187, 196,  
197, 198, 202, 204, 207, 212, 215, 216, 217,  
218, 219, 220, 231, 276, 279, 406, 420, 428,  
477  
Milovanović (Milovan), 198, 247, 250, 391  
Mitrovitch (Pierre), 249  
Molé (Louis-Mathieu), 67, 128, 481

Mondain (Hippolyte), 271, 272, 451  
Montesquieu, 37, 38, 40, 41, 42, 520  
Montferrier (H-G), 178, 183, 204, 205, 213,  
214, 218, 278  
Murad I<sup>er</sup>, 71  
Muzet (Alphonse), 381, 398, 399, 404

## N

Napoléon, 42, 56, 58, 63, 64, 107, 188, 198,  
199, 363, 492, 527  
Napoléon III, 110, 123, 136, 528  
Nathalie (Obrenović), 142, 182, 183, 184, 185,  
187, 188, 189, 190, 213, 243, 262, 263, 264,  
265, 266, 300, 310, 483, 494, 506  
Nedić, 117  
Neratow (Anatole), 268  
Nikolić (Andra), 199, 324  
Ninković (Milica), 224  
Nouvel (Édouard), 379, 398, 399, 408  
Novaković (Stojan), 66, 117, 179  
Novakovitch (Dragolioub), 329

## O

Obilić (Miloš), 72, 83  
Orešković (Milica), 265  
Orlovitch (Paul), 330

## P

Paggier (Martin), 313  
Palla (E.), 81, 86  
Pascal (Pierre), 195  
Pašić (Nikola), 224, 321, 342, 347, 384, 511  
Patrimonio (Salvator), 175, 199, 201, 207, 343,  
420, 428  
Pélissier (Charles), 356  
Pellarin, 303, 307, 314, 315, 317, 318  
Périer de Larsan (Henri du), 213

Perrot (Georges), 24, 260  
Pertusier (Charles), 58, 63, 72, 74, 82  
Petrović (Mihailo), 246, 251  
Pichon (Stephen), 127, 270, 321, 348, 355,  
366, 367, 368, 370, 372, 374, 481, 494, 496  
Pierre I<sup>er</sup> (Karadjordjević), 27, 252, 293, 297,  
298, 301, 302, 303, 304, 305, 311, 312, 313,  
314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322,  
323, 324, 325, 335, 342, 344, 345, 348, 360,  
362, 378, 383, 387, 388, 390, 405, 411, 421,  
458, 459, 474, 482, 497, 515, 527  
Pilet (Raymond), 268  
Poincaré (Raymond), 237, 357, 362, 370, 371,  
372, 375, 377, 397, 417  
Pontmartin (Armand de), 275  
Pouchkine, 45, 438  
Pouqueville (François), 57, 58, 66, 86, 89  
Pressensé (Francis de), 369, 374, 376, 396, 467  
Preux (Jules Albert Augustin), 270  
Prévost (Abbé), 37, 38, 39, 41  
Proudhon (Pierre-Joseph), 151, 222, 223

## R

Rambaud (Alfred), 195  
Ramon (Maxime), 170, 171  
Reinach (Joseph), 25, 27, 91, 126, 127, 128,  
129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137,  
138, 139, 140, 155, 157, 216, 427, 439, 481,  
517, 528  
Rémy (Léon), 336, 360, 361, 362  
Renault-Morlière (Amédée), 236, 237  
Rešić (colonel), 326  
Reverseaux (Jacques de), 175, 178, 179, 302,  
306, 345, 346, 428, 478  
Rialle (Jean Girard de), 268  
Ristić (Jovan), 17, 18, 121, 171, 188, 194, 200,  
297, 299, 415

Rivière (Albert), 230, 454  
Robert (Cyprien), 26, 99, 100, 101, 119, 120,  
122, 123, 125, 156, 202, 274, 282, 483, 490,  
526  
Rol (Marcel), 401, 402, 403, 473, 474, 475  
Rose (Marquis de), 314, 315, 319  
Rouanet (Gustave), 252  
Rousseau (Jean-Jacques), 41, 127, 496, 526  
Rousset (Léon), 206  
Rouvier (Maurice), 322, 327, 328, 342, 345  
Royer (Alphonse), 64, 66, 85

## S

Šafárik, 107  
Saint-Hilaire (Jules-Barthélémy), 177, 180,  
185  
Saint-Quentin, 174, 428  
Sala (Maurice de), 180, 181, 182, 478  
Salaberry (Charles-Marie), 59, 70, 71, 72, 86  
Sallandrouze de Lamornaix (Charles), 346,  
347, 373  
Savary (Charles), 126, 128, 129, 130, 131,  
132, 133, 134, 139, 141, 157, 427, 439, 442,  
481  
Savitch (Douchan), 245, 252  
Schefer (Charles), 112  
Schoell (Frédéric), 70, 487  
Selaković (Anka), 246  
Simić (Djordje), 117, 313  
Simon (Clément), 391, 405  
Sismondi (J.L.C.), 86  
Skobelev (général), 258  
Soulange-Bodin (abbé), 263, 264  
Souza (Bandeira de), 269  
Spuller (Eugène), 200  
Stanojević (Dragiša), 223  
St-Cère (Jacques), 186, 198

Stendhal, 55, 56  
Strossmayer (Mgr), 103, 116, 117, 118, 191,  
229, 272, 273, 522  
Svetozar (Gvozditch), 245, 451  
Svilokossitch, 245, 452

## T

Taillandier (Saint René), 125, 134, 156, 275,  
282  
Tchakyroff, 305  
Thalamas (Amédée), 405  
Thiers (Adolphe), 88, 127, 143, 147, 151, 281,  
432, 435, 436  
Thomasson (Raoul de), 353  
Thornton (Thomas), 68, 70  
Thouvenel (Édouard), 67  
Tittoni (Tommaso), 328  
Trianon (Henry), 275  
Turenne (Louis de), 262

## U

Ubicini (J.H.A.), 117, 121, 122, 124, 202, 279,  
282, 491

## V

Vaillant (Paul), 343  
Valmore (Hippolyte), 274  
Verdun Rainbert (évêque de), 33  
Veselinović (Janko), 270  
Vesnić (Milenko), 198, 394  
Vidal de la Blache, 54  
Villeneuve (Henry Hébrard de), 127  
Viviani (René), 213, 320, 321, 362, 413, 427,  
458, 459, 476  
Vogel (Charles), 216, 217, 218  
Voltaire, 37, 40, 46, 127, 484  
Vulović (Ljubica), 246

**W**

Waddington (William), 166, 168, 169, 173,  
174, 176

Welschinger (Henri), 188

**Y**

Yakschitch (Grégoire), 329, 330





# Table des matières

<b>Remerciements</b> .....	<b>3</b>
<b>Sommaire</b> .....	<b>5</b>
<b>Liste des sigles</b> .....	<b>7</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>9</b>
<b>Première partie La France et la construction des représentations stéréotypées de la Serbie (1804-1877)</b> .....	<b>29</b>
Chapitre 1 Images romantiques et nouvelle curiosité française pour la Serbie (1804-1840) .	31
I. Revendications nationales et romantisme : naissance d'un imaginaire poético-romanesque autour de la Serbie.....	33
A. Les premières images de la Serbie en France.....	33
1. Les premiers témoignages des voyageurs français en Serbie au Moyen Âge.....	33
2. La Serbie au sein de l'Empire ottoman aux XVI <sup>e</sup> et XVII <sup>e</sup> siècles .....	34
3. Les écrivains français et l'Orient européen au XVIII <sup>e</sup> siècle .....	35
B. Les images de la Serbie en France au début du XIX <sup>e</sup> siècle .....	42
1. Un nouvel intérêt pour la Serbie.....	42
2. La poésie populaire serbe et la supercherie de Mérimée : l'illustration d'un champ méconnu.....	44
3. Victor Hugo, orientaliste .....	46
4. La tentative de Claude Fauriel de diffusion de connaissance sur la Serbie .....	47
5. Lamartine et son <i>Voyage</i> littéraire en Serbie .....	51
II. Naissance d'une curiosité pour la Serbie .....	57
A. Diversité des récits sur la Serbie .....	57
1. Récits de voyage.....	57
2. L'intérêt des géographes .....	59
B. L'actualité serbe .....	61
1. Les insurrections serbes .....	61
2. La nouvelle autonomie serbe.....	64
3. Un consul français en Serbie .....	66
C. Légitimer les revendications serbes .....	68
1. La langue serbe.....	68
2. Faire une histoire de la province serbe .....	70

3.	La bataille de Kosovo polje.....	71
4.	Une province à civiliser.....	73
III.	Construction des images stéréotypées.....	76
A.	Construction des stéréotypes comme premier mode de connaissance.....	76
1.	Méconnaissance de la Serbie en France et absence de savoirs académiques.....	76
2.	Influence des romantiques dans la construction des images.....	78
B.	Portrait stéréotypé des Serbes au service de leur insurrection.....	80
1.	Description des populations balkaniques.....	80
2.	Portrait d'un peuple guerrier, vindicatif et courageux.....	82
3.	Karadjordje comme symbole de l'héroïsme des Serbes.....	84
4.	La violence des Ottomans.....	86
C.	Des stéréotypes qui nous renseignent sur les Français qui les produisent.....	88
1.	La position de la France dans la question d'Orient.....	88
2.	Le discours français sur le « joug » ottoman.....	88
Chapitre 2 Du développement des études slaves à Paris à la troisième crise d'Orient : les enjeux politiques français autour de la Serbie (1840-1877).....		
I.	La place de la Serbie dans le développement des études slaves à Paris (1840-1873)..	93
A.	La création de la chaire de langue et littérature slave au Collège de France.....	93
1.	Le développement des langues slaves à Paris.....	93
2.	La place du serbe.....	98
3.	Les liens de cette chaire avec la politique française.....	102
B.	L'enseignement du serbe à Paris.....	108
1.	Les cours Gerson.....	108
2.	Le serbe à l'École des langues orientales vivantes.....	112
3.	Louis Leger, premier médiateur académique.....	115
C.	Évolution des perceptions entraînée par ces enseignements (1840-1874).....	119
1.	Des ouvrages scientifiques... ..	119
2.	...au gré des régimes politiques.....	122
II.	Joseph Reinach et la découverte de la Serbie (1874).....	126
A.	La Conférence Tocqueville.....	126
1.	Conférence d'éloquence parlementaire.....	126
2.	La « République des réseaux » et les Slaves.....	128
B.	La commande de <i>La Serbie et le Monténégro</i> .....	130
1.	Les consignes de Charles Savary.....	130

2.	Publication de l'ouvrage et conséquences.....	133
C.	Les représentations de la Serbie .....	136
1.	Virilité et héroïsme pour une nation.....	136
2.	Parallèles entre la France et la Serbie.....	138
III.	Crise intérieure, crise extérieure : les hommes politiques français et la crise d'Orient (1875-1877).....	142
A.	La neutralité politique de la III <sup>e</sup> République .....	142
1.	Nouvelle crise d'Orient et critiques du gouvernement.....	142
2.	Crise d'Orient et affrontements intérieurs.....	145
3.	La confirmation de la neutralité .....	149
B.	L'opinion publique et la crise d'Orient .....	151
1.	L'émotion des Français .....	151
2.	La place centrale des discours sur la Serbie .....	154
	<b>Conclusion Partie I.....</b>	<b>159</b>
	<b>Deuxième partie Les Français et la Serbie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : débats politiques, silences et horizons d'attente (1878-1902).....</b>	<b>161</b>
	Chapitre 3 L'indépendance serbe et la III <sup>e</sup> République française : évolution des stéréotypes et circulations (1878-1902) .....	163
I.	L'indépendance de la Serbie et la France : perceptions et intérêts .....	165
A.	L'indépendance de la Serbie .....	165
1.	Traité de San Stefano et Congrès de Berlin .....	165
2.	La nouvelle de l'indépendance de la Serbie.....	167
3.	Retour de la France dans le concert européen.....	168
4.	L'opinion française et le Congrès de Berlin.....	170
B.	Nouveaux intérêts français en Serbie .....	174
1.	Création de la légation à Belgrade (1880).....	174
2.	Opportunités économiques .....	176
C.	Politique et mondanités : regards français sur la Serbie.....	180
1.	Le passage à la royauté.....	180
2.	Nathalie, « la plus belle » des reines d'Europe .....	182
3.	Scandales de la famille royale .....	185
D.	Évolutions politiques pour une évolution de la perception de la Serbie .....	189
1.	Anti-germanisme .....	189
2.	Alliance franco-russe.....	191

II.	Des médiateurs de plus en plus nombreux pour un nouveau portrait de la Serbie ....	194
A.	Importance des diplomates .....	194
1.	Des diplomates savants .....	194
2.	Des diplomates acteurs de terrain.....	198
B.	Multiplication des discours sur la Serbie .....	202
1.	De plus en plus de publications.....	202
2.	Améliorer le champ de connaissance .....	203
3.	La France en Serbie.....	206
C.	Louis Leger .....	207
1.	Le Collège de France.....	207
2.	Louis Leger et les Serbes .....	210
D.	Rupture avec le romantisme : un nouveau portrait de la Serbie.....	212
1.	La France civilisatrice .....	212
2.	Portrait du Serbe et critères français .....	216
III.	Le socialisme : circulation des idées entre la France et la Serbie .....	222
A.	Le socialisme français et le socialisme serbe .....	222
1.	Quelques rappels sur le socialisme, en France et en Serbie .....	222
2.	Discours français sur le socialisme serbe .....	223
B.	Intérêt des Français pour la <i>zadruga</i> .....	225
1.	Émile de Laveleye et la <i>zadruga</i> .....	225
2.	Les experts français et la <i>zadruga</i> .....	229
C.	Les députés socialistes et l'Europe orientale.....	231
1.	Le voyage de Camille Dreyfus en Serbie.....	231
2.	La crise de la Crète.....	233
Chapitre 4 Réception des acteurs et des discours serbes : représentations et pratiques.....		241
I.	Réception des Serbes qui résident en France .....	243
A.	Réception de la colonie serbe à Paris .....	243
1.	Une colonie surtout composée d'étudiants.....	243
2.	Réception des étudiants serbes .....	247
3.	Une colonie discrète et soudée .....	253
B.	Réception des Obrenović en France.....	259
1.	Les séjours de Milan Obrenović en France .....	259
2.	La « conversion » de Nathalie Obrenović au catholicisme .....	263
II.	Réception des connaissances et des discours sur la Serbie .....	267

A.	Le public des cours de serbe à l'École des langues orientales vivantes.....	267
1.	Statistiques .....	267
2.	Profils des inscrits .....	268
3.	Quelques médiateurs dans l'ombre .....	271
B.	La réception des ouvrages .....	274
1.	De bonnes critiques... ..	274
2.	... d'ouvrages réservés à un cercle restreint.....	277
C.	L'accès aux connaissances .....	280
1.	Les bibliothèques.....	280
2.	Les dictionnaires .....	281
3.	Les manuels scolaires et pédagogiques .....	283
III.	Les Français et la Serbie à la fin du siècle .....	285
A.	Place de la Serbie dans les esprits français .....	285
1.	Sympathie ou antipathie ? .....	285
2.	De l'exotisme à l'objet savant.....	287
B.	Interprétation des pratiques réceptives .....	288
1.	Liens entre réception et création .....	288
2.	L'horizon d'attente des Français vis-à-vis de la Serbie .....	289
	<b>Conclusion partie II .....</b>	<b>293</b>
	<b>Troisième partie Diversité des représentations de la Serbie en France : évolution des images et nouveau portrait serbe (1903-1914).....</b>	<b>295</b>
	Chapitre 5 Changement dynastique serbe et pragmatisme français (1903-1908).....	297
I.	Perception française du coup d'État de 1903 : prudence politique et émotion des Français .....	299
A.	Le coup d'État .....	299
1.	Les tensions à la cour de Serbie .....	299
2.	L'assassinat d'Alexandre Obrenović et Draga Mašin.....	300
B.	La prudence de la diplomatie française.....	302
1.	Le suivi des réactions européennes .....	302
2.	« Veuillez vous concerter avec votre collègue de Russie » .....	304
3.	La concurrence pour l'influence dans les Balkans.....	305
4.	Le pragmatisme du gouvernement français face à la violence.....	307
C.	Images de l'attentat dans la presse française.....	308
1.	La violence de l'Orient.....	308

2.	Les émotions des Français.....	310
II.	Les relations inégales entre la France et les Karadjordjević .....	312
A.	Les liens de Pierre Karadjordjević avec la France .....	312
1.	Éducation et guerre auprès des Français .....	312
2.	Le marquis de Rose .....	314
3.	La mise en scène du rapprochement .....	315
B.	La France et Pierre Karadjordjević .....	317
1.	La méfiance française face à l’invitation de la promotion Puebla à Belgrade ...	317
2.	La diversité des images de Pierre I <sup>er</sup> .....	319
3.	La mauvaise image du prince Georges .....	321
III.	Désintérêt et intérêts français .....	324
A.	La frilosité du gouvernement français face à la Serbie .....	324
1.	La crainte de froisser les autres puissances .....	324
2.	Les réticences du ministère de la Guerre .....	326
3.	Le refus d’intervenir auprès de l’Angleterre .....	327
B.	Désintérêt des Français et diversité des représentations .....	329
1.	Désintérêt de l’opinion publique .....	329
2.	Les conflits en Macédoine.....	332
3.	Prises de position en fonction des affinités avec la Russie .....	335
4.	« Les pionniers du Balkan ».....	338
C.	Pragmatisme français face aux intérêts en Serbie .....	341
1.	Le développement des intérêts .....	341
2.	L’influence culturelle .....	343
3.	Le tournant politique du conflit austro-serbe .....	345
Chapitre 6 Résurgence de la Serbie dans la politique et la société françaises et naissance d’un mythe (1908-1914).....		351
I.	Diversité des positions politiques françaises vis-à-vis des Balkans.....	353
A.	La politique étrangère de la France dans les Balkans .....	353
1.	Le manque de clairvoyance des Français .....	353
2.	État de la recherche sur la France et les crises balkaniques .....	355
B.	Le suivi quotidien des événements balkaniques dans la presse politique .....	359
1.	À l’extrême gauche : la légitimité serbe.....	359
2.	À l’extrême droite : la crainte de l’affaiblissement français .....	363
3.	Différentes perceptions de la révolution turque .....	366

4.	La critique de la faiblesse marocaine .....	367
C.	Retour des Balkans et de la Serbie dans le débat politique français .....	369
1.	Les critiques de la politique menée par le Quai d'Orsay .....	369
2.	Soutenir ou non l'Autriche .....	373
3.	Un nouvel intérêt pour la Serbie au Parlement.....	375
II.	Résurgence de la Serbie dans la société française.....	378
A.	Une grande visibilité .....	378
1.	Une nouvelle vague d'ouvrages en soutien à la Serbie .....	378
2.	Les traces de la mission de Pierre Fournier dans les Balkans .....	382
3.	L'apparition d'un nouveau vocabulaire .....	385
4.	La visite de Pierre I <sup>er</sup> à Paris en 1911 .....	387
B.	Le développement des liens franco-serbes .....	391
1.	Le développement de la colonie française en Serbie .....	391
2.	Les appels des Serbes .....	393
III.	Rencontre de la politique et de l'opinion publique pour un nouveau portrait du Serbe	396
A.	Un nouveau portrait du Serbe.....	396
1.	Résurgence des images romantiques.....	396
2.	Contexte de résurgence des stéréotypes .....	400
3.	Le rôle de la photographie.....	401
B.	La construction de l'amitié franco-serbe.....	404
1.	Les références à l'amitié franco-serbe .....	404
3.	La Serbie comme reflet flatteur de la France .....	407
	<b>Conclusion partie III.....</b>	<b>411</b>
	<b>Épilogue.....</b>	<b>413</b>
	<b>Conclusion.....</b>	<b>419</b>
	<b>Annexes .....</b>	<b>427</b>
	Table des annexes.....	427
	<b>Sources.....</b>	<b>477</b>
	<b>Bibliographie.....</b>	<b>499</b>
I.	Histoire culturelle et outils méthodologiques.....	499
II.	Histoire de l'Europe, histoire des relations internationales.....	502
III.	Histoire et perception des Balkans .....	505
IV.	Histoire de la Serbie .....	510



V. Histoire de la France .....	515
VI. La France et l'Europe centrale et orientale .....	520
VII. La France et la Serbie .....	523
VIII. La France et la Yougoslavie .....	530
<b>Index .....</b>	<b>533</b>
<b>Table des matières .....</b>	<b>541</b>